



Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

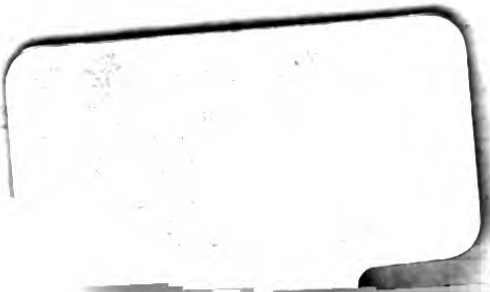
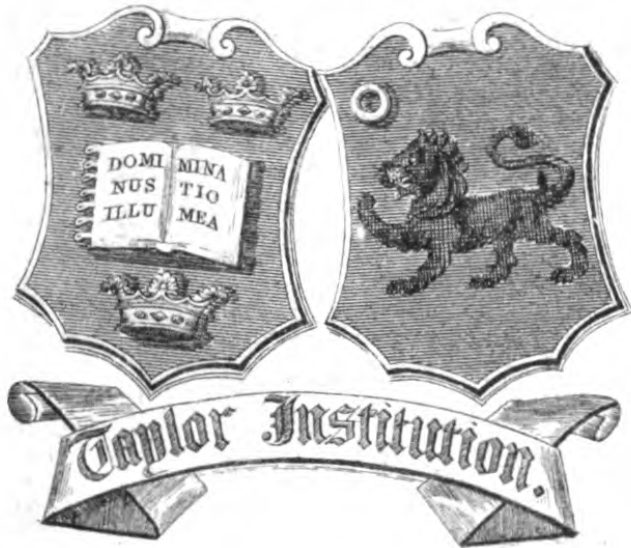
<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>



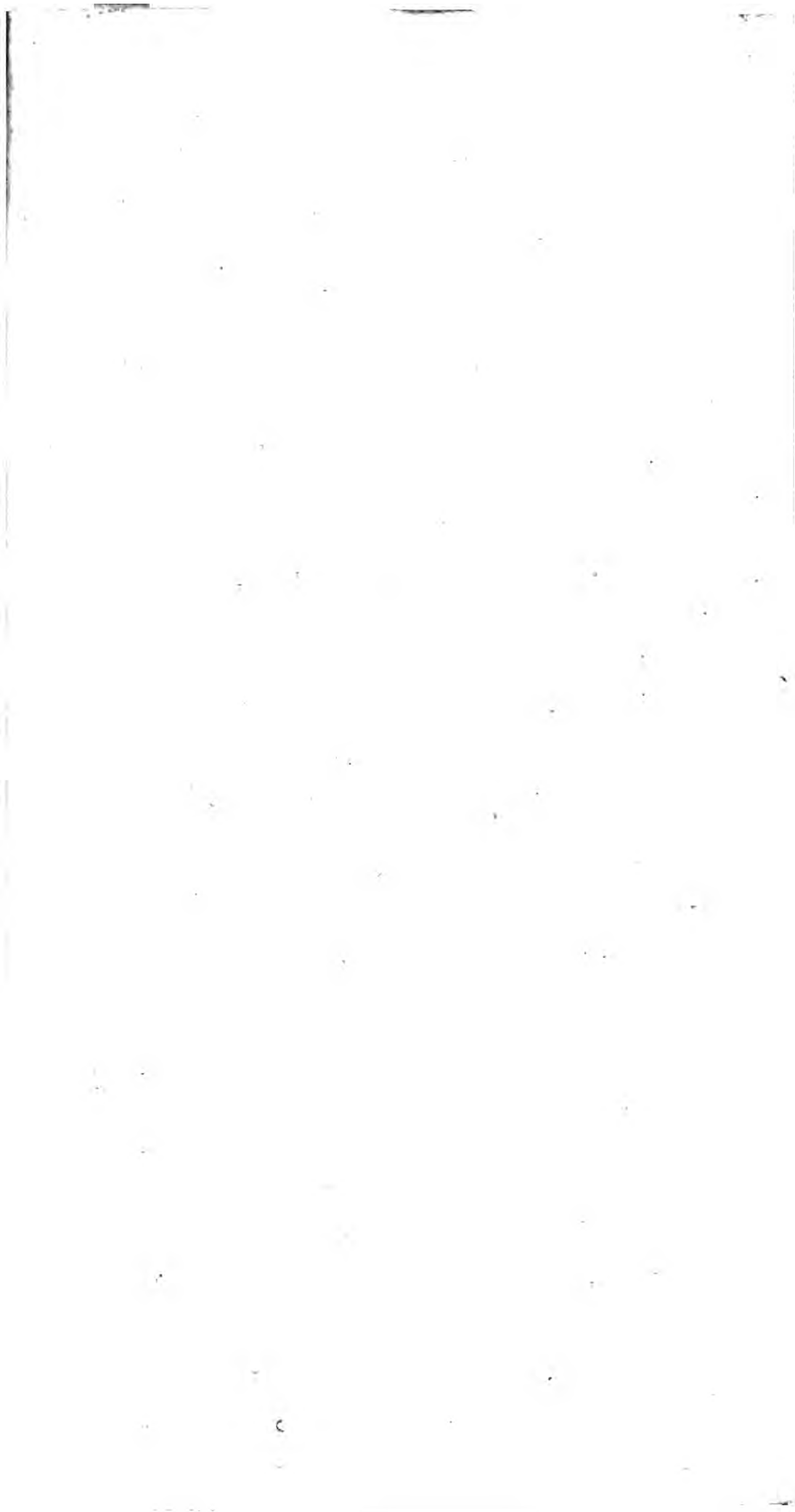
This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.

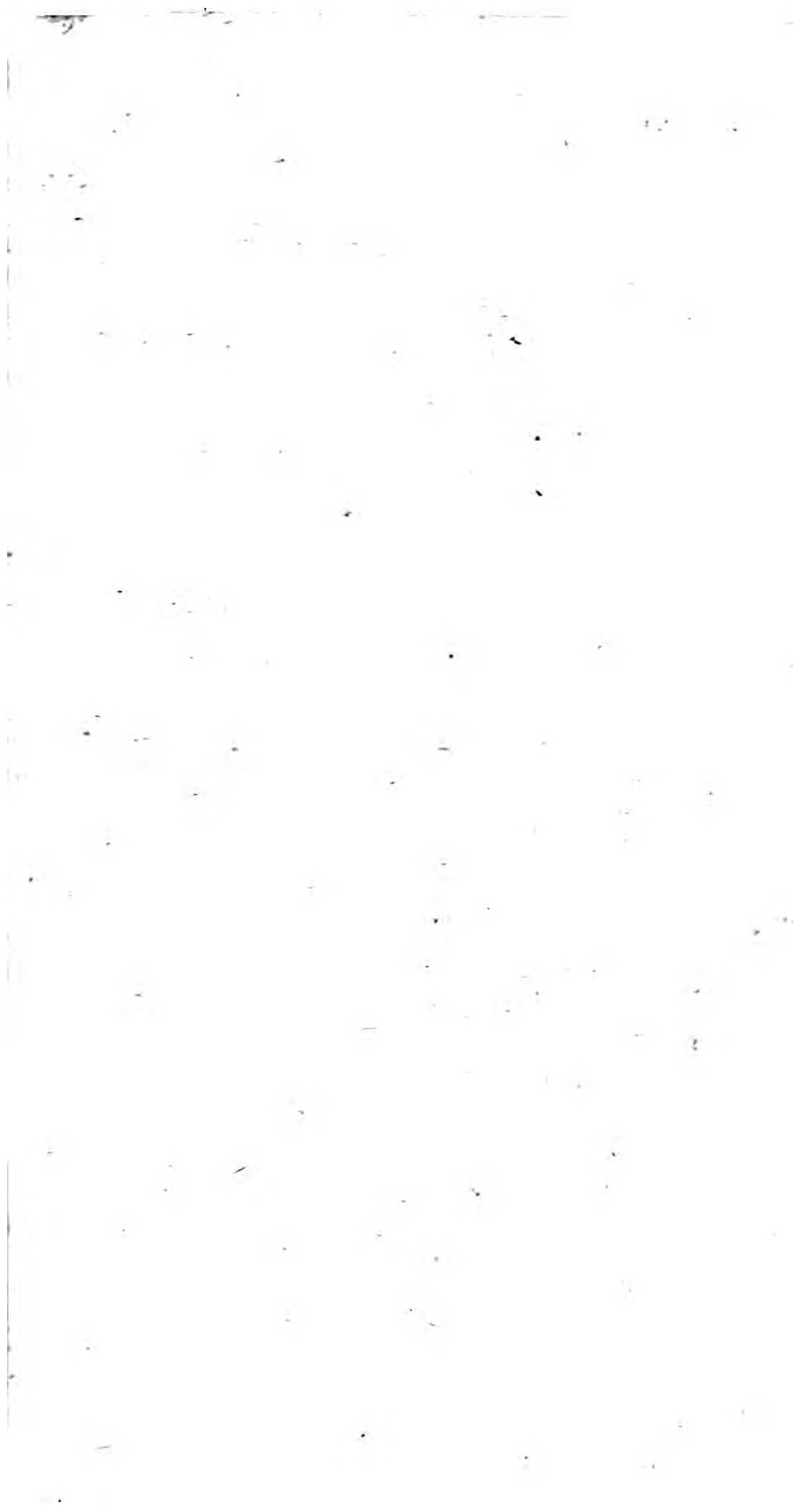


85. L. 13









III. Part. Frontispice.



Guélar d Sculp

L'ASTRÉE

DE M. D'URFÉ;

PASTORALE ALLEGORIQUE,

AVEC LA CLE,

NOUVELLE EDITION,

*Où sans toucher ni au fonds ni aux épisodes, on s'est
contenté de corriger le langage, & d'abréger
les conversations.*

TOME TROISIEME.

PREMIERE PARTIE



A PARIS,

Chez { PIERRE WITTE, rue S. Jacques proche de
S. Yves, à l'Ange Gardien.
DIDOT, Quay des Augustins, près du Pont
S. Michel, à la Bible d'or.

M. DCC. XXXIII.

Avec Approbation & Privilege du Roy.

1870

1871

1872

1873

1874

1875

1876

1877

1878

1879

1880

1881

1882



L'ASTRÉE

DE

M. D'URFÉ.

PASTORALE ALLEGORIQUE.

TROISIÈME PARTIE.

LIVRE PREMIER.



DEPUIS que les bergeres du Lignon eurent résolu d'aller ensemble visiter la feinte Alexis, Amour qui se plaît à tourmenter davantage ceux qui le servent mieux, fit sentir à la bergere Astrée certaines impatiences, dont elle n'eût pû se rendre raison à elle-même. Les trois jours qu'elles avoient pris pour faire cet agréable voyage lui parurent d'une longueur extrême ; mais quels furent les sentimens de la feinte druide, lorsqu'elle apprit qu'Astrée devoit bientôt

III. Partie.

A

2 *La III. Partie de l'Astrée.*

lui rendre visite ! Deux passions bien différentes l'agitèrent tout à la fois. Si l'idée de voir Astrée , & de pouvoir l'entretenir à la faveur de son déguisement , la transporta de joye ; la crainte d'être reconnue , & d'avoir desobéi à sa bergere ne la tourmentoit guere moins. Elle eût mieux aimé mourir , que d'avoir à se reprocher la moindre infidelité , ou la plus legere desobéissance ; neantmoins suivant la coutume des vrais amans , elle s'arrêtoit plus aux images flateuses que lui présentoit l'esperance , en sorte que les trois jours lui parurent couler trop lentement au gré de son impatience.

Si Leonide qui sçavoit tous les secrets de son cœur , & qui sembloit n'être destinée qu'à contribuer au bonheur d'autrui , n'eût flaté les ennuis d'Alexis par la douceur de ses entretiens , combien son attente l'eût-elle fait souffrir davantage ! Mais si le berger avoit sçû l'impatience d'Astrée , & si la bergere n'avoit point ignoré , que c'étoit Celadon même qu'elle verroit , combien ce terme leur eût-il paru plus long ! O qu'Amour récompense mal ses plus fideles serviteurs ! Il accorde à ces Amans tout ce qu'ils peuvent desirer ; il fait qu'ils s'aiment d'un amour mutuel ; mais comme s'il envioit aux mortels cette satisfaction , la plus grande que les Dieux mêmes puissent ressentir , il veut qu'ils ignorent ses propres faveurs . &

ne leur permet pas d'en jouir. Que pouvoit penser Celadon que sa bergere trop cruelle avoit condamné à un éternel exil, sinon qu'elle ne l'aimoit plus? D'un autre côté, la bergere qui l'avoit vû se précipiter dans les eaux du Lignon, & qui s'imaginoit avoir vû son ombre en dormant, ne devoit-elle pas croire que son berger n'étoit plus, & que ne pouvant supporter la rigueur de son arrêt, il avoit eu recours à la mort? Elle n'étoit jamais seule que cette idée funeste ne lui revint dans l'esprit, & qu'elle ne temoignât ses regrets par ses soupirs & ses larmes.

Le jour si ardemment souhaité arriva enfin. La bergere & la nouvelle druide se leverent avant le soleil. Celadon conjura l'aurore d'ouvrir promptement les portes du ciel, & de faire briller ce jour fortuné, & si long-temps attendu. Cependant à la premiere clarté il prend les habits d'Alexis, & laisse le nom de Celadon pour celui de la fille d'Adamas; heureux s'il avoit également pû se dépouiller de la passion qui l'engageoit à se déguiser ainsi! A peine la porte est ouverte, qu'il va seul dans le bocage, d'où l'on découvroit la plaine, & les bords de la délectable riviere du Lignon. Il promene par tout ses regards, mais il les fixe bientôt sur la cabane d'Astrée; alors que de soupirs lui échaperent, lorsqu'il se rappella les jours heureux qu'il avoit passés en ce même lieu,

4 *La III. Partie de l'Astrée.*

quand il lui étoit permis d'être auprès de sa bergere ! Il repete toutes les réponses favorables qu'il en avoit reçues lorsqu'il la supplioit de lui donner quelque assurance de son affection , ou qu'il craignoit que la haine de leurs parens ne prévalût sur ses services. Les traverses d'Alcippe & d'Hippolyte , les contrariétés d'Alcé , la colere de leurs parens , les longs voyages qu'il avoit faits malgré lui , les ruses qu'Amour lui avoit enseignées , la constance de sa bergere , les preuves qu'elle lui avoit données de son amour , tout s'offre à sa memoire. Pais considerant ce qui lui étoit arrivé , lorsqu'elle le bannit de sa présence , & cherchant des yeux le lieu fatal , où il avoit entendu ce cruel arrêt , le voilà , dit-il , ce lieu funeste à mon bonheur. Mais , est - il possible , s'écrioit-il ensuite , qu'à tant d'amour ait succedé tant de haine , à tant de fidelité un si grand changement , à une felicité si parfaite un desastre si complet !

D'un autre côté, Astrée ne vit pas plus tôt les premiers rayons du soleil qu'elle s'habilla en diligence , & vint trouver ses compagnes qui dormoient encore tranquillement. Elle apperçut bien Silvandre couché sur les marches du terme , au carrefour de Mercure , mais elle continua son chemin , sans lui parler , afin de joindre plus tôt ses deux amies qu'elle avoit dessein de hâter. Elle les éveilla

Livre premier.

donc , les appelle paresseuses , & pour les faire lever plus promptement , elle leur tire draps & couverture. Les bergeres furent bien plus étonnées de ce que faisoit Astrée , que de se voir nues à ses yeux. Diane surtout lui parut si belle , qu'elle lui dit dans le ravissement où elle étoit : » Ah, Diane , si vous » aviez été la troisième dans le temple , sans » doute Celadon vous auroit donné la pomme , & ce jour n'auroit point vû naître » notre malheureuse amitié. Astrée , répondit la bergere , le moindre de mes soucis » est celui de la beauté , & rien au monde ne » peut me la faire desirer. En venant ici , repartit Astrée , j'ai rencontré un berger qui » aimeroit mieux mourir , que de vous souffrir ces sentimens ; & si vous l'aviez vû » comme moi renversé sur les marches du » terme , les bras croisés , & les yeux fixés » vers le ciel , vous seriez persuadés que je ne » vous impose point. Vous voulez , dit-elle , parler de Silvandre , mais ignorez-vous que ce qu'il fait , c'est par gageure ? » On n'a point l'air si passionné , quand on feint , replique Astrée , & je ne me connois point en amour , ou cette passion le suivra » au cercueil : qui aime lentement , ne cesse plus d'aimer , quand une fois il a commencé. Voilà ce que j'ai craint dès le commencement , répond Diane , & jamais je n'aurois consenti à la gageure , si je n'avois

6 *La III. Partie de l'Astrée.*

» connu que vous le vouliez ainsi. Je n'igno-
» rois pas combien ces feintes sont dange-
» reuses , & quelle est l'importunité des
» amans ; plus nous leur opposons de resis-
» tance , plus ils s'obstinent à vouloir en
» triompher ; mais je veux aujourd'hui don-
» ner mon jugement en présence d'Alexis &
» de Leonide , aussibien les trois lunes sont
» écoulées , & je n'ai differé que parceque je
» voulois que la nymphe qui a vû le com-
» mencement , vît aussi la fin de cette action.

Astrée se tut , pour ne lui pas déplaire ;
mais Phylis prenant la parole : » Hé quoi ,
» ma sœur , lui dit-elle , pensez-vous qu'a-
» lors il cesse de vous aimer s'il vous aime en
» effet ? Je pense , répondit Diane , qu'il ne
» me tiendra plus le même langage... Que
» vous l'entendez mal , interrompit Phylis ,
» maintenant vous pouvez feindre que tout
» ce qu'il vous dit n'est qu'une suite de notre
» gageure , mais quand ce prétexte aura ces-
» sé , vous serez obligée de prendre serieuse-
» ment ces mêmes discours. J'en conviens ,
» reprit Diane , mais s'il me parle autrement
» qu'il ne doit , j'espere que je lui aurai bien-
» tôt imposé silence , & pour toujours. O
» ma compagne ! dit Phylis en riant , nous
» avons vû plus d'une bergere qui avoit for-
» mé la même résolution , contrainte enfin
» de la changer. Car dites-moi , si après la
» premiere défense il continue à vous par-

» ler...: Je lui répondrai si bien, interrom-
» pit Diane, que s'il m'aime, il craindra de
» me déplaire, & que s'il ne m'aime pas il
» cessera de feindre. Au contraire, dit Phy-
» lis, s'il ne vous aime pas, il se souciera peu
» de vous déplaire, & s'il vous aime, son
» amour l'empêchera de vous obéir. Peut-
» être se contraindra-t'il quelques jours,
» mais sa passion prévaudra à toutes vos dé-
» fenses, & dieu veuille qu'elle n'éclate pas
» alors. Que feriez-vous de plus, que renou-
» veller vos premières défenses? Elles seront
» plus rigoureuses, je le veux, mais enfin ce
» ne seront que des paroles, & ces paroles
» n'ont guere de pouvoir sur ceux qui ai-
» ment comme je croi qu'aime Silvandre.
» Ma sœur, ajouta Diane, je n'ai point en-
» core vû de ces amans obstinés, & quand
» j'en rencontrerai, je chercherai les moyens
» de m'en délivrer: le ciel qui nous a refusé
» la force, nous a peut-être donné assés de
» prudence pour nous conserver.

C'est ainsi que discouroient les bergeres en s'habillant. Déjà elles étoient prêtes, & après avoir chargé du soin de leurs troupeaux quelques jeunes enfans qui demouroient dans leurs cabanes, elles s'acheminent vers le carrefour de Mercure, où l'on devoit s'assembler pour aller ensuite au temple de la bonne déesse, & de là chés Adamas. Silvandre avoit devancé tous les

8 *La III. Partie de l'Afrée.*

autres. Lorsqu'elles arriverent, il étoit tellement occupé de ses rêveries qu'il n'apperçut point les bergeres. Diane comprit alors qu'il se préparoit un grand combat pour elle ; car depuis la mort de Filandre elle n'avoit rien senti que pour ce berger. Cependant comme elle ne pouvoit souffrir qu'un inconnu la servît, elle usoit d'une extrême rigueur envers Silvandre. D'un autre côté Phylis qui aimoit Silvandre, depuis qu'il avoit guéri la jalousie de Lycidas, eut pitié du berger, & se tournant vers Diane, elle lui dit tout bas : » Ma maîtresse, je vous avoue » que Silvandre sçait mieux aimer que moi, » & je crains bien que vous ne prononciez » en sa faveur contre moi. » Diane ne répondant rien, elle feignit selon sa coutume de le vouloir contrarier. » Comment, dit-elle, Silvandre, estimez-vous si peu la compagnie » qui est ici, que vous ne daigniez pas même » la regarder ? » Silvandre s'éveille à cette voix, car il étoit enseveli dans ses pensées comme dans un profond sommeil, & se relevant promptement pour saluer les bergeres : » J'avoue, dit-il, que Phylis vient de m'obliger, mais peut-être contre son intention. » Est-ce ainsi berger, dit-elle, que vous me remerciez de vous avoir averti de votre devoir, & de vous avoir fait remarquer celle que vous dites que vous aimez ? Phylis, répondit froidement Silvandre, vous me fai-

» tes souvenir de ces chèvres, qui après avoir
» rempli le vase de leur lait, donnent du pié
» contre, & le cassent. Vous avés commen-
» cé par m'obliger en quelque sorte, puis
» vous rompez cette obligation par vos re-
» proches qui me sont d'autant plus diffici-
» les à supporter, qu'il m'est impossible de
» ne pas reconnoître les graces que l'on me
» fait. Je vous ai obligation, je l'avoue une
» seconde fois, mais beaucoup moindre que
» vous n'essayez de le persuader. Car enfin
» qu'avez-vous fait pour moi, que ne fit
» Driopé en abboyant, si quelqu'un surve-
» noit, quand Diane est endormie ? Cela
» même exige quelque reconnoissance, j'en
» conviens. Mais quelle reconnoissance ?
» Celle que témoigne Diane à son cher
» Driopé quand il a fait quelque chose qui
» lui est agréable. Diane elle-même vous
» dira que pour toute récompense, elle lui
» passe la main sous le menton, l'approche
» de sa joue, & lui donne de petits coups
» sur la tête. Puisque vous n'avez rien fait
» davantage pour moi, le même salaire doit
» vous suffire. » En même temps il s'avança
feignant de vouloir lui passer la main sous le
menton ; mais Phylis se retirant, & lui mon-
» trant un visage severe : » Ingrat, dit-elle,
» n'est-ce point moi qui vous ai tiré des fâ-
» cheuses pensées qui vous occupoient,
» pour vous faire remarquer la présence de

10 *La III. Partie de l'Astrée.*

» Diane ? Si vous avez eu cette intention ;
» répondit le berger , je vous suis redevable
» en effet ; mais tout bien qui part d'une
» main ennemie peut être suspect , & vous
» pourriez bien avoir eu un dessein tout con-
» traire. Quel dessein , repliqua Phylis ?
» Peut-être , dit le berger , avez-vous pensé
» que je souffrirois davantage des rigueurs
» de Diane , que de l'incertitude de mes
» pensées.

La dispute auroit duré plus long-temps ;
s'ils n'avoient remarqué près d'eux une
grande troupe qui arrivoit au carrefour de
Mercure. Silvandre se tût alors pour enten-
dre un berger , que Diane sembloit aussi
écouter avec plaisir. Il chantoit ces vers :

Esprit plus dangereux que la mer insensée !

Tous vos discours sont superflus ,

Vous m'apprenez à n'aimer plus

Et ma flamme est usée.

Peu sage est le nocher

Qui battu de l'orage

Contre un même rocher

Fait un second naufrage.

On reconnut bientôt que c'étoit Corylas.
Il se souvenoit encore de la perfidie de Stelle,
& ne pouvoit dissimuler la haine qu'il avoit
conçue pour elle. La bergere de son côté ,

après avoir inutilement recherché Corylas ; étoit parvenue enfin à le hair ; aussi les appelloit-on d'ordinaire les amis ennemis. Stelle alloit répondre , mais Hylas l'en détourna par ces vers qui sembloient également faits pour sa défense , & assortis au caractère du berger :

Si l'amour est un bien, nous devons le répandre ;

Si l'amour est un mal , il faut nous en défendre.

 Tout aime & change en l'univers ;

 Aimons donc , & changeons de fers.

A ces mots ils se trouvèrent près d'Astrée & de ses compagnes , & se saluèrent mutuellement. Cependant Hylas qui s'embarrassoit peu de ce que faisoient les bergeres , dit à Silvandre : » Berger, est-il possible que je sois » le seul ici qui sçache aimer ? S'il y en a quel- » qu'autre , à quoi vous amusez-vous ? que » n'allons-nous sans differer vers la belle » Alexis ? Nous y ferons assés tôt , répondit » Phylis qui avoit entendu ces reproches , » pour y voir ta constance lassée. Dites plus » tôt , ajouta Silvandre , qu'il a raison de » nous hâter , sans quoi son amour pourroit » bien finir avant notre départ. Crois-tu » m'abbaïsser en disant que je n'aime pas » long-temps , dit Hylas ? Sçache au con- » traire que c'est une des plus grandes louan- » ges que tu puisses me donner , car n'est-il

12 *La III. Partie de l'Astrée.*

» pas estimable de faire en un jour , ce qu'un
» autre n'oseroit entreprendre dans un an ?
» Nous devons notre estime, repartit Silvan-
» dre , à celui qui fait le mieux , & non pas
» à celui qui fait le plus vîte ce qu'il entre-
» prend.

Leur dispute auroit duré plus long-temps, si les bergeres ne s'étoient mises en chemin pour se rendre au temple de la bonne déesse. Chryfante qui avoit scû leur dessein , & qui vouloit rendre le même devoir à la belle Alexis les attendoit à diner. Silvandre quitta brusquement l'inconstant Hylas , & donna la main à Diane , ravi d'être seul auprès d'elle , sans un témoin aussi dangereux que Pâris. Cependant la feinte Alexis se promenoit dans le bocage qui s'éleve au dessus de la maison ; elle ne cessoit de tourner ses regards vers le lieu où elle pensoit qu'étoit alors la belle Astrée , & si Leonide ne l'eût tirée de sa rêverie , elle l'auroit long-temps entretenue. La nymphe qui ne pouvoit renoncer à son amour pour Celadon , ne l'abandonnoit que rarement. Aussi le sage Adamas qui n'avoit point oublié ce que Leonide lui en avoit dit , étoit dans des inquiétudes continuelles , quoiqu'il eût affés reconnu quelle étoit la passion de Celadon pour Astrée. Et jamais il n'auroit reçu le berger sous le faux nom d'Alexis , si l'oracle ne lui avoit prédit que le bonheur de sa

veillesse étoit attaché à celui de Celadon. Mais comme les affaires publiques l'appelloient souvent ailleurs, il avoit commandé à Paris de ne point quitter les deux nymphes, de peur qu'Alexis ne s'ennuyât si elle restoit seule.

Ce matin, aussi tôt qu'il sçut qu'elles étoient sorties, & que Paris trop paresseux n'étoit point avec elles, il les suivit incontinent, & arriva au bocage presque aussi tôt que Leonide. Le bruit que fit la nymphe en arrivant fut cause que Celadon se tourna vers elle, & qu'il apperçut le druide. Aussi tôt la feinte Alexis s'avança vers lui, & le salua d'un air plus gai qu'à l'ordinaire; Adamas le remarquant, il lui dit que c'étoit un présage que cette journée lui seroit heureuse. » Dieu veuille, mon pere, répondit Alexis, qu'elle le soit pour vous, car l'infortunée Alexis n'attend d'autre satisfaction que la mort. Mon fils, dit Adamas, c'est » offenser Thautates & ceux qui prennent » soin de notre conduite, que de vivre sans » esperance. Ainsi j'aurois lieu de me plaindre de vous & comme druide, parceque » vous outragez la providence, & comme » Adamas, puisque l'oracle vous a remis » entre mes mains. Si je me suis mal expliquée, repartit Alexis; du moins puis-je » vous assurer que mon intention étoit pure, » & que je ne doute ni de la providence de

14 *La III. Partie de l'Astrée.*

» Thautates, ni de votre prudence. J'ai crû
» seulement que le ciel ne vouloit m'accor-
» der aucune felicité, & que mon malheur
» est au dessus de la prudence humaine. Sça-
» chez, reprit Adamas, que l'ingratitude
» écarte les bienfaits, & craignez que le ciel
» qui commence à se changer pour vous, ne
» redevienne plus severe. Oubliez - vous
» qu'après avoir si long-temps demeuré seul
» dans un antre sauvage, il y a conduit Sil-
» vandre pour vous donner quelque conso-
» lation, qu'ensuite Astrée elle - même y est
» venue, & que vous avez presqu'entendu
» les regrets que vous lui causez? Je ne parle
» point des visites que Leonide & moi nous
» vous avons rendues, peut-être vous ont-
» elles été importunes; mais dois-je passer
» sous silence la pensée qu'il m'inspira de
» vous emmener & de vous recevoir sous le
» nom & les habits de ma fille Alexis? Car
» c'est lui sans doute qui m'inspira cette pen-
» sée; il a voulu qu'ayant perdu tout votre
» bonheur sans qu'il y eût de votre faute, il
» vous fût rendu, sans que vous y contri-
» buassiez. Pensez - vous que sans une pro-
» vidence particuliere, ce déguisement pût
» imposer à tant de personnes de vos amis,
» à votre frere même? Ce n'est pas tout en-
» core, la même providence n'a-t-elle pas
» suggeré à la belle Astrée de venir vous
» rendre visite? Cependant vous ne répon-

» dez à tant de bienfaits que par une ingrati-
» tude marquée. Prenez garde encore une fois
» que Thautates n'appesantisse sa main sur
» vous, & que vos plaintes ne deviennent
» legitimes.

» Mon pere, dit Alexis, je suis sensible
» au-delà de toute expression à la bonté ce-
» leste, & aux soins que vous daignez pren-
» dre de moi; mais jē suis encore si malheu-
» reux, qu'il me doit être permis de me plain-
» dre. » Le druide alloit continuer, mais il
apperçut Pâris, & ne voulant pas qu'il en-
tendît ces discours, qui auroient pû lui faire
connoître que le déguisement d'Alexis étoit
feint, il remit à une autre fois ce qu'il vou-
loit dire. Il se mit donc entr'elle & Leonide,
& se promena dans le bocage, feignant de
n'avoir point vû Pâris, qui arriva presqu'en
même temps. Ses habits de berger étoient si
propres, que l'on devoit aisément son des-
sein. Leonide de son côté n'avoit pas épar-
gné l'artifice dans sa parure; elle se flatoit
que les habits simples d'Astrée terniroient en
quelque façon sa beauté naturelle, & qu'elle
l'emporteroit sur la bergere aux yeux mêmes
d'Alexis. Alexis seule vêtue à l'ordinaire sem-
bloit prendre peu d'interêt à cette visite;
mais outre qu'elle ne vouloit point donner
à connoître ses vrais sentimens, ce n'étoit
point de sa beauté, mais de la fortune qu'elle
attendoit son bonheur; & toutefois en

16 *La III. Partie de l'Astrée.*

cet habit simple & sans artifice, elle paroissoit si belle, que Leonideme pouvoit en détacher les yeux.

Après quelques discours jettés au hazard, Pâris qui n'avoit pris les habits de berger, que pour être plus agréable à Diane, dit au sage Adamas, que s'il le trouvoit bon, il iroit au devant des bergeres, & qu'il les ameneroit par un chemin plus court & plus beau, qu'il ne connoissoit que depuis quelques jours. Adamas qui n'ignoroit pas son goût pour Diane, loua son dessein, ajoutant que la politesse est de toutes les vertus celle qui gagne plus sûrement les cœurs, & qui sied mieux aux personnes bien nées. Pâris se met en chemin incontinent, & descendant à grands pas la colline, il passe le pont de la Bouteresse, & prend un petit sentier qui le conduit au temple d'Astrée. A peine il y fut arrivé, qu'il apperçut deux hommes à cheval, dont l'un étoit armé de pié en cap, le heaume ombragé d'un grand pennache blanc & noir qui descendoit presque sur la croupe du cheval. Une épée qui sembloit tourner en demi cercle, pendoit d'un large baudrier de la même couleur que le pennache.

Pâris se souvint en ce moment de ce qui étoit arrivé à Diane, lorsque Filidas & Filandre furent tués, & s'enfonçant dans le bois, il suivit des yeux les cavaliers. Lorsqu'ils eurent apperçu la fontaine qui étoit à
l'entrée

l'entrée du temple, il remarqua que le chevalier voulant mettre pié à terre, l'autre qu'il jugea son écuyer courut promptement, lui tint l'étrier, & prit son cheval, que sans respect pour le lieu, il laissa paître l'herbe sacrée. Cependant le chevalier se coucha sur le bord de la fontaine, & quittant son heaume, il prit de l'eau, & s'en lava la bouche & le visage. Pâris crut qu'en cet état il n'avoit intention d'insulter personne; il s'approcha donc à la faveur des arbres qui le couvroient, & vint si près d'eux, qu'il put les voir & les entendre. Il remarqua d'abord que le chevalier étoit jeune & beau, malgré la tristesse qui étoit peinte sur son visage; puis considérant ses armes, il jugea qu'il étoit gaulois, & de plus, amoureux; car il portoit d'argent à un tygre qui se repaissoit d'un cœur humain, avec ce mot :

Tu me donnes la mort, & je soutiens ta vie.

En même temps il vit le chevalier après avoir tenu les yeux comme immobiles sur la fontaine les lever au ciel, & l'entendit faire ces plaintes qu'il entrecoupoit de profonds soupirs: » Dois-je encore me flatter d'une » esperance frivole? Non, non, une patience plus longue marqueroit trop de lâcheté, » & je vivrois pour de nouveaux outrages. » La mort, la mort seule peut terminer les » peines que j'endure. » **A** ces mots il versa

18 *La III. Partie de l'Astrée.*

un torrent de larmes , puis se laissant aller par terre , il pâlit , il change de visage. L'écuyer qui avoit toujours les yeux sur lui accourut promptement , & le fit revenir peu à peu , en lui jettant de l'eau. » O dieux , s'écria aussitôt le chevalier affligé , jusqu'à quand voulez-vous que je languisse ! » Puis levant les mains , il les joignit sur son estomach qu'il arrosoit de ses larmes. A ce spectacle l'écuyer attendri ne put retenir ses soupirs. Et le chevalier s'en étant apperçu , » Hé quoi , Halladin , lui dit-il , tu soupirez ? Il est vrai , répondit l'écuyer , mais c'est moins pour le désastre dont vous vous plaignez , que pour l'extrême changement que je remarque en vous ; en effet que l'on soit trompé par une femme , & trahi par un rival , que la vertu soit enviée & malheureuse , je n'en suis point surpris ; mais que le courage de Damon que j'ai cru invincible , & dont il a rendu tant de preuves , se laisse abbattre par un revers aussi ordinaire , voilà ce que je ne puis comprendre. Est-il possible , seigneur , que vous ne songiez point à vous conserver , du moins jusqu'à ce que vous ayez trouvé Madonthe , & qu'en sa présence vous ayez tiré raison de ceux qui causent votre déplaisir ? Daignez considérer que la calomnie a droit de passer pour vérité ; tant qu'elle n'est point détruite , & qu'ainsi Madonthe a dû vous traiter comme elle a fait.

Au nom de Madonthe le chevalier parut reprendre un peu de vigueur, & tournant les yeux de côté, comme pour regarder celui qui lui parloit, » Halladin, répondit-il d'une voix » foible, si tu sçavois quels sont les tourmens » que j'endure, tu conviendrois toi-même » qu'il y auroit de la lâcheté à souffrir plus » long-temps. Dieux qui entendez mes justes plaintes, ou donnez-moi la mort, ou delivrez-moi de ces cruels déplaisirs ! Les dieux, répondit l'écuyer, ne se plaisent pas moins à favoriser ceux qui s'aident eux-mêmes dans leurs disgraces, qu'à persecuter ceux qui perdant courage, ne savent recourir qu'à des larmes superflues. Pourquoi vous auroient-ils donné une ame si genereuse ? Ne seroit-ce que pour les prosperités, & pour les combats ? Non, seigneur, c'est pour toutes les occasions, & surtout pour l'adversité, afin qu'à la vue de tant de vertus, ils soient loués & benis. Voudriez-vous donc trahir leur intention, & les esperances que l'on a conçues de vous ? Je me souviens, seigneur, d'avoir oui dire à ceux qui vous ont vû dans l'enfance, que dès lors vous faisiez connoître que votre ame seroit invincible. Irez-vous démentir des jugemens si flatteurs ? Le sexe même tout foible qu'il est naturellement, combien n'offre-t'il pas d'exemples d'un courage à l'épreuve des revers ? Et vous

» dont la profession exige tant de fermeté,
» vous nourri aux pénibles exercices de la
» guerre, vous qui dans les plus grands perils
» vous êtes fait un si beau nom, vous que
» nulle difficulté n'a jamais pû rebuter, vous
» laisserez-vous abbatre jusqu'au point de
» vouloir mourir sans faire aucune action
» digne de vous? Halladin, Halladin, repar-
» tit le chevalier en soupirant, tes reflexions
» seroient bonnes dans une autre saison. He-
» las! que puis-je faire, sinon de mourir,
» puisque celle pour qui seule je veux vivre,
» m'interdit toute autre action! Tu sçais que
» Madonthe est le seul bien que je désire:
» puisqu'elle est perdue pour moi, puis-je
» souhaiter autre chose que la mort? Mais,
» ajouta l'écuyer, êtes-vous assuré que Ma-
» donthe soit perdue pour vous? Et toi, dit
» le chevalier, es-tu seur qu'elle ne le soit
» pas? Permettez-moi, repliqua-t'il, de vous
» dire qu'au moins je puis en être mieux inf-
» truit que vous. Quand vous me comman-
» dâtes, seigneur, de lui porter votre lettre,
» avec la bague de Thersandre, & à l'indi-
» gne Leriane le mouchoir teint de votre
» sang, je les rencontrai par hazard toutes
» deux ensemble. La perfide Leriane demeu-
» ra immobile, il est vrai, mais je remarquai
» d'abord que Madonthe palissoit, & lorf-
» qu'elle vit votre sang, & qu'elle apprit vo-
» tre mort, elle seroit tombée évanouie, si

» on ne l'avoit soutenue. Je vous en aurois
» fans doute apporté des nouvelles agréa-
» bles, si j'avois crû que vous viviez encore.

» O Halladin , dit le chevalier , que ta
» conjecture est foible ! Si tu connoissois le
» sexe , tu conviendrois que ces changemens
» sont moins l'effet de l'amour , que de la
» compassion. Les femmes sont naturelle-
» ment sensibles à la pitié ; de là vient que tu
» as remarqué quelque alteration sur le visa-
» ge de Madonthe. Mais , Halladin , ce n'est
» point de la pitié que je lui demande , c'est
» de l'amour , & voilà les sentimens qu'elle
» n'aura jamais pour moi. O dieux , s'écria
» l'écuyer , faut-il que vous soyez vous mê-
» me votre plus cruel ennemi ! Mais , je sup-
» pose que Madonthe ne vous aime point ; si
» vous l'aimez , vous , si vous desirez d'en
» être aimé , pouvez-vous fuir ainsi le com-
» merce des hommes , & ne vous pas rendre
» auprès d'elle ? La haine , repartit le cheva-
» lier , ne fait qu'augmenter à la vue de l'ob-
» jet haï ; pourquoi donc n'éviterois-je pas
» la presence de Madonthe , quand je ne puis
» douter de sa haine ? Ne m'envie point ,
» Halladin , le foible soulagement que je
» trouve dans la solitude. Mais , reprit l'é-
» cuyer , que cherchez-vous dans ces lieux
» inhabités ? La mort , dit le chevalier. Mais
» ne vaudroit-il pas mieux aller mourir aux
» yeux de Madonthe , que de languir de la

22 *La III. Partie de l'Astrée.*

» sorte au milieu de ces rochers , & de ces
» bois solitaires ? J'en convient , répondit
» le chevalier en soupirant; mais ignores-tu
» qu'elle a pris la fuite avec son cher Ther-
» sandre , & que le lieu de leur retraite est
» inconnu ? Penses-tu qu'après m'être inuti-
» lement précipité dans le fleuve , je n'aurois
» point recouru au fer, si je n'avois eu le des-
» sein dont tu parles ? Mais hélas , il semble
» que toute la nature soit conjurée contre
» moi , ni le fer , ni l'eau ne peuvent m'ôter
» la vie !

A ces mots la douleur étouffa sa voix , & tous deux demeurèrent quelque temps dans un morne silence. Pâris qui écoutoit attentivement , ne pouvoit se figurer que Madonthe dont ils parloient , fût cette même bergere qu'il avoit vue avec Astrée & Diane ; mais quand il entendit le nom de Thersandre, il n'en douta plus. Il redoubloit d'attention , lorsque l'écuyer reprit en ces termes : » Pour moi , si j'étois à votre place ;
» je me garderois bien de mourir pour une
» infidelle , & si je pouvois me déterminer à
» mourir , du moins j'immolerois aupara-
» vant mon rival. Outre le plaisir que je
» goûterois à me venger , je voudrois con-
» vaincre de perfidie celle qui m'auroit trahi.
» Je vous conseillerois donc , seigneur , si
» vous avez pris la cruelle résolution de
» mourir , de vous défaire auparavant , je ne

» dis pas de Madonthe , car vous l'avez trop
» aimée pour la hair , mais de Terfandre qui
» vous a ravi votre bien , & à qui vous n'avez
» jusqu'ici laissé la vie, que pour être l'instru-
» ment de votre mort. Oui , répondit incon-
» tinent le chevalier , il mourra , fût-ce aux
» yeux de l'ingrate : mais , Halladin , où l'i-
» rai-je chercher? Le lâche se tient caché avec
» Madonthe & sa nourrice. O dieux , si telle
» est ma destinée que je ne doive jamais rece-
» voir de contentement de celle que j'aime ;
» permettez du moins que j'en reçoive en
» me vengeant de ce que je hai !

Pendant qu'il parloit ainsi, le malheureux berger Adraсте , venoit chantant de toutes ses forces des vers mal arrangés & sans suite. Cet amant infortuné, depuis que Leonide eût prononcé en faveur de Palémon , fut tellement touché de la perte de Doris , qu'il en perdit l'esprit. Il avoit pourtant quelques bons intervalles , mais ils ne duroient pas long-temps. Comme c'étoit l'amour qui l'avoit dérangé , cette impression lui étoit tellement demeurée dans l'esprit, que toutes ses folies rouloient sur l'amour. Et lorsqu'il avoit de bons intervalles , il ne les employoit qu'à se plaindre de la rigueur de Doris , de l'injustice de Leonide , de la fortune de Palémon , & de son propre malheur. Les étrangers se turent pour l'écouter , mais il n'étoit pas possible de rien comprendre à ce qu'il di-

24 *La III. Partie de l'Afrée.*

foit. Il vint toutesfois près d'eux en chantant; & tellement occupé que sans le hennissement des chevaux il eût passé sans voir ces étrangers. Le chevalier qui l'avoit souvent entendu repeter les mots d'amour, de beauté, de passion, connut sans peine quel étoit son mal; & desirant sçavoir en quelle contrée il étoit, il se leva à l'aide de son écuyer, & parla en ces termes à Adraсте: » Ainsi les » Dieux puissent-ils vous être favorables, » dites-nous en quelle contrée nous sommes, » & quel est le malheur dont vous vous plaignés. Adraсте qui pensoit uniquement à son amour, répondit au chevalier: elle est » si belle qu'il n'y en a point qui l'égale; mais » Palémon me l'a ravie. Comment t'appartenoit-elle, reprit le chevalier étonné? Par » un droit incontestable, répondit-il; elle » t'appartiendra de même, si tu ne portes » point ce fer inutilement, & si tu as le courage de tuer cet usurpateur. Qui est-ce Palémon, répliqua le chevalier? C'est Palemon, répondit froidement le berger. J'entends, ajouta l'étranger, qu'il se nomme » Palemon; mais quel est-il, & de quelle » condition? A ces mots Adraсте se troubla » davantage, & regardant le chevalier d'un » œil farouche, il répondit: Palemon, c'est » l'ennemi d'Adraсте. Et Adraсте, reprit le » Chevalier?

Alors le berger entrant tout-à-fait en
phrenésie

phrenesie fit un grand éclat de rire , puis se
mettant à pleurer , » Si la perfide nymphe ,
» dit-il , a méprisé son amour , Doris qui
» d'abord en versa des larmes , prit enfin le
» parti de se retirer. J'eus beau l'appeller ,
» elle ne daigna pas seulement tourner la tête :
» mais ajouta-t-il , éprouveroit-on ailleurs
» les mêmes traitemens ? » Le chevalier
connut enfin qu'il avoit l'esprit troublé,
& jugeant que c'étoit l'amour qui causoit ce
dérangement , il en eut plus de compassion.
» Voilà , dit-il , en se tournant vers son
» écuyer , le sort qui m'attend , si la mort
» ne vient bientôt à mon secours. Car la folie
» de ce berger est sans doute un effet de
» l'amour. L'amour , reprit incontinent
» Adraсте , est plus aimable que Palemon ,
» & si celui-ci n'avoit jamais existé , je crois
» que Doris seroit ici , où que je serois aux
» lieux qu'elle habite. L'infortuné berger
» tint alors des propos si extraordinaires ,
» que l'écuyer fut contraint d'en sourire.
» Et le chevalier s'en étant apperçu , tu ris ,
» lui dit-il , Halladin , tu ris de ce malheureux
» berger , & tu ne consideres pas que
» tu auras peut-être bientôt le même sujet
» de rire de moi. De moi , reprit le berger ?
» Je suis Adraсте , & je voudrois bien savoir
» si Palemon vivra long-temps.

Il reprenoit toujours ainsi la dernière parole qu'il entendoit , & le chevalier ennuyé

26 *La III. Partie de l'Astrée.*

de ces discours commanda à son écuyer de brider leurs chevaux, & montant sur le sien, il entra dans le bois. Pâris fut plusieurs fois tenté de lui offrir son assistance; mais il craignit que s'il engageoit la conversation avec cet étranger, il ne manquât l'occasion de faire sa cour à Diane. D'ailleurs, comme il connoissoit Thersandre & Madonthe, il vouloit les avertir promptement de ce qu'il venoit d'apprendre. Il reprit donc le chemin qu'il avoit laissé.

A peine il étoit sorti du bois qu'il aperçut les bergeres; elles venoient lentement, tantôt chantant, & tantôt discourant de diverses choses. Il y avoit entre les bergeres Astrée, Diane, Phylis, Stelle, Doris, Aminthe, Celidée, Florise, Circéne, Palinice, & Laonice. Quelques-unes d'elles étoient étrangéres; mais le désir de voir la belle Alexis, & la maison d'Adamas les avoit engagées à ce petit voyage. Il y avoit aussi plusieurs bergers, entre lesquels étoit Lycidas, Silvandre, Hylas, Tyrcis, Thamine, Calydon, Palemon, & Corylas, qui ne cessoient de chanter, ou de discourir, pour tromper la longueur du chemin. Quand Pâris les aperçut, Hylas chantoit ces vers:

Je respecte Phylis, j'estime son merite,
Et tout ce qu'elle fait;

Mais veut-elle sçavoir d'où vient que je la quitte?
C'est parcequ'il me plaît,

Qui ne doit préférer à tout autre avantage

Sa vie & son bonheur ?

Je vous aime, il est vrai ; mais j'aime davantage

Le repos de mon cœur.

Bergers , si parmi vous ne regnoit la feintise ,

Vous en diriez autant.

Mais j'aime beaucoup mieux conserver ma franchise ,

Et me dire inconstant.

Silvandre fut le premier qui reconnut Pâris. Comme il donnoit la main à Diane , il jugea bien qu'il lui déplairoit , s'il ne cedoit sa place à Pâris pour lui faire honneur. » Or-
» donnez-moi , lui dit-il , ma belle maîtresse ,
» de vous laisser ; je ferai alors pour vous
» obeir ce que je ne puis faire volontaire-
» ment. Berger , dit-elle , en souriant , puis-
» que vous avez besoin de mes ordres , je
» vous les donne. » Le berger n'eut pas le
temps de répondre , Pâris étant déjà si près ,
que Diane fut obligée de s'avancer pour le
saluer. En même-temps celui-ci prit la place
que lui laissoit son rival. Après quelques
discours , il s'aperçut que Madonthe &
Thersandre manquoient à la compagnie , il
en demanda des nouvelles à Diane , & Lao-
nice répondit que Madonthe étant incom-
modée, Thersandre étoit resté auprès d'elle.
J'aurois souhaité , ajouta Pâris , la ren-

28 *La III. Partie de l'Astrée.*

contrer ici, pour l'avertir qu'il y a de ses ennemis qui sont arrivés en cette contrée, Silvandre qui avoit continuellement les yeux sur Diane entendit ces mots, & parcequ'il estimoit fort la vertu de Madonthe, il se chargea de l'avertir à son retour.

Laonice qui cherchoit toutes les occasions de nuire au berger remarqua avec quel empressement il s'étoit offert & résolut de s'en prévaloir. Diane même qui commençoit à goûter Silvandre, s'en apperçut, comme nous le dirons ensuite, & Laonice le remarqua aussi. Cependant, pour ne point faire attendre Chryfante, ils se mirent en chemin. Diane étoit entre Pâris & Phylis qui lui donnoient la main; Calydon menoit Astrée. Tyrcis & Silvandre marchaient ensemble. Pour Hylas, il n'avoit point de place marquée; tantôt le premier, & tantôt le dernier de la troupe, il ne s'attachoit à aucune des bergeres en particulier; mais surtout il ne paroissoit pas songer plus à Phylis, que s'il ne l'eût jamais vue. Tyrcis frappé de cette indifférence ne pût s'empêcher de lui dire: » Est-il possible, Hylas, que vous » soyez auprès de Phylis, sans daigner la regarder? » Hylas feignit de ne l'avoir point encore apperçue, & tourna la tête, comme s'il eût voulu la chercher; mais enfin arrêtant les yeux sur elle, » En vérité, lui » dit-il, bergere, mon cœur est si loin d'ici,

» que mes yeux ne m'avoient point encore
» dit que vous y fussiez , cependant vous y
» êtes , & j'ignore si c'est le même sujet qui
» nous y amène tous deux. Je le croi , ré-
» pondit Phylis ; mais nous n'y sommes pas
» en même compagnie. Vous êtes occupé
» de la belle Alexis , & moi du regret
» de vous avoir perdu. La perte est grande
» sans doute , répondit Hylas , & si grande
» qu'elle ne peut se réparer. Car ignorez-
» vous que la premiere chose que le ciel
» nous ravit est la plus estimable? » Hylas, in-
» terrompit Tyrcis , , se peut-il que vous fas-
» siez le ciel auteur de votre inconstance ? Il
» ne l'est pas moins , répondit Hylas , que
» des larmes inutiles que vous répandez sur
» les cendres de Cleon. Ce qui ne dépend
» pas de nous , reprit Tyrcis , ou dont les
» causes nous sont inconnues , le respect que
» nous portons aux dieux , nous le fait or-
» dinairement rapporter à leur puissance , ou
» à leur volonté suprême , mais ce que nous
» produisons nous-mêmes , ou dont les cau-
» ses nous sont connues , jamais nous ne
» l'imputons aux dieux , sur tout , s'il est
» mauvais en soi , comme l'inconstance , car
» ce seroit un blasphême. Ah Tyrcis , ré-
» pondit Hylas , avouez que l'inconstance ,
» soit vice ou vertu , vient des dieux , ou
» que ces bergeres reconnoissent que la dou-
» leur vous a troublé le jugement. La beauté

30 *La III. Partie de l'Astrée.*

» n'est-elle pas l'ouvrage du grand Thautates ? Or qui me rend inconstant que la
» beauté ? Si Phylis ne le cedoit point à la
» belle Alexis , je ne l'aurois point abandon-
» née pour elle. Maintenant si vous niez que
» ce changement soit un effet de la beauté, il
» faut bien que la cause en soit inconnue, du
» moins je ne la connoîtrois pas moi-même.
» Pourquoi donc ne pourrions-nous sans
» blasphème la rapporter aux dieux. D'ail-
» leurs ce changement n'est-il pas conforme
» à la nature qui nous oblige de chercher ce
» qui nous est plus convenable ?

» J'avoue , répondit froidement Tyrceis ,
» que la beauté est l'ouvrage de Thautates ,
» & même le plus grand de tous ceux qui
» tombent sous nos sens ; mais je nie que la
» beauté soit la cause de l'inconstance. Com-
» me ce n'est point le jour qui fait égarer les
» voyageurs , en leur montrant differens
» chemins , moins encore est-il vrai que
» l'inconstance soit conforme à la nature ,
» si ce n'est à une nature dépravée. Car enfin
» quel bien vous est-il arrivé de ces change-
» mens éternels ? Pour moi je n'y remarque
» autre chose qu'un temps considérable per-
» du , une peine inutilement prise , & le dé-
» plaisir de voir votre affection méprisée.

Diane s'étant apperçue que leur dispute devenoit serieuse , voulut les interrompre , & fit signe à Phylis de prendre la parole.

» Hylas , dit Phylis , vous vous plaigniez
» autrefois que vous n'aviez d'autre ennemi
» que Silvandre ; mais il me semble que Tir-
» cis n'est pas trop votre partisan. » Tircis
alloit répondre , mais il en fut détourné par
le malheureux Adraсте. Lorsqu'ils furent
arrivés dans le bois de Bonlieu , ils le virent
qui parloit aux arbres & aux fleurs. Tantôt
il se figuroit que Doris étoit présente , & se
prosternant alors il l'adoroit , & lui tenoit
de longs discours mal arrangés ; tantôt il
s'imaginait voir Leonide , & ses impréca-
tions ne finissoient point. Mais quand il se
representoit Palémon , alors il faisoit écla-
ter toute sa jalousie.

Les bergers étoient attendris d'un spec-
tacle si digne de compassion ; mais le specta-
cle devint bien plus touchant , quand il ap-
perçut Doris. Il demeura immobile comme
un terme , les yeux fixés sur la bergere , &
les bras croisés sur l'estomach. Et lorsqu'elle
passa devant lui , » La voilà , dit - il en pouf-
» fant un profond soupir. » Puis il la suivoit
des yeux , tant qu'il pouvoit la voir , &
quand il l'avoit perdue de vue , il prenoit
sa course , la devançoit , s'arrêtoit devant
elle , & la laissoit aller , sans lui rien dire.
Seulement il n'osa passer le lieu où Diane le
vit pour la première fois auprès de Doris ,
comme si ce lieu eût été pour lui une bar-
riere , & rentra ensuite dans le bois où il

32 *La III. Partie de l'Astrée.*

faisoit sa retraite ordinaire, parceque c'est là que Leonide avoit prononcé son arrêt contre lui. Le seul Hylas ne parut point sensible à la pitié; il rit au contraire de l'état où il venoit de voir Adraste, & se tournant vers Silvandre: „ Berger, dit-il, voilà un „ merveilleux effet de cette constance que „ vous exaltez tant. Qui de nous, à votre „ avis, risque plus de lui ressembler? Pour „ moi, répondit Silvandre en souriant, j'aime- „ rois mieux être Adraste, qu'Hylas. „ L'un dépend de vous, répartit Hylas, „ mais l'autre n'est pas en votre pouvoir. „ Je ne comprends rien à ce discours, reprit „ Silvandre. Il faut donc vous l'expliquer, „ dit Hylas. Je veux dire que vous pouvez „ devenir fol comme Adraste, n'y ayant dé- „ ja que trop de disposition; mais que vous „ n'aurez jamais assez de mérite pour res- „ sembler à Hylas. Quelle est votre erreur, „ repliqua Silvandre? On peut être ver- „ tueux ou vicieux à son gré, parce que l'un „ & l'autre dépendent de la volonté, mais „ sain ou malade, voilà ce qui n'est point en „ notre pouvoir. Or l'état où est Adraste, „ est un état involontaire; c'est un mal dont „ il n'a pas le remède en ses mains: mais l'é- „ tat où vous êtes dépend absolument de la „ volonté. Il est donc plus aisé de vous res- „ sembler qu'à ce malheureux berger. En- „ core, dit Hylas, vaudroit-il mieux être

» comme moi qui puis me délivrer de ce
» prétendu mal , que comme Adraste , puis-
» que selon vous-même il ne peut se guérir.
» Je l'avoue , répondit froidement Silvan-
» dre , mais ne sentez-vous pas que si vous
» cessiez d'être inconstant , vous ne vous
» ressembleriez plus à vous-même , & j'ai
» dit que je préférerois l'état d'Adraste fol ,
» à celui d'Hylas inconstant.

» Vous pressez trop mon ancien amant ,
» interrompit Phylis : je dirai en sa faveur
» que du moins l'inconstance n'ôte pas l'u-
» sage de la raison. Vous vous trompez ,
» bergere , reprit Silvuadre ; le mal d'Hy-
» las & celui d'Adraste sont de vraies mala-
» dies , avec cette différence que la maladie
» d'Hylas est plus terrible , puisqu'elle atta-
» que l'ame elle-même. D'ailleurs , quoi-
» que l'ame ne produise point ses effets ordi-
» naires , si le corps est mal disposé ; elle ne
» laisse pas d'être raisonnable , comme en
» ceux que l'ivresse a surpris. Or le mal d'A-
» draste vient sans doute de la foiblesse de
» son cerveau , qui n'a pû soutenir l'arrêt de
» Leonide ; mais le mal d'Hylas n'a d'autre
» principe qu'un jugement imparfait qui ne
» lui permet pas de discerner le bien d'avec
» le mal. Et puisque c'est l'ame raisonnable
» qui distingue l'homme des animaux , il
» vaut mieux avoir quelque imperfection
» dans le corps que dans l'ame. Je dis plus ,

34 *La III. Partie de l'Astrée.*

„ il vaudroit mieux être un bel animal , que
„ d'avoir la figure d'un homme , & ne l'avoir
„ pas telle qu'elle doit être , parce qu'un ani-
„ mal tel que je le suppose , est un animal
„ parfait , & que l'homme dont les facultés
„ intellectuelles sont imparfaites , est un
„ homme très imparfait. Je conclus donc
„ que le mal d'Adraste est moins à redouter
„ que le mal d'Hylas.

A ces mots , toute la troupe éclata de
rire ; & lors qu'Hylas voulut reprendre la
parole , ils apperçurent la sage Chryfante
qui venoit au devant d'eux , accompagnée
de plueurs de ses vierges. Ils mirent donc fin
à leur dispute , & s'avancèrent pour lui ren-
dre l'honneur qui étoit dû à ses vertus &
à son caractère.





L'ASTRÉE

DE

M. D'URFÉ.

PASTORALE ALLEGORIQUE.

TROISIÈME PARTIE.

LIVRE SECOND.

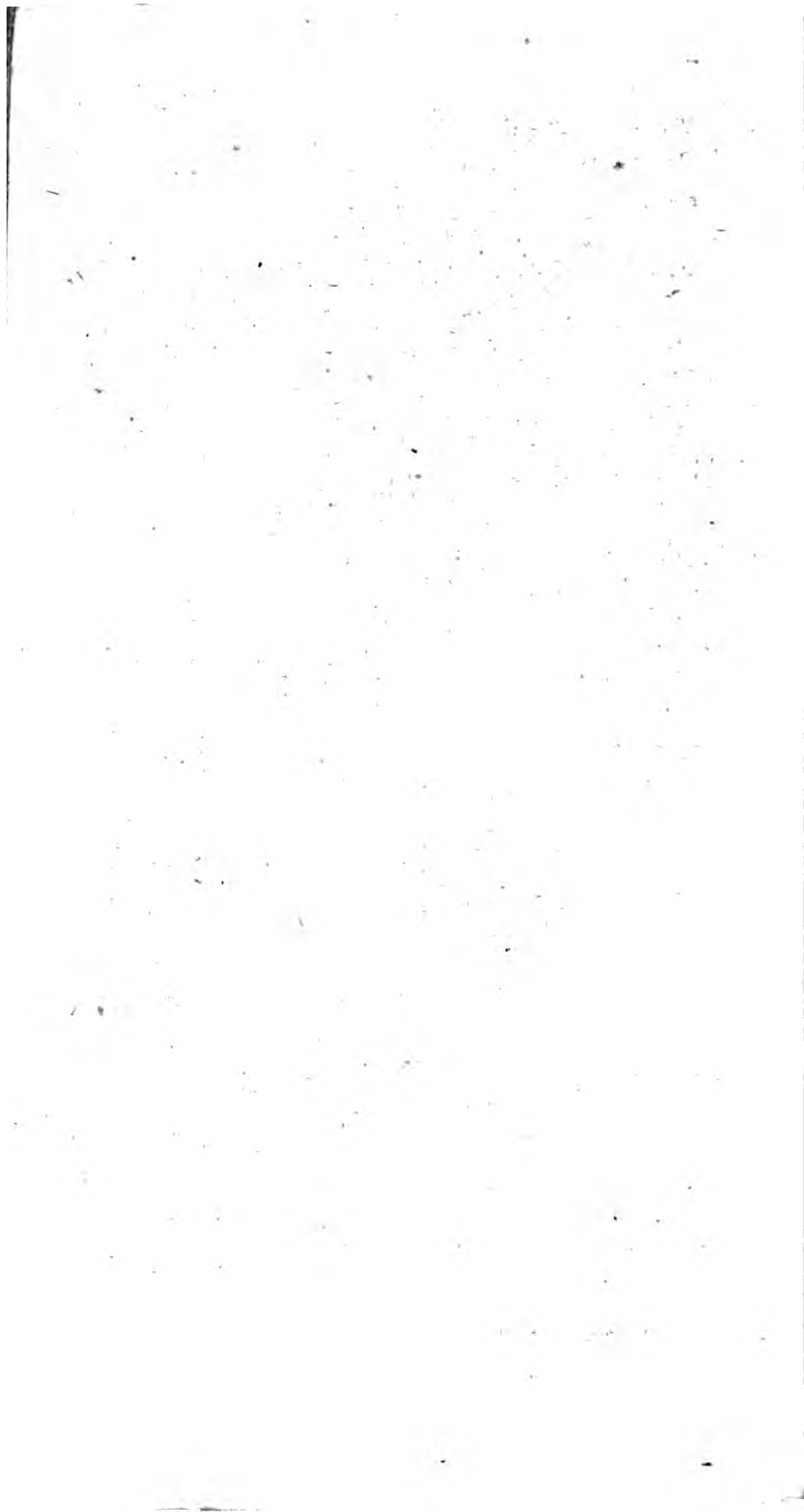
LE temple où présidoit la sage Chryfante, étoit situé au pié d'une colline agréable. D'un côté s'élevoit un bocage consacré à Thautates, & de l'autre on voyoit serpenter un des bras du lignon. Dans ce temple somptueux que les romains avoient construit, servoient les vestales, suivant l'usage des romains, & les vierges druides offroient leurs sacrifices dans le bocage sacré, selon la religion des gaulois. La sage Chryfante, quoique gauloise, & de l'ordre des druides leur commandoit à toutes. Quand les romains, sous prétexte de secourir le eduois s'emparèrent des gaules, ils y établirent leur culte, persua-

36 *La III. Partie de l'Astrée.*

dés qu'il manquoit quelque chose à leurs conquêtes, si leurs dieux n'y étoient point interressez. Cependant comme ils n'ignoroient pas que rien n'est plus insupportable que la contrainte en matiere de religion, ils permirent aux gaulois, qui n'adoroient qu'un dieu sous les noms de Thautates, de Hesus, de Tharamis, & de Belenus, de retenir leurs anciennes cérémonies. Et lorsqu'ils entrèrent dans les états des segusiens, ils ne voulurent y introduire aucun changement; mais quand ils trouverent en ce bocage sacré un autel servi par des filles druides, & consacré à la vierge qui devoit enfanter, & qui tenoit un enfant entre ses bras, ils sentirent leur respect s'augmenter. Ils crurent que ce lieu étoit consacré sous un autre nom où à la bonne déesse dont les mysteres étoient interdits aux hommes, où à Vesta dont ils couronnoient le temple de la statue d'une vierge, qui tenoit aussi un enfant dans ses bras. Ils bâtirent donc un temple à ces deux divinités, & l'appellerent Bonlieu, en l'honneur de la bonne déesse, & ils y établirent des vestales en l'honneur de Vesta. Incertains d'ailleurs si ces déesses vouloient être servies suivant leur rite, ou celui des gaulois, ils y laisserent les vierges druides avec la liberté de pratiquer leurs ceremonies, & l'autorité en ce qui regardoit les mœurs, & le gouvernement. Ainsi les druides & les ves-



Guélard Sculp



tales étoient également soumises à la sage Chryfante.

Ce temple étoit rond , & couvert de plomb. La statue de la vierge tenant un enfant entre ses bras , étoit placée sur le faite , & couronnoit l'édifice. On voyoit deux autels au milieu du temple , & à côté de chaque autel un petit arc de marbre blanc soutenu de trois colonnes , où l'on mettoit les prémices & les fruits , avant que de les offrir. A la porte on remarquoit un vase plein d'eau lustrale ; c'est dans cette eau que l'on éteignoit la torche qui avoit brûlé sur l'autel , durant le sacrifice.

Les sacrifices journaliers n'étoient pas encore commencés , quand la sage Chryfante rencontra les bergeres ; elle les y invita , non sans faire bien des excuses aux bergers à qui elle les enlevoit.

Pâris, Calidon, & Silvandre , qui y étoient les plus intéressés, répondirent qu'il étoit humiliant pour les hommes que la déesse ne les jugeât pas dignes d'assister à ses sacrifices, que cependant ils alloient la supplier de ne point inspirer à leurs bergeres une haine semblable. La sage Chryfante repartit que les déesses en bannissant les hommes de leurs autels n'avoient peut-être eu d'autre vue que de tenir les vestales dans un plus grand recueillement. Hylas qui respectoit peu les dieux de son pays , moins encore des dieux étrangers ,

38 *La III. Partie de l'Astrée.*

prit la parole, & répondit : » Vous avouerez
» du moins, madame, que nous avons lieu
» de nous plaindre de vos déesses, & que
» nous pouvons bien désirer, si elles ne pren-
» nent des sentimens plus favorables, que
» leur culte soit aboli dans ces contrées. » Ber-
ger, dit la sage Chryfante, » dieu n'exauce
» que les vœux légitimes, » en même temps
elle se retira dans le temple, parce qu'on
avoit déjà crié trois fois, suivant la coutu-
me : loin d'ici profanes mortels, & les por-
tes furent à l'instant fermées. Les bergers fu-
rent donc obligés d'aller attendre les berge-
res dans le bocage sacré, où le druide devoit
offrir le sacrifice, après que celui de Vesta se-
roit achevé.

Les vestales étoient vêtues de robes blan-
ches, & trainantes. Ce jour étoit consacré à
Vesta ; car on sacrifioit alternativement aux
deux déesses. Dès que le temple fut fermé, tou-
tes les vierges se prosternerent au signal que
donna la première vestale ; puis cette même
vestale s'étant relevée, on lui présenta un ra-
meau de laurier trempé dans l'eau lustrale, el-
le prit de cette eau, & en jetta ensuite sur les
druides, & les bergeres qui la reçurent proster-
nées. Une autre vierge presenta à la première
vestale une corbeille où étoient des chapeaux
de fleurs, elle en mit un sur sa tête, & sur
celles des six vierges qui devoient servir au
sacrifice. Aussi-tôt une d'elles prit le vase des-

tiné à cet usage. L'autre prit le coffre des parfums, la troisième porta le gâteau de froment; la quatrième l'eau qui devoit servir au sacrifice; car on n'usoit point de vin dans ceux de Vesta: la cinquième portoit la verveine, & la sixième enfin une corbeille de fleurs & de fruits. La première des vestales accompagnée des six autres s'achemina vers l'autel, & après avoir demeuré quelque temps prosternée, elle commença à l'honneur de la déesse un hymne qui fut continué par les autres. Cependant elles se leverent toutes, & tenant un flambeau à la main, elles firent trois fois le tour de l'autel, après quoi elles retournerent à leur place, excepté celles qui devoient servir. La jeune vestale qui portoit la verveine la plaça au côté gauche de l'autel. Là bruloit jour & nuit le feu sacré que l'on ne devoit rallumer qu'aux rayons du soleil, lorsque par malheur il venoit à s'éteindre. La corbeille de fleurs & de fruits fut placée sur l'arc de marbre. Après avoir encensé l'autel, la première vestale prit le gâteau salé, puis se tournant du côté de l'orient, elle proféra à haute voix & lentement ces paroles: „O redoutable déesse, „fille de la grande Rhée, & du puissant Saturne, toi qui nourris, qui élevas Jupiter, lorsque sa mere le tenoit caché, Vesta, daigne „recevoir notre offrande, pour le peuple & „le sénat romain, pour la prospérité des gau-

40 *La III. Partie de l'Astrée.*

„lois, & pour la conservation d'Amasis notre
„souveraine. Fai que le feu confié à nos soins
„ne s'éteigne jamais, & que nous soyons tou-
„jours vierges comme toi. „ Le chœur des
vierges répondit, „qu'il soit ainsi. „ Alors le ga-
teau & la corbeille de fleurs & de fruits furent
posés sur l'autel, & offerts par la première
vestale qui en jeta un peu avec de l'encens,
& d'autres parfums dans le feu qui étoit al-
lumé pour le sacrifice; puis elle arrosa le ga-
teau, les fleurs, les fruits & le feu d'eau luf-
trale, & commença à l'honneur de la déesse
un autre hymne qui fut continué par les au-
tres. L'hymne fini, une des vestales qui ser-
voit à l'autel, se tournant vers les autres, el-
le dit à haute voix, il est permis de se reti-
rer.

Alors la sage Chryfante sortit du temple,
& avec toute sa suite, excepté les vestales qui
se retirèrent en leurs demeures, elle s'en alla
au bocage sacré, où les vacies & les bergers
l'attendoient, les uns pour offrir le sacrifi-
ce, & les autres pour revoir leurs berge-
res.

Hylas qui ne songeoit plus qu'à la belle
Alexis, fut contraint, malgré son impatien-
ce, d'assister à la cérémonie; à peine fut-elle
achevée qu'il se leva; & le dîner fini, son im-
patience fut la même. Il osa même inter-
rompre la sage Chryfante, & lui dit, „ ma-
„dame, si vous n'ordonnez promptement
notre

» notre départ, une partie de ces bergers ont
» résolu d'aller vous attendre auprès de la
» belle Alexis. Quelle mauvaise humeur est
» la votre, dit Phylis? Où espérez-vous de
» trouver une meilleure compagnie? Si je
» vous aimois comme j'aime la belle Alexis,
» répondit Hylas, & que vous ne fussiez
» point ici, je répondrois que la meilleure
» compagnie pour moi seroit où vous seriez;
» maintenant je vous dirai qu'elle est auprès
» d'Alexis, & que si vous ne partez inconti-
» nent, il n'y aura point d'Hylas aujourd'hui
» pour vous.

Déjà il se préparoit à partir, lorsqu'on vint de la part d'Amasis avertir la sage Chryfante que la reine venoit coucher chez elle pour faire le lendemain un sacrifice aux dieux infernaux, à cause d'un songe fâcheux qui l'avoit tourmentée pendant la nuit. Hylas saisit l'occasion, & pressa davantage les bergeres, puisqu'aussi bien Chryfante ne pouvoit les accompagner. Astrée n'étoit pas moins impatiente qu'Hylas; mais elle cachoit par discretion ses vrais sentimens. Après qu'ils eurent remercié la sage Chryfante, ils se mirent en chemin, & chacun prit la bergere qui lui plaisoit davantage, excepté Silvandre que son respect pour Pâris contrainoit de lui laisser Diane. Cependant Phylis ne s'éloignoit point d'eux, & se mêloit à leur entretien, comme Diane l'en avoit priée,

42 *La III. Partie de l'Astrée.*

craignant que Pâris ne lui parlât encore de sa passion.

Lorsqu'ils furent fortis du bois, & qu'ils eurent passé le lignon sur le pont de la Bouteresse, ils purent marcher plusieurs de front, & Phylis appella encore Lycidas, & voyant que Silvandre étoit obligé de s'entretenir avec Hylas, » Hé bien Silvandre, lui dit-elle, » qui de nous deux a rencontré la meilleure » place? Je crois, répondit le berger, que » celle que j'occupe depuis long-temps est la » meilleure. C'est de quoi, repartit Phylis, » je ne conviendrai pas aisément, & vous même, si vous croyiez ce que vous dites, vous » ne seriez guere épris. De quelque manière que vous en jugiez, répliqua froidement Silvandre, mon amour sera toujours » le même; cependant il est bien certain que » ma place est la meilleure; si vous êtes à côté de Diane, je suis moi dans son cœur. Hylas voulant plaisanter à son ordinaire: ce » n'est pas à toi que je parle, dit Silvandre; » c'est à Phylis, qui ignore comme toi les » mysteres d'amour, mais qui souhaite plus » les apprendre. O la flateuse louange » pour Phylis, dit Hylas! qu'elle vienne à » moi, & je les lui apprendrai., Tous les bergers sourirent à ce discours d'Hylas. Et Silvandre ayant remarqué qu'Astrée & Diane baissoient les yeux, revint tout à coup à Phylis. » Voici, dit-il, un de ces mysteres

» que vous ignorez. On est dans un lieu,
» quand l'ame qui est toute spirituelle agit
» en ce lieu ; si donc mon ame agit immédia-
» tement dans le cœur de Diane, il suit né-
» cessairement qu'elle est dans ce même
» cœur. Or si l'ame vit plus dans l'objet
» qu'elle aime, que dans le corps qu'elle ani-
» me, si j'aime Diane, je suis véritablement
» en elle. Voila qui est bien obscur pour
» moi, dit Phylis : il me paroît cependant
» que ma place est la meilleure, puisqu'au-
» moins une partie de moi-même, & celle
» qui est la plus fertile en passions, comme
» je l'ai oui dire, est plus près de Diane que
» vous n'en êtes près. J'en conviens, répon-
» dit Silvandre, mais gardez-vous d'en con-
» clurre, que votre place soit la meilleure ;
» l'ame est tellement supérieure au corps,
» qu'en comparaison d'elle, le corps n'est
» d'aucune consideration.

» Plût à dieu, interrompit Hylas, que nous
» aimassions tous deux une même bergere !
» Ce corps que tu méprises tant, je le pren-
» drois pour moi, & je t'abandonnerois vo-
» lontiers l'esprit, fût-il le plus sçavant & le
» plus éclairé. Et pour te convaincre de la
» verité de ce que je dis, laisse-moi le corps
» d'Alexis, & je te laisse l'esprit du sublime
» Adamas.»

Les bergers se mirent à rire du parti que
l'inconstant offroit à Silvandre ; ce qui l'em-

44 *La III. Partie de l'Astrée.*

pêcha de répondre incontinent ; mais enfin reprenant la parole : » Laissons à ces ames » terrestres des sentimens qui leur convien- » nent , & qu'elles aiment ce qui leur est » égal. Mais outre qu'il est honteux d'aimer » ce qui est si inferieur à soi, je tiens que cela » même est impossible , si l'on veut y ajouter » les conditions qu'exige le veritable amour ; » car quiconque aime , ne désire rien tant » que d'être aimé à son tour. Or se peut-il » que qui n'aime que le corps en soit aimé. » Conçois donc , Hylas, qu'aimer seulement » le corps , c'est imiter l'extravagance de ce » sculpteur qui devint amoureux d'une sta- » tue. Mais afin que tu ne m'échappes pas , si » Alexis étoit morte, aimerois-tu son corps ? » Hylas ne répondant rien , tu gardes le si- » lence , continua-t'il , est-ce la verité qui te » confond , ou la honte d'avoir eu de si bas » sentimens ? Ni l'un , ni l'autre , dit Hylas. » Mais que puis-je te répondre ? Je n'ai » point la science des devins ; ignores-tu que » le cœur pense ce qu'il n'a point pensé , » quand les yeux voyent ce qu'ils n'avoient » point vû ? Je parle avec certitude du pas- » sé quand je m'en souviens , & du present » quand je le sçai ; mais de l'avenir , en veri- » té tu ne me connois gueres. Penses-tu que » j'aye instruit les sybilles , où qu'elles m'a- » yent enseigné l'art de prédire ? Silvandre ; » si tu veux discourir avec moi , parlons de

„ ce qui est à la portée des hommes, & ne
„ cherchons point à pénétrer l'avenir, dont
„ les dieux se sont réservé la connoissance.
„ Demande-moi maintenant si j'aime le
„ corps d'Alexis, & je te répondrai que j'ai-
„ me la nymphe, mais de façon que si elle
„ n'avoit point de corps, je ne l'aimerois pas;
„ mais lorsque tu me demanderas ce que je
„ ferois, si ce corps n'étoit plus animé, je
„ t'envoyerais à ceux qui se mêlent de prédi-
„ re l'avenir. Cependant j'aimerais toujours le
„ beau corps d'Alexis, non tel qu'il sera dans
„ cent ans, mais tel qu'il est aujourd'hui,
„ c'est-à-dire, l'ouvrage le plus parfait qui
„ soit sorti de la main des dieux:

Ainsi parloit Hylas, lorsqu'il leur fallut
passer sur une planche étroite; & lorsqu'ils
furent tous de l'autre côté, & que Silvandre
voulut répondre au berger inconstant, Dia-
ne le pria d'écouter une voix qu'elle enten-
doit. Ils s'approchèrent, & virent une ber-
gere assise sous des arbres touffus, avec un
berger qui étoit à ses genoux. » C'est assez,
„ Alcidon, disoit la bergere, si vous voulez
„ que je reste ici plus long-temps, finissez
„ vos discours, & croyez que ceux que vous
„ m'avez tenus ne serviront qu'à augmenter
„ ma froideur pour vous. Il y a long-temps,
„ répondit le berger, que j'aurois cessé même
„ de vivre, si je n'avois mis mon esperance
„ en la justice d'amour. Et quelle esperance

46 *La III Partie de l'Astrée.*

„ est la vôtre, dit Daphnide? S'il étoit juste
„ ce dieu dont vous parlez, il y a long-temps
„ que vous serviriez d'exemple à ceux qui
„ osent l'outrager. N'offensez point, répar-
„ tit Alcidon, celui dont la puissance ne se
„ mesure qu'à sa volonté, & dont l'empire
„ ne vous est pas si inconnu, que vous de-
„ viez le mépriser. La bergere eût répliqué,
„ si elle n'avoit apperçu les bergers près
„ d'elle.

Astrée & les autres bergeres qui avoient
entendu ce discours, pour satisfaire tout en-
semble à leur curiosité, & aux loix de l'hos-
pitalité religieusement observées en cette
contrée, saluerent la bergere, & lui offrirent
& à toute sa troupe, car en même tems pa-
rurent deux autres bergeres, & un berger,
toute sorte d'assistance & de secours. Daph-
nide répondit avec beaucoup de civilité à des
offres si genereuses, & leur dit en general: Je
„ ne m'étonne plus que cette contrée soit si
„ favorisée des dieux, puisqu'elle est habitée
„ par des personnes si accomplies. Je com-
„ mence, ajouta-t'elle, à bien esperer main-
„ tenant de mon voyage; & puisque vous
„ m'inspirez cette hardiesse, je vous supplie,
„ belle bergere, de me dire s'il y a dans cette
„ contrée une fontaine qui se nomme la fon-
„ taine de la verité d'amour, & quelle route
„ je dois tenir pour m'y rendre.

Astrée regardant Pâris & Silvandre, com-

me pour leur en demander des nouvelles, demeura sans parler. Silvandre prit donc la parole, & lui dit : „ Belle bergere, la fontai-
„ ne que vous demandez est bien dans cette
„ contrée, mais il vaudroit autant qu'elle
„ n'y fût point ; car des animaux enchantés
„ en défendent l'accès. Où est-elle, reprit
„ Astrée ? Comment, dit l'étrangere, pou-
„ vez-vous ignorer une chose si merveilieu-
„ se ? Vous qui êtes de cette contrée, & qui ne
„ pouvant être vue sans amour, vous avez du
„ être curieuse de sçavoir qui de vos amans
„ avoit pour vous l'affection la plus sincere ?
„ Pour ce qui regarde ma prétendue beauté,
„ répondit Astrée, ce que vous en dites n'é-
„ tant qu'un pur compliment, je me dispen-
„ serai d'y répondre. Mais, pour la curiosité
„ que vous croyez que je dois avoir, outre
„ que je n'ai jamais été assés heureuse pour
„ être aimée, nous ne recourons jamais à la
„ fontaine pour connoître la volonté de
„ ceux qui nous servent ; nous avons un au-
„ tre moyen beaucoup plus assuré. Quel est
„ ce moyen, répartit incontinent l'étrange-
„ re ? Le temps & les effets, dit Astrée. Mal-
„ gré la prévention contraire, ajouta Daph-
„ nide, ce moyen est encore bien incertain,
„ & je puis en parler d'après une triste expe-
„ rience. Si la même chose nous étoit arri-
„ vée, reprit Diane, nous userions d'un au-
„ tre remede. Quel est ce remede, dit l'étran-

48 *La III. Partie de l'Astrée.*

„gere ? De ne plus rien aimer , répondit
„Diane. Voila , dit Alcidon , un remede
„bien injuste , puisqu'il punit l'innocent , &
„qu'il ne châtie point le coupable ; qui
„trompe une bergere , en feignant de l'ai-
„mer , se soucie peu d'en être aimé , ainsi il
„ne reçoit point le châtement de sa faute ,
„quand elle ne l'aime point. Gentil berger ,
„interrompit Hylas ; vous voyez que nos
„bergeres sont aussi injustes que belles ; ce-
„pendant nous ne pouvons nous empêcher
„de les aimer : jugez ce que nous ferions si
„la douceur qu'elles ont dans les yeux étoit
„moins trompeuse.

A ces mots une des bergeres fixa les yeux sur Hylas ; elle crut le connoître ; & sans doute qu'elle n'eût pas demeuré dans cette incertitude, sans le déguisement où il paroissoit. Mais enfin , pour ne se point méprendre , elle s'adressa à Thamyre , & lui demanda tout bas si le berger qui parloit n'étoit point Hylas. Et Thamyre ayant répondu que c'étoit lui-même , elle revint à Daphnide , & lui dit à l'oreille : „Madame , c'est à Hylas que
„vous parlez. „ L'étrangere changea de couleur , & se mettant une main sur le visage , elle s'écria : „ Mon dieu , Hylas , que cet habit vous change , je ne sçai si le mien m'en
„fait autant ! „ Alors Hylas s'approcha , & considerant l'étrangere avec plus d'attention , il la reconnu pour Daphnide , qui passoit
soit

soit pour la plus belle personne de la province des romains. Telle fut sa surprise, qu'il ne put proferer un seul mot. „ C'est ici la „ contrée des merveilles, dit l'autre étrangere, „ puis que j'y voi des bergeres dont rien „ n'égale la politesse, des beautés sans curiosité, & ce qui est plus admirable encore, „ des Hylas muets. „ A ce discours Hylas reconnut que c'étoit Carlis qui parloit, que l'autre étoit Stiliane, & que c'étoit Hermanthe qui les accompagnoit. Il courut à l'instant embrasser son ami Hermanthe; & après l'avoir quelque temps serré entre ses bras sans rien dire, „ Est-ce bien, dit-il enfin, mon „ cher Hermanthe que je vois, & que je „ tiens dans mes bras? Se peut il que je voye „ à la fois la belle Daphnide, la fiere Stiliane, „ & cette Carlis qui m'apprit à aimer? „ Les dieux m'ont fait trop de grace, madame, dit-il, en s'adressant à Daphnide, de „ vous avoir conduite en ces lieux avec les „ personnes qui vous accompagnent. Hylas, „ répondit l'étrangere, je participerai „ toujours à votre satisfaction; mais, si mon „ déguisement vous a surpris, je ne suis pas „ moins étonnée de vous voir sous cet habit, „ & dans un lieu où je n'avois aucune „ esperance de vous trouver. Quelque motif „ qui vous ait animé, je regarderai cette fortune „ comme une des meilleures de ma vie, „ si elle me fait participer à votre félicité.

„ Madame , interrompit Carlis , je ne croi
„ pas qu'il se réjouisse beaucoup de retrou-
„ ver ici , ni Stiliane , ni moi. Qui vous don-
„ ne une opinion si injuste , ma belle maî-
„ tresse , dit-il ? Ignorez-vous que les pre-
„ mieres amours ne s'effacent jamais ? Ce-
„ pendant vous m'aviez tellement oubliée ,
„ répondit Carlis , que vous ne m'avez pas
„ même reconnue. Je ne suis point fait com-
„ me les autres amans , répartit Hylas , mon
„ amour se lasse quelquefois comme un arc
„ qui a demeuré long-temps tendu , mais
„ aussi il s'augmente par de nouvelles fa-
„ veurs. Je voi bien , dit Stiliane , qu'Hylas
„ est toujours Hylas. Mais , ajouta Daphni-
„ de , nous sçaurons à loisir un peu plus de
„ vos nouvelles. Cependant dites-nous qui
„ sont ces aimables bergeres , & si Astrée &
„ Diane ne sont point ici. Madame , répon-
„ dit Hylas , si vous n'êtes venue en cette
„ contrée que pour les voir , vous pouvez
„ vous en retourner quand il vous plaira ,
„ car les voici toutes deux en votre présence ,
„ ajouta-t'il en les montrant. Alors Daphni-
„ de s'avança pour les saluer encore une fois ;
„ & après les avoir long-temps considérées ,
„ il est vrai , dit-elle , que la renommée est au-
„ dessus de la verité , & que votre beauté sur-
„ passe ce que l'on en publie. Madame , ré-
„ pondit Astrée en rougissant , nous ne
„ voyons que nos bois & nos pâturages ;

„ ainsi loin que la renommée puisse rien pu-
„ blier de nous , elle ne peut presque se char-
„ ger de nos noms. Cependant reprit Daph-
„ nide , elle les a portés jusques dans notre
„ province , & quelques discours qu'elle
„ publie à votre avantage , je les trouve bien
„ au dessous de la verité. Que diriez-vous ,
„ madame , interrompit Hylas , si je vous
„ affurois , comme il est vrai , que toutes bel-
„ les qu'elles sont en effet , je n'en ai jamais
„ été amoureux ? Je dirois , répondit Daph-
„ nide , qu'il n'appartient pas à tous les oi-
„ seaux d'aimer la pure lumiere du soleil. Au
„ contraire , répliqua Hylas , c'est parce qu'il
„ y en a de plus belles en cette contrée , & vous
„ sçavez qu'Hylas n'aime que la beauté. Je
„ croirai difficilement ce que vous dites , ré-
„ pondit l'étrangere. Si vous voulez venir où
„ nous allons , vous en conviendrez , dit Hy-
„ las. Et pour ne vous point méprendre , dis-
„ crettes bergeres , ajouta-t'il en se tournant
„ vers Astrée & Diane , sçachez que sous ces
„ habits vous voyez la beauté la plus accom-
„ plie , & le plus aimable chevalier de la pro-
„ vince des romains. Ne souffrez donc pas ,
„ gentil Pâris , qu'ils nous quittent avant
„ qu'Adamas les ait reçus dans sa maison. „
Pâris & les bergeres firent à Daphnide leurs
excuses de ne lui avoir pas rendu les hon-
neurs qu'elle méritoit ; & la supplierent avec
tant d'instances de les accompagner chés

52 *La III. Partie de l' Astrée.*

Adamas , qu'enfin elle y consentit , autant pour entretenir le sage Adamas sur les affaires qui la conduisoient en ce lieu , que pour déferer à leurs prières.

Hylas fut charmé que Daphnide eût pris cette résolution. Et comme Daphnide l'avoit connu dans l'isle de Camargue , elle lui fit plusieurs questions auxquelles les bergeres répondoient quelquefois ; & quelquefois Silvandre y répondoit pour lui. Il voulut en vain se contraindre devant les étrangères ; il s'échappa souvent , mais sur tout lorsque Silvandre prenoit la parole. Daphnide , Stiliane , & Carlis en rioient de sorte qu'enfin s'adressant à Daphnide , „ Je croi , madame , „ dit Hylas , qu'en prenant le même habit „ que ces bergeres , vous avez pris aussi le „ même caractère , puisque les discours de „ Silvandre vous plaisent tant. Mais Silvan- „ dre mon ami , continua-t'il , en se tournant „ vers le berger , sois persuadé que c'est Sil- „ vandre , & non pas Hylas qui est la risée de „ Daphnide ; il n'est pas surprenant qu'ayant „ toujours été nourri aux villages , tes dis- „ cours la fassent rire. Gentil berger , dit in- „ continent Daphnide , ne croyez point Hy- „ las , vous connoissez son caractère , & je „ serois extrêmement touchée que vous „ eussiez de moi une pareille opinion.

„ Madame répondit Silvandre , nous nous „ faisons souvent de semblables reproches ;

„ mais , Hylas , ajouta-t'il , en se tournant
 „ vers le berger , tu es dans l'erreur si tu pen-
 „ ses que je ne connoisse point Daphnide. J'ai
 „ demeuré trop long-temps parmi les massi-
 „ liens , pour n'avoir pas entendu parler de
 „ son merite & de sa beauté. Je sçai peut être
 „ mieux que toi qui est la belle Daphnide ,
 „ qui sont Alcidon , & le redoutable roi Eu-
 „ ric. Tout berger que je suis maintenant ,
 „ je n'ai pas toujours porté la houlette , ni la
 „ panetiere ; ne croi donc pas que tu puisses
 „ me déconcerter par tes discours.

Alors Daphnide prit la parole. „ Hylas ,
 „ dit-elle , ce berger montre assés qu'il ne me
 „ connoît pas mal ; mais gentil berger , ajou-
 „ ta-t'elle en s'adressant à Silvandre , dites-
 „ nous où vous avez appris ce que vous ra-
 „ contez. Madame , répondit Silvandre , j'ai
 „ long-temps fréquenté les écoles des massi-
 „ liens , où les bardes ont tant de fois chan-
 „ té votre nom. *Par quelle* aventure êtes-
 „ vous maintenant dans cette contrée sous
 „ cet habit , & quel motif vous y retient ? La
 „ fortune m'y a conduit , répondit Silvan-
 „ dre , & c'est l'amour qui m'y arrête. Et moi ,
 „ dit Hylas , l'amour m'y a conduit , & la
 „ belle Alexis m'y retient. Qui est cette heu-
 „ reuse Alexis , dit Daphnide en souriant ?
 „ C'est celle-là même , continua Hylas , qui
 „ vous fera rougir de honte , & pâlir d'en-
 „ vie , quand vous la verrez si belle. „ Alors

54 *La III. Partie de l'Astrée.*

Alcidon prenant la parole , „ Hylas , dit-il ;
„ on veut bien vous avouer que votre maî-
„ tresse est belle ; mais qu'elle le soit plus que
„ Daphnide , c'est un article dont je ne con-
„ viendrai jamais , dût-il m'en coûter la vie.
„ Et moi , dit Hylas d'un air sérieux , tant
„ qu'il ne faudra que des paroles pour soute-
„ nir le contraire , je le maintiendrai contre
„ quiconque ; mais dès qu'il faudra du sang ,
„ je ne le cede pas seulement à vous , mais à
„ tout autre. Je fais bien profession de par-
„ ler , mais non pas de me battre.

Ces discours qui répandirent la joye par-
mi les bergers , auroient continué plus long-
temps , si ne s'étant enfin trouvés près de
la maison d'Adamas , ils ne s'étoient arrêtés
pour la considérer. Cependant Alexis , pour
hâter la satisfaction que devoit lui procurer
la vue d'Astrée , étoit appuyée avec Leonide
sur une fenêtre d'où elle découvroit toute la
plaine. Mais lorsqu'elle apperçut cette nom-
breuse compagnie , lorsqu'elle démêla As-
trée parmi les bergeres , ô dieux que devint-
elle ! Elle garda long-temps un profond si-
lence , les yeux attachés sur cet agréable ob-
jet ; enfin poussant un soupir , & la montrant
à Leonide : „ La voici dit-elle , la plus belle
„ & la plus aimable bergere de l'univers. „
Puis s'éloignant un peu de la fenêtre , &
croisant les bras : „ Mais ô dieu , dit-elle ,
„ comment oserai-je me présenter à ses yeux

» après la défense qu'elle m'en a faite ? Vous
» voilà donc revenue à votre ancienne er-
» reur , dit Alexis. Avez-vous déjà oublié
» ce qu'Adamas vous a dit ? non , répliqua
» Alexis , je ne l'ai point oublié ; mais je sçai
» bien aussi que je verrai Astrée , & qu'Astrée
» me verra , qu'Astrée me parlera , & que je
» lui parlerai ; & n'est-ce pas là lui désobéir ?
» Va , me dit-elle , car je me souviendrai
» toute ma vie de ces cruelles paroles , va
» perfide , & garde-toi de paroître jamais en
» présence d'Astrée , qu'elle ne te l'ordon-
» ne.

» La pierre en est jettée , interrompit Leo-
» nide ; il n'est plus temps de délibérer. Voici
» l'heure où vous devez montrer que vous
» êtes fils de cet Alcippe dont on a tant van-
» té le courage. Il faut que vous receviez Af-
» trée sans étonnement , & qu'à son abord
» vous ayez assez de pouvoir sur vous-mê-
» me , pour ne pas faire remarquer ce que
» vous voulez tenir caché. Car sçachez que
» les premières impressions sont les plus du-
» rables , & qu'elles donnent lieu aux juge-
» mens les plus assurés ; dissimulez donc si
» bien , que vos actions n'aillent point trahir
» votre déguisement. Ah madame , dit Ale-
» xis , que ces conseils vous coutent peu !
» Pourquoi me nommer de la sorte , inter-
» rompit Leonide ? Vous sçavez qu'Adamas
» veut que j'appelle Pâris mon frere , & qu'il

56 *La III. Partie de l'Astrée.*

„ m'a ordonné de vous traiter de sœur ; si
„ vous en usez autrement que moi , à quels
„ soupçons ne donnerez-vous point lieu ?
„ Alexis , vous ressemblez tellement à Cela-
„ don, que vous avez besoin d'un grand arti-
„ fice, pour n'être point reconnue. Ma sœur ;
„ répondit Alexis , puisque vous souhaitez
„ que je vous nomme ainsi , je m'observe-
„ rai avec plus d'attention ; mais souvenez
„ vous que nul embarras n'a égalé le mien.
„ Comment pourrai-je tromper les yeux
„ d'Astrée , moi qui n'ai jamais usé du moin-
„ dre artifice avec elle. C'est dans les occa-
„ sions , dit la nymphe , qu'il faut montrer
„ ce que l'on est. Faites comme on dit ordi-
„ nairement de nécessité vertu , & reposez-
„ vous sur le crédit , & sur la réputation d'A-
„ damas. L'un & l'autre sont si bien établis
„ que l'on vous croira certainement sa
„ fille , si vous même vous ne vous trahis-
„ sez.

Elle parloit de la sorte , lors qu'Adamas averti de l'arrivée d'Astrée, entra fort à propos pour rassurer Alexis. En même temps on vint dire que toute la troupe s'avançoit. Alexis changea de couleur, & ses genoux se dérochant sous elle, elle fut contrainte de s'asseoir. Leonide representa qu'il falloit tirer les rideaux afin que l'on s'apperçût moins des émotions d'Alexis, & le druide ayant goûté cet avis, il fut suivi à l'instant.

Astrée de son côté n'étoit pas moins embarrassée ; elle s'approcha de Phylis , & lui dit à l'oreille de s'arrêter un peu avant que d'entrer ; car , „ ajouta-t'elle , l'esperance que „ j'ai de trouver dans Alexis les traits de Céladon , me transporte tellement hors de „ moi-même, que si je n'ai le loisir de me rassurer , je ferai connoître ce que je désire „ tant cacher , & surtout à ces étrangers. „ Aussi-tôt Phylis vint à Daphnide , & lui dit : „ Madame , n'êtes-vous point fatiguée ? & „ ne trouvez-vous point à propos que nous „ nous reposions un peu , avant que de monter à la sale. Pour moi, dit-elle , je suis bien „ de cet avis , & si je n'avois craint de vous „ déplaire , je l'aurois déjà proposé. „ Hylas qui étoit impatient de voir sa chere Alexis , monta l'escalier sans attendre personne. Il rencontra à l'entrée de la sale Adamas , Leonide , & Alexis. Et parce qu'ils avoient jugé tous trois que l'amour d'Hylas favoriseroit leur artifice , ils lui firent un accueil très gracieux. Le druide même , après l'avoir embrassé , lui dit en souriant : „ Il est aisé de „ connoître qui de toute la troupe est plus „ de nos amis. Si mon empressement à venir „ le premier , dit Hylas , vous en a donné „ quelque preuve , mon attention à partir le „ dernier ne vous en convaincra pas moins ; „ heureux si je vous fais autant de plaisir „ que j'en reçois. Mais ajouta-t'il tout bas ,

38 *La III. Partie de l'Astrée.*

„ en s'approchant d'Alexis, il me suffit que
„ de vous trois seule vous ayez quelque joye
„ de me revoir. Comment, dit Leonide, qui
„ avoit entendu ce discours, estimez-vous si
„ peu Adamas & Leonide? Je vous jure que
„ je m'en vengerai, & qu'avant la fin du
„ jour vous vous repentirez de vos mé-
„ pris.

Hylas vouloit répondre, lors qu'Adamas
lui demanda qui étoient les bergers & les
bergeres qui arrivoient. „ Je suis ravi, mon
„ pere, répondit Hylas, que vous m'en rap-
„ pelliez le souvenir. Je les ai devancez en
„ partie pour vous en informer, & la présen-
„ ce de la belle Alexis m'a tout fait oublier.
„ Sçachez donc qu'Astrée, Diane, & Phylis,
„ & plusieurs bergeres des hameaux voisins
„ vont paroître. Il y a encore quelques étran-
„ geres, comme Florice, & Circéne; mais si
„ nous n'avions rencontré la belle Daphni-
„ de, & le gentil Alcidon qui viennent dans
„ cette contrée, pour consulter la fontaine
„ de la verité d'amour, je ne serois point ve-
„ nu vous donner cet avis. Daphnide est la
„ plus belle personne de la province des ro-
„ mains, & Alcidon le plus aimable cheva-
„ lier de Thierry & du grand Euric. Ain-
„ si vous voyez que je ne suis pas le seul qui
„ me déguise en berger, pour mener dans
„ ce climat une vie heureuse. Est-il possible,
„ répondit Adamas, que ce soit cette

» belle Daphnide , de qui le grand Euric roi
» des visigots a été si épris ? » Hylas ayant ré-
» pondu que c'étoit elle même , il continua :
» Quoique je ne l'aye jamais vue , je ne laisse-
» rai pas de la connoître , parce que j'en ai un
» portrait que l'on m'a dit fort ressemblant.
» Je feindrai pourtant de l'ignorer , afin de
» pouvoir faire à nos bergeres l'accueil qu'el-
» les méritent.

En même temps les bergeres parurent ;
car Astrée ne pouvoit plus résister à l'impac-
tience qu'elle avoit de voir Alexis. Elle fit
un signe à Phylis , qui s'adressant à Daphni-
de & à Pâris , leur dit : » Hylas nous empê-
» che de reprendre haleine , en nous contrai-
» gnant de le suivre ; car que dira le sage A-
» damas , lorsqu'il sçaura par lui que nous
» sommes arrivées ? Daphnide prit Astrée &
» Diane par la main , & elles marcherent tou-
» tes de compagnie. » Adamas les attendoit
à l'entrée de la sale , où il les reçut avec beau-
coup de civilité ; & feignant de ne connoître
ni Daphnide , ni Alcidon , il adressa la paro-
le aux bergeres : » Hé quoi , leur dit-il , vous
» méprisez tellement vos voisins , que si je ne
» m'étois plaint , ma fille eût été long-temps
» ici , sans que vous eussiez daigné la venir
» voir. Astrée prenant la parole , parce qu'A-
» damas avoit tourné les yeux de son côté :
» Mon pere , répondit-elle , c'est ainsi que les
» choses qui dépendent de plusieurs sont sou-

60 *La III. Partie de l'Astrée.*

» vent retardée , quoi qu'on juge qu'elles
» doivent être promptement faites. Foible
» excuse, repartit Adamas , il me semble que
» chacune de vous me doit cette marque d'a-
» mitié. » A ces mots , parce que Daphnide
s'étoit retirée exprès , après avoir salué Leo-
nide , Astrée s'avança pour saluer à son tour
la feinte Alexis. Mais quelle devint-elle ,
quand elle jetta les yeux sur cet objet ! Et
quelle devint Alexis , lorsqu'elle vit Astrée
qui s'avançoit pour l'embrasser ! O amour ,
quel fut leur état , lorsqu'elles s'embrassèrent
mutuellement ! Astrée rougit , Alexis trem-
bla. Hylas qui remarqua de quel air Alexis
avoit salué la bergère , en devint jaloux , &
les sépara : en sorte que Diane prit la place
d'Astrée , Phylis celle de Diane , ainsi des au-
tres bergeres.

Adamas qui vouloit cacher son artifice ,
fit asseoir Alexis dans le lieu le plus obscur.
Ensuite, comme s'il n'eût fait que remarquer
alors Daphnide & sa suite , il demanda à
Thamire qui étoient ces belles étrangères.
» Hylas , dit le berger peut vous en instruire
» mieux que moi ; car , mon pere , ajouta-t-
» il , je sçai seulement , & c'est lui qui nous
» l'a dit en chemin , qu'elles sont d'une illus-
» tre naissance. » Alors Pâris s'approchant
d'Adamas , lui dit que c'étoit la belle Daph-
nide , & le celebre Alcidon , si connus l'un &
l'autre à la cour du grand Euric. Adamas fei-

gnit de se mettre en colere contre Paris, de ce qu'il ne l'en avoit point averti. Et s'adressant à Daphnide : » Madame, dit-il, pardonnez à mon ignorance, & si je ne vous ai pas rendu l'honneur qui vous est dû, accusez-en votre habit. Mon pere, répondit Daphnide, lorsque je me suis déguisée de la sorte, je n'ai point eu intention d'être reconnue en cette contrée, ni d'y tenir le rang de Daphnide ; mais seulement d'y trouver le repos que les dieux m'y ont promis. Et sans Hylas, j'aurois achevé mon voyage aussi inconnue que je le désirois. Mais puisque sa rencontre me ravit cette satisfaction, je vous supplie, mon pere, de m'aider à trouver les remedes salutaires que les dieux m'ont fait esperer que je trouverois en ce climat. » Adamas répondit qu'elle pouvoit disposer de lui, mais qu'il ne pouvoit se dispenser de lui rendre les honneurs qu'il lui devoit. En même temps il lui présenta un siege & à Alcidon. Et chacun ayant pris sa place, Astrée se trouva près d'Alexis, & Leonide qui étoit de l'autre côté empêcha qu'Hylas ne pût en approcher. Le berger trouvant qu'Alexis se plaisoit trop avec Astrée, les interrompoit autant qu'il pouvoit. Mais Phylis s'appercevant qu'il ennuyoit Astrée, lui dit ; » Berger, il n'est rien tel que les anciennes amitiés ; la belle Alexis que vous estimez tant s'embarrasse peu de

62 - *La III. Partie de l'Astrée.*

» vous. Revenez à moi ; je vous aime & je
» vous estime comme vous le méritez. Ne
» parlez plus d'anciennes amitiés , répondit
» le berger ; ce nom seul me les fait haïr ;
» & pour vous convaincre que ces senti-
» mens ne me sont pas nouveaux , écoutez
» des vers que je fis il y a long-temps sur ce
» sujet, lorsque j'étois sur les rives de l'Arar ,
» & que suivant l'usage établi aux Bacchana-
» les , nous nous déguisions pour danser.
» C'est l'amour qui parle :

Enfant j'aime les enfans.
Chacun aime ses semblables.
Et des vieux je me défens
Comme d'amour incapables.



Je tiens pour un grand malheur
D'aimer long-temps une belle ;
Car plus que la vieille fleur ,
J'aime l'épine nouvelle.



Mais je ne sçai toutesfois
Quelle est l'erreur mensongere
Qui mêle parmi mes loix
Une doctrine étrangere.



Elle dit qu'il faut aimer
Jusques dans la sépulture ,

Et qu'on ne doit estimer
Qui cherche une autre aventure,



Dogme trop pernicieux
Que vous ne devez point suivre ?
A quoi serviroient les yeux ?
Et pourquoi faudroit-il vivre ?

» Si donc vous voulez , continua le ber-
» ger , que je revienne à vous , ne me parlez
» plus de ces anciennes amitiés , car je tiens
» pour ma devise ; aimer une heure , c'est
» aimer long-temps ; il suffit d'aimer un
» moment , & ne croyez pas que votre pré-
» tendue estime puisse m'attirer ; on se sou-
» cie peu des sentimens de ceux que l'on a
» quittés. Silvandre prenant la parole pour
» Phylis, la réputation, dit-il, que les hommes
» désirent avec tant de passion , est-elle au-
» tre chose que cette estime qui t'est si indif-
» ferente ? Je voi bien , répondit froidement
» Hylas , que Silvandre n'a pas la place qu'il
» désire , & que dans sa mauvaise humeur il
» s'en prend à moi. Mais, Silvandre mon ami,
» il faut se roidir contre la mauvaise fortune,
» & nous contenter l'un & l'autre, car je suis
» dans le même cas que toi , de dire que ce
» siecle est dépravé , & que la faveur ne suit
» jamais le mérite.

Hylas tenoit ce langage à Silvandre , par

64 *La III. Partie de l'Astrée.*

ce que Leonide avoit placé Diane entre elle & Pâris. Silvandre ne pouvant s'approcher de la bergere, avoit été contraint de se mettre entre Celidée & Florice. C'est pour cela que les bergers rirent de la réponse d'Hylas, & Phylis sur tout qui ajouta :
Avouez, Silvandre, qu'il vous est arrivé ce qui arrive d'ordinaire à ceux qui pour séparer deux combattans se mettent au milieu d'eux, & se trouvent blessés, sans avoir eu de querelle. » Vos discours me surprendroient moins, répondit Silvandre, si vous n'aviez pas tant de fois éprouvé, combien foibles sont les armes d'Hylas. Que votre surprise cesse, dit la Bergere ; Hylas combat maintenant avec d'autres armes que les siennes ; celles dont il vous a blessé, il les a empruntées d'une personne qui est accoutumée à vaincre. Et moi, interrompit Hylas, je dirai avec plus de vérité, que l'un & l'autre vous ne pouvez blesser, ni de vos propres armes, ni de celles même que vous emprunteriez, parce qu'elles demeureroient sans force contre moi, entre vos mains. Que deviendroient-elles entre les miennes, dit Cyrcène ? J'avouerai, répondit Hylas, que je vous aimai beaucoup, quand je vous vis peu, & que je commençai à vous aimer peu, en commençant à vous voir beaucoup. Je m'assure, dit Palinice, que vous ne tiendrez

„drez pas de moi le même langage. De
„vous, reprit-il, comme s'il eût été éton-
„né? Par Hercule, dites-moi votre nom,
„peut-être me blessera-t-il plus vos
„yeux. Je voi bien, interrompit Stiliane,
„que je suis la seule qui ait pû le vaincre.
„Le peu, répondit Hylas, que je restai
„dans vos fers, montre assés qu'elle fut vo-
„tre victoire. Croyez, Stiliane, ajouta
„Carlis qu'Hylas est à moi seule, & que
„comme j'ai été ses premières amours, je se-
„rai aussi les dernières. Carlis, dit-il, sou-
„venez-vous que d'abord je ne vous aimai
„point, & qu'aujourd'hui je ne vous aime
„pas davantage.

Cependant Astrée & la feinte Alexis s'en-
trenoient ensemble, quoiqu'Alexis eût
peut-être perdu un temps si favorable, & si
précieux, si Astrée n'avoit enfin rompu le
silence. Alexis se souvenoit de l'ordre cruel
qu'elle avoit reçu, & n'osoit parler, de
peur d'être reconnue. Astrée de son côté
attribuoit ce silence au peu de familiarité qui
étoit entr'elles, ou bien à l'ignorance où elle
étoit des affaires de la contrée. Elle commen-
ça donc la première en ces termes : „A voir
„cette beauté si rare dont le ciel vous a
„douée, qui ne l'appellera injuste de nous
„en avoir si long-temps privés, en vous
„cachant si loin de nous parmi les vierges
„druides ; mais quand je fais réflexion que

66 *La III. Partie de l'Astrée.*

„ rien dans l'univers n'est trop parfait pour
„ servir la grandeur de dieu, je trouve ce
„ même ciel juste dans le choix qu'il a fait de
„ vous. Si j'avois une partie des perfections
„ qui brillent en vous, dit froidement Ale-
„ xis, je ne rougirois pas, belle bergere, de
„ vous entendre tenir ce langage qui me re-
„ proche plus tôt mes défauts, qu'il ne me
„ represente telle que je suis en effet. Quoi-
„ que le ciel m'ait fait naître bergere, je ne
„ suis pas, reprit Astrée, si dépourvue de
„ jugement, que je ne sçache en quelque
„ forte reconnoître tout ce que vous valez.
„ Loin de vous contredire, replique Ale-
„ xis, je prie dieu que vous ne changiez point
„ de sentiment, lorsque vous me connois-
„ trez mieux. Quoique je ne doive point
„ faire un long séjour en ce lieu, je serai
„ toujours ravie de plaire à toutes celles qui
„ vous ressemblent, à vous sur tout dont je
„ désire il y a si long-temps d'être connue; &
„ je vous proteste que ce désir m'a fait quit-
„ ter mes compagnes avec moins de regret.
„ Madame, répondit la bergere, cette fa-
„ veur est extrême, & demande toute notre
„ reconnoissance. Aussi puis-je bien dire que
„ la nouvelle de votre arrivée nous remplit
„ de tristesse & de joye; de tristesse, en nous
„ apprenant votre maladie; & de joye, en
„ nous faisant esperer que nous aurions le
„ bonheur de vous voir. Cependant belle

„ bergere , dit Alexis , vous avez bien tardé
„ à venir ici. Mais pour changer d'entre-
„ tien , dites - moi , je vous supplie quelles
„ sont vos occupations les plus ordinaires ;
„ car on m'a fait entendre que les bergeres
„ de Forest menent une vie délicieuse. Elle
„ est en effet telle , dit Astrée , pour ceux
„ que la fortune n'a point regardés d'un œil
„ plus favorable ; car vous sçavez , madame ,
„ que ceux qui ont été une fois heureux , &
„ qui cessent de l'être , sont infiniment plus
„ à plaindre que s'ils ne l'avoient jamais été.
„ J'en conviens , dit Alexis ; mais dans une
„ vie champêtre & retirée , on n'est guere en
„ bute aux revers. Nous avons les nôtres ,
„ dit Astrée , & je puis en parler sçavam-
„ ment , moi qui ai perdu presqu'en un mê-
„ me jour & mon pere & ma mere. Y a-t-il
„ long-temps , reprit Alexis , que vous l'a-
„ vez perdus ? Quatre ou cinq lunes , répon-
„ dit la bergere , & ce jour , ajouta-t-elle
„ en poussant un profond soupir , me sera à
„ jamais déplorable. Mais une des choses qui
„ m'a le plus vivement touchée , c'est que je
„ suis , pour ainsi dire , cause de leur mort.
„ Il me semble , dit Alexis , que j'en ai oui
„ parler , & que l'on me raconta qu'ils s'é-
„ toient noyés , en voulant vous ret'rer
„ d'une riviere où vous étiez tombée. Par-
„ donnez - moi , madame , dit Astrée : il est
„ vrai que je tombai dans le Lignon , en

68 *La III. Partie de l'Astrée.*

„ voulant secourir un berger qui s'y noya ;
„ ma mere le sçut incontinent , car les nou-
„ velles funestes sont bientôt répandues , &
„ comme on se plaît toujours à exagerer ,
„ on lui dit que je m'étois noyée aussi : elle
„ fut tellement saisie à ce récit , qu'elle ne
„ put revenir de sa frayeur , & qu'elle mou-
„ rut peu de temps après ; sa perte entraîna
„ celle de mon pere qui ne put lui survivre.
„ Qui étoit l'infortuné berger qui périt dans
„ les eaux , dit Alexis ? Je ne crois pas , dit
„ froidement Astrée , que son nom vous
„ soit connu. Il se nommoit Celadon , frere
„ de Lycidas que vous voyez ici. Est - ce ,
„ poursuivit Alexis , Celadon fils d'Alcippe
„ & d'Amaryllis ? Lui-même , dit Astrée. Je
„ connois son nom , repartit Alexis , & je
„ me souviens d'en avoir souvent entendu
„ parler. Ce fut à la verité un malheureux
„ accident. Je vous assure , madame , dit
„ Astrée , que depuis tous les plaisirs ont
„ abandonné nos rivages. On ne voyoit au-
„ paravant que jeux & que fêtes parmi
„ nous ; aujourd'hui tout languit , & l'on
„ ne croiroit pas que nous fussions encore
„ ces mêmes bergers & bergeres. Pour moi
„ qui ai perdu les auteurs de ma naissance ,
„ dont j'étois tendrement chérie , & qui suis
„ tombée entre les mains d'un oncle severe ,
„ je ressens doublement une si grande perte.
„ Mais , madame , ces discours doivent

„ vous ennuyer. Vous me faites au contraire
„ un plaisir extrême , repondit Alexis ;
„ & vous m'obligerez infiniment , si vous
„ voulez bien continuer ; car outre que
„ vous avez gagné mon estime , je souhaite
„ avec ardeur que vous m'aimiez. Madame,
„ dit Astrée , si dieu vous a inspiré pour
„ moi des sentimens si favorables , je vous
„ jurerai , si pourtant vous me le permet-
„ tez , que dès le moment que j'ai eu l'hon-
„ neur de vous voir , je me suis tellement
„ donnée à vous , que je sens bien que mon
„ attachement ne finira qu'avec moi.

Hylas cedant aux mouvemens de sa ja-
lousie vint interrompre cet entretien ; il se
jeta aux genoux d'Alexis , & sans qu'elle y
fît attention, il lui baïsa la main. „ Hé quoi,
„ lui dit-elle enfin , les bergeres du Lignon
„ vous permettent - elles ces familiarités ?
„ Nos vierges les trouveroient fort étran-
„ ges. Ma belle maîtresse , dit Hylas , comme
„ les manieres de ces bergeres ne sont point
„ des régles pour moi , les manieres de ces
„ vierges n'en doivent point être pour
„ vous.

„ Cependant Adamas entretenoit Alci-
don & Daphnide , „ Madame , lui disoit-il ,
„ je ne doute point que ce ne soit un sujet
„ important qui vous ait amenée dans notre
„ contrée ; autrement vous qui êtes nourrie
„ & élevée à la cour , vous ne vous seriez

70 *La III. Partie de l' Astrée.*

» point exposée aux fatigues d'un tel voya-
» ge. Et si vous ne m'aviez déjà prévenu , je
» n'aurois garde de vous en demander le fu-
» jet. Vous m'avez fait connoître que vous
» attendiez de moi quelque service , & c'est
» ce qui m'enhardit , afin que je vous serve
» selon votre mérite , & selon mon devoir.
» Le besoin que j'ai de votre secours , mon
» pere , & plus encore votre vertu m'engage-
» roient à vous confier des secrets plus im-
» portans , si cela étoit possible. Plus j'aurai
» occasion de vous servir , madame, repartit
» le druide , plus je m'estimerai heureux. Et
» pour vous prouver combien je vous esti-
» mois , avant que d'avoir eu l'honneur de
» vous voir , si vous daignez passer dans ma
» galerie , vous y verrez votre portrait. Je
» veux croire , dit Daphnide , que les dieux
» qui sont bons , vous ont donné cette cu-
» riosité , pour vous engager à me secourir
» dans une occasion d'où dépend tout mon
» repos ; je vous revelerai tout avant mon
» départ. Cependant , mon pere , dites moi ,
» je vous supplie , en quel lieu de cette con-
» trée est la fontaine de la verité d'amour , &
» comment je pourrai y aller ? Il est aisé , dit
» Adamas , de vous satisfaire sur le premier
» article ; la fontaine n'est pas loin d'ici. Mais
» je croi qu'il est impossible à present que
» vous y alliez. Depuis quelques lunes l'en-
» trée en est gardée par des lions , & par

» d'autres animaux sauvages. S'il ne faut, dit
» Alcidon, que donner ma vie. Je le
» croi, interrompit froidement le druide; si
» le courage & la valeur pouvoient quelque
» chose contre les enchantemens, je suis
» persuadé que la belle Daphnide obtien-
» droit ce qu'elle désire, par le courageux &
» le vaillant Alcidon. Mais sçachez que la for-
» ce de tous les hommes ensemble est im-
» puissante contre le moindre enchante-
» ment: les esprits sont d'un ordre si supe-
» rieur, que si le grand Thautates ne bor-
» noit leur puissance pour la conservation
» de l'univers, ils pourroient le renverser. Or
» ces esprits par leurs conventions avec cer-
» tains hommes que l'on nomme magiciens,
» s'obligent si étroitement à executer leurs
» volontés, que nulle force humaine ne peut
» s'y opposer. Il faut donc recourir au dieu
» fort & l'engager par nos sacrifices à rompre
» ces enchantemens, ou bien il faut at-
» tendre que le temps qu'ils doivent durer
» soit expiré, & que les conditions soient
» remplies.

» Quelles sont ces conditions, dit Alci-
» don? Elles sont terribles, répondit Ada-
» mas. L'enchantement ne peut finir que par
» la mort du plus fidele amant, & de la plus
» fidele amante qui soient dans la contrée.
» Pourvu, dit Alcidon, que l'amante se
» trouvât, j'aurois bientôt fourni ce fidele

72 *La III. Partie de l'Astrée.*

» amant. Oui, répondit Daphnide en sou-
» riant, si c'est fidélité, qu'aimer à la fois
» plusieurs objets. Pussiez-vous aussi bien,
» repliqua-t'il, produire des témoignages de
» votre fidélité? Pour moi, dit Daphnide,
» je suis bien éloignée de vouloir tenter l'a-
» venture. Cependant, madame, ajouta Al-
» cidon; il semble que telle est la volonté des
» dieux, puisqu'ils nous ont ordonné de ve-
» nir en cette contrée. Je respecterai tou-
» jours leur volonté, repartit Daphnide;
» mais pour celle-ci, il faudra qu'ils me la fas-
» sent connoître plus clairement. A ce trait,
» repliqua Alcidon, je reconnois les affections
» de nos jours. Jugez comme il vous plaira,
» dit Daphnide; mais je ne puis me résoudre
» à m'immoler pour le public. Mon pere,
» ajouta-t'elle, en se tournant vers Adamas,
» je voi bien qu'Alcidon me contraint à
» vous découvrir le sujet qui nous amene en
» ces lieux; mais je voudrois bien que nous
» n'eussions point de témoins.

A ces mots Adamas se leve, & s'adressant
à Leonide, à Pâris, & à la feinte Alexis, il
leur ordonne de rester avec les bergeres, pen-
dant qu'il conduiroit Daphnide dans la ga-
lerie. » Et vous Hylas, ajouta-t'il, faites
» comme le meilleur de nos amis, les hon-
» neurs de la maison. J'y consens, dit froide-
» ment Hylas, pourvû que ma belle maîtref-
» se me promette de faire ce que je lui dirai:
peut-être,

» peut-être, dit Alexis, voudriez vous ven-
» dre cher vos paroles. Non non, dit incon-
» tinent Hylas, je ne veux que parole pour
» parole. En ce cas, & si Adamas le permet,
» répondit Alexis, je le veux bien. Ma belle
» maîtresse, continua Hylas, priez donc ces
» bergeres de vous tenir compagnie aujour-
» d'hui & plus long-temps, si vous le sou-
» haitez. Adamas prit la parole, avant qu'A-
» lexis pût répondre, & dit: Je vous assure
» Hylas, que je vous prie tous bien sincere-
» ment, & que vous m'accorderez tous cette
» grace, si vous ne voulez me desobliger.»
En même temps il se retira dans la galee
avec Daphnide qui emmenoit Alcidon, Sti-
liane, Carlis, & Hermante. Les autres de-
meurerent dans la sale, où la collation fut
apportée, en attendant l'heure du souper.





L'ASTRÉE

DE

M. D'URFÉ.

PASTORALE ALLEGORIQUE.

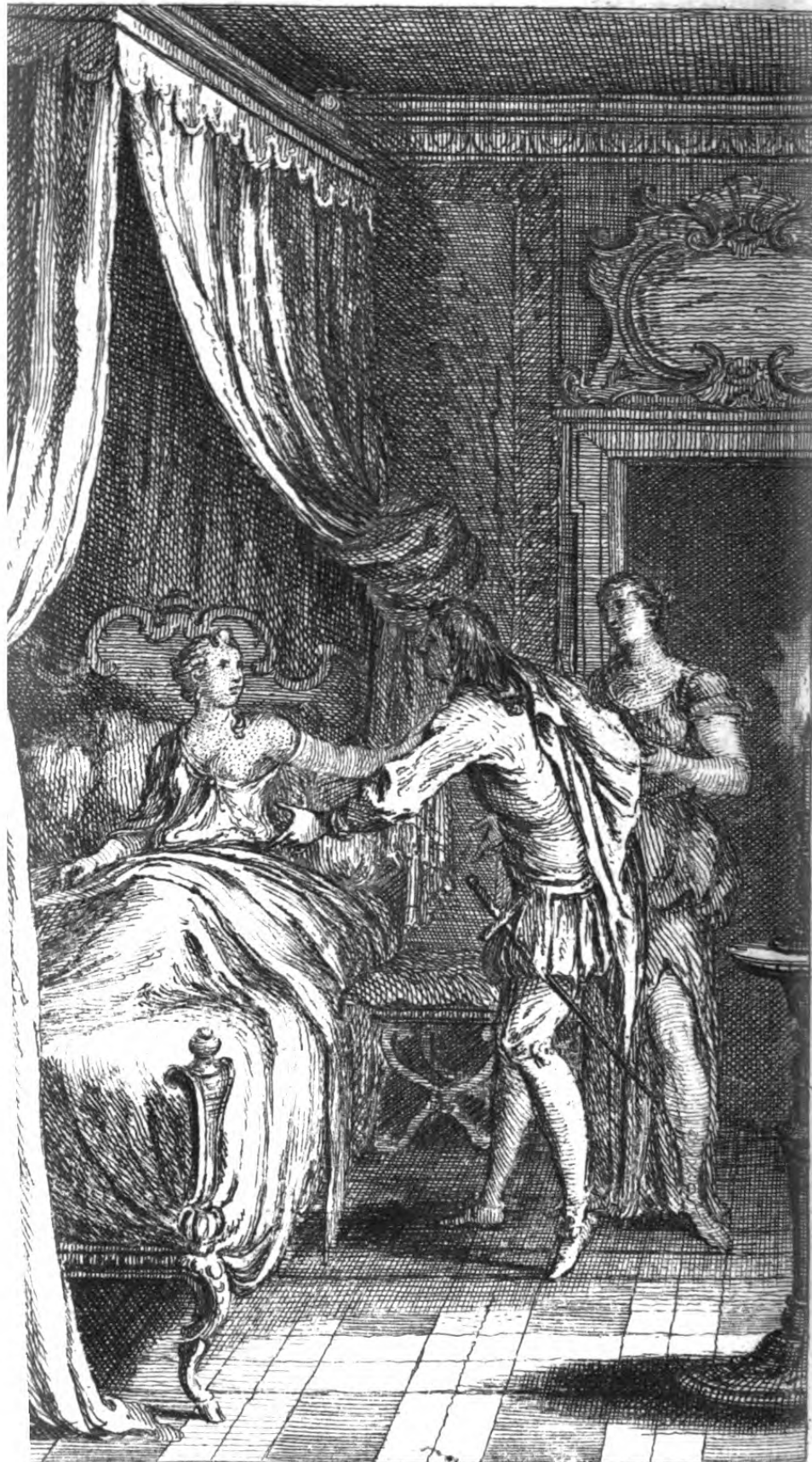
TROISIÈME PARTIE.

LIVRE TROISIÈME.

LA galerie où le sage Adamas conduisit Alcidon & Daphnide étoit plus considérable par les curiosités qui y étoient rassemblées, que par la magnificence de sa structure. Les portes & les fenêtres étoient incrustées de marbre ; les proportions y étoient exactement observées ; on n'y avoit épargné ni la sculpture, ni la dorure. Mais si l'édifice attiroit les yeux par sa richesse & par sa beauté, toutes les raretés dont Adamas avoit pris soin de l'enrichir, retenoient les esprits dans une admiration continuelle.

La voute qui sembloit être soutenue sur





et inv.

Guélard Sculp

une grande frise , étoit peinte par les plus grands maîtres. Elle représentoit les plus anciennes histoires des gaulois depuis Samothès , jusqu'à ce Francus , qui tandis qu'il s'occupoit à faire des conquêtes , laissa l'administration de ses états aux druides , & aux chevaliers gaulois. Là n'étoient oubliés ni le grand Druis instituteur des druides , ni l'Hercule gaulois , qui par son éloquence encore plus que par ses armes poliça cette nation. Là se voyoient & Sigovese , & Bellovese , dont l'un passa les alpes , & l'autre la forêt Hircinie. On voyoit enfin les gaulois sous Brennus triompher des romains dans Rome même , & à l'or de leur rançon ajouter l'épée de leur vainqueur ; & de là passant dans la Grèce fonder les galates , ravir les trésors du temple d'Apollon , & revenir victorieux dans leur patrie.

Au-dessous des frises dorées étoit une seconde frise ornée de divers festons. Les statues des empereurs romains depuis le premier des Césars jusqu'au troisieme des Valentinieniens , étoient placées dans des especes de niches. Mais ce qu'il y avoit de plus curieux en ce beau lieu , c'est que les embrasures des fenêtres étoient remplies des cartes de toutes les provinces de la gaule , & que dans ces cartes on n'avoit oublié ni bataille remarquable , ni siege d'importance ; en sorte que celui d'Alexia , & toutes les expedi-

tions de Cesar se voyoient dans les mêmes lieux où elles avoient été faites.

Autour de ces cartes on remarquoit les portraits au naturel des princes qui de temps en temps avoient dominé dans ces provinces. Du côté de la seconde Belgique, on voyoit Pharamond, Clodion, & Merovée; auprès de celui-ci Childeric son fils, mais sans couronne, parce qu'il n'étoit pas encore roi des francs. Dans la carte des sequanois paroissoient Athanaric, & sa femme Blifinde, qui avoient donné la naissance au vaillant Gaudiselle premier roi des bourguignons. Après eux leur fils Gundioch qui assura sa domination dans les gaules; enfin Gondebaut avec ses trois freres, Chilperic, Godomar, & Godegesile. La belle Daphnide ayant par hazard jetté les yeux sur la carte d'Aquitaine, elle vit ces vaillants visigots qui y avoient regné. Depuis qu'elle les eut aperçus, il lui fut impossible de les quitter, parce qu'elle reconnut le nom & les traits de plusieurs, de Torismond sur tout, de Thierri son frere, & du vaillant Euric près duquel elle se vit peinte, telle qu'elle étoit à l'âge de vingt-ans. A la vue du portrait d'Euric; » O grand Euric, dit-elle en soupirant, » que cette journée qui te ravit au trône & à » ton peuple, fut malheureuse! & que mes » regrets sont légitimes, puisque je n'ai pû » te suivre! Madame, reprit Alcidon, pen-

» sez-vous qu'en vous conservant , les dieux
» ne m'ayent point protegé ; ils ne rejettent
» jamais ces dieux équitables nos justes prie-
» res. S'ils ne les rejettent point , répartit
» Daphnide , pourquoi n'ont-ils pas exaucé
» les miennes. Est-il rien de plus juste que de
» suivre au tombeau ceux que l'on a tant ai-
» més pendant leur vie ?

Adamas qui sentoit que cet entretien ne pouvoit qu'affliger la belle Daphnide , l'interrompit en l'invitant à s'asseoir. Il la supplia de conformer sa volonté à celle du grand Thautates, & de croire qu'il dispoſoit de tout avec tant de sagesse , que la prudence humaine étoit forcée d'avouer qu'elle est aveugle au prix de la sienne. Alors Daphnide s'étant assise auprès d'Adamas , elle commença en ces termes :

HISTOIRE D'EURIC,
DE DAPHNIDE, ET D'ALCIDON.

Après toutes les disgraces que les dieux m'ont envoyées , j'avois résolu de me confiner dans une solitude ; les importunités seules de ce chevalier m'en ont détournée ; & puisque c'est elles qui nous ont conduits dans cette contrée , permettez-moi , mon pere, de vous raconter ce qui s'est passé entre nous , afin que la fontaine de la verité d'Amour nous étant interdite , nous puissions par vos conseils sortir de l'état déplorable

78 *La III. Partie de l'Asirée.*

où nous sommes l'un & l'autre.

Scachez donc qu'entre les enfans que laissa Thierry ce grand roi des visigots, Thorismond fut celui qui recueillit sa succession. Il fut couronné à Toulouse. Il pensa non-seulement à étendre les limites de son royaume, mais encore à se faire une cour brillante. Mon étoile voulut que j'y fusse conduite alors par ma mere. J'avois environ quinze ans. J'avouerais même que je croyois ne le ceder à personne en beauté. Le roi me voyoit avec plaisir ; mais la disproportion qui étoit entre nos âges, fit qu'il s'éloigna de moi.

En ce même temps Alcidon étoit auprès du roi. Je puis dire sans flatterie, qu'il effaçoit les chevaliers les plus accomplis. Son mérite qui le distinguoit d'une maniere si avantageuse, quoique dans ses premières années, lui attira toute l'attention du prince. Il en prit un soin particulier, ne doutant pas que si on le cultivoit, il ne dût faire l'ornement & la gloire de sa cour.

Ne rougissez point, Alcidon, de ces louanges ; je veux, dit-elle en se tournant vers lui, que vous scachiez que ma haine pour vous ne me cache point ce que vous valez. Pourquoi donc, interrompit Alcidon, vous cacher à vous même mon extrême affection qui est si connue de tout le monde ? C'est un point, dit-elle, que nous éclaircirons une autrefois. En même temps elle continua de la sorte :

Dans le dessein qu'avoit Thorismond de rendre Alcidon un chevalier accompli, comme il n'ignoroit pas que l'amour est presque toujours le principe des plus genereux desseins , il lui ordonna de me servir, & de m'aimer. Alcidon avoit environ dix-huit ans. Il comprit quelle étoit la faveur que le roi lui faisoit ; il résolut de lui obéir , & se donna à moi. Il y eut peu de temps après un bal que le roi donnoit , & où il assista avec la reine. Alcidon & moi nous nous trouvâmes par hazard vêtus de blanc ce jour-là. Alcidon vint me prendre pour danser ; & le roi ayant remarqué que nous n'osions nous parler, dit en riant : » Ce couple me paroît bien » assorti ; mais je croi que la couleur de leurs » habits désigne parfaitement leur innocen- » ce. » En effet, soit honte, soit amour, Alcidon ne me dit rien tant que le bal dura ; pour moi qui étois encore sans dessein , je ne pensai qu'à étaler les prétendus charmes que pour me flatter on feignoit de me trouver. Depuis ce jour , s'il conçut pour moi quelque passion , il sçut bien l'expliquer ; & j'avoue que ses services me persuaderent qu'il m'aimoit, & qu'il méritoit d'être aimé. Il ne réussit pas moins auprès du prince ; & bientôt il put , sans témérité , aspirer aux plus grandes charges de l'état ; en effet , malgré sa jeunesse il en obtint une des plus considérables ; & sans que la cour en murmurât. Mais,

80 *La III. Partie de l'Astrée.*

Ô sage Adamas, Thorismond vit bientôt interrompre le cours de ses prospérités. Un myre, soit parricide, soit accident, appelé pour le seigner, lui coupa tellement la veine que l'on ne put arrêter le sang. Le roi transporté de colere tua inutilement le myre, il le suivit au tombeau, regretté de tous ses sujets.

Cette mort inopinée nous consterna ma mere & moi. Nous nous retirâmes aussi-tôt que nous le pûmes, dans la province des romains, où étoient nos terres. Nous craignons après la mort d'un si grand prince quelque tumulte dans le royaume. Pour Alcidon, il fut si sensible à la perte qu'il venoit de faire, que l'on crut qu'il ne survivroit point à son maître. Il sçait que je partageai ses ennuis, comme je le devois, quoiqu'il m'eût oubliée jusqu'au point de ne me donner durant tout ce temps-là aucune de ses nouvelles.

Thorismond eut pour successeur Thierry son frere. Thierry se vit à peine sur le trône, qu'il pensa à faire des conquêtes. Le roi des sueves qui avoit épousé sa sœur vouloit étendre ses limites du côté de l'Espagne : il lui fit sçavoir que s'il n'abandonnoit ce projet, il ne manqueroit pas de s'y opposer. Richard, c'est ainsi que s'appelloit le roi des sueves, méprisa ces menaces ; & Thierris après avoir passé les pyrenées lui présenta la bataille, &

le vainquit. Thierry mourut bientôt ; il fut remplacé par son frere Euric qui après avoir soumis tous les peuples révoltés , tourna ses armes contre les romains , & fit passer des armées dans la province de leur nom. Il prit la ville des massiliens, & vint assieger celle d'Arles. Jusques-là je n'avois point eu de nouvelles d'Alcidon ; mais alors , comme s'il se fût éveillé d'un profond sommeil , il m'écrivit. J'hesitai si je lirois sa lettre , car je l'avois aimé ; & j'étois sensible , comme je le devois à ses mépris. L'amour surmonta le dépit. La lettre étoit conçue en ces termes :

ALCIDON A DAPHNIDE.

Je ne sçai, Madame, si vous reconnoîtrez ce caractere, & si vous vous souviendrez du nom d'Alcidon. Si vous ne l'avez point oublié, & si les guerres où j'ai été occupé en des climats éloignés peuvent m'excuser auprès de vous, je vous conjure, madame, par la memoire du grand Thorismond, de pardonner à mon silence. J'attens la permission de vous justifier à vous même ma conduite. Ordonnez du lieu ou je dois recevoir cette satisfaction, & vous verrez qu'Alcidon ne fut jamais plus à vous qu'il l'est aujourd'hui, & peut-être le trouverez-vous moins incapable de vous servir, que lorsque vous le lui permettes la premiere fois.

Quoique je sçusse qu'il ne m'aimoit plus, je consentis à me laisser voir. Il est vrai que craignant sa legereté qui m'étoit si connue,

82 *La III. Partie de l'Astrée.*

je résolus de le laisser quelque temps dans l'incertitude , & de lui faire une réponse telle qu'il l'avoit meritée par un silence de deux ans. Mais venant à me représenter le mérite d'Alcidon , sa jeunesse , ses diverses aventures , je pris le parti de le voir , dans l'intention de lui faire ensuite payer cherement sa faute , s'il rentroit dans mes liens. Je lui répondis donc en ces termes :

DAPHNIDE A ALCIDON.

C'est par curiosité , & non par amour que je vous permets de me voir. Ne triomphez donc point de cette permission , & profitez mieux de cette faveur que vous n'avez profité de celles que votre enfance vous à obtenues. Adieu.

L'armée d'Euric étoit alors autour d'Arles , dont ce prince pressoit le siege autant qu'il pouvoit. Lorsque nous abandonnâmes la cour , ma mere & moi , mon pere s'étoit retiré dans une place forte qu'il avoit en Aquitaine. Ma mere qui craignoit la guerre , la trouva dans la province des romains , où elle étoit venue pour l'éviter. Au premier bruit de l'arrivée d'Euric avec une armée , elle se retira aux extremités du Venaissin sur la Sorgue , où elle avoit une maison fortifiée , & une sœur dans le voisinage mariée à un des principaux chevaliers de la contrée.

Lorsque je reçus la lettre d'Alcidon , ma mere avoit une de ces indispositions que l'â-

ge traîne après soi , & ou l'art ne trouve point de remede. Elle étoit ravie que je passasse mon temps tantôt à me promener sur les bords de la Sorgue , tantôt à visiter mes voisines, dont la plûpart m'étoient alliées. Je mandai à Alcidon par le messager qu'il m'avoit envoyé , que si le quatrième de la lune suivante , il se trouvoit à Lers château situé sur le rhône, il m'y verroit ; mais qu'il y vînt le plus secretement qu'il pourroit , & pour menager ma réputation , & pour ne point s'exposer lui-même dans un pays ennemi.

A ces mots la belle Daphnide s'interrompit, & après s'être passé plusieurs fois la main sur le front , se tournant enfin vers Alcidon, je voulois continuer , lui dit-elle ; mais il me semble plus à propos que vous racontiez maintenant ce que vous avez fait , afin que le sage Adamas entendant de notre bouche ce qui nous est arrivé , il puisse mieux s'assurer de la verité. Alcidon répondit alors :
»Commandez , madame , & j'obéirai ; mais
»vous scavez beaucoup mieux que moi-même ce que je fais, & ce que je pense, puisque
»je ne fais, ni ne pense rien que par vous. Seigneur chevalier, dit Adamas, puisque Daphnide vous le permet , vous ne devez point
»hésiter. Je le lui ordonne , interrompit
»Daphnide. » Au même temps Alcidon prit la parole , & commença en ces termes :

Je ne répeterai point ce que la belle Daph-

84 *La III. Partie de l'Astrée.*

nide à dit ; moins encore entreprendrai-je d'excuser ce qu'elle blâme en moi ; avant que ce discours finisse , j'aurai quelque autre occasion plus favorable de lui prouver la sincérité de mon amour contre les impressions de la calomnie. Je dirai seulement qu'après avoir reçu sa réponse , je la relus , je la baisai cent fois , que je me fis redire de même ce qu'elle me mandoit par le messager , & qu'à chaque fois je l'embrassai. Je lui fis cent questions , & lorsqu'il me répondoit selon mon désir , je redoublas mes caresses. Euric qui succeda à Thiéri , & qui mérita par ses actions éclatantes le surnom de grand , lui succeda aussi à toutes ses bontés pour moi , par un bonheur assés rare en de pareils changemens. Il me permettoit tant de familiarité , que je ne pouvois presque lui rien cacher , & moins ce qui avoit rapport à l'amour. Dans cette occasion , ne pouvant m'éloigner de l'armée sans un congé exprès , j'entrai dans le cabinet du roi , je saisis le moment qu'il étoit seul. » Seigneur , lui dis-je , permettez-
» moi de vous proposer une entreprise , &
» même de l'exécuter. Alcidon , me répon-
» dit-il , votre courage vous porte toujours
» à ce qu'il y a de plus périlleux ; je voudrois
» que vous ménageassiez davantage une vie
» qui m'est chere. Dites-moi cependant quel-
» le est cette entreprise , afin que je juge si el-
» le peut réussir , & que je vous donne mes

» conseils. Seigneur, repliquai-je en sou-
» riant, dans l'entreprise dont il s'agit, je
» n'ai besoin d'autre guide que de l'amour,
» de l'amour, dis-je, qui est aveugle. » A-
lors il me dit en m'embrassant : » mes avis
» ne vous feront pas inutiles ici ; vous sça-
» vez que je ne suis pas moins amant que
» soldat. » Et me prenant par la main, il ne
me laissa point en repos que je ne lui eusse
nommé Daphnide, & le lieu où je devois al-
ler. Euric qui avoit entendu parler de Daph-
nide, me proposa de m'accompagner ; & lors-
qu'il vit que je ne pouvois y consentir, il
m'ordonna de mener peu de personnes avec
moi, pour ne me point rendre suspect à l'en-
nemi. Il me défendit surtout de séjourner
dans aucune ville, & de m'arrêter ailleurs,
s'il étoit nécessaire, que dans quelque bois.
» Mais, ajouta-t'il, si Daphnide vous fait
» paroître quelque bonne volonté ; ne
» manquez pas l'occasion. Outre que vous
» en aurez peu de la revoir, on ne retrouve
» que rarement celle que l'on a perdue.

Le château de Lers, où Daphnide avoit
choisi le lieu de notre entrevue, étoit situé
dans le Venaisin, sur les bords du Rhône. Le
seigneur de ce lieu servoit dans l'armée d'Euric,
& de plus étoit mon ami. Il y avoit quel-
que alliance entre Daphnide & sa femme ;
enforte qu'il étoit comme impossible de
choisir un lieu plus commode. Je n'y voyois

86 *La III. Partie de l'Astrée.*

d'autre inconvenient que celui de faire douze grandes lieues dans un pays ennemi ; mais l'amour qui me transportoit me ferma les yeux sur tous les dangers que j'allois courir.

Je pris avec moi le messager que j'avois envoyé à Daphnide , homme sur qui je pouvois compter , & qui d'ailleurs sçavoit les chemins. Je me fis accompagner encore de deux chevaliers seulement. Nous partons déguifés , une heure après le dîner , & après avoir marché le reste du jour , & la nuit suivante , nous arrivons au lever du soleil à Lers. La dame du lieu me reçut avec tout l'accueil imaginable, parce qu'elle n'ignoroit pas l'amitié que son mari me portoit. Elle me parut très curieuse de sçavoir le sujet de mon voyage. Je lui fis entendre que c'étoit une affaire très importante au service du roi, & que n'osant me montrer , de peur d'être reconnu , je la suppliois de tenir la porte du château bien fermée , & que je partirois le plus secretement qu'il me seroit possible, quand la nuit seroit venue.

Déjà la moitié du jour étoit passée , sans que la belle Daphnide parût. Dans ma juste impatience , je montai au haut d'une tour , feignant de vouloir découvrir le pays. Enfin lorsque je commençois à perdre toute esperance , j'apperçus un char du côté même par où je sçavois que Daphnide devoit arriver. Après l'avoir considéré quelque temps , on

me dit : ce char vient ici sans doute , & vous allez voir la plus belle personne qui soit dans cette contrée ; c'est la jeune Daphnide que vous pourriez avoir vue à la cour de Thorismond. En même temps la dame du château descendit pour aller recevoir Daphnide qui amenoit avec elle deux de ses sœurs, fort belles à la vérité, mais infiniment moins qu'elle. Pour moi je restai dans une sale, d'où je faisois semblant de n'oser sortir. A son aspect , je fus tellement ému , que si je n'avois été seul , on eût aisément deviné ce qui se passoit en moi. Mais le temps qu'elles donnerent à la cérémonie me donna le loisir de me remettre un peu. Après les avoir saluées, je m'adressai à celle que j'adorois : » mada-
» me , lui dis-je , puisque la fortune l'a vou-
» lu ainsi , j'avoue que je suis votre prison-
» nier. Seigneur chevalier, me répondit-elle,
» nous ne refusons point cet avantage ,
» mais nous aimerions mieux le devoir à
» nous-mêmes , qu'à la fortune. C'est la for-
» tune , repliquai-je plus bas , qui vous rend
» ce que votre mérite vous avoit déjà acquis.
» Cela n'est pas sans difficulté, ajouta Daph-
» nide : cependant songez comment vous
» payerez votre rançon , car n'espérez point
» de recouvrer autrement votre liberté. Ma-
» dame , lui dis-je , le prix de ma rançon se-
» roit facile à trouver, mais il me seroit moins
» aisé de consentir à me tirer de vos mains, Je

88 *La III. Partie de l'Astrée.*

» croyois, répondit-elle, que des guerriers
» qui suivent le roi Euric ne parloient que
» de meurtre & de carnage. Mais je voi bien
» qu'Alcidon est par tout le même, toujours
» civil & galant.» A ces mots, elle entra dans
la sale avec toute la compagnie.

Après les premières cérémonies on nous
apporta des sieges, & je me trouvai près de
Daphnide, un peu éloigné des autres. Lors-
que je me vis en lieu où je pouvois m'expli-
quer plus librement, je voulus remercier
Daphnide de la faveur qu'elle m'accordoit.
Mais lorsque je voulus ouvrir la bouche, el-
le m'interrompit d'un air severe. » Alcidon,
» me dit-elle, vous m'êtes moins obligé que
» vous ne pensez; je ne vous ai accordé cette
» visite que pour vous punir, sçachant bien
» que pour peu que vous m'ayez aimée dans
» votre enfance, vous mourrez maintenant
» d'amour, en me voyant telle que je suis.
» Trouvez-vous, ingrat, que j'aye mérité vo-
» tre oubli? Pensez-vous, infidèle, que rien
» puisse excuser un silence de deux ans en-
» tiers? Je sçai que vous ne manquerez pas
» d'excuse, si je veux vous écouter, on dit
» beaucoup quand on aime peu. Mais je
» vous défends de parler: non que je craigne
» d'être persuadée par vos discours. Je ne
» veux pas même vous donner une satisfaction
» qui vous soit aussi agréable, que le seroient
» vos excuses. » J'essayai inutilement de ré-
pondre,

» pondre, elle m'interrompit aussi-tôt, en
» me disant : Alcidon, vous craignez si peu
» de me déplaire ? Ce n'est pas ainsi que l'on
» fléchit Daphnide. Que me reste-t'il donc,
» lui repartis-je ? Souffrir & vous taire, ajou-
» ta-t'elle. » Je gardai le silence pour lui obéir,
montrant néanmoins combien je souffrois
de ne pouvoir me justifier. Daphnide au
contraire après s'être tue quelque temps, re-
prit ainsi la parole d'un air plus gracieux.

» Cette Daphnide que vous voyez mainte-
» nant, est la même à qui vous fîtes les pre-
» miers sermens de fidélité, & qui la première
» vous donna sa foi ; la même dont vous avez
» tant de fois mouillé la main de vos larmes
» innocentes, lorsqu'elle feignoit de ne vous
» croire pas, ou qu'elle vous répondoit trop
» lentement à votre gré. Mais elle peut bien
» dire aussi à votre confusion, qu'elle seule a
» conservé sans tache la foi qu'elle vous a
» donnée, & qu'elle a toujours continué de
» vous aimer, malgré tous les sujets que vous
» lui avez donnés de vous hair. Lorsque je me
» suis rappelé notre enfance, & vos promes-
» ses si trompeuses, ces yeux que vous avez
» idolâtrés, n'ont point vû tarir la source de
» leurs larmes. Ecoutez, Alcidon, comment j'ai
» vécu depuis la mort de ce grand roi à qui
» vous & moi nous avons tant d'obligation ;
» & vous jugerez que vous êtes le plus injuste
» des hommes, & que votre silence vous au-

» roit rendu indigne de mon affection , si elle
» n'étoit encore plus grande que votre of-
» fense.

Alors reprenant les choses dès notre sé-
paration jusqu'à cette entrevue , elle ramena
toutes les occasions où elle avoit pû sçavoir
de mes nouvelles , pour me reprocher l'ou-
bli dont elle m'accusoit. Et pour me prou-
ver d'un autre côté qu'elle s'étoit souvenue
de moi , elle me rapporta presque tout ce
qui m'étoit arrivé de plus remarquable.
Comme j'étois véritablement surpris de
toutes les particularités qu'elle me racon-
toit : » Vous êtes étonné , me dit-elle , mais
» si vous aviez été ce que vous deviez être ,
» c'est par vous que je les eusse apprises. » Elle
continua long - temps ces reproches , sans
me permettre d'ouvrir la bouche pour me
défendre , ni pour lui répondre. Enfin cette
orgueilleuse beauté croyant s'être assés assu-
rée de son pouvoir sur moi , changea tout-à-
coup de visage & de discours. » Maintenant,
» me dit-elle , je vous permets de parler , il me
» suffit de vous avoir ôté la parole pendant
» deux heures , pour vous punir d'un silence
» volontaire de deux années. » Je veux bien
vous montrer autant d'indulgence , que
vous me reconnoissez puissante à me ven-
ger , si je le voulois. » Madame , lui dis-je alors
» transporté de joye , que ne m'est-il permis
» de me jeter à vos genoux , & de vous ex-

»primer toute ma reconnoissance? Je ne veux
»point vous contredire ; j'avoue la faute
»dont vous m'accusez ; mais si vous me per-
»mettiez de parler pour le seul intérêt de la
»vérité, peut-être jugeriez-vous que je meri-
»te plus tôt des louanges que des reproches.
»Maintenant, dit-elle, que je vous ai par-
»donné, vous pouvez dire tout ce qu'il vous
»plaira ; & dieu veuille que vous me persua-
»diez que vous n'avez point cessé de m'aimer?

» Si vous avez crû quelquefois, continuai-
»je, que le jeune Alcidon ait éperdument
»aimé la belle Daphnide, vous croirez aussi,
»madame, qu'après la perte de Thorismond,
»la plus grande satisfaction qu'il pût recevoir
»alors, étoit de recevoir de vos nouvelles.
»Mais pour satisfaire à mon devoir, je voulus
»m'interdire tout ce qui pouvoit me divertir
»de mon affliction. Amour sçait si de tous
»mes ennuis, j'en ai ressenti quelqu'un plus
»vivement que de me voir éloigné de votre
»présence. Ce qui doit vous en convaincre,
»c'est qu'aussitôt que mes regrets un peu di-
»minués me l'ont permis, je n'ai point eu
»de repos que je n'eusse l'honneur de vous
»voir, malgré le péril des chemins, & les
»bontés du grand Euric dont il m'a fallu m'é-
»loigner. Me voici donc à vos piés, madame,
»pour vous supplier de me recevoir comme
»votre ancienne conquête, puisque je suis à
»vous dès l'enfance. Je reçois, me dit-elle

92 *La III. Partie de l'Astrée.*

» d'un visage riant, votre excuse toute foi-
» ble qu'elle est, mais à condition que ja-
» mais vous ne me donnerez sujet de révo-
» quer en doute votre amour.

J'allois répondre, lorsqu'on vint nous avertir qu'il étoit temps de souper. Nous renvoyâmes donc à un autre temps le reste de notre entretien. Nous le reprîmes, dès que le repas fut fini. L'heure du repos nous contraignant enfin de nous séparer, nous jugeâmes qu'il n'étoit pas naturel que pour une entrevue si courte j'eusse fait un voyage si hazardeux. Nous prévoyions d'ailleurs que nous ne pourrions nous revoir de long-temps, & cependant comme elle étoit obligée, pour éviter tout soupçon, de partir le lendemain, nous fûmes en peine de trouver un lieu favorable. » Je ne voudrois pas, Al-
» cidon, me dit-elle enfin, vous exposer; mais
» puisque vous me pressez si vivement, je
» vous dirai que j'ai une sœur mariée à cinq
» ou six lieues d'ici, & que nous pourrions
» fort bien nous voir dans sa maison, si mon
» beaufrere n'étoit ennemi du roi Euric, &
» si par malheur il n'avoit à l'occasion d'un
» mariage une nombreuse assemblée chés
» lui. » J'avoueraï, mon pere, que ce parti
me parut dangereux; mais lorsque je me re-
presentois que je ne pouvois autrement voir
la belle Daphnide, le péril disparoissoit à
mes yeux. Je lui répondis donc que le dan-

ger me touchoit peu ; qu'elle n'avoit seulement qu'à me commander, & que je ne doutois point que tout ne me réussit en lui obéissant.

Nous nous séparâmes dans cette résolution, & le matin, après m'avoir laissé un des siens qui lui étoit affidé, elle partit exprès sans que je la visse, afin d'ôter tout soupçon. Pour moi, je partis sur les trois heures du soir avec mon guide, après avoir fait à mes hôtes les remerciemens que je devois. Je ne parlerai point des périls que je courus, & dont l'amour me tira. Le lieu où je fus conduit, un des plus solitaires de la contrée, étoit bien propre à cacher les entreprises d'un amant. Au bas de rochers épouvantables, dans une isle que forme la riviere de Sorgue, est une maison isolée. Il étoit neuf heures du soir, quand nous arrivâmes à la porte du jardin, que je trouvai fermée, & qui fut long-temps à s'ouvrir, même après que nous eûmes donné le signal dont nous étions convenus. Jugez, Adamas, quelles devoient être mes frayeurs ; cependant l'amour me déterminoit à tous les événemens. La porte s'ouvre enfin, & d'abord se présente à mes yeux une dame que vous eussiez pris pour Diane. Elle avoit les cheveux épars, le sein & les épaules découvertes, des brodequins dorés, un carquois, & dans la main gauche un arc d'yvoire. Je scus depuis

94 *La III. Partie de l'Astrée.*

qu'elle s'étoit déguisée de la sorte, parce-
qu'elle se nommoit Delie, pour danser avec
ses sœurs, & d'autres dames qui étoient ve-
nu' honorer cette grande assemblée ? Dès
qu'elle me vit, Entrez, dit-elle, chevalier ;
& venez sous les auspices de Diane éprou-
ver cette périlleuse aventure.

Je lui répondis que sous de tels auspices,
il n'y avoit rien que je ne tentasse. Je suis
ravie, me dit-elle, de vous voir si déter-
miné : Sçachez qu'amour & la fortune ai-
dent toujours à une ame courageuse. En-
trez, ajouta-t-elle, vaillant chevalier. J'en-
traï donc, & la porte fut aussitôt refermée.
Alors je me vis seul avec Delie dans ce jar-
din ; j'avouerai qu'un cœur qui n'eût été
prévenu d'aucune passion, n'auroit gueres
pû se défendre de l'aimer, tant cet habit re-
haussoit sa beauté naturelle. Comme je l'e-
xaminois en silence, elle crut que j'étois im-
patient de revoir la belle Daphnide. Hé
quoi, me dit-elle, en souriant, avez-vous
paru si hardi en entrant dans ce lieu, pour
montrer ensuite si peu de courage ? Contre
qui, répondis-je, voulez-vous que j'é-
prouve ma valeur ? N'avez-vous point sous
vos yeux, reprit-elle, un assez fier ennemi ?
J'avouerai, lui dis-je, que si la belle Da-
phnide ne possédoit mon cœur, je vous tien-
drois pour infiniment dangereuse. Alcidon,
continua-t-elle, avant que vous m'échap-

piez, vous tiendrez un autre langage. Quel honneur fera le vôtre, répliquai-je, de vaincre une personne déjà vaincue? Je vous entens, me dit-elle, vous voudriez que je vous menasse promptement vers Daphnide; mais Alcidon, croyez que je l'aurois déjà fait, s'il en avoit été temps. On doit mettre un flambeau à cette fenêtre où est un balcon, pour nous avertir. Après plusieurs autres discours, elle se fit connoître pour la sœur de Daphnide, lorsque le flambeau tant désiré parut enfin. Je montrai le signal à Delie, je la suppliai d'achever ce qu'elle avoit si bien commencé. Je le veux, me dit-elle en me prenant par la main. En même-temps nous nous acheminâmes vers la maison.

Delie me conduisit par un escalier dérobé à l'appartement de la belle Daphnide. Et lorsqu'elle se fut assurée que Daphnide étoit seule, elle m'introduisit. Daphnide pour écarter les importuns avoit feint un mal de tête, & s'étoit jettée sur son lit. Une simple bougie éclairoit la chambre. Je me jettai incontinent à genoux, & disant à la belle Daphnide que je venois remettre & ma vie & mon ame entre ses mains, je les lui baisai plusieurs fois, sans qu'elle me répondît un seul mot. Comment s'écria Delie, vous ne dites rien à cet aimable chevalier? » Qu'il me pardonne, dit-elle en me relevant, la crainte

96 *La III. Partie de l' Astrée.*

» m'a tellement saisie que je ne suis plus à moi-
» même ; je tremble à la vue des dangers où
» il s'expose à mon occasion. Mais qu'il se
» souviene que si je ne l'aimois point , je ne
» serois pas maintenant dans la crainte , ni
» lui dans le peril où je le vois. *Garantissez-*
» moi , madame , la verité de vos paroles , ai-
» mez-moi , & je ne crains rien.

Parlez bas , dit Delie , je vais m'asseoir
ici faisant semblant de lire , pour éteindre
la lumiere , si quelqu'un vient , ou pour
l'entretenir , afin que vous ne soyez point
interrompus. Mais souvenez-vous de ne
rien entreprendre contre l'honneur des da-
mes qui sont ici , & de vous contenter des
faveurs qu'elles voudront bien vous accor-
der. A ces mots , sans attendre ma réponse ,
elle s'assit avec un livre à la main ; elle me
laissa avec Daphnide. Je m'assis sur son lit ,
& après lui avoir plusieurs fois baisé les
mains : » Madame , lui dis-je , se peut-il que
jamais je puisse m'acquitter envers vous ?
Vous me devez plus que vous ne pensez , ré-
pondit Daphnide. Que ne m'en a-t-il pas
couté pour vous donner cette preuve de
ma tendresse ? Alcidon , ce n'est qu'avec des
peines extrêmes que j'ai persuadé à ma sœur
de vouloir bien se prêter à mon dessein. Il
m'a fallu employer tous les artifices imagi-
nables pour tromper son mari , ses amis , ou
plus tôt la province entiere. Considérez en-
core ,

core, Alcidon, quelle a dû être ma résolution, pour exposer de la sorte mon honneur & votre vie. J'avoue, madame, lui répondis-je, que je ne mérite point tant de bonté; mais daignez aussi faire réflexion que la crainte d'une mort presque assurée n'a pû m'effrayer. Alcidon, me répliqua-t-elle, dieu veuille que votre amour pour moi dure autant que ma vie! mais je crains bien que ce ne soit l'amour d'un jeune cœur, un amour tel que celui que vous m'avez déjà fait éprouver. Madame, lui dis-je, le véritable amour est incompatible avec la défiance.

Elle vouloit me répondre, lorsque Delie nous avertit qu'elle entendoit quelqu'un. C'étoit en effet son beau frere qui venoit pour sçavoir des nouvelles de Daphnide. Delie lui fit signe de ne point entrer, & lui dit que Daphnide après s'être plainte quelque temps, venoit de s'endormir. Hé quoi, lui dit-il, ne viendrez-vous point danser? & votre déguisement vous sera-t-il inutile? Je ne sçai, mon frere, lui répondit-elle, mais si ma sœur repose encore dans une demie heure, vous viendrez me prendre, & je vous suivrai. Delie nous ayant rendu ce discours, Daphnide lui dit: S'ils veulent danser ici, j'en ferai charmée, pourvû qu'il y ait le moins de personnes, & le moins d'instrumens qu'il se pourra, & qu'après avoir

98 *La III. Partie de l'Astrée.*

danfé, on se retire dans un autre endroit. Nous cacherons Alcidon dans ce petit cabinet, & j'ouvrirai mes rideaux pour écarter tout soupçon.

Aussitôt elle me donna la clef du cabinet, & me dit que j'y pourrois demeurer en assurance, & que si je laissois la porte entr'ouverte, je ne serois point mécontent du bal, quoique je fusse accoutumé aux magnificences du grand Euric. Pendant qu'elle me parloit ainsi, le maître de la maison revint, & si doucement, de peur d'éveiller Daphnide, qu'il pensa nous surprendre. Mais Delie nous faisant signe alla au devant de lui avec la bougie pour empêcher qu'il ne m'aperçut. J'avois bien prévû, lui dit-elle, que si nous avions un peu de patience, ma sœur nous verroit danser. N'est-il pas vrai, ma sœur, ajouta-t-elle, en s'adressant à Daphnide? Oui, répondit-elle. Mais je vous supplie, mon frere, qu'il y ait peu de personnes, & peu d'instrumens je crains que le bruit ne renouvelle ma douleur. Tandis que le frere alla annoncer cette nouvelle, j'eus le loisir de me retirer dans le petit cabinet; & l'on ajusta de telle sorte la tapisserie, que je pus tout voir, sans être vû.

A peine tout étoit disposé, que nous vîmes entrer une partie des chevaliers, avec un grand nombre de belles dames, Stiliane & Carlis entr'autres qui ont accompagné

ici la charmante Daphnide. Après les premiers complimens , & quelques discours jetés suivant la coutume sans dessein , on vint à parler d'Euric & de la guerre qu'il avoit portée dans la province. Tous en médirent , & le traitèrent de barbare & de cruel. L'un souhaitoit de l'avoir à sa discrétion ; un autre le chargeoit d'imprécations. Jugez quel traitement je devois attendre , si l'on m'avoit reconnu ? Quelque instrument que l'on entendit interrompit ces discours. Les dames richement vêtues entrèrent en cadence. Les unes habillées en déesses . & les autres en nymphes , représentoient tous les météores. Mais quelque beau , quelque ingénieux que fût ce spectacle , combien le temps me sembla long ! Le bal finit enfin , & je sortis de ma prison ; mais Delie & Daphnide furent d'avis que je rentrasse dans le petit cabinet , jusqu'à ce qu'elles se fussent déshabillées , & que leurs femmes se fussent retirées. Quand elles m'ouvrirent la porte , je trouvai que Delie s'étoit couchée avec sa sœur. Daphnide remarquant que je n'en étois pas trop satisfait , » c'est moi , dit-elle , » qui l'ai voulu ainsi. Et quand vous en saurez le motif , peut-être en tirerez-vous vanité. Ce n'est pas que je ne sois assurée de la » discrétion d'Alcidon , & du pouvoir que » j'ai sur lui ; mais je me suis défiée de moi-même. J'avoue , lui répondis-je , madame,

100 *La III Partie de l'Astrée.*

» que cette défiance m'est bien glorieuse ,
» mais le remede que vous employez est bien
» cruel. Il faut me repliqua-t'elle , Alci-
» don , que vous m'aimiez comme je vous
» aime.

Après avoir long-temps discouru sur ce sujet , j'apperçus le jour au travers des vitres. Nous consultâmes alors si je devois partir, ou demeurer. Daphnide que mes propres dangers allarmoient , vouloit d'abord que je partisse avant que le jour fût plus grand ; mais je la rassurai , & après lui avoir représenté que de long-temps je ne pourrois la revoir , elle consentit à ce que je demeurasse encore tout ce jour. La belle Daphnide résolut de garder le lit , pour ne me point laisser seul , & Delie avertit le messager & les chevaliers qui m'avoient accompagnés , de se trouver au lieu & à l'heure que nous avions choisis.

Lorsque tout le monde se fut levé , Delie en fit autant , & je fus obligé de me remettre dans le cabinet , parce qu'elle ne voulut point que je la visse s'habiller. Elle ferma donc la porte sur moi , & lorsqu'elle fut habillée , elle alla donner ordre à ce que nous avions résolu. Dès qu'elle fut de retour , elle fit apporter à Daphnide un bouillon qu'elle lui présenta elle-même , puis me délivrant de ma prison , » chevalier , dit-elle , appro-
» chez , voici de quoi vous soutenir un peu ,

» car je ferois très fâchée que votre mort
 » devançât ma vengeance. » Je m'entretins
 avec la belle Daphnide jusqu'à l'heure du dî-
 ner que je fus obligé de me renfermer enco-
 re dans le cabinet , pour n'être point apper-
 çu de ceux qui venoient servir Daphnide.
 Mon malheur voulut qu'à peine elle avoit
 fini son repas , que la chambre fut remplie
 de ces chevaliers dont peut-être y en avoit-
 il plusieurs qui étoient épris de ses charmes.
 Son beau frere s'assit sur son lit , & si près
 de moi , que je ne pouvois presque souffler
 sans être entendu. Jugez, sage Adamas, en
 quelle contrainte je devois être.

Tous leurs discours roulerent sur le roi
 Euric , & sur les préparatifs que l'on faisoit
 en divers lieux pour lui résister. Je fus char-
 mé de les entendre pour en informer mon
 maître ; & mes avis ne lui furent pas inuti-
 les. Ce qu'il y eut de fâcheux pour moi , c'est
 que ces chevaliers demeurèrent jusqu'au soir
 près de la belle Daphnide ; ils prirent enfin
 le parti d'aller se promener , & l'ayant laissée
 seule , Delie vint m'ouvrir la porte, & je sor-
 tis du cabinet. » Hé bien , me dit-elle , que
 » vous semble de cette aventure , & de la
 » longueur de votre prison ? *Que je suis trop*
 » heureux qu'il m'en ait couté si peu , puis-
 » que j'ai vû ce matin les beaux yeux de
 » Daphnide , & que je ne goutai jamais tant
 » de plaisirs dans le palais du grand Euric.

Dans ces doux entretiens, les heures me parurent des momens. Celle du souper étant venue, il me fallut encore me renfermer, mais pour peu de temps, car Daphnide par compassion pour moi sans doute, se hâta de manger. Je la suppliai, puisque je devois partir si-tôt, de ne plus recevoir la visite des chevaliers, afin que je pusse employer près d'elle le peu de temps qui me restoit; ce qu'elle pouvoit faire en feignant de se trouver mal, & qu'ils en étoient cause. Elle y consentit avec quelque peine, & Delie alla aussi-tôt les saluer de sa part, & leur faire ses excuses de ce qu'elle ne pouvoit les recevoir.

Cependant me voila seul auprès de ma belle maîtresse; car Delie, de peur que l'on ne me surprît, nous avoit enfermés. Alors l'amour, & l'occasion me livrerent un cruel assaut; d'ailleurs j'étois presque seur d'être aimé, & je n'avois point oublié les leçons du grand Euric. Mais, madame, jugez de quelle nature est mon amour; je me jettai seulement à genou, je vous baisai la main, en poussant un profond soupir: tant le respect qui accompagne toujours un amour violent, eut alors d'empire sur moi. Il est vrai, sage Adamas, qu'ayant demeuré ainsi quelque temps, je lui dis comme transporté hors de moi-même: « Hé bien, madame, comment ordonnez-vous que je vive? autrement que

» vous n'avez fait , me répondit-elle , car je
» ne vous le pardonnerois jamais. Voilà , re-
» pliquai-je , une loi bien dure , & que je
» proteste de ne point observer. Comment ,
» répartit-elle en se levant sur son lit , vous
» protestez de me désobéir ?

En même temps Delie ouvrit la porte , &
craignant qu'il n'y eût quelqu'un avec elle ,
je me retirai dans le cabinet ; mais quand el-
le eut refermé la porte , & que je la vis seule ,
je revins en ma place , & je voulus repren-
dre la main de ma belle maîtresse ; mais elle
la retira , & me dit si haut que Delie l'enten-
dit : » Vous me ferez plaisir , Alcidon , puis-
» que vous en usez de la sorte , de ne me plus
» importuner. Chevalier , interrompit De-
» lie , je gage que vous avez violé les condi-
» tions auxquelles vous vous étiez soumis en
» entrant ici. Non , répondit Daphnide ; en
» ce cas il ne seroit qu'amant parjure : au lieu
» qu'il s'est montré traître & perfide. & je
» veux bien , ma sœur , que vous nous ju-
» giez. J'y consens , répartit-je ; mais daignez ,
» ajoutai-je en m'adressant à Delie , enten-
» dre de sa propre bouche de quoi je suis
» coupable ; & de quelle faute je dois être
» puni. Nous n'avons pas tenu de longs dis-
» cours , répartit Daphnide. Il m'a deman-
» dé comment je lui ordonnois de vivre , &
» je lui ai répondu que je voulois que ce fût
» d'une maniere differente qu'il n'avoit fait ,

104 *La III. Partie de l'Astrée.*

» qu'autrement je ne lui pardonnerois ja-
» mais : à quoi il a répliqué que la loi étoit
» trop dure , & qu'il protestoit de la violer.
» Vous êtes entrée , quand je lui faisois les
» reproches qu'il mérite. » Alors Delie se
» tournant vers moi , » ma sœur , me dit-el-
» le , ne vous en impose t'elle point ? Non ,
» répondis je. J'ai en effet protesté de lui dé-
» sobéir , & je le proteste encore dût-il m'en
» couter la vie. Car si je l'ai aimée jusqu'ici
» de l'amour le plus tendre, en m'ordonnant
» d'en user à l'avenir d'une maniere differen-
» te, n'est-ce pas m'ordonner de ne l'aimer
» plus ? Non , madame, continuai-je en m'a-
» dressant à Daphnide, je vous ai aimée dans
» mon enfance , & je vous aimerai jusqu'au
» dernier soupir.

Je ne finirois point , si je vous racontois
tous nos entretiens. L'heure fatale où je de-
vois me retirer étant venue , je dis à Daphni-
de : » Delie & le temps me pressent de partir ;
» mais vous qui en êtes la cause ferez-vous
» insensible à ma douleur ? Alcidon , me ré-
» pondit-elle , ne vous plaignez point de
» moi. Souvenez-vous que si je ne vous
» avois aimé , je n'aurois pas exposé mon
» honneur & votre vie , pour vous voir ici. »
A ces mots elle me ferra la main , & je la lui
baifai , en souhaitant que Saturne hâtât le
moment de mon bonheur , où celui de mon
trépas. » Vivez content , me dit-elle , cheva-

» *lier ; & n'oubliez jamais que je vous aime.* »
Telles furent ses dernières paroles , car minuit sonna dans l'instant , & Delie ne me permit pas de rester davantage. Elle me reconduisit à la porte du jardin ; je pris congé d'elle , & ayant trouvé mon guide , nous regagnâmes doucement nos rochers. Mais il s'éleva aussitôt un orage qui nous déroba la clarté de la lune , & nous contraignit de nous retirer sous un arbre. Mon guide s'égara ; au lieu de me conduire où étoient les chevaliers qui m'avoient accompagné , il me mena à la source de la Sorgue. Cette source est entourée de rochers escarpés , comme de hautes murailles , excepté du côté d'où nous venions. Quelquefois elle pousse ses eaux jusqu'à la hauteur de ces rochers , avec autant de bruit que si c'étoit une mer irritée , & cela très souvent lorsque le temps est le plus ferrain. Sans doute que ce sont des vents enfermés qui faisant effort pour sortir produisent un effet si merveilleux.

Cependant la pluie augmentoit , & ne pouvant plus marcher , j'envoyai mon guide chercher ceux qui m'attendoient. J'espérai qu'en attendant l'orage finiroit , & que la lune nous rendant sa lumière nous pourrions retrouver notre chemin. Or , mon pere , si je vous raconte ces choses qui paroissent étranges , à mon dessein , c'est pour vous faire part d'une aventure bien singulière. Lors-

que mon guide m'eut quitté , & que je me vis seul sous un rocher où je m'étois mis à l'abri , je m'occupai de la belle Daphnide. Je chantai ensuite des vers , dont voici à peu près le sens : » Que l'amour est plein d'amertumes, combien de peines à dévorer: & que » l'on en tire peu de fruit ! Si par hazard on a » le bonheur de voir ce que l'on aime , hélas , » ce plaisir ne dure qu'un moment, & presque » toujours il est suivi d'une longue absence!

Tandis que je m'entretenois de la sorte , le temps parut s'éclaircir , & la lune perçant les nuages me sembla plus belle qu'auparavant. Je sortis du rocher , & j'entendis aussitôt bouillonner la source. Je courus sur le bord , pour m'assurer si elle élevoit ses eaux, comme je l'avois entendu dire. Je vis en effet quelque chose de bien surprenant. L'eau s'étant élevée à la hauteur de trois ou quatre piés , elle se fendit tout à coup. En même temps parut un viellard couronné d'algue & de joncs. Il tenoit sous le bras gauche une grande urne , & dans la main droite un roseau qui lui servoit de sceptre. L'onde s'élevoit autour de lui en divers bouillons; & ces bouillons dès qu'il les eut touchés , s'étant aussi fendus , il en sortit autant de naïades qui s'inclinèrent en sa présence. Puis le viellard s'étant relevé au dessus d'elles , comme en un trône que l'eau même lui faisoit , elles lui baisèrent la main , & lui firent chacune

leur présent. C'étoit des guirlandes de roseaux, des ceintures d'algue, des poissons, & des sieges couverts de mousse. Après qu'il eut reçu ces divers tributs, & qu'il les eut remerciées par differens signes, j'entendis qu'il leur parla en ces termes :

»Divines naïades à qui le destin a ordonné de vivre dans mes eaux, & qui vous plaignez d'être confinées dans une source si petite, tandis que vos sœurs habitent le Rhône & la Durance, cessez vos plaintes, & réjouissez-vous de votre partage. Notre vie est douce & tranquille. Rien n'interrompt nos plaisirs. Nos rives ne sont jamais ensanglantées; jamais les torrens ne troublent nos petits flots. Mais ce qui nous distingue avec avantage des plus grands fleuves, c'est la promesse que le destin nous a faite, & qu'il m'a depuis peu confirmée en ces termes : Ecoute, m'a-t'il dit, quand vingt-neuf siècles seront écoulés, sur tes bords viendra le cygne florentin qui à l'ombre d'un laurier chantera avec tant de douceur, que ravissant les hommes & les dieux, il rendra à jamais ton nom célèbre dans tout l'univers.

Il alloit continuer, lors qu'entendant quelque bruit, & appercevant, comme je croi, ceux qui me cherchoient, lui & ses naïades frappant l'eau de leurs mains, ils la poussèrent si haut que je la perdis de vue. Je demurai comme assoupi, ainsi que me di-

rent ceux qui me trouverent , non si près de la fontaine que je le croyois , mais au même lieu où mon guide m'avoit laissé.

» Voilà , dit Adamas , une vision bien
» merveilleuse. Je pense pour moi qu'elle si-
» gnifie que quelque grand personnage habi-
» tera ces rochers solitaires. Je ne sçai ce
» qu'elle signifie , répondit Alcidon , mais
» si c'étoit un songe , il me sembla du moins
» que je veillois. » Puis il continua de la sorte : Je montai à cheval ; & , pour abreger , j'arrivai après divers perils au lieu où j'avois laissé le roi Euric. Il me fit beaucoup de caresses , & curieux de sçavoir mon aventure , il me conduisit dans son cabinet. Hé bien , me dit-il , soldat d'amour , votre entreprise a-t'elle été heureuse ? Seigneur , lui répondis-je , quand vous en aurez entendu le récit , vous en jugerez mieux que moi. Il m'ordonna à l'instant de commencer ; & pour lui obéir je racontai ce que vous venez d'entendre. Je me repentis bien dans la suite de lui avoir parlé si avantageusement de l'esprit & de la beauté de Daphnide , car je m'apperçus qu'il avoit une secrete satisfaction que je n'eusse obtenu que des paroles , & des baisers. Et lorsque je voulus remédier à la faute que j'avois faite , il n'en étoit plus temps. Cependant , pour lui donner le change , j'exaltai fort les charmes de Delie , mais cet artifice ne me réussit pas , quoiqu'il dissimulât si bien ,

que tout autre y eût été trompé. O qu'il est imprudent de faire connoître à son maître ce qui touche notre cœur ! Souvent on éveille en lui des pensées que peut-être il n'auroit jamais eues. Et l'ambition peut tout sur l'esprit des femmes, & des femmes genereuses surtout.

Cependant on vint avertir le roi que la ville d'Arles demandoit à se rendre aux conditions qu'il leur avoit fait proposer, c'est-à-dire, qu'il leur conserveroit leurs franchises & leurs privileges ; sans quoi ils auroient mieux aimé perdre la vie. Nous sçaurons une autre fois, me dit Eurie, le reste de votre aventure ; je vais maintenant tâcher de gagner ces habitans, afin d'inviter les autres à suivre leur exemple. C'est, lui dis-je, seigneur, le meilleur conseil que vous puissiez prendre ; un grand roi comme vous doit plus soumettre les peuples par la douceur que par la force.

Pendant que le roi travailloit de son côté, je ne demeurai pas inutile. Je dépêchai Alizan (c'est le nom du guide que Daphnide m'avoit donné) je le priai, parce qu'elle avoit grande confiance en lui, de faire en sorte que je la revisse encore : que je n'oublierois jamais les obligations que je lui avois, & que je lui marquerois à son gré ma reconnaissance. Il part avec une lettre, & me promit tout ce que je voulus.

110 *La III. Partie de l'Astrée.*

Le grand Euric voulut pour quelques jours rafraîchir son armée , qu'un siege si long & si opiniâtre avoit excédée de fatigues. Il la sépara en divers lieux , & ne retint près de lui que ce qui étoit nécessaire pour la sûreté. Dans ces intervalles , c'étoit la coutume de faire l'amour , & de chasser ; son genereux courage ne haïssant rien tant que l'oïveté. Ma charge , & plus encore mon attachement me tenoient toujourns auprès de sa personne. Un jour que le roi chassoit , il s'apperçut que j'étois sombre , & me dit en souriant , » c'est trop mépriser les personnes » presentes , que de garder toujours le silen- » ce , pour ne point interrompre ses pensées. » Je crains bien d'être le seul qui aye perdu à » votre derniere entreprise. J'étois seul à » vous posséder auparavant , & maintenant » je vous partage avec Daphnide. Si ma pas- » sion , lui répondis-je , pouvoit diminuer » mon affection pour votre personne , je ne » balancerois pas à m'en défaire , où à mou- » rir. Mais , si , sans manquer à votre service , » je puis obtenir la felicité qu'amour me pro- » met , vous ne perdez rien , seigneur , puis- » qu'un bon maître est toujours charmé de » voir heureux ceux qui lui appartiennent. » Du moins , ajouta-t'il , je crains fort que » votre mal n'augmente , & qu'alors je ne » vous perde tout-à-fait. Seigneur , lui dis- » je , je ne croi pas que mon amour puisse

» augmenter, & moins encore que je pusse y
» renoncer, s'il le falloit, Si vous connoif-
» siez, ajoutai-je, la personne qui en est l'ob-
» jet, ce que j'ai l'honneur de vous dire n'au-
» roit rien qui vous surprît. Mais je me tais,
» pour n'être pas moi-même la cause de ma
» ruine. *Parlez*, Alcidon, je l'ordonne, dit
» Euric. Seigneur, continuai-je, je crains
» avec raison que Daphnide ne fasse sur vo-
» tre cœur les mêmes impressions qu'elle a
» faites sur le mien. Si ce malheur m'arri-
» voit, je n'aurois d'autre ressource que la
» mort.

» Je veux, me dit-il alors, vous ôter une
» inquietude dont je m'apperçus il y a quel-
» ques jours, aux discours que vous me te-
» niez. Sachez donc qu'il n'y a personne à
» qui je voulusse faire un pareil outrage,
» moins encore à vous à qui j'ai donné tant
» de preuves d'une bienveillance particu-
» lière. Vivez tranquille, je vous jure par la
» couronne que je porte, que nulle beauté
» ne me fera jamais commettre une faute
» semblable. » La chasse qui vint à nous
nous interrompit. Pour moi je ressentis une
joye extrême; & comptant sur la parole du
roi, toutes les fois qu'il me parla de Daph-
nide, je lui en dis ce que ma passion m'en fai-
soit juger.

Quelques jours s'écoulerent de la sorte,
sans que j'eusse aucune nouvelle d'Alizan,

112 *La III. Partie de l'Astrée.*

mais les affaires du prince l'obligerent à marcher du côté où Daphnide demuroit, pour recevoir quelque place qui vouloit se rendre. Voila donc le roi en chemin ; je laisse, sage Adamas, à ceux qui écriront son histoire, le soin de raconter les exploits qu'il fit en ce voyage, je viens à ce qui me regarde. Lorsque nous fûmes à une lieue de la maison de Daphnide, le roi me dit qu'il vouloit la voir, & qu'il n'oseroit passer si près d'elle & de sa mere, sans donner cette marque de bienveillance au pere qui l'avoit si bien servi, & qui le servoit encore avec tant de zele.

Je dépêchai incontinent vers Daphnide pour l'avertir que le roi arrivoit. » Seigneur, » dis-je alors au grand Euric, prenez garde » que vous ne perdiez en cette maison le nom » d'invincible. On peut la nommer à juste titre la maison des graces, Daphnide ayant » deux sœurs qui ne lui cedent point en » beauté ; & si je n'avois point été engagé à » Daphnide, je me serois entierement donné à celle que l'on nomme Delie. C'est à elle, repliqua le roi en souriant, que je dois » m'adresser. » En même temps nous arrivâmes près du château : & le roi ayant apperçu les dames, mit pié à terre pour les saluer. Nous entrâmes dans la sale, & le roi entretenit quelque temps la mere. Cependant je parlois à la belle Daphnide, qui ce jour-là étoit si parée à son avantage, que je n'ai jamais

mais rien vû qui l'égalât. Après lui avoir renouvelé les protestations de mon amour, je lui dis tout ce que m'inspiroit ma passion. Elle me demanda ensuite où alloit le roi ; mais je ne pus lui répondre, parce qu'Euric m'appela. Alcidon, me dit-il, madame ne veut point croire que la ville d'Arles se soit rendue. Ce n'est pas, seigneur, répondit-elle, que je n'ajoute foi à vos discours, mais on avoit jusqu'ici regardé cette place comme imprenable. Aussi-tôt le roi m'ordonna de lui raconter les choses en détail, il me mit en sa place, & prit la mienne. Je n'en conçus point d'ombrage alors, parce que Delie ayant voulu se retirer, il la retint auprès de Daphnide. Je ne pus entendre leurs discours, parce que j'étois occupé auprès de la mere. Mais lorsque je vis le roi prendre Daphnide par la main, & la tirer seule dans l'embrasure d'une fenêtre, j'entrai en de violens soupçons. Je ne sçais' il demeura long-temps; mais je sçai bien que jamais les heures ne me parurent si longues. Le roi prit enfin congé des dames, & remontant à cheval, il continua son voyage. Daphnide m'ayant fait signe qu'elle vouloit me parler, je fis cacher exprès mon cheval, pour avoir un prétexte de retarder un peu. Hé bien, madame, dis-je à Daphnide, lorsque je me vis seule auprès d'elle, que vous semble du grand Euric? Mais vous, dit-elle, que pensez-vous

114 *La III. Partie de l'Astrée.*

» des discours qu'il m'a tenus ? Je veux vous
» les rendre mot pour mot , afin que vous
» jugiez qui des deux vous aime le plus. Je ne
» m'étonne plus , m'a-t'il dit, qu'il se soit ex-
» posé pour vous à tant de perils. Il m'a fait
» un peu rougir , je l'avoue ; mais faisant
» semblant d'ignorer ce qu'il vouloit dire , je
» lui ai répondu que j'ignorois à quel propos
» il me parloit d'Alcidon , & des perils qu'il
» avoit courus. Pensez-vous , m'a-t'il dit ,
» qu'Alcidon soit parti de mon armée sans
» ma permission , & sans me dire où il alloit ?
» D'ailleurs à son âge on ne taît guere de
» pareilles fortunes. Je sçai qu'il vous a vue
» deux fois , d'abord chez un chevalier qui
» sert dans mes armées , ensuite chez votre
» sœur , où vous l'avez tenu dans un cabinet
» autant qu'il a voulu y demeurer. Seigneur ,
» lui ai-je répondu , il faut qu'Alcidon ait en
» vous une grande confiance ; car je ne croi
» pas que les loix de la guerre l'ayent obligé
» à vous faire ce détail. En disant ces mots
» j'ai été obligée de mettre la main sur le front,
» pour cacher ma rougeur. Mais le roi en sou-
» riant , ce n'est pas , m'a-t'il dit , les loix de
» la guerre qui l'y ont obligé , mais celles de
» l'amour propre si ordinaire aux jeunes
» gens. Ne soyez point fâchée , a-t'il ajouté ,
» que ce détail me soit connu , je vous aime ,
» je vous honore trop pour en faire jamais
» usage. Je vous conseille seulement de rom-

» pre avec Alcidon , si vous aimez votre ré-
» putation : car vous devez être persuadée
» qu'il ne fera pas plus discret avec d'autres ,
» qu'il l'a été avec moi.

» Jugez maintenant , Alcidon , en quel
» état vous m'avez réduite. Madame, lui ré-
» pondis-je , j'avoue que ma faute est gran-
» de. Je me flatte pourtant que vous l'excu-
» serés , si vous daignez vous rappeler de
» quelle sorte nous avons vécu sous le regne
» de Thorismond. Ce prince avoit souhaité
» que nous nous aimassions , & j'ai crû que
» celui-ci me témoignant la même bienveil-
» lance , il seroit aussi favorable à notre
» amour. Mais je conçois qu'il veut me plon-
» ger dans l'abîme du malheur , en me ravif-
» fant ce qui m'appartient , & sans quoi il
» sçait bien que je ne veux pas même la vic.
» Il cherche à vous inspirer de l'éloignement
» pour moi , afin de vous gagner ensuite
» avec plus de facilité. Mais , madame, si vous
» devez changer un jour, je vous conjure par
» les manes du grand Thorismond de me le
» dire maintenant, afin que je prévienne par
» mon trépas un malheur si affreux. Je suis
» charmée , me répondit Daphnide en sou-
» riant , de vous voir en ces allarmes , parce
» qu'elles me font connoître que vous m'ai-
» més, & quelles vous apprendront peut-être
» à user dans la suite d'une plus grande rete-
» nue. Mais , Alcidon , je vous aime trop ,

» pour vous y laisser plus long-temps , vivez
 » donc heureux , & foyez bien persuadé que
 » tant qu'Alcidon aimera Daphnide , Daph-
 » nide n'aimera qu'Alcidon.

Le roi qui avoit déjà envoyé deux fois me chercher, parce qu'il soupçonnoit que Daphnide me rediroit leur entretien , si elle en avoit le loisir , renvoya une troisième fois , & je fus obligé de partir. Lorsque je fus près du roi , , j'ai envoyé vous chercher , me dit-il , , parce que mes espions m'ont rapporté que , l'ennemi n'est pas loin , & que je craignois , pour vous quelque insulte. Je le remerciai , comme je le devois , mais je compris que j'avois en effet près de moi dans sa personne un ennemi bien dangereux , & bien cruel. Si j'avois suivi mon premier mouvement , je me ferois du moins plaindre à lui du tort qu'il me faisoit ; mais après avoir fait mes réflexions , je jugeai qu'il valoit mieux dissimuler , parce que les désirs contraints deviennent plus violens , & que si quelque chose peut retenir ceux qui ont la puissance en main , c'est l'idée que leur dessein n'est pas entièrement connu.

La grande contrainte où il me fallut vivre , me fit tomber dans une maladie dangereuse , & les medecins qui dirent au roi qu'elle étoit sérieuse , l'engagerent à me laisser dans la ville d'Avignon. En cet état , & ne pouvant suivre Euric dans ses conquêtes , je

ferois mort de déplaisir , autant que de mon mal , si je n'avois reçu par Alizan des nouvelles de Daphnide. Cependant je fus plus de huit jours sans en avoir , parce que n'étant point avertie de mon mal , & me croyant à l'armée , elle y envoya Alizan. Je croyois de mon côté que ce silence n'avoit d'autre cause que le gout qu'elle avoit pris pour le roi. Enfin ne pouvant plus vivre dans cette incertitude , j'envoyai celui des miens qui lui avoit déjà porté de mes lettres , & je lui écrivit ces mots :

ALCIDON A DAPHNIDE.

C'est maintenant que je puis me plaindre de ma fortune , abandonné en même temps de ma maîtresse , & de mon roi. Mais aussi je dois m'en louer puisqu'elle ne veut pas me laisser plus long-temps envie.

Cependant , Adamas , voyez comment amour se plaît quelquefois à blesser & à guerir presqu'en même temps ceux qui sont à lui. Alizan sçut à l'armée que j'étois resté malade à Avignon ; il retourna promptement vers sa maîtresse , & Daphnide me le dépêcha incontinent ; en sorte que nos lettres se croiserent. Elle m'écrivoit en ces termes :

DAPHNIDE A ALCIDON.

Ce messager qui est allé à l'armée vous chercher vous trouvera malheureusement plus près. Que

118 *La III. Partie de l'Astrée.*

je sçache l'état de votre santé , si la mienne vous est chere.

Lorsque j'appris qu'elle ne m'écrivoit une lettre si courte, que parce qu'elle me croyoit plus malade, je ne puis vous exprimer, sage Adamas, qu'elle fut ma joye. J'étois à la verité fort mal, & les medecins avoient travaillé en vain pour me guerir, ils n'ont point de remede pour les maladies de l'esprit. Je repris à la verité quelques forces à l'arrivée du fidele Alizan, & pour obéir à Daphnide, je le renvoyai le lendemain avec cette réponse à Daphnide.

ALCIDON A DAPHNIDE.

C'est à vous, madame, qu'il faut demander des nouvelles de la santé d'Alcidon, car elle dépend uniquement de vous. Si vous continuez de l'aimer, il se porte bien. Si vous ne l'aimez plus, c'est fait de lui.

Daphnide concevant qu'elle étoit ma jalousie, fut charmée qu'Alizan en qui elle sçavoit que j'avois confiance pût m'en délivrer. Et pour me convaincre encore mieux de ses dispositions à mon égard, elle me renvoya le messager qu'elle avoit reçu de moi, avec tant d'assurance de fidelité, que je la crus en effet fidele. Voici sa réponse.

DAPHNIDE A ALCIDON.

S'il est vrai que l'on juge d'autrui par soi-même

J'ai bien lieu de soupçonner votre fidélité. N'est-ce point que si vous étiez à ma place, l'ambition l'emporteroit sur l'amour ? Ah ! je ne veux pas même avoir de vous cette opinion. Si je l'avois, Alcidon, je vous avoue que je vous aimerois bien moins que je ne vous aime. Ne soyez donc pas plus injuste à mon égard, si vous ne voulez que je croye votre amour diminué.

La joye que je ressentis de ces nouvelles assurances de Daphnide, & de ce qu'elle m'envoya presqu'en même temps deux lettres du roi encore cachetées, en me marquant que je recevrois de même toutes celles qui tomberoient entre ses mains, ne contribua pas peu à mon rétablissement.

Cependant le roi qui vouloit vaincre en amour, comme à la guerre, s'opiniâtra de sorte, que Daphnide soit ambition, ou peut être amour, se détermina enfin à l'écouter. Nous ne laissions pas de nous écrire de notre côté, tandis que le roi poursuivoit son dessein. Je ris d'abord de son obstination, mais je ne fus pas long-temps sans rire à mes dépens. Pardonnez, Daphnide, des mots qui vous offensent, mais puis-je refuser à la vérité ce que vous entendez ? Continuez en quels termes il vous plaira, interrompit Daphnide ; je répondrai dans la suite.

Le roi ayant achevé ce qu'il avoit entrepris, revint par le même chemin, exprès pour voir sa nouvelle conquête. Mais pour

120 *La III. Partie de l'Astrée.*

me dérober sa marche , il passa presque seul avant son armée , & vint loger chez Daphnide. Je n'en fus informé que long-temps après , & cela par un pur effet du hazard. Le roi vint aussi à Avignon , où il me fit l'honneur de s'informer de moi? Le déplaisir qu'il me causoit , m'avoit réduit dans un état digne de compassion. Il prit la peine de me visiter lui-même, mais sans me toucher un seul mot de Daphnide , comme si il ne l'avoit point vue , & qu'il l'eût absolument oubliée. Sa présence ne faisoit qu'augmenter mon mal. J'étois indigné de me voir si mal traité par un maître que j'avois si utilement servi.

Depuis la visite que Daphnide reçut d'Euric , elle ne m'écrivit plus , que pour m'ôter la connoissance de ce que je devois enfin sçavoir ; car les amours des grands princes ne tardent pas à éclater. Elle ne me renvoyoit plus que les lettres qui ne marquoient pas une grande intelligence entr'eux ; & cela très rarement. Je traînois donc une vie languissante , en proye aux plus cruels déplaisirs. Un jour que je m'étois promené seul , & toujours occupé de l'ingrate, dieux , que ce jour m'a été funeste ! Un jeune chevalier de mes amis , dont le pere servoit le roi dans la recherche qu'il faisoit de Daphnide, passa près de moi sans me reconnoître ; & ayant sçu d'un jeune écuyer qui étoit à moi que celui
qu'il

qu'il avoit vû se promener seul, étoit Alcidon, il rebroussa chemin, & vint à moi. Après quelques discours généraux, je lui demandai d'où il venoit, & où il alloit. » Je viens, me » répondit-il, d'un lieu où l'on s'est souve- » nu de vous ; je vous en apporte une let- » tre. » Alors mettant la main dans sa poche, il la prit mais avec elle une autre parfaitement semblable à la mienne, n'y ayant qu'un chiffre sur le pli. Je reconnus d'abord le caractère, & je soupçonnai que celle qui n'avoit qu'un chiffre étoit pour le roi. Je le demandai donc au jeune chevalier en qui je trouvois tant de franchise, & qui ignoroit ma passion pour Daphnide. » Pour qui seroit-elle, me répon- » dit-il, si elle n'étoit pour le roi ? Mon pe- » re qui est tombé malade, m'a chargé de la » rendre au grand Euric. » Il me parloit de la sorte, parce qu'il s'imaginait que j'avois connoissance de cette nouvelle passion, comme je l'avois eue de toutes les autres. » Je » croi, lui dis-je, que votre pere & vous » vous n'êtes pas sans occupation. Seigneur, » me répondit-il, je vous jure que tous les » voyages de guerre que nous avons faits » nous ont moins couté que cette maudite » passion, sur tout depuis que le roi a passé » en revenant chés Daphnide. Jugez-en par » la maladie de mon pere, laquelle n'est que le » fruit de ses fatigues. Chevalier, repliquai- » je en l'embrassant, les grands princes n'em-

122 *La III. Partie de l'Astrée.*

» ployent pas en de semblables occasions
» ceux qu'ils aiment le moins; & vous n'avez
» pas peu d'obligation à la belle Daphnide,
» qui vous fera cherir encore davantage. Sei-
» gneur, ajouta-t'il, j'ignore ce qui en arri-
» vera; mais je crains bien qu'elle ne possède
» tellement sa faveur, qu'elle ne la partagera
» avec personne.» Ces paroles me perçerent
le cœur. Je renvoyai donc le jeune chevalier
plus tôt que je n'aurois fait, en lui disant que
le roi devoit l'attendre avec impatience.

Je demurai seul, accablé de désespoir. La
nuit étant venue, je me retirai dans la ville,
résolu d'en partir le lendemain, & de m'é-
loigner pour toujours de la société des hom-
mes. Je rentrai par un escalier dérobé, & je
chargeai cet écuyer que j'avois mené avec
moi de renvoyer, parce que je m'étois trou-
vé mal, tous les chevaliers qui m'attendoient.
Je ne pus fermer l'œil un instant; l'aurore
me surprit que je n'avois pas encore goûté
le moindre repos. Lorsque je voulus execu-
ter mon dessein, la fièvre me reprit avec plus
de violence. Je n'avois point encore lû la
lettre que Daphnide m'écrivoit, n'ayant ni
assés de courage pour la voir, ni assés de hai-
ne pour la jeter au feu. Enfin transporté de
colere, & me voyant seul, il faut, me dis-je
à moi-même, voir les perfidies de l'ingrate,
& l'arracher si bien de ma memoire, qu'il n'y
en reste plus qu'un éternel mépris. A quoi

serviroit, sage Adamas, de vous répéter ce qu'elle ne m'écrivoit que pour m'abuser plus long-temps? Mais aussi pourquoi ne le redirois-je pas au sage Adamas, qui doit me juger?

DAPHNIDE A ALCIDON.

N'apprendrai je jamais que mon cher Alcidon est rétabli? Ne le reverrai-je jamais tel qu'il étoit, quand il entra dans le cabinet? Et mes vœux ne seront-ils jamais exaucés? O dieux, s'il doit être ainsi, abregez mes jours; ou changez mon cœur? Et vous, Alcidon, guerissez, ou je meurs de déplaisir.

Quelle lettre, mon pere, après ce que je venois d'apprendre! Dans ma colere, je lui fis cette réponse:

ALCIDON A DAPHNIDE.

Alcidon ne peut plus guerir que par le trépas. Et pourquoi souhaiteroit-il de prolonger ses jours, abandonné, trahi par sa maîtresse & par son roi? Ne vous plaignez plus que les dieux soient sourds; ils vous ont exaucée, ils ont changé votre cœur; ils l'ont rendu sensible pour un autre qui peut-être me vengera de vos perfidies. Tenez cet augure pour véritable. Les dieux sont trop justes pour vous laisser impunie.

Je chargeai de cette lettre le même homme qui avoit porté les autres, & je lui recommandai de revenir sans aucune réponse. Mon

mal augmenta chaque jour. Le grand Euric en étant informé, crut me devoir une visite, tout confus qu'il étoit de m'avoir enlevé tout ce qui pouvoit me retenir à la vie. Il vint donc un jour que j'étois en effet très malade; mais quand on m'annonça qu'il arrivoit, un nouvel accès me faisoit. Il s'assit près de moi. Après m'avoir demandé de mes nouvelles, il s'approcha davantage, & commença de me parler plus bas. Comme il voyoit qu'à peine j'ouvris la bouche, il crut me réveiller en me parlant de Daphnide, car il ignoroit que je fusse averti de ce qui se passoit entr'eux. Il me demanda s'il y avoit long-temps que je n'avois reçu de ses nouvelles. Je lui répondis froidement que je n'en avois point eu depuis le jour qu'elle lui avoit écrit par ce jeune chevalier dont je vous ai parlé, & que je lui nommai. Le roi rougit, & voulut d'abord nier qu'il en eût reçu; mais je lui dis qu'il me pardonnât, & qu'il s'en souvînt bien, parce qu'elle même me l'avoit mandé, & qu'elle m'avoit informé de l'honneur qu'il lui avoit fait de la voir à son retour. Il fut un peu confus, lorsqu'il vit que j'étois si bien instruit; & après s'être tû quelque temps, » Alcidon, me dit-il, il » faut que je vous avoue la verité. J'ai vû » Daphnide, & j'en ai reçu des lettres; je » vous dirai plus, je l'aime autant que ma » vie. Je conviens qu'en cela même, je suis

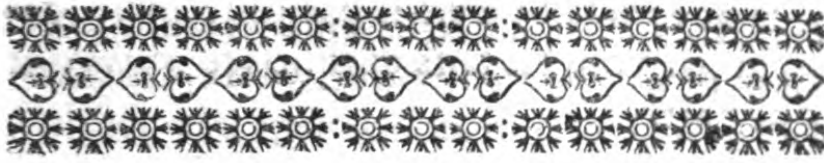
» infidèle ami, & maître injuste : mais que
» puis-je dire pour ma défense, sinon que
» je me suis trahi moi-même, avant que de
» vous trahir ? Je m'étois persuadé que nul
» ennemi n'ayant pû me vaincre, une femme
» n'en viendroit pas à bout, & c'est dans cette
» idée que je vous ai fait des sermens que
» j'ai depuis violés malgré moi ; ce qui
» m'afflige davantage, c'est que j'offense Al-
» cidon, Alcidon que j'ai tant aimé. Mais je
» lui proteste que je n'oublierai rien pour
» rompre mes liens. » Le roi me tint ce dis-
» cours d'un air à me persuader qu'il étoit sin-
» cere. » Seigneur, lui répondis-je, il n'y a rien
» sur la terre qui ne doive servir à votre
» grandeur, & à votre satisfaction ; mais Al-
» cidon plus que personne. Le ciel, pour vous
» donner absolument Daphnide, sans qui
» je ne puis vivre, va m'ôter la vie ; cepen-
» dant elle durera toujours au delà de mes
» vœux, puisque mon trépas est si nécessaire
» à votre bonheur.

En prononçant ces paroles, je ne pus rete-
nir mes larmes ; & le roi touché, comme je le
croi de ma douleur, après avoir gardé quel-
que temps le silence, me dit : » Alcidon, vous
» ne sçauriez me hair autant que je le mérite,
» je l'avoue ; & je voudrois y pouvoir reme-
» dier aux dépens de ma vie ; peut-être en
» viendrai-je à bout avec le temps. Cepen-
» dant je suis déterminé à tout ce que vous

426 *La III. Partie de l'Astrée.*

» voudrez. Tâchez de vous rétablir, &
» croyez que je ferai pour votre satisfac-
» tion tout ce qui ne me sera pas absolu-
» ment impossible.» A ces mots le roi me
laissa livré aux plus cruels déplaisirs, & au
désespoir le plus violent.





L'ASTRÉE

DE

M. D'URFÉ.

PASTORALE ALLEGORIQUE.

TROISIÈME PARTIE.

LIVRE QUATRIÈME.

ALCIDON demeura quelque temps , sans pouvoir continuer , dans l'accablement où l'avoit jetté le souvenir de l'outrage qu'il avoit reçu de son maître. Enfin prenant sur lui-même, »madame ajouta-t'il ; » vous voyez l'état où je me suis réduit pour » executer vos ordres ; mais si quelque cho- » se peut adoucir la rigueur d'un souvenir si » cruel , c'est ce que je vous obéis. Cepen- » dant , si votre cœur n'est pas insensible à la » pitié daignez vous-même continuer un récit » si douloureux pour moi. Vous avez souhaité que le sage Adamas apprît de ma bouche

» ce que j'ai fait ; n'est-il pas juste qu'il sça-
 » che par vous les faits ausquels je n'ai point
 » de part.

» Madame, dit Adamas, sans attendre la
 » réponse de Daphnide, il me semble que sa
 » demande est équitable, & que vous êtes
 » obligée à la lui accorder. Mon pere, dit-el-
 » le, la loi n'est pas égale ; cependant, puis-
 » que vous le jugez à propos, j'obéis ; aussi-
 » bien me suis-je aperçue qu'il donnoit à sa
 » cause un tour favorable, quoiqu'il dise la
 » vérité. » Daphnide garda quelque temps
 le silence, & reprit ainsi son discours.

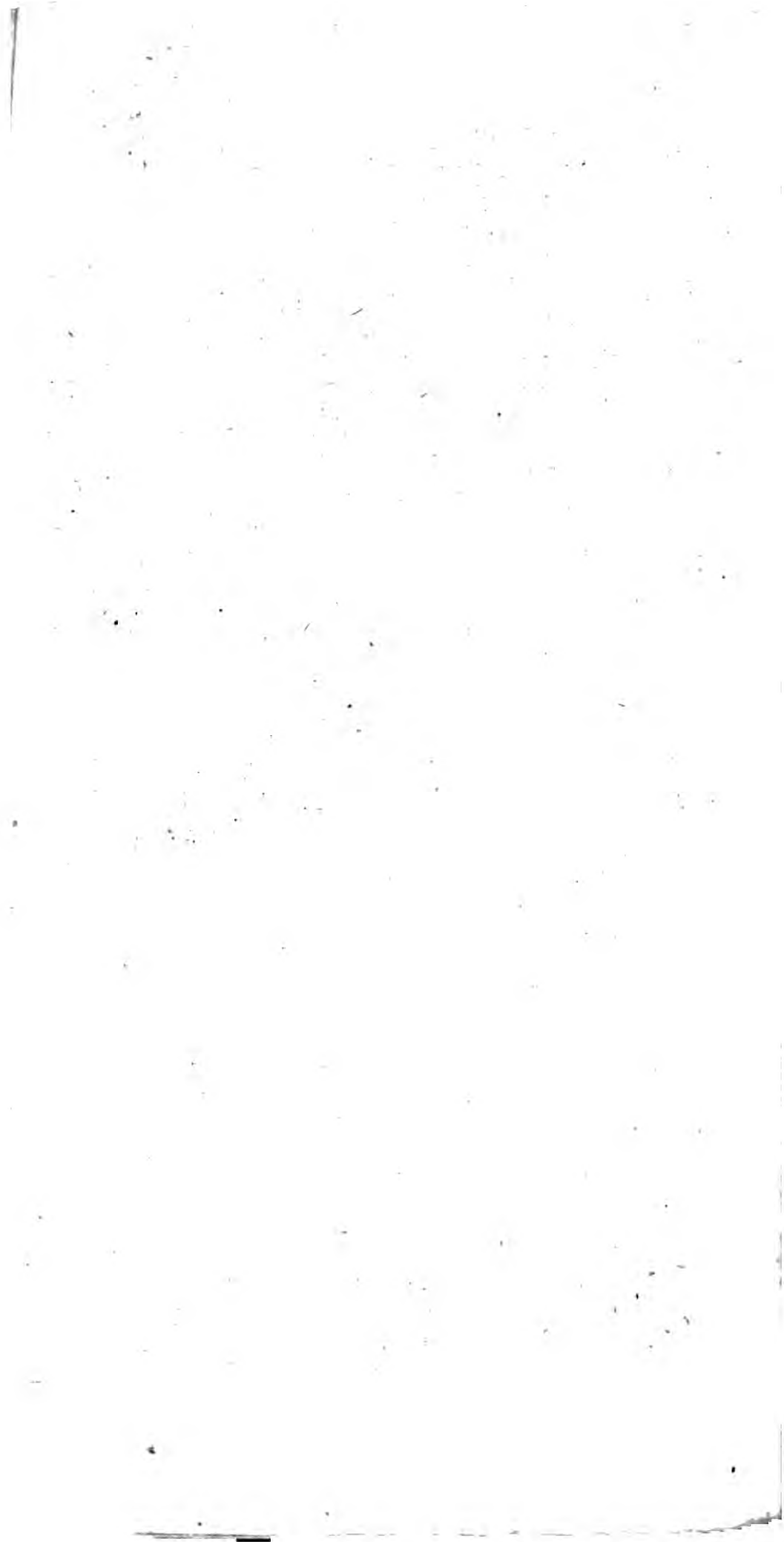
S U I T E D E L' H I S T O I R E
 D E D A P H N I D E E T D' A L C I D O N.

ALcidon prouve bien par les choses qu'il
 a tournées à son avantage, que ceux qui
 sont préoccupés de quelque passion ne peu-
 vent être des juges équitables. Mon récit de-
 viendrait trop long, si j'entreprendois de le
 relever sur tous les points qui le méritent ;
 ainsi je ne m'y arrêterai point. Je continue-
 rai seulement où il a fini, & vous laisserai le
 soin de démêler ce qui appartient à la pas-
 sion, d'avec la vérité.

Lorsque j'eus reçu la lettre qu'il m'en-
 voyoit, & à laquelle je ne pus répondre, par-
 ce que le messager qu'il m'avoit dépêché,
 s'en étoit retourné par son ordre, sans me



Gueland



dire adieu, je demeurai consternée, en voyant que l'on me blâmoit avec quelque fondement specieux, d'une chose à quoi je ne pouvois remedier. J'appris bientôt par des lettres du roi l'entretien qu'ils avoient eu ; je scus même par Alizan quel étoit son mal, & combien on le jugeoit dangereux. Je déliberai long-temps sur ce que j'avois à faire. D'un côté mon amour me sollicitoit d'aller le désabuser, & de l'autre je n'osois risquer une démarche qui pouvoit me faire tort. Enfin les tristes nouvelles qu'Alizan me rapporta après un second voyage, me déterminèrent à partir. Je cherchai quelque couleur à mon dessein ; il arriva dans ce même temps que mon beau frere fut obligé d'aller à Avignon, & qu'il mena ma sœur avec lui. Il souhaita que je les accompagnasse, parce qu'il s'agissoit d'obtenir du roi la liberté d'un de ses proches. Ma mere consentit à ce voyage, & deux jours après nous nous mêmes en chemin. Nous arrivons, & par hazard nous prenons un logement vis-à-vis de celui d'Alcidon. On ne parloit dans la ville que de son mal. Le roi qui aimoit Alcidon, lui rendoit de fréquentes visites ; mais lorsqu'il scut mon arrivée, il souhaita encore plus sa guerison, pour avoir occasion de me voir. Il venoit donc tous les jours le visiter, & passer d'ordinaire chés moi, soit en allant, soit en s'en retournant. Pour moi

130 *La III. Partie de l' Astrée.*

dès le lendemain que je fus arrivée , j'envoyai vers Alcidon ; je lui mandai par Alizan , que s'il l'avoit agréable , je le verrois volontiers ; & je n'eus pas plus tôt sa réponse que je partis.

Je le trouvai fort mal, & sa chambre pleines de myres & de medecins. Je ne pus lui parler que de sa maladie ; il ne me répondit que par des soupirs. Le jour suivant, je m'arrangeai de façon , que je le trouvai presque seul ; alors je m'approchai de lui , & je lui demandai en quel état il se trouvoit. Il me répondit les larmes aux yeux , & d'une voix foible & languissante : » Madame vous devez le sçavoir mieux que moi , & mieux que mes medecins. Alcidon , lui répondis-je froidement , je sçai la maladie de votre esprit , mais j'ignore celle du corps , qui seule me donne de l'inquiétude ; pour ce qui est de l'autre , je m'assure que vous en serez gueri quand vous voudrez m'écouter. Ah Daphnide ! me dit-il , en poussant un profond soupir ; cette partie de moi-même que vous négligez , est pourtant celle dont vous devriez faire plus de cas , puisqu'elle , vous a aimée de l'amour le plus tendre , & le plus sincere. Je conçois , lui répondis-je , que vous êtes blessé. Vous croyez que les recherches du grand Euric vous ont effacé de mon cœur ; n'est-ce pas là votre mal , Alcidon ?

» Plût à dieu , repartit le chevalier, que vous
» sçussiez aussi-bien guerir mon mal , que
» vous sçavez le connoître ! Il m'est encore
» plus aisé de le guerir , interrompis-je ; car ,
» dites moi , Alcidon , à quoi avez-vous re-
» connu que je ne vous aimois plus ? Aux ré-
» ponses que j'ai faites au roi, aux visites que
» j'en ai reçues ? Mais suspendez un moment
» toute passion , & considerez qui est Euric ,
» qui je suis , en quelles circonstances nous
» sommes. Euric est un prince qui peut ce
» qu'il veut , rien jusqu'ici n'a pû résister à
» ses armes ; pensez-vous que l'amour soit
» une passion moins forte que l'ambition ?
» Je suis sa sujette ; je demeure dans un pays
» qui lui appartient par droit de conquête.
» Me croiriez-vous bien prudente, si je le dé-
» daignois en un temps où il semble que
» tout lui soit permis ? demeureriez-vous en
» assurance auprès de sa personne , ou même
» dans ses états , si je lui marquois des mé-
» pris , quand il sçait par vous-même que je
» vous aime , & qu'il pourroit s'en prendre
» à vous de mes rigueurs ? Votre passion a-
» t'elle pû vous aveugler jusqu'au point, que
» vous n'ayez pas compris qu'autrement il ne
» m'eût plus été permis de vous voir ? L'a-
» mour dédaigné ne se tourne-t'il pas en
» haine , en colere , en rage ? Considérez , Al-
» cidon , à quoi je m'exposois & vous aussi ,
» en suivant ce conseil. Vous étiez au moins

132 *La III. Partie de l'Astrée.*

» proscrit, & j'étois en butte à des calomnies
» que ni vous ni moi nous n'aurions pû sup-
» porter sans mourir, ou sans nous venger.
» Avouez que j'ai pris le meilleur parti ,
» puisqu'en nous épargnant tous ces mal-
» heurs, il nous procure encore le bien ines-
» timable de nous voir plus souvent.

» *Ah, madame*, si tel avoit été votre des-
» sein, pourquoi m'en auriez vous fait un
» mystere ! Pourquoi du moins ne me l'euf-
» siez vous pas découvert, lorsque vous en-
» tendîtes mes premieres plaintes ? Helas,
» j'ignorerois encore votre perfidie, si la for-
» tune qui s'acharne contre moi, n'avoit vou-
» lu que j'en fusse informé. *Alcidon*, je vous
» avoueraï encore ici la verité ; je vous re-
» connus si éloigné de goûter ce parti, que
» je crus devoir dissimuler avec vous, pour
» vous conserver la vie. Je me flattois que
» vous m'approuveriez, lorsque vous seriez
» instruit de mes intentions, & du remede
» à cet artifice. *Remede*, hélas, plus amer que
» le mal que vous voulez guerir. Tous les
» malades, lui répondis-je, quand on leur pré-
» sente des remedes, tiennent le même lan-
» gage que vous ; mais quand ils sont gueris ;
» ils se louent du remede & du medecin.
» J'espere que vous les imitez bientôt.

Il vouloit me répondre ; mais il survint
un grand nombre de chevaliers avec qui je le
lâissai au moins disposé à écouter mes rai-

sons. Pendant plusieurs jours que je le vis assiduellement , je le convainquis si bien que je devois en user de la sorte avec Euric , que lui même y consentit. Je lui promis de l'aimer jusqu'au dernier soupir. Je donnai le nom de raison d'état à l'amour que j'aurois pour Euric , & j'appellai penchant du cœur , l'amour que je continuerois à Alcidon. Voilà , mon pere , les remedes que j'employai pour le guerir. Ils furent efficaces, & lorsque je partis d'Avignon , il étoit si bien rétabli , & tellement déterminé à me voir favoriser le roi , que souvent il accompagnoit ce prince , lorsqu'il venoit me rendre visite. A la verité j'eus besoin de beaucoup d'artifices , pour persuader au roi que je n'avois plus de goût pour Alcidon , & que j'avois renoncé à un jeune homme beau , bien fait , pour lui dont la belle saison étoit passée. Il crut longtemps que nous le trompions ; mais la prudence d'Alcidon , & la froideur dont j'usois avec lui , persuaderent. enfin à Euric qu'il étoit aimé seul. Alors il montra ouvertement l'affection qu'il avoit pour moi , de sorte qu'après avoir accordé à ma supplication ce que mon beau frere lui demandoit , il manda à mes parens de venir à la cour , pour avoir occasion de me retenir auprès de lui. L'ambition leur fit abandonner la tranquillité dont ils jouissoient.

Le roi ne trompa point leurs esperances ;

il les combla de biens & d'honneurs ; mais , comme s'ils ne fussent venus à la cour , que pour me laisser à la merci du prince , ils moururent peu de temps après. Je restai donc à la cour , sous prétexte de donner ordre à quelques affaires domestiques, puis de poursuivre quelques procès ; enfin quand la passion du roi fut absolument connue , dans l'esperance de devenir reine , car il publioit lui même qu'il vouloit m'élever au trône.

Pendant tout ce temps , Alcidon me vit presque tous les jours en particulier , & les heures qu'il passoit auprès de moi me paroissoient toujours fuir avec trop de rapidité. Je me dois louer de sa discretion , il est vrai ; car il ne s'écarta jamais du respect qu'un chevalier bien né doit à notre sexe. En cet état , j'avois toujous à craindre que le roi ne s'apperçût de notre intelligence , & qu'il ne me quittât , comme il en avoit fait tant d'autres. Je remarquai en même temps que parmi toutes les femmes qui aspiroient à posséder ce grand prince , soit par vanité , soit par ambition , il y en avoit deux principalement ; l'une qui se nommoit Clarinte, & l'autre Adelonde.

Clarinte , je l'avoue , méritoit d'être aimée. On ne vit jamais une beauté plus régulière , une taille plus charmante , un port plus majestueux ; & ce qui rendoit ses coups comme inevitables , à tant de charmes se

joignoient encore tous les agrémens de l'esprit, & tous les avantages de la naissance. Oui, je l'aurois servie, même sans espérance, si j'avois été d'un sexe différent.

Adelonde avoit de la beauté, mais en elle les qualités de l'esprit & du corps étoient bien inférieures à celles de Clarinte; d'ailleurs, comme elle étoit mariée, elle ne pouvoit avoir les mêmes prétentions. Quoique l'accueil qu'Euric lui marquoit, me déplût beaucoup, Adelonde me donnoit moins d'alarmes que Clarinte; cependant je résolus de les écarter toutes deux, & de commencer par celle-ci, comme la plus dangereuse. Mes émissaires m'avertissoient que le roi lui rendoit depuis quelques jours des visites plus fréquentes. Je compris que je n'avois pas un moment à perdre, & qu'il falloit éteindre ce nouveau feu dans sa naissance. Il me sembla qu'Alcidon me feroit d'un grand secours, s'il vouloit se prêter à mes vues. A la première occasion, je lui parlai en ces termes :

„ J'ai balancé quelque temps si je vous
„ communiquerois une affaire qui me don-
„ ne de mortelles inquiétudes. J'ai craint
„ que vous ne donnassiez à ce que j'ai à vous
„ dire un sens contraire à mes intentions.
„ Cependant, si vous faites réflexion sur la
„ manière dont j'ai vécu jusqu'ici avec vous,
„ vous jugerez sans doute que la nécessité

136 *La III. Partie de l'Astrée.*

„ seule m'a contrainte à vous demander
„ ce que vous allez entendre. Vous sçavez
„ combien je suis enviée, & que tout le mon-
„ de a pû remarquer avec quelle chaleur
„ vous avez touÿours pris mes interêts. Vous
„ concevez d'ailleurs que ma perte doit en-
„ traîner la vôtre, suivant les maximes
„ d'état. Vous connoissez l'inconstance du
„ roi, & les vues de Clarinte. Si elle réussit,
„ il est certain qu'elle nous éloignera de la
„ cour, pour ne pas tomber dans la confu-
„ sion où elle nous jetteroit infailliblement.
„ Il est de notre interêt d'écarter l'orage qui
„ nous menace. La dissimulation est un parti
„ dangereux. L'amour qui n'est point traver-
„ sé se détruit peu à peu de soi-même, mais
„ aussi il ne diminue que par la possession.
„ Euric ne possèdera point Clarinte qu'il ne
„ l'épouse; & s'il l'épouse, quand il vien-
„ droit à s'en détacher, elle n'en seroit pas
„ moins reine des visigots, & nous, nous se-
„ rions assujétis à ses caprices, même à ses
„ violences.

„ Après bien des réflexions, je n'ai trou-
„ vé que ce remède que je vous conjure de
„ prendre dans le sens que je vous le propo-
„ se. Feignez de vous attacher à Clarinte, el-
„ le ne pourra résister à votre mérite. Alors,
„ ou bien elle vous aimera, & méprisant Eu-
„ ric, elle se donnera toute entière à vous;
„ ou le roi remarquant vos assiduités & son
gout

„gout pour vous , s'éloignera d'elle ; & par-
„là nous éviterons les malheurs qui nous
„menacent. Soyez persuadé au reste que
„mon unique dessein est de pouvoir à l'ave-
„nir demeurer avec vous avec plus de satis-
„faction , & plus de fureté.

Alcidon ne put croire que je parlasse sincerement. Il s'imagina que je voulois l'éloigner de moi , pour me rendre plus agréable au grand Euric. Il garda quelque temps le silence, & me répondit enfin avec un souris moqueur : „ Dieu veuille, madame, que je puisse
„ en cette occasion vous servir comme vous
„ le désirez ! Pour ce qui me regarde , il vous
„ suffit , sans m'alleguer tant de motifs , de
„ me dire que vous le voulez ainsi. Mais que
„ j'en augure de funestes suites pour moi !
„ Je vous obéirai uniquement pour vous
„ faire connoître que je vous serai soumis
„ jusqu'au dernier soupir. Est-il possible ,
„ ô dieux qu'aimé de vous , le roi ne soit
„ point satisfait , s'il ne me rend le plus mal-
„ heureux des hommes ? Alcidon ! Com-
„ ment supporter ces outrages de la fortune ?
„ Mais pourquoi ne les supporterois-tu pas ,
„ puisque Daphnide l'ordonne ainsi ? Oui ,
„ madame , ajouta-t'il , j'exécuterai vos or-
„ dres , dût-il m'en coûter la vie.

A ces mots , il voulut me quitter ; mais je le retins par le bras , & je le priai de ne point m'obéir , parce que je soutiendrois plus faci-

lement toutes les disgraces , que son déplai-
 fir. J'ajoutai pourtant que s'il vouloit écou-
 ter la raison , il verroit bien que ces soup-
 çons étoient injustes , & qu'ils devoient
 m'offenser. „ Si c'est vous offenser, madame ,
 „ me dit-il , j'expierai bien-tôt ma faute , en
 „ vous obéissant. Alcidon , lui dis-je alors .
 „ transportée de joye , ma reconnois-
 „ sance égale , s'il est possible , ce que vous
 „ daignez faire pour moi. Aussi je prens à té-
 „ moins les dieux qui punissent les parju-
 „ res , que je prendrai sur mon compte vos
 „ affiduités pour Clarinte , & que c'est moi
 „ qui vous en recompenserai. Si Alcidon m'a-
 „ voit aimée , ne devoit-il pas être content
 „ de ces paroles. „ Cependant je remarquai
 qu'il ne prenoit cet engagement que pour ne
 me pas désobéir. Il commença enfin à re-
 chercher Clarinte. Il rencontra dans son des-
 sein plus d'obstacles que nous n'avions pen-
 sé ; mais la fortune qui seconda toujours ses
 entreprises amoureuses , écarta ces mêmes
 obstacles.

Clarinte étoit trop belle , & la cour où el-
 le vivoit trop galante, pour avoir demeuré si
 long-temps sans amant , & peut-être sans
 amour. Deux chevaliers aussi braves qu'ai-
 mables s'étoient insinués dans son esprit , à
 la faveur d'une alliance qu'ils avoient avec
 elle , & sous le nom de l'amitié : stratagème
 ordinaire à l'amour , quand il veut surpren-

dre celles qui paroissent les plus farouches. L'un s'appelloit Amintor, & l'autre Alcyre. La proximité qui étoit entre les deux chevaliers, la conformité d'âge & d'inclinations, le goût pour les mêmes exercices, la même éducation, tout les avoit engagés à se faire freres d'armes, & à se jurer l'assistance & l'amitié que ce nom exige. Mais amour rompit bientôt cette union. Ils s'apperçurent de la passion qu'ils avoient pour le même objet. Alcyre connut qu'Amintor étoit plus agréable, & les moyens légitimes ne lui ayant point réussi, il recourut à l'artifice, persuadé que, quand il s'agit de vaincre, il n'y en a point qui soit blamable.

Clarinte, suivant l'usage ordinaire aux personnes de condition, avoit mis sa confiance dans une des filles qui la servoient. Alcyre dont l'humeur étoit liberale, avoit gagné cette fille. Or quand Amintor le rencontroit auprès de Clarinte, il lui laissoit la place, & se retiroit vers la favorite. S'il sentoit qu'Amintor le remarquât, il lui parloit à l'oreille, & n'oublioit rien pour donner quelque soupçon à son rival. Il y réussit, Amintor qui étoit plein de franchise, lui dit un jour : „ Se peut-il, Alcyre, que vous „ ayez avec la fille de Clarinte autant d'affai- „ res que vous voulez le persuader ? „ Alcyre ne répondit d'abord que par un souris. „ Que vous dirai-je, ajouta-t-il ensuite ?

„ Vous êtes si bien avec Clarinte , que si je
 „ ne veux demeurer seul , il faut , quand
 „ vous arrivez , que j'entretienne celle qui
 „ me reste. Il me semble , répartit Amintor ,
 „ que vous n'en usiez pas ainsi auparavant ,
 „ quoique je ne sois pas mieux avec Clarin-
 „ te. „ Alcyre gardant le silence , & se con-
 „ tentant de sourire , acheva de troubler A-
 „ mintor ; „ Pourquoi , reprit-il , ne me ré-
 „ pondez-vous point ? Vous entreteniez-
 „ vous à mes dépens ? *Amintor* , bannissez de
 „ pareils soupçons. Mais si je n'avois crains
 „ de vous déplaire , il y a long-temps que je
 „ vous eusse instruit de ce que vous désirez
 „ sçavoir. Si pourtant vous me promettez
 „ de la discretion, si vous m'assurez que vous
 „ ne ferez usage de mon avis , que pour vous
 „ détromper , je vais tout vous reveler. „ A-
 „ mintor lui ayant promis ce qu'il demandoit ;
 Alcyre poursuivit en ces termes :

„ Sçachez , Amintor , que mes services
 „ ne sont pas sans recompense, & que je pos-
 „ sède enfin la belle Clarinte. Vous possédez
 „ Clarinte , ô ciel , que me dites-vous , ré-
 „ pondit Amintor ! Oui je la possède , reprit
 „ froidement Alcyre , & je passe les nuits au-
 „ près d'elle : de-là vient que j'affecte de ne
 „ la pas regarder , quand nous avons des té-
 „ moins ; & c'est elle-même qui m'a prié
 „ d'en user de la sorte. Dieux ne punirez-
 „ vous point la perfide , s'écrie Amintor ,

„ les mains au ciel ! J'ai voulu plusieurs fois,
„ dit Alcyre, vous avertir de se qui se passoit,
„ mais j'ai toujours craint de vous affliger. „
Amintor après avoir pensé quelque temps,
reprit ainsi la parole : „ J'aurois bien lieu de
„ me plaindre de vous , Alcyre , pour m'a-
„ voir enlevé Clarinte , si en recherchant ses
„ bonnes graces , nous nous en étions fait
„ un mystere ; mais je ne puis vous faire un
„ crime d'avoir obtenu le prix que nous
„ disputons tous deux. Je me dois plus tôt
„ louer de vous , puisque vous voulez
„ bien me tirer de mon erreur. Pour mettre
„ le comble à ma reconnoissance , il ne vous
„ reste plus qu'à me convaincre par mes pro-
„ pres yeux. Je ferai , répondit Alcidon, tout
„ ce qui dépendra de moi pour votre satis-
„ faction , mais ne seroit-ce point plus tôt
„ augmenter votre déplaisir ? Tant mieux ,
„ dit Amintor , j'en prendrai avec plus de
„ résolution le parti que je dois.

Quoiqu'Alcyre eût prévû cette demande,
il faignit qu'elle l'embarraffoit. „ J'ignore ,
„ répondit-il enfin , comment je pourrai sa-
„ tisfaire votre curiosité ; car il faudroit
„ vous cacher dans sa chambre , & je n'y en-
„ tre pas tous les jours , mais seulement lors-
„ qu'elle me fait avertir , & que tout le
„ monde est déjà couché. Il me suffit , dit
„ Amintor , de vous y accompagner. A cette
„ condition , répondit Alcyre , peut-être

142 *La III. Partie de l'Astrée.*

» dès ce soir vous serez satisfait ; attendez-
» moi seulement. Amintor le promet , & ils
» se séparèrent.

La nuit étant avancée , Alcyre qui avoit concerté toutes ses mesures , vient trouver Amintor. Clarinte occupoit un appartement dans le palais. On entroit dans sa chambre , par deux endroits ; par l'un on trouvoit une grande sale , & une anti-chambre ; avant que d'y entrer par l'autre, il falloit passer une galerie obscure , qui par une porte dérobée conduisoit dans un cabinet où Clarinte couchoit d'ordinaire ; & quand on vouloit passer outre , sans entrer dans ce cabinet , par une grande sale qui menoit hors du palais. Alcyre ayant amené Amintor dans cette galerie obscure , où ils étoient sans lumière , il lui dit : » Amintor , vous verrez que dès que
» je frapperai à la porte du cabinet , on vien-
» dra m'ouvrir ; mais dès que je serai entré ,
» je vous supplie de vous en retourner sans
» bruit. » Puis le laissant à quelques pas , il feignit de grater à la porte du cabinet , & vint à celle de la sale qui étoit proche. Peu de temps après il rejoint Amintor , & lui dit ,
» j'ai entendu qu'elles se levent ; cependant
» éloignez-vous encore , de peur que l'on ne
» vous voye , quand on ouvrira , si les flam-
» beaux ne sont pas éteints. » Amintor qui étoit sans soupçon s'éloigne ; & Alcyre ouvrant la porte qui conduisoit dans la grande

fale , la referme incontinent. Amintor ne douta point qu'il ne fût en effet entré chés Clarinte. Pour s'en affurer mieux , il s'approche , prête une oreille attentive , & crut entendre quelque bruit. Amintor étoit au défefpoir. Il auroit éclaté fans doute , fans la parole qu'il avoit donnée à Alcyre. Il fe retira donc , mais fi affligé , qu'il ne put dormir de toute la nuit. Cependant Alcyre , pour mieux cacher fon artifice , passa cette même nuit dans quelques grottes d'un jardin dont il avoit pris la clé. Quelle prudence doit avoir un amant , pour éviter les pieges de fon rival ! Amintor se livra tellement à fa douleur , qu'il tomba malade ; & Clarinte l'ayant fçû par le bruit public , réfolut de l'aller voir. Elle le trouva fi triste , qu'elle ne put s'empêcher de lui en marquer fon étonnement ; mais les medecins qui survinrent ne permirent pas à Amintor de s'expliquer. Cependant Alcyre ne le quittoit point ; il ne vouloit pas que Clarinte pût le détromper , où qu'on lui fit connoître la verité. Mais , comme il étoit nécessaire qu'il imposât auffi à Clarinte , afin qu'elle évitât Amintor , comme Amintor l'évitoit ; un jour qu'il étoit dans la chambre de celui-ci , il fit semblant de vouloir écrire quelque chose qui lui étoit d'une grande importance. Et comme s'il n'eût pû trouver les expressions dont il avoit besoin , il effaçoit un mot , puis une li-

144 *La III. Partie de l'Astrée.*

gne entiere, & déchira enfin le papier. Amintor qui ignoroit la cause de ce dépit apparent, lui demanda ce qu'il avoit. » Ce matin, » dit Alcyre, le roi m'a commandé de faire » pour lui une lettre de remercement à une » dame, à l'occasion de quelques faveurs qu'il » en a reçues; mais je suis aujourd'hui le plus » stupide des hommes, & je ne puis écrire » deux mots de suite. » Amintor voulut essayer si son mal lui permettroit de faire cette lettre pour son ami. Il la fit ainsi, après y avoir songé quelque temps :

C'est plus à mon amour extrême, qu'à mon faible mérite que vous avez mesuré vos faveurs. Mais comment vous en remercier dignement? Comment vous faire comprendre quelle est ma reconnoissance? Elle égale, s'il se peut l'excès de ma passion qui est infinie, comme vous l'êtes par vos qualités.

Alcyre après avoir loué Amintor, & la vivacité de son esprit, après lui avoir rendu mille actions de grâces de ce qu'il l'a tiré de l'embarras où il étoit, se retire sous prétexte de transcrire la lettre, & de la porter ensuite au roi. Cependant il la ferme, & vient trouver Clarinte. Deux jours s'étoient passés depuis la dernière visite qu'elle avoit rendue à Amintor, & qu'elle l'avoit quitté si mécontente; elle lui demanda comment il se portoit; & Alcyre feignant d'ignorer que son ami l'aimât, répondit froidement. » Je croi,
» madame,

» madame , qu'il fera bientôt guéri , car les
» medecins prétendent que son mal ne vient
» que d'une grande tristesse ; & je le vis hier
» nageant dans la joye. Vous me surprenez ,
» dit Clarinte , car il y a deux jours à peine
» put-il ouvrir la bouche pour me parler.
» J'ignore quel il étoit , lorsque vous l'avez
» vû , répondit Alcyre ; mais je sçai qu'il me
» parut hier l'homme du monde le plus con-
» tent ; & ce n'est pas sans raison , si l'on doit
» être content , lorsqu'on a obtenu ce que
» l'on désiroit. Alcyre , dit incontinent Cla-
» rinte , faites-moi part de son bonheur , afin
» que je m'en réjouisse comme sa parente &
» comme son amie. *Je vous obéirois volon-*
» tiers , madame , si je pouvois compter sur
» votre discretion. Vous le pouvez inter-
» rompit Clarinte , & je vous jure un secret
» inviolable. Sçachez, continua Alcyre, qu'A-
» mintor s'est laissé surprendre aux charmes
» d'une des plus belles personnes de la cour ,
» & que s'étant figuré qu'elle devoit l'aimer ,
» il voulut il y a quelques jours avoir quel-
» ques preuves de son retour ; mais parce
» qu'il fut moins heureux qu'il ne l'avoit es-
» peré , il en ressentit un si grand déplaisir ,
» qu'il tomba malade. La dame en étant aver-
» tie , elle fut touchée de compassion ; elle
» vint le visiter , & connoissant la grandeur
» de son amour , elle lui a donné autant lieu
» de se louer d'elle , qu'elle lui en avoit aupa-

146 *La III. Partie de l'Astrée.*

» ravant donné de s'en plaindre. Jugez-en,
» madame, par le changement qui est arri-
» vé à son état. Ce matin il lui a écrit, & m'a
» prié de porter sa lettre, parce qu'il n'a con-
» fiance en personne.

Clarinte, à cette nouvelle, ne put s'em-
pêcher de rougir ; & pour cacher son embar-
ras elle feignit de se moucher. Elle lui de-
manda en même temps qui étoit cette dame,
sans ôter le mouchoir, pour empêcher qu'Al-
cyre ne s'apperçût du changement de sa
voix. » C'est, dit Alcyre, ce que je ne puis,
» ni ne dois vous expliquer ; mais afin que
» vous ajoutiez foi à mes paroles, je vais
» vous montrer la lettre, bien qu'elle soit
» cachetée, parce que je reprendrai bien son
» cachet, sans qu'il le sçache. », En même
temps il ouvre la lettre & la présente à Cla-
rinte. Clarinte reconnut le caractère : ce qui
lui fit croire tout ce qu'Alcyre lui avoit dit.
Elle lut cette lettre avec beaucoup d'émo-
tion, & désira encore plus de sçavoir à qui
elle s'adreffoit. » Madame, dit Alcyre, je
» vous aurois d'abord nommé la personne,
» si je ne m'étois engagé au secret par les ser-
» mens les plus inviolables. Ne vous suffit-il
» pas de sçavoir que c'est une des plus belles
» dames de la cour. Je le croi, dit-elle, puis-
» que vous l'assurez ; mais aussi, puisque
» vous refusez de me dire son nom, ne pou-
» vant me venger d'une autre manière, je ne

» veux pas qu'elle ait le plaisir de lire cette
» lettre, » & incontinent elle la déchira. Alcyré feignit d'abord de s'y opposer, puis de se consoler, quand il n'y vit plus de remède. Pourroit-on imaginer un plus grand artifice ! Clarinte abusée par la lettre, & Aminor trompé par les privautés qu'il croyoit avoir vues, étoient si mécontents l'un de l'autre, qu'ils n'attendoient plus que l'occasion de se voir, pour en venir aux derniers reproches.

Admirez, mon pere, comment la fortune prépare les voyes à ceux qu'elle veut favoriser. Car ce n'est qu'à la faveur de cette dissension qu'Alcidon, pour m'obéir, s'insinua dans les bonnes graces de Clarinte. Il a déguisé dans le discours que vous avez entendu, son infidélité. Cependant, quoique j'aye gardé le silence ; quoique j'aye dissimulé, lorsqu'il vint me retrouver pour la première fois, je n'ignorois pas que s'il avoit demeuré si long-temps, sans me donner de ses nouvelles, je devois m'en prendre à son changement ; je sçavois à n'en pouvoir douter, qu'après la mort de Thorismond il vit dans l'Aquitaine Clarinte, & qu'il l'aima. Alcidon, continua-t'elle, en se tournant de son côté, vous sçavez que je dis vrai, & que peu de temps après l'accident de Damon & de Madonthe, vous suivîtes Thierry dans ses voyages, qu'au siege d'une ville vous vî-

148 *La III. Partie de l'Astrée.*

tes Clarinte , que peut-être l'auriez-vous aimée plus long-temps, si Thierry n'étoit venu à mourir presqu'aussi-tôt qu'il fut roi , & si le grand Euric en vous occupant à différentes expéditions ne vous l'avoit fait oublier , comme vous m'aviez oubliée avant elle. Je vous dirai plus , Alcidon. Je pourrois vous raconter le commencement & le progrès de cette passion , & tant de circonstances de votre vie , que vous seriez dans un étrange étonnement.

Ce n'est pas , sage Adamas , que je veuille lui reprocher son inconstance ; son âge la permettoit , & il ne me devoit pas une plus grande fidélité ; je veux seulement vous faire entendre qu'il lui en couta peu, pour feindre l'attachement que je lui demandois.

» J'avoue , interrompit Alcidon , que j'ai vû
» en effet Clarinte , par une rencontre inef-
» perée. Le roi assiegeoit une ville ; il y eut
» quelque suspension d'armes , pendant la-
» quelle m'étant approché de la muraille ,
» j'apperçus Clarinte sur les creneaux , qui
» parloit à quelqu'un des nôtres. J'avoueraï
» encore qu'elle me parut d'une beauté ad-
» mirable , & qu'elle pensa me couter la vie ,
» parce que la suspension ayant fini , tandis
» que j'étois occupé à considérer Clarinte ,
» je fus incontinent couvert de flèches , &
» de traits. Mais je n'avoueraï jamais qu'elle
» m'ait fait manquer à ce que je vous dois. Al-

» Alcidon , reprit Daphnide , nous en croirons
» tout ce qu'il vous plaira ; mais enfin lors-
» que pour m'obéir vous lui parlâtes d'a-
» mour , ce n'étoit pas la première fois que
» vous lui teniez ce langage.

Cependant , comme le roi même lui avoit raconté ce qui s'étoit passé entre nous , elle rebuta d'abord Alcidon ; car , mon pere , le grand Euric faisoit entendre à Clarinte qu'il ne me recherchoit que pour Alcidon. Un jour qu'il se promenoit sur le Rhône avec l'élite de la cour , je remarquai qu'Alcidon s'approcha de Clarinte , & qu'après lui avoir parlé quelque temps , il lui donna un papier qu'elle déplia , & qu'elle jeta ensuite dans le fleuve , sans le lire. Je ne pus alors entendre leur entretien ; mais je sçus depuis par Alcidon qu'il lui avoit dit : » ne soyez point
» surprise , madame , si je viens tenter ici ce
» que je n'ai pû obtenir ailleurs , & si j'ai mis
» sur ce papier une partie des choses que je
» ne puis vous dire. » En même temps il lui présenta ce papier qu'elle reçut dans la crainte d'être remarquée si elle le refusoit ; puis elle le jeta en lui reprochant son inconstance. » Ah , madame , dit alors Alcidon , pour-
» quoi rebutez-vous ainsi les plus sinceres
» hommages qui vous ayent jamais été of-
» ferts ?

Tandis qu'Alcidon parloit à Clarinte , le roi m'entretenoit ; néanmoins je n'étois pas

150 *La III. Partie de l'Astrée.*

si attentive à ses discours, que je ne les observasse tous deux. Je fis même remarquer à Euric que le chevalier donnoit une lettre, enforte qu'il put la voir déchirer. Je fus ravie qu'il s'apperçût de cette nouvelle passion, n'ignorant pas qu'en de semblables affaires, il ne faut qu'en montrer un peu, & laisser à la jalousie le soin de faire le reste. Depuis ce jour Alcidon poursuivit tellement son entreprise, que la belle Clarinte pensant tout à la fois gagner Euric, & se faire regretter d'Alcidon, feignit de lui vouloir du bien; car elle sçavoit que pour rappeler un amant il n'étoit rien tel que la jalousie: non qu'elle aimât le roi ou Amintor; elle n'étoit que piquée contre celui-ci, & son ambition lui faisoit désirer d'être aimée du prince. Dans cette considération, elle commença d'écouter le chevalier, & à lui faire de petites faveurs. Pour moi j'en étois charmée; je prévoyois bien que si le roi s'en appercevoit, il s'en tiendrait offensé. Aussi, lorsque je pouvois entretenir Alcidon en particulier, je le sollicitois de redoubler ses assiduités, à la vue même du prince, mais avec discrétion. Il suivit si bien mes conseils, qu'Amintor, que le roi, & que toute la cour s'apperçurent de leur intelligence. Elle éclata d'autant mieux qu'au commencement ils ne croyoient point s'aimer, & que pour arriver au but qu'ils se proposoient en secret, ils devoient faire con-

noître cette même intelligence.

Pendant qu'ils vivoient de la sorte, Amintor essayoit de bannir Clarinte de son cœur. Il étoit trop genereux pour aimer volontairement une personne qu'il croyoit avoir si lâchement trahie ; d'un autre côté Clarinte qui croyoit devoir le hair , puisqu'il l'avoit abandonnée , ressentoit un vif dépit contre lui , qu'elle dissimuloit pourtant. Elle ne put se défendre de cette extrême tristesse qui peint sur le visage les ennuis même que l'on veut tenir cachés ; & quelqu'indisposition se joignant à cette tristesse , elle fut obligée de garder le lit , où elle ne faisoit que soupirer & se plaindre. Amintor en fut averti aussitôt , mais il étoit trop irrité pour être attendri de son état. Le mal augmentant chaque jour , il sçut qu'une nuit elle avoit eu des défaillances qui avoient pensé l'emporter. Il ne put tenir davantage ; il se fit porter tout malade qu'il étoit chés Clarinte. Il la trouva mieux qu'on ne lui avoit dit. Clarinte qui ne s'attendoit point à cette visite , & qui croyoit qu'Amintor venoit pour la tromper encore , n'oublia rien pour lui déplaire.

Dans cette vue , après quelques discours généraux , elle lui demanda des nouvelles de la cour ; „ car , dit-elle , en l'état où je suis , „ je n'en sçai que ce que l'on vient m'apprendre par pitié. En revanche , ajouta-t'elle , „ je vous apprendrai des miennes. Madame ,

152 *La III. Partie de l'Astrée.*

» dit froidement Amintor , il y a si long-
» temps que je suis malade , que ce n'est pas
» à moi qu'il faut s'adresser ; mais n'étant
» venu ici que pour sçavoir des vôtres , vous
» m'obligerez infiniment de m'en dire. Ce-
» pendant je me réjouis de vous voir en meil-
» leure santé qu'on ne me l'avoit dit ce matin.
» Aviez-vous crû , répondit Clarinte , me
» trouver sans vie ? Non , non ; je veux mê-
» me vous prouver que mes pensées tendent
» bien ailleurs. » Alors passant la main sous le
chevet , elle en tira un papier qu'elle lui
présenta. » Tenez , Amintor , continua-t'el-
» le , lisez ces vers sur les fleurs que vous
» voyés ; puis je vous en nommerai l'auteur ,
» si vous ne pouvez le deviner. » Amintor
lut ce quatrain :

Que votre sort est doux ! qu'il a pour moi d'appas !

Belles fleurs que cueillit Amynte ,

Vous mourrez auprès de Clarinte.

O Dieux ! qui n'envieroit un semblable trépas !

Il s'imagina d'abord que les vers étoient
d'Alcyre ; mais il n'y reconnut ni le tour de
son esprit , ni le caractère de sa main. Clarin-
te voyant qu'il n'en pouvoit deviner l'au-
teur , les reprit , & se tournant vers Amin-
tor , » Je conçois , lui dit-elle , que vous
» vous tourmentez en vain. J'avoue , mada-
» me , répondit-il , que le sens des vers dé-
» range ma conjecture , à moins que l'auteur

» pour se déguiser , ne se feigne moins favo-
» risé qu'il ne l'est en effet. Vous figurez-
» vous , reprit incontinent Clarinte , que
» j'accorde des faveurs à quelqu'un , & que
» je ressemble à celle à qui vous faites de si
» beaux remerciemens ? Si vous avez oublié
» la maniere dont j'ai vécu avec vous , sou-
» venez-vous que ce n'est point de moi qu'il
» faut attendre des faveurs. Ah madame, ré-
» pondit-il en soupirant , de tant de services
» que je me suis efforcé de vous rendre , il ne
» me reste que le souvenir de vos rigueurs !
» Mais aussi comment pourrois-je démentir
» mes propres yeux ?

Clarinte souffroit beaucoup ; mais quand elle entendit Amintor tenir ce langage ,
» Qu'avez-vous vû , lui dit-elle d'un ton fu-
» rieux , qui puisse être à mon désavantage ?
» Et comme il ne répondoit point, non, non,
» Amintor , continua-t'elle, ne cachez point
» votre haine sous le voile du respect , &
» pour excuser vos perfidies , cessez de me les
» imputer. Ni Amintor , ni tous les hom-
» mes ensemble ne peuvent rien me repro-
» cher : au lieu que mes yeux m'ont appris
» que vous êtes un monstre de perfidie , &
» d'ingratitude. Que ce moment , dit Amin-
» tor , soit le dernier de ma vie , si jamais j'ai
» manqué à la fidélité que je vous dois ! Mais
» si vous me permettez. Oui , oui , in-
» terrompit-elle brusquement , dites ce que

154 *La III. Partie de l'Astrée.*

» vous sçavez. J'avois résolu de me cacher à
» moi-même, s'il avoit été possible, ce que
» j'ai vû, ce que vous m'ordonnez de vous
» dire. J'attens avec la dernière impatience
» que vous vous soyez expliqué, dit Clarin-
» te, pour vous faire avouer ensuite que
» vous êtes le plus perfide, & le plus ingrat
» des hommes; & je vous en convaincrai par
» votre écriture même. » Amintor se tût
quelque temps, & reprit ainsi: » Puisque
» vous me le commandez, madame, & que
» vous me promettez de m'éclaircir à votre
» tour un mystère qui me semble impenetra-
» ble; vous allez être obéie; mais puissent
» les dieux, si je trahis la vérité, me punir
» incontinent. Lorsque vous m'avez mon-
» tré ces vers, j'ai crû que l'heureux Alcyre
» en étoit l'auteur; mais lorsque je l'ai vû se
» plaindre que ces fleurs eussent le bonheur
» qu'il désiroit, j'ai changé à l'instant d'opi-
» nion; car je l'ai vû tant de fois entrer pen-
» dant la nuit dans votre appartement. . . .
» O dieu! interrompit Clarinte. Vous avez
» vu Alcyre entrer pendant la nuit dans mon
» appartement? Oui, madame, je l'ai vû,
» répondit Amintor, & de mes propres
» yeux, j'ose même en prendre le ciel à té-
» moin. O l'insigne, ô la détestable calom-
» nie, dit Clarinte! Et vous dieux protec-
» teurs de l'innocence, punissez ces impos-
» tures! Il n'est plus temps de dissimuler,

» continua-t'elle , en s'adressant à Amintor ,
» l'honneur m'est plus cher que la vie. Dites-
» moi quand & comment vous avez vû Al-
» cyre entrer dans mon appartement ; où je
» vous crois l'inventeur de cette horrible ca-
» lomnie. Madame, répondit-il froidement ,
» c'est Alcyre qui m'a désillé les yeux. Il a
» commencé par me dire , il m'a fait voir en-
» suite à cause de mon incredulité les extrê-
» mes faveurs qu'il reçoit de vous , & je l'ai
» accompagné jusqu'à la porte de votre
» chambre. » Sur cela il lui fit le détail de
tout ce qui s'étoit passé entre Alcyre & lui.

Clarinté fut si étonnée de cette calomnie,
qu'elle demeura quelque temps sans pou-
voir parler. Mais enfin revenant à elle même
& recueillant ses esprits : „ Est-il possible, dit-
„ elle , qu'il y ait des hommes aussi méchans,
„ que doit l'être Alcyre , & que les dieux ne
„ l'ayent point encore puni ? Je vous pro-
„ teste , Amintor , je vous jure par toutes
„ les divinités que ce récit est un tissu de ca-
„ lomnies. Au nom de notre amitié passée ,
„ & des sermens que vous m'avez tant de
„ fois réitérés , au nom des liens qui nous
„ unissent , Amintor développez cet artifice
„ monstrueux : à ce prix , je vous pardonne
„ l'offense que vous m'avez faite par votre
„ crédulité. Je pourrois à l'instant vous dé-
„ sabuser ; mais je veux pour ma satisfaction
„ que vous soyez détrompé par Alcyre , &

156 *La III. Partie de l'Astrée.*

» par vos propres yeux , puisqu'Alcyre &
» vos yeux vous ont déçu. Il vient souvent
» me trouver , dites-vous ; éclairez-le , &
» vous verrez qu'il va ailleurs. Cependant
» je veux vous convaincre tout à l'heure
» qu'Alcyre a bien manqué de jugement ,
» lorsqu'il a tramé cet indigne complot.
» Vous m'avez dit qu'il vous avoit conduit
» à la porte de mon cabinet , le jour même
» qu'Euric à la priere de Daphnide accor-
» da la liberté à ce prisonnier. C'étoit le
» quinze de la lune de Mars , je dois m'en
» souvenir à cause d'un accident qui m'arri-
» va. Or plus de huit jours auparavant , &
» plus de huit jours après j'ai couché toutes
» les nuits chés ma mere. Et je veux que
» vous entendiez sur cela les témoignages de
» tous mes domestiques. A l'instant elle ap-
» pelle ses filles , & devant Amintor elles ve-
» rifient tellement l'imposture , qu'il ne pou-
» voit plus avoir aucun doute.

Jugez , mon pere , quel dut être l'éton-
nement du chevalier , lui qui avoit cru si po-
sitivement le contraire de ce qu'il voyoit
bien prouvé. Après que les filles de Clarinte
se furent retirées , il reprit la parole en ces ter-
mes : » Madame , Alcyre a manqué à mon
» égard , & m'a fait manquer au vôtre : Je
» reconnois tout ensemble mon erreur , & son
» indigne artifice ; je commence donc , ajou-
» ta-t'il , en se jettant aux genoux de Clai-

„te , par vous demander pardon de ma cré-
„dibilité ; puis , quand j'aurai obtenu ce par-
„don , en considération de mon amour , je
„sçaurai d'Alcyre pour quelle raison il m'a
„fait une si cruelle offense , & pourquoi il
„a voulu ternir la réputation de Clarinte.

Clarinte , qui au milieu même de ses dé-
pits les plus violens avoit toujours conservé
un fonds d'estime pour Amintor , le releva
avec bonté , & lui dit les larmes aux yeux :
„ Quel que fût l'artifice d'Alcyre , vous ne
„deviez point croire des choses qui m'é-
„toient si defavantageuses , & vous m'avez
„fait en les croyant la plus piquante des in-
„justices. Mais lorsque je considère l'affec-
„tion que vous m'avez marquée , je ne puis
„m'en prendre qu'à votre jalousie ; & puis-
„que vous ne m'avez offensée , que parce
„que vous m'aimiez , je vous pardonne , à
„ces deux conditions pourtant : l'une , que
„vous suivrez Alcyre , pour sçavoir où il va ,
„lorsqu'il se vante de me venir trouver ; l'au-
„tre que vous ne vous ressentirez jamais de
„cette offense contre Alcyre , vous m'offen-
„seriez plus que lui , parce que vous feriez
„sçavoir à toute la cour , ce qu'il n'a fait en-
„tendre qu'à vous seul ; & vous sçavez com-
„bien facilement la calomnie flétrit notre
„réputation. Madame , dit Amintor , con-
„siderez , je vous supplie , que je dois faire
„connoître à cet imposteur ; que je ne suis

158 *La III. Partie de l'Astrée.*

„ pas homme à souffrir de telles offenses ,
„ & qu'encore que celle-ci fût ignorée, no-
„ tre propre conscience vaut mille témoins.
„ Se peut-il Amintor, poursuivit Clarinte ,
„ que j'aye si peu d'empire sur vous, & que
„ vous consultiez plus votre ressentiment
„ que ma réputation. Madame, interrom-
„ pit le chevalier, je vous obéirai, mais à
„ condition que vous m'expliquerez la per-
„ fidie dont vous m'accusez, & que vous
„ me direz si Alcyre n'est point ici pour
„ quelque chose. Cela pourroit-être, dit-
„ elle; mais je ne puis croire qu'il vous ait
„ rien supposé, car je reconnois votre main.
„ Alors lui montrant un papier, pouvez-
„ vous nier, continua-t'elle, que ce soit là
„ votre caractère? Non, madame, je ne le
„ nie point, répondit-il, après avoir confi-
„ déré quelque temps ce papier; mais il faut
„ avouer qu'Alcyre est bien le plus artifi-
„ cieux des hommes. J'ai écrit cette lettre,
„ il est vrai, je la lui ai donnée sans cachet, &
„ seulement comme une copie. „ En même
„ temps il lui raconta tout ce qui s'étoit véri-
„ tablement passé dans cette affaire. „ Mais
„ permettez-moi, continua-t'il, que j'en-
„ voye chercher des tablettes où j'ai mis le
„ papier qu'Alcyre a barbouillé, lorsqu'il
„ feignit de ne pouvoir répondre aux inten-
„ tions du roi; & vous verrez que ce que j'ai
„ écrit étoit uniquement pour le soulager :

„ ainsi que je l'ai dit. Clarinte souhaita de
„ voir le papier ; on l'apporta incontinent ;
„ & convaincue enfin qu'Amintor ne lui
„ avoit point imposé, elle lui dit, en lui ten-
„ dant la main : Je vous demande pardon,
„ Amintor, de vous avoir rendu si mal la
„ justice qui vous est due ; je vous proteste
„ que nul artifice ne pourra désormais me
„ rendre votre affection suspecte. Madame,
„ répondit Amintor, voici le plus beau jour
„ de ma vie, puisqu'il m'a fait connoître
„ que mes yeux m'avoient trahi, & à vous
„ que je suis toujours le même.

Il vouloit continuer ; mais le roi survint dans le moment presque seul, pour ne point incommoder Clarinte qu'il venoit visiter, ayant été averti de son mal. On l'attendoit si peu qu'il surprit le papier qui étoit encore sur le lit. Pour Amintor, il serra promptement le sien. Euric se jeta si promptement sur celui de Clarinte qu'elle ne put jamais l'empêcher de le prendre. Lorsqu'il se fut retiré, & qu'il vit le remerciement que faisoit Amintor, jugez quel il devint. La jalousie est ordinaire aux amans, mais personne n'en fut jamais si susceptible qu'Euric, soit qu'il aimât avec plus de violence, ou qu'un courage si généreux ne pût souffrir de partage. De la jalousie, il passa bientôt à la haine, & sa haine éclatant, la cour eut de quoi satisfaire sa curiosité, & son penchant à la médisance.

C'est ainsi qu'amour se joue ordinairement de ceux qui le servent. Je veux brouiller Euric & Clarinte ; & pour y réussir, je me fers d'Alcidon. Amour suscite Alcyre qui sans moi exécute ce que je désirois , par une lettre tombée entre les mains du roi. Alcyre veut enlever à Clarinte un amant , & par ses artifices lui faire hair un rival ; mais au contraire le mécontentement de Clarinte l'engage à écouter Alcidon , & par là Alcyre, au lieu d'un rival en trouve deux. D'un autre côté Alcidon qui donne des vers à Clarinte , occasionne par ces mêmes vers la reconciliation d'Amintor avec elle. Alcyre tire une lettre des mains d'Amintor pour le faire hair de la belle Clarinte , & cette lettre lui fait perdre à lui-même l'honneur de ses bonnes graces. Mais ce qu'il y a d'affligeant pour moi , & ce qui m'a déterminée à venir dans ces contrées , en voulant ravir un serviteur à Clarinte , je lui en donnai un , & me le ravis à moi-même ; car depuis Alcidon n'aima plus qu'elle , & ne fut plus à moi que de bouche. O inconstance des hommes, qui pourra jamais vous fixer !

Ce qu'Alcidon avoit commencé par mes ordres , il le continua par inclination. Ainsi Clarinte put bien se vanter que si je lui avois enlevé un serviteur qu'elle n'aimoit que par ambition , elle m'en avoit ravi un que j'aimois véritablement. Il est vrai que le plaisir
d'avoir

d'avoir écarté une si dangereuse rivale m'empêcha de ressentir la perte que je faisois; mais ce plaisir m'échappa bientôt. A peine m'applaudissois-je de ma victoire , qu'il me fallut reprendre les armes contre une nouvelle ennemie.

Euric se proposa de punir Clarinte , en lui donnant de la jalousie , & en comblant de ses faveurs une autre personne. Il se donna tout entier à cette Adélonde dont je vous ai parlé. J'en conçus en particulier un tel dépit , que je voulus plusieurs fois rompre avec Euric. Je l'eusse fait sans doute , si Alcidon ne m'en eût détournée par des conseils salutaires , & si par sa patience il n'avoit fait en sorte que je me vainquis moi-même , & ma rivale , & le roi.

Adélonde flattée de la préférence que lui donnoit Euric , porta loin ses prétentions ; elle ne vit plus qu'à regret un époux qu'elle estimoit auparavant , quoique beaucoup plus âgé qu'elle , parce qu'il étoit d'une naissance illustre. Il vivoit trop long temps au gré de ses desirs. D'un autre côté , quelque violente que parût la passion du prince , elle ne songeoit qu'à l'augmenter. On lui proposa d'employer les charmes , pour le retenir dans ses fers. Elle employa les charmes. Elle donna à son amant un bracelet de ses cheveux , ou des lions servoient à le fermer. Telle étoit la vertu de ces lions , qu'Eur-

ric ne devoit aimer qu'Adelonde , tant qu'il les porteroit. Encore si elle s'étoit bornée là , mais elle lui dit qu'un sçavant druide instruit des complots qui se tramoient contre sa vie , & contre son état , avoit fait ces lions sous de certaines constellations , & avec tant d'art , que tant qu'il les auroit au bras , tous ces complots échoueroient , & qu'il en seroit même averti par les lions qui le serroient doucement.

Mais écoutez, mon pere , comment le ciel se plait à confondre ceux qui employent des moyens injustes pour arriver à leur but. Dès qu'Euric fut informé qu'Adelonde avoit eu recours à la magie , il crut que l'amour qu'il avoit eu pour elle en étoit l'effet , & depuis il eut pour elle tant d'horreur , qu'il ne lui donnoit plus que les noms odieux de Circé , & de Medée. Le roi revint à moi. Alcidon continua d'aimer & de servir Clarinte à mes yeux , sans me rendre aucun de ces devoirs qu'il m'eût rendu , s'il avoit été fidele. Pour moi au milieu des soins qu'il me falloit prendre , pour conserver les bonnes graces du roi , au milieu des inquiétudes que me donnoit son humeur volage , je n'étois sensible qu'à l'infidelité d'Alcidon.

Il arriva enfin que le roi rebuté de Clarinte & d'Adelonde , s'attacha uniquement à moi , & qu'il déclara ce que je souhaitois depuis si long-temps , qu'il vouloit m'élever

au trône. Hélas ! j'éprouvai bien alors que les dieux ne nous accordent pas pour long-temps un grand bien. Au milieu des réjouissances publiques, & des préparatifs des nôtres, un parricide détestable animé par quelque furie, me ravit le roi d'entre les bras, & lui perce le cœur. Cette nouvelle funeste me fut apportée par les clameurs du peuple qui redemandoit son pere & son maître. Je ne puis, mon pere, vous rendre compte de ce qui se passa alors en moi. Je fus long-temps évanouie: heureuse si j'étois morte avec un si bon prince, & si l'on m'avoit enfermée dans le même tombeau !

Tandis que je me consumois en regrets, sans pouvoir trouver ni consolation, ni repos, Alcidon, pour mettre le comble à mes ennuis, laisse tout à coup Clarinte, & revient à moi avec la même hardiesse que s'il m'avoit toujours aimée. Si j'en fus surprise, je ne m'en trouvai pas moins offensée: il me sembloit que c'étoit trop abuser de mes bontés, que de venir me parler de son amour, sans m'avoir demandé pardon de l'outrage qu'il m'avoit fait. J'essuyai deux ou trois fois ses discours, sans lui répondre; mis enfin la patience m'échappant: » Alcidon, lui dis-je, » cessez de me tenir un langage qui n'est plus » de saison entre nous; nous sommes trop » differents de ce que nous étions l'un & l'autre, pour les continuer. » Il vouloit me ré-

164 *La III. Partie de l'Astrée.*

pondre ; mais je l'interrompis. » Oui, Alcidon , continuai je , nous avons changé tous deux ; moi , parce que si j'ai crû autrefois que vous n'aimiez que Daphnide , je suis maintenant assurée du contraire ; vous , parce qu'autrefois vous étiez à moi seule , & que la belle Clarinte vous possède maintenant.

Alcidon voulut se justifier , mais j'étois trop irritée pour l'écouter. Cependant il me surprit un jour que je n'étois point encore habillée , & qu'il n'y avoit dans ma chambre que Carlis & Stiliane , ces deux belles filles que vous voyez , mon pere. Il se jette à mes genoux , & proteste de ne point se lever que je ne lui aye promis de l'entendre , qu'ensuite il se soumettra à tout ce que j'ordonnerai. Je persistois à ne point l'écouter , je craignois qu'Alcidon ne me persuadât ce qu'il désiroit ; car je connoissois son langage séducteur. Mais Carlis & Stiliane s'écrierent qu'il y avoit de l'injustice dans mes refus ; elles me promirent d'ailleurs de me secourir dans ce qui pourroit arriver. Alors Alcidon s'étant levé parla tant , & sçut si bien s'excuser , que Carlis & Stiliane se déclarerent pour lui. Cependant je résistai de sorte , qu'enfin nous résolûmes d'aller consulter l'oracle , qui nous rendit cette réponse :

Pour sortir de votre peine ,
Dans le Forest quelque jour

Vous pourrez voir la fontaine

De la verité d'Amour.

Cette réponse étoit bien obscure pour nous , qui ne connoissions ni la fontaine dont il s'agit , ni cette contrée même. Alcidon , pour me faire entendre que son amour étoit sincere & véritable , s'informa de tant de côtés , qu'enfin il apprit des nouvelles de cette fontaine ; & il nous tourmenta jusqu'à ce qu'il nous eût déterminées à ce voyage. Mais une des principales raisons qui m'y engagèrent , c'est que j'esperai qu'en m'éloignant des lieux funestes où j'étois , ma douleur se calmeroit : à ce motif se joignit encore celui de la curiosité. On me racontoit des merveilles de la beauté du Forest , & de la vie heureuse qu'y menotent les bergers & les bergeres , & je voulois sçavoir si ce que la renommée en publoit , étoit véritable. Nous prîmes donc les habits que vous voyez , parce que nous étions informées que l'on alloit vêtu de la sorte en cette contrée ; & parce que nous ne voulions point être reconnues.

Vous avez entendu , mon pere , & notre vie passée , & nos disputes , & le sujet de notre voyage ; je vous conjure maintenant de nous enseigner ce que nous avons à faire pour voir cette fontaine , & de nous donner les sages conseils que vous ne refusez point à ceux qui ont recours à vous.

166 *La III. Partie de l'Astrée.*

Adamas fut charmé de la prudence, & de l'esprit de Daphnide; & comme il vit qu'elle attendoit sa réponse, il lui parla en ces termes: » Belle Daphnide votre mérite & votre » beauté sont connus dans tout l'univers. Je » loue le ciel qui vous a envoyée en ce lieu, & » je regarderai comme le plus heureux jour de » ma vie celui où je pourrai vous convaincre » aussi bien qu'Alcidon, de mon zèle pour » votre service. Pour la fontaine, il est im- » possible, madame, que vous en tiriez l'é- » claircissement que vous promet l'oracle, » sans qu'il arrive de grandes choses. La fon- » taine est en effet dans cette contrée; elle » n'est pas même loin de cette maison. Mais » il y a quelque temps qu'un sçavant druide » l'enchanté, & comme je l'ai déjà dit, le » charme ne peut être rompu que par la mort » du plus fidele amant, & de la plus fidele » amante. Cependant comme les oracles de » Thautates ne sont point menteurs, il faut » quelquefois les entendre à la lettre, & quel- » quefois dans un sens allegorique. En pre- » nant dans le sens litteral l'oracle qui vous » a été rendu, on pourroit croire que l'en- » chantement doit finir; mais ce mot quel- » que jour semble insinuer que ce temps est » éloigné. J'expliquerois donc l'oracle dans » un autre sens.

» La fontaine que vous cherchez a cette pro- » priété, qu'elle fait voir si l'on aime verita-

» blement. Ainsi le temps, les services, la
» persévérance, qui produisent le même ef-
» fet, peuvent en un sens être appelés la
» fontaine de la vérité d'Amour. Et je croi
» que l'oracle a nommé le Forest, parce qu'en
» vous éloignant du lieu de votre naissance,
» où vos affaires vous emporteroient une
» partie du temps qui doit être employé à
» vous faire connoître votre amour récipro-
» que, il vous envoie ici, où vous êtes libres
» & sans contrainte; & parce que le commer-
» ce que vous aurez avec ces bergers, & ces
» bergeres vous apprendra mieux si l'amour
» d'Alcidon est véritable, par la comparai-
» son que vous pourrez en faire avec celui des
» bergers. Mais dans quelque sens que vous
» entendiez l'oracle, vous devez demeurer
» quelque temps en cette contrée; cependant
» qu'Alcidon espere; si les dieux eussent con-
» nu que la colere de Daphnide ne dût ja-
» mais s'appaîser, ils ne lui auroient point
» ordonné d'entreprendre ce voyage.

Lorsqu'Adamas eut fini, Daphnide vou-
loit se lever, mais Alcidon supplia le druide
de la retenir, parce qu'il vouloit en sa pré-
sence se justifier. Puis se tournant vers Daph-
nide; » permettez-moi, madame, de dire
» quelques mots pour ma défense; & le drui-
» de ayant répondu que sa demande étoit
» raisonnable, il commença en ces ter-
» mes :

168 *La III. Partie de l'Astrée.*

Daphnide vous a raconté , mon pere , la suite de mes malheurs ; & j'avoue que je n'aurois point à me plaindre d'elle , si elle avoit aussi bien jugé de mes actions , qu'elle les a rapportées fidelement. Mais prévenue où par l'ambition , où par l'affection qu'elle avoit pour le roi , tout ce qu'elle voyoit en moi , lui sembloit tel qu'elle le voyoit en elle-même. C'est avec regret , Daphnide , que je vous fais ce reproche , & je voudrois qu'il m'en eût couté la vie , & n'être point en droit de le faire ! Vous avez entendu , mon pere , les motifs qui la portèrent à m'ordonner que je servisse Clarinte. Si l'on me supplante , dit-elle , vous le ferez aussi , & l'on nous éloignera de la cour. Mais , Daphnide , est-ce donc un supplice , que de passer les jours avec une personne qui nous aime ? Ah , si vous aviez moins écouté l'ambition que l'amour , vous auriez faisi une occasion qui en nous éloignant de la cour nous rendoit à nous mêmes. Pourquoi m'ordonner de servir Clarinte ? Parce que , dites-vous , elle vous aimera , & qu'Euric s'en appercevant la méprisera. Je ne plains ni le temps , ni les soins que j'ai perdus dans cette recherche , j'obéissois à Daphnide. Mais ne puis-je pas me plaindre de ce qu'elle m'impute , quand je reviens à elle , une faute qu'elle a faite elle-même ? Comment a-t'elle pû oublier
les

les sermens qu'elle me fit , de prendre sur son compte tout ce que je ferois pour Clarinte ?

Mais , direz-vous , lorsqu'Euric la quitta, vous deviez la quitter aussi. Si je l'eusse quittée , ne se pouvoit-il pas qu'alors le roi revînt à elle ? Et si vous vouliez que je revinsse à vous , que ne me l'ordonniez vous ? Ne devois-je pas attendre vos ordres ? Cependant à peine Euric est mort que j'abandonne Clarinte , parce que les prétextes de la servir ne subsistoient plus.

Peut-être , mon pere , me demanderez-vous pourquoi la belle Daphnide qui m'avoit montré tant de bonne volonté , dans le temps même qu'elle étoit aimée d'Euric , n'auroit pas voulu me recevoir après la mort de ce prince , si elle ne m'avoit reconnu coupable des fautes dont elle m'accuse. Il est vrai que d'abord elle n'aima Euric que par ambition, & comme elle le disoit , par raison d'état ; mais elle l'aima dans la suite , comme il le meritoit , c'est-à-dire pour sa personne. La douleur , les regrets , les déplaisirs qu'elle témoigna à sa mort n'en sont que de trop bons garants. Mais , belle Daphnide , que vous ayez aimé le grand Euric non par raison d'état , mais d'un amour véritable , à qui croyez-vous avoir manqué ? A quelqu'un qui ne vous aime point assez pour l'oublier ? Non , Daphnide ; Alcidon sur qui vous avez

un empire souverain, vous donneroit plus tôt sa vie, que de vous reprocher cet outrage. Pourquoi tardez-vous à lui tendre les bras? Que ne l'assurez-vous par cette action que rien ne pouvoit lui nuire que la fortune du grand Euric, comme rien n'a pû résister au grand Euric que la mort? Pourquoi voulez-vous m'affliger plus long-temps, & me faire expier un crime que je n'ai point commis?

A ces mots, Alcidon se jette aux genoux de la belle Daphnide, & lui prenant la main :
 » Je jure, dit-il, par cette main, que jamais
 » mon cœur n'a rendu d'hommage qu'à
 » vous seule, & que vous seule aurez tou-
 » jours tout pouvoir sur moi. Ordonnez
 » d'Alcidon, & de sa fortune ce qu'il vous
 » plaira. Et vous mon pere, ajouta-t'il, en
 » s'adressant au druide, vous que le grand
 » Thautates a établi juge en cette contrée,
 » que tardez-vous à condamner la belle Da-
 » phnide à me rendre son cœur? Elle dit que
 » j'aime Clarinte; je proteste que je ne l'ai
 » jamais aimée? Pourquoi voudrois-je la
 » tromper? Si je ne l'aime pas, qu'ai-je à faire
 » de son amour? Et si je l'aime, peut-elle se
 » persuader que je veuille lui en im-
 » poser?

Ainsi parloit Alcidon pour sa défense, & Daphnide ne pouvant répondre que par des mots interrompus, il me semble, madame,

dit Adamas, que l'oracle est éclairci, & qu'il est temps de terminer ce differend. » Plût à dieu, s'écria Daphnide, qu'il pût être terminé de maniere qu'Alcidon & moi nous jouissions du repos que nous nous ravifons l'un à l'autre ! Voulez-vous, madame, dit Adamas, que j'en sois juge ? Je le veux, répondit Daphnide, pourvû qu'Alcidon y consente, & qu'il ne contrevienne jamais à votre arrêt. Je proteste, dit Alcidon, que rien ne peut m'empêcher de vous aimer ; mais je vous jure que si le jugement d'Adamas m'est contraire, jamais je ne vous importunerai ; & si je manque à ce serment, je veux que les sacrifices, le feu & l'eau me soient à jamais interdits.

Alors Adamas, après avoir réfléchi quelque temps, madame, dit-il, d'un air majestueux que lui donnoit sa vieillesse : » Dites-moi, vous avez bien aimé Alcidon ? Plus que ma vie, répondit-elle. Et maintenant le haïsez-vous, reprit Adamas ? Je ne hais pas sa personne, mais sa legereté, repartit Daphnide. Mais continua le druide, pouvez-vous l'en accuser par rapport à quelqu'autre que Clarinte ? Et quand il a servi Clarinte, ne l'a-t'il pas fait par votre ordre & avec repugnance ? J'avoue, dit-elle, qu'en lui donnant cet ordre, je fus imprudente, mais aussi en s'y soumettant il a bien usé de dissimulation. Mais s'il avoit

172 *La III. Partie de l'Afrée.*

» quitté Clarinte, dit Adamas, & qu'Euric
» fût retourné à elle, n'auriez vous pas blâ-
» mé Alcidon de vous avoir désobéi ? Je le
» croi, dit-elle.

» Ecoutez maintenant, vous Daphnide,
» & vous Alcidon : Le grand Thautates qui
» a formé cet univers par amour, le soutient
» par amour. De là vient qu'il a donné aux
» élemens des qualités sympathiques qui les
» lient ensemble, aux animaux le désir de
» perpetuer leur espece ; aux hommes la rai-
» son qui leur apprend à aimer dieu en ses
» créatures, & les créatures en dieu. Mais
» puisque dieu a tout fait pour l'amour, il
» n'y a donc rien de meilleur. Ainsi la raison
» nous oblige à l'aimer plus que tout autre
» chose ; & plus cet amour est connu, plus
» aussi devons-nous l'aimer.

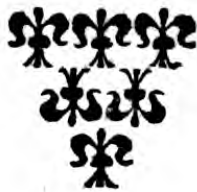
» L'oracle qui vous a été rendu confirme
» ce que je vous dis ;

Pour sortir de votre peine,
Dans le Forest quelque jour
Vous pourrez voir la fontaine
De la verité d'Amour.

C'est-à-dire, vous reconnoîtrez enfin
» dans le Forest, que veritablement vous
» vous aimez, & alors vos peines finiront.
» Daphnide puisque vous êtes assurée de l'a-
» mour d'Alcidon, car pourquoi désireroit-
» il avec tant de passion que vous l'aimassiez,

» s'il ne vous aimoit point ? Et vous Alci-
» don , puisque vous êtes assuré de l'amour
» de Daphnide , car quel autre motif pro-
» duiroit sa jalousie ? Je vous ordonne , ou
» plus tôt le grand Thautates vous le com-
» mande , que sans attendre d'autre fontaine
» de la verité d'amour , vous montriez que
» personne ne peut s'aimer plus tendrement,
» puisque personne ne le merite autant , que
» vous le méritez l'un & l'autre.

A ces mots, Adamas prenant leurs mains:
» Qu'éternelle , dit-il , puisse être votre
» union ! Alcidon ne pouvoit contenir les
» transports de sa joye ; mais la modestie de
» Daphnide témoignoit assez sa vertu. Stilia-
» ne , Carlis & Hermante partagerent la satis-
» faction d'Alcidon , & vinrent se réjouir avec
» lui de cette reconciliation , comme de la
» meilleure fortune qui lui pût arriver.





L'ASTRÉE

DE

M. D'URFÉ.

PASTORALE ALLEGORIQUE.

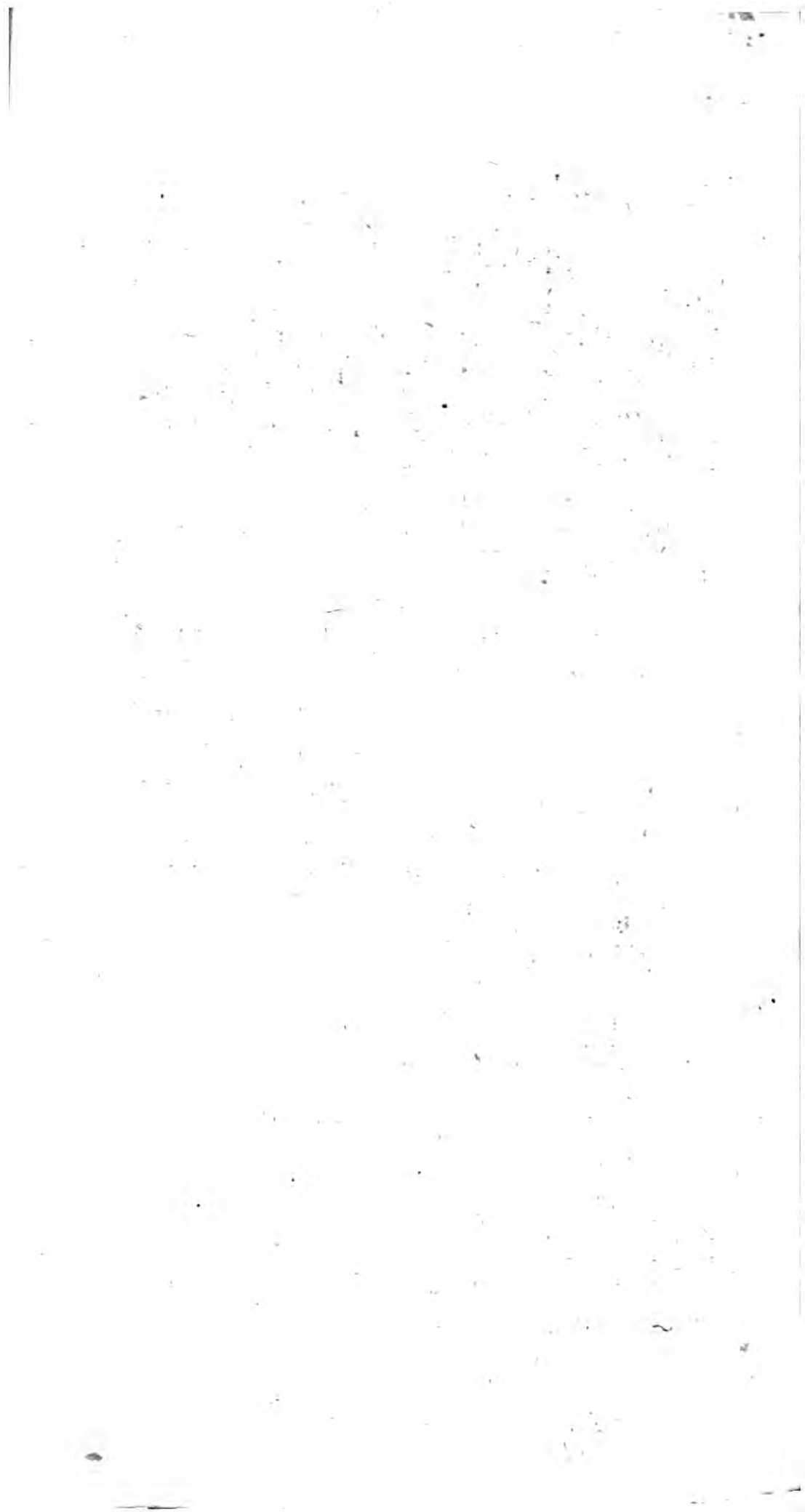
TROISIÈME PARTIE.

LIVRE CINQUIÈME.

TAndis que les choses se passoient ainsi en présence d'Adamas, les bergers & les bergeres qui étoient dans la sale avec Alexis & Leonide, après qu'ils eurent achevé leur collation, reprirent les discours qu'ils avoient laissés. Mais Astrée & Alexis, pour n'être point interrompues se promenerent dans la sale. Astrée qui retrouvoit dans Alexis tous les traits de Celadon, étoit charmée de pouvoir lui exprimer en liberté tout ce qu'elle sentoit pour elle. Alexis de son côté pouvoit plus aisement cacher son trouble, & ses discours interrompus. Elles avoient



Guétard Sculp.



déjà fait quelques tours sans rien dire, lors qu'Astrée commença enfin de la sorte :

» Que ce jour est heureux pour moi, puis-
» qu'il me fait connoître à la personne du
» monde que j'honore le plus, & que je puis
» vous assurer de l'envie que j'aurois de vous
» servir. Le gui sacré que le grand Thautates
» a bien voulu faire croître cette année dans
» notre hameau, étoit sans doute un augure
» du bonheur qu'il vouloit nous envoyer.
» C'est plus tôt, répondit Alexis, un bon-
» heur pour moi qui me suis trouvée en ces
» lieux, dans la saison que le gui doit être
» cueilli, & qui jouis encore de l'avantage de
» vous voir, & de vous connoître, ce que je
» désirois avec une passion extrême. Com-
» ment, madame, répartit Astrée, seriez-
» vous assez injuste pour croire que ces ber-
» geres, & moi en particulier, nous ne soyons
» venues ici qu'à l'occasion du gui salutaire ?
» Je croirai, madame, tout ce qu'il vous plai-
» ra, dit Alexis; mais enfin, quand je n'au-
» rois point été ici, vous seriez également ve-
» nus inviter Adamas au sacrifice d'actions
» de grâces. J'ose vous protester, madame,
» ajouta la bergere, que je n'ai eu d'autre
» objet en venant ici que l'honneur de vous
» voir. Il ne m'appartient pas de me mêler
» des cérémonies publiques; je laisse ce soin
» à nos sages pasteurs. Je serois trop flatée,
» dit Alexis, si je pouvois me le persuader

176 *La III. Partie de l'Astrée.*

» ainsi , car je ne souhaite rien plus vive-
» ment. Mais dites-moi , belle bergere , ce
» gui dont nous parlons , ou a-t'il été trou-
» vé ? Le soleil étant baissé , dit Astrée , je
» puis vous le montrer d'ici. En même temps
» ouvrant la fenêtre , elles s'y appuyerent
» toutes deux , & la belle Astrée poursuivie
» ainsi :

» Voyez-vous , madame , cette riviere qui
» semble partager la plaine en deux parties
» égales , & qui va se rendre au dessous de
» Feurs dans la Loire ; c'est le malheureux li-
» gnon. Vous pouvez découvrir sur ses
» bords notre hameau vis-à-vis de Montver-
» dun ; si vous jettez maintenant les yeux sur
» la gauche , vous verrez le temple de la bon-
» ne déesse , dont un bras de ce détestable li-
» gnon baigne les murailles. Un peu au delà ,
» & toujours sur les bords de la riviere , vous
» remarquerez un petit bois. Là est le chêne
» fortuné qui porte cette année le gui salu-
» taire. Il y a dans ce bois une chose bien sin-
» guliere. On y voit une espece de temple ,
» formé par de petits arbres pliés avec beau-
» coup d'art les uns sur les autres ; & person-
» ne ne sçait ni en quel temps il a été fait , ni
» qui y a travaillé. Nous croyons presque
» tous que c'est quelque Pan , ou Egippan ,
» ou quelqu'autre demi-dieu champêtre.
» Alexis paroissoit étonnée de ce récit , &
» pour mieux dissimuler , elle feignoit de ne

» pouvoir remarquer un lieu qu'elle con-
» noissoit mieux que la bergere. Voyez-vous,
» madame , lui disoit Astrée en avançant la
» main , ce bois qui touche presque le bord
» de la riviere , portez votre vue un peu plus
» sur la gauche , vous appercevrez un petit
» pré qui semble plus verd que les autres ;
» c'est que l'herbe n'y est point foulée , & que
» par respect pour la divinité qui y préside ,
» on n'y conduit jamais de troupeaux. Or ce
» pré est comme l'entrée du temple.

» Il me semble , répondit Alexis , que je
» commence à remarquer ce que vous dites ;
» j'apperçois même un arbre qui est beau-
» coup plus élevé que tous les autres. C'est
» reprit incontinent Astrée , sur cet arbre
» qu'est appuyé le temple, & que l'on a trou-
» vé le gui sacré. Si je pouvois vous faire
» une description exacte de ce lieu , je ne
» doute point que vous ne fussiez saisie d'ad-
» miration. Entr'autres choses , j'y ai remar-
» qué une image de la déesse Astrée , (car ce
» temple lui est dédié) tout-à-fait diffé-
» rente de celle que j'ai jamais vue. Elle est
» représentée en bergere , la houlette à la
» main , & des troupeaux auprès d'elle. Mais,
» ce que je trouve plus admirable , c'est que
» tous ceux qui l'ont vue assurent qu'elle me
» ressemble. Alexis à ces mots ne pût s'em-
» pêcher de rougir , & pour cacher son em-
» barras , elle se cacha le visage avec la main.

178 *La III. Partie de l'Astrée.*

„ Je croi , dit-elle , aussi tôt , belle bergere ;
„ que le peintre n'en a pas usé de la sorte sans
„ raison. Astrée , qui est déesse de la justice ,
„ ne peut être mieux représentée qu'en ber-
„ gere , soit parce qu'aux lieux mêmes les
„ plus retirés , les foibles ne sont protégés
„ que par elle ; soit pour faire entendre que
„ la justice procure aux hommes la paix &
„ l'abondance. Mais je l'estime encore plus
„ judicieux d'avoir donné vos traits à la dées-
„ se. Ces louanges , dit Astrée en rougissant ,
„ ne conviennent gueres à l'état malheu-
„ reux où je suis , & vous sont bien mieux dues
„ qu'à moi ; cependant , telle que je suis ,
„ vous pouvez parler , & disposer de moi
„ comme il vous plaira. Belle bergere , dit
„ Alexis en tournant les yeux vers Astrée ,
„ voulez-vous que j'ajoute foi à vos dis-
„ cours ? Je vous en conjure , dit inconti-
„ nent Astrée , par ce qui vous est de plus
„ cher. Trop aimable bergere , répartit Ale-
„ xis , je vous promets desormais une créan-
„ ce entiere , lorsque vous me parlerez de
„ votre affection ; je jure , en échange , que
„ je ne vous refuserai jamais rien de ce que
„ vous me demanderez au nom de celle que
„ j'aime le plus.

„ Madame , reprit incontinent Astrée ;
„ puissent les faisceaux de vervène & de fou-
„ gere que nous présentons à Thautates ,
„ pour notre conservation , être rejettés par

„ les vacies, lorsque je les offrirai! Puissent la
„ fumée & le feu n'en être jamais agréables
„ à nos divinités, si je manque jamais en-
„ vers vous, à qui je me consacre de nou-
„ veau pour toute ma vie! Et moi, dit Ale-
„ xis, je vous reçois, belle bergere, avec la
„ sincérité la plus parfaite, & je vous donne
„ cette main, pour gage de la foi avec la-
„ quelle je me lie à vous d'une éternelle ami-
„ tié.

Qui pourroit exprimer la joye mutuelle d'Alexis & d'Astrée! Ils n'auroient pû sans doute en retenir les transports, si Astrée avoit esperé de faire consentir ses proches au dessein qu'elle avoit de suivre partout Alexis; & si Alexis n'avoit pensé qu'en se faisant reconnoître, elle perdoit toutes ces faveurs.

D'un autre côté Pâris qui étoit auprès de Diane, & qui ne pouvoit assez lui marquer son amour, s'ennuyoit d'avoir tant de témoins de son entretien. Il fit présenter une guitarre à Hylas, & le pria de chanter sur cet instrument quelque chanson agréable. Hylas y consentit, mais à condition que les autres & Silvandre surtout, imiteroient son exemple.

Silvandre, dont les yeux étoient toujours attachés sur Diane, connut qu'elle l'entendroit chanter avec plaisir; & sans attendre qu'on le lui ordonnât, il prit la

180 *La III Partie de l'Astrée.*

guitarre des mains d'Hylas, & chanta ces vers :

N'estimer de ses feux rien que la violence ;
Brûler de cent désirs , mais tous sans esperance ,
De mon extrême amour c'est le moindre tourment.
Mais quand je voi l'objet qui captive mon ame ,
Je voi tant de motifs & d'amour & de flamme
Que je m'accuse encor d'aimer trop foiblement.

Silvandre en baisant la guitarre , la présenta ensuite à Corylas ; celui-ci la reçut avec grace, & regardant Stelle, après avoir accordé sa voix avec l'instrument , il chanta de la forte :

Tant de sermens qu'au mépris de vous même ,
 Au mepris du courroux des dieux ,
Vous violez , pour nous surprendre mieux ,
 Ne font plus qu'un vain stratagème.

Stelle entendant les reproches que lui faisoit Corylas , tendoit déjà la main pour recevoir la guitarre , & lui rendre ce qu'il lui avoit prêté ; mais le berger qui prévoyoit son intention , lui refusa l'instrument , & dit qu'il n'étoit pas raisonnable qu'Hylas , à qui on l'avoit d'abord présenté , en fût si longtemps privé. » Bergere , ajouta-t'il , ne vous » offensez point ; si votre dessein étoit de » chanter quelque chose selon votre goût , » je suis persuadé que vous serez contente » d'Hylas , si ce qu'il va nous chanter est

» conforme au sien. Du moins , répondit
» Hylas , nous avons cet avantage , Stelle
» & moi, qu'étant dans les mêmes sentimens
» nous avons rencontré qui nous approuve ;
» pour vous vous avez le plaisir d'être seul de
» votre parti.» Et sans attendre la réponse de
Corylas , il commença ainsi.

Avant qu'une bergere ait usé ma constance ,
Je veux chercher ailleurs de nouvelles amours.
Pourquoi se faire honneur de la perseverance ?
Un berger n'est heureux qu'en changeant tous les
jours.



Laiſſons se desoler un amant miserable ;
Qu'il repande des pleurs , qu'il pousse des ſoupirs.
Au sort de l'inconstant nul sort n'est comparable ;
C'est pour lui que sont faits les solides plaisirs.

Phylis ne pouvant souffrir qu'Hylas fût
sans réponse , „ Silvandre , dit-elle , il me
„ semble que vous & moi nous devons ré-
„ pondre à ce berger inconstant , puisqu'il
„ ose tenir de pareils discours en présence de
„ notre maîtresse , outre qu'un véritable
„ amant se sent toujours obligé à prendre la
„ défense de la fidélité. Mon ennemie , dit
„ Silvandre, vous avez raison ; & si je n'avois
„ craint d'être blâmé d'indiscretion , je vous
„ jure que j'aurois interrompu Hylas. Mais
„ s'il veut dire les vers qu'il a chantés , j'es-
„ sayerai de lui répondre. Je ne ferois qu'en

182 *La III. Partie de l'Astrée.*

„ nuyer les nymphes, dit Hylas. Mais Silvan-
„ dre ajouta-t'il, pour ne te laisser aucune
„ excuse, en voici d'autres qui peut-être ne
„ sont pas moins agréables. „ En même
temps reprenant la guitare, il voulut com-
mencer, lorsque Silvandre lui fit signe d'at-
tendre un peu, & après avoir tiré sa musette
& l'avoir ajustée à sa voix, „ Hylas, dit-il,
„ me voici prêt; ne laissons point écouler le
„ temps inutilement; car la bonté de ma
„ cause m'inspire une grande confiance. Et
„ moi, répartit Hylas, c'est à regret que j'en-
„ tre en lice avec toi; à combattre un enne-
„ mi si foible, on ne peut que triompher sans
„ gloire?

A ces mots, mariant sa voix au son de la
guitare, il commença de la forte, & Silvan-
dre lui répondit en accordant sa voix au son
de la musette.

HYLAS. Mon amour est un feu, dont l'ardeur est
durable,

Tant qu'il trouve un objet propre à l'en-
tretenir.

Vous êtes cet objet, ô plaisir trop aimable!

Durez donc, & jamais il ne pourra finir.



SILVAN. Mon amour est un feu, dont l'ardeur est
durable,

Tant qu'il trouve un objet propre à l'en-
tretenir.

Vous êtes cet objet , ô vertu trop aimable !

Durez donc , & jamais il ne pourra finir.



HYLAS. Lorsque j'aime une fois , c'est d'un amour extrême.

Cet amour , j'en conviens , passe rapidement ;

Mais rien ne peut durer qui soit si véhément.

Et c'est , vous le sçavez , un arrêt du sort même.



SILVAN. Lorsque j'aime une fois , c'est d'un amour extrême.

Et cet extrême amour dure éternellement.

Rien qui soit accompli ne craint le changement ;

Ainsi plus un amant est parfait , plus il aime.



HYLAS. J'abhorre ces amours si constamment gardées ;

Est-il rien de si doux qu'une jeune beauté ?

Quel est enfin le prix de la fidélité ?

D'insipides amours , & des beautés ridées ;



SILVAN. J'abhorre ces amours dans un jour terminées.

184 *La III. Partie de l'Astrée.*

Est-il rien de si doux qu'une constante
amour ?

Si l'amour est un bien , qui n'en jouit qu'un
jour ,

Doit avoir des regrets pendant bien des
années.



HYLAS. Le temps qui détruit tout , rend la beauté
moins belle.

Et pourquoi retrancher à nos foibles plai-
sirs ?

Changeons donc chaque jour l'objet de
nos désirs ;

Pour jouir chaque jour d'une beauté nou-
velle.



SILVAN. Le temps qui détruit tout, nous détruira de
même.

Nous sommes en naissant asservis à ses
loix.

Pourquoi donc réunir tant d'amours à la
fois ?

Un seul, un seul amour suffit s'il est ex-
trême.

Pendant que les bergers chantoient ainsi ,
& que les nymphes & les bergeres étoient
attentives à les écouter , Pâris saisissant l'oc-
casion s'approcha encore de Diane, & lui dit
à l'insu : » Y eut-il jamais un caractère plus
» agréable que celui d'Hylas ? Je croi, répon-
» dit Diane , qu'entre les autres & lui il n'y

„ a point de difference , excepté qu'il est plus
„ sincere. Se pourroit-il , répliqua inconti-
„ nent Pâris, que vous eussiez en effet si mau-
„ vaise opinion des hommes. Je ne croi pas ,
„ répondit Diane en souriant , qu'ils soient
„ condamnables en imitant ce berger ; il n'y
„ a rien de plus naturel que d'aimer ce qui
„ plaît. Et la plûpart n'aimant que pour eux-
„ mêmes , n'ai-je pas raison de penser qu'ils
„ suivent par tout l'attrait du plaisir , sem-
„ blables en cela à nos troupeaux qui ne paif-
„ sent pas toujours dans le même lieu ? La
„ bergere en parlant ainsi , sourioit pour
„ montrer qu'elle ne parloit pas selon ses
„ vrais sentimens ; & Pâris s'en étant apper-
„ çu , Hylas , dit-il , seroit bien glorieux, s'il
„ vous avoit entendue. Mais je suis persua-
„ dé que vous n'adopteriez pas facilement
„ cette opinion. J'en conviens , répliqua
„ Diane ; mais n'en soyez point surpris ; les
„ bergeres ne sont pas sujetes aux mêmes
„ loix que les bergers , puisqu'elles fuyent
„ l'inconstance , & la constance même. Je le
„ crois, ajouta froidement Pâris ; & je vou-
„ drois pour mon intérêt que quelqu'une
„ d'entr'elles fût du moins d'un autre carac-
„ tere.

„ Gentil Pâris , répondit Diane , pardon-
„ nez à leur rusticité. Nourries dans ces lieux
„ champêtres , comment pourroient-elles
„ penser differemment ? De toutes les ber-

186 *La III. Partie de l'Astrée.*

„geres que vous voyez , je suis assurée qu'il
„s'en trouveroit bien peu qui n'aimassent
„mieux vivre avec leurs troupeaux , sous le
„chaume de leurs cabanes , que dans ces pa-
„lais , & parmi le tumulte des villes. Et vous
„belle bergere , dit Pâris , quel est votre
„goût , & que pensez-vous de cette maison ?
„Je me condamnerois moi-même , répon-
„dit Diane , si je ne la trouvois très-belle.
„Elle le seroit bien plus , ajouta Pâris , si
„l'une des bergeres qui y est maintenant , y
„restoit toujours. Elle doit vous être bien
„obligée (dit-elle froidement , & feignant
„de ne le pas entendre) quoique ce soit aux
„dépens de toutes les autres. Personne ne
„doit m'en sçavoir mauvais gré , repartit
„Pâris , puisque sans la bergere que j'ai en
„vue , la vie même me seroit insupporta-
„ble.

A ces mots il se tût , & voyant que Diane gardoit le silence ; „ Je ne vis jamais , conti-
„nua-t'il en souriant , une bergere moins cu-
„rieuse que Diane. Pourquoi ne me deman-
„dez-vous pas de qui je veux parler ? Il y au-
„roit à moi , dit-elle , une trop grande indif-
„cretion. Celle , ajouta Pâris , à qui j'ai don-
„né mon cœur , doit en sçavoir le secret.
„Oui , belle Diane , dès le jour que je vous
„vis , je me donnai à vous ; c'est vous que
„je souhaite qui habitiez cette maison , si j'y
„dois jamais goûter quelque plaisir. Je re-

„ çois avec respect, dit la bergere en rougissant, l'honneur que votre civilité vous porte à me faire. Ne parlez point de respect, interrompit aussi-tôt Pâris, l'amour veut de l'amour, & non pas du respect.

Il y avoit quelque temps qu'Hylas & Silvandre ne chantoient plus; & tous les autres attendoient en silence que ces deux bergers voulussent recommencer. C'est ce qui donna lieu à plusieurs de remarquer avec quel goût Pâris entretenoit Diane, & combien cet entretien déplaisoit à Silvandre. Hylas s'en apperçut, & pensant avoir quelque avantage sur le berger, „ Silvandre, lui dit, „ il c'est assez chanter, discourons maintenant, & dis-moi si tu es encore dans tes „ sentimens ordinaires. Je connois peu le „ changement, dit Silvandre, mais enfin de „ quels sentimens veux-tu parler? Es-tu encore dans le cœur de Diane, reprit Hylas, „ & Diane est-elle toujours dans le tien? Hylas, répondit le berger, tu as long-temps „ dormi, pour te réveiller si mal à propos. „ En même temps Phylis appella Diane pour entendre cette dispute, & Hylas répliqua: „ „ berger, désabuser quelqu'un ne fut jamais „ une œuvre hors de saison; réponds-moi seulement, si comme je te l'ai oui dire plus d'une fois, tu es encore dans le „ cœur de Diane, & si Diane est toujours

188 *La III. Partie de l'Astrée.*

» dans le tien?», La bergere s'entendant nom-
mer, » Ecoutons, dit-elle à Pâris, ce que va
» dire Hylas; », alors ils entendirent que Sil-
vandre répondoit : » penses-tu Hylas, que ,
» si tu changes sans cesse, les autres bergers
» imitent ton exemple? Nous sommes Dia-
» ne & moi dans le même lieu que nous
» étions. Réponds-moi, Silvandre, continua
» Hylas, & puisque tu es dans le cœur de
» Diane, dis-moi si les discours de Pâris lui
» ont déplu? Et vous Diane, puisque vous
» êtes dans le cœur de Silvandre; dites-nous
» s'il voudroit que ces discours vous fussent
» agréables?

A ces mots tous éclaterent de rire; & la
bergere Astrée, & la nymphe Alexis tour-
nerent la tête pour sçavoir ce que c'étoit.
Hylas s'en étant apperçu, il courut vers la
nymphe, sans attendre la réponse de Silvan-
dre, & lui dit : » Ma belle maîtresse, les ber-
» geres du Lignon sont si séduisantes, qu'il
» est presque impossible de résister à leurs
» charmes. Mon serviteur, dit Alexis, je croi
» que vous en parlez sçavamment. Il est vrai,
» repartit Hylas, que je ne suis pas tout-à-
» fait novice, mais elles ne doivent pas se
» vanter de m'avoir instruit. Avant que d'ai-
» mer Phylis, j'avois trouvé de la beauté à
» Laonice, auparavant à Madonthe, &
» avant que de leur en trouver, Chryseide
» m'avoit plû. Et voila, continua-t'il en

„ montrant Florice , Palinice , & Cyrcené ,
„ trois belles étrangères qui déposeront que
„ je n'étois pas même novice , lorsque je me
„ déclarai leur amant. Je ne dis pas que si
„ Carlis qui est dans la galerie avec Daphni-
„ de étoit ici , elle ne pût se glorifier de m'a-
„ voir donné les premières leçons. Mais , in-
„ terrompt Alexis , elle n'oseroit se piquer
„ d'être maintenant la dernière , puisque ,
„ de votre propre aveu , vous avez aimé tou-
„ tes celles que vous avez rencontrées. Vous
„ deviez , dit-il , ma maîtresse , ajouter le
„ mot de belles , car , je l'avoue , par tout où
„ j'ai remarqué de la beauté , je m'y suis at-
„ taché. Mais il me semble que vous devez
„ cherir cette inclination sans laquelle Car-
„ lis me posséderoit encore , & je ne serois
„ point à vous. Je la cherirois , dit Alexis ,
„ cette inclination ; si je ne craignois qu'elle
„ ne me donnât bientôt le regret de vous
„ perdre.

„ Ah ! ma maîtresse , ne tenez jamais un
„ pareil langage ; il offense mon amour , &
„ puisque je m'attache uniquement à la beau-
„ té , où pourrois-je en trouver plus qu'en
„ vous ? Et je m'affure qu'il n'y a personne
„ ici qui démente ce que me disent mes yeux.
„ Votre bouche , repartit Alexis , dit ce que
„ vous voulez ; & ces louanges témoignent
„ bien que vous avez étudié en plus d'une
„ école. Je l'avoue , reprit Hylas , mais je

190 *La III. Partie de l' Astrée.*

„ puis dire sans vanité, qu'en moi l'écolier a
„ surpassé le maître. Vous ne dites pas, in-
„ terrompit Florice, qu'au même temps que
„ vous preniez mes leçons, vous en preniez
„ aussi de Circéne, & de Palinice; & que si
„ toutes trois nous unissions notre sçavoir,
„ nous pourrions bien vous en apprendre
„ encore. Mon serviteur, dit incontinent
„ Alexis, comment se peut-il que vous ayez
„ entrepris de les servir en même temps?
„ Après cela, dit-il froidement, jugez, ma
„ belle maîtresse, si je ne vous servirai pas
„ bien, maintenant que j'entreprends de vous
„ servir seule.

Pendant qu'Hylas discouroit de la sorte, Adamas, Daphnide, Alcidon sortirent de la galerie, parce que l'heure du souper approchoit. Après quelques discours sur divers sujets, on servit, & si bien que Daphnide même fut surprise de trouver en un lieu champêtre, tout ce que la prévoyance du sage Adamas y avoit rassemblé. Après le repas, les entretiens recommencerent; & comme ils duroient depuis long-temps, & qu'Adamas remarqua que les yeux de la plupart s'appesantissoient, il conduisit Alcidon & Daphnide dans leurs chambres, laissant à Leonide, & à Pâris le soin de mener les bergers & les bergeres dans celles qui leur étoient destinées. Et, quoique la nuit fut déjà fort avancée, Alexis qui avoit conduit

dans leurs chambres Astrée, Diane & Phylis, ne pouvoit les quitter après leur avoir donné cent fois le bon soir, elle avoit toujours quelque chose à leur dire. Enfin Leonide vint qui la contraignit de se retirer.

Pendant que les trois bergeres se déshabilleroient, car elles voulurent coucher dans la même chambre, & dans le même lit : » Ma sœur, dit Astrée en s'adressant à Phylis, y eut-il jamais rien d'aussi ressemblant que la belle Alexis, & l'infortuné Celadon ? Diane & Phylis convenant que c'étoit les mêmes traits, » Que diriez-vous, reprit Astrée, si vous l'aviez entretenue ; la voix, les manieres, le souris, tout en elle me retrace Celadon ; je n'y puis remarquer la moindre difference ; & plus je considere Alexis, plus mon étonnement augmente. Mon dieu ! s'écria Phylis, si nous pouvions obtenir du sage Adamas qu'il la laissât quelque temps parmi nous, je croi, ma sœur, que vous seriez bien ravie. N'en doutez point, répondit Astrée ; car je puis bien dire ici que depuis que j'ai perdu Celadon, je n'avois point encoie eu autant de plaisir, mais nous ne pouvons esperer ni qu'Adamas y consente, ni qu'Alexis elle-même le veuille. Adamas l'aime trop, pour la perdre de vue, & le genre de vie auquel elle est accoutumée differe trop du nôtre. Et quand il n'y auroit point ces obstacles,

192 *La III. Partie de l'Astrée.*

„ ma mauvaise fortune s'y opposeroit. Ma
„ sœur, ajouta Diane, si nous voulons l'a-
„ mener dans notre hameau, il faut user d'ar-
„ tifice. Réunissons-nous tous pour deman-
„ der au druide qu'il ne retarde plus le sacri-
„ fice pour le gui sacré. Il a déjà promis à nos
„ bergers qu'il viendrait lui-même l'offrir.
„ Si nous obtenons cet article, il n'hésitera
„ point à amener Alexis, parce que Leonide
„ y viendra; nous supplierons aussi Daphni-
„ de d'y assister. Si pourtant Adamas fait
„ quelque difficulté, ne laissons pas de prier
„ Alexis & Leonide; car la nymphe paroît
„ prendre quelque plaisir avec nous; & si
„ nous la possédons une fois, nous étudie-
„ rons ses goûts, & nous nous efforçons à
„ l'envi de lui plaire. Si la nymphe se déplai-
„ soit avec nous, dit Phylis en secouant la tête,
„ elle seroit d'un caractère bien difficile;
„ qu'elle vienne seulement, & je prens le res-
„ te sur moi. Mais sçavez-vous ce que je pré-
„ voi, ajouta-t-elle? Je ne crains pas que le
„ moyen que Diane a proposé echoue, ni
„ qu'Alexis s'ennuye avec nous, mais je sens
„ qu'Astrée nous quittera pour elle; mais sça-
„ vez-vous, Diane, ce que nous ferons? Alexis
„ ne pourra pas toujours demeurer avec
„ nous, il faudra qu'elle retourne à Dreux,
„ ou vers les carnutes; alors nous nous
„ vengerons d'Astrée, en la laissant à elle-
„ même. Ah ma sœur! dit Astrée, pourquoi
me

» me rappeler une si dure séparation ! Non,
» non , repliqua Diane , laissons toutes ces
» considérations , & faisons ce que l'amitié
» exige de nous.

Les bergeres se coucherent enfin , & s'en-
dormirent dans la résolution qu'elles
avoient prise. D'un autre côté , lors qu'Ale-
xis & Leonide se furent retirées , Adamas en-
tra dans leur chambre , après avoir conduit
Alcidon & les vieux bergers dans celles
qu'on leur avoit marquées ; il venoit pour
sçavoir de Celadon ce qui s'étoit passé entre
Alexis & lui. » Hé bien , lui dit-il , Alexis ,
» comment se porte Celadon ? Pour Cela-
» don , répondit Alexis , je n'en ai point en-
» core eu de nouvelles ; mais Alexis m'a juré
» qu'elle n'avoit jamais eu plus de satisfac-
» tion , depuis qu'elle est votre fille. Il suffit ,
» dit Adamas ; mais , ajouta-t'il , vous re-
» pentez-vous maintenant d'avoir suivi mon
» conseil ? Vous n'en donnez jamais que de
» salutaires , répondit le berger ; mais en ve-
» rité celui-ci me paroît bien dangereux. Car
» enfin si Astrée venoit à me reconnoître . . .
» Hé bien , interrompit Adamas , je voi que
» vous n'êtes pas encore disposé à recevoir
» les remedes que je vous avois préparés ;
» cependant songez à ne me point desobéir ,
» si vous ne voulez être le plus ingrat des
» hommes. Mon pere , dit Celadon , je vous
» obéirai toujours , à moins que vos ordres

» ne soient contraires à ceux que vous m'a-
» vez déjà donnés. Ne craignez rien de ce cô-
» té, ajouta le druide. Demain j'accompa-
» gne les bergers & les bergeres pour offrir le
» sacrifice à l'occasion du gui salutaire trou-
» vé dans leur hameau ; & ce qui est un au-
» gure favorable , sur le même chêne que
» vous avez enfermé dans le temple d'As-
» trée. Je suis contraint pour obéir à la cou-
» tume , de mener avec moi Pâris & Leoni-
» de, il faut que vous les accompagniez. Ah !
» mon pere, s'écria le berger , que prétendez-
» vous ? A quel danger m'allez-vous expo-
» ser , & vous aussi ? Puisque , graces à Tha-
» ramis, j'ai eu le bonheur de voir la bergere,
» de lui parler , & de n'en être point recon-
» nu , ne nous mettez point dans un plus
» grand peril , vous dont la réputation en
» souffriroit , & moi dont la mort est certai-
» ne à l'instant où je serai reconnu. Souffrez
» plus tôt que je me confie dans quelque dé-
» sert , pour y achever mes tristes jours.

» Le dieu que vous nommez , reprit Ada-
» mas, m'a ordonné de prendre soin de vous.
» En lui obéissant , je ne crains point de fail-
» lir ; car , mon fils , sçachez qu'il ne peut
» rien commander qui ne soit juste , & si
» quelquefois notre ignorance nous en fait
» juger autrement , nous voyons toujours
» que ceux qui se conforment à ses vues, sur-
» montent tous les obstacles. Bannissez donc

» toute allarme ; c'est Tharamis qui fait pour
» moi ce que je fais pour vous , puisqu'il me
» l'a commandé par son oracle. » Celadon
vouloit repliquer ; mais Leonide l'interrom-
pit en ces termes : » Berger , il faut souvent
» faire pour autrui ce que l'on ne feroit pas
» pour soi-même. Si Adamas vous laisse ici ,
» que pensera-t'on de vous , puisqu'il est
» contraint de nous mener Pâris & moi ? son-
» gez qu'il s'agit d'un sacrifice solennel , &
» que vous portez le nom de druide. Dail-
» leurs , Thautates vous ayant remis entre
» les mains d'Adamas , si vous desobéissez ,
» vous offensez le dieu & Adamas tout en-
» semble. Il ne vous reste deormais que de
» fermer les yeux à toute considération , &
» de vous en rapporter à la conduite & à la
» prudence du sage Adamas.

Celadon , à ce mot , baissant les épaules ;
» puis , dit-il , que les dieux vous l'ont com-
» mandé , mon pere , je me resigne à vous. »
Le druide charmé de cette réponse , embras-
sa à l'instant Celadon , & prenant Leonide
par la main , il se retira. Pendant la nuit , Ce-
ladon se representa les agréables entretiens
qu'il avoit eus avec Astrée , sans oublier la
moindre action qu'elle eût faite , & le moin-
dre mot qu'elle eût dit qui pussent lui faire
comprendre qu'elle cherissoit toujours sa
memoire. Mais ces agréables pensées ne l'oc-
cuperent pas long-temps. » Malheureux ber-

196 *La III. Partie de l'Astrée.*

„ger, disoit-il ensuite, comment te laisses-
„tu séduire ainsi au premier rayon d'une
„meilleure fortune ? Souvien-toi de ta feli-
„cité passée, & tourne incontinent les yeux
„sur ton état présent. On te caresse sous un
„nom emprunté, & tu prens pour toi ces
„faveurs, sans considerer que tu n'oserois
„de toi-même y prétendre ?

Peu s'en fallut alors qu'il ne retombât dans le même desespoir où il avoit vécu dans la caverne, & qu'il ne retournât au premier dessein de vivre éloigné de tous les hommes, puisqu'il ne pouvoit esperer le moindre adoucissement à ses maux. Heureusement quelque genie propice lui rappella les discours du sage Adamas, & il se persuada que s'il n'avoit point dû sortir de l'état malheureux où il étoit, le dieu ne l'auroit point remis entre les mains du druide, dont le mérite étoit si généralement respecté. Cette nouvelle consideration le rendit plus tranquille, & après avoir employé toute la nuit dans ces différentes réflexions, il s'endormit enfin, lorsque l'aurore commençoit déjà à paroître.

Pour Astrée, & Diane, elles s'éveillèrent de bonne heure; Astrée, parce qu'elle desiroit passionnément de mener Alexis en son hameau, & Diane, parce qu'elle craignoit que Paris ne la surprît au lit. S'étant donc apperçue qu'Astrée ne dormoit plus, elle se

leva , & contraignit Phylis à se lever aussi.
„ Mon serviteur , lui dit-elle , ne rougissez-
„ vous point d'être si endormi auprès de vo-
„ tre maitresse? Je vous croi bien éveillée, dit
„ Phylis un peu fâchée , mais vous le seriez
„ bien davantage, si Silvandre étoit à ma pla-
„ ce. Laissons Silvandre où il est , repartit
„ Diane , il n'est point occupé de nous , ni
„ nous de lui , & vous verrez que lorsque
„ j'aurai prononcé l'arrêt qu'il attend, il re-
„ prendra son premier genre de vie. Ma
„ sœur , interrompit Astrée , de bonne foi
„ le croyez-vous ainsi ? Dès que vous me
„ demandez un serment , repartit Diane , il
„ faut que je fasse quelque réflexion , avant
„ que de répondre pour lui ; mais si vous dé-
„ sirez sçavoir ce que je souhaite , je vous
„ dirai avec verité que pour son repos & pour
„ le mien c'est ce que je vous ai fait enten-
„ dre. Permettez-moi de n'en rien croire, dit
„ Phylis en souriant , car jamais bergere ne
„ se fâcha d'être aimée d'un homme de me-
„ rite ; & j'en ai bien vû au contraire qui
„ étoient très mortifiées , lorsque ceux qui
„ avoient feint de les aimer les abandon-
„ noient , quoiqu'elles n'eussent point de
„ dessein sur eux. Moi-même qui n'aimois
„ point Hylas , j'avoue que lorsqu'il me
„ quitta , j'en eus du déplaisir ; car l'amour
„ propre ne trouve point son compte à de
„ pareils changemens.

198 *La III. Partie de l'Astrée.*

» Vous penserez de moi ce qu'il vous plai-
» ra , repartit Diane ; mais je vous jure que
» s'il étoit à mon choix, je ne sçai lequel j'ai-
» merois le mieux , où qu'il persistât dans
» son attachement , où qu'il le rompît. S'il
» persiste , par quel motif le souffrirai-je ?
» Mes parens ne permettront jamais que j'é-
» pouse un berger inconnu , & je rougirois
» d'une faute semblable. Et si nous nous sé-
» parons , je vous assure que je le regretterai
» long-temps , parce qu'à mon avis , il mé-
» rite d'être aimé. Que nous sommes insen-
» sées, dit Phylis , de nous regler en ces occa-
» sions sur le caprice de nos parens ! Voilà
» précisément ce qui a réduit Astrée dans l'é-
» tat où elle est. Si ses parens l'avoient laissé
» disposer de son cœur , elle auroit épousé
» Celadon , Celadon vivroit encore , & tous
» deux jouiroient d'une félicité parfaite.
» Maintenant , pour l'accabler , on veut lui
» donner Calydon , & Phocion ne lui laisse
» aucun repos. Ah que s'il avoit à faire à
» moi Que feriez-vous , interrompit
» Astrée ? *Je lui dirois* sans autre formalité :
» vous le voulez , & moi je ne le veux pas.
» Mais , s'écria Diane, que penseroit-on d'u-
» ne fille qui en useroit de la sorte ? Ma maî-
» tresse , répondit Phylis , les paroles ne sont
» que des mots que le vent emporte , & les
» opinions s'effacent avec la même facilité
» qu'elles s'impriment. Mais prendre un

„époux que l'on hait , c'est une action dont
„les suites durent autant que la vie. Je vous
„estime donc peu sage , toute sage que vous
„êtes , lorsque vous dites que vous ne vou-
„driez pas avoir épousé Silvandre, que vous
„avouez vous être agréable , & cela parce
„que vous ignorez quel est le lieu de sa nais-
„sance. Que nous sommes insensées encore
„une fois ! pourquoi se fatiguer à poursuivre
„les apparences , & négliger la réalité ? Mon
„serviteur , répondit Diane en souriant ,
„vos conseils sont bons ; mais il n'est pas sûr
„de les suivre. Car, dites moi, ces apparences
„que vous blamez , cette opinion des hom-
„mes que vous méprisez , est-ce autre chose
„que cette réputation qui doit nous être
„plus chère que la vie ? J'avoue que si on y
„fait bien attention , c'est une erreur , une
„folie ; & que tout ici bas n'est qu'une om-
„bre vaine du bien que nous nous figurons.
„Cependant ni vous ni moi , nous ne serons
„les premiers à choquer un préjugé si gene-
„ralement établi. Les rats proposerent bien
„pour leur seureté d'attacher une sonette
„au col du chat qui les étrangloit , mais
„nul ne fut assez hardi pour l'entrepren-
„dre.

Les bergeres s'abillerent en discourant
ainsi , & sans sçavoir à quel dessein Astrée
eut plus soin de son ajustement qu'elle n'a-
voit fait encore depuis la perte de Celadon.

200 *La III. Partie de l'Astrée.*

Phylis s'en apperçut ; elle ne put s'empêcher d'en sourire , & la montrant à Diane : » Ma
» maitresse , lui dit-elle , Astrée est plus oc-
» cupée de sa parure qu'à l'ordinaire ; je n'en
» voi point d'autre motif que l'amour qu'el-
» le a conçu pour Alexis. Dites-moi si les
» bergeres du Lignon ont accoutumé de
» s'enflammer si promptement , & si elles
» s'affectionnent plus vîte aux bergeres
» qu'aux bergers. Il est vrai, répondit Astrée,
» que je n'ai jamais tant souhaité de paroî-
» tre aimable ; & il me semble que c'est avec
» raison. Lorsque des bergers m'ont recher-
» chée , j'ai cru qu'il me suffisoit de me mon-
» trer pour leur plaire. Et maintenant que je
» veux me concilier la belle Alexis , ne dois-
» je pas y apporter tous les soins imagina-
» bles ? Nous nous trompons bien Phylis &
» moi , reprit Diane , ou vous devez être af-
» surée que si l'on ne vous aimoit pas , ce fe-
» roit faute de discernement dans celles qui
» ne prendroient point pour vous ces senti-
» mens.

En parlant de la sorte , elles finirent de s'habiller ; & lorsqu'elles vouloient sortir , elles apperçurent dans la sale voisine Pâris qui se promenoit avec Leonide ; il étoit tellement occupé de ce qu'il disoit, que les bergeres furent près de lui , avant qu'il les eût remarquées. Il en demanda pardon à Diane , qui répondit qu'il n'y avoit point d'offense

en ce qui la regardoit. Et sans attendre sa réponse, elle s'adressa à Leonide, & lui demanda comment elle avoit passé la nuit. » Mais
» vous, dit Leonide, qui vous êtes levée si
» matin? Astrée, répondit-elle, nous a éveil-
» lées plus tôt que nous n'eussions voulu,
» pour être le plus tôt qu'il lui sera possible
» auprès de la belle Alexis: Pour moi j'ignore
» ce qu'elle deviendra quand elle sera obligée
» de s'en separer. Allons voir, dit Leonide,
» si Alexis est éveillée, & je vous dirai ce que
» j'ai imaginé afin que leur séparation n'ar-
» rive pas si tôt; & s'acheminant vers la cham-
» bre d'Alexis, il faut continua-t'elle, que
» vous suppliez Adamas, de ne plus diffé-
» rer le sacrifice d'action de grace, & de nous
» mener toutes avec lui. Je sçai qu'il ne vous
» refusera point, aussi-bien faut-il qu'il s'ac-
» quite une fois de ce devoir. Il aime trop
» Phocion, pour choisir une autre maison que
» la sienne; ainsi nous ferons encore ensem-
» ble presque toute la journée de demain.
» Mais ne me trahissez point, peut-être fe-
» riez-vous échouer mon dessein. Il est à pro-
» pos qu'Alexis n'en soit point informée,
» elle n'est jamais plus ravie que lorsqu'elle
» est seule. Quant à Pâris, je me soucie peu
» qu'il m'entende; il se plaît tellement au-
» près de vous, qu'il n'a garde de me tra-
» verser. Je ne démentirai jamais l'opinion
» que vous avez de moi, répondit Pâris.

202 *La III. Partie de l'Astrée.*

Alors, Astrée, après avoir un peu souri ;
» bergeres, dit-elle, pensez-vous qu'Adamas
» laisse venir Alexis ? Car, je l'avouerai, si elle
» nous manquoit, je ferois de si mauvaise
» humeur, que je serois obligée de me ca-
» cher. Madame, interrompit, Phylis, vous
» voyez que les bergeres du Lignon ne sont
» pas dissimulées. Elles en sont plus estima-
» bles, reprit Leonide. Mais, ajouta-t'elle,
» d'où vient cette amitié si marquée ? Mada-
» me, répondit Astrée, c'est sympathie sans
» doute ; & si je ne me trompe point, mon
» bonheur est sans égal. Soyez donc heureux
» se, dit la nymphe ; car j'entendis hier Ale-
» xis tenir le même discours que vous tenez
» maintenant. Vous lui donnerez trop de
» vanité, dit Phylis ; elle ne pourra plus nous
» souffrir.

A ces mots, elles arriverent dans la cham-
bre d'Alexis. La nymphe étoit à peine éveil-
lée ; lorsqu'elle les vit entrer dans sa cham-
bre. Cette visite qu'elle n'attendoit pas lui
causa bien de la surprise. Cependant elle put
cacher la bague qu'elle avoit emportée à la
bergere, lorsqu'elle se précipita dans le Li-
gnon, & le portrait qu'elle avoit coutume
de porter au col, & qu'Astrée ne connoissoit
que trop. Elle se cacha le visage d'une main,
& de l'autre elle se couvrit presque toute en-
tiere du linceul, comme si elle avoit rougi
de paroître en cet état. » Que vous semble

» ma sœur , lui dit Leonide pour mieux cou-
» vrir l'artifice , des bergeres que je vous
» amene ? Ma sœur , répondit Alexis , en me
» faisant une si grande faveur , vous m'avez
» couverte de confusion ; car que diront-
» elles de ma paresse ? Elles diront , repartit
» Leonide , que les filles des carnutes sont
» moins diligentes que les bergeres du Fo-
» rest.

En même temps les bergeres la saluerent ;
& Leonide pour procurer à sa chere sœur
un entretien particulier avec Astrée , prit
Diane & Phylis par la main, & les retira vers
la fenêtré qui regardoit leur hameau. Après
l'avoir ouverte , elles s'y appuyerent toutes
trois , pendant qu'Alexis fit asséoir Astrée
sur son lit. Et la tenant toujours par la main,
peu s'en fallut qu'elle ne cedât au plaisir de
la lui baiser. La seule crainte de se faire con-
noître la retint. Enfin après avoir quelque
temps gardé le silence : „ Belle bergere , lui
„ dit-elle , je vous jure que toute la nuit j'ai
„ été occupée de vous , & des discours que
„ vous me tîntes hier ; mais dites-moi , je
„ vous supplie , est-il bien vrai , comme Leo-
„ nide me l'a assuré , que Phocion veuille
„ contraindre votre choix ? Oui , madame ,
„ répondit Astrée ; il est vrai aussi qu'il n'y
„ réussira pas : non que j'ose le contredire
„ ouvertement , mais je traiterai si bien Ca-
„ lydon , qu'il portera ses vœux ailleurs. Ca-

204 *La III. Partie de l'Astrée.*

„lydon n'est pas sans mérite, je l'avoue; il
„paroît seulement que nous ne sommes
„pas faits l'un pour l'autre. Jugez, madame,
„comment je pourrois le croire épris de
„moi, lui que je sçai avoir aimé Celidée
„plus que sa propre vie. Mais, dit Alexis,
„j'ai oui dire qu'il ne l'aime plus, depuis
„qu'elle s'est défigurée elle-même. Je le croi,
„répondit Astrée; mais que dois-je penser
„de son amour, puisque cette passion si vi-
„ve qu'il avoit pour Celidée s'est éteinte,
„dès que Celidée est devenue moins belle?
„Dès que mes traits changeroient, son af-
„fection changeroit aussi d'objet. Que de-
„viendrois-je alors!... Mais, madame, con-
„tinua-t'elle en poussant un profond sou-
„pir, ce n'est là que le plus foible obstacle,
„Peut-être réussirois-je à fixer Calydon, si
„je m'y étudiois un peu: vous l'oseraï-je di-
„re, madame, & si je le dis, quelle opinion
„aurez-vous de moi?

Alors Alexis lui serrant la main: „Si vous
„sçaviez, dit-elle, combien je vous aime,
„vous ne me tiendriez pas un pareil langa-
„ge. Madame, reprit Astrée, j'estime plus
„que ma vie l'honneur que vous daigniez me
„faire. Sçachez donc que je mourrois plus
„tôt mille fois, que de me marier jamais,
„puisque le ciel, ou ma mauvaise fortune
„l'ont voulu ainsi. » En prononçant ces
mots, elle ne put retenir ses larmes. Elle fut

donc obligée d'interrompre son discours. Et lorsqu'elle vouloit le reprendre, Adamas survint. Il fut très fâché d'avoir interrompu cet entretien, parce qu'il regardoit ce moyen comme le seul qui pût rappeler Alexis à elle même, & qu'alors il verroit suivant l'oracle, sa vieillesse heureuse & tranquille. Cependant il feignit de les avoir interrompus exprès, & s'adressant à la nymphe, après avoir salué les bergeres: » Ma fille, dit-il, que
» penseront ces aimables bergeres, en vous
» voyant si paresseuse? C'est la faute de ma
» sœur, répondit Alexis. Elle a conduit ici
» les bergeres sans m'avertir. C'est unique-
» ment la vôtre, répartit Adamas, puisque
» vous n'êtes point encore levée. Mon pere,
» dit Astrée, il est raisonnable que nous nous
» levions matin pour avoir soin de nos trou-
» peaux, & que la belle Alexis songe à con-
» server son teint. » En même temps on vint
avertir Adamas que Daphnide & Alcidon l'attendoient dans la sale. Il prit donc les bergeres par la main, & laissa Alexis seule, pour lui donner le loisir de s'habiller. Cependant il alloit montrant à cette aimable troupe ce qu'il y avoit de plus curieux dans sa maison.

Lorsqu'ils furent tous assemblés, & que pour la satisfaction d'Hylas Alexis fut arrivée, Adamas les invita à voir les promenades, en attendant l'heure du dîner. Des nuages

ges épais déroboient heureusement le soleil. Ils prirent chacun cel'e qui leur plut , excepté Silvandre , Hylas , & Calydon. Pâris prit Diane que Silvandre étoit obligé de lui quitter par respect. Astrée ne s'éloignoit point d'Alexis ; ce qui mortifioit également Hylas & Calydon. Silvandre & Calydon n'osoient marquer leur déplaisir. Pour Hylas qui n'étoit point accoutumé à se contraindre : » Ma
 » maîtresse , dit-il , en se tournant vers Alex-
 » xis , permettez à Calydon d'entretenir Af-
 » trée. Et qui fera compagnie à Alexis , dit
 » Astrée ? Bergere dit froidement Hylas , ne
 » vous en inquietez point ; & sans attendre
 » davantage , il prit Alexis de l'autre bras. Je
 » voi bien , dit Astrée un peu en colere , que
 » vous n'êtes pas des bergers du Lignon ; ils
 » sont moins hardis. Si les bons exemples
 » avoient quelque pouvoir sur eux , répon-
 » dit Hylas , Calydon que je voi seul les yeux
 » attachés sur vous , ne balanceroit pas à
 » m'imiter. » Astrée baissa les yeux , elle crai-
 » gnit que si ce discours continuoit , Calydon
 » n'imitât en effet Hylas. Mais , le berger s'é-
 » tant apperçu de l'embarras d'Astrée , fit un
 » signe à Calydon ; & celui-ci devenu moins
 » timide , après avoir salué la bergere , la prit
 » de l'autre côté sous le bras , sous prétexte de
 » l'aider à marcher.

La bergere sentant qu'elle ne pouvoit s'en
 » défaire : » J'avoue , dit-elle , en se tournant

„ vers Alexis, que je dois me retracter au su-
„ jet des bergers du Lignon. Qu'y faire, dit
„ Alexis, en baissant les épaules, si notre
„ vie n'étoit mêlée de ces amertumes, elle
„ seroit trop heureuse. „ Quoiqu'Hylas &
Calydon n'entendirent point cette réponse,
celui-ci jugea bien à la froideur avec laquelle
il avoit été reçu, qu'Astrée eût été ravie d'être
seule avec Alexis; il prit le parti de diffi-
muler, & par là Silvandre fut le seul sans ber-
gere. Mais Laonice qui étoit toujours ani-
mée contre lui, depuis qu'il avoit jugé qu'elle
devoit renoncer à Tyrcis, saisit l'occasion
qu'elle crut favorable à son dessein. Elle n'igno-
roit ni son amour pour Diane, ni le re-
tour de la bergere pour lui; elle s'approche,
& feignant d'autres sentimens que ceux
qu'elle avoit dans le cœur: „ Berger, dit-elle,
„ d'où vient cette tristesse qui est peinte
„ sur votre visage? Peut-être êtes vous amou-
„ reux? Ne me demandez point, répondit
„ Silvandre, si l'amour cause mes ennuis. Ce-
„ pendant ajouta Laonice, ces jours passés
„ vous paroissiez plus content; c'est, je n'en
„ doute point, ou le mal present qui vous af-
„ flige, en voyant qu'un autre occupe votre
„ place auprès de votre maîtresse; ou le bien
„ absent, car je sçai que vous aimez Madon-
„ te. Sage bergere, dit Silvandre, vous devi-
„ nez à merveille; c'est en effet l'un ou l'au-
„ tre qui me tourmente, moins pourtant,

» ajouta-t'il en souriant , que vous ne pen-
 » sez peut-être. Le bien absent , continua
 » Laonice , ne vous tourmente-t'il pas plus
 » que le mal present , expliquez-vous avec
 » sincérité.

Le berger qui vouloit tenir sa passion ca-
 chée , voyant d'ailleurs que Laonice elle-mê-
 me prenoit le change , répondit avec un pe-
 tit souris : » Il faut avouer que vous avez
 » bien de la pénétration ; mais comment
 » vous en êtes-vous apperçue ? Sivandre, lui
 » dit-elle , croyez-moi , ce que vous faites
 » pour Diane peut bien séduire Therfandre ,
 » mais il ne peut tromper des yeux comme
 » les miens. Presque tous les bergers du Li-
 » gnon sont uniquement occupés de leurs
 » propres inclinations ; ils n'ont des yeux que
 » pour voir ce qu'ils aiment : mais moi qui
 » n'ai d'autre emploi que d'examiner vos ac-
 » tions , j'ai bien remarqué que vous avez
 » plus de goût pour Madonte , que pour
 » Diane. N'en soyez point fâché ; peut-être
 » ne vous serai-je pas inutile. Madonte m'ai-
 » me , je lui persuaderai facilement ce que je
 » voudrai. Je connois l'amour , & les ressorts
 » qu'il faut toucher pour plaire. Je me ferai
 » un plaisir de vous aider en tout ce qui dé-
 » pendra de moi.

Sivandre , à ce discours , ne pouvoit pres-
 que s'empêcher de rire. Et pour confirmer
 Laonice dans l'opinion qu'elle avoit conçue,
 il

il la supplia de dissimuler ce qu'elle sçavoit , & surtout de ne rien dire à Madonte qui pourroit se tenir offensée : qu'au reste il la remercioit de sa bonne volonté , mais que pour bien des raisons qu'elle sçauroit dans la suite , il ne pouvoit maintenant en profiter. Silvandre croyoit user de finesse ; mais Laonice qui feignoit de le croire , commençoit par là de tramer l'indigne artifice qui depuis couta si cher à Silvandre.

Cependant Diane & Pâris avoient lié une conversation interessante : Pâris brûloit d'amour pour la bergere , & si elle avoit eu dessein d'aimer quelque chose , sans doute , il n'eût pas aimé seul. Mais , depuis la mort de Filandre , elle avoit renoncé à l'amour ; car elle n'aima Silvandre que par surprise. Pâris qui lui avoit rendu tous les témoignages imaginables de sa tendresse , résolut de tenter enfin quelle seroit sa fortune. L'occasion lui parut favorable ; il tenoit la bergere sous les bras , il l'éloigna un peu des autres bergeres : & tandis que chacun s'amusoit à différentes choses , il lui parla ainsi : » Se peut-il , belle Diane , que mes services n'ayent » pû vous faire connoître mon amour ? Ou » si vous l'avez reconnu , est-il possible que » cet amour n'ait point excité en vous quel- » que bonne volonté pour moi ? J'éprouve » que tout ce qui sert aux autres amans , » m'est inutile à moi. Mon amour vous of-

210 *La III. Partie de l'Astrée.*

» fense, mes services vous outragent, ma
» constance vous déplaît; & peut-être n'a-
» vez vous pas encore remarqué que j'étois à
» vous.

A ces mots Pâris se tût pour attendre quelque réponse de la bergere. Diane qui aimoit Pâris comme on aime un frere, ne vouloit pas qu'il se retirât mécontent; elle tourna les yeux doucement vers lui, & lui dit :
» Gentil Pâris, je ne croyois pas que vous
» me tinssiez jamais un pareil langage, & qui
» est si opposé à mes intentions. Vous me
» blâmez d'insensibilité; mais quelle idée
» avez-vous de moi, si voyant de quelle ma-
» niere je vis avec vous, vous pensez que je
» ne vous aime pas? Quelle autre preuve exi-
» gés-vous de mon amitié? Lorsque vous
» venés à moi, ne vous fais-je pas tout l'ac-
» cueil dont je suis capable? N'écoutai-je
» pas tout ce que vous me dites: & manquai-
» je jamais à vous répondre? Avez-vous re-
» marqué que je vous préférasse quelqu'un?
» Où plus tôt ne voyez-vous pas que je vous
» préfere à tous?

» Ah, belle bergere, dit Pâris en soupirant,
» j'avoue que vous faites plus pour moi, que
» pour tout autre; mais que me sert ce frivo-
» le avantage, si enfin vous ne faites rien
» pour personne? Si mon amour n'étoit
» point extrême, peut-être vous demande-
» rois-je avec moins d'importunité des té-

» moignages de votre bienveillance. Mais de
 » tout ce que vous faites pour moi , y a-t'il
 » quelque chose que vous ne fiffiez point
 » pour le fils d'Adamas , la premiere fois que
 » vous le verriez , quand il ne vous auroit
 » jamais marqué la moindre affection ? Pen-
 » sez vous que ces devoirs que vous rendez à
 » mon nom vous acquittent de ce que vous
 » devez à mon amour ? Non , belle Diane ,
 » souvenez vous que vous devez ces petits
 » égards au fils d'Adamas , mais qu'à l'a-
 » mour de Pâris vous devez quelque re-
 » tour.

— Diane après avoir quelque temps gardé le
 silence , répondit froidement : » J'ai tou-
 » jours cru jusqu'ici , qu'il ne m'étoit rien
 » échappé qui dût vous déplaire : j'avois ajuf-
 » té , du moins je le pensois ainsi , toutes mes
 » actions aux regles que notre sexe doit ob-
 » server , lors même qu'il veut plaire à quel-
 » qu'un. Je comprends que je me suis trom-
 » pée ; mais pour vous convaincre de ma
 » franchise , je veux vous expliquer sans fard
 » mes sentimens. Je vous honore plus que
 » personne , Pâris , & je vous aime autant
 » que si vous étiez mon frere. Si cela ne
 » vous suffit pas , j'ignore ce que vous pou-
 » vés exiger de moi. *Cela suffit*, je l'avoue , pour
 » le fils d'Adamas ; mais l'amour de Pâris
 » vous demande de l'amour. Si vous n'êtes
 » satisfait , reprit incontinent la bergere ,
 Sij

212 *La III. Partie de l'Astrée.*

» vous devez vous en prendre à vous même ;
» qui laissez aller vos désirs au delà du de-
» voir ; & quand vous prétendez de moi ce
» que je ne dois point vous accorder , n'ai-
» je pas lieu de me plaindre ? Vous l'aurez
» en effet , repliqua Pâris , si tous mes des-
» seins , si tous mes désirs n'étoient pas re-
» glés sur l'honneur , & sur la vertu. Sçachez
» donc , belle Diane , que je me suis telle-
» ment donné à vous , que je ne puis plus vi-
» vre , si vous n'êtes aussi à moi , mais par les
» liens sacrés du mariage. Je sens comme je
» dois l'honneur que vous me faites , répon-
» dit froidement Diane ; mais c'est à mes pa-
» rens à disposer de moi. Si pourtant vous
» voulez que je vous ouvre mon cœur , je ne
» croi pas que ni vous , Pâris , ni personne
» au monde puissiez me déterminer à prendre
» un engagement. Je vous aime comme
» mon frere ; mais j'ai juré de n'avoir jamais
» d'époux. O dieux , s'écria Pâris , quelle des-
» tinée est la mienne ! A quels malheurs vous
» me réserviez !

Cet entretien eût duré plus long-temps ,
si les autres bergers qui s'en retournoient à la
maison ne les avoient empêchés de le conti-
nuer. Adamas les avoit avertis qu'il étoit
temps de dîner. Dès qu'Alexis vit Diane , „ai-
„dez-moi , je vous prie , dit-elle , à répondre aux
„discours d'Hylas , car en verité je ne sçai plus
„me défendre. Ma maîtresse , dit Hylas , ren-

„dez vous , & vous éprouverez ma genero-
„sité, comme vous avez éprouvé ma valeur.
„J'aime mieux mourir , dit Alexis en sou-
„riant , que de me rendre à la merci d'un tel
„vainqueur. Et moi , répondit-il , j'aime
„mieux vous ceder la victoire , que si vous
„mouriez dans ce combat. Hylas , replique
„Alexis , je suis trop glorieuse pour l'accep-
„ter ; une semblable victoire ne vaudroit
„guere mieux qu'une défaite. O dieux ! s'é-
„crie Hylas , j'avois bien prévu qu'il étoit
„dangereux d'aimer ces filles druides , elles
„ont trop d'esprit ; & je voudrois seulement
„qu'elles en eussent aslés pour ajouter foi à
„mes discours , & pour m'admirer , car l'ad-
„miration n'aît de la bonne opinion , & la
„bonne opinion produit l'amour que je de-
„mande.

Silvandre qui ne cherchoit que l'occasion
de se mêler à cet entretien : l'admiration ,
dit-il , produiroit un effet contraire à tes dé-
sirs. „ Voilà ce que je ne conçois pas , repar-
„tit Hylas , puisque si j'étois admiré , on me
„croiroit parfait ; & lorsque je parlerois ,
„mes paroles seroient des oracles, mes prie-
„res des loix, mes volontés des ordres. Ecou-
„te , Hylas , reprit Silvandre : l'admiration
„est la mere de la verité , parce qu'on cher-
„che naturellement à connoître ce qu'on
„admire. Or , si tu étois admiré , dès là on
„chercheroit à te connoître , & si l'on te

214 *La III. Partie de l'Astrée.*

„ connoissoit une fois , on ne tarderoit pas
„ à se repentir de son admiration. Et toi aus-
„ si , répondit Hylas , tu es un de ces esprits
„ que je n'aimerois point , si tu étois d'un
„ autre sexe. Cependant ne croi pas m'avoir
„ convaincu ; quiconque admire n'estime-
„ t'il pas tant que l'admiration subsiste ? Je
„ l'avoue, dit Silvandre, mais quand il a con-
„ nu la verité , son admiration cesse. Cela me
„ suffit , reprit Hylas, peu m'importe qu'une
„ bergere change aussi tôt après : qu'elle se
„ hâte , je lui pardonne si elle me pré-
„ vient.

Ces discours & d'autres semblables les amuserent , jusqu'à ce qu'ils fussent arrivés à la maison , où ils trouverent le dîner servi ; chacun prit à table la même place qu'il avoit eue le soir d'aparavant.

Pendant tout le repas , on ne parla que de l'enjouement d'Hylas ; & pour le faire parler , il y avoit toujours quelqu'un qui soutenoit son parti ; Stelle entr'autres , qui toute sa vie avoit suivi la même doctrine. Corylas qui en avoit autrefois senti les effets , l'entendant ainsi parler en faveur d'Hylas , „ je
„ voudrois bien , dit-il , en s'adressant à Sil-
„ vandre , que tu m'apprisses si l'amour n'aît
„ de sympathie ; car pour moi je suis persua-
„ dé du contraire par ma propre experience.
„ Où trouver deux caracteres plus sembla-
„ bles que ceux de Stelle & d'Hylas ? cepen-

„ dant je ne voi pas qu'ils ayent du goût l'un
„ pour l'autre. „ La proposition de Corylas
réjouit extrêmement les bergeres & les nym-
phes; & lorsque Silvandre vouloit répon-
dre, il fut interrompu de la sorte par Stelle :
„ Berger, je ne te contredirai point ; moins
„ encore rougirai-je de ce qui m'a rendu le
„ repos dont je jouis. Lorsque je commen-
„ çai de t'aimer, si je n'avois changé, quelle
„ satisfaction aurois-je goûtée? Mais impute
„ ce changement à ce que disoit Silvandre, il
„ n'y a qu'un moment, que l'admiration est
„ mere de la verité. S'il est vrai au reste, ajou-
„ ta-t'elle en souriant, que je sois inconfi-
„ tante pour t'avoir aimé, & ne t'aimer plus ;
„ pourquoi ne pas louer plus tôt ma confi-
„ tance, puisque je ne t'ai aimé que quelques
„ jours, & que je suis bien déterminée à ne
„ t'aimer jamais plus ?

„ Je ne vous ai point demandé, inter-
„ rompit Corylas, si vous étiez volage, ou
„ non ; mais pourquoi l'étant aussi-bien qu'
„ Hylas, vous ne vous aimez point, s'il est
„ vrai que la sympathie produise l'amour. Je
„ n'ai besoin de personne pour te répondre,
„ dit-elle incontinent : c'est que la sympa-
„ thie peut agir, lorsqu'une force superieu-
„ re n'arrête point son action. Et la sympa-
„ thie qui est entre Hylas & moi, pourroit
„ produire l'amour, si t'ayant connu si peu
„ digne d'être aimé, tu ne m'avois fait con-

216 *La III. Partie de l'Astrée.*

„ cevoir la même opinion de tous les autres
„ bergers. Je croi bergere, dit froidement
„ Corylas, que vous avez raison; car depuis
„ que je vous ai connue une fois, je me suis
„ figuré les mêmes imperfections dans toutes
„ les autres bergeres. Corylas, s'écrierent
„ les bergers, c'en est trop! Pourquoi en-
„ velopper ainsi toutes les bergeres dans la
„ même censure? Ce n'est pas mon intention,
„ répondit Corylas; je dis seulement que j'ai
„ pû me figurer qu'elles les avoient ces im-
„ perfections; en cela je ne fais tort qu'à moi
„ même; & de tout ce mal je n'accuse que
„ cette perfide, qui ne peut guere au reste se
„ glorifier de cette victoire, puisqu'elle
„ avoue elle-même qu'elle lui a couté si
„ cher.

Daphnide & Alcidon écoutoient avec un plaisir extrême les petites disputes de ces bergers. Ils ne pouvoient comprendre que nourris en des lieux champêtres, ils eussent tant de politesse. Mais Daphnide qui désiroit toujours d'apprendre quelque chose;
„ Mon pere, dit-elle, en s'adressant au sage
„ Adamas, il me semble que vous pourriez
„ bien nous expliquer ce que c'est que cette
„ sympathie dont on vient de parler. Mada-
„ me, répondit Adamas, votre curiosité est
„ louable. Sçachez donc que Thautates a éta-
„ bli dans le ciel sa principale demeure, un
„ lieu où il crée toutes les ames; & comme
il

» il ne peut sortir des mains d'un si excellent
» ouvrier rien qui ne soit parfait , & la per-
» fection de l'ame étant l'entendement , il
» rend l'ame intellectuelle par participation.
» Or cette participation, elle la tire de la pla-
» nete qui domine au moment de sa créa-
» tion , ou plus tôt de l'intelligence qui pré-
» siede à cette planete ; & cette perfection lui
» est si agréable , qu'elle brûle d'amour pour
» l'intelligence qui la lui communique. Et de
» même que l'amant se forme de l'objet qu'il
» aime la plus parfaite image qu'il peut, pour
» le contempler lorsqu'il est absent ; cette
» ame éprise de la beauté suprême de la pla-
» nete dominante , n'est pas plus tôt unie
» au corps , qu'elle lui imprime ce caractère ;
» & plus elle réussit à en rendre la ressem-
» blance parfaite , plus elle se plaît à la con-
» siderer ; plus aussi elle se forme une dispo-
» sition naturelle à regarder comme beau ,
» & comme bon tout ce qui en approche , &
» à rejeter tout ce qui lui paroît s'en éloi-
» gner. Cette habitude devient même si for-
» te , que nous ne pouvons sans de vio'ens
» efforts lui résister. De là vient qu'à peine
» jettons-nous les yeux sur quelqu'un , que
» s'ils rapportent à notre ame quelques traits
» de ressemblance à cette image que nous
» nous sommes formée de la planete , nous
» l'aimons incontinent par une sorte d'inf-
» tinct ; & que nous le haïssons au contraire,

218 *La III. Partie de l'Astrée.*

» si nous trouvons qu'il lui soit dissembla-
» ble. Voilà ce que l'on appelle sympathie ,
» je veux dire cette conformité ; & voilà
» quelle est la véritable source de l'amour, &
» non pas la beauté, comme quelques-uns
» l'ont prétendu. Car si la beauté étoit la
» véritable source de l'amour, toutes les
» belles personnes seroient aimées de tous :
» au lieu que nous aimons le plus, non ceux
» qui le méritent davantage, mais ceux-là
» seulement avec qui nous nous trouvons
» plus de conformité.

Adamas s'étant tû, » j'avoue, dit Daph-
» nide, que vous m'avez éclairci à la fois
» plusieurs doutes ; mais il m'en reste un qui
» me semble considérable. S'il est vrai, mon
» père, que l'amour vient de cette ressem-
» blance que je rencontre en celui que j'ai-
» me, pourquoi à mon tour n'en suis-je
» point aimée ? Car si c'est sympathie, elle
» doit être réciproque. Mais combien en
» voyons-nous qui n'aiment point ceux qui
» meurent d'amour pour elles ? Votre dou-
» te même, répondit Adamas, est une preu-
» ve de votre pénétration, & il mérite bien
» d'être éclairci.

» L'ame, comme je l'ai dit, se fait de cet-
» te planète la plus parfaite image qu'il lui est
» possible ; mais parce que la matière n'est
» susceptible que d'une image très-impar-
» faite, & que le corps n'est pas également

„ disposé dans tous à la recevoir, il arrive
„ quelquefois que les traits qui la represen-
„ tent sont extrêmement grossiers. Alors ce-
„ lui qui s'est formé une plus parfaite image
„ de la planète est aimé par sympathie de ce-
„ lui qui s'en est aussi formé une image,
„ quoique plus grossière ; car il aime presque
„ nécessairement le portrait qu'il en voit
„ bien ressemblant, en quelque lieu qu'il
„ soit. Au contraire si l'ame a rencontré
„ une matière bien disposée, & qu'elle se
„ soit fait de la planète une image res-
„ semblante, elle ne daignera pas arrêter
„ ses regards sur l'autre, & de là naît l'a-
„ mour de sympathie qui n'est pas récipro-
„ que.

„ Mais, interrompit Hylas, pourquoi
„ après avoir aimé un objet, cesse-t'on quel-
„ quefois de l'aimer ? Question digne d'Hy-
„ las, répondit le druide ! Figurez-vous,
„ Hylas, ajouta-t'il, que les impressions que
„ l'ame communique au corps sont corpo-
„ relles, & quoiqu'elle se fasse une habitude
„ de les contempler, elles peuvent pourtant
„ comme toutes les autres changer & se per-
„ dre. En effet l'ame n'imprime à son corps
„ ce caractère que parce que cette beauté lui
„ plaît. Si donc il arrive qu'elle ne s'y plaise
„ plus, soit par nonchalance, ou par l'inter-
„ vention d'un autre objet auquel la volon-
„ té se rende ; elle imprime alors à l'imagina-

220 *La III. Partie de l' Astrée.*

» tion une autre figure , & perd absolument
» la première. Or cette ressemblance étant
» perdue , l'amour qu'elle caufoit se perd
» aussi. Mais , Hylas , si toutes les fois que
» vous avez changé, vous avez tracé en vous
» de nouvelles figures , vous devez les avoir
» épuisées toutes. Ainsi ma fille étant la der-
» niere de vos inclinations , elle peut es-
» perer que vous serez plus constant
» pour elle. » Tous se mirent à rire en en-
» tendant cette conclusion ; & peut-être
» qu'Hylas eût répondu , si Astrée n'avoit
» pris la parole.

» Mais , mon pere , dit-elle , si il est vrai
» que l'amour naisse de la sympathie , d'où
» vient que l'on aura vû long-temps une
» personne sans l'aimer , & qu'on l'aime en-
» suite ? Ma réponse à Hylas , dit le druide ,
» peut éclaircir votre difficulté. La personne
» dont vous parlez ne s'étoit pas encore for-
» mé l'image de la planete , & depuis elle s'en
» est imprimé le caractère. Mais en voici une
» autre raison.

» Depuis que l'ame est enfermée dans le
» corps comme dans une prison , elle ne peut
» rien se figurer que par le moyen d'images
» corporelles , quoi qu'elle contemple les
» substances intelligentes ; or consultant les
» sens qui la trompent , elle ne peut porter
» que de faux jugemens ; & ces jugemens
» étant une fois portés , la volonté y donne

» son consentement , la volonté , dis-je , qui
» s'attache à ce qui est bon , où qu'elle juge
» tel , & qui fuit tout ce qui lui semble mau-
» vais. Si donc , belle bergere nous sommes
» quelque temps sans aimer une personne
» que nous aimons dans la suite , c'est que
» nos sens ne font pas bien leurs fonctions ,
» soit qu'ils ayent quelque imperfection ac-
» tuelle , soit quelque autre raison ; mais cet-
» te raison venant à cesser , ils découvrent la
» vérité , & la rapportent à notre ame , qui
» reconnoissant cette ressemblance , com-
» mence à s'attacher à ce qu'elle dédaignoit
» auparavant.

Diane qui écoutoit attentivement Adamas ,
» mon pere , lui dit-elle , si j'osois aussi
» vous proposer une question ? Vous le pou-
» vez , répondit Adamas , & j'y répondrai
» le mieux qu'il me sera possible. *Puisque*
» l'amour vient de cette sympathie qui
» est une image de la planete sous laquel-
» le nous naissons , pourquoi les belles
» personnes sont-elles aimées de ceux-là
» mêmes qui sont nés sous une autre pla-
» nete ?

» Tout ce qui est beau , comme tout ce qui
» est bon , répondit Adamas , a toujours
» quelque conformité ; c'est pour cela que
» l'on a dit qu'il n'y avoit qu'un bon , &
» qu'un beau qui servoit à juger par compa-
» raison de tout ce qui a ces qualités. Or ces

222 *La III. Partie de l'Astrée.*

» planetes , & ces intelligences qui leur pré-
» sident ne sont ni bonnes ni belles , qu'au-
» tant qu'elles ressemblient davantage à ce
» bon , & à ce beau suprême ; & malgré leur
» diversité , comme elles ne sont aimables ,
» ni estimables , qu'autant qu'elles sont bon-
» nes & belles ; & cette bonté & cette beauté
» ayant toujours de la conformité , quoi-
» qu'elles se rencontrent en differens sujets ,
» il ne faut point s'étonner que les belles
» personnes soient aimées de plusieurs , quoi-
» que nés sous une différente planete , parce
» que chacun d'eux remarque en leur beauté
» des traits qui sont conformes à la beauté
» de leur planete propre.

» Me voilà , interrompit Hylas , le plus
» content des hommes. Je viens d'apprendre
» une chose qui m'est bien avantageuse. Et
» toi , Silvandre , ajouta-t'il en se tournant
» vers le berger , tu as raison de garder le si-
» lence , car ce discours ne fait rien pour toi.
» Le sage Adamas , a dit que les belles per-
» sonnes n'étoient aimées de plusieurs , que
» parce que leur beauté avoit quelque con-
» formité avec celle des autres planetes. Je
» l'ai fort bien entendu , répondit Silvandre ;
» mais je ne conçois pas que tu en puisses ti-
» rer avantage. C'est , repartit Hylas , que si
» j'aime tant de beautés , il faut que j'aye quel-
» que conformité avec toutes. Ainsi je puis
» me dire plus beau que toi , puisque tu es

» occupé d'une seule. A ce prix, dit Silvan-
» dre en souriant, tu es même plus beau que
» tous les bergers de cette contrée ensemble.
» Mais tu prends mal ce qu'a dit le sage Ada-
» mas; & si tu te rappelles sa réponse à Daph-
» nide, tu reconnoîtras que c'est en toi un
» extrême défaut, & que les traits de ta pla-
» nete sont si mal formés, que toutes
» ces bergeres dédaignent de regarder en toi
» une image si grossiere d'une chose si par-
» faite.

Hylas auroit sans doute répliqué pour sa défense; mais on se leva de table, parce qu'il étoit déjà tard. Alors Astrée se souvenant du conseil que Leonide lui avoit donné, tira Diane, Phylis, Celidée, & les autres bergeres à part, & leur dit, que le grand Thautates ayant fait croître le gui sacré dans leur hameau, il ne falloit pas différer leur action de grâces: & puisque les bergers avoient déjà invité Adamas à offrir le sacrifice, elles devoient avant leur départ joindre leurs supplications à ses prieres, & tâcher même de l'em mener avec elles. Toutes approuverent la proposition, & Diane fut choisie pour porter la parole. A l'instant elles s'approcherent d'Alexis, pour lui faire entendre qu'elles desiroient parler au sage Adamas. Alexis s'approchant d'Adamas lui fit sçavoir le désir de ces bergeres, & Diane en même temps lui fit la supplication dont elle étoit chargée. El-

224 *La III. Partie de l'Astrée.*

le ajouta qu'elles conjuroient la belle druide;
& la nymphe Leonide d'assister au sacrifice.

Adamas répondit : „ Belles & discrettes
„ bergeres , votre priere est juste ; & si vous
„ m'accordez une chose que je vous deman-
„ derai , je consens à tout ce que vous sou-
„ haitez. Je ne croi pas , repartit Diane, qu'il
„ y ait ici aucune bergere qui ne soit disposée
„ à vous obéir en tout ce qu'il vous plaira
„ d'ordonner. Je vous demande , continua
„ le druide , que vous passiez en cette maison
„ le reste de la journée ; & demain je vous
„ reconduirai dans votre hameau , je sup-
„ plierai même Daphnide d'assister à notre
„ sacrifice.

Les bergeres acceptèrent la condition , &
Daphnide curieuse de voir par elle-même la
façon de vivre de ces bergers, consentit avec
joye à ce que lui proposoit Adamas. Pour
Alexis , elle dissimula le mieux qu'elle put la
crainte qu'elle avoit d'être reconnue , en re-
tournant ainsi dans son hameau. Et comme
Astrée vint se réjouir avec elle , de ce qu'elles
jouiroient plus long-temps du bonheur de la
voir, c'est moi, dit Alexis qui doit être trans-
portée de joye. „ Madame , répondit Astrée,
„ je ne me persuade qu'avec peine que va-
„ lant si peu, je puisse mériter les bontés que
„ vous me témoignez. Belle bergere , dit
„ Alexis , avant que nous nous quittions ,

„ vous serez convaincue de la vérité de mes
„ paroles. Promettez-moi donc , ajouta la
„ bergere , que vous voudrez-bien me souff-
„ frir auprès de vous tout le reste de ma vie.
„ Astrée , dit Alexis , en lui mettant une
„ main sur la sienne , je crains que vous ne
„ vous repentiez bientôt de cette résolution.
„ *Ah ! madame* , si vous connoissiez Astrée ,
„ vous auriez d'elle une opinion bien diffé-
„ rente ; Astrée ne change point , lorsqu'elle
„ a pris une résolution.

En ce moment Alexis changea de visage ,
& quelques larmes coulerent de ses yeux. As-
trée ne pouvoit en imaginer le sujet , & après
avoir quelque temps gardé le silence , elle re-
prit ainsi : „ Madame , vous avez tellement
„ changé tout à coup , qu'il m'est impossible
„ de n'en être pas inquiète. Aurois-je le mal-
„ heur de vous avoir déplu par mes dis-
„ cours ? Je vous en vengerois bientôt , ma-
„ dame. . . Vous êtes , je l'avoue , interrom-
„ pit Alexis en soupirant , la cause de ce chan-
„ gement ; mais ce n'est point à vous , c'est
„ à ma sensibilité que je m'en prens ; vous
„ m'avez renouvelé par vos paroles un sou-
„ venir amer. Parmi les vierges des carnu-
„ tes j'en avois choisi une qui me sembloit
„ la plus aimable. Elle réunissoit toutes
„ les qualités de l'esprit avec celles du corps ,
„ je m'attachai à elle ; & ce qui redoubla mon
„ inclination , c'est que je crus en être aimée.

226 *La III Partie de l'Astrée.*

» Je ne pouvois vivre fans elle , ni elle fans
» moi , du moins le disoit-elle ainsi. Nous
» passâmes de la sorte plusieurs années dans
» l'union la plus parfaite. Mais pendant que
» je jouissois de mon bonheur , elle m'aban-
» donne , elle me hait , elle me bannit de sa
» présence , sans me dire ce qui a pû l'aliener
» de moi. Je fus si sensible à ce changement ,
» que je tombai dans la maladie que vous
» avez sçue , & je n'espère pas d'être jamais
» rétablie. Et lorsque vous m'avez parlé de
» votre fermeté , je me suis rappelé de sem-
» blables discours que cette fille m'avoit au-
» trefois tenus , & c'est ce qui a causé le chan-
» gement que vous avez remarqué sur mon
» visage. Madame , répondit Astrée je suis au
» desespoir d'avoir renouvelé votre dou-
» leur ; mais qui eût jamais pensé qu'étant
» aussi accomplie vous eussiez jamais pû ren-
» contrer un pareil caractère ? Ah ! madame ,
» si le ciel m'avoit élevée à une si grande for-
» tune , que j'aurois précieusement conservé
» un si grand bien !

» Belle bergere , interrompit Alexis , si
» vous m'aimez , ne blâmez point cette fille ;
» je n'impute son changement qu'au mau-
» vais astre sous lequel je suis née. Pour le
» désir qu'il semble que vous ayez de pren-
» dre sa place ; c'est moi , belle Astrée , qui
» dois l'avoir ce désir. Il seroit même plus
» vif en moi qu'en vous , si je ne craignois

„ de retomber dans le même inconvenient ;
„ & cette crainte me glace le cœur. Vous ne
„ devez point le craindre , dit incontinent
„ Astrée : j'ose prendre Belenus à témoin
„ que si vous m'accordiez cette grace , je la
„ cherirois plus que ma vie. » Alors Alexis lui
prenant la main , & la serrant un peu : „ Bel-
„ le bergere , lui dit-elle , souvenez-vous où
„ nous laissons cet entretien , nous le
„ finirons demain , en allant dans votre ha-
„ meau. Cependant soyez assurée que je
„ désire plus de vous aimer & de vous ser-
„ vir , que vous ne pouvez le désirer vous-
„ même.

Alexis en usa de la sorte , parce qu'elle craignoit de donner en continuant quelques soupçons aux bergers , & qu'elle vouloit prendre conseil d'Adamas & de Leonide , qui lui étoient nécessaires dans cette occasion. Il arriva même qu'Hylas ennuyé d'un si long entretien , vint les interrompre. » Ma mai-
„ tresse , dit-il à Alexis , si vous continuez ,
„ vous me ferez croire que vous trouvez
„ nos bergeres plus aimables que nos ber-
„ gers. Mon serviteur , dit Alexis , ne vous
„ en fâchez point ; il me restera encore assez
„ d'amour pour vous. Comment , répartit
„ Hylas , vous ne me donnerez que ce qu'el-
„ les ne voudront point ? j'entens , & la raison
„ le veut ainsi , que ce soit le contraire. Eh
„ bien , répondit Alexis en souriant , je par-

228 *La III. Partie de l'Astrée.*

„tagerai mon amitié en deux parties, l'une
„pour ces bergeres, l'autre pour les bergers,
„& parmi eux vous serez le premier que
„j'aimerai. Mais de ces deux parties, ajouta
„le berger, laquelle sera la plus grande? Cel-
„le des bergeres, dit Astrée, & avec raison,
„parce que des bergers vous êtes le seul que
„vous vouliez que j'aime, & qu'il n'y a
„point de bergeres que je ne veuille ai-
„mer.

Pendant qu'ils s'entretenoient de la for-
te, Phylis qui avoit sans cesse les yeux sur Af-
trée, & qui sçavoit qu'elle n'aimoit point à
se trouver seule avec Calydon, s'étant ap-
perçue qu'il s'approchoit d'elle, s'avança
pour les interrompre, & laissa Silvandre seul
auprès de Diane, car Pâris s'étoit retiré avec
Leonide pour lui demander son avis sur ce
qu'il avoit à faire. Calydon qui recherchoit
Astrée de l'aveu de Phocion, & par le con-
seil de Thamyre, crut qu'il étoit indifferent
de parler à la bergere en presence de té-
moins. Il se presente avec assurance, & de-
mande s'il ne sera point importun en se joi-
gnant en tiers aux deux bergeres. „ Jamais
„Calydon, répondit Astrée, ne peut méri-
„ter ce nom, mais surtout en venant trou-
„ver des personnes qui l'estiment autant
„que nous faisons. Je voudrois, dit le ber-
„ger, que cet estime se changeât en amour.
„ Quelquefois, ajouta la bergere, nous dési-

» rons des choses , qui , sans nous être avan-
» tageuses sont préjudiciables à autrui. Je ne
» puis croire , dit Calydon , & permettez-
» moi de vous dire que vous ne devez pas
» croire vous-même que mon désir vous soit
» contraire , puisque Phocion l'oracle de nos
» bergers en juge autrement ; pour ce qui me
» regarde , loin que ce même désir puisse
» ne m'être point avantageux , je ne sçau-
» rois jamais être heureux , qu'il ne soit ac-
» compli. J'ignore , dit Astrée d'un ton sévé-
» re , quel est ce jugement de Phocion dont
» vous parlez ; mais s'il s'agit de chose qui
» me touche , il n'y a personne qui doive , où
» qui puisse vous rien promettre contre ma
» volonté , puisque la mort m'a ôté ce que
» je désirois , je ne veux plus qu'elle puisse
» avoir cet avantage sur moi , ce n'est pas
» que je ne reconnoisse votre mérite , & que
» je ne ressentie l'honneur que vous me fai-
» tes ; mais regardez ceci comme un arrêt
» du destin même : puisqu'Astrée a perdu le
» premier objet qu'elle a aimé , elle n'a
» plus d'amour que pour Thautates , au ser-
» vice de qui elle consacre , suivant sa pro-
» messe , le reste de ses jours.

A ces mots qui déconcertèrent Calydon ,
Astrée se leva , & vint trouver Alexis , qui
de son côté laissa Hylas pour s'avancer au-
devant d'elle. » Madame , dit Astrée , Ca-
» lydon a bien choisi son temps pour me

230 *La III. Partie de l'Astrée.*

„ parler d'amour ; peut-être croit-il parler
„ à Celidée , où que je doive le récom-
„ penser du temps qu'il a perdu en la ser-
„ vant , & tout de suite elle lui raconta
„ leur entretien , mais d'un air si passion-
„ né qu'Alexis comprit qu'elle n'avoit rien
„ à craindre de ce rival.

Cependant Silvandre étoit aux genoux
de Diane , & si ravi d'y être seul , qu'il
ne pouvoit assez remercier amour d'une
si grande faveur. Après lui avoir exprimé
tous les transports de sa passion , & tou-
te la satisfaction qu'il avoit de se trouver
enfin auprès d'elle , après en avoir enten-
du des réponses flatteuses ; „ mais enfin ,
„ ajouta-t'il , quels témoignages puis-je
„ avoir de vos sentimens pour moi ? Vous
„ avez trop de jugement , répondit la ber-
„ gere , pour ne pas trouver la vérité ,
„ quand il vous plaira de la rechercher.
„ Mais à propos de votre gageure avec
„ Phylis , continua-t'elle , jusqu'à quand
„ ordonnez-vous que je sois votre mai-
„ tresse ? N'est-il pas temps que je sois vo-
„ tre juge ? Le terme des trois lunes est
„ presque doublé maintenant. Il m'import-
„ e peu , dit Silvandre , que vous avan-
„ ciez ou que vous prolongiez ce terme ,
„ je suis bien assuré , quoi qu'il arrive ,
„ que je ne changerai point de condition.
„ Ne parlons point de l'avenir , repartit

„ Diane, il est en la main des dieux ; mais
„ dites-moi voulez-vous que nous termi-
„ nions aujourd'hui ce differend.

Silvandre qui sçavoit bien qu'il ne pour-
roit plus vivre avec Diane comme aupara-
vant , ne répondit pas si tôt à la berge-
re , qu'elle ne connût bien son embarras ,
& c'est ce qui l'assuroit davantage de son
amour. Feignant néanmoins comme à l'or-
dinaire , „ vous ne répondez rien , dit-el-
„ le , voulez-vous que je vous juge aujour-
„ d'hui , ou que nous attendions jusqu'à
„ demain que nous serons dans notre ha-
„ meau ? Mon juge , dit Silvandre en sou-
„ riant , promettez moi que votre arrêt
„ me sera favorable , & que la chose du
„ monde qui me plaît davantage ne me se-
„ ra point défendue. Mon jugement , re-
„ partit froidement Diane , sera juste ; pour
„ la défense que vous craignez , expliquez-
„ vous , & je vous répondrai. „ Alors
Silvandre prenant un air plus sérieux ;
„ Mon juge , dit-il , je n'ai jamais douté
„ de votre équité , mais la justice extrê-
„ me est une extrême injustice ; pour ce
„ qui regarde l'explication que vous me
„ demandez , je suis d'avis , continua-t'il ,
„ en souriant , de la renvoyer à une au-
„ tre fois , que j'aurai plus de temps pour
„ instruire mon juge.

A ces mots , ils furent interrompus par

232 *La III. Partie de l'Astrée.*

Adamas , qui invita Daphnide & les bergeres à se promener , parce que la grande chaleur étoit tombée. Ils gouterent tous la proposition , & se mirent en chemin , les uns chantant , & les autres discourant de ce qui leur étoit le plus agréable.



L'ASTRE'E

**L'ASTRÉE**

DE

M. D'URFÉ.*PASTORALE ALLEGORIQUE.*

TROISIÈME PARTIE.

LIVRE SIXIÈME.

LE chevalier qui avoit été près du temple d'Astrée, ayant suivi la même route que Paris, se trouva bien tôt sur le haut de la plaine d'où l'on découvre la grande ville de Marcilli. Le paisage lui parut très agréable. D'un côté il voyoit ces fertiles montagnes qui descendoient imperceptiblement jusques dans la plaine, & montroient leur croupe enrichie de vignobles, & leur sommet couronné de hauts chênes, qui sembloient avoir été placés là exprès par la sage nature. La plaine s'étendant jusqu'à Montbrison, & suivant toujours ces coteaux délicieux s'élar-

III. Partie.

V

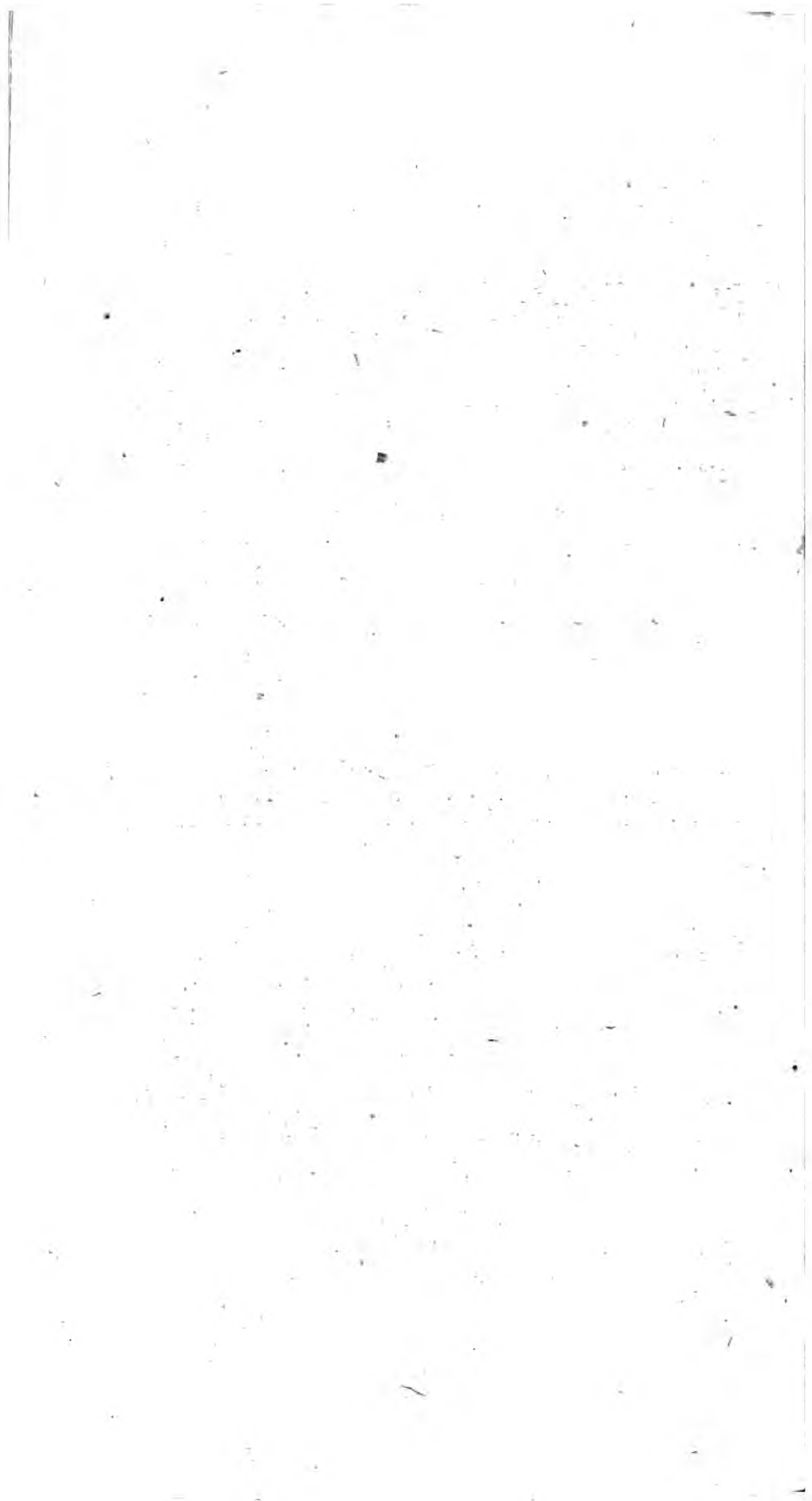
234 *La III. Partie de l'Astrée.*

gissoit du côté de Surieu & de Feurs , embellie par divers étangs , & par mille petits ruisseaux. Le premier lieu qui frapa ses regards fut le château de Marcilli , situé sur la pointe d'un rocher. Il se rappela aussi-tôt le lieu où il avoit vû Madonte pour la première fois , car ce lieu ressembloit beaucoup au château de Marcilli par sa grandeur, & par ses tours. Ce souvenir lui remit devant les yeux les jours agreables qu'il avoit passés auprès d'elle , & les cruels déplaisirs qu'il avoit éprouvés depuis.

En même temps le trouble s'empara de son ame , & ne pouvant continuer sa route , il fut obligé de s'arrêter au premier ombrage qu'il rencontra. Il mit pié à terre , & laissant son cheval entre les mains de son écuyer , il s'étendit sous un arbre. Là uniquement occupé de ses tristes pensées, il ne voyoit , & n'entendoit rien de ce qui se passoit autour de lui. L'écuyer qui aimoit son maître étoit vivement touché de sa situation. Pendant qu'il maudissoit en son cœur & l'amour & celle qui l'avoit réduit à ce déplorable état , il entendit une voix qui se plaignoit de l'ingratitude & de l'inconstance d'une belle. Et pour écarter les idées importunes qui affligoient son maître : » Ecoutez , lui dit-il , » ce chevalier qui est auprès de vous. Hé que » m'importent à moi les affaires d'autrui , » répondit le chevalier ? » En ce moment il



Guélard Sculp.



entendit le chevalier qui se plaignoit en ces termes : » La volage m'a quitté pour un » indigne rival ; mais n'ai-je pas dû m'y attendre ? puisqu'elle étoit femme , il falloit » bien qu'elle fût legere. Sexe cruel, sexe mé- » prisable, pourquoi les dieux te donnerent-ils la beauté !

Le chevalier entendant ces blasphêmes , erut qu'il manqueroit à la belle Madonte , s'il les laissoit impunis. Et sur le champ il eût tiré l'épée , s'il n'avoit crû plus à propos de lui donner occasion de demander le combat. » S'il a du courage , disoit-il , il sentira l'offense , & voudra que je lui en fasse » raison ; s'il n'en a point , il me seroit trop » honteux de le combattre. » Il se leve à ces mots , & se tournant vers le chevalier : » Toi , dit-il , qui te plains de l'inconstance » d'une belle , & qui déclames contre le sexe , » oublie ses attraits , ou méprise l'injure. » Non , tu n'aimas jamais bien ; si ton amour » eût été veritable , le dépit t'auroit gueri , » ou l'injure t'auroit donné la mort.

Le chevalier comprit que ces mots s'adresoient à lui ; & comme il étoit un des plus braves de la contrée , il vint à l'instant au travers des arbres , où il avoit entendu la voix. Il s'appelloit Argantée , il avoit la taille haute & bien proportionnée , sa force égaloit son adresse , & l'autorité de Polemas son oncle augmentoit encore sa confiance.

236 *La III. Partie de l'Astrée.*

Il avoit long-temps recherché une des nymphes de Galatée, nommée Silere, & dont il se figura qu'il étoit aimé. Un jour qu'il la pressoit de lui donner quelque témoignage de sa bonne volonté, il voulut user d'autorité pour vaincre ses refus; & la nymphe ayant tout-à-coup rompu avec lui, il en conçut une haine incroyable contre toutes les femmes, & depuis il ne cessa de les charger d'imprecations.

Argantée s'approche du chevalier, & sans lui faire aucune civilité; » Est-ce à moi, lui » dit-il d'un air arrogant, que s'adresse le discours que je viens d'entendre? » L'étranger qui étoit déjà irrité répondit: » fais comme s'il s'adessoit à toi. A tes armes & à ton langage, ajouta Argantée, je vois bien que tu es étranger; & si tu me connoissois, tu tiendrois sans doute un autre langage. » Mais monte à cheval, ou mets la main aux armes en l'état où tu es, & je te ferai connoître ta temerité. Ne perdons point de temps, dit l'étranger, & bien-tôt nous aurons vuide notre differend. » Incontinent il se jette dans le grand chemin, & l'épée à la main il attend Argantée d'un air si assuré, que celui-ci jugea bien qu'il devoit être un brave chevalier.

Ils alloient commencer leur combat, lorsqu'ils entendirent un grand bruit de chevaux & de chars qui venoient à eux. Da-

mon lui representa qu'ils devoient laisser passer cette troupe pour n'être point interrompus. Mais Argantée qui soupçonna bien que c'étoit Amasis, ou Galatée, & qui d'ailleurs vouloit montrer sa force & son adresse : » Non, non, dit-il, en cette contrée, » on ne trouve point d'obstacles à faire des » actions genereuses. » A ces mots il s'avance l'épée haute, & l'étranger couvert de son écu vient à la rencontre. Là commence un des plus furieux combats que l'on ait jamais vû entre deux chevaliers. A peine ils s'étoient donné les premiers coups, que toute la troupe qu'ils avoient entendue arriva. Comme ils reconnurent tous Argantée, ils s'arrêterent pour voir quel seroit l'issue du combat.

Galatée qui étoit dans un de ces chars avec ses nymphes haïssoit Argantée pour son arrogance ; & toutes souhaitoient qu'elle fut châtiée par l'étranger. Polemas étoit auprès du char de Galatée, la nymphe lui demanda qui étoit cet adverfaire d'Argantée, & quel étoit le sujet de leur querelle. Elle ajouta que peut-être il seroit à propos de les separer. Polemas répondit que combatans sans supercherie il falloit les laisser terminer leur differend ; & que pour sçavoir qui étoit le chevalier, & d'où venoit leur querelle, il ne voyoit personne à qui l'on pût s'adresser qu'à cet écuyer étranger. Polemas ne répondit ainsi, que parce qu'il ne doutoit point

238 *La III. Partie de l'Afrée.*

qu'Argantée ne fût vainqueur, & qu'il étoit ravi que Galatée fût témoin de la force & de l'adresse de ceux qui lui appartenoient.

Galatée suivant la curiosité naturelle à son sexe fit appeller l'écuyer, & lui demanda le nom de l'étranger, & le sujet de leur querelle. „ Madame, répondit-il, ce sujet est „ fort juste du côté de mon maître qui n'a „ pû souffrir que ce chevalier médit de votre sexe. Pour son nom, il m'est défendu „ de le dire; mais dès qu'il aura fini le combat, je suis persuadé, madame, que si vous „ desirez le sçavoir, il se fera un devoir de „ vous obéir. Tu as raison dit Polemas d'un „ air insultant; car si l'on veut mettre une „ épitaphe sur le tombeau de ton maître, il „ faudra bien que tu nous apprennes son „ nom. Seigneur, repartit l'écuyer, si mon „ maître n'avoit terminé avec honneur des „ affaires plus dangereuses, il ne seroit pas „ ici. „ A ces mots il se retire au même lieu où il étoit auparavant.

Cependant les deux chevaliers se pouffoient vivement, & lorsque Damon avoit quelque avantage, Galatée & les nymphes ne pouvoient dissimuler leur joye aux yeux de Polemas. Déjà leurs armes étoient rompues en plusieurs endroits, & le fier Argantée ne portoit plus de si grands coups. Damon au contraire sembloit prendre de nouvelles forces; presque tous ses coups portoient,

& son ennemi ne pouvoit presque plus faire de resistance. Polemas se repentit alors de n'avoir point empêché le combat. Il eût bien voulu que Galatée l'eût interrompu d'elle-même. La nymphe connut son déplaisir ; & quoiqu'elle n'aimât point Polemas, elle voulut bien lui donner cette satisfaction, par le respect qu'elle avoit pour sa mere qui consideroit le chevalier. Elle descend de son char avec ses nymphes & s'approche des combatans, lors qu'Argantée ne pouvant plus se soutenir, étoit tombé sur un genou. Mais elle alloit trop lentement au gré de Polemas ; & croyant que son neveu étoit deshonoré, s'il tarδοit davantage, il fit signe à quelques-uns des siens de voler au secours. Aussi-tôt sept ou huit chevaliers se détachent, & courent à bride abattue, l'épée à la main, sur Damon. Damon qui n'attendoit point une pareille supercherie s'en fût apperçu trop tard, sans les cris que poussèrent Galatée & ses nymphes. Tout ce qu'il put faire en cette occasion, fut de se retirer vers son écuyer, & d'éviter le choc des chevaux. Et lorsque les chevaliers furent passés, & qu'on lui eut présenté son cheval, il se mit sur la selle avec une legereté qui étonna tout le monde. A peine avoit-il ajusté la bride, que malgré la défense de Galatée, il eut tous ces chevaliers sur les bras. Galatée elle-même &

240 *La III. Partie de l'Astrée.*

ses nymphes ne se trouverent pas peu embarrassées parmi ces chevaux. Pour Polemas il feignoit de ne pas remarquer ce desordre ; il faisoit l'empresé auprès d'Argantée, qu'il vouloit faire emporter.

Cependant l'étranger fut si vivement attaqué, qu'après en avoir mis deux hors de combat, il fut blessé à l'épaule, & que son cheval fut tué de plusieurs coups. Damon le sentant manquer sous lui sauta à terre : & ce qui lui servit beaucoup, fut que les autres chevaux ne vouloient point approcher du sien, mais il eût enfin succombé sous le nombre, sans un secours inespéré.

La nymphe indignée de l'outrage que l'on faisoit en sa presence au chevalier, menaçoit les gens de Polemas ; mais celui qui étoit à leur tête sçavoit l'intention de son maître, & feignant de ne point entendre Galatée, il commandoit toujours que l'on tuât l'étranger. Tout-à-coup un des lions qui gardoient la fontaine de la verité d'amour, se jette parmi ces chevaux. Il étoit pressé de la faim. Les chevaux prirent tellement l'épouvante à l'aspect de cet animal, que les chevaliers n'en furent plus maîtres. Ils sont emportés loin dans les bois. Le cheval de Polemas, & celui de l'écuyer étranger courants effrayés jusques dans la ville de Boen ; ni ponts, ni passages étroits ne peuvent retarder leur course. Les chevaux attelés aux
chars

chars imitent cet exemple. Quelques-uns mettent en pieces les chars qui avoient versé. Argantée abandonné des siens ne peut se soutenir ; il tombe , & meurt de sa chute. Ainsi finit le plus fier , & le plus arrogant des chevaliers. Son cheval heurtant par hazard l'étranger, s'enferme lui-même , & vient tomber mort auprès de son maître.

La nymphe remercia les dieux de cette aventure. Elle n'ignoroit pas que le lion , en vertu de l'enchantement , ne pouvoit blesser que ceux qui voudroient consulter la fontaine. Cependant elle ne fut pas exempte d'allarmes. Le lion qui étoit pressé de la faim , se jetta sur le cheval de l'étranger. Mais celui-ci se figurant qu'il y auroit de l'ingratitude à le laisser ainsi devorer , après les services qu'il en avoit reçus , s'avance l'épée haute vers le lion , malgré les cris & les prieres de Galatée. L'animal furieux s'élance vers les nymphes , & le chevalier plus prompt qu'un éclair s'étant jetté au devant d'elles , il rugit , il se bat les flancs , & sans une force supérieure , il fautoit sur l'étranger ; mais il étoit retenu par l'enchantement. Il se détourne donc vers le cheval d'Argantée , & après s'en être rassasié , il en porte une partie , selon sa coutume , au lion qui étoit demeuré à la garde de la fontaine.

Aussi-tôt l'étranger s'adressant à Galatée , qu'à son port majestueux , & aux honneurs

242 *La III. Partie de l'Astrée.*

qu'on lui rendoit il reconnut pour la principale nymphe, il la supplia de lui pardonner tout ce qu'elle avoit souffert à son occasion. » Je suis bien touchée, repondit-elle, de la temerité de ceux qui vous ont » attaqué en ma presence; mais je vous proteste, seigneur chevalier, que je les ferai » punir ainsi qu'ils le meritent. Madame, » dit le chevalier, je serois au desespoir, si » quelqu'un des vôtres recevoit par rapport » à moi quelque déplaisir. Permettez-moi » plus tôt de vous demander leur grace. J'ose » même vous supplier de ne me la point refuser. Seigneur chevalier, reprit Galatée, c'est » à vous de la leur donner, si vous le jugez à » propos, puisque c'est vous qu'ils ont offensé. Pour nous, après que vous nous avez » defendues contre cet indigne chevalier, » & ce lion furieux, nous ne pouvons rien » vous refuser. Cependant, ajouta-t'elle, il » me semble que vous êtes blessé; il faudroit » du moins étancher le sang, en attendant » que nous soyons dans un lieu où l'on puisse » vous donner d'autres secours. Madame, » dit l'étranger, la blessure est legere, & puisque votre suite s'est écartée, commandez-moi, où vous souhaitez que je vous conduise; car cette contrée me semble avoir » des animaux bien dangereux. Je voi bien, » dit Galatée en souriant, que vous êtes » étranger. Sachez donc que ce lion est en-

» chanté, & qu'il ne peut nuire qu'à ceux
» qui veulent éprouver l'aventure de la fon-
» taine qu'il garde.

Cependant Sylvie s'étant apperçue que le chevalier perdoit toujours beaucoup de sang, en avertit Galatée. Alors elles s'approchèrent de lui, & après avoir bandé la playe avec leurs mouchoirs, elles prirent leurs voiles pour en faire une écharpe. Et comme les chars ne revenoient point, Galatée fut d'avis d'aller jusqu'à Montverdun, où elles pouvroient les attendre. Le chevalier & Sylvie prirent la nymphe sous les bras. Les autres suivoient ne parlant que du courage & du mérite de l'étranger. Les unes louoient sa valeur, les autres blâmoient Argantée & Polemas; & toute desiroient de sçavoir qui il étoit; car la bravoure a cela de propre, qu'elle se concilie toujours le beau sexe.

L'étranger n'avoit point encore haussé sa visière, lorsque Sylvie connoissant la curiosité de ses compagnes: » Madame, dit-elle, » il me semble que nous sommes trop re- » devable à ce vaillant chevalier, pour ne » pas souhaiter au moins de sçavoir, & d'ap- » dre son nom. Si vous l'agréez, nous éprou- » verons sa politesse, comme nous avons » été témoins de son courage; aussi-bien » marche-t'il avec trop d'incommodité, » toujours la visière baissée, comme s'il étoit

244 *La III. Partie de l'Astrée.*

» encore aux mains. » Le chevalier sans attendre la reponse de Galatée : » pour mon visage, dit-il, il ne vous sera point caché, » lorsqu'il vous plaira de le voir ; quant à » mon nom, permettez - moi de le taire ; » d'ailleurs vous ne le connoîtriez pas. Gentil chevalier, répondit Galatée, il faut nous » satisfaire sur ces deux points. Puisque votre nom est selon vous si inconnu, nous ne le » connoîtrons pas, & vous aurez contenté » notre curiosité. Madame, reprit le chevalier, je sens qu'il est plus facile de vaincre les hommes les plus vaillans, que de » se défendre d'une belle nymphe. Je vous » obéirai donc ; mais des deux choses que vous » me demandez, je vais satisfaire à l'une, & » je remettrai l'autre, s'il vous plaît, jusqu'à » ce que nous soyons arrivés à Montverdun. » Ce sera donc, ajouta Galatée avec la condition que vous m'accorderez encore une » autre faveur. Vous pouvez, madame, commander ce qu'il vous plaira ; dit le chevalier. Et à ces mots il haussa la visiere de son heaume. Il étoit jeune, il parut beau ; le combat & son casque lui avoient donné de si vives couleurs, que l'on ne remarquoit point sur son visage la tristesse qu'il avoit dans l'ame. Les nymphes desirerent plus vivement de sçavoir qui il étoit ; & si Cleontine n'avoit paru avec plusieurs de ses filles druides, & quelques vacies, elles l'auroient pressé

de leur apprendre sur le champ, quelle fortune l'avoit conduit en leur contrée.

Cependant Cleontine arriva près de Galatée, & la nymphe s'avançant un peu l'embrassa. „ Ma mere, lui dit-elle alors; auriez-
„ vous pensé que je fusse venue en cet équipage pour vous voir? Madame, dit Cleontine, je ne croirai jamais que vous preniez
„ cette peine pour moi; mais je sçai aussi que vous honorez assés le grand Thautates, pour
„ venir visiter le saint lieu, où il daigne rendre ses oracles. J'avoue, repartit Galatée, que
„ j'avois bien dessein de venir ici, mais non à pié, ni si tôt. C'est ainsi, ajouta Cleontine, qu'éclaté la bonté de dieu, souvent il
„ nous suscite sans nous l'occasion de lui rendre de plus grands devoirs, pour nous
„ faire de nouvelles graces.

Galatée s'avança ensuite pour saluer les vierges druides, puis continuant sa route, & ne voyant point Celidée parmi ces vierges, elle demanda à Cleontine où elle l'avoit laissée. „ Madame, repondit-elle, jamais époux
„ ne furent plus heureux que Thamyre & Celée. Et Calidon, ajouta la nymphe
„ Madame, repondit Cleontine, il ne songe qu'à épouser Astrée. Astrée y consent-elle?
„ & qui traite ce mariage, reprit la nymphe?
„ C'est Phocion oncle de la bergere, dit Cleontine, & Thamyre qui voudroit lui
„ voir des enfans, parce qu'il n'en a point.

246 *La III. Partie de l'Astrée.*

» Mais je doute que ce mariage s'accom-
» plisse ; Astrée en est trop éloignée pour y
» consentir. Aime-t'elle quelque autre ber-
» ger , dit Galatée ? on ne dit point , reprit
» Cleontine , qu'elle ait maintenant de pas-
» sion , mais depuis la mort de Celadon , elle
» a déclaré qu'elle l'avoit aimé ; elle vient mê-
» me de lui dresser un vain tombeau. Qu'est
» devenu ce berger , ajouta la nymphe ? Je
» croi , madame , répondit Cleontine , qu'il
» y a sept ou huit lunes qu'il se noya. Et
» pourquoi , demanda la nymphe , ce vain
» tombeau ? Parce que l'on n'a point retrou-
» vé son corps , dit Cleontine , non que les
» bergers d'alentour n'aient bien fait des per-
» quisitions ; car il n'y eut jamais de berger
» en cette contrée qui fût plus aimé , ni qui
» méritât plus de l'être , & je suis persuadée ,
» madame , que vous en auriez porté le mê-
» me jugement , s'il avoit eu le bonheur d'é-
» tre connu de vous. Il y avoit long-temps ,
» à ce que j'ai pu sçavoir qu'il servoit Astrée ,
» mais avec tant de discretion que person-
» ne ne s'en étoit apperçu. Astrée en étoit
» bien digne ; car je n'ai jamais vû de bergere
» ni plus belle ni plus accomplie. Phocion
» son oncle veut maintenant la marier à Ca-
» lydon ; mais quelque gentil qu'il soit , il y
» a tant de difference entre Celadon & lui ;
» & la perte de ce berger est si recente , que je
» ne croi pas qu'Astrée veuille consentir à ce

» mariage. Pour Thamyre, il est le plus heu-
» reux homme du monde. Les blessures de
» Celidée sont pour lui des temoignages de
» sa vertu ; je suis bien fâchée qu'elle ne soit
» point ici ; mais Astrée, Diane, Phylis, &
» les autres bergeres des hameaux voisins
» l'ont invitée à rendre une visite à la fille
» d'Adamas qui arrive des antres des car-
» nutes. Peut-être, dit Galatée, revien-
» dra-t'elle ce soir, & nous pourrons bien
» la voir encore. Je le voudrois, dit Cleon-
» tine ; mais je crains bien que Thamyre ne
» veuille point la laisser revenir aujourd'hui.
» D'ailleurs j'ai scû que la venerable Chry-
» sante étoit aussi de la partie, & que les ber-
» geres étoient allées la prendre à Bonlieu.

C'est ainsi que Galatée apprenoit des nou-
velles de Celadon qu'elle ne pouvoit se dé-
fendre d'aimer. Cependant elle étoit bien
surprise que l'on ignorât ce qu'il étoit deve-
nu. Et pensant alors que ses soupçons contre
Leonide étoient injustes, elle resolut de la
rappeller, & de passer chez Adamas pour em-
mener la nymphe avec elle. Elle esperoit
aussi d'y trouver cette Astrée, dont elle
avoit tant de fois entendu parler, & que Ce-
ladon lui preferoit. En même temps il lui
échapa un soupir ; & Cleontine s'en étant
apperçue ; » vous soupirez, madame, lui dit-
» elle, avez-vous quelque déplaisir ? C'est,
» répondit Galatée qui ne vouloit point lui

248 *La III. Partie de l'Afrée.*

„ ouvrir son cœur, que je suis inquiète de
„ Clidaman ; depuis quelque temps nous
„ n'en avons point de nouvelles, & les vacies
„ nous avertissent que les entrailles des victi-
„ mes ont toutes quelques défauts. Ma mere
„ a jugé que nous devons offrir des sacrifices
„ aux dieux infernaux, & moi-même au re-
„ tour de Bonlieu je devois venir consulter
„ cet oracle.

„ Madame, répondit la sage Cleontine ;
„ le dieu que nous servons est si bon, que
„ lorsque nous meritons sa colere, il nous
„ avertit, afin que nous songions à l'appaiser
„ par nos sacrifices, & que par notre repentir,
„ nous changions en de nouvelles graces les
„ châtimens qu'il nous preparoit. N'allez
„ donc pas negliger ces avis, repassez vos
„ actions ? Examinez s'il n'y a point d'abus
„ dans votre cour ; jetez les yeux sur toute la
„ contrée, & s'il y a des coupables reprimez-
„ les ; car un état où le vice est impuni, & la
„ vertu sans recompense panche vers sa rui-
„ ne. Sachez, madame, que Thautates châ-
„ tie le prince pour les fautes du peuple,
„ comme il punit le peuple pour les fautes
„ du prince.

Galatée rendit graces à la sage Cleontine,
& lui promit de suivre ses conseils, & d'en
faire part à la reine Amasis. Elle ajouta
qu'elle étoit fort troublée de l'accident qui
venoit de lui arriver, que l'insolence de Po-

lemas l'avoit blessée jusqu'au fond du cœur, & qu'elle jugeoit bien qu'il pourroit se porter dans la fuite à des excès plus criminels. „ Il est vrai, dit Cleontine, qu'un sujet ne „ manque gueres au respect qu'il doit à son „ maître legitime, à moins qu'il ne se sente „ assez puissant, pour n'avoir rien à craindre „ de son indignation.

A ces mots ils arriverent à la maison de la sage Cleontine. Galatée y entra pour se reposer, & pour faire panser l'étranger, à qui les nymphes croyoient ne pouvoir rendre assés d'honneurs, & Silere même, dont l'amour pour Argantée s'étoit changé en une si grande haine, qu'elle eut bien le courage de le voir mort, sans lui donner une seule larme : tant l'injure presente efface aisément les services passés.

Le chevalier fut incontinent désarmé, & visité par les mires. Ils ne lui trouverent qu'une seule blessure, laquelle étoit legere. Ils lui conseillerent seulement de garder le lit ce jour là, à cause du sang qu'il avoit perdu. Galatée qui vouloit avant son départ offrir un sacrifice, pour consulter ensuite l'oracle, envoya chercher des victimes, pour le lendemain matin ; car il étoit trop tard alors, & l'étranger supplia la nymphe de lui permettre de consulter en même temps l'oracle ; cependant elle envoya de tous côtés pour faire venir ses chars, & chercher l'écuyer du chevalier inconnu.

250 *La III. Partie de l'Afrée.*

Après le dîner elle s'assit près de son lit ; & voyant que l'on gardoit un profond silence : „ Seigneur chevalier lui dit-elle, quelque
» redevable que nous vous soyons d'avoir
» pris notre défense contre le superbe Ar-
» gantée , vous devez encore à notre juste
» curiosité , & à la parole que vous nous
» avez donnée, le recit de votre fortune. Ah !
» madame , répondit le chevalier, quel plaisir
» aurez - vous d'entendre les aventures du
» plus infortuné chevalier qui soit au mon-
» de ? Nous ne désirons que de vous servir ,
» ajouta Galatée. Je dois vous obéir , mada-
» me , interrompit le chevalier , puisqu'en-
» fin vous me commandez , & je dois aussi sa-
» tisfaire à la curiosité de ces belles nym-
» phes. » En même temps il se leva un peu sur
le lit , & continua en ces termes.

SUITE DE L'HISTOIRE
DE DAMON ET DE MADONTE.

SI je me plaignois de mes malheurs , je se-
rois plus cruel envers Thautates , qu'en-
vers les hommes mêmes. Nous laissons aux
hommes la disposition de ce qui leur appar-
tient , & nous ne voulons pas que dieu dis-
pose à son gré de cet univers , & de nous sur-
tout qu'il a formés de ses mains. Cette refle-
xion a souvent étouffé mes murmures , lors-
qu'ils étoient sur le point d'éclater ; mais

comme il est permis de ressentir ses maux, ne vous étonnez point, madame, si dans la suite de ce discours il m'échappe des soupirs.

Scachez donc, madame, que je suis né dans l'Aquitaine, & que j'ai été élevé par le roi Torismond, le meilleur & le plus juste des princes. Je fus nourri près de lui avec Alcidon, Cleomer, Celidas, & plusieurs autres qui tous sont devenus des chevaliers accomplis. Beliante mon pere qui par son merite s'étoit acquis une grande autorité auprès de Thiéri, dont il étoit grand écuyer, mourut, lorsque j'étois encore au berceau. Ma mere ne lui survécut pas long-temps. Au sortir de l'enfance je m'attachai à une beauté dont je voudrois taire le nom, comme le mien, pour ne point découvrir entièrement mon mal. Non, non, interrompit Galatée, il faut que nous scachions son nom, & le votre. Je vous dirai donc, ajouta-t'il, que son nom est Madonte, & le mien Damon, Comment, reprit aussi-tôt la nymphe, vous êtes ce même Damon qui a servi Madonte, dont le pere fut tué sur le corps du vaillant Thiéri, & que Leontidas avoit prise pour la donner en mariage à son neveu? ce même Damon qui cedant à sa jalousie se battit contre Tersandre, peu de temps avant la mort de Torismond? „ Je „ suis, repondit-il froidement, ce Damon

252 *La III. Partie de l'Afrée.*

» dont vous parlez ; c'est-à-dire le plus in-
» fortuné des hommes. Vous m'étonnez
» bien , dit Galatée ; car il y a long-temps
» que l'on vous croit mort. Et votre écuyer
» n'aporta-t'il pas à votre maîtresse , ou plus
» tôt à l'indigne Leriane , un mouchoir plein
» de votre sang ? Il est vrai , repondit le che-
» valier avec un profond soupir ; mais la for-
» tune voulut prolonger mes jours , pour
» me rendre encore plus malheureux. Tout
» le monde , ajouta la nymphe , plaignit vo-
» tre destinée ; on souhaita que vous eussiez
» du moins emporté la satisfaction de voir
» Madonte justifiée , & Leriane punie. Mais
» comment se peut-il que je vous voye main-
» tenant ici ?

» Madame , continua Damon , il est cer-
» tain que je sortis blessé du combat avec
» Tersandre. Je pus me flater que j'allois
» mourir ; car je ne voulois plus vivre , après
» la perfidie de l'ingrate qui seule pouvoit
» me faire aimer la vie. Dans ce dessein , je pris
» des chemins écartés ; & lorsque je sentis que
» mes forces m'abandonnoient , je comman-
» dai à Halladin mon écuyer de porter à Ma-
» donte la bague que j'avois ôtée à Tersan-
» dre , & à Leriane le mouchoir plein de sang :
» l'un , pour temoigner à Madonte qu'elle
» avoit tort de me preferer un rival , qui le
» meritoit moins ; & l'autre pour assouvir ,
» s'il étoit possible la cruauté de Leriane. Je

„compris par la reponse d'Halladin, que si je
„demeurois entre ses mains, il me feroit pan-
„ser malgré moi; c'est pour cela que je m'éfor-
„çai de gagner les bords de la Garonne. Hal-
„ladin connut mon dessein ; il s'avança pour
„me retenir , si je voulois me precipiter, mais
„je fis un si grand effort, que je tombai au mi-
„lieu du fleuve, & que j'emportai avec moi ce
„fidele écuyer. Alors il ne pensa plus qu'à se
„tirer d'un si grand peril ; & les dieux per-
„mirent qu'il se sauvât, pour apprendre sans
„doute qu'ils n'abandonnent jamais ceux
„qui s'exposent pour secourir leurs maîtres.
„Pour moi qui n'avois ni la force, ni la vo-
„lonté de me sauver, je fus incontinent en-
„glouti par les flots, où je perdis toute con-
„noissance. Déjà le courant m'avoit emporté
„bien loin, lorsque des pêcheurs m'ayant ap-
„perçu vinrent à moi, & après m'avoir tiré
„dans leur batteau, ils gagnerent le rivage.
„Là ils m'étendirent sur le sable, ils me dé-
„pouillerent, & remarquant mes blessures
„qui sembloient encore fraiches, ils fu-
„rent bien étonnés; mais ils le furent surtout
„lorsqu'ils me trouverent des bagues pre-
„cieuses aux doigts, & beaucoup d'or dans
„mes poches. Ce jour, dit l'un d'eux, va
„faire tout notre bonheur, ou tout notre
„malheur. Voici de quoi nous enrichir à ja-
„mais ; mais si la justice est avertie par d'au-
„tres que par nous, on nous punira com-

254 *La III. Partie de l'Astrée.*

» me des assassins. Si nous l'avertissons, ces
» richesses nous échapent, peut-être encore
» serons-nous accusés d'en avoir retenu une
» partie.» Ils ne sçavoient à quoi se resou-
dre, lorsqu'un d'eux plus déterminé : » En-
» terrons-le, dit-il, bien avant dans ce sa-
» ble, gardons le bien que Thautates
» nous envoie; & partageons entre nous ce
» que nous avons trouvé.» Tous approu-
verent ce conseil; mais ils deciderent qu'a-
vant tout il falloit travailler à la fosse.

Pendant qu'ils se hâtoient, un ancien
druide les apperçut. Il se figura qu'ils
partageoient leur pêche. Ce bon vieillard
s'étoit laissé seduire dans ses premieres an-
nées, aux faux attraits du monde; mais en
ayant depuis reconnu la fausseté, il s'étoit
retiré au sommet d'un rocher qui étoit sur
le bord de ce fleuve; & pour se donner avec
plus de liberté à la contemplation, il avoit
quitté ses biens paternels; sacrifice qui joint
à la regularité de ses mœurs lui attiroit les
respects de tous ceux qui le connoissoient.
Il vint donc, car il vivoit d'aumône, de-
mander à ces hommes quelque chose de leur
pêche. Il arriva près d'eux, sans qu'ils l'euf-
sent remarqué, & reconnut son erreur.
Qu'elle fut sa surprise, & celle des pêcheurs!
Ceux-ci ne pouvoient plus se cacher; & le
druide voyant couler du sang vermeil en-
core, ne douta point qu'ils ne m'eussent

assassiné. Mais lorsqu'il vit les blessures toutes fraîches ; „ Malheureux que vous êtes ,
„ leur dit-il , pensez-vous que , quand vous
„ cacheriez ce corps dans le centre de la ter-
„ re , la justice de Thautates ne l'en retirât
„ pas , pour l'exposer aux yeux de tout le
„ monde ? Et croyez-vous pouvoir en fuyant
„ vous dérober à la vengeance que demande
„ le sang que je voi couler ? „ A peine il eut
fini , que les pêcheurs se prosternent de-
vant lui , & protestent de leur innocence. Ils
lui racontent de quelle maniere ils m'avoient
tiré de l'eau , & quel étoit leur dessein : que
s'ils avoient été coupables d'un crime si hor-
rible , ils auroient pris la fuite , lorsqu'ils
l'avoient apperçu ; mais qu'ils l'avoient at-
tendu pour leur justification , supposé qu'on
voulût jamais les inquieter. „ Nous jurons ,
„ ajoutèrent-ils , par le gui sacré de la nou-
„ velle année , que nous sommes innocens.
„ Recherchez donc les meurtriers , dit le
„ druide ; ils ne peuvent être loin d'ici ; & di-
„ tes-moi où sont les habits dont il étoit vé-
„ tu , quand vous l'avez trouvé.

Les pêcheurs , comme s'ils eussent déjà
été entre les mains du juge , oublient la ré-
solution qu'ils avoient prise , & representent
avec ce qu'il demandoit , l'or & les bagues
qu'ils avoient trouvées. „ Maintenant , dit
„ le druide , je vous croi innocens ; aussi
„ soyez assurés que Thautates vous prote-

256 *La III. Partie de l'Afrée.*

„ gera, tant que vous ferez vertueux ; & sou-
„ dain se jettant à genoux, & leur faisant si-
„ gne de l'imiter : O grand Thautates, s'é-
„ cria-t'il, toi qui prens un soin particulier
„ des hommes, détourne de dessus nos têtes
„ la vengeance de cette mort, & daigne cor-
„ riger ceux qui en sont coupables !

Il les exhorta à finir ce qu'ils avoient commencé. Il voulut même les aider à me rendre les derniers devoirs. Il me prit entre ses bras ; & lorsqu'il me tenoit ainsi embrassé, il crut me trouver un reste de chaleur :
„ courage, dit-il, mes enfans, il respire en-
„ core. Thautates vous aime, & veut que les
„ coupables soient châtiés. En même temps
il me pancha la tête, pour me faire rendre l'eau que j'avois avalée, & banda mes playes le mieux qu'il put avec leurs mouchoirs. Ensuite il alla chercher des herbes sur le rivage, car il connoissoit la vertu des simples, pour les appliquer sur mes playes, & me rendre un peu de vigueur. Le sang s'é-tancha d'abord, & bien tôt soulagé de l'eau que j'avois rendue, je respirai. Les pêcheurs me remettent mes habits, & me portent sur leurs rames dans la retraite du druide. Là on me couche dans un lit affés bon, qui servoit quelquefois à l'un de ses neveux ; car le sien n'étoit qu'un amas de feuilles seches, sans autre artifice, & sans autre délicatesse.

Le lendemain, vers la pointe du jour que
je

je commençai d'ouvrir les yeux, je fus bien surpris de me trouver où j'étois; car je me souvenois bien du combat, & de la résolution dans laquelle je m'étois précipité; mais je ne pouvois concevoir par quel enchantement j'avois été transporté dans cette grotte. Je me rappelai aussi l'ingratitude de Madonte, & ce souvenir m'arracha un soupir qui fut entendu du vieillard. Il étoit assis à la porte, attendant qu'il pût me voir. Il entre incontinent, & pour mieux voir en quel état j'étois, il ouvre la fenêtre, puis s'approchant de moi, & me trouvant beaucoup foulagé, il en témoigna sa joye. Il s'assit ensuite à côté de moi sur un siege taillé dans le rocher, & jugeant que l'étonnement où j'étois, me tenoit dans le silence, il me parla en ces termes:

» Mon fils, plus Thautates a montré par
» son assistance inespérée, combien il vous ai-
» me, plus aussi devez-vous lui en marquer
» votre reconnoissance. » Il se tût à ces mots,
pour entendre ma réponse. Je crus que c'é-
toit quelque dieu qui me parloit par sa bou-
che, tant il avoit un air respectable. Cepen-
dant la surprise où j'étois m'empêcha pour
quelque temps de lui répondre. Le vieillard
qui attribuoit ce silence à ma foiblesse, ou à
l'excès de mon mal; » Mon fils, ajouta-t'il, si
» c'est foiblesse ou douleur, faites moi signe

258 *La III. Partie de l'Astrée.*

» & vous verrez qu'avec le secours du ciel je
» vous soulagerai.

Alors, reprenant un peu mes esprits, je m'efforçai de lui répondre de la sorte : » Mon
» pere, ce n'est pas les blessures que vous
» voyez qui m'ont réduit en cet état ; mais
» celles que j'ai dans l'ame. La mort seule
» peut les guerir, & c'est pour cela que je l'a-
» vois cherchée dans le fleuve. Voilà de quoi
» je me souviens, mais j'ignore comment je
» suis hors des eaux, & par quel prodige je
» suis maintenant en ce lieu, & en votre pré-
» sence. Mon fils, répliqua le druide, je voi
» bien que la faveur de Thautates est plus
» grande que je ne l'avois imaginé, puisqu'il
» a daigné vous sauver, lorsque vous cher-
» chiez à perir : action détestable, indigne
» même d'un homme qui a quelque coura-
» ge ! Car quiconque se tue n'en vient là,
» que parce qu'il ne peut souffrir les peines
» de la vie.

Il m'en auroit dit bien davantage, si les pêcheurs dont j'ai parlé, entrant tout à coup dans la chambre, ne l'avoient interrompu. Ils amenoient un homme lié avec des cordes. Dès qu'il me vit il voulut se jeter à mes genoux, mais il ne put, parce qu'il étoit attaché. Il étoit tellement changé que je ne le reconnus point d'abord ; enfin le regardant avec plus d'attention, & l'entendant crier, » ah ! mon maître, » je compris que c'étoit

Halladin mon écuyer. Jugez de ma surprise, madame ; car je le croyois noyé ; mais elle augmenta bien , lorsqu'un des pêcheurs s'adressant au druide , soutint que c'étoit lui qui m'avoit mis en l'état où j'étois. » Mes amis , interrompis-je , vous vous trompez, » c'est mon écuyer ; il est innocent. Rendez-» lui la liberté , afin que je puisse l'embrasser » encore une fois. » En même temps il est détaché , & se jettant à terre , il baise mon lit , & moi j'embrasse ce fidele écuyer , comme s'il avoit été mon frere. Alors le druide comprit que je voulois lui parler en secret, & sortit aussi tôt avec les pêcheurs.

Je lui demandai incontinent s'il avoit vû Madonte ; ce qu'elle , & Lerieane avoient dit & fait , & comment il étoit tombé entre les mains de ces hommes. Il me répondit qu'il avoit executé mes ordres , que tout le monde regrettoit ma perte , & que s'il eût esperé de me trouver en vie , il m'eût apporté la réponse à ma lettre , qu'aussi tôt après il étoit venu sur le rivage cherchant mon corps , pour lui donner la sépulture , & se confiner ensuite dans quelque solitude : que ce matin là même rencontrant les pecheurs , il leur avoit demandé des nouvelles de ce qu'il cherchoit , & que le prenant pour mon assassin , ils l'avoient lié comme je l'avois vû. » Mais , vous , seigneur , continua-t'il , par » quelle fortune êtes vous venu en ce lieu ?

260 *La III. Partie de l'Astrée.*

» Et quel dieu vous a rendu la vie ? » Puis joignant les mains, & levant au ciel des yeux pleins de larmes, » Heureux, ajouta-t'il, ce-
» lui dont il s'est servi pour une si belle ac-
» tion ! Halladin mon ami, lui dis-je, je te
» remercie de tout ce que tu as fait pour
» moi ; mais ne me demande point comment
» je suis venu ici, je l'ignore moi-même.
» Seulement je remercie le ciel de m'avoir
» conservé la vie, quoique malgré moi, puis-
» que tu peux m'apprendre des nouvelles de
» Madonte, qui m'est toujours si chere. A
» vous seigneur, dit-il incontinent ? détestez
» là plus tôt, & cherchez à vous venger d'el-
» le, de Leriane, & de Therfandre. Je par-
» donne à ton affection, lui répondis-je, ces
» discours qui m'offensent. J'aime Leriane
» à la fureur ; & si tu crains de me déplaire, tu
» ne me tiendras jamais un pareil langa-
» ge.

L'accident qui me survint m'empêcha d'en dire davantage. Mes playes recommencerent à saigner, de sorte que je devins pâle & froid. Je m'en apperçus d'abord ; mais je n'en voulois rien dire, parce que je souhai-
tois de mourir. Le fidele écuyer courut auf-
si tôt vers le vieillard, & l'avertit de ce qui se passoit. Le vieillard qui durant notre en-
retien avoit préparé les remedes dont j'a-
vois besoin, entra incontinent dans ma
chambre, & me trouvant tout en sang, il

jugea bien que j'avois eu quelque émotion extraordinaire ; mais il dissimula pour lors. Après m'avoir pensé, il me donna un bouillon, ferma la fenêtre, & m'ordonna de reposer. Cependant il tire à part Halladin, lui remet ce qu'il avoit reçu des pêcheurs, & s'informe de mon nom, & de l'accident qui m'avoit réduit en l'état où il m'avoit trouvé ; & sur cela, il lui raconta de quelle manière j'avois été sauvé. Mon écuyer le remercia du secours qu'il m'avoit donné, & le conjura de me le continuer. Qu'au reste il ne pouvoit satisfaire à sa demande sans ma permission ; qu'il ne pouvoit lui dire autre chose, sinon que j'étois un des principaux d'Aquitaine. Il est donc né Gaulois, interrompit le druide ? Oui répondit Halladin. Il me suffit, ajouta le vieillard ; je voulois sçavoir quelle religion il professoit, parce que j'ai remarqué que ses blessures les plus dangereuses sont au cœur. Mon pere, reprit l'écuyer, vous ne vous êtes pas trompé.

Le druide ne m'abandonnoit que le moins qu'il pouvoit. Un jour qu'il me trouva mieux, il me persuada si bien que rien ne nous arrive que par la volonté de dieu, qu'enfin je quittai la cruelle résolution de mourir, & que me résignant entre les mains du grand Thautates, je commençai à trouver de la douceur dans mes maux mêmes, puisqu'ils me venoient de sa souveraine

262 *La III. Partie de l'Astrée.*

bonté. Cette disposition ne contribua pas peu à me rétablir ; & désormais rien ne retardoit mon départ , que ma foiblesse.

En attendant que mes forces fussent revenues , je sortois le plus souvent de la grotte sous prétexte de prendre l'air ; mais en effet pour m'occuper en liberté de mes pensées. Tandis que le vieillard vaquoit à la contemplation , & qu'Halladin alloit dans les villes voisines chercher les choses qui nous étoient nécessaires , j'étois moi sur le haut du rocher , tournant toujours les yeux & le cœur du côté où j'avois laissé Madonte. Et quoique j'eusse pris la résolution de ne point attenter à ma vie , je souhaitois toujours de la voir finir. J'aurois volontiers passé le reste de mes jours dans cette solitude , j'en avois même conçu le dessein , & je le communiquai à mon fidele écuyer. » Quel bien , me dit-il , pouvez-vous espérer en demeurant ici ? Madonte ne peut vous hair , du moins elle n'aime pas Thersandre autant que vous le croyez ; où si elle l'aime , comme elle a déjà changé une fois , ne peut-elle pas changer encore ? Et si ce changement arrive , de quoi vous servira-t'il , si elle vous croit mort ? Hé bien , répondis-je , Halladin , nous y penserons , » & me tournant de l'autre côté , je feignis de vouloir reposer , afin de ne plus entendre des discours que je ne pouvois goûter. Cependant je fis mes réflexions , je

penfai qu'en cherchant des aventures , j'en trouverois quelqu'une qui me conduiroit au trépas , & qu'il étoit difficile que je demeuraffe long-temps inconnu , étant fi près du lieu qu'habitoit Thorismond.

Dès qu'il fut jour , j'éveillai Halladin , je lui dis d'aller acheter des chevaux & des armes. Il partit fur le champ , ravi de me voir dans ces dispositions. Cependant quelque diligence qu'il pût faire , il resta plusieurs jours dans fon voyage. Durant fon absence, je gardai une folitude encore plus étroite qu'auparavant. Je disputai , je l'avoue , fi je devois rompre mes fers ; je fus même ébranlé ; mais ce dieu à qui l'on ne réfifte qu'en fuyant , renouoit mes chaînes , enforte que je compris qu'il n'y avoit plus pour moi d'efperance de m'en affranchir.

Cependant les pêcheurs à qui j'avois donné une fomme honnête , venoient fouvernt me vifiter. Et comme ils alloient toutes les femaines à la ville où Thorismond tenoit fa cour, ils me rapportoient toujours quelques nouvelles. L'un d'eux me dit que l'on ne parloit d'autre chofe que d'une dame qui avoit été condamnée au feu pour avoir eu un enfant. Mes foupçons tomberent incontinent fur Madonte , quoique je n'euffe jamais rien remarqué en elle qui pût les fonder. Mais je ne doutai plus , lorsque ce pêcheur m'eut affuré que c'étoit une des plus

264 *La III. Partie de l'Astrée.*

considérables, & des plus belles personnes de la cour ; car il ne put me dire son nom ; il l'avoit oublié.

Je me rappellai alors l'amour de Madonte pour Therfandre , & me retirant seul sous des arbres qui étoient près de la grotte , je me livrai aux pensées affreuses qui vinrent m'agiter. D'un côté , le dépit d'avoir été si indignement trompé , me faisoit désirer la vengeance ; de l'autre quand je me figurois l'état où la fortune avoit réduite une personne que j'avois aimée , je ne pouvois retenir mes larmes. C'est dans cette situation qu'Halladin me trouva à son retour. Après m'avoir confirmé une si horrible nouvelle , » il » ajouta que Leriame étoit l'accusatrice , & » que Leotariss & son frere soutenoient ce » qu'elle avoit avancé contre Madonte , & » Therfandre. O dieu , m'écriai-je , que tes » jugemens sont profonds ! & par combien » de voyes tu nous découvres la verité des » choses cachées ! Madonte , ajoutai-je un » moment après , il est donc vrai que vous » m'avez préféré ce même Therfandre que » vos ancêtres eussent à peine reçu parmi » leurs serviteurs ? Pouvez-vous ne pas mourir plus tôt de la honte d'un tel choix , que » du supplice qui vous est préparé ?

Je demurai long-temps sans parler , pour avoir trop de choses à dire , semblable à ces vases qui étant pleins ne laissent sortir l'eau qu'avec

qu'avec difficulté , si on les verse tout à coup. Halladin saisit ce moment pour me représenter que je devois désormais haïr , ou du moins oublier Madonte , & que mon amour qui avoit été produit par la vertu , & par les faveurs , devoit bien finir par les injures que j'avois reçues , & par la connoissance d'une faute si honteuse. „ Ce qui a fait „ naître mon amour , lui répondis je , c'est „ le destin ; pour la honte dont tu parles , je „ suis résolu d'entrer en champ clos contre les „ calomniateurs. Comment, seigneur, s'écria- „ t'il, vous prendriez les armes pour défendre „ la vie de ceux qui vous ont si indignement „ traité ? Oublierez-vous que Madonte étoit „ entre les bras de Therfandre , tandis qu'el- „ le vous faisoit éprouver toutes ses ri- „ gueurs ? Voulez-vous que l'on dise que „ vous vous armez injustement pour con- „ server à Therfandre ses plaisirs ? Cesse , in- „ terrompis-je , Halladin , cesse de me tenir „ ce langage ; quand je me représente la „ mort de Madonte que j'ai tant aimée , la „ confusion où elle se trouve, la honte qui lui „ est préparée ; quand je me souviens que ces „ mains que j'ai tant de fois baisées avec les „ plus vifs transports, vont être liées avec des „ chaînes, que ce beau corps va être la proie „ des flammes. Ah ! Halladin , comment „ crois-tu que je puisse le supporter ? Et y a- „ t'il quelque outrage qui puisse retarder les

266 *La III. Partie de l'Astrée.*

„ secours qui sont en mon pouvoir ? D'ail-
„ leurs elle peut bien être innocente , je dois
„ le croire ; je le croi , puisque c'est Leri-
„ dont je connois la malice extrême , qui l'ac-
„ cuse. La pierre en est jettée ; que Madon-
„ te m'en sçache gré ou non , il n'importe.
„ Je remplirai mon devoir ; & quelle autre
„ récompense pourrois-je désirer ?

Halladin m'entendant parler avec tant de résolution , me dit qu'il prioit dieu de benir mes intentions ; mais que si j'avois ce dessein , il n'y avoit point de temps à perdre , que le dernier terme accordé par le roi finissoit le lendemain à midi , & que si nous ne partions à l'heure même , nous ne pourrions arriver à temps. Je montai donc incontinent à cheval , sans rien dire au druide , de peur qu'il ne me retardât. Seulement j'avois bien résolu , si j'étois vainqueur , de venir le remercier des obligations extrêmes que je lui avois. Je me rendis avec la plus grande diligence dans les fauxbourgs de la ville où mon écuyer avoit laissé mes armes. Je les essayai , je les trouvai bonnes. Elles étoient noires ; l'écu representoit un tygre qui se repaissoit d'un cœur humain ; & le mot étoit : *Tu me donnes la mort , & je soutiens ta vie.*

Je repris , sans m'arrêter le chemin de la ville des tectosages. J'y arrive un peu avant midi. Je mis pié à terre pour faire repâître mon cheval , qui étoit presqu'excedé. Lors-

que j'arrivai à la porte du camp , le combat étoit déjà commencé , mais d'un chevalier contre deux : un moment plus tard le chevalier étoit mort , & Madonte convaincue ; car il ne m'eût pas été permis de renouveler le combat. Dieu permit donc que j'arrivasse si à propos , pour faire connoître l'innocence de la dame faussement accusée. J'obtins la victoire sur ces deux freres vaillans , & je la dus moins à ma force ou à mon courage , qu'à l'innocence de Madonte. Alors tout fut éclairci ; l'imposture de Leriane découverte , l'enfant reconnu pour être de sa nièce , la calomniatrice jettée au feu qu'elle avoit fait préparer pour Madonte , & Madonte remise en liberté ; je ne puis vous exprimer quelle fut ma joye ; je crus alors que toutes les peines que j'avois endurées à son service étoient plus que récompensées.

Cependant , je ne voulus point me faire connoître que je ne sçusse si Madonthe aimoit Therfandre , ou si tout ce que j'avois vû n'étoit point un artifice de Leriane. Je m'approchai de l'échaffaut , pour sçavoir si Madonte ne m'ordonnoit rien de plus. Elle me remercia , & me pria de lui dire qui j'étois , & de la conduire dans sa maison , pour lui dire mon nom. Je m'en excusai le mieux que je pus ; & je m'offris à la conduire , pourvu que ce fût promptement. Mais crai-

gnant que le roi ne me commandât de me déclarer, pressé d'ailleurs par mes blessures, je me dérobaï dans la foule, & rejoignant mon écuyer, je revins trouver le druide.

J'oublois de vous dire, madame, qu'ayant rencontré près de la ville un homme qui y alloit, je le suppliai de faire mes excuses à Madonte, & je feignis que des affaires importantes m'appelloient ailleurs : que si elle avoit besoin de mon service, elle auroit de mes nouvelles du côté de Montdor, & que je porterois toujours l'enseigne du tygre. Je voulois lui faire croire que j'allois de ce côté là, quoique ce ne fût pas mon dessein, de peur que si le roi avoit la curiosité de me connoître, il ne me fît suivre.

Le druide me reçut avec les plus grandes démonstrations de joye. Et quand il sçut le sujet de mon voyage, & le secours que j'avois donné à Madonte, il crut ne pouvoir assés me remercier. Il commença par me faire ôter mes armes, & m'ayant trouvé quelques blessures, il prit tant de soin de moi, qu'en peu de temps je fus guéri. Mais n'y ayant pour moi aucun remede plus efficace que de sçavoir des nouvelles de Madonte, je priai le vieillard d'envoyer quelqu'un de ces pêcheurs, pour en apprendre. Il le fit, & le pêcheur à son retour ne m'en apporta que trop pour ma satisfaction. Il me dit que

Madonte avoit emmené dans sa maison Therfandre, tout blessé qu'il étoit ; c'étoit lui que j'avois trouvé combattant seul contre Leotaris & son frere ; & que peu après le roi Thorismond avoit été tué par un myre.

Depuis, tout ce qui m'avoit donné quelque soulagement ne fit plus qu'augmenter mes déplaisirs. La solitude où j'étois me déplaisoit, parce qu'elle découvroit la ville des tectosages. Je me déplaisois à moi-même, parce que j'aimois toujours Madonte, malgré toutes les raisons que j'avois de la hair. Mes playes se guerirent en peu de jours, parce qu'elles étoient legeres ; mais je devins si pâle & si affreux, qu'il étoit impossible de me reconnoître. Le bon vieillard ne sçachant que juger, me conseilla de changer d'air. Et je résolus de mener une vie errante, jusqu'à ce que je pusse rencontrer la mort.

Après avoir remercié le druide, & reconnu les services des pêcheurs, je partis sans autre dessein. Cependant notre chemin nous ayant par malheur conduits du côté de la maison de Madonte, j'appris d'autres nouvelles qui acheverent de m'accabler ; on me dit qu'elle s'étoit dérobée sans autre suite que sa nourrice & Therfandre. Halladin s'efforça inutilement de me représenter qu'elle ne me faisoit point d'injustice, puisque l'on me croyoit mort. Je ne pouvois plus suppor-

270 *La III. Partie de l'Afrée.*

ter des lieux qui m'avoient été si chers autrefois. Je passai en Afrique, j'y vis le roi Genserik, & je reconnus que l'amour est par tout aussi puissant, que je l'avois éprouvé. Etant parmi ces vandales, j'appris les aventures d'Urface, & d'Olimbre, & celles de la jeune Placidie, & d'Eudoxe sa mere; & considerant la diverse fortune d'Eudoxe, la longue perseverance d'Urface, la sage conduite du jeune Olimbre, & l'heureuse conclusion de leurs amours, je résolus de supporter mes malheurs avec plus de patience. Foible résolution! inutile dessein!

Enfin ne trouvant de repos nulle part, & voyant que la prudence humaine ne me servoit à rien, je crus devoir recourir aux conseils divins. J'avois oui dire que sur le penchant des pyrenées, vers l'océan, il y avoit un temple consacré à Venus qui y rendoit des oracles. Je retournai donc en Europe, je consultai l'oracle pendant neuf jours sur la fin ou le remede de mes maux; il me répondit, *Forest*, sans vouloir s'expliquer davantage. Je me déterminai à visiter toutes les forêts de l'Europe. Je ne puis vous dire, madame, combien j'en ai passé, & toujours inutilement. Mais je ne puis croire que le dieu veuille être menteur pour moi seul; je me flate au contraire de trouver enfin dans ces lieux sauvages le soulagement qu'il m'a promis.

Après que Damon eut cessé de parler ; Galatée qui avoit sçû une partie de son histoire par les nouvelles qu'Amasis avoit reçues de Torismond, & qui desiroit que cette contrée lui fût plus heureuse, lui dit : » Seigneur chevalier , j'avoue que vos plaintes contre la » fortune sont trop légitimes ; mais vous ne » devez pas vous livrer au desespoir. Les » dieux ne sont point menteurs. Souvent, » ils se plaisent à donner des réponses ambiguës pour éprouver notre subtilité ; mais » leurs oracles ont toujours leur accomplissement. Je croi que vous avez mal interpreté celui qui vous a été rendu ; le pays où » vous êtes se nomme aussi Forest , & je ne » doute point que l'oracle n'ait voulu parler » de cette contrée. Il pourroit arriver que » Madonte y seroit conduite pour quelque » raison que vous ignorez. Madame , répondit Damon en soupirant , j'espere en effet » trouver ici la fin de mes peines , parce que » la mort fera ce que l'amour n'a pû faire. » Non , non , dit la nymphe , espérez mieux. » Demain nous consulterons l'oracle qui » vous rendra la tranquillité ; cependant nos » chars & votre écuyer reviendront , & vous » guerirez à loisir. Je vous demande seulement de ne me point quitter que vous ne » m'ayez conduite au palais d'Amasis ; je suis » persuadée qu'elle sera ravie de vous voir. » Le chevalier répondit qu'il feroit tout ce

que la nymphe jugeroit à propos de lui commander.

Cependant Galatée qui avoit dépêché à Bonlieu vers la venerable Chryfante , pour l'avertir qu'elle y alloit , sçut par le retour du messager , qu'Astrée , Diane , Phylis , & toute la troupe des bergers y avoient dîné , & qu'ils alloient rendre leur visite à la fille d'Adamas.

Ce messager qui dès l'enfance avoit été nourri au service de la nymphe , avoit coutume de lui raconter tout ce qu'il avoit vû ; c'est pour cela qu'après avoir rendu la réponse de Chryfante , il ajouta qu'excepté Galatée , il n'avoit jamais rien remarqué de si beau qu'Astrée & Diane. Galatée qui esperoit d'apprendre des nouvelles de Celadon , lui dit en presence de Damon même :

„ Hé quoi , Lerindas , (c'est ainsi qu'il s'appelloit) trouves-tu ces bergeres si belles ,
 „ que tu les préfères à mes nymphes ? Oui ,
 „ dit-il , madame , & je vous jure que si j'étois chevalier , je maintiendrois leur beauté contre quiconque. Astrée sur tout est
 „ incomparable , mais Diane me plaît davantage , parce qu'elle n'est point triste comme Astrée , & que les filles qui aiment tant
 „ me paroissent moins agréables. D'où vient cette tristesse , reprit Galatée ? De la mort
 „ d'un berger qui se noya il y a quelques lunes , dit Lerindas.

Alors Galatée se tournant vers Cleontine, „ ma mere, dit-elle, j'ai presqu'envie de „ rester ici quelques jours, pour donner à „ Damon le temps de guerir, & de passer en „ attendant le Lignon, pour voir si ce que „ l'on dit de ces bergeres est véritable. Madame, „ répondit Cleontine, elles n'ont rien „ du village que le nom; & si vous voulez „ avoir le plaisir de leur entretien, vous y arriverez à propos; car Adamas doit venir „ faire un sacrifice solemnel à l'occasion du „ gui trouvé sur le plus beau chêne de leur „ hameau; & s'il sçait que vous y veuilliez assister, il l'avancera autant que vous le souhaitez.

Ces discours déterminerent Galatée à retarder son voyage de Bonlieu, pour assister au sacrifice avec les bergeres. En même temps elle dépêcha vers Amasis pour l'informer de ce qui s'étoit passé, du sujet qui l'arrêtoit à Montverdun, & de celui qui avoit conduit Damon dans ses états. Ces nouvelles affligerent & réjouirent tout à la fois Amasis. Damon avoit l'honneur de lui appartenir, & elle l'avoit pleuré comme mort; elle étoit ravie d'apprendre qu'il vivoit encore; mais l'état où il étoit, & l'insolence de Polemas lui déplaisoient infiniment. Elle vint aussi tôt à Montverdun sans avertir ni Polemas, ni Galatée; & offre à Damon ce qui dépendoit d'elle. Damon étant surpris

274 *La III. Partie de l'Astrée.*

de la sorte , les excuses seules lui restoient , & les remerciemens d'une si grande faveur. Amasis ajouta qu'elle ne pouvoit assés reconnoître les obligations qu'elle avoit à son pere , qui avoit empêché que Torismond ne ruinât ses états. » Madame , répondit le chevalier , en vous rendant ce foible service » qu'il vous plaît d'exagerer , mon pere n'a » fait que ce qu'il devoit , & moi succédant à sa place , je vous offre mon sang & » ma vie.

Amasis lui proposa ensuite de l'emmenner dans la grande ville de Marcilly , où l'on auroit plus de secours ; mais il s'excusa si bien , qu'elle lui permit de demeurer encore quelques jours en ce lieu. Son dessein étoit dès qu'il auroit consulté l'oracle , & reconduit Galatée , de se retirer dans quelque solitude où il ne pût être connu. Galatée fut ravie de ce qu'il restoit à Montverdun ; c'étoit pour elle un prétexte de passer quelques jours avec les bergeres , où elle esperoit d'apprendre des nouvelles de Celadon , où de voir du moins si Astrée avoit tant de beauté qu'elle méritât d'être préférée à une si grande nymphe qu'elle.

La reine retourna à Marcilly , après avoir fait bien des excuses à Damon du procédé de Polemas , qu'elle jura de ne point laisser impuni. Damon la supplia de lui pardonner , l'injure étant legere , disoit-il , & Polemas

affés puni par la mort de son parent. Damon sçut enfin si bien diminuer la faute de Polemas, qu'Amasis promit de ne s'en point ressentir. Elle ne laissa pas, à son retour, de lui témoigner combien cette action lui avoit déplu ; il s'excusa envain sur ses gens qui avoient cru devoir venger la mort d'Argantée ; Amasis qui étoit bien informée, lui ordonna de les chasser de son service. Polemas s'en sentit si piqué contre Damon, qu'il résolut d'en tirer vengeance. Il étoit d'ailleurs si indigné que Galatée à laquelle il avoit osé aspirer ne l'aimât point, qu'il chercha les moyens de se rendre maître du royaume. Clidaman, Lindamor, Guyemans, & tous les principaux de la contrée étoient absens. Il se voyoit maître de toutes les places, & de tous les gens de guerre. Amasis au contraire lui ayant remis pour ainsi dire son autorité, n'avoit pour elle que la justice de sa cause. Damon seul donnoit à Polemas quelque inquiétude ; il craignoit qu'Amasis ne le retînt dans ses états pour le combler de faveurs. Il se souvenoit que le pere du chevalier avoit pensé épouser Amasis, & il attribuoit ses égards pour Damon, à la memoire qu'elle conservoit de ce pere. Il tira donc à part six de ces gendarmes que la reine lui avoit ordonné de congédier, & après s'être beaucoup plaint d'elle, il leur parla de la sorte :
« Vous sçavez, mes amis, avec quel zele j'ai

276 *La III. Partie de l'Astrée.*

» servi la reine ; & si dans aucune occasion
» j'ai rien épargné de ce qui dépendoit de
» moi , ou de ceux qui me sont attachés.
» Pour elle j'ai sacrifié tout intérêt , j'ai fer-
» mé les yeux à ce qui me touchoit , j'ai uni-
» quement songé à ce qui étoit du bien de
» son service. Je n'ai pû néanmoins fixer cet-
» te inconstance, qui est si naturelle à son se-
» xe ; je la voi donc prévenue maintenant en
» faveur d'un jeune étranger qui s'est acquis
» quelque réputation aux dépens d'Argan-
» tée ; je parle de celui qui le tua sous nos
» yeux , & qui sans doute avoit usé de quel-
» que supercherie avant notre arrivée. Le
» ressentiment que vous en marquâtes me
» sera toujours présent , & je n'oublierai rien
» pour vous convaincre de ma reconnois-
» sance. Mais je crains bien que je ne le pour-
» rai de long-temps, si vous ne prenez le par-
» ti que je vous proposerai.

» Amasis , par déference pour l'étranger
» m'a ordonné de vous congédier, & de vous
» interdire cette contrée où vous êtes nés.
» Ce coup au reste est moins contre vous
» que contre moi ; c'est-à-dire que voulant
» élever ce jeune homme , elle ne peut y par-
» venir , qu'en m'ôtant l'autorité que mes
» services m'ont acquise. Dans cette vue ,
» elle commence aujourd'hui par m'ôter mes
» meilleurs amis , tels que je vous connois.
» Si les choses étoient en l'état où j'espere de

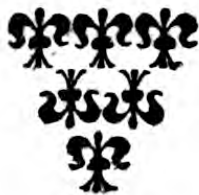
» les voir bien tôt , j'empêcherois bien ce
» desordre ; mais pour le present si vous ne
» trouvez quelque ressource dans votre cou-
» rage , vous serez contraints de vous sépa-
» rer de nous pour quelque temps ; ce qui me
» causeroit le plus sensible déplaisir. Si donc
» vous avez autant de résolution que je vous
» en ai toujours connu , balancerez-vous à
» perdre qui veut vous bannir de votre pa-
» trie ? Rien de plus facile ; il est seul ; trop
» foible pour chacun de vous , comment
» pourroit-il vous résister , lorsque vous se-
» rez tous contre lui. Si Amasis venoit à sça-
» voir qu'on lui eût ôté ce nouvel Adonis ,
» elle montreroit d'abord quelque mécon-
» tentement , je n'en doute pas ; mais sa co-
» lere passeroit incontinent ; & je ne man-
» querois pas de vous défendre. D'ailleurs ,
» vous avez assés de prudence pour conduire
» si secretement l'entreprise , que les auteurs
» ne puissent en être soupçonnés.

Per-suadés par ces discours artificieux , les
gendarmes promirent d'exécuter ce qu'il leur
proposoit : qu'ils étoient prêts à lui obéir ,
& qu'ils conserveroient au peril de leur vie
sa grandeur , & son autorité , & qu'au reste
il devoit faire semblant de les congédier , &
tous ceux qui s'étoient trouvés dans cette
même rencontre , afin qu'on les observât
moins.

Le lendemain , Polemas assemble tous

278 *La III. Partie de l'Astrée.*

ceux qui avoient attaqué Damon ; il leur dit que par un commandement exprès d'Amasis , il les casse , & leur ordonne de sortir dans dix jours de toute la contrée ; qu'il est bien mortifié de les traiter de la sorte , mais qu'il doit obéir ; qu'il y va de leur vie si ce terme expiré ils paroissent encore ; & que ne pouvant perdre le souvenir de leurs services, il n'oubliera rien pour les remettre en graces, & qu'en attendant il leur fera donner du sien propre la paye de trois lunes entieres. En feignant ainsi d'être véritablement touché de leur malheur, il se concilia non seulement ceux qu'il renvoyoit, mais encore tous les autres , & par là il avançoit l'execution de ses desseins ; car ce qu'il ôtoit à la reine tournoit à son avantage.





L'ASTRÉE

DE

M. D'URFÉ.

PASTORALE ALLEGORIQUE.

TROISIÈME PARTIE.

LIVRE SEPTIÈME.

A Damas , pour satisfaire à la promesse qu'il avoit faite aux bergeres , ordonna , dès que le jour fut venu , que l'on fit partir les sacrificateurs avec les animaux , & les autres choses nécessaires , & que l'on avertit tous ceux des hameaux voisins , afin qu'ils pussent assister au sacrifice. Cependant Daphnide & les bergeres s'étant habillées , ils se mirent tous en chemin. Alexis paroissoit la plus interdite ; dès qu'elle apperçut le Lignon , & sa dernière retraite , elle regarda moins comme une vérité , que comme un songe , un voyage si inespéré. A la vérité ,

280 *La III. Partie de l'Astrée.*

lorsqu'elle eut descendu une partie de la colline avec Astrée , & qu'Hylas par ces discours l'eut cent fois divertie de ces tristes pensées, elle ressentit une si grande joye , que l'on pouvoit la lire dans ses yeux. D'un autre côté Astrée qui avoit le bonheur d'être auprès de la feinte Alexis , dont les traits étoient si ressemblans à ceux de Celadon , se croyoit presque la plus heureuse bergere de la contrée. Et parce qu'Adamas lui avoit fait entendre que ce soir là même il iroit loger chez Phocion , & qu'Alexis & Leonide l'y accompagneroient , elle en fit informer ce pasteur , afin qu'il se préparât à recevoir dignement de tels hôtes. Et ce fut Lycidas qui se détacha pour en porter la nouvelle , & pour se disposer de son côté à recevoir Alcidon & Daphnide.

Cependant les bergers marchaient chantant & discourant, pour tromper la longueur du chemin. Calydon qui avoit la memoire si fraîche de la réponse cruelle qu'Astrée lui avoit faite n'osoit plus s'approcher de la bergere. Il marchoit quelques pas devant elle; & comme il ne pouvoit cacher ni son déplaisir, ni son amour extrême , il ne put s'empêcher de soupirer ces vers :

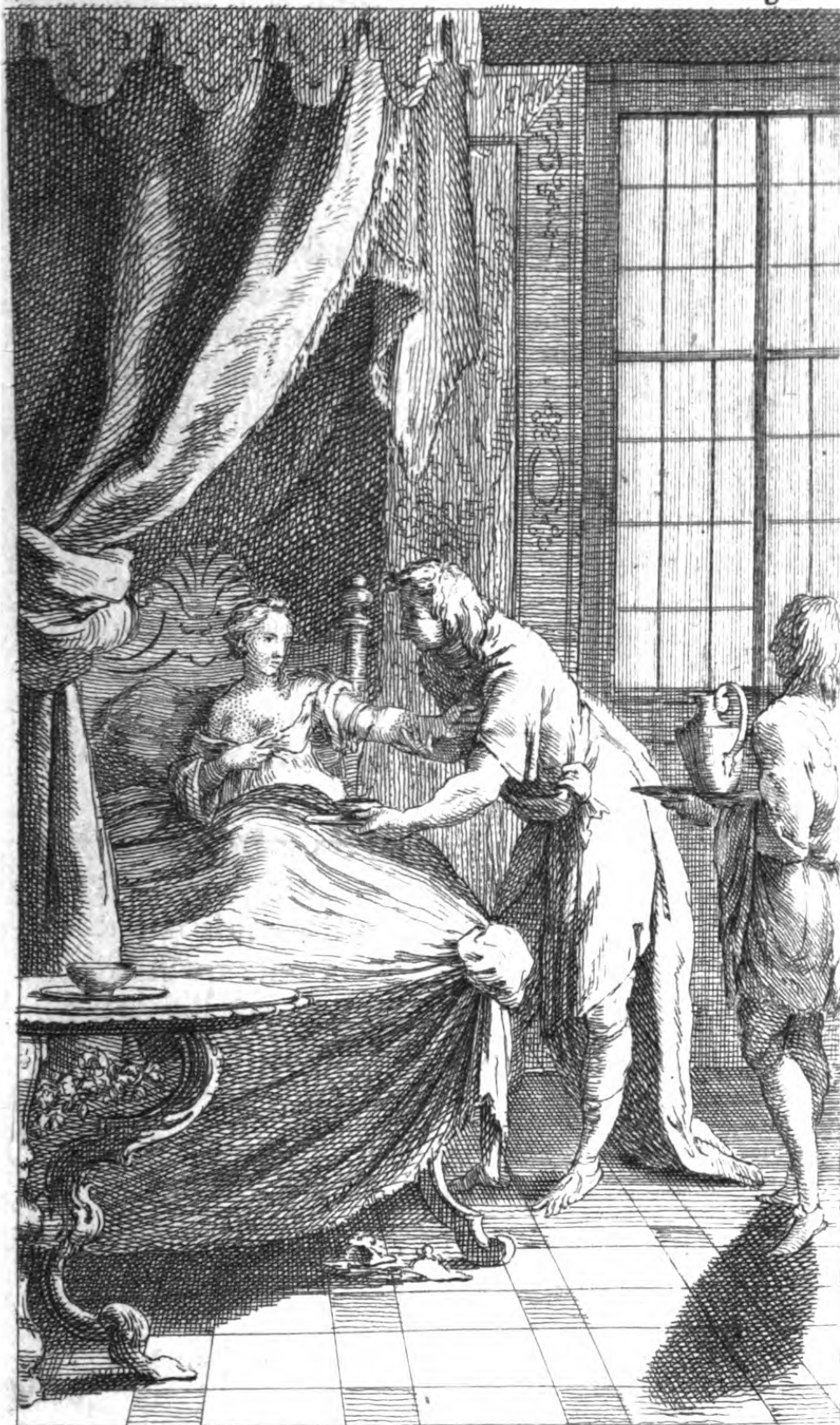
Pourquoi l'aimer , hélas , si mon extrême amour

N'est payé que d'indifference ?

Si malgré ma perseverance,

Je ne puis esperer de la fléchir un jour ?

Mais



Guélard. Sculp.



Mais puis-je renoncer à la bergere aimable
Qui me tient captif dans ses fers ?
Non , non , dans ce vaste univers
Il n'est aucun objet qui lui soit comparable.

A peine il eut achevé , qu'Hylas qui étoit
auprès de lui , & qui ne pouvoit approuver
cette constance , chanta ces vers à haute
voix :

Change d'humeur qui le voudra ;
Jamais Hylas ne changera.
Il est certain qu'Hylas vous aime.
Mais vous sçavez , belle Alexis ,
De son amour quel est le prix.
Le prix d'amour , c'est l'amour même.
Change d'humeur qui le voudra ;
Jamais Hylas ne changera.



Languir auprès d'une cruelle
C'est un état bien rebutant.
Ce n'est pas d'ailleurs mon talent.
Il vaut bien mieux être infidèle.
Change d'humeur qui le voudra ;
Jamais Hylas ne changera.



Je ne propose rien d'étrange.
Qu'égal entre nous soit la loi ?
III. Partie.

282 *La III. Partie de l'Astrée.*

Comme je vous aime aimez-moi.

Et changez-moi , si je vous change.

Change d'humeur qui le voudra ;

Jamais Hylas ne changera.

La chanson d'Hylas réjouit infiniment les bergeres , & Stiliane fut tout qui marchoit avec Carlis. » Hylas, lui dit-elle, en verité on » a bien tort de vous accuser d'inconstance ; » jamais berger ne fut si constant que vous ; » & je vous retrouve absolument le même » que je vous vis la premiere fois. Mon ancienne maîtresse , répondit Hylas , vous » voyez quelle est l'injustice de notre siecle. » Il faut avouer s'écria Daphnide , qu'il a » bien de l'enjouement ; on peut le nommer » unique en son espece , & je croi que vous » seriez bien fâchés de le perdre. Mais , belle » bergere, ajouta-t'elle , en s'adressant à Diane, depuis quand est-il dans cette contrée ? » Quel motif l'y a mené , & quel sujet l'y retient ? Madame , répondit Diane , il y a » peut être quatre ou cinq lunes que nous le » connoissons. De vous dire ce qui l'arrête » parmi nous , je le croi superflu , vous êtes » trop instruite de ses sentimens. Mais pour » le sujet qui nous l'a amené , c'est ce que » nous ignorons : non qu'il soit mystereux ; » mais il a plusieurs fois commencé le récit » de ses aventures , & toujours il a été interrompu , ou le temps lui a manqué. Pour

„ peu , madame , que vous désiriez d'en sça-
„ voir davantage , il vous le dira bien tôt , car
„ il croit avoir autant d'obligation à ceux qui
„ veulent l'écouter , que peuvent lui en
„ avoir ceux dont il satisfait la curiosité.

„ Il me semble , ajouta Daphnide , que
„ s'il vouloit nous raconter son histoire , ce
„ seroit un agréable amusement , & que le
„ chemin nous en paroîtroit moins long ;
„ mais il faut que la belle Alexis ordonne.
Alexis s'entendant nommer , & remarquant
le signe de Daphnide , pour ne point mon-
trer qu'elle fût trop attentive à parler avec
Astrée , lui demanda si elle souhaitoit quel-
que chose d'elle , & ayant sçû par Diane ce
qu'elle désiroit : „ Madame , dit-elle , je suis
„ persuadé que personne n'a sur Hylas plus
„ de pouvoir que vous ; mais je vais essayer
„ le mien , puisque vous l'ordonnez ainsi :
„ Mon serviteur , ajouta-t'elle en se tour-
„ nant vers Hylas ; je crains bien que ces nou-
„ velles bergeres ne m'enlevent votre cœur.
„ Rassurez-vous ma belle maîtresse , dit Hy-
„ las , je pourrai bien dérober le leur , mais
„ je vous jure qu'elles n'auront pas le mien
„ qui vous est entierement acquis. „ Puis s'ap-
prochant d'Alexis : „ Je voi bien continua-
„ t'il , que vous ne sçavez pas encore de
„ quelle sorte j'aime. Lorsque je pense à
„ m'attacher à quelque objet , j'examine
„ quelle est sa beauté , & je l'aime à propor-

284 *La III. Partie de l'Afrée.*

„ tion. Et quand cet amour est dissipé, il
„ ne m'en reste plus pour ce même objet.
„ Alors si je veux aimer, il faut que je cher-
„ che une autre beauté, pour faire une nou-
„ velle provision d'amour. Si jamais je n'a-
„ vois aimé ces nouvelles bergeres, vous au-
„ riez quelque raison de craindre, mais il ya
„ long temps que le fonds d'amour que j'a-
„ vois fait pour elles est épuisé.

„ Voilà, dit Daphnide en souriant, la plus
„ belle façon d'aimer dont j'aie entendu par-
„ ler. Il est vrai, dit Alexis; mais Hylas, ajou-
„ ta-t'elle, j' crains que vous n'ayez bien tôt
„ dissipé l'amour que vous avez assemblé
„ pour moi, & alors vous ne m'aimerez plus.
„ J'en conviens, répondit froidement Hy-
„ las, mais ce que vous craignez est impossi-
„ ble; quand je fais ce fonds d'amour, je le
„ proportionne à la beauté que je veux ai-
„ mer; & comme la vôtre est infinie, mon
„ amour est de même infini. J'en suis ravie,
„ dit Alexis; car je serois inconsolable si je
„ venois à vous perdre; c'est pourquoi, si
„ par hazard le fonds étoit moindre que vous
„ ne dites, rabatez plus tôt de la dépense,
„ afin que la provision dure davantage. Ma
„ maîtresse, dit-il incontinent, foyez tran-
„ quille, elle est telle que j'ai dequoi vous
„ aimer au delà de ma vie: Mais, mon servi-
„ teur, dit Alexis, puisque vous m'aimez
„ tant, il me semble que vous devriez bien

» désirer que je vous aimasse de même. Dites-
 » moi , interrompit Hylas , ce que je dois
 » faire , & vous verrez que je le désire du
 » moins autant que je vous aime. Mais , dit
 » Alexis, comment voulez-vous que je vous
 » aime , si je vous connois peu ; vos actions
 » vous rendroient sans doute estimable , si
 » elles n'étoient point ignorées. Si donc vous
 » voulez que je vous aime , apprenez-moi
 » l'histoire de votre vie , & ne perdez pas une
 » occasion aussi favorable. Hé quoi ma mai-
 » tresse , dit Hylas , ce long discours n'avoit-
 » il point d'autre objet ? Le moindre signe
 » auroit suffi ; & quoique je tienne pour
 » fausses toutes les maximes de Silvandre ;
 » celle-ci sur tout ; *qu'il faut connoître avant*
 » *que d'aimer* , je vous raconterai tout ce
 » que je sçai de moi-même , dans la seule vue
 » de vous obéir.

Alors Adamas fit mettre Hylas au milieu
 des bergeres ; & pour le mieux entendre,
 les bergers se pressoient si fort autour de
 lui, qu'ils se marchoient presque sur les pieds.
 Hylas voyant qu'ils faisoient tous silence,
 commença de la sorte :

HISTOIRE DE CHRYSEIDE,
 ET D'HYLAS.

L'Ignorance a cela de propre qu'elle fait
 blâmer bien des choses qui par elles mê-

286 *La III. Partie de l'Astrée.*

mes sont louables ; c'est une verité que j'ai souvent reconnue , depuis que je suis sur les bords du Lignon , où les fausses maximes de Silvandre sont tellement suivies , que l'on croiroit offenser les dieux , si on ne le regardoit comme un oracle. Pour moi qui ne suis point esclave de l'opinion , je n'ai jamais écouté que la raison seule , & l'expérience mere de la prudence. Parlez néanmoins à Silvandre & à ses partisans , ils maintiendront au peril de leur vie , que l'expérience est trompeuse : comme si les dieux ne nous avoient pas accordé le jugement pour discerner le bon & le meilleur ; & une volonté qui se porte naturellement à ce qu'il y a de plus parfait. N'oubliez point , ma belle maîtresse , ces grandes verités , lorsque vous entendrez que j'en aime plusieurs ; & ne craignez point que je vous quitte jamais , puisque je ne scaurois jamais rien trouver de si parfait que vous ,

Or ce que vous desirez maintenant de sçavoir , nul ne peut vous l'apprendre que moi ; pour le reste , ces indiscrettes bergeres à qui je l'ai déjà raconté , vous le diront à loisir , si elles ne l'ont pas déjà fait. Ainsi je ne repeterai point que je suis originaire de Cargues , que là je commençai mon apprentissage auprès de Carlis , & que je le finis sous Stilianne , ni que suivant ma fortune je vins à Lyon , après avoir aimé sur la

route la belle Aimée, la folâtre Floriante, & la triste Cloris. Je ne redirai point qu'étant arrivé à Lyon, j'entrevis Circéne, que j'en fus épris, & que si ma passion pour elle nâquit dans le temple, elle expira lorsque j'en sortis, pour revivre quelque temps après; que Circéne cependant a laissé la place à la charitable Palinice, Palinice à la gracieuse Parthenope, celle-ci à la malicieuse Dorinde, & Dorinde à la superbe Florice. Mais parce que Florice est la dernière de toutes, je commencerai mon recit où finit cette passion, pour vous mieux faire entendre ce que vous desirez sçavoir.

Periandre vertueux chevalier, & qui aimoit éperdument Dorinde, me fit perdre les bonnes grâces de Florice, en me dérobant, quoique mon ami, quelques billets qu'elle m'avoit écrits, & qu'ensuite la malicieuse Dorinde fit voir à Theombre mari de Florice. Theombre conçut alors des soupçons si violens, qu'il emmena Florice à la campagne. Et par là il me fit perdre le bonheur de la voir, & peu de temps après le desir de la revoir; car, ma maitresse, je l'avoue ingénument, mon amour prend naissance par les yeux, & meurt par l'absence: selon cette maxime véritable, *qui est loin des yeux, l'est aussi du cœur, & cette autre qui ne sçait oublier, s'en aille.*

Or Florice demeura à la campagne une

288 *La III. Partie de l'Astrée.*

lune entiere : terme assés long pour voir naître & mourir en moi une douzaine d'amours. Mais quand son absence eût été plus courte, l'occasion qui se presenta auroit suffi pour me la faire oublier. Cependant, quoique j'aye trop de courage pour me laisser abbattre par de semblables accidens, je fus bien embarrassé, lorsque je vis Florice s'éloigner, & plus encore lorsque je vis qu'elle ne revenoit point. Mais pensant qu'amour étant un feu qui m'avoit brulé, il falloit chercher un autre feu, & pour me guerir de ma premiere brûlure, en faire presque une nouvelle, j'aillai partout où je sçavois qu'il y avoit quelque beauté, & le ciel qui favorise d'ordinaire les projets legitimes, me fit enfin rencontrer le feu qui m'étoit nécessaire.

Un soir que je me promenois sans dessein sur les bords de l'Arar, j'apperçus trois chars découverts & tirés par six chevaux. Je me mis dans un lieu commode, pour les voir passer. Il y avoit dans chacun des chars quatre femmes, autrement vêtues que les notres. Leurs robes étoient volantes; les manches si étroites que la forme du bras paroïssoit. Leurs cheveux relevés par devant, excepté quelques boucles qui tomboient nonchalamment sur leur visage. Au hant de leur coëffure, & par derriere étoit

étoit attachée une gaze qui traînoit jusqu'à terre, aussi bien que les doubles manches. Cet habillement qui m'étoit inconnu me donna une extrême curiosité de le bien considérer ; mais la fortune voulut que la première sur qui mes regards tomberent, m'attachât tellement, que je la suivis des yeux, autant que je le pus. Elle étoit dans le premier char à la place la plus honorable. Son teint étoit plus blanc que le lys, elle avoit les sourcils noirs, les yeux noirs aussi, mais si vifs qu'ils perçoient jusqu'au fond du cœur. La bouche plus vermeille que la rose ; le col un peu long, mais si blanc, si exactement rond, qu'on l'eût pris pour une colonne d'albâtre. Pour sa gorge un mouchoir jaloux en cachoit une partie ; cependant il s'élevoit au branle du char, & laissoit passer quelquefois bien avant l'œil curieux. *Jugez, madame, si je pus voir tant de beauté, sans l'aimer ; aussi j'oubliai pour elle, & Circène, & Palinice, & Dorinde, & Florice même.*

Peut-être ce détail vous étonne ; vous avez peine à concevoir que j'aye pû remarquer tant de perfections dans une personne qui ne faisoit que passer ; mais sçachez qu'Amour me prêta ses yeux, & ne croyez point qu'il soit aveugle, comme le prétend Silvan-dre. Quiconque voit avec les yeux de l'Amour, perce l'habillement, & voit à travers

290 *La III. Partie de l'Astrée.*

la robe des beautés cachées à tout autre ; en-
fin ce char fortuné emporta mon cœur. » Tu
» ris , Silvandre , dit Hylas interrompant son
» récit ? Il est vrai , dit Silvandre ; si le char qui
» emportoit ton cœur , alla rudement , il en
» sortit bien tôt , car il ne reste pas long
» temps en un même lieu. Voila , continua
» Hylas , le langage de Periandre. » Lorsqu'il
me vit épris de cette beauté , il s'approcha
doucement , & me dit : » Courage , Hylas ,
» vous guerirez de cette blessure , comme des
» autres ; car vous sçavez bien que ce n'est
» pas la première fois que vous avez eu le
» même mal. Je l'avoue , répondis-je , mais
» alors je sçavois qui le causoit , & mainte-
» nant je l'ignore. Et depuis quand , ajouta
» Periandre , avez-vous un mal si bizarre ?
» Depuis le temps à peu près que nous en
» parlons , lui répartis-je ; & si vous ne m'ai-
» dez à me faire connoître celle que j'adore ,
» oui c'est fait de moi. En vérité , répartit
» Periandre , je croi que vous avez perdu le
» sens. Ecoutez , lui dis-je , si c'est avoir
» perdu le sens , que d'aimer ce que j'adore ,
» La beauté pour qui je meurs ne le cede
» point à Venus ; elle a plus de grace que les
» graces mêmes ; & si l'amour n'avoit point
» de bandeau , sans doute il brûleroit pour
» elle. Mais hélas , j'ignore qui elle est. Et
» voila votre folie , repartit brusquement
» Periandre ; mais où l'avez-vous vue. O

« dieux lui dis-je, n'êtes-vous pas bien aveu-
« gle de ne point voir le soleil, quand il éclai-
« re ? N'avez-vous pas vû ces chars qui vien-
« nent de passer ? Dans le premier étoit celle
« que j'aime, & que je ne connois point. J'y
« suis maintenant, ajouta-t'il. Scaches mon
« ami que tu es dans les fers d'une captive ;
« Gondebaut notre roi qui les a prises au de-
« là des Alpes, les envoie ici comme des ga-
« rants de sa victoire.

C'est ainsi que j'appris qui étoit la belle étrangere. S'il eût été moins tard, dès le soir même j'eusse effayé de la voir ; mais il fallut me retirer. Je ne fermai les yeux de toute la nuit, & je me levai avant l'aurore. Perian- dre m'avoit promis de venir me prendre pour aller au palais, où nous devions nous trouver, lorsque ces étrangères iroient au temple. Cependant je me mis à ma toilette, & cent fois je retouchai à mon ajustement. Mes cheveux parurent un peu trop dorés ; & parce qu'il est de la dernière importance de ne point donner aux femmes de mauvaises impressions de soi à la première vue, & que je sçai qu'elles n'aiment point cette couleur, quoique sans fondement, je me couvris la tête de poudre de cypre. Perian- dre me surprit dans ce travail, & par hazard levant les yeux, je le vis sourire. » Perian- dre, lui dis-
« je, je vous croyois plus de mes amis ; au lieu de compatir à mon mal, vous en riez.

292 *La III. Partie de l'Astrée.*

» Nullement, répondit-il ; mais je ne croi-
» point que vous vous plaigniez sérieuse-
» ment, à moins qu'Amour, pour vous pu-
» nir, n'ait voulu vous faire éprouver, ce
» que vous n'avez pû vous imaginer d'au-
» trui, je veux dire qu'il y ait des passions
» si violentes. Vous avez raison, lui répon-
» dis, je ; mais si je n'ai jamais rien tant aimé,
» ne soyez point surpris que j'employe tant
» de soins, & tant d'étude. Si vous ne finif-
» sez, ajouta-t'il, nous arriverons trop tard.»
En même temps il m'arrache de mon mi-
roir, & me contraint de le suivre au palais.
A peine fûmes nous arrivés, que nous
vîmes sortir les étrangères qui alloient au
temple.

Celle que j'attendois arriva la dernière de
toutes. Sa beauté me ravit de sorte, que j'i-
gnore ce que je devins. Lorsqu'elle passa près
de moi, je ne pûs m'empêcher de dire avec
un grand soupir : Voilà la plus belle de tou-
tes. Seule de toutes les étrangères, elle enten-
doit le gaulois, ainsi je l'obligeai aux dépens
de toutes les autres, sans les défobliger pour-
tant. Pour une femme c'est un outrage im-
pardonnable que le mépris de sa beauté,
comme il n'y a point de flateries qui leur
plaisent autant que celles qui touchent leur
beauté, parce qu'elles ne démentent jamais
les jugemens qu'on en fait, quelque avan-
tageux qu'ils puissent être.

Le temple étoit affés éloigné du palais ; je trouvai néanmoins le chemin si court , que je ne croyois pas en avoir fait la moitié , lorsque nous y arrivâmes. Tant que le sacrifice dura , j'eus les yeux sur la belle étrangere ; & toutes les fois qu'elle tourna les yeux vers moi , elle surprit mes regards attachés sur elle. Le sacrifice étant fini , elles s'en retournerent dans le même ordre qu'elles étoient venues. Il arriva que ma déesse se laissa tomber sur une des marches du temple ; je volai à son secours , & la prenant par le bras , je la relevai avec tant de satisfaction , que je ne puis l'exprimer. Et depuis elle m'avoua que ce fut en cette occasion qu'elle connut la première fois mes sentimens pour elle. Je dis ceci pour Silvandre , qui ne voudroit pas rendre à sa maîtresse un moindre service que celui de lui sauver la vie ; il ne croit pas que tout autre puisse mériter quelque attention.

Silvandre ne vouloit point l'interrompre ; mais s'étant apperçu que tous avoient les yeux tournés sur lui , & que Diane même attendoit sa réponse : „ Hylas , lui dit-il , „ bien loin que je ne voulusse rendre à ma „ maîtresse un moindre service , que de lui „ sauver la vie , je demande à Thautates qu'il „ écarte d'elle tous les dangers , & qu'il m'é- „ pargne à moi de si terribles allarmes : mais „ ces petits services que je nommerai soins

294 *La III. Partie de l'Astrée.*

„ ne méritent pas l'estime que tu en fais ; les
„ plus grands services mêmes doivent être
„ effacés de la memoire de celui qui les a ren-
„ dus. Et comment , reprit Hylas , on doit
„ perdre la memoire d'un long service ? en
„ verité , Silvandre , tu trouveras bien des
„ femmes qui t'applaudiront , l'ingratitude ,
„ mere de l'oubli , étant naturelle à leur se-
„ xe. Pour moi , j'ai toujours crû que c'étoit
„ vivre en dupe , que de ne pas tenir une liste
„ de ses services ; & s'il arrive qu'elles fei-
„ gnent de ne point remarquer ce que je fais
„ pour elle , je leur en rebats si souvent les
„ oreilles , qu'elles sont forcées d'y faire at-
„ tention. Aussi suis-je persuadé que si tes
„ services valoient les miens , tu ne serois pas
„ homme à les perdre inutilement ; & je tiens
„ moi que les moindres que je rens méritent
„ une grande récompense.

„ Si j'ignorois , répondit Silvandre , que
„ tu es de l'isle de Camargue , je te soupçon-
„ nerois d'une contrée des Gaules , dont les
„ habitans ont trois qualités qui se rappor-
„ tent assés à ton caractere. Qui sont-elles ,
„ ajouta Hylas ? Je voulois les taire , reprit
„ Silvandre ; mais puisque tu me presses , les
„ voici. Ils sont riches de peu de bien , doc-
„ teurs de peu de sçavoir , & fiers de peu
„ d'honneur. „ Hylas voulut répondre à
„ moitié en colere ; mais les éclats que firent
„ les bergeres , l'en empêcherent. Et lorsqu'il

reprenoit la parole, Silvandre l'interrompit ainsi en souriant : „ Il te suffit, Hylas, que je „ n'aye point fait application de ces mots à „ la province des romains où tu es né ; mais „ si tu te sens blessé, je te permets d'en dire „ autant ou plus du lieu de ma naissance, „ quand il te plaira. Sois persuadé, reprit incontinent Hylas, que s'il ne m'étoit aussi „ inconnu qu'à toi même, je ne demeurerois pas muet à ce reproche : sans sçavoir „ néanmoins quelle est cette contrée malheureuse, il est aisé de juger qu'elle ne doit „ guere porter que des ronces & des chardons, puisqu'elle a produit un esprit aussi „ épineux, & aussi mordant que le tien. „ Silvandre ne voulut point répondre, pour le laisser reprendre le fil de son discours ; ce qu'Hylas fit en ces termes, après s'être tû quelque temps.

Les anciens habitans de Lyon observoient religieusement les loix de l'hospitalité, & rendoient beaucoup d'honneurs aux étrangers. Une tante de Periandre nommée Amasonte, étoit sur tout dans ces principes. Quelques jours après que les belles étrangères furent arrivées, elle s'informa s'il étoit permis de les visiter. On lui dit que le roi en seroit charmé ; elle ne manqua pas d'aller au palais, pour leur offrir ses services. Elle avoit une jeune fille nommée Orsinde, qui n'étoit point désagréable. Elle la mena avec

496 *La III. Partie de l'Astrée.*

elle & toutes deux furent si contentes des étrangères , qu'elles retournerent souvent au palais. Elles gouterent principalement la belle qui m'avoit sçû si bien surprendre , & lierent avec elle un commerce plus étroit qu'avec les autres , sans doute parce que celle-ci possédoit la langue des gaulois. Perian-dre m'avertit de ce qui se passoit ; je lui re-presentai qu'il devoit engager Amasonte à nous introduire au palais. Le même jour Pe-riandre dînant avec elle lui fit mille ques-tions , sur la façon de vivre , & sur les ma-nieres de ces captives. Amasonte lui en ayant donné une idée très avantageuse , il feignit un désir extrême de les voir , & de les entre-tenir.

» Venez avec ma mere , répondit Orsin-
» de, & votre curiosité sera satisfaite; si pour-
» tant , reprit Amasonte , il est permis aux
» hommes de les visiter , car c'est de quoi je
» ne me suis point informée ; je vous pro-
» mets de le sçavoir la premiere fois que j'i-
» rai au palais. » Le lendemain elle apprit que
tout le monde entroit dans leur apparte-
ment ; & le jour suivant elle résolut de l'y
conduire. Ce jour parut si long à mon impa-
tience , que je demandai cent fois quelle
heure il étoit ; il me sembloit que le soleil
marchoit plus lentement qu'à l'ordinaire. Je
n'eus pas plus de tranquillité durant la nuit ,
ni le matin plus de patience , jusqu'à ce que

Je vis approcher l'heure où Periandre devoit aller au palais. Je mesurai si bien le temps, que j'arrivai en même temps qu'eux, mais par un autre côté; & feignant que c'étoit par hazard, je demandai à Periandre où il alloit. Il me répondit froidement qu'il se laissoit conduire à sa mere; mais Amasonte prenant la parole, elle m'invita à les accompagner. Je ne m'informe plus, lui dis-je, où vous allez; il me suffit que vous commandiez. Aussi tôt je donnai la main à Orsinde. Nous arrivons dans l'appartement des belles étrangères; & d'abord celle que j'adorois s'avance vers Orsinde avec un visage si riant que j'en devins jaloux. Amasonte fit entendre à ma déesse qui nous étions, & lui témoigna le désir que nous avions Periandre & moi de lui rendre nos services; elle nous répondit avec toute la politesse imaginable; puis se tournant vers moi, elle se souvint de l'attention que j'avois eue pour elle, lorsqu'elle tomba à la sortie du temple.

» Madame, lui dis-je, vous êtes bien différente de nos dames gauloises, elles oublient les plus grands services, & vous, » vous daignez tenir compte des plus petits.

» Si vos dames gauloises en usent de la sorte, » répondit-elle, c'est que notre sexe est tellement en bute à la médifance, que nous » sommes forcées à dissimuler bien des choses que nous voyons, comme les hommes

298 *La III. Partie de l'Astrée.*

» mêmes ; & nous sommes en cela plus à
» plaindre qu'à blâmer.

Periandre & Orsinde nous avoient laissés
exprès ensemble , tandis qu'Amasonte en-
trenoit les autres étrangères ; c'est ce qui
m'engagea à lui répondre avec plus de har-
dieffe : » Madame , si celles que vous excusés
» vous ressembloient par les qualités de l'es-
» prit & du corps , elles n'auroient pas be-
» soin d'apologie , fussent-elles plus cruelles.
» Et quelque rigueur qu'elles nous fissent
» sentir , nous ne laisserions pas de les servir
» & de les adorer. » Bien loin que ce discours
l'étonnât , elle repartit d'un air riant : » Sei-
» gneur chevalier , il me paroît que l'usage
» de la flatterie n'est pas moins connu parmi
» les gaulois , que parmi les romains ; & ces
» mêmes gaulois qui ont une si grande répu-
» tation de franchise ne sont pas plus sînce-
» res que les autres peuples. Madame , repli-
» quai-je , j'ignore si votre nation donne à la
» verité le nom de flaterie ; mais j'ose vous
» jurer par le grand Thautates , que je n'ai
» jamais rien vû de si beau , ni de si parfait
» que vous.

Or , ma maitresse , je m'avançai tellement
dans cette premiere entrevue , que je lui dé-
clarai le désir que j'avois de lui rendre servi-
ce ; peut-être serez-vous surprise de cette
précipitation ; mais outre que je ne suis pas
d'humeur à languir aux piés d'une belle , ni à

Demander des yeux ce que ma bouche peut exprimer, j'ai toujours pensé que les délais gâtoient plus les affaires qu'ils ne les avancoient, & sur tout en amour, où c'est être vaincu que de ne pas remporter une prompte victoire. Mais voici ce qui me déterminâ à m'expliquer si brusquement. Je sçavois que ma déesse étoit captive, & gardée avec ses compagnes par ordre du roi; & parce qu'il étoit difficile de pénétrer ses desseins sur elle, je craignis que l'on ne m'ôtât bien tôt la liberté de lui parler. Je sçavois aussi qu'elle venoit d'une contrée où le sexe est plus hardi que dans nos gaules à entreprendre ce qu'il désire, & à exécuter ce qu'il a une fois entrepris. Et c'est ce qui me fit juger que celle-ci ne désapprouveroit point une déclaration précipitée.

Je me conformai donc à l'humeur de fanation, & je suivis mon propre caractère. Peut être mes discours ne furent-ils pas pris d'abord sérieusement; mais ils m'applanirent du moins la route de son cœur. Elle me traita bien autrement que Periandre, & que tous les autres qui venoient la visiter. Il y avoit peu de choses qu'elle ne me communiquât. Un jour (il s'étoit peut être écoulé une lune depuis notre première entrevue) elle m'avertit qu'elle iroit sur le soir se promener avec ses compagnes dans l'isle de l'Athénée, lieu fort agréable, & planté de divers

arbres. Je ne manquai pas de m'y rendre; & j'aurois cru pécher contre la politesse, si je n'avois pas profité de l'avis secret qu'elle m'avoit donné. Dès qu'elle me vit: » Hylas, » me dit-elle, feignant que je m'étois rencontré là par hazard, quelle fortune vous » amene en ce lieu, où mes compagnes & » moi nous croyions passer le reste du jour » sans témoins? » Cette feinte me plût extrêmement; car une dame qui aime tâche toujours de cacher aux autres les empressements qu'on a pour elle. » Madame, répondis-je dans le même goût, je loue la fortune qui m'a » conduit ici; mais je m'en applaudirois bien » davantage, si elle me procuroit le moyen » de vous rendre à toutes quelque service » agréable. » Elles me remercièrent en assez mauvais termes, quoique civilement; & parce qu'elles avoient de la peine à m'entendre, & à me répondre, elles nous laisserent seuls, comme nous le désirions. Je la pris sous le bras, & de peur qu'elle ne s'en trouvât offensée. » Madame, lui dis-je, je sçai qu'au » lieu où vous êtes née, on n'en use pas ainsi; mais étant dans la Gaule, souffrez que » j'exerce les privilèges de la nation. Hylas, » me répondit-elle, la bonne volonté que » vous me témoignez, exige encore de moi » quelque chose de plus que cette familiarité; » En même temps elle poussa un soupir, & je la vis changer de visage. Et parce que je

l'avois souvent surprise en cet état , je la suppliai de me dire quelle fortune l'avoit conduite en cette contrée , & quel sujet l'y retenoit. (Et remarque bien , Silvandre ce que j'ajoute ici) J'en usois de la sorte , convaincu que ce n'est pas un petit avantage que de connoître les aventures & les inclinations de celles à qui l'on veut plaire , puisque l'on s'instruit par là de ce qui leur est agréable, ou qui leur déplait. » Comment, me répondit-elle, Hylas , ignorez-vous que nous sommes » prisonnières du roi , & que nous lui avons les plus grandes obligations ? » Je repartis que je n'en sçavois que ce que le bruit public m'avoit appris. » Hé bien , continua-t'elle , vous me faites paroître trop de bonne volonté pour moi ; je ne vous tairai » point ce que vous désirez sçavoir. Ecoutez » donc l'histoire la plus funeste ; & soyez discret.

HISTOIRE DE CHRISEIDE

ET D'ARIMANT.

JE suis d'un pays que les habitans nomment Salasses ; il est assez connu par ses mines d'or , pour lesquelles les naturels ont été si souvent obligés de se révolter contre les romains. Lorsque je nâquis, une fille druide qui par ordre du dieu Thautates passoit dans notre contrée , arriva pour ainsi dire au

302 *La III. Partie de l'Astrée.*

même instant dans la maison de mon pere. Comme il remarqua qu'elle me consideroit avec beaucoup d'attention, il lui demanda quelle seroit ma fortune : » Telle, lui répondit-elle, que celle de la contrée où elle est née. » La réponse étoit obscure; mais quelques années après la même druide repassa, & pressée par ma mere d'éclaircir sa prédiction, elle lui dit : cette fille aura la même fortune que la contrée où elle est née. Les romains par la soif de l'or qui abonde en cette region, l'ont ruinée par les guerres & par les travaux dont ils ont accablé les habitans : ainsi la beauté & le mérite de votre fille lui susciteront de grands maux. » Je n'ai que trop éprouvé la verité de cette prédiction, comme vous l'entendrez bien tôt.

La ville où je pris naissance est située entre deux collines ; on la nomme Eporede. A peine j'avois atteints ma neuvième année, que je perdis mon pere ; il s'appelloit Leandre. Il n'y avoit personne dans toute la contrée qui ne lui cedât en naissance, en richesse, en grandeur ; & si la mort ne l'avoit prévenu, lorsque l'empire est allé en décadence, sans doute il se seroit emparé non seulement des salasses, mais des libices, des centrons, & des veragrois aussi. Je sçai que mes propres louanges siéent mal dans ma bouche ; mais ce détail étoit nécessaire, pour vous faire entendre la suite. Je tombai en

tre les mains d'une mere , plus soigneuse d'elle-même , que de ses enfans ; elle se nommoit Lucie. Je menai cependant une vie assez tranquille jusqu'à ma quatorzième année ; la fortune ne me jugeoit pas encore capable de ressentir la pesanteur de ses coups ; & pour les rendre plus sensibles , elle les couvrit de quelque apparence de bien.

Dans la ville de ma naissance habitoit un grand nombre de chevaliers ; car au lieu que les vôtres se retirent dans les campagnes pour vivre avec plus de liberté , ceux de la gaule Cisalpine vivent dans les villes , où par ce moyen ils ont toute l'autorité. Parmi ces chevaliers étoit un jeune libicien , à qui la nature avoit prodigué tous ses dons , il ne lui manquoit que des richesses ; son pere ayant plus songé à acquerir de l'honneur que du bien. Ce jeune homme , à cause de la haine que Ritimer gouverneur de la gaule Cisalpine portoit à son pere , demouroit dans notre ville. Il s'appelloit Arimant. Un jour que j'assistois à des nôces , il me vit par malheur ; en ces occasions il nous est permis de nous laisser voir , & non pas comme dans ces contrées où l'entrée des maisons est aussi libre que celle des temples mêmes. Dès lors il devint amoureux de moi , & cette passion fut la source de tous ses déplaisirs & de tous les miens. Ce fut dans un de ces bals , où l'on se contente de marquer un peu la cadence , &

304 *La III. Partie de l'Astrée.*

qui semblent n'avoir été imaginés que pour faciliter aux chevaliers le moyen de parler aux dames, ce fut dans un de ces bals, dis-je, qu'il me déclara son affection.

J'ignorois qui il étoit ; cependant la hardiesse qu'il eut de s'adresser à moi, me fit juger qu'il devoit être un des principaux de la contrée. Je scus enfin son nom ; tant que le bal dura, car ces bals durent plusieurs jours, il ne perdit pas une occasion de me témoigner son amour ; & comme il me pressoit, je lui permis de croire que je l'aimois. Nous fûmes long temps sans nous revoir, excepté aux lieux publics, & dans les temples. J'avouerai que j'en étois touchée, parce que je commençois à l'aimer, & que sa discretion étoit extrême. Hylas, je veux vous épargner des détails ennuyeux. Scachez seulement qu'il n'y avoit point d'occasion qu'il ne recherchât, & qu'il ne feroit de me convaincre de sa tendresse, mais sans éclat. O que l'amour a de malice ! on ne peut triompher de lui que par la fuite, je l'ai appris à mes dépens. Je ne souffris d'abord les soins d'Arismant que parce que je regardai sa passion comme un témoignage de ma beauté. Depuis, ces mêmes soins me le firent considérer de plus près ; alors sa naissance, ses bonnes qualités, & sur tout sa discretion me le firent trouver agréable, & me touchèrent bien tôt de façon que j'eusse été au désespoir de

de le perdre. Cependant l'amour ne regnoit point encore dans mon cœur ; mais persuadé enfin que j'étois aimée , je fus contrainte de me rendre. Considérez , je vous supplie , le changement qui arriva en moi , après qu'amour eut obtenu cette victoire. Tant que je n'aimai point Arimant , j'étois presque ravie que sa passion éclatât ; dès que je l'aimai , je ne puis vous exprimer combien j'étois offensée de la moindre connoissance qu'il en donnoit. Et lorsque je pouvois lui parler , je lui recommandois sur tout la plus grande discretion.

Nos affaires étant en cet état , & notre affection réciproque croissa. de jour en jour, nous ne cherchions que les occasions de nous en convaincre davantage ; mais la contrainte perpetuelle où sont tenues les filles au delà des alpes, nous en ôtoit tous les moyens. Arimant jugea qu'une vieille femme qui gaignoit sa vie à porter de la toile dans les maisons pourroit me donner secrettement ses lettres , & que par là nous aurions du moins la consolation de nous expliquer nos sentimens mutuels. Il lui fut aisé de la gagner par des promesses , & par des présens. Un jour donc feignant de me prendre la mesure d'une fraize , la vieille qui en cette occasion ne faisoit assurément pas son apprentissage me tira vers une fenêtré , & voulut me donner une lettre , sans rien dire qu'*Ari-*

306 *La III. Partie de l'Astrée.*

man. . . J'entendis bien que c'étoit une lettre de sa part ; mais sçachant que ces sortes de femmes , après s'être insinuées dans les secrets usent de tyrannie , ou vendent chèrement leur silence , je la rebutai si bien qu'elle supplia Arimant de ne lui plus donner de semblables commissions. Arimant demeura le plus étonné du monde , & ne sçachant à qui s'en plaindre , il vint à ma porte le soir même avec plusieurs instrumens , & lorsqu'il crut que j'étois à la fenêtre , il s'approcha seul , & chanta ce quatrain :

Elle m'aime, dit-elle ; & pourtant l'inhumaine
Insulte à ma douleur , se moque de ma peine ,
Ne veut lire les maux qu'elle me fait souffrir ,
Ni prendre les écrits qu'amour lui fait offrir.

Je n'eus pas de peine à entendre le sujet de sa plainte ; & comme je n'avois refusé sa lettre que par prudence , je crus devoir l'en avertir. Je pris donc la plume , sans considérer beaucoup ce que je faisois , & je lui écrivis ces mots à la hâte :

CHRISEIDE A ARIMANT.

Si je ne vous aimois autant que je vous aime , je serois bien plus fondée à me plaindre , que vous ne l'êtes. Et si vous m'aimiez autant que je vous aime vous ne vous plaindriez pas que j'aye refusé votre billet. J'ai seulement menagé mon honneur, & votre repos , mieux que vous ne l'avez.

fait en cette occasion. Je n'en accuserai pourtant que l'excès de votre amour qui vous a empêché de réfléchir au danger où vous m'exposiez, & à l'obligation que vous contractiez avec une personne qui m'est inconnue, & qui ne vous est assurée qu'autant que les présens auront d'empire sur elle. Soyez une autre fois non pas moins passionné, mais plus prudent, & qu'il vous suffise que je sçai que vous m'aimez.

Cependant à cause des obstacles continuels que l'on rencontre au delà des alpes, & parce que dans la passion, on a toujours besoin de conseil, je compris que je devois nécessairement prendre confiance en quelque personne. Je jettai les yeux sur une fille de ma nourrice qui avoit été élevée avec moi, & qui m'aimoit tendrement. Elle avoit de la hardiesse & de la résolution. Souvent elle rioit des frayeurs qui me prenoient, lorsqu'Arinant se déceloit trop à mon gré. Dailleurs elle avoit l'esprit fertile en inventions, & de plus elle gouvernoit sa mere qui couchoit d'ordinaire auprès de moi. Je lui ouvris mon cœur, & lui déclarai peu à peu le dessein que j'avois conçu, de n'aimer jamais qu'Arinant. Or le soir même que j'écrivis, la mere dormoit, & je pus aisément m'approcher de la fenêtre sans être vue, à la faveur des treillis. Je remarquai bientôt Arinant, & je le reconnus au mouchoir qu'il avoit à la main, car c'étoit le signal dont nous étions conve-

nus. En même temps j'entrouvre le treillis ; & je fais un peu de bruit pour l'avertir, & remarquant qu'il me regardoit, je laisse tomber la lettre. Je me remis au lit dans le moment, & Arimant se retira impatient de lire ce que je lui écrivois.

Clarine (c'est le nom de la confidente que j'avois choisie) considérant le peril à quoi je m'étois exposée en jettant ainsi la lettre, inventa une ruse moins dangereuse. Le soir, je mettois un mouchoir à la fenêtré, sous prétexte de le sécher, & c'étoit pour nous un signal qu'il falloit se trouver au temple. Nous nous placions dans la foule, & durant le sacrifice je laissois tomber dans le chapeau d'Arimant un petit livre de prieres en apparence, ou je feignois de l'oublier. Arimant qui avoit toujours les yeux sur moi le relevoit incontinent, & s'il n'étoit point apperçu il le gardoit, où bien il m'en donnoit un autre tout semblable, & qu'il avoit fait faire exprès. Or dans ces livres nous nous écrivions tout ce que nous voulions, & cela d'une maniere impenétrable à tout autre qu'à nous. Nous effacions par ordre les lettres dont nous avions besoin, & les rejoignant ensemble selon leur ordre, nous trouvions les mots que nous avions voulu écrire.

Depuis ce jour, il ne s'en passa guere, que nous ne nous donnassions de nos nouvelles l'un à l'autre. Bien tôt cette faveur en fit dé-

sirer de plus grandes à Arimant, il voulut me voir dans ma chambre, & me pressa tant qu'enfin je lui accordai ce qu'il souhaitoit, à condition pourtant qu'il en trouveroit les moyens, & qu'il n'exigeroit de moi rien au delà de ce que je voudrois lui permettre. Il ne tarda pas à surmonter toutes les difficultés qui s'opposoient à son dessein. Il commença par donner une échelle de soye à Clarine, & parce que ma nourrice qui couchoit dans ma chambre n'étoit point dans la confiance, il demanda à un empyrique qui lui avoit obligation un remede pour assoupir. L'empyrique lui en donna un qu'il suffisoit de mettre sous le nés; il l'essaya d'abord sur un de ses gens, qui s'endormit de façon qu'il ne s'éveilla point, quoiqu'il lui criât aux oreilles, que lorsqu'il retira le remede, & qu'il lui jetta de l'eau fraîche au visage.

Il ne s'agissoit plus que de l'execution. Je tremblai je l'avoue, en considerant à quel danger je m'exposois, mais Clarine me representa que c'étoit faire au chevalier un sensible outrage, après lui avoir donné mon consentement, & qu'enfin rien n'étoit plus facile que d'achever ce que j'avois promis. L'heure étant venue de se retirer, nous nous couchâmes; & dès que Clarine entendit ronfler sa mere, elle tira la boete qu'elle avoit cachée sous le chevet, la mit sous le nés de la bonne nourrice, & l'appella ensuite, com-

310 *La III. Partie de l'Astrée.*

me si elle avoit quelque frayeur. Elle eut beau crier, on ne lui répondit point. Clarine se leve incontinent, vient me trouver, & me donne une robe de nuit, qu'elle m'ajusta comme elle voulut, car je vous jure, Hy-las, que dans le trouble où j'étois, j'ignorois ce que je faisois moi-même. Cependant, comme nous tenions toujours une lampe allumée, Clarine m'apporte un miroir, & me contraint de racommoder ma coëffure. Aussi tôt, après avoir caché la lumière, nous allâmes ouvrir la fenêtre, & j'apperçus Arimant au coin de la rue; dès qu'il m'entendit il accourut, & Clarine lui ayant jetté l'échelle, il fut plus tôt dans ma chambre, que je ne l'eus remarqué. Il se jetta incontinent à mes genoux; & Clarine après avoir fermé la fenêtre, le trouva dans cette posture, & gardant un profond silence; car la joye qu'il ressentoit ne lui permettoit pas de parler, & moi j'étois trop troublée, pour songer à lui dire de se lever. Clarine m'en avertit, & le prenant par les bras, nous le fîmes asseoir presque par force, à côté de mon lit. Alors Clarine adressant la parole au chevalier: » Vous » jurez, lui dit-elle, de ne point contreve- » nir aux conditions auxquelles nous vous » avons reçu. Je le jure, & je le promets, ré- » pondit Arimant, & si j'y contreviens par » la pensée même, puissent les dieux penates » qui nous écoutent, punir cruellement mes

» parjures. » A ces mots il se leve, il s'approche
du foyer, & prenant un peu de cendre qu'il
jette sur sa tête, » c'est un signe, ajoute-t'il,
» que comme je jette cette cendre sur moi, je
» me soumetts à la vengeance de vos dieux
» penates.

» Vous n'aviez pas besoin, lui dis-je, Ari-
» mant, de confirmer votre parole par ces
» sermens & par ces imprecations; car je ne
» compte pas moins sur vous, que sur moi-
» même. » En même temps nous revînmes
nous asseoir où nous étions auparavant, &
Clarine demeura près de sa mere, pour l'ob-
server.

Arimant prit enfin la parole, & me dit :
» Belle Chriseide, semblable aux dieux qui
» récompensent au delà du mérite, vous
» m'accordez aujourd'hui une faveur qui
» passe mes esperances mêmes. Que dois-je
» faire pour m'acquitter quoiqu'imparfaite-
» ment envers vous? Je l'ignore, j'en con-
» viens; & je ne trouve d'autre moyen que
» de m'en rapporter à vous même; c'est à ma
» très humble supplication que vous avez
» accordé une si grande faveur, il est juste
» que pour la reconnoître, je fasse ce que
» vous me commanderez. » A ces mots, il se
tut pour attendre ma réponse. » Arimant,
» lui dis-je, je ne puis vous exprimer la joye
» que je ressens en vous accordant ce que
» vous avez souhaité; je n'exige de vous

312 *La III. Partie de l'Astrée.*

» d'autre reconnoissance, que d'en être bien
» convaincu ; mais je ne puis souffrir que
» vous pensiez ne pas mériter cette faveur.
» Croyez-moi , Arimant , lorsque j'ai com-
» mencé à vous écouter , je vous avoue que
» c'étoit sans dessein , & seulement parce que
» la civilité sembloit l'exiger de moi. Mais
» lorsque je vous ai donné des marques d'es-
» time, j'avois déjà fait toutes mes réflexions.
» J'ai considéré votre naissance , car je n'au-
» rois point voulu deshonorer mes ancêtres
» par une alliance indigne, & j'ai trouvé qu'
» elle se rapportoit à la mienne. J'ai exami-
» né votre personne , & je n'y ai rien remar-
» qué du côté de l'esprit & du corps , qui ne
» me fût agréable. J'ai recherché toutes vos
» actions , & toutes m'ont parut irréprocha-
» bles. J'ai sondé enfin vos sentimens pour
» moi , & je les ai crû sinceres. Pensez-vous ,
» Arimant , que tout cela ne mérite pas bien
» quelque faveur ?

» Madame , me répondit-il en me baisant
» la main , cette grace est encore s'il se peut ,
» plus grande que la premiere ; & s'il étoit
» possible d'ajouter à mon extrême recon-
» noissance , elle augmenteroit sans doute.
» Pour les louanges que vous me donnez , je
» ne suis pas assez vain pour croire les méri-
» ter ; mais je désire que vous le pensiez, par-
» ce que j'y ai le plus grand intérêt qui se
» puisse imaginer. Arimant , repliquai-je ,
vous

» vous sçavez bien , & je le sçai aussi , que je
» dis la verité ; & puisque Chrifeide vous ai-
» me , il faut que vous croyiez que vous êtes
» aimable. Mais laissons ce discours , & dites-
» moi , je vous supplie , si l'on songe à vous
» marier , comme le bruit s'en est répandu ,
» & quelle est sur cela votre résolution ? »
Arimant rougit ; on parloit en effet depuis
quelques jours de son mariage , quoique je
me fusse expliquée au hazard. » Ce bruit n'est
» pas sans fondement , me répondit-il ; mais
» plus tôt que j'y consente , mon pere m'ôte-
» ra la vie ; je ne veux être qu'à la belle Chri-
» seide , si elle veut bien m'accepter pour
» époux. Je ne voudrois pas , lui repliquai-
» je , qu'à cause de moi vous désobéissiez à
» votre pere. Madame , dit-il , je dois plus
» obéir aux dieux , & c'est eux qui m'ordon-
» nent d'être à vous. » Et se jettant à mes ge-
» noux ; » non , ajouta-t'il , & j'en atteste ces
» mêmes dieux qui m'écoutent , je ne serai
» jamais qu'à vous , & je tiendrai ces genoux
» embrassés jusqu'à ce que la belle Chrifeide
» m'ait donné sa foi. Arimant , lui répondis-
» je , je vous suis obligée de ces sentimens ,
» & vous devez être persuadé que si je n'a-
» vois point eu la même intention , vous ne
» seriez point ici ; mais ce que vous souhai-
» tez est trop important , pour se déterminer
» si promptement ; d'ailleurs nous ne som-
» mes ni l'un ni l'autre maîtres de notre des-

314 *La III. Partie de l'Astrée.*

» tinée. Madame, reprit-il incontinent, dé-
» terminez-vous à me voir toujours embras-
» ser vos genoux, ou à m'accorder la grace
» que je vous demande,

L'action avec laquelle il prononça ces
dernieres paroles me fit sourire; je lui dis
néanmoins: » Qui sçait, Arimant, si vous
» ne vous en repentiriez pas bien tôt. O
» dieux, s'écria-t'il, n'offensez point si cruel-
» lement & mon amour, & votre beauté! Je
» prens à témoin Hymen, & la *nociere* Ju-
» non, que jamais je n'aurai d'autre épouse
» que la belle Chriseide, & qu'en témoigna-
» ge. . . . » A ce mot, sentant qu'il vouloit
me mettre une bague au doigt, je l'inter-
rompis, & retirant la main, j'essayai de me
lever; mais il me retint par force en me di-
sant: ,, Voulez-vous me rendre parjure, en
» me faisant abandonner ce lieu où j'ai pro-
» testé que je demeurerois éternellement, si
» vous vous refusiez à mes prieres? Vos prie-
» res sont injustes, lui répondis-je, & vos
» derniers sermens ne peuvent vous lier; car
» ne m'avez-vous pas juré en entrant ici que
» vous n'exigeriez rien de moi que ce qu'il
» me plairoit de vous accorder? » Alors se le-
vant, » il est impossible, s'écria-t'il, de résis-
» ter ni à vos charmes, ni à vos désirs, & je
» recevrais trop de graces à la fois si vous
» ajoutiez celle-ci pour comble à toutes les
» autres. Arimant, lui dis je, conservez seu-

lement cette bonne volonté, & je vous promets de vous épouser, si je puis obtenir le consentement de ceux qui ont droit de disposer de moi.

Je ne puis, Hylas, vous exprimer quelle fut la joye; dans ses transports il appella Clarine pour être témoin de ma promesse, & c'est ce qui faillit à nous perdre, car en venant à nous elle fit tomber la boîte où la liqueur soporifique étoit renfermée, & la liqueur se répandit sur le parquet. La bonne vieille s'éveilla incontinent; mais la tête si étourdie qu'elle ne sçavoit où elle étoit; je fis l'empressee autour d'elle, tandis qu'Arimant se retiroit, & que Clarine ôtoit l'échelle. Nous la fîmes revenir ensuite à force de lui jeter de l'eau, & nous lui fîmes croire qu'elle avoit été long-temps évanouie.

Presque tous les soirs Arimant venoit sous ma fenêtre; & nous vivions également aimés & amoureux, lorsque la fortune nous ravit ces douceurs, pour nous repaître des plus cruelles amertumes. Helas! je puis le dire ainsi; car dès ce moment je ne goutai plus aucune satisfaction. Rithimer dont je vous ai parlé, & qui par la faveur où il étoit auprès de l'empereur Majoranus avoit obtenu le gouvernement de la gaule Cisalpine, y dispoit de tout en souverain. Il avoit épousé une parente de ma mere; & ma mere voulant me donner un grand établissement,

316 *La III. Partie de l'Astrée.*

avoit jetté les yeux sur un jeune homme allié de Rithimer, riche à la vérité ; mais qui à tous les vices imaginables joignoit une difformité peu commune. Dans cette vue, & frappée d'ailleurs que j'aimois Arimant, qui n'avoit pour toute richesse que son mérite & sa naissance, elle résolut de me conduire vers la princesse épouse de Rithimer ; & de me laisser auprès d'elle. Ce dessein fut pour ainsi dire exécuté, avant que j'en fusse instruite ; mais aux préparatifs qu'elle faisoit, je jugeai qu'elle méditoit un voyage, & que je devois l'accompagner. J'informai aussitôt Arimant de ce qui se passoit ; & je lui écrivis ces mots par Clarine.

CHRISEIDE A ARIMANT.

On veut m'éloigner de vous, mon cher Arimant. Il est certain que nous allons changer d'habitation ; mais quelque agréable que puisse être celle qui m'est destinée, elle me paroîtra affreuse, si je ne vous y vois point. J'ignore où l'on va me conduire ; dès que je pourrai le découvrir, je vous en avertirai, afin que s'il est possible vous vous transportiez où vous serez toujours présent par la force de mon amour.

Arimant se donna tant de mouvemens, qu'il scût enfin que j'allois trouver la femme de Rithimer, mais on lui cacha ce qui regardoit mon mariage. Quel fut cependant son désespoir ! car il sentoît bien que son

pere ne lui permettroit jamais de venir où j'étois , à cause de l'inimitié qui regnoit entre le gouverneur & lui ; il me fit donc incontinent cette réponse.

ARIMANT A CHRISÉIDE.

Vous partez , quel supplice pour moi ! Vous allez auprès de Rithimer , c'est-à-dire au lieu qui m'est le plus défendu , quelle disgrâce plus cruelle pouvois-je éprouver ! Mais vous m'y verrez bien tôt , puisque vous l'ordonnez ; & je vous convaincrai qu'il n'est point d'obstacle dont mon amour ne puisse triompher.

J'allois partir , lorsque ce billet me fut rendu , & je ne pus pas même le lire. D'un autre côté Arimant qui sçavoit le jour de mon départ , se trouva sur ma route , comme par hazard , avec deux chevaliers de ses amis qui avoient quelque soupçon qu'il m'aimoit , & qui étoient connus de ma mere. Ils s'approcherent du char , la saluerent , & lui firent des questions sur son voyage. Comme elle n'avoit plus à dissimuler , elle leur parla de la grandeur de Rithimer , du pouvoir que sa parente avoit sur l'esprit de ce prince , & de l'esperance qu'elle lui donnoit de m'établir. Pendant cet entretien , Arimant s'approcha de mon côté ; il étoit si triste qu'il me faisoit pitié ; & si hors de lui-même , que l'on ne pouvoit s'empêcher de rire de ses discours. Comme il n'osoit m'adresser la paro-

Je, je craignis que cela même ne fit soupçonner quelque intelligence entre nous. Ainsi je lui demandai d'où procedoit cette tristesse que tout le monde remarquoit. » Et le vient, me répondit-il, de ce qu'il ne m'est point permis d'aller où vous allez, bien que ce soit ma patrie. Il y a long temps, interrompit Clarine, que vous en êtes éloigné; pourquoi vous en affligez maintenant? » C'est, repartit Arimant, que votre voyage m'en rappelle le souvenir.

Cependant ma mere ne voulut point permettre aux chevaliers d'aller plus loin; il fallut qu'Arimant & moi nous nous séparassions. Je ne vous dirai point, Hylas, quels furent nos déplaisirs; vous en jugerez par notre amour, & par les suites. Nous tombâmes malades l'un & l'autre; mais notre maladie fut differente. La mienne fut une espece de langueur; pour Arimant, il se trouva en peu de jours à l'extrémité. Dans cet état où l'on désespéroit de sa vie, & où lui-même croyoit mourir, il m'écrivit en ces termes :

ARIMANT A CHRISÉIDE.

La fortune semble se lasser; elle veut enfin terminer mes peines; ne me permettez-vous pas, madame, d'en sortir. Je vous en conjure par cet amour qui me conduit au trépas, & qui me suivra au delà du tombeau.

Les caractères étoient mal formés : ce qui joint au bruit de son mal pensa me faire mourir. Et pour sçavoir l'état où il étoit, je priai Clarine d'envoyer quelqu'un de ma part avec le messager d'Arinant. Ma réponse étoit conçue en ces termes.

CHRISEIDE A ARIMANT.

Vous m'avez toujours juré que vous seriez tout ce que je vous ordonnerois. Vivez afin de pouvoir me servir plus long temps, je vous l'ordonne. Je verrai si rien n'a plus d'empire sur Arinant que Chriseide.

Nous sçûmes par le retour de celui que j'avois envoyé, qu'il avoit eu une crise salutaire, & qu'on le tenoit presque hors de danger. Pour moi qui me flatois, je crus que ma lettre avoit produit ce changement; quoiqu'il en soit, j'appris bien tôt son entière guerison, & la joye que j'en ressentis ne contribua pas peu à mon rétablissement.

Mais admirez, Hylas, sous quelle étoile je suis née. Lorsque j'arrivai au palais de Rithimer, & que sa femme qui fondoit en partie l'esperance de mon mariage sur ma beauté; me vit si pâle & si maigre, elle fut d'avis que l'on ne me fit voir à personne, & que l'on ne me parlât de rien, avant que je fusse guerrie. Cependant je fus avertie par Arinant qu'il me viendroit voir, de sorte qu'il ne seroit point reconnu. Cette esperance me

rendit la santé, je repris en peu de temps les mêmes couleurs que j'avois auparavant, & dès lors on commença à me montrer. Il est vrai que plusieurs, & Rithimer même, jetterent d'abord les yeux sur moi; en même temps sa femme proposa de me marier avec Clorange. (C'est ainsi que s'appelloit le monstre dont je vous ai parlé) Rithimer y donna les mains, il se figuroit que moins j'avois de goût pour Clorange, plus aisément j'en prendrois pour lui-même. Il envoya chercher l'époux qui m'étoit destiné; il lui propose de m'épouser, obtient son consentement, & tout est conclu avant que j'en sçache rien. C'est ainsi que le ciel rit de nos projets; tandis que j'espere la plus grande satisfaction, je me vois accablée du malheur le plus cruel.

Un soir que j'allois me coucher, ma mere entre dans ma chambre, & après bien des lieux communs sur la nécessité de s'établir richement, elle me propose Clorange. Elle ajoute que Rithimer & sa femme ont arrêté ce mariage, & qu'il doit être célébré dans deux jours: qu'au reste elle a bien voulu m'en avertir, afin que quand Rithimer me feroit l'honneur de m'en parler, je ne fusse point assez mal avisée, pour ne lui en pas marquer ma reconnoissance: qu'à la verité Clorange n'étoit pas fort bien fait, mais que je devois lui passer ce défaut en faveur

de ses autres qualités ; qu'il m'aimoit si éperdûment que je l'amenerois où je voudrois , pourvû que je sçusse un peu le flater. Enfin , Hylas, elle n'oublia rien de ce qu'elle crut qui pourroit me déterminer à ce mariage. Et sans attendre ma réponse , elle se retira. O dieux ! quelle devins-je , en apprenant ces nouvelles ! Je me jettai sur mon lit , en l'état où j'étois ; je versai un torrent de larmes , mais j'eus beau retenir mes sanglots , Clarine les entendit : elle vint à moi pour me consoler , car elle n'ignoroit pas ce qui causoit ma douleur. „ Tais-toi , Clarine , lui dis-je , „ en relevant la tête que je tenois cachée „ sous le chevet , laisse-moi me plaindre d'un „ malheur que je ne puis assés déplorer. Je „ ne viens , répondit-elle , que pour vous „ mettre au lit , afin que l'on vienne moins „ vous importuner. Il vaudroit mieux , re- „ pliquai-je , que tu me misses au tombeau.

A ce mot , je me laisse deshabiller , comme si j'eusse été morte , & quand il n'y eut plus de lumière , & que je fus au lit , je me livrai à tout mon désespoir. D'un côté Arimant avec toutes ses perfections & tout son amour se présentoit à moi ; de l'autre Clorange avec tous ses défauts & toute sa laideur. Quel contrainte , grands dieux ! Tant que la nuit dura , je ne fis que pleurer , & me plaindre. Ecoutez , Hylas , quelle résolution je pris. Je me déterminai à mourir ,

312 *La III. Partie de l'Astrée.*

persuadée que ma mere n'auroit aucun égard à mes supplications.

Le matin, lorsque Clarine, & la plûpart des gens furent allés au temple, suivant l'usage, & qu'ils ne m'avoient laissé qu'un jeune enfant qui avoit accoutumé de me servir, je l'appellai, & je lui ordonnai d'aller promptement chercher un chirurgien, sans en rien dire à personne; le chirurgien arrive, je lui dis que j'avois un mal de tête violent, & qu'en pareil cas une saignée me guerissoit incontinent. Cet homme me saigne au bras, & se retire. A peine il fut sorti, que j'envoyai chercher un autre chirurgien, sous prétexte que celui-ci m'avoit manquée. Lorsque cet autre parut, je lui fis la même harangue qu'au premier, & dans le moment il m'ouvrit l'autre bras.

Alors je fis tirer mes rideaux, & fermer les fenêtres, sous prétexte que le jour m'incommodoit, & je déliai mes bras, dans l'esperance de mourir bien tôt. La première idée qui me frappa, fut le déplaisir qu'Arimant ressentiroit, en apprenant cette nouvelle. Et persuadée que ce seroit pour lui une sorte de consolation, que je mourois à lui, je trempai le doigt dans mon sang, & j'écrivis comme je pûs ces mots sur mon mouchoir: *Je meurs tienne, Arimant.* Il me fut impossible d'en écrire davantage, car je perdis incontinent toute connoissance. Je me souviens

néanmoins que regretant le seul Arimant, je dis assés haut : *Fortune ! enfin je triomphe de toi.* C'étoit fait de moi, si Clarine n'étoit entrée dans ma chambre ; elle m'apportoit une lettre d'Arimant. Lorsqu'elle ouvrit mes rideaux, & qu'elle apperçut mon lit tout ensanglanté, elle fit un cri horrible, & qui fut entendu de la chambre de ma mere. O dieux, s'écrioit-elle, elle est morte ! Chryseide est morte, & s'arrachant les cheveux, elle couroit par la chambre sans sçavoir ce qu'elle faisoit.

On ouvre aussi tôt les fenêtrés, on s'empresse autour de moi ; on voit du sang, mais on est long temps à trouver la blessure. Cependant Clarine apperçoit le mouchoir, & lisant quoiqu'avec peine ce que j'y avois tracé, elle le dérobe aux yeux de tout le monde. Elle court en même temps avertir ma mere, & rencontrant par hazard le messager d'Arimant qui lui demandoit réponse : „ Tu lui porteras, dit-elle, une funeste nouvelle, „ Chryseide est morte, parce qu'on vouloit „ qu'elle épousât Clorange. Porte-lui ce „ mouchoir, il y verra écrit de la main & du „ sang de Chryseide le sujet qu'il a de cherir „ sa memoire.

Rithimer & la princesse étoient auprès de ma mere, lorsque Clarine entra dans sa chambre ; le prince tout hors de lui même accourut le premier, il me prit par le bras

324 *La III. Partie de l'Astrée.*

pour me relever , & trouvant ma manche ensanglantée ; „ Elle s'est coupé les veines, s'écria-t'il. „ Incontinent il retroussa ma chemise & remarqua que le sang ne couloit plus ; il s'étoit figé sur la playe , & c'est ce qui me sauva la vie. Ensuite ôtant le sang qui s'étoit figé , & voyant qu'il en venoit d'autre , lui & Clarine mirent le doigt pour l'arrêter. On me jeta de l'eau fraîche au visage , & je commençai aussi tôt à respirer. „ Elle „ revient, dit Rithimer ; que l'on appelle des „ medecins ; si elle est secourue , elle ne „ mourra pas. „ Les medecins & les chirurgiens arrivent en foule , & me donnent une si prompte assistance , qu'avant la nuit j'eus repris l'usage de mes sens. Rithimer ne me quita point que je ne fusse hors de danger ; il m'a dit depuis , que jamais il ne m'avoit vue si belle ; mais que la compassion même avoit augmenté son amour.

Lorsque je fus un peu remise , la princesse & ma mere me demanderent tout effrayées qui m'avoit réduite en cet état ; & moi qui les regardois comme la cause de mon mal , je feignis , pour éviter leur importunité , de ne les point entendre , & de ne pouvoir parler. Rithimer de son côté demanda au jeune homme qui étoit resté auprès de moi , s'il n'avoit rien vû ; celui-ci craignant d'être châtié , s'il disoit la verité , dit seulement que je lui avois commandé de fermer les ri-

deux , & les fenêtres. C'est pourquoi Rithimer dit à Clarine de ne me point abandonner , parce que je voulois mourir , & que si elle n'y prenoit garde , je délierois encore mes bras. » Seigneur , lui dit-elle croyant » que l'occasion étoit favorable , vous pouvez d'un mot lui redonner la vie. Je jure , » dit Rithimer , par la vie d'Anthemius , que » si cela est , je ferai tout ce qui sera en mon » pouvoir. Seigneur , continua-t'elle , Clorange est cause de sa mort , & croyez qu'elle aimera mieux mourir , que de l'épouser. En même temps ils s'approchent de mon lit , & Clarine m'ayant dit tout bas : » Chriseide , » consolez-vous , Rithimer jure par la vie » d'Anthemius que vous n'épouserez jamais » Clorange. » Je levai les yeux , & les tournai vers Rithimer , je m'efforçai de lui dire. » Seigneur sera-t'il vrai ? Oui , répondit-il , » & je vous le jure encore par la vie de mon » pere , & par tout ce qu'il y a de plus saint : » Je vivrai donc , repliquai-je ; vivez , continua-t'il , & comptez sur ma parole & sur » mes sermens.

A ce mot je changeai de visage , & dès lors on me vit reprendre mes forces , comme par une espee de miracle. L'extrême résolution que j'avois prise étonna Rithimer , & lui inspira pour moi une passion violente. Il venoit me visiter cent fois par jour , & monroit assés par son inquietude la grandeur de

326 *La III. Partie de l'Astrée.*

son amour. Pour moi j'imputois toutes ces démarches à la compassion si naturelle dans une ame genereuse.

Après quelques jours, je me souvins du mouchoir, & Clarine m'entendant soupirer, me demanda si je ressentois quelque nouveau mal. „ Clarine, lui répondis-je, lorsque vous entrâtes dans ma chambre, ne vîtes-vous point un mouchoir marqué de mon sang? Ah, dit-elle, oui je l'ai vû, & vous me rappelez que j'ai fait une faute à laquelle nous devons promptement remédier; car sçachez, ajouta-t'elle, que le matin que ce malheur arriva, Arimant vous avoit écrit, & que je venois vous apporter sa lettre; mais lorsque je vous trouvai en cet état, je fus si troublée, qu'ayant rencontré par hazard le messager d'Arimant qui me demandoit réponse, je lui dis que vous étiez morte, & je lui donnai le mouchoir pour le porter à son maître en témoignage de votre affection. Arimant, m'écriai-je, a ce mouchoir! Il l'a sans doute, me dit-elle, car il y a trois jours que je l'ai donné. Helas, ajoutai-je, peut être se fera-t'il porté à quelque extrémité; hé bien, écrivez-lui promptement de ma part, & si je puis j'écrirai dans le même billet un mot de ma main. » Aussi tôt Clarine lui écrivit ces mots à la hâte; après avoir fermé la porte, de peur qu'on ne nous surprît.

CLARINE A ARIMANT.

Chriseide vit encore , Arimant ; elle me commande de vous en avertir. Elle mourut quand je vous l'écrivis ; mais les dieux l'ont ressuscitée pour vous. Elle vous aime toujours , & vous n'êtes malheureux , que parce que vous n'êtes pas témoin de votre bonheur.

J'écrivis ces mots avec une peine infinie , au bas du billet : je vis , *Arimant* , & pour vous seul. *Clarine* en chargea la même personne que j'avois déjà envoyée , & lui recommanda une extrême diligence. Et comme nous étions encore seules , nous ouvrimmes la lettre qu'*Arimant* m'écrivoit :

ARIMANT A CRISEIDE.

*J'ai pendant tous le jour des frayeurs mortelles , & durant la nuit je vous vois toute en sang me commander de vous suivre. Voila de quelle maniere vit Arimant , si l'on peut appeller vie celle que je mene en cet état , & loin de vous. J'envoie ce messager , pour sçavoir de vos nouvelles. Je le suivrai de si près que j'espere le trouver à moitié chemin , lorsqu'il reviendra. Mon amour doit l'emporter sur la haine que *Rithimer* porte aux miens.*

Ce billet me consola infiniment. Je pensai que plus il s'approcheroit de moi , & plus tôt il apprendroit que le bruit de ma mort étoit faux. Je connus d'ailleurs qu'il m'aimoit , parce que les dieux n'envoyent jamais

328 *La III. Partie de l'Astrée.*

ces présages qu'à des personnes intéressées. J'esperai enfin de le voir bien tôt, & de lui communiquer un dessein que j'avois formé.

Cependant son messager arrive, & le trouve encore au lit : » Seigneur, lui dit-il, j'ai à » vous apprendre des choses bien importan- » tes. Arimant le voyant effrayé ; vit-elle en- » core, lui demanda-t'il brusquement ? Alors ce jeune homme fondant en larmes, & lui présentant son mouchoir. ,, Helas, sei- » gneur, répondit-il, ceci vous expliquera » ce que ma douleur m'empêche de vous di- » re. » Arimant déplie le mouchoir, & lisant enfin ce que j'y avois tracé : » O dieux, s'é- » cria-t'il, elle n'est donc plus ! » En même temps il s'évanouit ; le jeune homme le tourmenta inutilement, il ne donnoit plus aucun signe de vie. Effrayé il appelle du secours, on vient, on lui apporte des eaux de toute espee, on le rappelle enfin à la vie. Lorsqu'il eut repris ses sens, il renvoya tout le monde, excepté le jeune messager, sous prétexte, disoit-il, qu'il vouloit reposer, mais en effet pour donner cours à ses larmes. Et se voyant seul avec ce jeune homme : » Qu'est devenu, lui dit-il ce mouchoir ? » Seigneur, répondit-il, je ne veux plus vous » le montrer ; il vous cause trop de déplai- » sir. Non, non, continua-t'il, il soulagera ma » douleur, en m'apprenant qu'elle s'est sou- » venue de moi au dernier moment de sa vie.

Lorsqu'il

Lorsqu'il eut le mouchoir : » Gage
» précieux , s'écria-t'il , tu m'annonces le
» plus grands des malheurs ! puis tout à coup
» le baïsant , je t'entens , ajouta-t'il , fidele
» interprête de son cœur , tu me cries de l'i-
» miter. Oui je t'imiterai , belle Chriseide ;
» mais pourquoi ne t'ai-je pas devancée , au
» lieu de te suivre ? » Alors se tournant vers
le jeune homme : ,, Mon ami , lui dit-il , dai-
» gne m'apprendre de quelle maniere est ar-
» rivé cet accident. Je vous dirai , poursui-
» vit le jeune homme , que j'arrivai de grand
» matin ; je remis votre lettre à Clariné, lors-
» qu'elle alloit au temple ; elle me promit
» que j'aurois réponse le matin même. Incon-
» tinent après je me rendis au palais de Ri-
» thimer (car c'est-là qu'elle demeure) à
» peine je parus , que je trouvai Clarine tou-
» te en pleurs. C'est , dit-elle , une funeste
» réponse que tu emporteras à ton maître ;
» Chriseide est morte , parce qu'on vouloit
» qu'elle épousât Clorange : porte-lui ce
» mouchoir ; il y verra écrit de la main & du
» sang de Chriseide le sujet qu'il a de cherir
» sa memoire. » En même temps elle a passé
dans une autre chambre , poussant des cris
horribles. ,, O dieux , s'écria le chevalier, faut-
» il que je vive seulement pour entendre de
» si affreuses nouvelles ! mais continue , je te
» prie. Vous pouvez croire , dit le messager ,
» que ma surprise fut grande. Cependant

330 *La III. Partie de l'Astrée.*

» pour en sçavoir davantage , j'osai entrer
» dans sa chambre ; je la vis , seigneur , éten-
» due dans son lit , & baignée de son sang
» qui avoit coulé jusqu'à terre. J'entendis
» même Rithimer s'écrier que Chrifeide s'é-
» toit coupé les veines. Je craignis alors d'être
» reconnu par quelqu'un ; & croyant ne
» pouvoir rien apprendre davantage , je par-
» tis à l'instant , & j'ai fait toute la diligence
» que j'ai pû ; non que je n'eusse bien du
» regret de vous apporter une si triste nou-
» velle , mais pour ne point manquer aux
» ordres que vous m'aviez donnés.

» O dieux , s'écria-t'il , je ne puis donc
» plus en douter , puisque tu l'as vû de tes
» propres yeux ! Dieux vous l'avez permis
» pour mon supplice ! & moi je respire en-
» core pour souffrir plus cruellement par le
» peu de vie qui me reste , que je ne ferois
» par une prompte mort. » Il vouloit conti-
» nuer , lorsque son pere qui l'aimoit tendre-
» ment , étant averti de son mal vint frapper à
» la porte. Arimant tâcha de se remettre un
» peu , & fit ouvrir aussi tôt. Les rideaux de
» son lit étoient fermés ; & le pere d'Arimant
» ne put remarquer son trouble. Il lui deman-
» da comment il se trouvoit , Arimant répon-
» dit que depuis quelques jours il ne se sentoit
» pas bien , & qu'il croyoit avoir besoin de
» changer d'air. » Mais où voudriez-vous al-
» ler , dit le pere d'Arimant ? Il me semble ,

» répondit-il , que je ne puis mieux faire que
» d'aller au lieu de ma naissance. J'en se-
» rois charmé , répondit le pere ; mais je
» crains la haine de Rithimer. Seigneur , re-
» prit incontinent le chevalier , ne craignez
» rien ; ma vie lui importe peu ; d'ailleurs
» je demeurerai si peu de temps , & toujours
» chés mes parens & mes amis , que quand il
» auroit quelque mauvaise volonté , il ne
» pourroit l'exécuter. » Ce pere se laissa faci-
lement persuader : ce qui fut une grande
consolation pour Arimant ; il avoit déjà ré-
solu de se donner la mort , mais il en différa
l'exécution.

Il se met en chemin dès le lendemain avec
deux personnes seulement. Son dessein étoit
de chercher par tout Clorange , d'en venir
aux mains avec lui , & , si la fortune lui étoit
favorable , de venir se percer sur mon tom-
beau. Ce fut un bonheur qu'il songeât à se
venger de la sorte , car le messager que je lui
envoyois eut le loisir de lui rendre nos let-
tres. Le lendemain de son départ , il le ren-
contra au passage du Tesin , mais il ne le re-
connut pas , tant il étoit changé. Heureuse-
ment celui qui m'étoit venu trouver de sa
part , & qu'il avoit pris avec lui , remarqua
le messager que j'avois dépêché , il en avertit
son maître , & lui dit qu'il ne tenoit qu'à lui
de sçavoir plus de mes nouvelles. Helas , ré-
pondit-il , que puis-je apprendre davantage ?

Et ne me suffit-il pas d'être assuré qu'elle n'est plus ?

Il poursuivit donc sa route, sans daigner tourner les yeux ; mais le jeune homme courut à lui, & lui demanda comment se portoit Clarine, depuis la mort de Chriseide. » Chriseide, dit-il, est en vie ; & grace aux » dieux, elle se porte bien. Elle m'envoie » vers ton maître. Alors l'embrassant, puis- » sent ces mêmes dieux, s'écria-t'il, te ren- » dre à jamais heureux, toi qui nous appor- » tes une si bonne nouvelle ! Suis-moi, je » te prie, & j'abrègerai ton voyage. » A ce mot, le jeune homme poussant son cheval, cria de toutes ses forces. » Arrêtez, seigneur, » arrêtez ; que je vous rende la vie en échan- » ge de la mort que je vous ai apportée ; » Chriseide n'est point morte, elle vous en- » voie ce messager. Chriseide n'est point » morte, reprit-il ! O dieux, soyez à jamais » benis pour une si heureuse nouvelle !

En même temps le messager que je lui dépêchois étant près de lui : » Seigneur, lui » dit-il, Clarine m'a commandé de vous re- » mettre ce billet. » Arimant étoit si hors de lui-même, qu'il le reçut sans sçavoir ce qu'il faisoit ; reprenant enfin ses esprits, & se souvenant qu'il devoit feindre, il demanda des nouvelles de Clarine. Puis en ouvrant le billet, & reconnoissant mon caractère, » est-il » possible que Chriseide ait été dans l'état

„ que l'on m'a fait entendre ? Seigneur , dit
„ le messager, on peut dire qu'elle a été mor-
„ te ; il lui raconta alors tout ce qui m'étoit
„ arrivé, & la résolution que j'avois executée.
„ Il faut avouer , dit Arimant , que Chrisci-
„ de fait honte aux dames par sa beauté , &
„ aux chevaliers par la grandeur de son cou-
„ rage. ” Et craignant d'en trop dire , il se
tût , & continuant sa route , il gagna la vil-
le prochaine , où il ne pouvoit se lasser de se
faire redire ce qui s'étoit passé.

Arimant s'y arrêta le reste du jour , &
comme les nouveaux accidens donnent de
nouveaux conseils , il songea durant toute
la nuit au moyen qu'il auroit de me voir. Il
communiqua son dessein à ce jeune homme
qu'il m'avoit envoyé , & qui ne manquoit
ni d'esprit ni de jugement ; il ajouta que Ri-
thimer ayant pour son pere une haine mor-
telle , il ne sçavoit comment il pourroit su-
rement venir dans la ville où j'étois, & moins
encore paroître chés moi. Ce jeune homme
après avoir quelque temps réfléchi : „ Sei-
„ gneur , répondit-il , il faut faire de nécessi-
„ té vertu. Renvoyez ce messager , de peur
„ qu'il ne découvre votre dessein , & dégui-
„ sez-vous ensuite en marchand : vous pou-
„ rez ainsi demeurer quelque temps dans la
„ ville sans être connu ; peut-être trouve-
„ rez-vous quelqu'occasion favorable que
„ vous ne pouvez maintenant imaginer.

Arimant gouta cet avis, & dès qu'il fut jour il me renvoya avec une lettre pleine de remerciemens le messager que je lui avois dépêché. En même temps il fit faire trois habits de marchand, & se rendit à la ville où j'étois. Aussi tôt il envoya ses gens pour apprendre des nouvelles, & chargea celui qui m'avoit apporté des siennes de voir Clarine à quelque prix que ce fut. Celui-ci dès le même jour executa sa commission, il vit Clarine qui me l'amena, & j'appris par lui le déguisement de son maître : ce qui nous réjouit beaucoup. Je lui dis que pour pénétrer jusqu'à moi, il falloit qu'ils achetassent des toiles. Sur cela Arimant qui n'eût rejetté aucune proposition, quelque hazardeuse qu'elle eût été, se met à chercher les marchandises dont il avoit besoin. Cependant l'autre domestique lui rapporta que l'allarme étoit dans la ville, sur le bruit qui s'étoit répandu qu'un roi étranger venoit des Gaules pour ravager ces contrées, comme il avoit déjà fait plusieurs fois. Il ajouta que les habitans murmuroient, de ce que Rithimer, au lieu de repousser l'ennemi commun, s'amusoit à faire l'amour à une jeune fille nommée Chriseide, & ternissoit dans la moleste la réputation que ses exploits lui avoient acquise.

Arimant fut vivement touché de cette dernière nouvelle ; mais comme il esperoit

de me voir bien tôt , il ne s'y arrêta pas long temps. Il acheta les plus belles toiles qu'il pût trouver , & put d'autant plus facilement se faire passer pour marchand gaulois , qu'il entendoit bien la langue. Le lendemain il vint bien chargé au palais de Rithimer , conduit par le jeune homme qui y avoit déjà été ; & Clarine qui par hazard les avoit apperçus me les amena. J'étois seule heureusement , & dans mon lit. Aussi tôt que je vis Arimant , je lui tendis les bras , & je le tins long temps serré contre mon sein : » Ami , » lui dis-je , voici ta Chriseide ; les dieux » n'ont point voulu te l'enlever. Madame , » répondit-il , à ce trait je reconnois leur divinité , puisqu'ils sont justes.

Il alloit continuer ; mais Clarine entendant quelque bruit dans mon anti-chambre , elle vint le tirer d'auprès de moi. En même temps il se mit à déplier ses toiles , & nous vîmes entrer Rithimer. Sa passion pour moi augmentoit chaque jour ; & sa femme même s'en étoit apperçue. C'est pour cela qu'elle avoit résolu de m'éloigner dès que je pourrois marcher ; & ma mere de concert avec elle , indignée d'ailleurs que j'eusse refusé Clorange , vouloit me le faire épouser. Je scus leur complot par Clarine , qui par hazard avoit entendu leurs discours. Cette résolution de ma mere m'en fit prendre une autre , dont peut être je n'eusse été capa-

336 *La III. Partie de l'Astrée.*

ble de long temps. Ce fut de me donner sans réserve à Arimant.

Lorsque je vis Rithimer paroître , j'ordonnai tout haut à Clarine de dire à ces marchands de se retirer , & de revenir le lendemain matin , afin que si Rithimer les retrouvoit , il n'en fut point surpris. Arimant prit le temps que tout le monde étoit au temple , & que Clarine seule étoit auprès de moi. Dans cette entrevue , nous convînmes que je me déroberois déguisée en homme , que je viendrois le trouver , & qu'il m'emmèneroit où il voudroit , avec promesse de m'épouser au premier lieu où il le pourroit sûrement , & que cependant il me traiteroit comme sa sœur. Concevez , Hylas , à quoi la rigueur des meres expose quelquefois de jeunes personnes sans experience. Nous fixâmes l'exécution de notre dessein au quinzième jour ; ce terme expiré , nous nous rendons Clarine & moi au logis qu'Arimant nous avoit indiqué. Mais hélas , quel fut mon étonnement ! Je n'y trouvai personne , & la nuit arriva , sans que j'eusse aucunes nouvelles. Alors je commençai à me repentir de ma fuite précipitée , & sans être au moins assurée du retour d'Arimant ; mais ce qui me troubla davantage fut le bruit qui s'étoit répandue dans toute la ville , que l'on me faisoit chercher de tous côtés. Me déterminant enfin à tout ce qui pourroit arriver ,

arriver, je dis à Clarine qu'il falloit sortir de la ville, & que, puisqu'Arinant n'étoit point venu, il avoit eu sans doute quelque obstacle invincible.

Nous étions dans ces mortelles allarmes, lorsque le jeune homme qui servoit Arinant entra dans ma chambre. „ Mon ami, „ lui dis-je incontinent, où est ton maître? „ Il est chés lui, me répondit-il, mais si blessé qu'il n'a pû venir. Qui l'a blessé, reptiquai-je toute tremblante? Sçachez, continua-t'il, que mon maître instruit des vues de Clorange sur vous, l'a fait appeler, qu'il s'est battu avec lui, & qu'il l'a tué. Il est vrai qu'il a reçu deux blessures, l'une à la jambe, & l'autre à la cuisse, & qu'il ne peut ni souffrir le cheval, ni marcher. Il m'envoye donc pour vous conduire où il est, & il m'a donné des chevaux, & tout ce qui est nécessaire. Mon ami, lui dis-je, je loue les dieux qu'il nous ait tirés d'inquiétude par rapport à Clorange; mais je voudrois qu'il lui en eût moins coûté. Quand tu voudras, nous partirons pour aller panser ses blessures.

Cependant j'envoyai le jeune homme au palais de Rithimer, pour apprendre s'il étoit possible, de quelle maniere on nous cherchoit. Le jeune homme se mêla adroitement parmi les gens de Rithimer. Il entendit que les uns disoient que j'avois bien fait de fuir,

§ 38 *La III. Partie de l'Afrée.*

pour ne pas épouser Clorange ; & les autres que c'étoit la princesse qui par jalousie m'avoit fait enlever. Rithimer lui même le crut, parce qu'en semblable occasion elle en avoit déjà usé de la sorte : aussi quand ma mere vint se jeter à ses pieds pour le supplier de me faire chercher avec diligence : » Allez, » madame, lui dit-il, allez ; & si vous ignorez où est votre fille, demandez-le à la » princesse. » La princesse à son tour soupçonna Rithimer de m'avoir cachée en quelque lieu ; & ma mere ne sachant à quoi s'en tenir, on ne fit aucune perquisition.

Je sortis le lendemain en plein midi. C'étoit un jour de marché, & nous pûmes aisément nous échapper dans la foule. Nous allâmes tout d'une traite dans un bois où nous prîmes quelques rafraîchissemens que ce jeune homme nous avoit apportés. Reprenant ensuite notre chemin, nous marchâmes toute la nuit, & le second jour nous arrivâmes chez un ami d'Arinant. On nous y fit tout l'accueil imaginable. J'étois si excédée de fatigues, qu'il me fallut y passer deux nuits, après quoi nous nous rendîmes avant jour dans la ville des lybiciens. Quels furent les transports d'Arinant, lorsque j'allai l'embrasser dans son lit ! Jugez-en par l'accident qui arriva ; ses playes se rouvrirent, & moi le voyant changer de visage, je lui demandai ce qu'il avoit. » Ce n'est rien,

» me dit-il, mon frere, (car c'est ainsi que
» nous nous appellâmes depuis) il faut seu-
» lement faire venir le chirurgien ; & je
» compte bien de souper avec vous. » J'ap-
pellai du secours, & je me retirai dans ma
chambre.

Cependant, on vint nous avertir Clarine
& moi, qu'Arinant étoit en danger. Je
courus toute effrayée à lui, & je trouvai que
le sang étoit arrêté; mais ce chirurgien me
dit qu'il falloit le laisser en repos pour toute
la nuit. Toute fatiguée que j'étois, il ne me
fut pas possible de fermer l'œil, & le matin,
dès qu'il me fut permis de voir Arinant, je
passai dans sa chambre. » Hé quoi, lui dis-je,
» mon frere, vous vous êtes trouvé mal, &
» vous nous le cachiez? Je sentoie bien, ré-
» pondit-il en souriant, que mes playes s'é-
» toient ouvertes; mais je l'avoue, j'étois
» bien aise de perdre un peu de sang pour
» vous, en échange de tout celui que je vous
» ai couté. Ah, repartis-je, nos desseins
» étoient bien differents: si j'ai perdu mon
» sang, c'étoit pour me conserver à vous; &
» vous, vous perdiez le vôtre pour vous dé-
» rober à moi.

Mais, Hylas, pourquoi rappeler des
jours si heureux, quand il ne m'en reste plus
qu'un triste souvenir? Après que j'eus demeu-
ré six semaines en ce lieu, le pere d'Arinant
lui manda de revenir auprès de lui. Ses blef-

fures l'inquïetoient , & plus encore la haine de Rithimer. Nous partîmes ensemble ; & comme il ne vouloit pas que son pere me connût avant que d'avoir consenti à nôtre mariage , il me donna le nom de Cleomire , & lui manda qu'il me devoit la vie , parce que j'avois mis en fuite deux des gens de Clorange , qui par supercherie vouloient tomber sur lui à la faveur des blessures qu'il avoit reçues ; il ajouta qu'il me menoit avec lui , & qu'il ne vouloit jamais se séparer de moi. Admirez , Hylas , combien l'amour est ingenieux.

Nous arrivâmes heureusement à Eporede , où le pere d'Arîmant me fit , à cause de ce fils , tout l'accueil imaginable , & me remercia mille fois du service que je lui avois rendu. Nous laissâmes passer quelques jours ; & nous déliberâmes ensuite comment nous parviendrions à terminer notre mariage. Nous conclûmes que je devois faire la premiere ouverture , parce que le pere d'Arîmant avoit déjà pris une entiere confiance en moi ; ainsi contre l'usage ordinaire je demandai un mari pour moi même.

Un jour que le pere d'Arîmant se promenoit seul , j'allai le joindre , & après avoir donné bien des louanges à son fils , je lui marquai ma surprise de ce qu'il avoit tant differé à le marier. Il me répondit qu'il ne desiroit rien avec tant de passion ; mais qu'il

n'avoit point encore trouvé de parti convenable. „ Je voudrois , dit-il , une fille noble
„ & vertueuse , & que mon fils aimât ; peu
„ m'importeroit qu'elle fût riche. Seigneur ,
„ continuai-je , si je vous propofois en cette
„ contrée une personne qui réunit les quali-
„ tés que vous demandez. . . . Je donnerois
„ les mains à un pareil mariage avec toute la
„ joye imaginable , répondit-il , & je vous
„ supplie de la nommer promptement. C'est,
„ lui dis-je en rougissant un peu , Chriseide.
„ J'avoue , dit-il alors , qu'il a été un temps
„ que je l'aurois souhaitée , si sa mere n'avoit
„ été alliée de Rithimer qui me porte une
„ haine mortelle. La naissance & le bien de
„ Chriseide me paroissent très convenables ;
„ pour le reste je ne sçai guere qu'en pen-
„ ser.

„ Seigneur , lui dis-je , permettez-moi de
„ prendre sa défense. Il ne peut y avoir que
„ deux actions qui vous aient fait changer à
„ son égard. La premiere celle de s'ouvrir les
„ veines , pour mourir plus tôt que d'épou-
„ ser Clorange ; & l'autre sa fuite hors des
„ mains de sa mere. Mais sçachez , seigneur ,
„ qu'Arinant porta le même jugement que
„ vous , dès qu'il vit Chriseide , & qu'ayant
„ conçu pour elle une veritable passion , il
„ n'oublia rien pour s'en faire aimer. Elle
„ eut beau lui représenter la haine de Rithi-
„ mer , Arinant répondit que les dieux qui

342 *La III. Partie de l'Astrée.*

» ne veulent point d'inimitié éternelle, at-
» tachoient peut être à cette alliance la re-
» conciliation de vos deux maisons, & qu'il
» s'affuroit que vous loueriez son dessein,
» lorsqu'il vous l'auroit communiqué, par-
» ce qu'il ne vouloit rien conclure sans vo-
» tre permission. Depuis, leur tendresse aug-
» mentant chaque jour, il se donnerent des
» paroles réciproques, à condition pourtant
» que vous les ratifieriez, aussi bien que les
» parens de Chrifeide. Dans cet intervalle
» elle est emmenée auprès de Rithimer; on
» parle incontinent de la donner à Clorange;
» & parce qu'on voulut la contraindre, &
» qu'elle aimoit toujours votre fils, elle ré-
» solut de se faire mourir. Elle revient à la
» vie par une espece de miracle, & lorsqu'elle
» commençoit à se rétablir, elle apprend
» que sa mere, & la femme de Rithimer
» avoient dessein de l'éloigner pour la don-
» ner enfin à Clorange. En ce même temps
» votre fils arriva, & jura à Chrifeide que si
» elle vouloit s'affranchir de cette tyrannie, il
» la conduiroit dans une maison de vestales,
» où elle pourroit vivre en attendant qu'il
» vous eût fait approuver son mariage. Ju-
» gez maintenant, seigneur, si ces deux ac-
» tions méritent la moindre censure, & si
» Chrifeide qui d'ailleurs a toutes les qua-
» lités que vous désirez manque d'amour
» pour Arimant.

Il fut quelque temps sans me répondre, & j'attendois avec la dernière impatience l'arrêt de ma mort, ou de ma vie. Il me dit enfin : » Cleomire, les choses que vous m'a-
» vez racontées sont si extraordinaires qu'el-
» les m'ont occupé tout entier. Je croi re-
» connoître ici la volonté des dieux, & je se-
» rois bien téméraire, si je prétendois m'y
» opposer. Mon fils, dites-vous, aime Chri-
» seide ; je n'en doute plus ; je comprends
» même que cet amour a été le motif de son
» voyage, & de son combat avec Clorange.
» Chriseide aussi a donné des preuves bien
» grandes de son retour pour Arimant. J'ap-
» prouve le choix de mon fils ; j'en remercie
» les dieux ; puissent-ils ces mêmes dieux m'ac-
» corder la satisfaction de les voir bien tôt
» unis ! Je prévoi que Rithimer m'en haira
» davantage ; mais je suis résolu de les défen-
» dre au peril de ma vie. » Après qu'il eut fi-
ni, je me jettai à ses genoux, lui rendant mil-
le actions de grâces au nom d'Arimant, &
de Chriseide, car je n'osois me déclarer,
avant que d'avoir consulté Arimant. Quelle
fut sa joye lorsqu'il apprit le succès de ma
négociation ! Il me serroit entre ses bras, &
ne pouvoit assés m'embrasser. Nous résolû-
mes enfin, puisque j'avois fait entendre à
son pere que Chriseide étoit parmi les vesta-
les, qu'il ne falloit point me déclarer, de
peur d'être surpris en mensonge ; & que

344 *La III. Partie de l'Afrée.*

pour éviter le courroux de ma mere, & le ressentiment de Rithimer, nous celerions quelque temps notre mariage, & que cependant nous essayerions de le leur faire approuver. Le pere d'Arimant gouta ces avis.

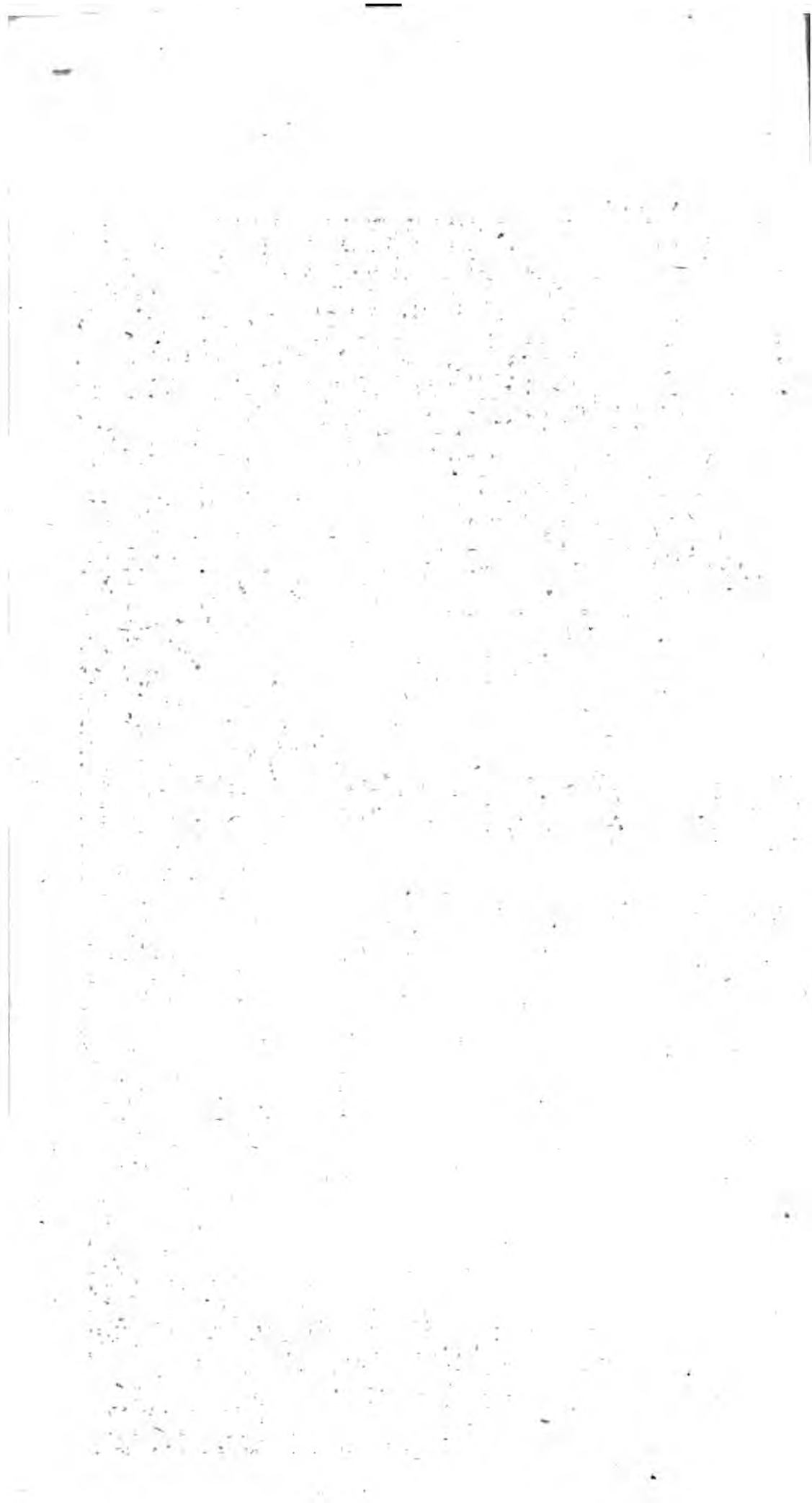
Tout succedoit au gré de nos desirs; mais hélas ce que vous avez entendu jusqu'ici de contrariétés. n'est rien au prix de ce qui me reste à vous dire. Arimant & moi, après avoir fait les préparatifs des nôces, nous feignons d'aller chercher Chriseide; nous allons dans une ville des caturges, pour y passer le temps que nous jugions necessaire à persuader que nous étions allés bien loin. En ce même temps Gondebaut roi des bourguignons s'étoit jetté avec une puissante armée dans le territoire des caturges, lorsqu'on s'y attendoit le moins. Le lendemain de notre arrivée, il parut devant la ville où nous étions, & ses troupes l'ayant suivi de près, il fallut se rendre à discretion; seulement les temples ne furent point pillés, & l'honneur des femmes devenues captives fut respecté. Arimant indigné d'une capitulation si honteuse crioit dans les places publiques qu'il valoit mieux mourir que de se rendre si lâchement, que les murs étoient encore debout, que l'on avoit encore provision de fleches, & que les arcs n'étoient point rompus. Qu'il leur promettoit de conserver la ville, jusqu'à ce que Ri-

thimer qui étoit déjà en chemin leur eût amené du secours. Ses cris n'étoient point écoutés ; cependant quelques-uns s'étant ralliés auprès de lui, il alla se saisir d'une porte, & la défendit si bien, que le roi fut contraint de passer à une autre porte où il fut conduit par les habitans. Et tandis qu'Arinant repoussoit l'ennemi qu'il avoit en tête, il fut en même temps attaqué par ceux qui étoient entrés dans la ville. Il soutint presque seul tout l'effort de l'armée ; mais épuisé de fleches, il fut contraint d'en venir aux mains, & de céder enfin au grand nombre. Il tomba par terre, percé de coups, & désirant de mourir plus tôt que de se voir captive, car j'avois repris l'habillement de mon sexe. Pour moi dans ma disgrâce j'eus une sorte de bonheur. L'endroit de la ville où je me trouvai fut marqué pour le quartier du roi ; je fus prise avec un grand nombre de femmes qualifiées, & nous avons été amenées ici sous une bonne escorte. Nous y attendons l'arrivée du vainqueur, & nous espérons qu'il nous rendra genereusement notre liberté, puisqu'il a été assés vertueux, pour faire respecter notre pudicité. Ainsi, Hylas, lorsque j'esperois jouir de quelque satisfaction, le ciel m'a ravi à la fois la liberté, & ce que j'avois de plus cher parmi les hommes, ne me laissant la vie que pour me faire sentir plus cruellement la perte que j'ai faite, & l'horreur de ma situation.

346 *La III. Partie de l'Astrée.*

Je pris, dit Hylas, tant de plaisir au récit de la belle Chriseide, qu'il me parut extrêmement court, quoiqu'il fût déjà si tard, que ses compagnes voulurent se retirer. Je les accompagnai jusques sur le rivage, & je ne pus m'éloigner qu'elles n'eussent passé le fleuve, tant la belle étrangere me sembloit adorable. Je m'en allai enfin, plus amoureux que jamais, cependant très satisfait de sçavoir que ma nouvelle maitresse avoit appris à aimer, & que l'objet de sa passion n'étoit plus ; & j'esperai dès lors que je pourrois réussir à la consoler.







Guélard Sculp.



L'ASTRÉE

DE

M. D'URFÈ.

PASTORALE ALLEGORIQUE.

TROISIÈME PARTIE.

LIVRE HUITIÈME.

Lorsque les bergers redoubloient leur attention, & qu'ils désiroient plus d'entendre la fin de cette histoire, Hylas interrompit le fil. Il ne pouvoit discontinuer plus à propos, parce qu'il se présenta en ce moment un sentier étroit, où ils ne pouvoient marcher que deux de front. Mais lorsqu'ils eurent tous passé, & qu'ils se furent rassemblés autour de lui : „ Qu'attendez vous
„ davantage, leur dit Hylas ? Si quelqu'un
„ en sçait plus que moi, & qu'il veuille parler, je l'écoute avec plaisir ; je sçai bien
„ pour moi que je n'ai plus rien à dire. Com-

348 *La III. Partie de l'Afrée.*

„ ment, dit Alexis, pensez-vous avoir déga-
„ gé votre parole? Vous nous aviez promis
„ l'histoire de vos amours, & vous nous
„ avez raconté celle des infortunes de Chri-
„ seide, & du malheureux Arimant; vous
„ avez imité en cela ceux qui aiment mieux
„ donner ce qu'ils ne doivent pas, que de
„ s'acquitter de leurs dettes. » A ce repro-
che, Hylas sourit quelque temps sans par-
ler; enfin levant les yeux, » ma belle mai-
„ tresse, répondit-il, je conviens de la faute;
„ mais vous devez vous l'imputer; quand je
„ me suis écarté, que ne m'avertissiez-vous?
„ Pour moi j'avoue que la première fois que
„ Chriseide me raconta ses malheurs, je pris
„ tant de plaisir à les entendre, que j'en ai
„ encore ressenti en vous les redisant. Du
„ moins, interrompit Alcidon, puisque
„ vous avez commencé l'histoire de cette ge-
„ nereuse fille, devez vous l'achever. Sei-
„ gneur, répartit Hylas, je vous proteste
„ que je n'en sçai pas davantage. C'est de
„ Chriseide que je l'ai apprise, & s'en étant
„ allée sans dire adieu à personne, j'en fis de
„ même, de peur que ses gardes ne m'accu-
„ sassent d'avoir favorisé sa fuite. Depuis je
„ n'ai pû sçavoir en quel lieu elle s'étoit re-
„ tirée.

„ Madame, dit alors Florice en se tour-
„ nant vers Alexis, voulez-vous en appren-
„ dre la suite? Ne doutez point, répondit

„ Alexis , que nous n'en soyons tous char-
„ més ; aussi bien je croi qu'il nous reste as-
„ sés de chemin pour vous en donner le loi-
„ sir : Je puis , reprit Florice , satisfaire aisé-
„ ment votre curiosité. Chriseide elle même
„ m'a raconté à Lyon depuis le départ d'Hy-
„ las tout ce qu'il vous a dit , & ce que j'ai à
„ y ajouter ; mais à condition qu'Hylas rem-
„ plira mieux une autre fois ses engagements.
„ Hylas l'ayant promis , Florice continua de
„ la sorte :

S U I T E D E L' H I S T O I R E
D E C H R I S E I D E E T D' A R I M A N T .

Sçachez , madame , qu'un matin que cette
généreuse fille alloit au temple , un jeune
homme se mêlant dans la foule s'approcha
d'elle , lui mit dans les mains un petit livre ,
& lui dit à l'oreille en italien : *Chriseide , de-
main à la même heure , vous me verrez ici.* Tout
à coup il disparut , & laissa la belle captive
dans un étonnement qu'il est plus facile de
concevoir que d'exprimer. Elle n'avoit pû
remarquer l'homme qui lui avoit parlé ;
d'ailleurs elle ignoroit ce qu'elle devoit fai-
re du petit livre. Tant que le sacrifice dura ,
elle ne fit que supplier Mercure que les ro-
mains reconnoissent pour le messager des
dieux , de lui procurer d'heureuses nouvel-
les ; car elle sentoit bien qu'il y avoit dans

150 *La III. Partie de l'Astrée.*

cette action quelque mystere , & qu'elle pourroit trouver dans ce livre quelque éclaircissement. Le sacrifice lui parut plus long qu'à l'ordinaire , elle ouvrit plusieurs fois le petit livre , sans se souvenir de la façon d'écrire dont elle étoit convenue avec Arimant ; enfin lorsqu'elle prioit avec plus de ferveur Apollon qui revele les choses obscures , elle se rappella cette façon. Elle repasse à l'instant tous les feuilletts , & trouve en effet beaucoup de lettres effacées. Quelle fut sa surprise en ce moment !

A peine fut-elle rentrée dans son appartement , qu'elle examina de nouveau & avec plus d'attention le petit livre. Elle y trouva la maniere d'écrire qu'Arhimant avoit imaginée ; mais le croyant mort , elle pensa d'abord que c'étoit un artifice d'Hylas à qui elle avoit revelé ce mystere. Et comme elle n'avoit ni plumes , ni papier , elle marqua avec une aiguille les lettres effacées , & les rejoignant ensuite , elle lut ces mots :

ARIMANT A CHRISEIDE.

Je vis encore , si c'est vivre que d'être parmi les hommes , & ne vous pas voir. J'envoie ce fidele serviteur , pour apprendre de vos nouvelles , & pour vous dire des miennes. O dieux , conservez Chriseide , si vous voulez qu'Arhimant supporte avec patience ses autres malheurs !

Lorsqu'elle trouva le nom d'Arhimant , &

qu'elle connut qu'il vivoit encore, elle tombe sur les genoux, joint les mains, & levant les yeux au ciel: »grands dieux, dit-elle, soyez à jamais benis, pour la grace inespérée que vous m'accordez! » Puis s'étant relevée, elle fut contrainte de s'asseoir sur un lit, où elle baïsa plus de cent fois le petit livre, & se rappella que celui qui le lui avoit donné étoit le fidele Bellaris, ce jeune homme qui avoit accoutumé de lui porter les lettres d'Arimant, & qui l'avoit conduite, lorsqu'elle se sauva des mains de sa mere. Comment, disoit-elle en soi-même, ne l'ai-je point reconnu! Mais se pourroit-il que quelqu'autre instruit de mon amour, m'ait donné des nouvelles d'Arimant, pour insulter à ma douleur? Et frappée de cette derniere idée, elle reprenoit le petit livre, l'examinoit avec un nouveau scrupule, & reconnoissant toujours la maniere d'Arimant; » non, non, ajoutoit-elle, ou mes yeux me trompent, ou ce que je vois est l'ouvrage d'Arimant. Dieux, quelle est votre bonté, de m'avoir conservée, jusqu'à ce que je puisse sçavoir de ses nouvelles! Prolongez encore mes jours, afin que ces yeux qui l'ont tant pleuré puissent le revoir!

Elle eût continué, si Clarine qui ne l'avoit jamais abandonnée, ne fût venue l'avertir que ses compagnes l'attendoient pour dîner. » Ah, Clarine, lui dit-elle en l'embrassant, que j'ai de grandes choses à te dire! » Et

ne pouvant l'entretenir plus long temps, elle sortit, mais avec un air si content, que sa joye éclatoit aux yeux de tout le monde.

Chriseide aimoit veritablement Clarine; mais quand elle auroit eu moins de bonne volonté pour elle, le désir qu'elle avoit de lui raconter ce qu'elle venoit d'apprendre, ne lui eût pas fait trouver le repas moins long; „ car ceux qui ressentent de grandes joyes „ ne les gouteroient qu'imparfaitement, „ s'ils n'en faisoient part à quelque personne „ dont ils se croient aimés. „ D'un autre côté Clarine qui n'étoit pas moins impatiente suivit sa maîtresse, dès qu'elle fut sortie de table; & s'étant renfermées toutes deux: „ O Clarine, dit-elle en lui jettant les bras „ au cou, ô que j'ai de grandes choses à te „ dire! Arimant est en vie; il m'a écrit. „ Alors Clarine lui baisant la main: „ O trop „ heureuse Chriseide, s'écria-t'elle, puis- „ que vous avez appris ces nouvelles! Je ne „ vous plains plus, malgré votre captivité, „ puisqu'Arimant est encore parmi les hom- „ mes. Oui, ajouta Chriseide, je remercie „ les dieux de tous les travaux qu'ils m'ont „ fait éprouver, puisque je sçai, que mon „ cher Arimant les partage. Mais, madame, „ reprit Clarine, comment avez-vous appris „ ce que vous dites? Tien, ma fille, répon- „ dit-elle, en lui montrant le petit livre, „ voici le messager des bonnes nouvelles. „

Alors

Alors Clarine le prit , & tandis qu'elle le baisoit mille fois , Chriseide lui raconta ce qui lui étoit arrivé dans le temple , & l'esperance qu'elle avoit de revoir le lendemain Bellaris au même lieu : » Et si par hazard , » ajouta-t'elle , je ne puis lui parler à cause » de mes compagnes , il faut , Clarine , que » tu t'approches de lui , & que tu apprennes » tout ce que tu pourras de mon cher Ari- » mant : cependant prépare les choses dont » j'ai besoin pour lui répondre. Je ne man- » querai à rien , répondit Clarine ; il me sera » facile de lui parler , car en cette contrée on » n'y regarde pas de si près que dans la nôtre. » Puis j'ai tant d'envie de sçavoir des nou- » velles , pour vous les redire. . . Mais , ma- » dame , ne demeurons pas si long temps ici , » nous pourrions donner des soupçons qui » n'avanceroient pas nos affaires. Tu as rai- » son , dit Chriseide en l'embrassant : en ve- » rité il semble que les dieux ne t'ayent fait » naître , que pour me consoler , & pour me » conduire.

En même temps elles vinrent trouver les autres captives qui demandoient déjà où étoit Chriseide ; outre qu'elle tenoit le premier rang entr'elles , elle avoit tellement sçu les gagner , qu'elles auroient voulu la servir aux dépens de leur vie. Elles commence ent entr'elles mille petits jeux pour charmer les déplaisirs de leur détention ; car on ne peut

354 *La III. Partie de l'Astrée.*

gueres nommer captivité l'état où elles étoient, Gondebaut ayant ordonné qu'en son absence on les traitât de maniere que l'ennui ne leur fit point regretter leur patrie.

Ce jour, & plus encore la nuit suivante parurent d'une longueur extrême à Chriseide & à Clarine; & le matin étant venu, elles juroient toutes deux que l'on alloit au temple plus tard qu'à l'ordinaire. Enfin l'heure si désirée arrive; elles vont toutes ensemble, & dieu sçait si Chriseide cherchoit des yeux Bellaris. A peine elle entroit dans le temple, qu'elle l'apperçoit; & s'approchant de ce fidele messager, elle lui dit sans s'arrêter: „Clarine me suit.” Le messager comprit que c'étoit à Clarine qu'il devoit s'adresser. Elle suivoit de près avec les autres filles qui marchaient sans ordre; elle l'avoit déjà remarqué; Bellaris s'approche, & lui dit en marchant: „Où pourrai-je vous voir l'une ou l'autre? Au jardin de l'Athénée, dit-elle, si nous y allons ce soir. Mais que fait Arimant? Il est dit, Bellaris, en bonne santé.” A ce mot, elle leve les yeux au ciel, & pour ne donner aucun soupçon à ses compagnes, passe outre sans répondre.

Aussi tôt Bellaris se retire, & va dans la ville s'informer où étoient les jardins de l'Athénée, & à qu'elle heure les belles étrangères avoient accoutumé de s'y rendre. Il vient

ensuite trouver le jardinier, & feignant que les medecins lui avoient ordonné la promenade, il lui donne quelqu'argent, & lui demande la permission d'entrer quand il voudroit. Après, avoir pris ces mesures, il se rend sur le rivage. Cependant Clarine fait entendre à sa maitresse que si elle va aux jardins de l'Athenée, elle y verra sûrement Bellaris, & qu'elle n'avoit pû rien sçavoir autre chose, sinon qu'Arinant étoit en bonne santé. Le diner étant servi, elles ne purent avoir un plus long entretien; mais durant le repas Chriseide representa à ses compagnes qu'elles devoient profiter du beau temps, & se rendre aux jardins de l'Athenée. Elles approuverent toutes la proposition; & quelques heures après qu'elles eurent diné, elles s'y firent conduire.

Dès que Bellaris les vit entrer dans la barque, il prit les devants, il entra dans les jardins, & feignant de se promener à grands pas dans une allée près de la porte, il observoit le moment où elles entreroient. Lorsque ces dames alloient à la promenade, elles n'y étoient point suivies de leurs filles; ainsi Chriseide n'ayant point avec elle sa fidele Clarine, elle jetta les yeux de tous côtés, & bien tôt elle apperçut Bellaris. Celui-ci s'avance jusqu'au milieu de l'allée à leur rencontre, puis s'arrêtant il les considere avec un oeil de compassion, & pour se les rendre

356 *La III. Partie de l'Afrée.*

favorables : » Quelle perte , s'écrioit-il , a
» fait la gaule Cifalpine , en perdant tant de
» beautés. » Et lorsque Chrifeide passa : » O
» dieux , ajouta-t'il , n'est-ce pas Chrifeide
» que je voi ! O mere infortunée , comment
» auras-tu pû soutenir une si cruelle sépara-
» tion ! » Alors mettant un genou à terre ,
» madame , dit-il , ne serois-je pas le plus
» heureux homme du monde , si je pouvois
» vous rendre quelque service , après avoir
» été nourri dans votre maison ? si j'avois ce
» bonheur , je me trouverois bien dédomma-
» gé de la perte que j'ai faite.

Chrifeide fut tellement surprise qu'elle
demeura interdite ; & Bellaris s'en étant
apperçu : „ Madame , continua-t'il , il semble
» que vous avez oublié le pauvre Bellaris ,
» qui a été si long temps nourri auprès de
» vous , & qui ne vous eût jamais quittée , si
» le vain desir de s'attacher à des hommes ,
» parce qu'ils voyagent , ne m'avoit fait sui-
» vre le noble & le genereux Maniante. Bel-
» laris mon ami , s'écria Chrifeide , comme
» le reconnoissant , qui eût jamais pensé te
» voir ici ! Je te croyois au delà des pyrenées
» avec Maniante. Qui ta conduit ici , & quel
» motif t'y retient ? *Jusqu'à present* , madame ,
» j'ai crû que c'étoit ma mauvaise fortune ,
» mais je dis maintenant qu'il ne pouvoit
» rien m'arriver de plus heureux , puisque
» j'ai l'honneur de vous y voir , & que je puis

» vous y offrir mes services. Bellaris, dit-elle, je te suis obligée ; mais étant dans les mains du roi Gondebaut, il n'y a que dieu seul qui puisse nous en tirer. Pourquoi, repartit Bellaris, n'offrez-vous pas une rançon ? Je m'offre d'aller à Eporedé, & je vous convaincray de mon zèle par ma diligence. Mon ami, reprit-elle, je ne refuse pas ton secours ; mais il faut attendre que le roi soit ici ; nous verrons alors ce qui pourra se faire.

Les compagnes de Chrifeide entendant Bellaris parler leur langue, s'approcherent de lui, & l'une d'elle lui ayant demandé d'où il étoit : » Madame, répondit-il, je suis salassien ; » j'ai été élevé dans la maison de Chrifeide, & » ma reconnoissance est telle, que je voudrois, au peril de ma vie, pouvoit la servir. J'ai été amené en ce lieu, non comme prisonnier, mais comme serviteur de Maniante, chevalier dont le nom est connu dans la même province. Il fut pris & tué au pié des pyrenées par des voleurs qui me laisserent pour mort auprès de lui. Les dieux ont voulu me conserver, pour porter à ses parens une si triste nouvelle, & pour me faire regretter le reste de mes jours un si bon maître ; le pauvre Maniante est donc mort, reprit Chrifeide, feignant d'en être affligée ? Il est mort, madame, » répondit froidement Bellaris. Je le plains,

„ajouta-t'elle, c'étoit un chevalier de mé-
„rite.

A ce mot, les compagnes de Chrifeide la
laissèrent seule avec Bellaris ; & dès qu'elle
se vit sans témoins : „ Bellaris, continua-
„ t'elle, sur la fidelité que tu dois aux dieux,
„ dis moi quelle a été la fortune d'Arinant.
„ Madame, répondit-il, Arinant est en bon-
„ ne santé; il n'a d'autre mal que de ne point
„ sçavoir de vos nouvelles. Pour sa fortune,
„ elle a été bien diverse; & je ne sçai si j'au-
„ rai le loisir de vous la raconter. Je le croi,
„ dit Chrifeide, mais, si cela n'est pas, il
„ faut que tu reviennes ici une autre fois.
„ Madame, ajouta-t'il, je vous le dirai en
„ peu de mots, & nous resoudrons ensuite
„ ce que nous aurons à faire.

„ Sçachez donc qu'Arinant, après s'être
„ long temps défendu, fut enfin laissé pour
„ mort; & sans doute il eût perdu la vie, si
„ me trouvant auprès de lui je n'en avois eu
„ soin, comme je le devois. Je fus blessé au-
„ si, mais moins que lui, & je me laissai tom-
„ ber à ses piés, comme si j'avois reçu
„ quelque blessure mortelle. Les ennemis
„ qui n'étoient occupés que du pillage, ne
„ songerent point à nous; & remarquant que
„ nous étions seuls, je me relevai, je bandai
„ mes blessures, je vins ensuite vers mon
„ maître, & secouru d'un jeune homme de
„ la ville, je le portai dans un écurie voisine,

„ les maisons étant remplies de soldats. Je ne
„ pouvois le croire mort : il me sembloit que
„ les dieux ne permettroient point qu'un sei-
„ gneur aussi accompli qu'Arinant fut enle-
„ vé à la fleur de son âge. Dans cette idée ,
„ je visitai ses blessures , & quoique je m'y
„ entende peu , cependant je n'en remarquai
„ point de mortelles. Il perdoit toujours du
„ sang ; je rompis une chemise , j'en fis des
„ bandes , & l'ayant pansé le mieux que je
„ pus , je l'étendis sur de la paille , mettant sa
„ tête dans mon sein. Je ne vous dirai point
„ quels furent mes regrets ; ni combien je
„ versai de larmes. Enfin les dieux voulurent
„ qu'il revînt à lui ; mais quel fut son éton-
„ nement , quand il ouvrit les yeux ! Sei-
„ gneur , lui dis-je alors , courage ; les dieux
„ nous sauveront encore de ce péril. Ils sont
„ bons , dit Arinant , mais ma destinée est si
„ mauvaise , que je ne dois pour mon repos
„ attendre que la mort. Qu'est devenue
„ Chriseide , ajouta-t'il ? Chriseide est sau-
„ vée , répondis-je ; la reine qui suit par tout
„ son époux , a fait mettre toutes les femmes
„ dans un temple , pour empêcher le désor-
„ dre , & a retenu Chriseide auprès d'elle.
„ Puissent les dieux , s'écria-t'il , la recom-
„ penser d'une action si généreuse !

„ J'avois imaginé , madame , ce que je lui
„ disois , parce qu'autrement il seroit mort
„ de déplaisir. Mais , seigneur , lui dis-je , ne

360 *La III. Partie de l'Astrée.*

„ voulez-vous point vous armer de coura-
„ ge ? Je le ferai , dit-il ; Chrifeide étant en
„ fureté , il n'y a plus rien qui puiſſe me don-
„ ner de l'inquiétude. Nous nous levâmes
„ alors ; mais à peine étions nous debout ,
„ que nous entendîmes des gens de guere
„ qui difputoient à la porte du lieu où nous
„ étions , pour le partage de leur butin ; la
„ querelle fut ſi vive qu'ils en vinrent aux
„ mains , & que pluſieurs demeurèrent ſur la
„ place. Et comme le bruit alloit croiſſant ,
„ pluſieurs autres s'y aſſemblerent , & pri-
„ rent parti. Un officier vint par hazard en
„ ce lieu ; il eſſaya d'arrêter le défordre ; mais
„ les ſoldats s'imaginant qu'il vouloit leur
„ enlever leur butin , ſe jetterent ſur lui , & le
„ preſſerent de telle forte , qu'il fut obligé
„ d'entrer où nous étions. Ils vouloient lui
„ ôter la vie , par la crainte d'être punis , ſ'il
„ échappoit de leurs mains , lorsqu'Arimant
„ me dit : défendons cet officier ; peut être
„ que le ciel nous l'envoye , afin qu'après
„ avoir reçu notre aſſiſtance , il nous donne
„ la ſienne. A l'inſtant nous mettons l'épée à
„ la main ; & tout bleſſé qu'étoit Arimant ,
„ il trouva dans ſon courage aſſés de force
„ pour retenir la furie du ſoldat. Peut être
„ aurions nous enfin ſuccombé ; mais com-
„ me ſi les dieux avoient ſeulement voulu
„ nous donner le loifir d'obliger cet officier ,
„ il ſurvint bien tôt de ſes amis qui le défen-
„ dirent

» dirent si bien , que des féditieux les uns
» furent tués , les autres pris , & que les au-
» tres se sauverent par la fuite.

Le capitaine délivré d'un si grand dan-
ger remercia ses amis ; & ne reconnoissant
point Arimant : » Chevalier , dit-il , dont la
» valeur me conserve aujourd'hui la vie, que
» puis-je faire pour vous , en reconnoissance
» d'un si grand service? Ce que j'ai fait j'ai dû
» le faire, répondit Arimant; mais si c'est cho-
» se qui vous ait été agréable , je vous prie
» de me recevoir pour votre prisonnier , &
» de me traiter en chevalier tel que vous êtes
» & tel que je suis. » Alors le capitaine le con-
siderant de plus près , & voyant à ses ha-
bits qu'il n'étoit pas bourguignon ; » j'y
» consens , repondit-il , non pour vous trai-
» ter en prisonnier , mais en ami , mais en
» chevalier ; & je vous donne ma parole que
» je mourrai plus tôt, que de vous voir rece-
» voir quelque déplaisir de notre armée.

» Il s'appelloit Bellimart, homme d'un grand
» credit à la verité ; mais à la maniere des vi-
» sigots peu reconnoissant. Le premier jour
» nous en reçumes tout l'accueil que nous
» pouvions attendre ; mais dès le lendemain,
» informé de la qualité de son prisonnier , il
» commença de le tenir sous meilleure gar-
» de. Et feignant qu'il n'avoit d'autre vue que
» de le guerir plus promptement , il lui dit
» qu'il ne falloit point sortir de la chambre ,

362 *III. Partie de l'Astrée.*

» & défendit que personne nous parlât. Puis
» voyant que l'armée devoit partir, & ne
» sçachant où elle alloit, il craignit de perdre
» sa proye. Le soir même il dit à mon maî-
» tre, que pour s'aquitter de la parole qu'il
» lui avoit donnée, il étoit contraint de lui
» faire passer les Alpes, parce que le roi étant
» informé que lui seul avoit émû toute la
» ville, le faisoit chercher dans toute l'ar-
» mée, pour le faire mourir, & donner par
» là de la terreur aux villes voisines: qu'il au-
» roit souhaité pouvoir le renvoyer libre en
» sa patrie; mais que plusieurs sçachant qu'il
» étoit entre ses mains, c'étoit fait de lui,
» si l'on apprenoit qu'il l'eût relâché sans le
» consentement du prince; & qu'il ne pour-
» roit au contraire être blâmé s'il lui faisoit
» passer les Alpes, puisqu'il y avoit eu une
» permission generale d'envoyer les prison-
» niers & le butin chés soi; enfin que dès que
» l'armée seroit retournée en Bourgogne, il
» le renverroit à Eporede, ou en quel-
» qu'autre lieu qu'il voulût aller,

» Alors Arimant lui demanda si la reine
» envoyoit aussi ses prisonnières. Nous n'a-
» vons point ici de reine, répondit-il; mais
» on les envoie aussi pour décharger l'ar-
» mée. Mon maître me regarda, comme di-
» sant que je l'avois trompé; puis continua:
» j'irai, dit-il, par tout où vous voudrez,
» persuadé qu'un chevalier si accompli ne me

„ fera d'autres traitemens que ceux qui sont
„ dûs à une personne de ma qualité, & que
„ l'on peut attendre d'un chevalier tel que
„ vous.

„ Ainsi dès le lendemain nous fumes em-
„ menés avec un convoi pour la garde de
„ plusieurs autres prisonniers, sans que nous
„ pussions rien sçavoir de vous, sinon que
„ le roi avoit fait conduire toutes les dames
„ en un même lieu, afin qu'on ne leur fit au-
„ cun outrage. Après avoir passé les Alpes,
„ on nous amena dans cette ville, & dans
„ l'instant séparés de tous les autres, nous
„ fumes menés dans un petit château situé
„ auprès de Gergovie. Nous y fumes tenus
„ d'abord si étroitement, qu'à peine nous
„ voyions le jour; mais enfin le mérite de
„ mon maître & sa douceur rendirent plus
„ traitable le barbare qui nous gardoit. Et
„ depuis ayant sçû que Gondebaut revenoit
„ avec son armée, je lui fis entendre qu'Ari-
„ mant reconnoîtroit sa politesse, lorsque
„ Bellimart nous donneroit la liberté, Il per-
„ mit donc que je sortisse pour en venir trai-
„ ter avec lui. Voilà quelle a été la fortune
„ de mon maître; mais il n'a rien senti si vi-
„ vement que la douleur d'ignorer votre
„ état. Seulement il apprit par les discours
„ de quelques prisonniers que vous étiez en-
„ tre les mains du roi; ce n'est donc point le
„ desir de sortir, ni de traiter avec Bellimart

364 *La III. Partie de l'Astrée.*

» qui m'a conduit en ce lieu. J'y suis venu
» uniquement pour sçavoir en qu'elle con-
» trée vous êtes, & s'il vous reste quelque
» souvenir d'Arimant.

» Si je me souviens d'Arimant, reprit in-
» continent Chriseide ! oui, Bellaris, il m'est
» si présent, que Clarine & moi nous ne ces-
» sons d'en parler, & toujours les yeux bai-
» gnés de larmes. Je veux, mon cher ami, te
» déclarer une chose que je n'ai encore com-
» muniquée à personne ; mais l'état où je me
» trouve, & que je prévoi devoir être plus
» funeste me contraint de m'ouvrir à toi,
» afin que nous y cherchions quelque re-
» mede. Sçache, Bellaris, que le roi Gonde-
» baut est par malheur devenu amoureux de
» moi ; sa passion n'a que trop éclaté. D'a-
» bord je ne voulus point la rebuter, sça-
» chant ce que peut un amour outragé.
» Mais après l'avoir remercié de l'honneur
» qu'il me faisoit, je lui dis que je n'étois
» point née dans une condition obscure,
» que ma famille étoit une des meilleures
» des salasses, & que j'appartenois à Rithi-
» mer par sa femme qui étoit sœur de l'em-
» pereur Anthemius : que par cette con-
» sideration, il devoit me traiter selon
» ma qualité, & que par là il pourroit s'ac-
» querir pour ami Rithimer & Anthemius
» même. Il me repondit seulement qu'il me
» sçavoit gré de m'être déclarée, & qu'à son

5, retour il esperoit me convaincre de l'esti-
3, me qu'il faisoit de mon merite, & de mon
3, alliance.

3, Or, Bellaris, je prévoi maintenant un
3, triste combat; car on assure que ce prince
3, revient, & je voi de tous côtés des prépa-
3, ratifs pour son entrée. J'appris même hier
3, qu'il seroit ici dans quatre ou cinq jours.
3, peut-être m'a-t'il oubliée; peut-être aussi
3, qu'il m'aime toujours: si cela est, tu peux
3, t'imaginer que je serai bien persecutée.
3, L'épouser! j'aimerois mieux mourir. Le
3, rebuter! c'est un jeune prince enflé de ses
3, victoires qui ne souffrira pas volontiers
3, mes dédains. Si donc tu ne me conseilles,
3, je prévoi toute sorte de malheurs. 3, Bella-
ris demeura quelque temps dans le silence; il
le rompit enfin de la sorte: 3, madame, vos
3, reflexions sont très sensées, & mon maître
3, vous a bien de l'obligation, puisque vous
3, méprisez un roi, pour lui conserver Chrisei-
3, de. Aussi pour ne point manquer à ce que je
3, vous dois à tous deux, j'essayerai de vous
3, réunir même au dépens de ma vie. Dites-
3, moi, madame, vous garde-t'on fort étroite-
3, ment? Tu le vois, dit Chriseide. Si l'on vous
3, traite ailleurs comme ici, reprit Bellaris,
3, vous pouvez facilement vous sauver. Mais,
3, répondit-elle, quand je me sauverois, où
3, pourrois-je aller? car de passer les Alpes sans
3, être reprise, c'est une chose absolument

366 *La III. Partie de l'Astrée.*

» impossible. Pourvû, dit-il, que vous puissiez
» sortir de la ville, n'ayez aucune inquietu-
» de ; je sçais un lieu où je vous laisserai, en
» attendant que mon maître soit venu, &
» quand vous serez ensemble, je suis persua-
» dé que vous trouverez le moyen de passer
» en Italie. O mon ami, s'écria-t'elle ! quel-
» le obligation je t'aurois, si tu pouvois exe-
» cuter ce dessein ! J'ai pensé, continua-t'el-
» le, que si tu me fais venir une barque au-
» dessous de mes fenêtres pendant la nuit, je
» pourrai y descendre, pourvû que tu me ten-
» des la main. Je le ferai bien, dit-il ; mais com-
» ment passerons-nous les chaînes qui sont
» tendues au sortir de la ville ? Dieu nous ai-
» dera, repliqua-t'elle ; d'autres ont bien sçû
» se sauver ; mais il faudroit avoir des chevaux
» pour Clarine, & pour nous deux, & c'est ce
» qui me paroît difficile, car à qui se fier pour
» les tenir ? Je les ferai tenir à tel qui ne sçaura
» pourquoi il le fait, repondit Bellaris ; mais
» le grand obstacle c'est que je n'ai pas de-
» quoi acheter les chevaux ; & vous faire fai-
» re des habits ; car les soldats nous ont tout
» enlevé. » En même temps Chriseide lui
» donna un diamant de prix qu'elle avoit au
» doigt, ajoutant que si celui là ne suffisoit,
» elle lui en donneroit d'autres.

Bellaris vend le diamant, achete des che-
vaux, prepare des habits, trouve une bar-
que, & tout cela en deux jours seulement.

Il avoit aussi remarqué le lieu où il falloit passer; & parce que la chaîne étoit soutenue sur des bateaux qu'on y attachoit quelquefois, il en détacha un pendant la nuit, de sorte qu'il ne tenoit plus qu'à quelques anneaux.

Tout étant ainsi disposé, & l'heure donnée, Chriseide profita du premier sommeil de sa compagne, & prenant Clarine avec elle, elle descend incontinent & sans bruit dans la barque. Bellaris en suivant le cours de l'eau, rencontra heureusement le bateau qu'il avoit remarqué, & détachant les anneaux qui le retenoient encore, il le fit passer sous la chaîne, qui s'enfonçant donna passage à la barque. Mais après être ainsi sorti de la ville, peu s'en fallut qu'il ne se perdît. Le Rhône qui se décharge dans l'Arar est si impetueux, que les petits bateaux sont en danger d'être engloutis par les vagues. Cependant Bellaris fit tant d'efforts, qu'enfin il gagna la rive, & qu'il aborda au lieu où un guide qu'il avoit gagné lui tenoit ses chevaux. La lune qui s'étoit levée favorisoit leur dessein. Aussitôt Chriseide & Clarine prennent leurs nouveaux habits à la hâte, & montent à cheval. Elles passerent par cette contrée des segusiens menant toujours leur guide avec elles, de peur qu'il ne les découvrit. Elles arriverent enfin après des peines incroyables dans la ville de Gergovie,

368 *La III. Partie de l'Astrée.*

où Chriseide ne fit point difficulté de prendre son logement, parce qu'elle étoit sous la domination d'Euric roi des visigots.

Dès le lendemain, le fidele Bellaris va trouver Arimant, à qui les jours sembloient d'une longueur extrême, quoiqu'il n'eût jamais espéré d'apprendre si promptement de si heureuses nouvelles. Chriseide avoit donné un autre diamant à Bellaris, afin de corrompre s'il étoit nécessaire, celui qui gardoit Arimant.

Aussi tôt qu'il eut conduit Bellaris auprès de lui : » Hé bien, mon ami, dit-il que m'apportes tu ? la mort ou la vie ? Seigneur, lui répondit-il tout haut, je ne vous apporte point de mauvaises nouvelles, excepté que mon voyage a été inutile, parce que le roi Gondebaut n'étant point arrivé, le vaillant Bellimart, n'est point de retour. Seulement j'ai trouvé un de vos proches qui vous offre auprès de l'un & de l'autre toute sorte d'assistance ; mais je croi que je serai obligé de repartir bientôt, parce qu'on attend le roi de jour en jour. Tu m'aurois fait plaisir de l'attendre, dit Arimant ; seigneur, interrompit-il ; j'ai crû bien faire en ne demeurant pas davantage inutilement, d'autant mieux que je ne vous avois laissé personne pour vous servir. », Alors le capitaine prenant la parole ; » ne vous fâchez point, dit-il, ce qui n'a pû s'exécuter maintenant, s'exécutera dans la

» suite ; & je ne croi pas , selon les nouvelles
» que j'ai reçues , que le roi tarde beaucoup
» à arriver.

Mais aussi tôt qu'il les eût laissé , Bellaris mit un genou à terre , & prenant la main de son maître il la baise , & lui dit avec un visage riant : » Seigneur , vous êtes mé-
» content de mon voyage ; mais quelle seroit
» la meilleure nouvelle que je puisse vous
» donner ? que Chriseide se porte bien , &
» qu'elle m'aime toujours , répondit Ari-
» mant. Et si je vous en apporte de meilleu-
» res encore.... Que pourrois-tu me dire, in-
» terrompit le chevalier ? Je vous dirai
» plus, reprit Bellaris. Non seulement Chri-
» seide est en bonne santé & vous aime plus
» que jamais , mais elle est libre , mais elle
» est venue vous trouver ; mais elle est avec
» Clarine à Gergovie , où elle vous attend.
» Ah Bellaris , dis - tu la vérité , s'écria le
» chevalier ! Pensez-vous, répondit le fidele
» serviteur , que je voulusse mentir ? Grands
» dieux , dit Arimant , il faut bien que les
» vœux de mon pere ayent monté jusqu'à
» vous, puisque vous daignez me faire une si
» grande faveur. , Puis se tournant vers Bel-
» laris : , mais, mon ami, ce que tu m'annonce
» est-il bien vrai ? comment puis-je avoir tant
» de bonheur à la fois ? Seigneur , répondit
» Bellaris , vous verrez demain Chriseide , si
» vous le souhaitez ; mais je crains fort que

370 *La III. Partie de l'Astrée.*

» ce soit le dernier service que je vous ren-
» drai jamais. Je ne voudrois pas, dit Ari-
» mant, que ce bonheur me coutât si cher ?
» mais si cela se pouvoit autrement, j'en se-
» rois ravi.

» Voici, continua Bellaris, ce que j'ai déter-
» miné; » & il raconta alors de quelle manie-
re il avoit trouvé Chriseide dans le temple ;
comment il avoit parlé à Clarine ; ce qui s'é-
toit passé dans le jardin, la resolution que
Chriseide avoit prise de se sauver, & le reste.
Puis il continua ainsi : » Il faut, seigneur,
» vous hâter de sortir d'ici ; car Gondebaut
» doit être maintenant de retour, & Belli-
» mart ne tardera pas à venir, ou à vous en-
» voyer chercher ; & dieu sçait, avare com-
» me il est, quel traitement il vous fera. Si
» vous n'avez point oublié son ingratitude,
» vous connoîtrez aisément qu'il ne faut pas
» en attendre de meilleurs procedés à l'ave-
» nir. Il est d'ailleurs impossible que Chri-
» seide demeure long-temps où elle est, sans
» que le roi en soit averti, & ce prince a con-
» çu pour elle une si violente passion, qu'il
» a montré quelque desir de l'épouser. Ju-
» gez maintenant s'il ne faut pas l'éloigner au
» plus tôt de ces contrées, & si elle vous ai-
me. Voici donc ce qui m'est venu dans
l'esprit. Priés dès ce soir le capitaine de me
» laisser retourner vers Bellimart, & feignez
» d'être mécontent que je sois revenu, sans

» attendre son retour. Et demain dès que
» les portes s'ouvriront , vous prendrez
» mes habits , & je demeurerai au lit à vô-
» tre place. J'espere que les dieux favori-
» feront notre entreprise , & qu'ils la feront
» réussir heureusement.

» *Mais* , Bellaris , si l'on pouvoit prendre
» une autre voye , je crains . . . Non , non ,
» interrompit ce fidele serviteur , il n'y en a
» point d'autre. Le temps vous presse , & ce
» capitaine ne se laissera point corrompre ,
» parce que Bellimart lui aura promis une
» partie de votre rançon. Pour ce qui me
» regarde , soyez tranquile : les dieux pro-
» tegent ceux qui remplissent leurs devoirs
» à l'égard de leurs maîtres , & qui esperent
» en eux. Mais quand ce barbare me trai-
» teroit indignement , dois-je abandonner
» votre service par la crainte du peril ? Si
» je meurs , c'est faire un peu plus tôt , ce
» qu'il faudra que je fasse enfin ; & puis-je
» finir mes jours pour un plus glorieux su-
» jet qu'en vous procurant le repos & la li-
» berté ? Seigneur , ne me ravissez point cet-
» te gloire ; je vous la demande pour recom-
» pense de tous les services que j'ai pû vous
» rendre. Seulement , si je meurs , souvenez-
» vous que vous n'aurez jamais un plus fidele
» serviteur ; & si je vis accordez-moi , je vous
» supplie , Clarine pour femme. Mais sur-
» tout : retirez-vous en diligence , pour n'ê-

372 *La III. Partie de l' Astrée.*

„tre pas repris une seconde fois. » Il scût enfin persuader si bien Arimant, que malgré le regret qu'il avoit de le laisser en un si grand danger, il ne put refuser le secours qu'il lui offroit.

Ainsi dès le soir il obtint du capitaine la permission que souhaitoit Bellaris avec des lettres pour Bellimart.

Le départ de Bellaris étant ainsi resolu, il sollicita lui-même la lettre, pour partir disoit-il, plus matin, afin d'être plus tôt de retour; & l'ayant eue dès le soir, & fait ordonner qu'on le laissât sortir le lendemain aussi tôt que les portes seroient ouvertes, il revint trouver Arimant. Il l'instruisit bien de tout ce qu'il avoit à faire, il lui conseilla de s'embarquer sur le Rhône au dessous de Vienne, & de prendre la mer vers les massiliens, jusqu'aux côtes de Ligurie. Ils passerent en de semblables discours une partie de la nuit; & l'autre fut employée à changer d'habits, & à ordonner tout ce qui étoit nécessaire.

Dès que les portes furent ouvertes, Arimant après avoir cent fois embrassé le fidele Bellaris, & s'être recommandé à Mercure, se mit en chemin, promettant à Bellaris de lui donner incessamment de ses nouvelles, & d'employer tout ce qu'il avoit au monde à le tirer de la peine où il le laissoit. Il se presenta en tremblant à la porte; il craignoit

d'être reconnu malgré les habits de Bellaris , parcequ'il étoit beaucoup plus grand, & qu'il n'y avoit entr'eux aucun trait de ressemblance. Cependant , comme les ordres avoient été donnés le soir , il sortit sans difficulté.

Bellaris le suivit des yeux aussi loin qu'il put , & remarqua bien qu'Arimant tournoit sans cesse ses regards vers le château. Enfin l'ayant perdu de vue, ce fut alors qu'il se représenta vivement l'horreur de la mort; mais sans nul regret à ce qu'il venoit de faire; cependant , comme il est naturel de prolonger ses jours , il pensa aussi à se sauver. Il tourne à l'envers l'habit d'Arimant , & s'envelopant dans le manteau qu'il avoit laissé , il se présente à la porte avec un visage assuré. Le sergent l'arrête , disant qu'il en étoit déjà sorti un , & qu'il n'avoit d'ordres que pour celui-là. Bellaris eut beau montrer la lettre du capitaine , le sergent s'opiniâtra & voulut avoir un nouvel ordre. Il remit donc Bellaris entre les mains d'un soldat , & lui commanda de le conduire au capitaine, pour sçavoir sa volonté. Bellaris & le soldat en disputant à la porte du capitaine l'éveillerent ; & celui-ci entra dans une si grande colere contre le sergent , qu'il menaça de le faire châtier , pour lui apprendre à laisser sortir ceux qui avoient des lettres de lui. Puis il tourna la tête de l'autre côté & se rendormit.

374 *La III. Partie de l'Astrée.*

Bellaris étant sorti du château , prit le chemin de Gergovie ; on eût dit qu'il avoit des ailes aux piés. Cependant son maître étoit déjà arrivé dans l'hotellerie. A peine il eut frappé à la porte de Chrifeide , que Clarine vint lui ouvrir. Elle n'étoit pas encore bien éveillée : » fois le bien venu , Bellaris , dit-elle ; nous t'avons long-temps attendu. » Et Chrifeide impatiente lui demandant ce que c'étoit : » c'est répondit-elle , Bellaris qui veut entrer. Fini promptement , ajouta Chryseide ; peut-être nous apporte-t'il de bonnes nouvelles. Oui, madame , dit Arimant , je vous en apporte de bonnes. » Chrifeide reconnoissant sa voix mon dieu , s'écria-t'elle , c'est la voix d'Arimant ! » Et tirant le rideau , elle le vit à genoux au chevet de son lit. Jugez , madame , quel fut son étonnement , ou plus tôt quels furent ses transports ? Elle lui jetta les bras au col , & le tint long-temps ferré contre son sein. Arimant de son côté sembloit vouloir l'étouffer à force de careffes. Clarine , après avoir refermé la porte , étoit accourue près d'eux , & les considerant en cet état , elle demeura comme immobile ; mais craignant enfin qu'ils ne mourussent de joye , elle les separa. Ils se reprirent incontinent ; & leurs careffes mutuelles auroient recommencé , s'ils n'avoient entendu frapper à leur porte. A ce bruit ils se trou-

blerent ; ils s'imaginoient que personne ne pouvoit venir si matin que pour leur nuire. Arimant se saisit de son épée , & vint ouvrir. Il fut très étonné lorsqu'il vit Bellaris. » O dieux , s'écria-t'il , est - ce bien toi , cher ami ? C'est moi , répondit-il , seigneur , moi que les dieux ont voulu sauver , afin que je puisse encore vous rendre quelque service. O dieux , continua le chevalier , mouderez tant de bonheur par quelque légère infortune ! Voir Chriseide en liberté , entre mes mains ; me voir délivré de prison , & pouvoir t'embrasser lorsque je croyois t'avoir perdu pour si long-temps !

A ces mots il le prend par la main , le conduit vers Chriseide , & lui raconte ce qu'avoit fait Bellaris pour le sauver. Et comme il vouloient l'un & l'autre le remercier. » Seigneur , interrompit-il , laissons ces discours ; je suis plus obligé à vous servir que je ne le pourrai jamais ; & ne perdez point un temps qui vous est si précieux. Je crains que l'on ne vous suive : sortons de la ville ; éloignons nous : je pourrai à loisir vous raconter comment je me suis sauvé.

Chriseide gouta ce conseil, Elle s'habille si promptement qu'à peine les chevaux étoient prêts , lorsqu'elle fut au bas de l'escalier. Arimant la mit à cheval , & Bellaris y mit Clarine. Arimant après avoir magni-

fiquement payé l'hôte, monte le cheval de son fidele Bellaris; ils partent & menent avec eux le guide, qui déjà s'étoit affectionné à Chrileide. En sortant de Gergovie ils marcherent assés vîte; mais lorsqu'ils se furent un peu éloignés, ils marcherent plus lentement à cause de Bellaris qui étoit à pié. Il leur racontoit en chemin la maniere dont il s'étoit échappé.

La premiere journée ils gouterent tout le plaisir de se retrouver, après tant de traverses. Le lendemain ils arriverent fort tard à Vivaros, fuyant avec soin les grandes villes, & les grandes routes. Mais, comme il arrive d'ordinaire, en quittant le droit chemin, ils donnerent dans l'embûche qu'ils vouloient éviter. Le capitaine du château, lorsqu'il fut averti de leur évasion, prit avec lui sept ou huit des siens, & resolut de les suivre, & s'il ne les atteignoit pas, de l'apprendre lui même à Bellimart: il étoit persuadé qu'ils iroient à Lyon, ou pour s'embarquer, ou pour prendre le chemin des helvetiens. Et parce qu'il connoissoit les plus courts sentiers, il les avoit devancés, enforte que ce soir là même, il étoit déjà logé dans l'endroit où Arimant venoit se reposer.

Le capitaine reconnut d'abord Bellaris; il avertit en même temps ses soldats; mais Bellaris qui étoit dans une continuelle défiance

fiance s'aperçut de leurs mouvemens ; & parce qu'il prenoit toujours les devants , après avoir parlé à l'hôte , » puisqu'il y a de » la place , dit-il tout haut , je vais avertir » mon maître & sa suite. » Le capitaine qui étoit dans une chambre voisine , l'entendant parler ainsi , ne voulut point se découvrir , il esperoit de les prendre tous deux à la fois. Mais le prudent Bellaris revenant vers son maître : » Seigneur , sauvons-nous , le capitaine nous attend en ce logis. » La surprise d'Arinant fut extrême ; mais considérant qu'il n'avoit point de temps à perdre , il se détermina à y envoyer Chriseide & Clarine avec le guide. Il leur dit de prendre le lendemain la route de Vienne , qu'il la prendroit aussi ; & que celui qui arriveroit le premier , iroit loger au delà du Rhône dans l'hôtellerie la plus voisine du pont , & qu'il y attendroit les autres.

Aussi tôt , ils crurent entendre un bruit de chevaux : ce qui les détermina à se séparer ; Arinant avec son fidele Bellaris se sauva à la faveur de la nuit & des bois , malgré la vigilance du capitaine qui le cherchoit , & le troisième jour étant arrivé de bonne heure à Vienne , il alla loger dans l'hôtellerie dont ils étoient convenus. Le soir , demandant des nouvelles , il apprit que Gondebaut étoit enfin revenu couvert de gloire , & chargé de dépouilles ; mais qu'il étoit très affligé de l'é-

378 *La III. Partie de l'Astrée.*

vasion d'une dame italienne que l'on n'avoit encore pû retrouver. Voici, continua l'hôte, la déclaration qu'il a fait publier à ce sujet ; & tirant de sa poche un grand placard, il lut ce qui suit :

Gondebaut fils de Gondioch, roi des bourguignons, seigneur des sequanois, lingones, vellau-nodonois, ambarres, heduois, catalauniques, dominateur des alpes, &c. A tous ceux à qui notre present vouloir sera connu, salut : D'autant qu'il n'y a rien qui offense plus un courage genereux, que l'ingratitude & la trahison, & qu'à notre grand regret, au retour de nos penibles & glorieux voyages, nous avons été avertis que Chrifeide, l'une de nos captives, & celle à qui nous avions daigné faire plus de graces, s'étoit sauvée des mains de nos gardes ; ce qu'elle n'auroit pû faire sans le conseil, & l'assistance de quelque personne à nous peu affectonnée : A ces causes & plusieurs autres à ce nous mouvans, & de l'avis de notre conseil, pour châtier de pareilles trahisons, avons déclaré & promis par le dieu que nous adorons, par l'ame de notre très honoré pere, & par la majesté de notre couronne, que quiconque nous ramenera cette ingrante Chrifeide, ou qui nous déclarera celui qui a été cause de sa fuite, ou qui perfidement a donné aide ou faveur pour la faire évader, de quelque qualité & condition qu'il puisse être, nous lui ferons telle grace qu'il voudra nous demander, sans que, pour quelque sujet que ce soit, nous contrevenions, ou nous permettions qu'il

soit jamais contrevenu à notre parole , promesse , & serment. Si ordonnons à tous nos comtes & officiers de faire publier ces presentes lettres par toutes l'étendue de nos états. Donné en notre royale ville de Lyon , aux ides de Juillet , & de notre regne le deuxième.

Arimant craignit alors que Chriseide ne fût reconnue en entrant dans la ville ; mais sa crainte augmenta bien , lorsque l'hôte ajouta que le roi avoit envoyé par tous les passages , des gens qui la connoissoient. Cela fut cause que le chevalier tirant Bellaris à l'écart , lui commanda de chercher en diligence des habits d'homme pour elle , & pour Clarine , & d'aller ensuite au devant d'elle , pour les avertir de ce qui se passoit , & leur faire changer d'habillement , avant qu'elles entrassent dans la ville. Le fidele Bellaris executa ses ordres ; & cependant le chevalier prit des habits plus honnêtes que ceux de Bellaris dont il étoit revêtu. Mais la fortune qui vouloit encore éprouver ces genereux amans , conduisit près de Chriseide , à l'instant même où elle remercioit les dieux de ce qu'Arimant étoit arrivé sans aucun mal à Vienne , le roi Gondebaut qui suivi seulement de cinq ou six des siens poursuivoit un cerf. Et parce que Chriseide , dès qu'elle apperçut le prince s'étoit retirée dans un buisson , il la suivit par curiosité. Pour Bellaris il s'étoit jetté dans un vallon. Gonde-

baut crut d'abord que c'étoit quelque dame de sa contrée ; mais lui ayant demandé qui elle étoit, & où elle alloit, il la reconnut aussi tôt qu'elle eut ouvert la bouche, & l'examinant de plus près, quoiqu'elle essayât de se cacher le visage : „ O dieux, s'écria-t'il, „ c'est Chriseide ! „ Il descendit incontinent, & courut l'embrasser. „ Quel dieu continua-t'il, vous a remise entre mes mains ? Et „ quel demon vous avoit enlevée ? „ Chriseide étonnée de se voir en la puissance de celui qu'elle avoit tant redouté, demeura quelque temps sans répondre. Enfin voyant qu'elle ne pouvoit plus dissimuler, elle prit tout à coup son parti, & fit cette réponse genereuse. „ Vous nommez demon le dieu favorable qui m'avoit délivrée de vos mains ? „ c'est l'Amour, & c'est lui que je reclame „ pour soutenir ses droits, & vous faire con- „ noître le tort qu'un aussi grand roi que „ vous se fait à lui même, en violant les loix „ de l'humanité, & celles de l'ordre que vous „ portez, qui veulent que vous serviez, & „ que vous honoriez les dames, loin de les „ retenir captives.

„ Si quelqu'un entreprenoit de vous outrager, repartit le prince, je vous défendrois au peril de ma vie ; mais je ne vous retiens point pour vous nuire ; je prétens au contraire vous servir, vous & les vôtres. „ Elle vouloit repliquer ; mais Gon-

debut prenant les rênes de son cheval, la conduisit jusqu'au grand chemin, puis remontant à cheval, il la mena aussi tôt à Lyon, plus content de cette rencontre, qu'il ne l'avoit été de toutes ses victoires passées.

Clarine auroit pû se sauver; mais elle ne voulut point abandonner sa chere maitresse. Le roi avoit en effet résolu d'épouser Chriseide; aussi, quoiqu'il l'eût fait remettre parmi les dames captives, mais sous une garde plus sure, il commanda que l'on eût pour elle toutes les attentions que meritoient sa naissance, & sa beauté. Dans la joye qu'il eut de l'avoir retrouvée, il voulut signaler ce jour là par des réjouissances publiques.

Cependant, Bellaris déchiré par les ronces dans lesquelles il s'étoit jetté, & froissé de ses chutes en divers endroits vint donner à son maître ces funestes nouvelles. Arimant fut si troublé, qu'il ne put jamais lui répondre. Il se jetta sur un lit, où il demeura en cet état jusqu'à la nuit; il y resta sans vouloir prendre de nourriture, & ne dormit pas un instant. Enfin, dès que l'aurore parut, il appella Bellaris, & lui ordonna d'aller à Lyon, pour apprendre des nouvelles de Chriseide. Bellaris ne fut point rebuté par les dangers où il s'exposoit. Il se met en chemin, il arrive à Lyon. Toute la ville étoit pleine de Chriseide, & des faveurs du roi. On publioit hautement qu'il l'épouserait, malgré sa ré,

sistance dont on ignoroit encore le motif. Bellaris voyant qu'il ne pourroit lui parler, revint incontinent vers son maître, résolu à lui conseiller de se retirer en Italie, puisqu'aussi bien il n'y avoit pas d'apparence que Chriseide recherchée par un si grand roi, & pouvant devenir reine, conservât toujours pour Arimant les mêmes sentimens. De retour à Vienne, il lui raconta tout ce qu'il avoit appris; il lui remit ensuite devant les yeux la legereté du sexe, son ambition, & le plaisir inexprimable de regner; & il ajouta qu'il lui conseilloit d'oublier Chriseide, de songer à la douleur qu'il causeroit à son pere, s'il venoit à mourir; qu'un plus long séjour étoit dangereux, parce que leur guide pourroit les déceler; enfin qu'il devoit promptement se retirer en sa maison, tandis qu'il le pouvoit. Arimant écouta Bellaris, parce qu'il avoit l'esprit ailleurs; il lui répondit enfin en ces termes, lorsqu'il eut cessé de parler. » Bellaris, je m'éloignerai peu » de ton avis, pourvû que tu fasses encore » une derniere tentative. Retourne à Lyon, » donne ce petit livre à Chriseide, & fais en » sorte d'en avoir réponse; tu verras ensuite » à quoi je me déterminerai. » Bellaris promit d'exécuter ses ordres, ou d'y perdre la vie; suppliant son maître de se souvenir que sa vertu lui avoit fait surmonter de plus grands malheurs, & lui representant qu'il

ne devoit point se livrer à la douleur. Bellaris partit incontinent avec le petit livre , où le chevalier avoit marqué ces mots :

ARIMANT A CHRISEIDE.

Ce malheur aura-t'il plus de pouvoir sur vous que tous les autres ! Et l'ambition d'être reine vous rendra-t'elle infidele ? Et moi serai-je le plus infortuné de tous les hommes ? Mandez-le moi, afin que ma mort vous épargne un parjure.

Bellaris ne pouvant rendre le petit livre à Chriseide , que lorsqu'elle alloit au temple , il se tint à la porte ; & dès qu'elle entra , il le lui donna adroitement. Chriseide le reconnut aussi tôt ; elle s'approche de Bellaris , & lui dit ce mot seulement , *à demain*. Cependant Bellaris sort du temple , & se promenant dans la ville , il apprend qu'en effet le roi veut épouser Chriseide , même malgré ses refus , esperant qu'elle prendroit de meilleurs sentimens.

Le lendemain , Chriseide ne manque pas de rendre avec la même adresse le petit livre à Bellaris ; elle lui dit en passant : » Je mourrai plus tôt. » Il entendit bien ce qu'elle vouloit dire , & charmé de l'amour & de la generosité de cette fille , il retourna vers son maître. Il lui rendit tout ce qu'il avoit appris , & les paroles mêmes de Chriseide , avec le petit livre où il trouva ces mots ;

CHRISEIDE A ARIMANT.

Vous apprendrez ma mort , avant que d'apprendre que j'aye changé. Je ferai voir en cette occasion de quoi est capable une fille qui ne sera jamais qu'à vous , qu'elle vive, ou qu'elle meure. Faites-en de même.

» Hé bien , dit alors Arimant , peux-tu me
 » conseiller d'abandonner une personne qui
 » prend une pareille résolution pour moi ?
 » J'avoue , répondit Bellaris , que je l'admi-
 » re , & que sa vertu a surpassé mon opi-
 » nion ; mais , seigneur , que prétendez-vous
 » faire , & quel moyen avez-vous de la secou-
 » rir ? Ce roi est trop puissant , & trop amou-
 » reux , & il y a pour vous du peril à rester
 » ici ; je vous tiens perdu , si vous y de-
 » meurez plus long temps. Sois tranquille ,
 » Bellaris : j'ai imaginé pour la sauver un
 » moyen qui me réussira sans doute. » Et dès
 lors il disposa tout pour son départ.

Le lendemain il partit pour Lyon ; il y arriva le même soir , & se retira dans l'hôtellerie la plus écartée qu'il put trouver. Là , par le moyen de Bellaris , il apprit les mêmes nouvelles qu'il sçavoit déjà ; & de plus que le roi vouloit offrir un grand sacrifice sur le tombeau des deux amans , pour se les rendre propices envers le grand Thautates , & changer le cœur de Chriseide ; & que pour rendre le sacrifice plus solemnel , il vouloit qu'elle

y assistât avec les autres dames. Le jour suivant étoit destiné à cette cérémonie.

Arimant regarda comme un heureux augure d'être arrivé en ce même temps, & se tint prêt pour le lendemain. Cependant le roi ne cessoit de presser Chriseide ; mais plus ferme qu'un rocher, elle ne put être ébranlée. Avant que d'en venir à la violence, il crut devoir implorer le secours de Tharamis, & le supplier d'inspirer à Chriseide des sentimens plus favorables ; il la pria même d'assister au sacrifice. Elle y consentit : » Je » m'affure, dit-elle, que si Tharamis est juste, il vous ôtera la volonté de commettre » une si grande injustice.

Le lendemain, le sacrifice étant prêt, il fit monter Chriseide dans un char somptueux, la couronne sur la tête. Elle étoit suivie de ses compagnes, & de tout l'attirail d'une pompe royale. Il croyoit par là ébranler sa constance. Chriseide étoit belle sans doute ; mais cette parure donnoit un nouvel éclat à sa beauté, quoique la tristesse éclatât sur son visage, & dans toutes ses actions. Le roi étoit auprès d'elle, ravi de lui voir porter la couronne. Ils traversèrent la ville, & vinrent au tombeau des deux amans, où le sacrifice devoit être offert.

Lorsqu'il arriva, les gardes firent faire place ; & Chriseide, & les autres dames mirent pié à terre pour monter dans une espe-

386 *La III. Partie de l'Astrée.*

ce de tribune qui leur avoit été préparée. Au même temps arrivent les sacrificateurs ; ils conduisent près du tombeau les taureaux blancs ; & les vacies font signe de fraper les victimes. Elles tombent au premier coup du côté droit ; on leur met le couteau sacré dans la gorge ; le sang coule , & de ce sang sont arrosés le feu que l'on avoit allumé près du tombeau , le tombeau même , puis le roi , les dames , & le reste du peuple. On ouvre ensuite les victimes ; on examine les entrailles , elles paroissent entieres , & tous les présages semblent heureux. Le roi en triomphe de joye , il dit à Chriseide que les dieux approuvent leur alliance.

Chriseide qui jusqu'alors avoit esperé en la justice de ce dieu inconnu , ne voyoit plus de ressource qu'en son désespoir. Elle feint de vouloir examiner par elle même les entrailles des victimes ; le roi bien assuré du rapport des vacies y consent. Elle descend de la tribune , & se fait représenter ces mêmes entrailles. Et tandis que les sacrificateurs les lui montroient , elle se saisit du couteau encore sanglant ; puis courant au tombeau , & levant le couteau d'un air assuré, elle dit fort haut : „ Magnanime prince , si quelqu'un
» veut me faire violence , je plonge ce cou-
» teau dans mon sein ; » & prenant un des coins du tombeau , elle continua en ces termes : „ Dieu m'est témoin , grand & invinci-

» ble roi , que je suis remplie d'estime pour
» ta personne , & que j'admire tes vertus. Je
» te voi favorisé des dieux , aimé de tes su-
» jets , honoré de tes voisins , redouté de tes
» ennemis. Je reconnois la prudence qui di-
» rige tes entreprises , la générosité qui rele-
» ve tes actions , ta justice envers tout le
» monde, & ton amour pour moi ; comment
» ne t'adorerois-je pas avec le reste de l'uni-
» vers ? & comment ne t'aimerois-je pas ,
» autant qu'il est en moi ? Si donc je ne ré-
» ponds point à l'honneur que tu veux me
» faire ; ne faut-il pas avouer que je dois
» avoir des raisons invincibles ? Oui , grand
» prince , si je pouvois disposer de moi , j'en
» disposerois selon tes desirs , & plus promp-
» tement encore que tu ne le commanderois.
» Sçache , ô grand roi , que dès mes premie-
» res années , j'ai commencé d'aimer un che-
» valier , pour obéir aux dieux ; car , s'ils ne
» l'avoient ordonné ainsi , les disgraces in-
» croyables que nous avons essuyées auroient
» terminé un amour si malheureux : traver-
» sés d'abord par nos parens , depuis par Ri-
» thimer dont tu connois la puissance , enfin
» par tes armes qui en m'ôtant la liberté ,
» m'arracherent à mon époux ; (car je puis
» bien nommer ainsi celui à qui j'ai donné
» ma foi ;) nous avons pris l'un & l'autre pour
» témoins de nos promesses les dieux qui
» président au mariage ; & nous les avons

388 *La III. Partie de l'Astrée.*

» supplié de punir celui qui violeroit ses ser-
» mens. Si je trahis la verité, puissent les deux
» fidèles amans qui reposent ici , & dont les
» ames jouissent de la récompense due à leur
» fidelité , me punir avec la dernière rigueur !
» Mais si mes paroles sont véritables , je les
» conjure par cet inviolable amour qu'ils se
» sont porté , de vouloir faire éclater leur
» puissance en obtenant des dieux qu'ils
» t'inspirent d'autres sentimens. Et toi ge-
» nereux prince , sois convaincu qu'il ne te
» reste contre moi que la violence ; & que si
» tu veux en user , ce que je ne puis croire de
» ta magnanimité , je la repousserai , en me
» perçant de ce couteau , & ne laissant en ta
» puissance que ce cadavre froid , & sans vie.
» Mais s'il est vrai que tu me fasses encore
» l'honneur de m'aimer ; s'il est vrai que tu
» sois encore ce grand roi qui a fait trembler
» l'Italie, cette même Italie qui a soumis tout
» l'univers , fait-le voir aujourd'hui en me
» rendant à celui dont je ne puis être séparée
» que par la mort : par là tu acquereras le
» nom de juste , & tu y joindras le titre de
» magnanime , pour t'être vaincu toi-même.
» Si tu en uses autrement , ô roi , sois assuré
» que les dieux qui t'observent maintenant ,
» pour te punir , ou pour te récompenser ,
» feront éclater sur toi leur tonnerre. Et
» vous , ajouta-t'elle , en se tournant encore
» vers le tombeau , ô parfaites ames , qui

„ avez peut-être éprouvé les mêmes infor-
„ tunes que moi , foyez sensibles à mon mal-
„ heur , & ne permettez pas qu'aujourd'hui
„ en présence d'une assemblée si solennelle ,
„ j'embrasse inutilement votre tombeau !

Chriseide tenoit toujours d'une main le tombeau, & de l'autre le couteau sacré, pour le tourner contr'elle même , si quelqu'un vouloit l'arracher de ce lieu. Cette résolution surprit extrêmement toute l'assemblée , mais le roi principalement. Le tombeau des deux amans étoit en effet un azyle pour tous ceux qui après avoir reçu quelque outrage en amour , s'y retiroient ; & cet azyle étoit si respecté , que les peres n'en pouvoient tirer leurs enfans, lorsqu'ils tenoient une fois l'un des coins du tombeau. Le roi n'imaginant pas que Chriseide eût voulu y recourir , ni même qu'elle le connût , n'y avoit point fait attention. Il ne sçavoit à quoi se résoudre ; laisser Chriseide en liberté ? il ne le vouloit pas. Violer l'azile ? il n'osoit, soit par respect pour les dieux, ou par crainte de quelque sédition. Enfin après avoir long temps réfléchi en lui même , il se détermina à l'enlever , sans égard au lieu , ni à l'assemblée. Les troupes dont il étoit environné le rassuroient contre les émeutes ; pour les dieux, il esperoit de les appaiser par des sacrifices.

En même temps il s'avance pour la prendre lui même. Et si les vacies ne se fussent op-

390 *La III. Partie de l'Astrée.*

posés au roi, en lui remontrant leurs franchises, Chriseide se feroit percée à l'instant. Mais l'amour du prince l'eût emporté sur le devoir, si Arimant fendant la presse en dépit des gardes ne se fût jetté entre Chriseide & lui. Alors, mettant un genou à terre :
„ Seigneur, lui dit-il, en montrant la déclaration, je viens sur ton serment me présenter à ta majesté, pour recevoir la grace que tu as promise à quiconque te feroit connoître l'auteur de l'évasion de cette fille généreuse. Etranger, dit le roi troublé, ma parole a toujours été inviolable; déclare le coupable, afin que je le fasse punir; & demande la grace, afin que tu l'obtiennes. Seigneur, continue Arimant, le coupable est en ta présence, il t'est facile de le châtier; c'est moi. C'en est trop, reprit incontinent le roi: & comment oses-tu te présenter à mes yeux? Par la seule espérance de la grace que je veux te demander, dit Arimant; & ne croi pas, ajouta-t'il que ce soit la vie. Le roi fut étonné de cette résolution, & s'étant reculé un pas ou deux:
„ Etranger, lui dit-il, n'es-tu point insensé de parler ainsi, ou comment peux-tu être cause que Chriseide se soit sauvée! Seigneur, repliqua-t'il, je m'appelle Arimant; je suis ce même chevalier que Chriseide dit qu'elle a tant aimé, & qu'elle aime encore. Je fus pris en même temps

» qu'elle ; je fus conduit dans un château
» près de Gergovie , où je trouvai moyen de
» lui faire sçavoir de mes nouvelles. Dès
» qu'elle sçut que j'étois en vie , elle résolut
» de se sauver , & de venir m'aider à me sau-
» ver moi-même ; & ce qu'elle avoit résolu
» elle l'executa. Tu vois , seigneur , que je
» suis la cause de son évafion , & que tu ne
» peux fans être parjure , me refuser la grace
» que tu m'as promise , puisque je me déclara-
» re à toi.

Le roi tout ensemble surpris d'une pareil-
le résolution , & piqué du mépris que cet
étranger sembloit lui marquer. » Oui , dit-il,
» je dois t'accorder la grace , parle ; & prépa-
» re-toi aux plus cruels supplices. Seigneur ,
» reprit Arimant , je n'attendois pas moins
» d'un si grand roi ; aussi me suis-je remis
» sans peine en tes mains , sans craindre les
» tourmens dont tu me menaces , pourvû
» que la grace que je demandé soit aupara-
» vant effectuée. Demande hardiment , dit le
» roi , je promets avec les mêmes sermens
» par lesquels je me suis déjà lié , de te l'ac-
» corder. Seigneur , repliqua Arimant d'une
» voix plus haute : Je demande que Chrifei-
» de soit remise en liberté , & renvoyée sous
» une escorte sûre à ses parens. O dieux , s'é-
» cria le roi , quelle funeste journée ! Faut-il
» que moi-même je sois cause de mon mal ,
» & que par mon imprudence je sois réduit

392 *La III. Partie de l'Asrée.*

« au parjure, où à une si douloureuse séparation? » Il demeura quelque temps dans le silence; puis le rompant enfin, il dit les yeux enflammés de colere (car il n'osoit trahir son serment à la vue d'un si grand peuple)
» je declare que Chriseide est libre, & je jure
» par l'ame de mon pere que si quelqu'un lui
» fait le moindre déplaisir, il n'obtiendra ni
» grace, ni pardon. Hé bien, étranger, ajouta-t'il, es-tu content de moi? Plus que je
» ne puis l'exprimer, répondit Arimant.

Alors se tournant vers ses gardes : » Que
» l'on arrête, dit-il, cet étranger qui ose braver ma colere, & qu'on le mene au supplice. », Arimant d'un air satisfait, tendit les bras aux liens; seulement comme il s'aperçut que Chriseide pleuroit : », Madame,
» lui dit-il, ne troublez point ma joye par vos larmes : puis-je mieux employer ma vie, qu'en la donnant comme le prix de votre liberté? O liberté, trop cherement achetée, s'écria Chriseide en se jettant par terre; que ne puis-je, cher Arimant, conserver tes jours, & me voir pour jamais captive! Mais va seulement, je te suivrai bien tôt.

Cependant on achevoit de lier Arimant; & le peuple touché de sa constance, & de l'affliction de Chriseide ne pouvoit retenir ses larmes. Tout à coup Bellimart qui étoit present reconnoît son prisonnier; il s'appro-

che du roi, & le supplie de surseoir le supplice, jusqu'à ce qu'il ait pû lui faire entendre ses sujets de plaintes contre le coupable. Le roi lui ayant permis de parler, il le fait souvenir des lieux où il a été employé à son service, des blessures dont il est couvert, & de tout ce qu'il a entrepris & executé pour sa personne. Il ajoute que le seul avantage qu'il en a remporté, c'est cet étranger qui étoit son prisonnier, & qu'il retrouve ici : que s'il le fait mourir, il perd une grande rançon, parce que l'étranger est si considerable dans la province des libicins, que son pere est le seul dans la gaule Cisalpine, de qui Rithimer ait quelque apprehension.

En même temps, Bellaris informé de ce qui se passoit, & voulant encore tirer son maître de ce peril, se jette aux pieds du roi : ce qui l'empêcha de répondre à Bellimart.

» Seigneur, dit Bellaris voyant qu'il étoit
» écouté, je me jette à tes genoux, pour te
» supplier d'accomplir aussi religieusement
» ta parole à mon égard, que tu l'as fait à
» l'égard d'Arinant. Etranger, dit Gonde-
» baut, jamais on ne me reprochera de l'a-
» voir violée. Seigneur, reprit Bellaris, ain-
» si puissent les dieux rechauffer l'éclat de ta
» couronne ! » Puis se relevant, il continua
de la sorte : » Seigneur, tu as promis une
» grace à quiconque te feroit connoître ce-
» lui qui a favorisé l'évasion de cette étran-

394 *La III. Partie de l'Astrée.*

„gere. Il est vrai, répondit le roi. *Hé bien*,
„seigneur, je viens t'en déclarer l'auteur
„véritable, & celui qui mérite toute ton in-
„dignation. Arimant n'en est cause que par-
„ce qu'il est aimé de Chriseide; mais il n'y a
„rien contribué, ni de sa peine, ni de ses
„conseils. Au contraire celui que je viens te
„découvrir est le seul coupable, il a donné
„le conseil; il a trouvé le moyen de l'execu-
„ter; il a détaché le bateau qui soutenoit la
„chaine, pour faire passer celui qui portoit
„Chriseide; il a trouvé des chevaux pour
„fuir; il est allé la prendre à sa fenêtre; c'est
„lui enfin qui a tout fait, & qui par conse-
„quent mérite la mort.

„Que tardes-tu à me le nommer, dit le
„roi? Tu me donnes donc parole de roi,
„reprit le fidele Bellaris, que tu m'accorde-
„ras la grace que je te demanderai, lorsque
„je t'aurai nommé le coupable, & de plus,
„lorsque je l'aurai remis entre tes mains? Je
„te le promets, dit le roi, sur tout ce qui
„m'est le plus sacré. „Alors Bellaris levant
les yeux & les mains au ciel: „Dieux, s'écria-
„t'il, soyez-vous loués à jamais, de ce que
„je puis finir mes jours, après avoir executé
„ce que je désirois davantage! „Et se tour-
nant vers le roi: „Seigneur, continua-t'il,
„ordonne que l'on ôte à ce chevalier les
„chaines dont il est indignement lié, &
„que l'on m'en charge moi qui ai sauvé

„ Chrifeide ; moi qui lui appris qu'il vivoit
„ encore , moi qui depuis ce temps l'ai tou-
„ jours conduite : & que je fois puni seul ,
„ puisque je suis seul coupable ; tu dois main-
„ tenant , ô grand roi , m'accorder la grace
„ que je vais te demander : dès l'enfance j'ai
„ été nourri dans la maison d'Arinant ; j'ai
„ vû naître son amour pour Chrifeide ; j'ai
„ contribué à l'entretenir par tout ce qui a
„ dépendu de moi ; je l'ai reconnu d'ailleurs si
„ vertueux , que je serai content de mourir
„ s'ils doivent enfin s'unir pour toujours. Je
„ me croirois coupable de la plus noire in-
„ gratitude , si pouvant conserver la vie à qui
„ me l'a donnée , & dont tous les exemples
„ m'ont enseigné la vertu , je ne le faisois pas
„ avec joye. Je te supplie donc , seigneur , de
„ lui accorder la liberté , & d'ordonner par
„ une magnanimité incomparable qu'il unis-
„ se sa destinée à celle de Chrifeide. Après
„ cela fais tomber sur moi tout le poids de
„ ta colere ; invente contre moi tous les sup-
„ plices que tu pourras imaginer.

„ Et , puisque le vaillant Bellimart pré-
„ tend avoir des droits sur Arinant , souffre
„ que je lui prouve le contraire en ta presen-
„ ce. Je ne dirai point que Bellimart doit
„ la vie à ce valeureux chevalier , j'offense-
„ rois un si genereux courage ; mais je puis
„ bien dire , & il sçait que je ne mens pas ,
„ que ce fut mon maître qui le pria de le rece-

396 *La III Partie de l'Astrée.*

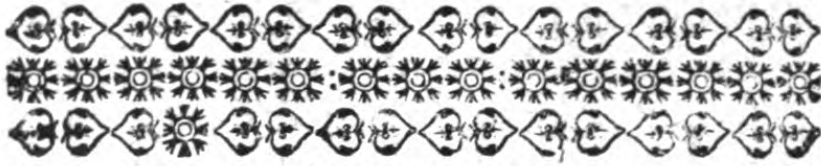
„ voir pour son prisonnier , à condition de le
„ traiter selon les usages établis entre che-
„ valiers. Si c'est là être prisonnier de guerre,
„ je m'en rapporte à ton jugement. Mais
„ quand cela seroit , que vient-il demander
„ maintenant ? Si mon maître a été son pri-
„ sonnier , que ne le gardoit-il bien ? L'a-t'il
„ relâché sur sa parole ? nullement, seigneur.
„ Hé quoi, si un prisonnier se sauve & qu'on
„ le retrouve dans un pays étranger , est-il
„ permis de le reprendre ? Ah ! seigneur , de
„ si fausses maximes intéressent la grandeur
„ de ta majesté. Si Bellimant l'avoit toujours
„ retenu dans tes états , à la bonne heure ;
„ mais quand lui même par défiance l'a en-
„ voyé dans celui des visigots , quel droit a-
„ t'il de violer son azyle ? Voilà , seigneur , le
„ dernier service que je puis rendre au plus
„ genereux des maîtres , à un maître envers
„ qui je ne puis jamais m'acquiter.

Tel fut le discours de Bellaris. Le roi en fut d'abord confus , puis étonné ; admirant enfin l'amour de Chriseide , la generosité d'Arimant , & la fidelité de Bellaris , il dit :
„ Que les pensées du grand Thautates sont
„ profondes , & que ses jugemens sont im-
„ penetrables ! J'avois crû qu'en ce jour je
„ pourrois persuader à Chriseide de m'aimer ;
„ & voilà que je l'ai conduite à cet azyle sa-
„ cré ; j'avois publié une déclaration dans la
„ vue de recouvrer Chriseide ; & cette décla-

„ ration me la ravit pour jamais , lorsqu'el-
„ le est entre mes mains. Cependant je suis
„ contraint , d'avouer que ces événemens
„ qui déconcertent mes projets sont sage-
„ ment amenés ; & je proteste que si j'avois
„ connu les commencemens & les progrès
„ d'une passion si forte & si vertueuse ,
„ je serois mort plus tôt que de la tra-
„ verser. C'est pourquoi , ô bienheureux
„ amans , je vous déclare parfaitement
„ libres , pour les raisons qu'à si bien dédui-
„ tes ce fidele serviteur , à qui je pardonne
„ volontairement l'offense qu'il m'a faite :
„ plus heureux , si je rencontrois un ami
„ semblable , que si je joignois un autre
„ royaume à celui que je possède. Je vous
„ permets à tous de rester en mes états , ou
„ de vous retirer en quel lieu vous jugerez à
„ propos. Si pourtant vous m'accordiez la
„ satisfaction de vous voir unis avant votre
„ départ , j'estimerois ce jour le plus fortu-
„ né de mon regne.

A ces mots , il ordonna que l'on ôtât au chevalier les chaînes dont il étoit chargé ; & tous trois se jettent aux genoux du prince , ne pouvant se lasser de les embrasser. Et toute l'assemblée faisant retentir des cris de joye benissoit les dieux , & louoit la justice , & la magnanimité du roi qui avoit sçu se vaincre lui même.

398 *La III. Partie de l'Astrée.*



L'ASTRÉE

DE

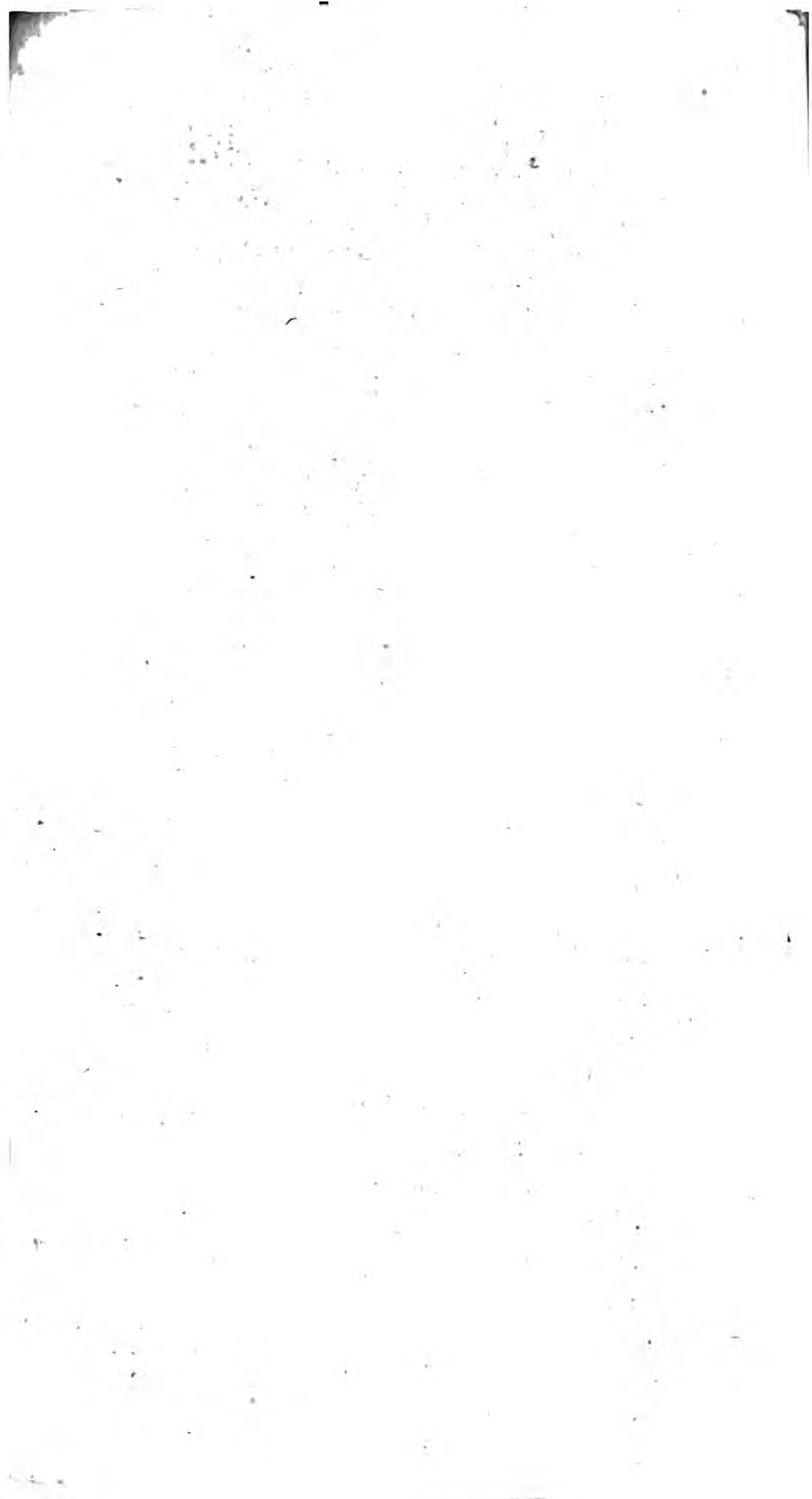
M. D'URFÉ.

PASTORALE ALLEGORIQUE.

TROISIÈME PARTIE.

LIVRE NEUVIÈME.

FLorice acheva ainsi l'histoire de ces genereux amans ; laissant tous ceux qui l'avoient entendue remplis d'admiration, L'un exaltoit Chriseide , pour avoir méprisé Rithimer & Gondebaut en faveur de son fidele Arimant ; l'autre étoit frappé de la résolution d'Arimant , qui s'étoit offert à une mort volontaire ; & tous louoient unanimement le zele & l'affection de Bellaris. Le seul Hylas se mocquoit d'eux trois , & de tous ceux qui leur donnoient des louanges. „ Y eut-il jamais , disoit-il en branlant la tête, folie plus marquée que la leur ? Chri-





Guelard Sculp.

„ seide peut devenir reine , & l'insensée ref-
„ te dans une condition privée ; Arimant
„ s'entête follement de Chriseide; il perd son
„ temps , il est blessé , il est fait prisonnier , &
„ après des perils extrêmes il finissoit hon-
„ teusement les jours , si le roi Gondebaut
„ n'avoit été plus religieux observateur de
„ sa parole , qu'ils n'étoient l'un & l'autre ex-
„ travagans ; & ce que je trouve de plus ad-
„ mirable , c'est que le pauvre Bellaris qui
„ n'étoit point coupable pensa payer pour
„ tous. Ne valoit-il pas mieux que Chriseide
„ fut reine de Bourgogne ? Possédant le cœur
„ du roi , elle auroit pu avec le temps don-
„ ner à son amant toute la satisfaction qu'il
„ eût pu désirer. Mais, Silvandre, connois-tu
„ l'origine de tous leurs malheurs ? c'est cette
„ vertu insensée que tu nommes const-
„ tance. „ Silvandre s'entendant nommer ,
„ s'approcha d'Hylas , & lui répondit froide-
„ ment : „ Les peines de ces amans sont bien
„ des effets de leur constance , mais des effets
„ d'autant plus estimables , qu'ils sont ac-
„ compagnés de plus de travaux. Il n'y a que
„ des ames genereuses qui les méprisent, ces
„ travaux pour arriver au but qu'elles se sont
„ proposé. Il n'y a , repartit Hylas , que des
„ esprits foux qui courent après l'ombre du
„ bien , & qui laissent le bien même. La con-
„ stance d'Arimant ne l'a-t'elle pas bien ser-
„ vi ? il a suivi Chriseide dans son printemps,

» & ce n'est que sur le retour qu'il l'a obtenue. Il lui étoit bien plus avantageux de rester dans Eporede , pour consoler un pere qui l'aimoit , que de rendre sa vieillesse malheureuse. Et penses-tu qu'Arimant n'y eût point trouvé quelqu'autre maitresse ? S'il eût suivi mes loix , dès qu'il trouvant d'obstacles à ses desirs , il les eût sagement tournés ailleurs , & se seroit attaché à quelque conquête plus facile.

Hylas , reprit Tyrcis , je vois bien que tu n'érigeras jamais de temple à la fortune , parce que je doute que tu ayes jamais besoin d'elle. Et moi , repliqua Hylas , je vois bien que les vieilles & les laides t'adoreront. Hé pourquoi , interrompit Tyrcis ? *parce qu'elles* te proposeront comme un dieu à leurs amans , toi qui portes l'extravagance jusqu'à aimer ce qui n'est plus. Hé mon ami , repartit Tyrcis , ne vaut-il pas mieux passer pour un dieu , que d'être regardé comme un inconstant ? Les autels & les sacrifices ne sont-ils pas agréables aux dieux mêmes que nous adorons ? Pourquoi les hommes refuseroient-ils ce qui ne déplaît point aux dieux ? Penses-tu repliqua Hylas , penses-tu que je n'aurai pas quelque jour mes autels & mes sacrifices aussi bien que toi. Mais il y aura cette différence entre nous , que tu seras le dieu des vieilles & des laides , & moi que je serai le dieu

„ dieu des belles & des jeunes. A tes sacrifi-
„ ces on ne verra que d'anciennes matrones
„ avec la tête & les mains tremblantes ; aux
„ miens on ne trouvera que les plus jeunes
„ & les plus belles filles de la contrée : enfor-
„ te que je pourrai bien avec le temps être
„ estimé le dieu du plaisir , de la joye , & de
„ la vie , & toi tu seras le dieu de l'ennui , de
„ la tristesse , & de la mort. Dis-moi mainte-
„ nant sans passion lequel de ces deux sacrifi-
„ ces te plairoit davantage.

Tyrçis alloit répondre , lorsque la venera-
ble Chryfante ayant été avertie qu'Adamas
passoit si près d'elle , vint au devant d'eux
près du bois qui touchoit le temple d'Af-
trée. Le druide s'avança pour la saluer , & lui
presenta la belle Alexis comme sa fille. La
venerable Chryfante l'embrassa avec une ex-
trême satisfaction , & les vierges druides l'i-
miterent , non sans admirer ses graces , & sa
beauté. Cependant Chryfante s'excusa au-
près d'Adamas & de Leonide , de n'avoir
point accompagné les bergeres , lorsqu'elles
allèrent les feliciter sur le retour d'Alexis.

„ Amasis m'avoit fait ordonner de l'atten-
„ dre , continua-t'elle ; & voila ce qui m'a
„ fait perdre une si belle occasion. J'en suis
„ d'autant plus touchée , que la reine n'est
„ point venue , & qu'il n'y a pas d'apparen-
„ ce , à cause de l'accident qui est survenu ,
„ qu'elle arrive si tôt. Quel accident inter-

„ rompit Adamas ? Je vous en croyois infor-
 „ mé, dit la venerable Chryfante ; il faut que
 „ vous ſçachiez qu'Argantée a été tué en
 „ preſence de Galatée & de Polemas , par un
 „ chevalier étranger, & que ſur la fin du com-
 „ bat , l'un des lions qui gardent la fontaine
 „ enchantée eſt venu au même lieu , & qu'il
 „ a tellement effrayé les chevaux qui étoient
 „ attelés aux chars de Galatée & de ſes nym-
 „ phes qu'il les ont emportés. Les uns ſe
 „ ſont rompus , & les autres ſont dans un
 „ grand défordre ; enſorte que Galatée a été
 „ obligée de ſ'en aller à pié juſqu'à Montver-
 „ dun , où elle a ſejourné pour attendre ſes
 „ chars & la guérifon du chevalier qui a tué
 „ Argantée.

Pendant qu'ils parloient ainſi, ils furent in-
 terrompus par le jeune Lerindas que Gala-
 tée dépêchoit au druide : „ Mon pere, lui dit-
 „ il , la nymphe vous mande qu'elle ſouhaite
 „ d'aſſiſter au ſacrifice que vous devez offrir ;
 „ & craignant d'arriver tard , elle vous prie
 „ de l'attendre , & de l'informer du lieu où
 „ vous l'offrirez. „ Adamas ſe ſouvenant
 alors que Galatée avoit déjà vû Celadon vê-
 tu en fille , fut un peu ſurpris. Cependant
 pour cacher ſon trouble , il répondit froide-
 ment : „ Ami , tu diras à la nymphe que je
 „ ſerois ravi d'exécuter ſes ordres ; mais que
 „ toutes choſes étant diſpoſées pour le ſacri-
 „ fice , je ne puis le différer ſans ſcandale ;

„ mais que si elle désire voir les bergeres, je les
„ menerai à Montverdun dans deux ou trois
„ jours; car je m'imagine que c'est pour les
„ voir toutes ensemble, qu'elle a souhaité
„ d'assister au sacrifice. En vérité, mon pere,
„ dit le jeune Lerindas, je croi que vous avez
„ deviné; car je lui ai oui dire qu'elle vouloit
„ saisir cette occasion pour juger par elle mê-
„ me si les bergeres du Lignon sont aussi bel-
„ les que je le lui ai fait entendre. Je m'en
„ doutois bien, reprit Adamas; tu diras donc
„ à la nymphe que le temps ne nous permet
„ pas de l'attendre, & que les bergeres la sup-
„ plieront d'assister à un sacrifice plus solem-
„ nel qu'elles doivent offrir le six de la lune
„ de juillet; je suis assuré que les bergeres ne
„ me défavouent point.

Alors Astrée prenant la parole: „ Il n'y
„ a pas d'apparence, dit-elle, qu'aucune de
„ nous vous défavoue jamais, & surtout
„ lorsqu'il s'agira de rendre un devoir aussi
„ indispensable. Vous avez raison, reprit le
„ messager, de répondre pour toutes; car je
„ croi que vous & Diane, & vous plus par-
„ ticulierement, Astrée, vous êtes celle que
„ la nymphe désire plus de voir. Il y a long
„ temps, ajouta Diane, que nous eussions
„ satisfait à ce devoir, si nous avions pû croi-
„ re que nos noms fussent connus à une aussi
„ grande nymphe. Vos noms, & votre beau-
„ té, dit Lerindas, ne peuvent se cacher dans

404 *La III. Partie de l'Astrée.*

„ces bois solitaires. Et parce que je sçai.
„qu'elle m'attend avec impatience, j'avois
„lui dire de vos nouvelles, & lui jurer avec
„vérité qu'elle peut bien cacher ses nymphes
„lorsque vous paroîtrez, à moins qu'elles
„ne veuillent rougir de honte, & sécher de
„jalousie. „ Leonide entendant ces dernie-
res paroles, & feignant d'en être offensées.
„Hé quoi, Lerindas, dit-elle, est-ce ainsi que
„vous traitez mes compagnes? Je vous jure
„que je les en instruirai. Alors, répondit-il,
„vous leur ferez un double déplaisir; l'un
„de leur apprendre qu'elles ne sont gueres
„belles; & l'autre de leur faire entendre un
„reproche offensant, & dont elles ne peu-
„vent se plaindre. „ Et sans attendre d'au-
tre réponse il partit.

Adamas craignant encore que Galatée ne vînt au sacrifice, prit congé de la venerable Chryfante qui eût bien voulu y assister, & le pressa davantage. Peu de temps après ils arriverent dans le pré qui étoit à l'entrée du temple d'Astrée. Ils y trouverent un grand nombre de bergers & de bergeres avec les vacies, les eubages, les bardes, les saronides & les druides des lieux circonvoisins. Entre les pasteurs qui s'y étoient assemblés, le prudent Phocion, & le sage Diamis étoient recommandables par leur venerable vieillesse. Amintor neveu de Philidas, s'y trouva aussi avec Daphné la

chère amie de Diane, qui étoit arrivée la veille ; d'aussi loin qu'elles se reconnurent, elles coururent les bras ouverts, & s'embrasserent avec une joye extrême. Elles ne ce seroient point lassées, si Astrée & Phylis étant survenues n'avoient voulu partager ces caresses, » Ma compagne, dit Diane, » voyez ce que j'ai acquis en votre absence ; » voici deux autres Daphnés que j'aime comme ma vie, & que je veux que vous aimiez aussi, bien assurée que pour votre mérite, » & à ma considération elles vous aimeront » comme vous m'aimez. » Alors Astrée & Phylis confirmant cette assurance par cent protestations d'amitié, & Daphné la recevant avec le même cœur qu'elle lui étoit offerte ; elles commencerent une liaison que rien ne put alterer dans la suite.

Cependant tout étoit prêt pour le sacrifice. Adamas s'en étant assuré par lui-même se lave les mains & le visage dans la fontaine qui étoit à l'entrée du temple de l'amitié ; & s'étant vêtu de blanc, & couronné de verveine, & les vacies, les eubages & les faronides en ayant fait autant, ils se chargent tous des choses destinées pour le sacrifice. Le sage Adamas portoit à la main le gui de l'année précédente. Un des vacies portoit la serpe d'or qui avoit servi à le cueillir ; un autre le linge dans lequel on l'avoit reçu ; un autre tenoit dans ses bras un

406 *La III. Partie de l'Astrée.*

faisceau de sabine ; un autre en tenoit un de verveine ; ensuite venoient deux autres vacies qui portoient le pain & le vin que l'on devoit offrir : puis deux taureaux blancs couronnés de verveine , & de fleurs. Huit *victimaires* aussi couronnés de sabine & de verveine les conduisoient.

Le sage Adamas marchoit le dernier avec une gravité convenable à son caractère ; il étoit suivi des bergeres & des bergers. Après avoir fait trois fois le tour du pré sacré , il vint poser le gui sur un autel au pié du chêne qui portoit le nouveau gui. Les vacies y posèrent également les choses dont ils étoient chargés ; c'étoit dans le temple d'Astrée que Celadon avoit construit. Et parce qu'il falloit passer par le temple de l'amitié pour y arriver, plusieurs de ceux qui suivoient furent obligés de s'y arrêter : le temple d'Astrée étant trop petit pour contenir une troupe si nombreuse.

Tous les sacrificateurs étant rangés , le grand druide fit apporter un brasier allumé dans un vase d'argent ; & le posant aussi sur l'autel , il prit trois feuilles de gui , autant de verveine & de sabine , & les jettant dans le feu ; & tenant le coin de l'autel , il dit : » c'est à toi , ô grand Hesus , Belenus , » Tharamis , que ce peuple religieux rend » graces du present que tu lui fais dans le » gui salutaire ; & c'est à toi comme à son

» seul Thautates que dans ce bois sacré il of-
» fre en sacrifice d'action de graces ce pain &
» ce vin , & le sang & la vie de ces taureaux
» blancs : l'un en témoignage que nous re-
» connoissons tenir l'être de toi seul, & l'au-
» tre en preuve de la sincerité avec laquelle
» nous t'adorons. Comme Hesus , affermis
» si bien le courage de nos soldats , qu'ils
» triomphent toujours de leurs ennemis ;
» comme Belenus , conserve les hommes
» pour en être servi & adoré ; comme Tha-
» ramis purifie toutes nos fautes ; enfin
» comme Thautates , soit toujours notre
» seul & unique dieu ; & nous renvoye
» cette déesse Astrée par la presence de qui
» nous attendons toutes sortes de benedic-
» tions.

A ces mots , il jette dans le feu un peu de pain & de vin , & fait signe aux victimaires de fraper. Après qu'ils eurent demandé suivant la coutume , frapperons-nous ; & que le druide eut répondu qu'il en étoit temps , deux fraperent les victimes sur la tête, & deux en même temps les égorgerent, & deux reçurent le sang dans des vases destinés à cet usage. Enfin les vacies les faisant emporter dans le pré sacré , les ouvrirent , visiterent les entrailles , & les trouverent entieres. Ils en firent aussitôt leur rapport au grand druide en presence de toute l'assemblée. Ensuite après qu'il eut arrosé du sang l'autel , & qu'il en

408 *La III. Partie de l'Astrée.*

eut jetté dans le feu , tous remercièrent le grand Thautates d'avoir agréé leur sacrifice , & le supplierent de leur accorder toujours de nouvelles graces ; & chacun se retira plein de satisfaction & de joye.

Cependant les victimes étant mises en pieces , & le feu en ayant selon la coutume consumé une partie, le reste fut cuit & mangé par les vacies , les sacrificateurs & les bergers. Il ne demeura dans le temple d'Astrée qu'Adamas , avec Alcidon , Daphnide & les bergers qui les avoient accompagnés. Daphnide qui étoit accoutumée aux sacrifices des romains désira de sçavoir pourquoi leurs cérémonies étoient différentes. » Madame , ré-
» pondit Adamas, bien que notre Forest soit
» une des plus petites contrées de la Gaule ,
» le grand dieu montre bien qu'il en prend
» un soin particulier ; car, sans parler des au-
» tres , la province des romains a laissé glif-
» ser dans son culte des cérémonies idolatri-
» ques , parce qu'elle a eu affinité avec les
» romains , & que ses principales villes sont
» des colonies grecques. Nous au contraire
» qui n'avons jamais eu de relation avec les
» peuples étrangers , excepté avec quelques
» romains , nous avons conservé dans sa pu-
» reté la religion que ces anciens gaulois qui
» vinrent descendre par l'ocean armorique,
» nous ont apportée , & qu'ils avoient reçue
» de ce grand ami de Thautates, qui seul avec
sa

» famille fut sauvé de l'inondation univer-
» selle ; or , il leur avoit enseigné qu'il n'y
» avoit qu'un seul dieu qu'il nommoit Thau-
» tates , & auquel il donnoit quelquefois les
» surnoms d'Hefus, ou dieu fort & puissant ;
» de Belenus, ou dieu homme ; de Tharamis,
» ou dieu qui purifie.

Tandis qu'Adamas découvroit ainsi à
Daphnide les plus secrets mysteres de sa re-
ligion , Astrée tenant sous les bras Alexis ,
alloit lui montrant toutes les raretés du
temple qu'Alexis feignoit d'admirer. Et
quand Phylis lui dit que c'étoit l'ouvrage
d'une main inconnue à toute la contrée ;
» ce n'est pourtant pas l'ouvrage d'un jour ,
» répondit Alexis. Mais , madame , inter-
» rompit Astrée , considerez , je vous prie ,
» l'image de la déesse ; à qui pensez - vous
» qu'elle ressemble ? à la plus belle bergere
» du monde , répondit Alexis. Vous n'êtes
» donc pas de notre opinion , reprit Astrée ;
» car toutes ces bergeres m'assurent qu'on y
» reconnoit tous mes traits , & il me semble
» qu'elles ne se trompent pas. Je le trouve
» comme vous & comme elles , repliqua
» Alexis ; & cela ne vous empêche pas d'être
» la plus belle bergere du monde. Je reçois
» cette louange de la bouche d'Alexis , dit
» Astrée, parce que je voudrois être ce qu'el-
» le dit, afin de lui plaire davantage ; & qu'é-
» tant druide , je ne croi pas lui faire tort en

410 *La III. Partie de l'Astrée.*

„ la recevant. *Vous devriez*, en user de même,
„ quand je serois bergere, vous meritez cette
„ louange au jugement de tous. Mais, belle
„ bergere, ne parlons pas davantage d'une
„ chose qui ne peut être contestée ; voyons
„ plus tôt ce qui est sur cet autel, que je croi
„ avoir été dressé par les éqipans de la con-
„ trée. » La bergere entendant parler de la
forte Alexis, étoit plus ravie que jamais ;
elle croyoit retrouver dans ces discours
ceux de Celadon, & ne pouvoit cacher sa
joye à ses compagnes.

En même temps qu'elles s'approcherent
de l'autel, Diane & Phylis les suivirent
avec Daphné. Celle-ci étonnée de ce que
ses compagnes lui disoient de ce lieu, confi-
deroit tout avec attention. Et Diane pre-
nant un des petits rouleaux dont l'autel
étoit couvert, & le laissant lire à Phylis & à
la belle Astrée, „ je croi, dit-elle, connoître
„ ce caractère. Il est de Celadon, répondit
„ Phylis, & je vous assure qu'en voyant ce qui
„ est dans ce lieu, j'ignore si je dors, ou si je
„ veille. » Astrée rougit au nom de Celadon,
& plus encore Alexis, qui pour cacher son
embarras dit ; „ Hé qui est ce Celadon dont
„ vous parlez ? C'est, ou plus tôt c'étoit, ré-
„ pondit Diane, le plus aimable berger de la
„ contrée, & qui par malheur s'est noyé. Où,
„ & comment, ajouta Alexis ? Ce fut, inter-
„ rompit Astrée, dans le malheureux Li-

gnon. Mais parlons d'autre chose, & voyons ces autres rouleaux. » Et prenant des mains de Daphné celui qu'elle commençoit à déplier, elle trouva que c'étoit des vers mais d'une autre main. Elle les remit à Diane qui les lut tout haut : c'étoit Leonide qui les avoit écrits, lorsque ne pouvant persuader à Celadon de quitter la vie miserable qu'il traînoit en ce lieu, elle venoit le visiter presque tous les jours ; & parce qu'elle ne pouvoit bannir de son cœur la passion qu'elle avoit pour lui, elle écrivit ces vers pour lui marquer la part qu'elle prenoit à son malheureux état. Il y étoit nommé ; & lorsque Phylis entendit prononcer le nom de Celadon ; » en verité, dit-elle, ce lieu est » plein de merveilles ; car il ne faut point » douter que tout ce qui est ici ne soit fait » pour Celadon, & cependant nous sçavons » qu'il n'est plus. Comment le sçavez-vous, » dit Alexis ? Helas, interrompit Astrée, je » l'ai vû mourir, & depuis son ombre m'a » apparû ! Mais mon dieu, continua-t'elle, » en s'adressant à Phylis ne troublons point » son repos ; & voulant s'en aller elle fut retenue par Diane. Voyons, dit-elle, ce qui » est dans ce papier, il est écrit du même caractère que le premier. » En même temps elles lurent ensemble ces mots :

1 *Sompirs*, enfans de cette pensée qui me tourmente sans cesse ; comment par votre

412 *La III. Partie de l'Astrée.*

violence n'éteignez vous point mes feux ?
ou comment ne les allumez-vous pas de sorte qu'ils me consomment entierement ?

2 *Soupirs* , qui avez accoutumé de soulager les malheureux ; pourquoi au contraire rendez-vous plus grands mes cruels déplaisirs ?

3 *Soupirs* , si vous avez tant de peine à sortir de mon cœur , que ne l'emportez-vous plus tôt aux lieux où vous allez , pour me donner la mort en le ravissant ; ou la vie , en le portant où est la source de la mienne ?

4 *Soupirs* , puisque c'est mon cœur qui vous donne la naissance , & que c'est l'amour qui vous envoie vers celle où vous allez : pourquoi ne m'en rapportez-vous pas des nouvelles , afin de conserver la vie à qui vous la donne ?

5 *Soupirs* , qui naissiez autrefois dans l'excès de ma joye , comment naissiez-vous aujourd'hui dans l'excès de ma douleur ?

6 *Soupirs* , témoins ordinaires de nos desirs , comment sortez-vous de mon cœur , puisque n'ayant plus d'esperance , je dois étouffer tous desirs ?

Les bergeres n'eussent laissé aucun des rouleaux sans le lire , si le sage Adamas qui alloit expliquant à Daphnide les secrets du temple de l'amitié , ne les eût interrompues. Pour lui faire place , elles sortirent de ce lieu ; & bien qu'Adamas en scût plus que tout au-

tre, elle montrait le plus d'étonnement. Elles trouverent Hylas assis près de la fontaine, parce qu'il ne vouloit pas entrer dans ce temple comme il avoit fait la première fois. Dès qu'Alexis l'apperçut: » Que faites-vous » ici, mon serviteur, lui dit-elle, pendant que » nous venons de voir le plus beau lieu qui » soit en cette contrée? Ma maîtresse, répon- » dit-il, j'ai pensé que vous auriez plus d'em- » pressement à me revoir, quand je me serois » dérobé pour quelque temps à vos regards. » Vous n'avez pas besoin de cet artifice, répli- » qua-t'elle; car je ne sçaurois desirer plus de » vous voir, que je le desire sans cesse. Si cela » étoit, reprit Hylas, vous auriez demeuré ici » auprès de moi, & vous n'auriez pas préféré » au plaisir d'être avec Hylas, la curiosité de » visiter un lieu champêtre. Je croyois mon » serviteur si religieux, ajouta Alexis en sou- » riant, qu'il seroit entré le premier dans le » temple & je l'étois allé chercher. Si je ne » l'emportoïs pas autant sur vous du côté de » l'amour, que vous l'emportés sur moi » par le mérite, vous auriez bien remar- » qué que j'étois demeuré à la porte, puis- » que j'ai remarqué moi le moment où vous » êtes entrée. Et vous mon serviteur, répli- » qua Alexis, si vous aviez autant de bonne » volonté pour moi que j'en ai pour vous, » quand vous m'avez vue aller dans ce lieu » sacré, vous m'y auriez suivie, comme je

414 *La III. Partie de l'Astrée.*

» me ferois arrêtée ici avcc plaisir , si j'eusse
» pensé que vous y étiez demeuré. Ce repro-
» che n'est pas raisonnable, répartit Hylas,
» que sçai-je si le dieu à qui ce bois est con-
» sacré agréeroit que j'y entrasse ? Ne voyez-
» vous pas ce qui est écrit sur la porte ?

Alors Alexis feignant de ne s'en être point apperçue , leva les yeux , & lut cette inscription :

Loin , bien loin profanes esprits.
Qui n'est d'un saint amour épris
En ce lieu saint ne fasse entrée.
Voici le bois où chaque jour
Un cœur qui ne vit que d'amour
Adore la déesse Astrée.

» Et qu'entendez-vous par là, dit Alexis ?
» Il entend , interrompit Silvandre , que n'é-
» tant point épris d'un saint amour , il n'ose
» mettre le pié dans ce lieu sacré , de peur de
» le profaner. Se peut-il mon serviteur , que
» Silvandre ait dit la verité , reprit Alexis ?
» Ma maitresse , répondit Hylas en colere ,
» voulez-vous que je vous aime plus que ja-
» mais ? éloignez de vous ces brouillons , car je
» puis bien donner ce nom à ce Silvandre qui
» veut m'infatuer de ses rêveries. » La colere
d'Hylas rejouit tous les bergers ; & lui , sans
s'arrêter à eux , se tournant vers Silvandre :
» n'as-tu point craint de profaner ce lieu sa-

„cré? car apparamment tu ne te crois pas
„parfait, puisque personne n'est exempt de
„toute imperfection? non sans doute, ré-
„pondit Silvandre; je ne me crois point par-
„fait, quoique je connoisse ici bien des per-
„sonnes qui n'ont aucune imperfection; mais
„je suis assuré qu'il n'y en a point dans mon
„amour, & cela me suffit pour avoir droit
„d'entrer dans ce lieu saint. Hé, dis-moi,
„Silvandre, où sont ces personnes parfaites
„que tu imagines? C'est, répondit Silvan-
„dre, avec raison que tu demandes où elles
„sont; je croi que tu les reconnoîttois diffi-
„cilement; cependant il y en a ici un si grand
„nombre, que je ne puis m'empêcher de t'en
„nommer quelques unes. Que pourras-tu
„prendre en Phylis? elle est trop en-
„jouée, dit Hylas. Dans Astrée? elle est
„trop triste. En Diane? elle est trop sa-
„ge. Dans Alexis? elle est trop sçavante.
„En Laonice? trop ou trop peu. En Celi-
„dée? sa vertu me fait horreur. Mais que
„diras-tu de Florice? qu'elle a un mari ja-
„loux. De Palinice? qu'elle croit facile-
„ment être aimée. De Circène? qu'elle tou-
„che sans attacher. De Carlis? qu'elle m'a
„trop & trop aimé. De Stiliane? qu'elle
„est trop fine. De Daphnide? qu'elle a per-
„du ce qui rehauffoit sa beauté. De Laonice?
„que je ne l'aime plus. De Madonte? qu'elle
„le ressemble trop à Diane. O dieux, s'écria

416 *La III. Partie de l'Astrée.*

» Silvandre, est-il possible que je ne puisse
» proposer personne, où tu ne trouves quel-
» que chose à redire !

» Vous avez oublié Stelle, dit Daphni-
» de. Il est vrai, reprit Silvandre, eh bien
» Hylas, que dis-tu de la bergere ? *J'avoue*
» que si elle continue à me plaire, comme
» elle fait de ce matin, je la trouverai fort à
» mon gré. Comment, mon serviteur, s'é-
» cria Alexis, voudriez-vous me quitter pour
» elle ? Hylas, après avoir pensé quelque
» temps en lui-même, répondit froidement :
» ma maitresse je ne veux pas vous quitter ;
» mais je pourrois bien vous donner une
» compagne. *Quoi* Alexis ne vous suffit pas ?
» je me plaindrai de vous à tout le monde.
» Vous avez tort, répondit Hylas. Ne m'a-
» vez-vous pas dit que vous vouliez que la
» loi fût égale entre nous ? Or si elle doit être
» égale, il me doit être permis en vous ai-
» mant d'en aimer encore une autre, puis-
» qu'avec moi vous aimés bien cette villa-
» geoise d'Astrée. O mon serviteur, s'écria-
» t'elle, c'est une fille ! Hé bien, dit Hylas, &
» moi aussi j'aimerai une fille. O si vous étiez
» fille comme moi, dit Alexis en riant, à la
» bonne heure ; autrement j'ai bien lieu d'é-
» tre jalouse. Ma maitresse, répondit froide-
» ment Hylas, demeurons-en à cette égalité
» qui de votre propre aveu doit être entre
» nous. Jamais, dit-elle, je ne consentirai à

» un pareil outrage. Et moi, repliqua Hylas, je
» ne veux point me relâcher d'un seul de mes
» privilèges. Voilà donc, interrompit Diane,
» un grand divorce commencé entre vous.
» Pour moi, dit Astrée, je ne puis qu'y ga-
» gner, quoiqu'il arrive. Si leur divorce est
» réel, je possède seule la belle Alexis; si le ber-
» ger a la permission d'aimer aussi Stelle, je se-
» rai du moins seule, lorsqu'il ira entretenir
» sa nouvelle maîtresse. Je ne puis aussi qu'y
» gagner, repartit Hylas. Si nous rompons,
» je demeure libre; si notre amitié subsiste,
» j'aurai deux personnes au lieu d'une qui
» m'aimeront. A ce compte, repartit Alexis,
» je serai la seule qui perdrai; car si Hylas cesse
» de m'aimer, je perds un berger que je che-
» ris infiniment; & si je le conserve à condi-
» tion qu'il puisse en aimer un autre, je n'au-
» rai plus que la moitié d'un serviteur. Mais
» Hylas, continua-t'elle, ne pouvez-vous être
» à moi, sans que Stelle vous partage?

A l'air dont s'expliquoit Alexis, on eût dit qu'elle parloit sérieusement. D'un autre côté la constance d'Hylas commençoit à se lasser: „ Ma maîtresse, dit-il, l'incertitude ne me va pas; il faut se déterminer. Laisseriez-vous Astrée? ou prendrai-je Stelle? ou romprons-nous? car enfin je veux maintenir l'égalité que vous avez établie. „ Alexis ne pouvoit s'empêcher de rire à de pareils discours, & comme elle de-

418 *La III. Partie de l'Astrée.*

neuroit trop à lui repondre : „ c'est à vous
„ de choisir , continua-t'il , & je vous prie de
„ le faire promptement. *Mon serviteur* , vos
„ instances me font assez entendre que vous
„ avez déjà resolu de me quitter.

Ils étoient tous assemblés autour d'eux pour entendre cet agréable dispute ; & Stelle qui étoit accourue , s'entendant nommer , & sçachant que le discours d'Hylas la regardoit : „ madame , dit - elle , en s'adressant à „ Alexis , consentez seulement qu'Hylas me „ serve , vous y trouverez votre compte ; „ quand il aura reconnu le peu que je vaux , „ il en estimera davantage votre merite. Belle bergere , répondit Alexis , j'aurois tout „ lieu de craindre le contraire. Puisque j'ai le „ courage de risquer cette épreuve , ajouta „ Stelle , il me semble que vous ne devez point „ hesiter. Cependant , reprit Alexis , il m'a „ trouvé des défauts , & n'a rien sçu reprendre en vous. Enfin , interrompit Hylas , à „ quoi aboutira ce long discours ? „ Alexis , qu'Hylas empêchoit souvent de s'entretenir avec Astrée , crut qu'il étoit temps de s'en défaire , & que son déguisement n'ayant point été reconnu , elle pourroit desormais s'épargner cette contrainte. Et parce qu'elle demeura quelque temps à penser au parti qu'elle prendroit , & qu'Hylas n'étoit pas si patient : „ ma maitresse , lui dit-il , ou rés- „ solution , ou congé. *Mon serviteur* , ré-

„ pondit Alexis , nous autres druides , nous
„ n'allons pas si vite : nous consultons tou-
„ jours l'oracle , avant que de rien résoudre.
„ Hé quoi ma maitresse , reprit Hylas , vous
„ ne faites rien sans lui en demander congé ?
„ Pas la moindre chose , dit-elle. Ainsi ajou-
„ ta Hylas , si après vous avoir servie quel-
„ ques lunes je vous demande un baiser
„ pour récompense , il faudra pour consulter
„ l'oracle offrir un sacrifice ? O mon servi-
„ teur , répondit Alexis en riant , voilà ce
„ que nous ne demandons point à l'oracle ,
„ nous sçavons d'avance qu'il ne le veut pas.
„ Fort bien , dit Hylas ; mais que dois-je
„ donc espérer après vous avoir long-temps
„ aimée & servie ? Le plaisir de m'avoir ai-
„ mée , repartit Alexis. Je ne trouve pas ce
„ plaisir assés grand , dit Hylas , pour me dé-
„ dommager de tout ce qu'il doit m'en coûter.
„ Ah , dit Alexis , je voi bien que vous m'al-
„ lez échaper ; mais je ne veux point qu'Hy-
„ las se retire de moi mécontent. Je lui per-
„ mets de me baiser la main & la robe , mal-
„ gré nos loix qui y sont en quelque façon
„ contraires.

A ce mot , Hylas se jette à genoux : „ &
„ moi , dit-il , je reçois cette faveur en te-
„ moignage de l'estime que j'ai pour Ale-
„ xis ; „ & lui ayant baisé la main & la robe ,
il courut vers Stelle. Et lui prenant la main :
„ belle bergere , lui dit-il , c'est à vous que je

420 *La III. Partie de l'Astrée.*

» viens offrir toutes les faveurs que j'ai re-
» çues de mes maitresses. Commencez par
» recevoir les deux baisers que la belle Ale-
» xis m'a donnés. Si les autres faveurs, in-
» terrompt Silvandre, ne sont pas plus gran-
» des que celle-ci, il me semble, Hylas, que
» tu n'as guere de quoi te glorifier; car la
» belle duide n'a pensé qu'à se racheter de
» tes importunités. En bonne foi, dit Hylas,
» je serois bien trompé, si tu disois vrai; mais
» comme tu es mon ennemi depuis long-
» temps, je n'ai garde de m'en rapporter à
» toi, comme je ne te conseille pas de me
» croire quand je parlerai contre toi. Et
» vous, ma maitresse, dit-il en s'adressant à
» Stelle, n'allez pas vous arrêter à ses discours,
» je suis assuré que vous ne m'aimeriez gue-
» re. Stelle qui connoissoit l'humeur du ber-
ger, & à qui cette humeur ne déplaisoit pas:
» mon nouveau servitear, lui dit-elle, je
» connois Silvandre; ne m'en dites pas da-
» vantage; mais, continua-t'elle, voulez-
» vous bien serieusement vous attacher à
» moi? Comment, reprit Hylas, me croyez-
» vous dissimulé comme vos bergers de Li-
» gnon? non, non Stelle: sçachés que mon
» cœur est sur mes lèvres; & ne venez-vous
» pas d'être témoin vous-même, que dès que
» j'ai cessé d'aimer Alexis, je le lui ai dit? Je
» croirai tout ce que vous voudrez, continua
» la bergere; croyez-en autant de moi; & afin

» que nous vivions heureux je desire qu'a-
» vant tout nous convenions ensemble de
» quelques articles que nous appellerons loix
» d'amour , & que nous les mettions par
» écrit. Stelle , dit-il , je prévoi tant de satis-
» faction dans notre amitié future , que je ne
» voudrois pas differer davantage ; si je m'en
» souviens bien , il doit y avoir à cette porte
» une écritoire ; pour du papier j'en trouve-
» rai dans ma pannetiere.

Il court aussi-tôt à la porte du temple , & trouve en effet l'écritoire dont il s'étoit servi pour falsifier les loix d'amour. Tous les bergers étoient impatiens de voir quelles seroient leurs conditions ; & tout étant prêt , Hylas dit qu'il vouloit les écrire lui-même ; & Stelle ayant repondu que ce soin la regardoit , Hylas accorda enfin qu'elle dicteroit , pourvû qu'il eût consenti auparavant à chaque article. Astrée proposa ensuite à Silvandre de prendre la plume , afin de terminer leur dispute , car Hylas craignoit que Stelle n'ajoutât en écrivant , & Stelle à son tour craignoit qu'Hylas ne retranchât quelque chose. » Belle bergere , répondit Silvandre : » j'écrirois volontiers , si ma main pouvoit » écrire des choses si contraires à la pureté de » mon amour. Ne crains rien , trop scrupu- » leux amant , dit Hylas ; je te dispense vo- » lontiers de ce soin ; aussi bien notre amour » ne s'accommoderoit point d'un tel secre-

422 *La III. Partie de l'Astrée.*

» taire. », Corilas qui desiroit infiniment de voir Hylas & Stelle engagés, parce qu'il ne croyoit pas que l'on pût jamais unir deux caracteres si semblables, » donne-moi cette » commission, dit - il en s'adressant à Hylas ; » tu peux compter que je n'écrirai que ce que » tu auras accordé. Et vous Stelle, vous ne » devez point vous y opposer, puisque vous » sçavez bien que j'entens assez votre langage, pour ne vous pas obliger à repeter. » Hylas & Stelle y consentirent; & Corilas prenant le papier, il s'affit à terre, & écrivit sur ses genoux les articles suivans à mesure que le berger & la bergere étoient d'accord.

» L'expérience nous ayant appris que les amertumes que l'on éprouve en amour viennent toujours de la tyrannie que les amans veulent exercer l'un sur l'autre; nous Stelle & Hylas nous sommes convenus de ce qui suit.

I. Que l'un n'usurpera point sur l'autre cette autorité que nous appellons tyrannie.

II. Que chacun de nous aimera & sera aimé en même temps.

III. Que notre amour sera éternellement sans contrainte.

IV. Que nous aimerons tant qu'il nous plaira.

V. Que qui voudra cesser d'aimer, le pourra sans aucun reproche d'infidélité.

VI. Que sans cesser de nous aimer, nous pourrons en core aimer un autre objet.

VII. Que la jalousie & les plaintes seront bannis d'entre nous , comme incompatibles avec notre parfaite amitié.

VIII. Que chacun de nous fera & dira ce qui lui plaira , sans nous incommoder l'un pour l'autre.

IX. Que pour n'être ni menteurs , ni esclaves, tous ces mots de fidélité, de servitude & d'amour éternel ne seront jamais mêlés dans nos entretiens.

X. Que nous pourrons tous deux , ou l'un sans l'autre, continuer ou cesser de nous aimer.

XI. Que si nous cessons une fois de nous aimer , nous pourrons recommencer quand nous le jugerons à propos.

XII. Que pour n'être point obligés à nous aimer , ou à nous hair long - temps , nous oublierons également les faveurs & les outrages.

Ces articles étant écrits ; » hé bien, Hylas, » dit Stelle , ces conditions vous sont - elles » agréables ? Et à vous , répondit Hylas ? » Pour moi , repliqua la bergere , si elles ne » m'avoient pas semblé justes & raisonna- » bles , je ne les eusse point fait écrire. Pour » moi , interrompit Silvandre , je voudrois » encore ajouter une condition. Laquelle , » demanda Hylas ? Que vous n'en observe- » rés aucune , reprit Silvandre , quand vous » le jugerez à propos ; autrement vous allez

24 *La III. Partie de l'Astrée.*

» contre votre intention qui est de vous ai-
» mer sans contrainte ; & n'êtes vous pas
» contraints , si vous êtes obligés d'observer
» ce qui est écrit ? Ma future maitresse , dit
» Hylas , après y avoir un peu pensé , je croi
» que Silvandre a raison. Car en verité ac-
» coutumé que je suis à une entière & franche
» liberté il me facherait fort que deux doigts
» de papier barbouillé m'obligeassent à chan-
» ger de vie. Je consens volontiers , répondit
» Stelle , que la condition de Silvandre soit
» ajoutée aux autres , car je ne chers pas
» moins la liberté que vous. Mais parce qu'il
» y a peut-être quelque malice cachée sous
» ces paroles, que l'on mette ces mots: condi-
» tion ajoutée par Silvandre. J'appelle de cet-
» te ordonnance, s'écria incontinent Silvan-
» dre ; je ne veux être dans vos articles ni
» comme conseil , ni comme témoin. Tu se-
» ras malgré toi l'un & l'autre , dit Hylas.
» Chacun voit que tu es témoin de ce que
» nous faisons , & chacun a de même enten-
» du que c'est par ton conseil que nous ajou-
» tous le treizième article.

Le bruit que firent les bergers par leurs éclats de rire vint jusqu'à Daphnide qui s'entretenoit avec Alcidon & le sage Adamas. La curiosité les fit sortir du temple champêtre , dont aussi bien ils avoient remarqué tout l'artifice. Silvandre leur dit quel étoit le sujet de sa dispute avec Hylas , & leur montra le
articles

articles dont il étoit convenu avec Stelle. Ces articles & la colere de Silvandre les réjouirent infiniment : plus il s'opposoit à ce qu'on le nommât dans le traité, plus Hylas & Stelle s'opiniâtroient à ce que son nom y parût. Enfin Adamas prenant la parole :
» Voulez-vous, leur dit-il, que je prononce
» sur votre différend? Et tous l'en ayant prié;
» dites-moi, Hylas; pourquoi voulez-vous
» que Silvandre soit nommé comme témoin
» de vos conditions, & comme auteur de
» celle que vous voulez ajouter? Parce que
» j'aime la vérité, & que je ne suis point ingrat,
» répondit Hylas. Et vous, Silvandre, con-
» tinua le sage Adamas, qu'avez-vous à ré-
» pondre? *Je dis* que je ne vetix pas être té-
» moin, quoique présent, & que l'on ne
» peut m'y contraindre; car je ne puis être
» juge & partie. O, reprit Hylas, nous
» te recusons dès à présent. Si je ne suis pas
» votre juge, continua Silvandre, je serai
» votre accusateur; & je ne pourrois l'être
» si j'étois témoin. Pour ce qui est de sa re-
» connoissance, il me la prouvera bien mieux
» en taisant mon nom.

Le sage druide, après avoir écouté quel-
que temps leur dispute, prononça de la for-
te : „ Mes enfans, je juge que toutes vos con-
» ditions n'ayant pour objet que la conser-
» vation de votre liberté, il ne seroit pas rai-
» sonnable qu'elles contraignissent un tiers;

426 *La III. Partie de l'Astrée.*

» ainsi vous devez laisser le choix à tous ceux
» qui sont presens d'être témoins , ou de ne
» l'être pas. Et parce que vous croyez que le
» dernier article merite d'être ajouté aux au-
» tres , & que vous ne voulez point vous en
» attribuer l'honneur , & que d'un autre côté
» Silvanre ne veut point être nommé :
» j'ordonne qu'on écrira le treizième article
» en ces termes :

» Ajouté par avis & conseil aux condi-
» tions dont Hylas & Stelle sont convenus, &
» qu'ils jurent d'observer religieusement.

XIII. Que toutes fois nous Stelle & Hylas ;
nous sommes si ennemis de toute contrain-
te , qu'il nous sera permis , quand nous le
voudrons , de n'observer aucune des condi-
tions ci-dessus accordées.

Ainsi fut terminé ce differend à la satisfac-
tion de tous ; & Corylas voyant Hylas &
Stelle se tenir par les mains : » Bergere , dit-
» il , te voilà arrivée où ton humeur devoit
» t'avoir conduite il y a long temps. Et toi ,
» Hylas , tu peux bien dire que tu as enfin
» trouvé ce qui t'étoit nécessaire.

Telle fut l'origine de l'amitié d'Hylas &
de Stelle ; elle commença par une espece de
jeu , mais elle devint sérieuse. Stelle étoit
agréable & d'un esprit vif ; Hylas de son côté
avoit de la douceur ; & les conditions de
leur engagement étoient si favorables , que
rien ne pouvoit alterer leur union. En vi-

vant avec cette franchise, ils allèrent l'un & l'autre plus loin qu'ils n'avoient pensé.

Cependant le dîner étant prêt, & les tables dressées à l'ombre, sur le bord de la fontaine, toute la troupe s'assit. Les vacies, les bardes, les saronides, les eubages se mirent à une table séparée, où ils mangerent ce qui leur appartenoit du sacrifice. Mais Adamas, pour faire plus d'honneur à Daphnide & à Alcidon, mangea d'un autre côté avec eux, & avec les bergers & les bergeres, qui étoient restés en ce lieu. Durant tout le repas, il ne fut question que du temple, & du bocage sacré. Mais le dîner étant fini, & la chaleur étant encore trop violente pour se rendre à la grande prairie où devoient se célébrer les jeux rustiques qui se font toujours après les sacrifices, Adamas crut qu'il falloit demeurer où ils étoient. Il se souvint alors que Diane étoit obligée de porter son jugement sur la recherche de Silvandre & de Phylis; & pensant que l'occasion étoit favorable, d'autant mieux que Daphnide ne s'arrêtoit en cette contrée que pour connoître la douce vie de ces bergers, il vint trouver Astrée & Phylis, & les pria de joindre leurs prieres aux siennes afin d'obtenir le consentement de Diane. Je suis convaincue, dit Astrée, que la chose ne sera pas difficile; je sçai qu'elle n'a differé jusqu'à ce jour, que parce que nous avons été toutes d'avis que ce juge-

428 *La III. Partie de l'Astrée.*

ment devoit se donner en presence de la nymphe Leonide qui avoit vû naître cette affaire. Mais je crains que Silvandre nous échape, s'il s'apperçoit de notre dessein.

Phylis qui regardoit comme un temps perdu celui qu'elle ne donnoit point à son cher Lycidas ; non , non , ma sœur , dit-elle , il faut surprendre l'ennemi ; & haussant la voix : » Ma maitresse , dit-elle à Diane , on » vous demande , je vous supplie de venir , » sans vous arrêter aux discours de celui qui » vous parle ; car je suis bien assurée qu'il ne » vous dit rien à mon avantage. » C'étoit Silvandre qui parloit à Diane ; il avoit profité du moment où Paris l'avoit laissée ; il s'étoit approché d'elle , & ne faisoit presque que commencer , lorsque Phylis l'interrompit : » J'étois bien surpris , dit-il , que des deux » personnes qui me tourmentent sans cesse , » il ne s'en trouvât pas du moins une pour » traverser mon bonheur. Votre bonheur ex- » pirera bien tôt , dit Phylis ; car , ma maitresse , ajouta-t'elle , en se tournant vers Diane , vous êtes priée de juger entre Silvandre & moi.

Diane demeura un peu surprise ; quoiqu'elle eût resolu de rendre bien tôt ce jugement , elle ne laissoit pas de prévoir que Silvandre persisteroit à la rechercher. Mais le berger fut bien plus étonné , lorsqu'il vit qu'il ne pouvoit plus éluder ce jugement , &

& qu'étant une fois rendu , il ne pourroit plus user de la feinte dont l'amour s'étoit couvert , pour lui faire aimer la bergere. Et comme ils gardoient le silence l'un & l'autre ,
» Ma maitresse , dit Phylis , vous ne répon-
» dez point ; on diroit que vous seriez fâ-
» chée de m'accorder par votre jugement la
» gloire que vous ne pouvez refuser à mes
» services , ou que vous craignez de perdre
» ce berger , & d'être délivrée de ses impor-
» tunités.

Diane pour cacher son trouble , répondit en souriant : » J'ignore sur quoi vous fondez
» votre prétendue gloire ; vos services m'é-
» tant ainsi reprochés sont plus que payés ; &
» j'ignore également ce qui vous fait donner
» à ceux de Silvandre le nom d'importunité ,
» quand les vôtres & les siens partent du mê-
» me motif. » Silvandre mettant un genou en terre , & prenant la main de Diane , la lui baisa tendrement pour la remercier d'une réponse si juste & si favorable ; puis se relevant : » Ma maitresse , lui dit-il , cette bergere ne sçachant ce que c'est qu'aimer , a crû
» qu'il lui étoit avantageux de voir finir une
» épreuve où elle réussit si mal. Car quelle
» autre raison , continua-t'il en se tournant
» vers Phylis , vous pourroit faire tenir ce
» langage , Diane étant assurée que tant que
» je vivrai elle ne me perdra jamais ? Mais , re-
» prit Phylis , pourquoi donc craignez-vous

430 *La III. Partie de l'Astrée.*

» ce jugement qui doit décider de notre mé-
» rite ? Et si Diane à quelqu'autre raison
» pour le differer, je vous avoue que je ne puis
» l'imaginer. Je crains , répondit froidement
» Diane , que Daphnide & Alcidon trouve-
» ront fort ennuyeux nos amusemens cham-
» pêtres ; » & comme elle vouloit continuer :
» vous vous trompez discrete bergere , in-
» terrompt Adâmas : Alcidon & Daphnide
» sont maintenant bergers du Lignon , puis-
» qu'ils en ont pris les habits. Ils sçavent
» d'ailleurs que ce qui rend estimable n'est
» pas la grandeur du personnage que l'on
» fait , mais la maniere dont on le represen-
» te. Tant qu'ils ont vécu à la cour ils ont
» joué celui qui leur convenoit ; maintenant
» qu'il sont habillés en bergers , ils sçauront
» se plier aux douces naïvetés des pasteurs ,
» & à leurs exercices innocens. C'est pour
» cela que j'ai fait à Phylis la proposition
» dont il s'agit ; j'ai voulu qu'ils apprissent
» quels sont les entretiens de vos hameaux ;
» d'autant mieux que la chaleur ne nous per-
» met pas de nous rendre au lieu où les ber-
» gers font les exercices accoutumés , & que
» nous ne pouvons plus agréablement em-
» ployer le temps qu'à voir terminer la dis-
» pute de Silvandre & de Phylis ; nous arri-
» verons encore assés tôt pour voir l'assem-
» blée des jeunes bergers , & des jeunes ber-
» geres.

» Sage Adamas , répondit Diane , je sçais
» que vous ne pouvez jamais rien proposer
» que de raisonnable , & que nous devons en
» tout executer vos ordres ; je supplierai seu-
» lement Alcidon & Daphnide d'avoir plus
» d'égard à notre obéissance , qu'à la simpli-
» cité de nos jeux. Belle bergere , dit Daph-
» nide , si toutes les bergeres ressembloient à
» celles du Forest , les villes auroient bien de
» quoi porter envie aux villages & aux bois ;
» ne differez donc pas davantage à nous don-
» ner le spectacle de vos jeux ; ce que nous
» avons vû jusqu'ici ne nous a pas moins
» causé de plaisir que d'admiration.

Cependant Adamas avoit fait disposer des sieges en rond ; il y en avoit un plus élevé pour Diane , autour duquel un feuillage épais formoit un ombrage gracieux. Il prit ensuite Diane par la main , & la plaça dans ce siege qui lui étoit destiné. Devant elle à sa droite étoit Phylis , & Silvandre à sa gauche, tous trois couronnés de guirlandes différentes. Tous les autres formoient un cercle parfait, commençant & finissant à Diane. Après avoir prié qu'on fît silence , il ordonna à Leonide de raconter la dispute de Phylis & de Silvandre , afin que les étrangères pussent en juger. Leonide qui ne s'attendoit à rien moins fut un peu surprise ; cependant , pour obéir au druide , elle commença de la sorte , après s'être recueillie quelque temps :

» temps que ce terme est écoulé, parce qu'on
» a crû qu'ayant été des premières à les con-
» damner à cette épreuve, je devois assister
» au jugement que prononceroit Diane. Et
» cette occasion ne s'étant point encore pré-
» sentée, il semble que le ciel n'ait retardé ce
» jugement, qu'afin qu'il fût rendu avec plus
» de solennité en votre présence.

Après que Leonide eut fini, Daphnide prit la parole; & se tournant vers Adamas:
» J'avoue, dit-elle, que la recherche de Phylis m'a bien surpris; mais j'ajoute maintenant que votre félicité me fait envie: heureux d'être né en Forest, où loin du tumulte & des affaires, vous menez une vie si douce, & si délicieuse! Heureux d'être obéi, d'être aimé comme grand druide! Plus heureux d'habiter ces rivages agréables où l'on voit de si aimables bergers, & de si charmantes bergeres! Madame, répondit Adamas, je suis heureux, il est vrai, & je ne changerois pas mon état contre celui du plus grand monarque; puisse Thautates le rendre durable! Mais, madame, continua-t'il, puisque vous avez entendu Leonide, ne voulez-vous pas entendre la décision de Diane? Mon pere, répondit Daphnide, j'en ai un désir extrême: ordonnez, je vous supplie, que nous en voyions la fin.

Alors Adamas se tournant vers Phylis;
III. Partie. Oo

434 *La III. Partie de l'Astrée.*

» Bergere , lui dit-il , vous provoquâtes la
» premiere Silvandre au combat ; il est juste
» que vous alleguiez aussi la premiere les rai-
» sons qui doivent vous faire accorder la vic-
» toire. » Aussi tôt Phylis faisant une grande
reverence à Diane , & saluant le reste de l'as-
semblée , commença en ces termes :

DISCOURS DE PHYLIS.

» Je n'eusse jamais pensé , ma maitresse ,
» que parmi les bergers du Lignon il s'en fût
» trouvé quelqu'un assés présomptueux
» pour croire meriter l'estime de Diane , de
» Diane la plus accomplie de toutes les ber-
» geres. Cependant , ma belle maitresse , vous
» voyez devant vous ce présomptueux avec
» un chapeau de fleurs ; comme s'il avoit dé-
» ja remporté la victoire qu'il prétend injus-
» tement. Mais , berger , dis-moi , je te sup-
» plie , d'où te vient cet orgueil ? Du
» moins tu ne la dois pas à ton mérite , puis-
» qu'il n'y a point de proportion entre ce
» que tu vaux , & les perfections infinies de
» Diane ; tu ne peux en disconvenir toi-mê-
» me. Comment donc oses-tu l'aimer , teme-
» raire Ixion ? Et comment oses-tu te flater
» qu'elle puisse t'aimer ? Mais je veux que la
» beauté nous aveugle sur nous mêmes ; dis-
» moi sur quoi tu fondes cette ridicule pré-
» tention que Diane doit t'aimer plus que
» moi ? Quand je n'aurois sur toi aucun avan-

» tage, tu ne sçaurois nier que naturellement
» nous aimons notre semblable, & qu'étant
» du même sexe que Diane, j'en dois être
» plus aimée que toi. Mais j'abandonne ces
» raisons & beaucoup d'autres, en voici une
» qui doit te fermer la bouche, s'il te reste
» quelque sens. Ne m'avoueras-tu pas que ce
» qui est plus beau & plus parfait, est aussi
» plus aimable & plus estimable? Te voila,
» berger, dans un étrange embarras: si tu
» avoues, ta cause est perdue; si tu nies quel-
» le offense ne fais-tu pas à notre maitresse?
» Car notre sexe étant infiniment plus par-
» fait que celui des hommes, tu ne peux dif-
» convenir que je n'aye cet avantage sur toi,
» & que par cette raison je ne doive être plus
» aimée. Et quand toutes ces choses qui sont
» vrayes ne le feroient pas, penses-tu que
» Diane ne soit pas convaincue que tous les
» soins & tous les devoirs que tu lui rends ne
» sont qu'un effet de notre gageure, & du
» désir que tu as de me vaincre?

» Il me semble que je t'entens déjà répon-
» dre que notre gageure étant réciproque,
» cette raison fait également contre moi. O
» berger, que tu te trompes! Long temps
» avant notre dispute j'aimois Diane, & j'é-
» tois aimée d'elle; toi au contraire qui ne fais
» que d'arriver parmi nous, tu n'as jamais
» tourné les yeux sur aucune bergere dans la
» vue de l'aimer. Mais dis la verité, Silvan-

436 *La III. Partie de l' Astrée.*

» dre ; n'avoueras-tu pas qu'avant cette ga-
» geure , tu n'aurois pu distinguer les traits
» de Diane d'avec les miens ? Et ne penses-tu
» pas que ces langueurs , ces transports , ou
» plus tôt ces feintes , n'excitent pas autant
» Diane à rire , qu'à t'aimer ? Le voila , ma
» maitresse , cet idolâtre de vos charmes , il
» brule en ses discours , il meurt d'amour , lui
» qui avant notre gageure ignoroit si vous
» viviez. Mais accordons-lui qu'il aime en
» effet un peu , & qu'il soit à vous en quel-
» que maniere , n'est-il pas vrai que toute la
» récompense m'en est due , puisque seule
» j'en suis la cause ? Je puis le dire avec veri-
» té , & vous le sçavez , ma belle maitresse ,
» sans mes reproches cette gageure ne se fût
» point faite ; & sans cette gageure eût-il ja-
» mais osé vous regarder ? Si donc il prétend
» à quelque faveur pour les services qu'il
» vous a rendus depuis , n'est-ce pas moi
» qu'elle doit regarder cette faveur ? Et
» quand je n'aurois d'autre motif pour de-
» mander la victoire , je devrois sans doute
» l'obtenir ; car tous les devoirs , tous les
» soins , & toutes les actions qui peuvent
» vous le rendre aimable , doivent être mis
» sur mon compte.

» Cesse donc , berger , de disputer avec
» moi : previen toi-même le jugement que
» tu ne peux éviter , & consens que la gloire
» que ma fortune , que ma condition , & que

„ mes services m'ont acquise me soit donnée;
„ alors tu feras éclater ton esprit & ton juge-
„ ment. Ton esprit, pour avoir si bien sçu
„ déguiser une fausse affection sous les de-
„ hors d'un véritable amour; & ton juge-
„ ment, pour avoir si bien reconnu l'avanta-
„ ge que j'ai sur toi. Si tu ne prens ce parti,
„ tu n'éluderas le juste châtement de ton ar-
„ rogance qu'autant que tu retarderas par ta
„ réponse le jugement de notre maitresse. Et
„ pour hâter la gloire qui m'est préparée, je
„ ne toucherai pas même beaucoup d'autres
„ raisons que je pourrois alleguer: persuadée
„ que Diane les connoitra mieux que je ne
„ pourrois les dire, & que tout ce que j'ajou-
„ terois maintenant seroit superflu, la justi-
„ ce de ma cause étant si parfaitement éta-
„ blie. Seulement, ma belle maitresse, sou-
„ venez-vous que la dissimulation de Silvan-
„ dre merite d'être punie, & qu'il nous a ap-
„ pris qu'il n'y a ni foi, ni verité parmi les
„ hommes.

Phylis ayant parlé de la sorte fit à Diane une profonde réverence; & après avoir salué tous les autres elle s'assit, regardant Silvan-dre d'un œil moqueur. Le berger étoit ému des discours qu'il venoit d'entendre, cepen-dant il dissimula le mieux qu'il put: & lors-qu'on lui eut ordonné de parler, il alla se mettre à genoux devant Diane, & après avoir laissé son chapeau de fleurs à ses piés,

il revint à sa place, & commença ainsi sans se rasseoir.

REPONSE DE SILVANDRE.

„ Si je n'étois devant le temple d'Astrée,
 „ cette déesse de la justice ; & si j'avois un ju-
 „ ge moins éclairé que Diane, je redouterois,
 „ je l'avoué, le jugement que nous atten-
 „ dons, moins pour les fausses raisons que
 „ cette bergere vient d'alleguer en sa faveur,
 „ que parce que je reconnois moi-même ma
 „ foiblesse dans le point qui forme notre
 „ contestation. Il s'agit de sçavoir qui de
 „ nous deux sçaura mieux se faire aimer de
 „ Diane que nous avons choisie pour le cen-
 „ tre où doivent tendre toutes nos affec-
 „ tions, & tous nos services. Voila le point
 „ que nous cherchons, & qu'il est impossi-
 „ ble de saisir, si le grand Thautates ne se
 „ montre aussi bien Tharamis en purifiant
 „ mon amour, pour le rendre digne de Dia-
 „ ne, qu'il s'est montré Hesus, en répan-
 „ dant sur la bergere tant de perfections.

„ Après cet aveu, vous serez peut-être
 „ surprise, ma belle maitresse, qu'étant en
 „ ce lieu saint, en presence de la plus chere
 „ amie d'Astrée, j'ose esperer un jugement
 „ favorable ; mais daignez entendre sur quoi
 „ je fonde ma prétention. C'est un principe
 „ de la loi naturelle, que qui fait ce qui est en
 „ son pouvoir, n'est obligé à rien de plus,

„ & que l'on est estimable pour être parvenu
„ au point où peu de son espece puissent ar-
„ river; pourquoi donc, ma belle maitresse,
„ ferois-je difficulté de me presenter devant
„ vous, quoique je ne puisse autant aimer
„ Diane, qu'elle le merite, si d'ailleurs mon
„ amour est veritablement parvenu au terme
„ où jamais nul autre n'arriva, & qu'aucun
„ amant ne passera jamais?

„ Pourquoi donc, injurieuse Phylis, me
„ blâmez-vous? Si je ne puis aimer Diane
„ autant qu'elle le merite, c'est la faute de la
„ nature qui ne m'a donné ni plus d'esprit, ni
„ plus de capacité, sans que je puisse m'en
„ plaindre, puisque c'est une loi commune
„ à tous les mortels. Et ne m'accusez point
„ d'arrogance; si j'aime Diane, n'est-ce pas
„ la force de sa beauté qui m'y contraint?
„ Mais quand vous me nommez un monstre
„ d'arrogance & de présomption, parce que
„ je prétens être aimé à mon tour, vous
„ montrez bien que vous ne connoissez ni
„ l'amour, ni ses effets. Vous m'avez cent fois
„ avoué que l'amour est bon de soi-même;
„ & je ne crois pas que vous prétendiez
„ maintenant le nier, votre silence me fait
„ entendre que vous en convenez; en effet si
„ rien ne peut produire que son semblable,
„ l'amour procedant du bon & du beau con-
„ nus comme tels, il doit avoir ces mêmes
„ qualités. Or ce qui est beau & bon ne peut

440 *La III. Partie de l'Astrée.*

„ être vû sans amour ; & cet amour étant
„ beau & bon , pourquoi nommez-vous ar-
„ rogance en moi ce qui est raisonnable en
„ tout autre ? Si Diane connoît mon amour,
„ & si cet amour est bon , comme vous l'ac-
„ cordez vous même , comment voulez-
„ vous qu'elle connoisse en moi ce qui est
„ bon sans l'aimer ? Ce seroit en elle défaut
„ de jugement ; défaut que vous seule
„ pouvez lui reprocher. Avouez donc , Phy-
„ lis , si vous ne voulez l'outrager , que con-
„ noissant l'amour que je lui porte , elle l'ai-
„ me ; & que ma pretention n'est point tème-
„ raire.

Si vous m'opposez que cela ne prouve
„ point qu'elle m'aime , mais seulement mon
„ amour , je vous répondrai , bergere , que
„ cet amour produit par sa beauté est infé-
„ parable de mon ame , enforte que l'un ne
„ peut subsister sans l'autre ; & quand je di-
„ rois qu'ils sont transformés l'un dans l'au-
„ tre , ce seroit une verité indubitable que
„ j'avancerois. Car il n'est pas plus vrai que
„ je vis avec cette ame qui me donne la vie,
„ qu'il est assuré que je ne puis vivre sans
„ cet amour que j'ai pour Diane. Si vous re-
„ pliquez qu'il ne suivroit point de là que la
„ belle Diane dût m'aimer , parce qu'elle n'a
„ peut être pas connu encore cet amour ; je
„ vous répondrai , bergere , qu'elle n'en con-
„ noît pas encore l'excès ; mais je ne puis dou-

„ter qu'elle n'en connoisse une partie ;
„vos reproches mêmes , sans que vous y
„ayez pensé , m'ont quelquefois aidé à l'en
„convaincre ; & quand vous avez parlé , ne
„l'avez-vous pas sans cesse nommée notre
„maitresse ? Témoignage que je n'ai point
„mendié , & qui par conséquent ne peut lui
„être suspect.

„ En vain vous alleguez qu'elle doit vous
„aimer plus que moi , parce que vous êtes
„du même sexe qu'elle , & que vous avez sur
„moi cet avantage. Il est au contraire bien
„plus naturel à une bergere d'aimer un ber-
„ger. Une genisse choisit-elle dans tout le
„troupeau une genisse comme elle ? La co-
„lombe s'allie-t'elle avec une autre colom-
„be ? Qui regréte la tourterelle , est-ce une
„tourterelle comme elle ? Les choses insen-
„sibles n'observent-elles pas la même loi ?
„La palme peut-elle être contente loin
„du palmier ? Et si elle en est éloignée ,
„ne la voit-on pas pancher ses branches
„vers lui , & s'y unir autant qu'elle le
„peut ?

„ Ce n'est donc pas pour obéir au loix de
„la nature , comme vous le prétendez , Phy-
„lis , que Diane doit vous aimer plus que
„moi. Si elle les suivoit ces loix de la nature ,
„elle ne tourneroit pas seulement les yeux
„de votre côté.

„ Cependant qu'elle vous aime comme fil-

442 *La III. Partie de l'Astrée.*

„ le, j'y consens ; mais consentez aussi qu'el-
„ le m'aime comme son serviteur. Vous n'a-
„ vez point de raison pour vous y opposer,
„ car il n'est pas plus vrai que vous êtes fille,
„ qu'il est certain que je suis son serviteur ; & il
„ n'est pas plus naturel qu'une fille aime une
„ fille, qu'il est naturel d'aimer ceux dont
„ on est aimé ; ainsi vous & moi, nous aurons
„ obtenu ce que nous demandons. J'avoue
„ que votre sexe a plus de mérite que le nô-
„ tre, & que s'il est permis de mettre quel-
„ que créature entre les pures intelligences
„ & nous, il faut vous y placer. Mais Phylis,
„ pouvez-vous en conclure que Diane doi-
„ ve plus aimer que moi ?

„ Nous avons dit que quiconque s'éleve à
„ toute la hauteur où il peut naturellement
„ s'élever, il est très estimable ; j'ajoute que
„ quiconque fait moins que ce qu'il peut na-
„ turellement, est beaucoup plus blâmable,
„ que s'il y avoit en lui une impuissance na-
„ turelle. Comment donc, bergere, vous ex-
„ cusez-vous, vous d'un sexe si parfait,
„ d'aimer si foiblement un objet si aimable ?
„ Je tiens pour moi, que si jamais Diane a
„ jetté les yeux sur nous, comme elle l'a fait
„ sans doute, elle n'a jamais remarqué mon
„ amour extrême sans l'estimer, & votre foi-
„ ble amitié sans la blâmer.

„ Mais, dit-on, ma belle maitresse, tous
„ les devoirs, tous les soins que je vous ai

» rendus n'étoient que feinte , & que diffi-
» mulation ; & Phylis croit bien prouver cet-
» te calomnie, en difant que c'est par gageure
» que je vous aime , & que je ne vous aimois
» point auparavant. J'avoue, Phylis, que c'est
» par gageure que j'aime Diane, & que mon
» amour est né de cette gageure, mais pouvez-
» vous en conclure qu'il ne foit pas fincere ,
» ou que maintenant je n'aime point Diane,
» parce que je n'avois point aimé aupara-
» vant ? Nullement bergere ; quoiqu'on cou-
» re par gageure , en court-on moins ferieu-
» sement pour atteindre le but ? Et n'est-ce
» pas la gageure , & le defir de vaincre qui
» nous attachent pour ainfi dire des ailes aux
» piés, & qui nous font faire des efforts pres-
» qu'au dessus de nos forces ? J'ai aimé par
» gageure , il est vrai ; mais il est encore plus
» vrai que mon amour est fincere ; & que
» je ne fuis pas plus réellement Silvandre ,
» que le serviteur de la belle Diane. Il n'y a
» pas long-temps que je l'aime , j'en con-
» viens , & je voudrois pouvoir rayer de
» ma vie les années que je n'ai point emplo-
» yées à fon service.

» Accordons-lui , dit Phylis , qu'il aime
» en effet un peu , & qu'il foit à vous en
» quelque maniere. Y avez vous bien pen-
» sé, Phylis , quand vous avez proferé ces
» paroles ? & si vous avez connu les perfec-
» tions de Diane avez vous crû qu'on pût

444 *La III. Partie de l'Astrée.*

„les aimer médiocrement? O que vous igno-
„rez quel est l'empire de sa beauté! Tous
„les coups qu'elle porte vont au cœur, &
„jamais le cœur n'est atteint, que la blessure
„ne soit mortelle. Ne dites plus, ignorante
„bergere, qu'on peut aimer Diane medio-
„crement, ou qu'on peut être à elle en quel-
„que maniere; quiconque l'aimera, l'aimera
„sans mesure, & quiconque sera jamais
„à elle, y sera entièrement & sans réserve.
„Ainsi, en disant que je l'aime un peu,
„vous confessez sans y penser que je l'aime
„à l'excès.

„Mais, ma maîtresse, entendez je vous
„prie, le reproche que l'on me fait, pour
„vous prouver que je ne vous aime point.
„N'est-elle pas admirable, lorsqu'elle dit
„elle-même que je n'ai jamais rien aimé que
„vous, & que vous êtes la première qui ayez
„triomphé de mon cœur. Voici un repro-
„che d'un nouveau genre, & que j'avoue
„cependant mériter; car vous êtes la pre-
„mière & la seule que j'aye jamais aimée,
„comme vous ferez la seule & la dernière
„que j'aimerai jamais; & s'il en arrive autre-
„ment (écoutez bien, mon ennemie, afin
„de me le reprocher) soleil qui m'éclairez!
„& vous terre qui me soutenez, qui me
„nourrissez, couvrez mes yeux d'éternelles
„ténèbres, & m'engloutissez dans vos abî-
„mes comme un paillard indigne de respi-
„rer la lumière!

» Si celle qui est l'objet de mon unique
» amour, veut bien m'en récompenser, dites-
» moi, bergere, quel droit vous avez à cette re-
» compense ? Est-ce parce que vos reproches
» ont donné lieu à mon amour , & que tout
» ce qu'il a produit vous doit être attribué ?
» Mais quelle étoit votre intention , lorsque
» vous proposâtes la gageure ? que j'userois
» de feinte , vous l'avez accordé ; or la feinte
» vient de vous & merite d'être punie ; moi
» au contraire qui ai donné véritablement
» mon cœur , ne dois-je pas aspirer aux fa-
» veurs que merite un amour sincere ?

» Ne me dites donc plus , Phylis , que je
» dois vous ceder la victoire, si je veux mon-
» trer quelque esprit , & quelque jugement.
» Je prouverois au contraire que je man-
» que d'esprit , si j'avois seulement feint d'ai-
» mer ce qu'il y a de plus digne en l'univers
» d'être aimé ; & que je manque de juge-
» ment , si je ne connoissois pas l'avantage
» que me donne sur vous mon amour.

» Mais , ô mon ennemie , que tous ces
» discours me paroissent superflus ! & qu'inu-
» tilement nous nous disputons la victoire ?
» Si quelqu'un de nous devoit l'obtenir , ce
» chapeau de fleurs me seroit acquis. Mais
» hélas , Phylis , je crains bien que ni vous ni
» moi nous ne l'obtiendrons. Les raisons que
» nous avons alleguées pourroient être de
» quelque valeur auprès de toute autre que

446 *La III. Partie de l'Astrée.*

» Diane ; mais pour elle dont les perfections
» surpassent les forces de la nature , elle est
» aussi au dessus de ses loix. Recourons donc
» à elle même ; , & se jettant à ses genoux ,
» puis lui tendant les mains , il continua de
la sorte : , O Diane l'ornement de ces ri-
» vages, & de tout l'univers, vous voyez de-
» vant vous un berger qui vous aime , qui
» vous offre sa vie , qui vous adore , & qui
» vous sacrifie son cœur avec le zele le plus
» parfait dont un mortel soit capable ! Ce-
» pendant le grand Thautates vous a départi
» tant de perfections que cet extrême amour
» qui pourroit être de quelque merite au-
» près de tout autre , n'est d'aucun prix au-
» près de vous qui meritez que tous les hom-
» mes vous aiment & vous adorent sans es-
» pérance de retour. Aussi ne me présenté-
» je pas , pour vous demander quelque re-
» compense de mes services , mais pour vous
» supplier seulement par la chose du mon-
» de que vous avez le plus aimée , ou par
» le mortel bienheureux que le destin vous
» ordonnera d'aimer , de vouloir rendre ce
» favorable , mais juste témoignage que je
» sçai véritablement aimer , & qu'il n'y a per-
» sonne qui le sçache mieux que Silvandre.

Silvandre finit ainsi , & sans vouloir se relever , quelque signe que Diane lui fit de la main , il voulut attendre à genoux son jugement ; & Phylis voulant repliquer , Ada-

mas qui voyoit d'ailleurs que l'heure de partir pressoit , lui dit qu'il n'étoit plus temps & qu'il n'avoit tenu qu'à elle de dire ce qui lui avoit plû. Ainsi Diane après avoir réfléchi quelque temps , parla enfin en ces termes.

JUGEMENT DE DIANE.

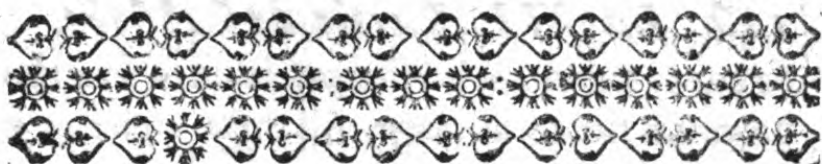
„ L'amour étant une de ces choses où les
„ effets prouvent mieux que les discours , &
„ le différend de Phylis & de Silvandre étant
„ de cette nature , nous n'avons pas voulu
„ employer moins de soin à remarquer tout
„ ce qui s'est passé depuis leur gageure , qu'à
„ bien peser les raisons qu'ils viennent d'al-
„ leguer. Et le tout bien considéré , nous
„ disons & déclarons , suivant le pouvoir qui
„ nous a été donné , que véritablement Phy-
„ lis est plus aimable que Silvandre , & que
„ Silvandre sçait mieux se faire aimer que
„ Phylis. Et pour faire connoître nos inten-
„ tions , nous ordonnons que Phylis s'affoi-
„ ra dans le siege que nous occupons , que
„ Silvandre me baisera la main ; que Phylis
„ rendra son chapeau de fleurs au sage Ada-
„ mas , & que Silvandre reprendra le sien de
„ mes mains , & le portera toujours à l'a-
„ venir , en le renouvelant lorsqu'il se flê-
„ trira , afin que cette marque lui demeure
„ à jamais parmi les bergers.

A ces mots elle se leve , & prenant Phy-

448 *La III. Partie de l'Astrée.*

lis par la main , & lui faisant rendre son chapeau de fleurs au sage Adamas , elle la fit asseoir dans son siege ; puis relevant la guirlande de Silvandre , elle la mit sur la tête du berger , & lui tendit la main afin qu'il la baisât : ce que fit Silvandre avec de si grands transports, que la bergere connut bien, si elle ne l'avoit pas connu encore , qu'il n'y avoit point de feinte en son amour.





L'ASTRÉE

DE

M. D'URFÉ.

PASTORALE ALLEGORIQUE.

TROISIÈME PARTIE.

LIVRE DIXIÈME.

LA chaleur étant bien diminuée, lorsque Diane donna son jugement, Adamas qui vouloit qu'Alcidon & Daphnide fussent témoins des divers exercices de ces bergers se leva, & leur dit qu'il étoit temps de se mettre en chemin pour arriver de jour au hameau de ces belles bergeres. Cependant Phylis & Sylvandre dispuoient entr'eux, pour sçavoir, à qui Diane avoit donné l'avantage; & prévoyant que leur dispute ne se termineroit pas facilement, il leur représenta qu'elle seroit bien propre à les amuser pendant le chemin. Et dès qu'ils eurent

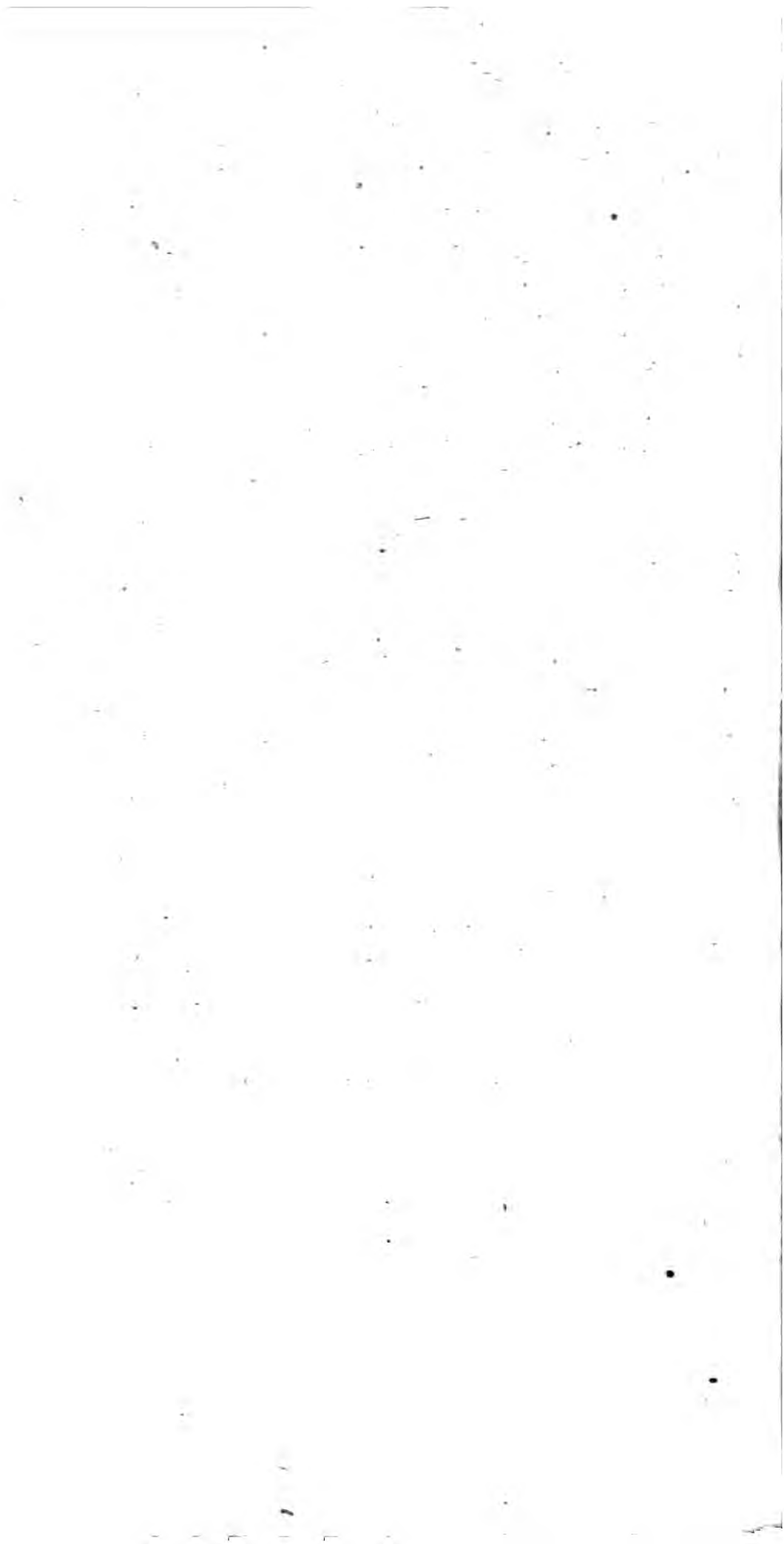
III. Partie.

P p

commencé à marcher , Phylis attaquant le
berger : „ Hé bien , lui dit-elle , que te sem-
„ ble du jugement de Diane ? Qu'est deve-
„ nue cette présomption qui te faisoit croire
„ que tu l'emporterois sur moi ? Bergere ,
„ répondit Silvandre , mon bonheur passe
„ mon esperance ; mais aussi je soutiendrai
„ qu'il n'y eut jamais de jugement plus équi-
„ table. Quoi , berger , ajouta Phylis en sou-
„ riant , vous pensez que Diane vous a don-
„ né quelque avantage ? Qui peut en dou-
„ ter , repartit Silvandre ? Il faudroit avoir
„ bien peu de sens pour ne pas entendre son
„ jugement. Pour moi , reprit la bergere ,
„ j'entends fort bien que j'ai remporté la
„ victoire ; & ce que j'admire ici , c'est que
„ les deux parties soient contentes , ce qui
„ n'est peut-être jamais arrivé. C'est en ce-
„ la même , dit Silvandre , qu'éclate l'esprit
„ de Diane. Cependant , dit Phylis , c'est moi
„ qui suis déclarée la plus aimable ; & c'est
„ moi qui ai obtenu le siege de Diane , pour
„ te faire entendre que tu me dois les mê-
„ mes honneurs que nous rendions à notre
„ maitresse. Que ce mystere est profond ,
„ s'écria le berger ! & qu'il vous faudroit
„ étudier encore long-temps avant que de
„ le comprendre ! Et s'il plaît à Diane de
„ nous écouter , vous verrez que c'est à moi
„ de la remercier de la victoire qu'elle m'a
„ si justement donnée. Silvandre , interrom-



Guelard Sculp.



„ pit Diane , j'ai parlé si clairement , que
„ tout ce que je pourrois ajouter seroit inu-
„ tile. Souvenez-vous seulement , puisque
„ vous n'avez plus de gageure , & que je ne
„ dois plus être votre juge , ni votre mai-
„ tresse , que je m'appelle Diane.

Ces derniers mots furent proferés d'un air si sérieux , que Silvandre comprit bien qu'elle le vouloit ainsi ; feignant néanmoins de les prendre autrement , il répondit : „ je
„ sçai que vous êtes cette belle Diane que
„ Phylis & moi nous avons servie quelque
„ temps ; mais je sçai aussi que vous m'avez
„ autrefois permis de vous regarder comme
„ ma maitresse. Me croyez-vous inconstant
„ comme Hylas ? „ Hylas qui ne haïssoit point Silvandre , parce qu'il lui sembloit un des bergers de toute la contrée le plus accompli : „ belle Diane , dit-il , si vous voulez que
„ je déclare votre intention par rapport au
„ différend que vous avez jugé , j'aurois bien-
„ tôt condamné Silvandre. Non , non , inter-
„ rompit Phylis , je ne veux point de juge
„ suspect ; Silvandre auroit raison de tenir
„ Hylas pour tel , mais s'il plaît au sage Ad-
„ mas , il en ordonnera.

Alors , Adamas prenant la parole ; „ il
„ n'est pas raisonnable , dit-il , que quel-
„ qu'un juge après Diane ; mais ne laissez
„ pas d'alleguer ce que vous croyez être à
„ votre avantage , nous lui dirons nos avis. „

452 *La III. Partie de l'Astré*

A l'instant Phylis s'adressant à Silvandre :
» Se peut-il, lui dit-elle, que tu sois si pré-
» occupé de l'amour de toi-même ? & Dia-
» ne pouvoit-elle s'expliquer plus claire-
» ment ? Je déclare, a-t'elle dit, que Phy-
» lis est plus aimable que Silvandre, & pour
» rendre son jugement plus clair, elle ajoute
» que je prendrai sa place ; pour te faire en-
» tendre, berger, que la distance de Silvan-
» dre à Phylis est la même que celle de Sil-
» vandre à Diane, & que tu me dois le mê-
» me respect & le même honneur. Si d'un
» autre côté elle a dit que tu sçavois te faire
» aimer, c'étoit pour insinuer que tu es plus
» artificieux que moi ; j'en conviens dans ce
» sens que ce qui de soi est aimable n'a pas
» besoin d'artifice pour se faire aimer. Si elle
» t'a donné un chapeau de fleurs & si elle
» m'a commandé de rendre le mien, n'a-
» t'elle pas voulu faire entendre que ce qu'il
» y a d'aimable en toi est passager comme les
» fleurs ? Considere encore quelle recom-
» pense nous avons reçue de nos services.
» A toi elle a ordonné que tu lui baiserois
» la main, ce qui est une faveur legere ;
» mais elle me cede à moi sa place, pour
» montrer qu'elle ne peut rien faire davan-
» tage. Vante desormais tes prétendus avan-
» tages : conserve bien le souvenir de la gran-
» de victoire que tu viens de remporter, &
» va au temple de la bonne déesse marquer

» le clou de cette année , afin de sçavoir à
» l'avenir l'époque de cette victoire.

Phylis ayant parlé de la sorte , Silvandre
voulut répondre , mais Hylas le prévint , &
dit : „ si c'est à moi de dire mon avis , je dé-
» clare que Phylis a gagné ? Vous donnez
» votre jugement avec un peu trop de préci-
» pitation , dit Adamas en fouriant ; vous
» condamnez le berger sans l'avoir entendu.
» Je l'avoue , repondit Hylas , mais il ne faut
» pas s'arrêter à si peu de chose ; car je sçai
» qu'il ne peut rien répondre qui merite la
» moindre attention. » Chacun se mit à rire
du discours d'Hylas ; & lorsqu'on eut fait
silence , Sylvandre reprit froidement en
ces termes.

REPONSE DE SILVANDRE.

» J'entreprends , ô ma belle & divine mai-
» tresse , de montrer l'équité de votre juge-
» ment , en déclarant ma victoire ; & je pro-
» teste qu'en cette occasion , je consulte plus
» vos interêts que les miens propres. Car
» que me fait la prétention de Phylis qui me
» dispute l'avantage que j'ai sur elle , si je
» n'en suis pas moins votre serviteur ? Mais
» si les subtilités de Phylis pouvoient faire
» croire que vous n'avez point jugé selon les
» loix de l'équité , ce seroit pour vous un ou-
» trage que Silvandre ne doit point souffrir.
» Votre silence me garantit que vous ap-
» prouvez ma démarche ; je répondrai donc
» en ces termes à Phylis.

454 *La III. Partie de l'Astrée.*

„ Vous voulez donc , bergere , être vain-
„ cue deux fois , & me forcer à obtenir deux
„ jugemens contre vous ? Si le sage Adamas
„ ne l'eût empêché , vous faisiez à Diane
„ l'outrage d'en appeller à un autre tribunal ;
„ mais il ne faut pas trouver étrange que qui
„ n'a jamais sçu aimer , ne comprenne point
„ les sec ets & les ordonnances d'amour.
„ Pour vous defabufer & tous ceux qui vous
„ ont entendue , confessez la verité que je
„ vais vous déclarer en peu de mots.

„ Le grand Thautates , qui d'un seul re-
„ gard perce les plus profonds abîmes a don-
„ né à l'homme ce privilege , que lui seul
„ peut connoître ses pensées, s'il ne les décou-
„ vre aux autres , & qu'il peut aussi les com-
„ muniquer à qui il lui plait. Et pour les com-
„ muniquer , il lui a laissé deux moyens , qui
„ sont la parole & les actions , & qui s'ai-
„ dent mutuellement. Lorsque nos actions
„ sont douteuses , nous les expliquons par
„ la parole, & lorsque nos paroles sont obscu-
„ res , nous les rendons claires par nos ac-
„ tions. Le grand Thautates l'a ordonné ain-
„ si , afin que ces ames artificieuses qui se plai-
„ sent à en imposer , ne pussent , lorsqu'on
„ reconnoîtroit leur malice , s'en prendre
„ à l'impuissance où elles auroient été de se
„ faire mieux entendre.

„ Or Diane voulant nous apprendre ce
„ qu'elle jugeoit de notre differend, a employé

Livre dixième.

» ces deux moyens. D'abord elle a parlé clai-
» rement, & ce qu'elle avoit dit, elle l'a enco-
» re éclairci par ses actions. Et pour en con-
» venir, il faut remonter à l'origine du diffé-
» rend qui a occasionné notre gageure. La
» nymphe Leonide a fidelement rapporté
» la verité, lorsqu'elle a dit que les trois
» lunes étant écoulées, Diane devoit ju-
» ger qui de Phylis ou de moi sçavoit mieux
» se faire aimer. Car ce qui fonda notre
» gageure, fut que Phylis me reprocha
» que si je ne m'attachois à aucune bergerè,
» c'est que je ne reconnoissois rien en moi
» qui pût me faire aimer. Et sur ce que je
» soutins que c'étoit uniquement faute de
» volonté, nous fûmes condamnés tous deux
» à servir trois lunes entieres cette belle Dia-
» ne; après quoi elle jugeroit qui de nous
» deux sçavoit mieux se faire aimer. Qui ne
» voit maintenant que j'ai obtenu ce que je
» demandois, puisque Diane a prononcé ces
» mêmes mots: nous disons & declarons
» que Silvandre sçait mieux se faire aimer que
» Phylis. Peut-on imaginer des termes plus
» clairs, & plus intelligibles? Cependant à
» ces termes si clairs elle a ajouté deux ac-
» tions décisives. Elle met la couronne sur
» ma tête, & m'ordonne de lui baiser la
» main. Or Phylis à qui donne-t'on la cou-
» ronne, si ce n'est au vainqueur? Et à qui
» les bergeres permettent-elles de baiser leur

456 *La III. Partie de l'Astrée.*

„ main, si ce n'est aux bergers qu'elles ai-
„ ment ou qu'elles jugent dignes d'être ai-
„ més ?

„ Quant au chapeau de fleurs que j'ai
„ reçu, & qui signifie, selon vous, que ce
„ qu'il y a d'aimable en moi passe comme ces
„ fleurs, considerez ce que Diane a ajouté :
„ nous ordonnons qu'il le renouvellera, afin
„ que cette marque lui demeure éternelle
„ parmi les bergers. Mais je vous excuse, Phy-
„ lis, c'est encore ici un de ces mysteres d'a-
„ mour que vous n'entendez point, & que
„ je veux vous expliquer, afin que vous sça-
„ chiez pourquoi Diane vous a ordonné de
„ rendre le chapeau de fleurs à celui qui vous
„ l'avoit donné ; & à moi de porter toujours
„ le mien.

„ Amour que nos sages druides croyent
„ le grand Thautates, c'est-à-dire le premier
„ des dieux qui débrouilla le chaos, & separa
„ les elemens voulut aussi les éclairer, & leur
„ donner par la lumiere la vie & la perfec-
„ tion. Et parce que l'homme est créé pour
„ connoître, pour aimer & servir ce grand
„ Thautates, & que nous avons besoin pour
„ nous élever jusqu'à lui de quelque corps
„ parfait qui nous le represente en quelque
„ maniere, il donna à ce que nous nom-
„ mons soleil toutes les perfections dont un
„ corps est susceptible. Ce soleil donna d'a-
„ bord la vie & le mouvement à toute la
nature

» nature , & quelques nations frappées des
» effets admirables qu'elles lui voyoient pro-
» duire , le prirent pour l'être souverain ,
» quoiqu'il n'en soit qu'une image parfaite ,
» & lui rendirent le culte suprême. Or Phy-
» lis , pour comprendre ce que c'est que l'a-
» mour , lorsque vous voyez le soleil donner
» la vie à tout ce qui est dans l'univers , di-
» tes en vous même que l'amour produit les
» mêmes effets à l'égard des ames. Il est la lu-
» miere qui les éclaire , comme le soleil est
» celle qui éclaire les corps. Le soleil fait &
» change les saisons ; Amour les fait aussi ; le
» printemps , en nous faisant concevoir des
» esperances , l'été en donnant les fruits de
» ces mêmes esperances ; l'automne , en nous
» accordant la jouissance des biens que nous
» esperions ; & l'hiver , en nous apprenant à
» les conserver long temps. Mais je laisse tous
» les autres rapports qui sont entre le soleil
» & l'amour. Maintenant ces fleurs que vous
» me priez , ce sont les esperances qu'Amour
» nous donne en son printemps. Ainsi Dia-
» ne en me donnant ce chapeau de fleurs ,
» veut me donner l'esperance que je n'osois
» concevoir. O Amour , quelle plus grande
» faveur pourrois-je recevoir de ma belle
» maitresse ! O Phylis , que ces fleurs me sont
» précieuses ! Les voilà donc le printemps
» de mes esperances ; mais l'été a suivi de près
» ce printemps. Le baiser qui m'a été accordé

458 *La III. Partie de l'Astrée.*

„ n'est-il pas le fruit de ces espérances ? Et ce
„ beau soleil qui m'éclaire ne me donne-t'il
„ pas encore l'automne & l'hiver ? Il veut
„ que je porte à jamais cette couronne , voi-
„ là la jouissance de l'automne ; & que je re-
„ nouvelle les fleurs dont elle est composée ;
„ voilà les moyens de conserver long temps
„ mon bonheur. Meprisez maintenant ces
„ fleurs & ce baiser ; & considerez si en vous
„ faisant rendre au sage Adamas qui est le ju-
„ ge de ces contrées , la couronne que vous
„ en aviez reçue , Diane n'a pas voulu insi-
„ nuer que vous ne deviez rien espérer.

„ Il ne me reste plus qu'à expliquer pour-
„ quoi ma belle maitresse a dit que Phylis
„ étoit plus aimable que Silvandre , & l'a
„ fait asseoir dans son propre siege. Rien de
„ plus équitable , comme vous l'allez voir ;
„ & pour s'en convaincre , il ne faut que
„ considérer le personnage que nous faisons
„ tous trois. Diane reçoit nos services ; &
„ vous & moi nous la servons. Le propre
„ d'un berger est de servir une aimable ber-
„ gere ; je fais donc à l'égard de Diane ce que
„ je dois faire comme berger ; & Diane en
„ recevant mes vœux fait ce qu'elle doit fai-
„ re comme bergere ; mais vous en recher-
„ chant Diane , vous faites ce qui ne vous
„ convient point. Il n'est donc pas surpre-
„ nant que Silvandre s'en fasse mieux aimer
„ que vous, quoique vous soyez plus aimable.

» Et ce qui prouve que notre juge l'a enten-
» du ainsi, c'est qu'elle vous a mise en sa pla-
» ce, pour vous faire entendre que vous ne
» deviez point faire le personnage de celui qui
» recherche, mais le sien qui étoit d'être aimée
» & servie. Avouez donc maintenant Phylis
» que j'ai obtenu la victoire, & j'avoueraï
» que vous êtes plus aimable que moi. Con-
» venons encore, & publions tous deux qu'il
» n'y eut jamais de juge plus équitable & plus
» éclairé, ni de bergere plus accomplie que
» Diane.

Ainsi finit Silvandre, laissant tous ceux
qui l'entendirent également satisfaits, & de
ses raisons, & de sa modestie. Phylis même
fut réduite au silence, & Diane ne pronon-
ça pas un second jugement. Hylas fut le seul
qui tenant Stelle sous les bras, se mocquoit
de tout ce qu'ils avoient dit : » Eh bien Sil-
» vandre, lui dit-il, que veux-tu que nous
» apprenions de ton discours ennuyeux ?
» vous apprendrez, répondit froidement
» Silvandre, que le jugement de Diane a eu
» le même sort qu'ont éprouvé la plûpart des
» oracles : ceux qui les recevoient, les expli-
» quant d'ordinaire selon leurs désirs, & leurs
» passions. Vous apprendrez sur tout, Stelle
» & toi, que le soleil étant le symbole de l'a-
» mour, nous ne devons avoir qu'une seule
» passion. Et toi, berger, dit incontinent
» Hylas, tu te souviendras qu'il n'y a pas

460 *La III. Partie de l'Astrée.*

» long temps que tu es en vie, puisque selon
» toi, c'est l'amour qui la donne à toutes les
» ames, & qu'il y a quelques lunes que tu
» n'avois point encore aimé ; mais s'il est
» ainsi, continua l'inconstant, explique nous
» comment étant mort, tu faisois pour con-
» duire tes troupeaux, pour chanter, pour
» lutter ; afin que je puisse t'imiter quand
» j'aurai payé le dernier tribut ? Les morts
» que j'ai vus jusqu'ici m'effrayoient ; mais
» il n'y eut jamais un plus gentil mort que
» toi ; & si je croyois qu'étant mort il me fût
» permis de faire tout ce que tu faisois avant
» que d'être amoureux, je craindrois moins
» la mort que je n'ai fait jusqu'ici.

Silvandre répondit en souriant ; » Il faut
» malgré soi rire des discours d'Hylas ; mais
» encore faut-il lui répondre : il est vrai que
» l'amour est la vie de notre ame ; mais Hy-
» las, il y en a de deux sortes ; l'une qui ani-
» me le corps & qui le fait agir ; l'autre qui
» éclaire l'entendement, & qui occupe la vo-
» lonté. La premiere sorte de vie est commu-
» ne à l'homme & aux animaux ; l'autre est
» particuliere à l'ame. Tu conçois mainte-
» nant que si j'ai dit que l'amour est la vie de
» l'ame, je n'ai pas dit pour cela que le corps
» fut mort. Ainsi ne me demande point com-
» ment j'ai fait pour conduire mes trou-
» peaux, pour chanter, pour lutter : ces ac-
» tions ont pour principe une vie dont
» l'amour ne se mêle point.

Hylas & Silvandre eussent disputé plus long temps, s'ils n'étoient arrivés alors au lieu où se faisoient les exercices des jeunes bergers, qui déjà s'y étoient assemblés de toutes parts. Dès qu'ils apperçurent le grand druide, & toute sa suite, ils vinrent au devant de lui avec des couronnes sur la tête, & montrant par leurs chants & par leurs sauts la joye qu'ils avoient de le voir parmi eux. Après les premiers complimens, on proposa des prix pour la course, pour la lutte, pour le saut, & pour la barre. Silvandre eut le prix de la course, Lycidas celui de la lutte; Hylas celui du saut, Hermante ce berger qui étoit venu avec Daphnide, eut celui de la barre. Les bergers de Forest applaudirent aux deux premiers; mais ils virent à regret les deux autres leur enlever les prix.

Le prix d'Hylas étoit une couronne de plumes artistement faite; & comme il vint prier Stelle de la lui mettre sur la tête, Silvandre lui dit: » Voilà un digne loyer de ta » fidélité? Que veux-tu dire, répondit Hy- » las, après avoir reçu de Stelle la faveur qu'il » lui avoit demandée? J'entens, reprit Sil- » vandre, que ceux qui ont osé te disputer » le prix du saut étoient bien téméraires, » mais que ceux qui t'ont donné cette cou- » ronne ont montré leur jugement. Que » pouvoit-on donner qui convint mieux à

462. *La III. Partie de l'Astrée.*

„ l'inconstant Hylas , qu'un chapeau de plu-
„ mes ? Je n'en rougis point , dit froidement
„ Hylas ; mais à toi qui es grossier & pesant ,
„ on fait bien de donner de ces fleurs que
„ produit la terre ; à toi , dis-je , qui ne laif-
„ ses pas d'envier ce que tu me reproches ,
„ puisque tu as disputé aux autres bergers la
„ gloire de la legereté. Si j'ai couru , dit Sil-
„ vandre , ce n'étoit pas pour montrer ma
„ legereté , mais pour être le premier auprès
„ de ma belle maitresse. » Diane entendant ce
„ discours , „ berger , dit elle , en s'adressant à
„ Silvandre , ces noms de maitresse & de bel-
„ le étoient supportables , lorsque votre ga-
„ geure duroit encore ; maintenant je vous
„ supplie de n'en plus user , si vous ne vou-
„ lez me déplaire. Vous déplaire moi , ré-
„ pondit Silvandre... j'aimerois mieux mou-
„ rir ; mais du moins accordez moi le reste
„ du jour , pour me desaccoutumer de ces
„ mots qui vous sont desagréables : daignez
„ cependant accepter cette couronne que je
„ dois à la faveur que vous m'avez faite , &
„ je marquerai ce beau jour comme le plus
„ heureux de ma vie.

Diane qui commençoit d'aimer Silvan-
dre , lui eût accordé ce qu'il demandoit , si
elle n'avoit craint de faire connoître ses vrais
sentimens pour lui. Frappée de cette idée , el-
le refusa le berger d'un air couroucé ; & mê-
me elle se retiroit , sans Astrée & Alexis qui la

retinrent, & l'obligerent comme par force, du moins en apparence, à lui accorder une grace si légitime. » Je ne m'y oppose point, » dit Leonide, pourvu que le chapeau de fleurs que Diane a sur la tête soit donné à Pâris; autrement il seroit trop mortifié de voir sa maitresse porter la guirlande de Silvanandre. Je ne merite pas, dit la bergere, le titre que vous me donnez; cependant puisque la belle Alexis & la discrete Astrée me condamnent à ce que vous avez entendu, j'obéis à la nymphe Leonide. » A ces mots ôtant le chapeau de fleurs qu'elle avoit sur la tête, elle reçut celui que Silvanandre lui presentoit un genou à terre, & remit le sien sur la tête de Pâris. Cette faveur causa depuis une vive dispute entre Pâris & le berger; mais alors ils n'en dirent pas davantage, le soleil ayant presque fini son cours.

Ils se mirent donc en chemin pour se retirer dans leurs hameaux. Astrée & Alexis marchaient ensemble; Alcidon donnoit le bras à Daphnide; Phylis étoit auprès de Lycidas; Pâris entretenoit Leonide; & Silvanandre s'approchant de Diane: » Ma belle maitresse, lui dit-il, permettez que je vous aide à marcher. J'y consens, répondit-elle; mais je voudrois que vous vous accoutumassiez de bonne heure à me nommer par mon nom. Belle bergere, ajouta-t'il, vous n'en avez point qui vous soit plus acquis

464 *La III. Partie de l'Astrée.*

» que celui que je vous donne. » Diane qui ne vouloit point éloigner Silvandre , & qui ne voyoit point de raison de l'aimer , parce qu'il étoit inconnu , ignoroit ce qu'elle devoit faire ; cependant elle crut n'avoir point de meilleur parti à prendre que de feindre.

» Sivandre , lui dit - elle , je trouve bon » que vous acheviez le reste du jour , comme » vous avez commencé , puisqu'Alexis » & Astrée le veulent ainsi. Si je croyois , » reprit-il incontinent , que ce jour fini , il » me fallut cesser de vous aimer , j'aimerois » mieux cesser de vivre. Ne vous dis-je pas , » repliqua Diane , qu'il vous est permis de » continuer le reste du jour ; mais le soleil va » se coucher , & le jour finit lorsque le soleil » disparoit. Le jour dure , tant qu'il y a de la » clarté , repartit Silvandre. Je l'avoue , re- » pliqua Diane ; mais il n'y aura plus de clar- » té une heure après que le soleil sera couché ; » alors il faudra cesser la feinte que votre ga- » geure vous a permise. Quand il vous plaira » ma belle maitresse , dit Silvandre , ce diffé- » rend sera jugé par ceux qui m'ont laissé » tout le jour ; cependant soyez persuadée » qu'il n'y a ni temps ni défense qui puisse » vous effacer de mon cœur. ,, Diane , après avoir demeuré quelque temps sans répondre , lui dit enfin : » Silvandre , si vous par- » lez sérieusement , vous me faites un sensi- » ble outrage ; mais si ce n'est qu'une suite

» de votre gageure , je continuerai à vous
» éconter.

Silvandre connut que Diane parloit avec plus de fermeté qu'il ne l'auroit pensé ; il ne songea qu'à gagner du temps , esperant de fléchir enfin la bergere par sa longue perseverance : c'est pourquoi tournant les yeux vers elle : „ Ma belle maitresse , dit-il , le jour que
» vous m'avez accordé n'est pas fini ; permet-
» tez-moi d'user encore du privilege que
» vous m'avez donné. A la bonne heure dit
» la bergere ; ainsi j'écoute vos discours :
» mais le soleil ne tardera pas à nous quitter.
» Nous ne nous entendons pas , répondit le
» berger : le jour que vous m'avez accordé
» doit durer autant que ma vie. Que votre
» vie , reprit incontinent Diane ? je serois
» bien fâchée qu'elle fût si courte. Vous plaît-
» il , ma belle maitresse , continua Silvandre ,
» que nous choissions quelqu'un pour ju-
» ger ce differend ? Voulez-vous , dit Diane ,
» que nous prenions Astrée & Phylis ? J'y
» consens , répondit Silvandre , quoique
» Phylis soit mon ennemie. Vous vous trom-
» pez , repartit Diane en souriant ; il n'y a
» pas une bergere qui tienne mieux votre
» parti ; mais je ne veux pas que notre dis-
» pute soit publique. Nous la commence-
» rons , lorsque chacun se sera retiré : nous
» allons souper dans la maison d'Astrée , où
» Phocion traite Adamas , Daphnide , &

466 *La III. Partie de l'Astrée.*

» nous toutes ; nous leur parlerons en parti-
» culier.

O que ces mots furent consolans pour Silvandre ! Ils lui firent comprendre qu'il n'étoit pas en trop mauvais termes avec la bergere. En effet elle s'étoit engagée peu à peu , & de sorte qu'elle ne put jamais se défaire de cette inclination.

Cependant Astrée & Alexis s'entretenoient en chemin ; & comme on passe d'un discours à un autre , leur conversation étant tombée sur le jugement de Diane : „ Que „ pensez-vous , dit Alexis , de l'amour de „ Silvandre ? Je croi , répondit la bergere , „ qu'il est extrême , & que si Diane ne se conduit avec beaucoup de prudence , elle en „ ressentira quelque déplaisir. Et moi , reprit „ Alexis , sans vouloir offenser une bergere „ si vertueuse , & si digne de votre amitié , je „ croi qu'elle ne veut point de mal à Silvan- „ dre. Madame , dit Astrée , je l'ai déjà pensé „ comme vous ; & à dire la verité , je n'ai gue- „ re vû qu'un berger qui eût autant de méri- „ te. „ A ce mot elle s'arrêta , comme si elle eût attendu qu'Alexis lui demandât le nom de cet autre berger. Mais Alexis , pour ne point renouveler sa douleur , se retint sur le point de le demander. Après qu'elles eurent gardé quelque temps le silence , Astrée reprit en ces termes , en poussant un profond soupir : „ Il est certain que Diane aime Silvandre ;

» & je puis bien dire que Phylis & moi nous
» en sommes cause ; nous l'avons pour ainsi
» dire contrainte à souffrir les soins du ber-
» ger : & maintenant s'il en est épris , je suis
» assurée qu'il est aimé à son tour. Mais voi-
» ci , si je ne me trompe , ce qui en arrivera.
» Silvandre est un berger inconnu , qui ne
» sçait pas lui même où il est né , & à qui il
» doit la vie. Or Diane qui est naturellement
» fiere ne consentira jamais à être servie par
» Silvandre , quelque mérite qu'elle lui re-
» connoisse. Et quand elle y consentiroit ,
» ses proches qui sont des plus considerables
» de toutes les rives du malheureux Lignon ,
» ne manqueroient pas de s'y opposer. Ce-
» pendant je voi Silvandre si amoureux , que
» ni rigueur , ni obstacles ne pourront le fai-
» re changer. Ainsi lorsque Diane lui défen-
» dra de la traiter comme il faisoit durant la
» gageure , il se contraindra d'abord , mais sa
» passion n'en éclatera que mieux dans la sui-
» te. J'ai déjà prédit à Diane qu'elle en auroit
» quelque jour du déplaisir , & je prévois
» qu'elle en aura en effet , en suivant le parti
» qu'elle veut prendre.

» Quel est ce parti , reprit Alexis ? *LA*
» *bonne opinion* que son merite lui a fait conce-
» voir d'elle même , l'empêche d'agréeer les
» soins du berger , & la détermine à recourir
» aux severes défenses dont nous avons ac-
» coutumé d'user , lorsque ces soins nous dé-

468 *La III. Partie de l'Astrée.*

» plaissent. Je penserois autrement, dit Ale-
» xis ; ou si elle prend ce parti , elle s'en re-
» pentira. Silvandre n'écouterà point ses dé-
» fenses, & ils deviendront , comme vous l'a-
» vez dit , la fable de toute la contrée. Il vau-
» droit mieux qu'elle continuât à le souffrir
» sous le voile de la feinte , où qu'elle reçût
» ses vœux en secret ; car je l'avoue belle ber-
» gere , les vertus de Diane , & le mérite de
» Silvandre me font désirer leur satisfaction ,
» même au préjudice de Pâris qui aime la ber-
» gere. Pâris en fera d'abord mortifié , mais
» comme il est moins amoureux que Silvan-
» dre , il prendra plus aisément son parti ;
» d'ailleurs en lui proposant un mariage
» mieux assorti à sa condition , nous pour-
» rons le distraire de cette passion.

Ils arriverent enfin au hameau de Phocion. Phocion les reçut si bien , & les traita si délicatement qu'Alcidon & Daphnide avouerent que ce festin effaçoit ceux des plus grandes villes. Il est vrai qu'Astrée n'eut pas toute la satisfaction qu'elle désiroit , parce que Calydon avoit été placé vis-à-vis d'elle , & qu'il ne cessa de la regarder. Alexis de son côté en faisoit autant ; elle ne pouvoit se rassasier de voir Astrée , & la bergere ne pouvoit se rassasier de voir Celadon sous l'habit d'une fille. Mais Alexis fut plus heureuse que Calydon ; elle avoit à côté d'elle Astrée ; elles pouvoient s'entretenir sans être entendues.

Alexis rencontrant toujours les yeux de Calydon sur la bergere : „ N'est-il pas vrai , lui „ dit-elle , qu'une autre place vous feroit „ plus de plaisir ? Rien ne peut m'en faire da- „ vantage que d'être auprès de vous , répon- „ dit-elle ; mais je voudrois bien que ces „ yeux importuns se détournassent ailleurs. „ C'est votre beauté , repartit Alexis , qui „ vous attire ce que vous souffrez ; je ne suis „ pas surprise que les bergers vous aiment , „ puisque je suis tellement éprise de vous , „ que je pense que c'est amour. „ A ce mot Alexis changea de visage , soit qu'elle parlât avec feu , ou qu'elle craignit de s'être expliquée trop clairement. „ Madame , répondit „ Astrée avec un œil riant , plût à dieu que „ j'eusse cette beauté dont vous parlez , „ & qu'elle pût aussi bien m'acquérir l'hon- „ neur de vos bonnes graces , que votre beau- „ té m'attache à vous ; toute bergere que je „ suis , je ne changerois pas d'état avec une „ impératrice. „ Alexis craignant qu'on ne remarquât qu'elles parloient avec trop d'affection , prenant la main d'Astrée la lui serra un peu , & lui dit : „ L'assurance que „ vous me donnez de votre amitié me flatte „ au dernier point ; mais pour des raisons „ que je ne puis vous dire ici , laissons là ce „ discours. Ce soir lorsque nous ferons seu- „ les , ou demain en nous promenant dans „ les bois , nous pourrons le reprendre,

470 *La III. Partie de l'Astrée.*

Cependant le repas étant fini, & les tables levées, les bergers & les bergeres des hameaux voisins arriverent. Aussi tôt ils formerent des danses; & Daphnide ayant prié Adamas de trouver bon qu'elles sortissent pour voir & pour entendre ces nouveaux bergers, le druide la prit par la main, & sortit aussi tôt, laissant Leonide pour conduire Alcidon. Ils furent suivis de tous les autres, & se rendirent dans une grande place qui sembloit faite pour de semblables réjouissances.

Il y avoit déjà du temps que le soleil avoit quitté l'horison; mais la lune suppléoit à sa lumière, & rendoit ce lieu si agreable, que Daphnide ne pouvoit assés le louer. Lorsqu'ils se furent assis, les bergers recommencerent leurs danses, & les bergeres chanterent, & danserent de si bonne grace, qu'Alcidon & Daphnide s'écrioient qu'ils n'avoient jamais rien vû de si agreable que ces bergers & ces bergeres du Lignon. En même temps il arriva des hameaux voisins, & même des rives de la petite riviere d'Or, une troupe de bergers déguisés en égyptiennes, qui vinrent danser à la maniere de cette nation. C'est Alcippe pere de Celadon, qui au retour de ses longs voyages les avoit instruits. Ils chanterent en dansant cette chanson:

S'en trouvera-t'il point quelqu'une
Parmi vous qui veuille sçavoir
Quelle doit être sa fortune ?
Nous la lui ferons bien tôt voir.
Mais nous voudrions avec vous
Pouvoir la rencontrer pour nous.



Si vous voulez vous rendre heureuses,
Venez : l'avenir nous sçavons,
Venez à nous, ô curieuses ;
Et vous verrez que nous pouvons
Autant votre bonheur deviner
Que vous le nôtre nous donner.



Nous ne sommes pas infideles,
Quoique d'Egypte nous foyons.
Nous adorons toutes les belles,
Et les adorant nous croyons
Qu'en elles nous trouverions bien
Le vrai comble de notre bien,



Fugitives de nôtre patrie
Que nous reverrons quelque jour,
Le larcin est notre industrie.
Mais qui ne sçait que de l'amour
[Puisqu'ainsi veulent les destins,]
Les dons ne sont que des larcins.

472 *La III. Partie de l'Astrée.*

Après que les égyptiennes eurent fini leur danse, elles se mêlerent dans la troupe des bergers, disant la bonne aventure à ceux qui presentoient leurs mains; & cependant elles déroboient ceux qui n'étoient pas sur leurs gardes. Ces differens jeux durerent jusque vers le milieu de la nuit. Alors Adamas avertit les bergers qu'il étoit temps de se retirer, & chacun regagna son hameau. Phocion emmena Adamas, Pâris, Alexis & Leonide, bien fâché de ne pouvoir aussi loger Daphnide & Alcidon avec leur compagnie. Mais Adamas avoit déjà réglé que Lycidas les logeroit chez Celadon, où ils étoient attendus par Diamis que son grand âge avoit empêché de veiller. Il se reposoit sur Lycidas qui fit les honneurs à sa place, quoiqu'il fût bien mortifié de ne pouvoir accompagner Phylis dans sa cabane. Mais Phylis lui dit qu'elle s'en alloit avec Astrée, qu'elle la verroit coucher, & qu'ensuite il pourroit venir la conduire.

Astrée, Diane, Phylis & Silvandre menerent Adamas dans la maison d'Astrée. Phocion qui étoit demeuré pour le recevoit avoit destiné sa chambre pour Adamas & pour Pâris, parce qu'elle étoit la plus commode; & celle d'Astrée pour Alexis & pour Leonide. Lors qu'Adamas en fut informé, il songea à changer cette dernière destination; il craignoit qu'Alexis, par un de ces
miracles

miracles qui ne content rien à l'amour, ne redevint Celadon, & que Leonide qu'il connoissoit avoir du goût pour Alexis ne fit faire à celle-ci le personnage du berger qu'elle aimoit. Il tire donc Leonide à part, & lui ordonne d'amener secrettement Alexis dans sa chambre, lorsque les bergeres se seroient retirées. » Il me semble, répondit Leonide, » qu'il vaudroit mieux qu'Astrée & moi nous » couchassions dans le même lit, & Alexis » dans l'autre. Mais, dit Adamas, Astrée qui » aime Alexis plus que vous, aimera mieux » coucher avec elle. Si elle le veut, repartit » la nymphe, vous lui direz que les filles druides ne couchent jamais en compagnie.

Adamas approuva cet expedient; & lorsque Pâris fut couché; il vint dans la chambre où étoient Alexis, Astrée & Leonide; mais il trouva avec elles Diane, & Silvan-dre qui recommençoit en ce moment sa dispute avec la bergere. », Je viens sçavoir comment vous êtes logées, leur dit-il; mais il me semble que vous incommodez bien la belle Astrée; car vous occupez sa chambre. Il est vrai, répondit Astrée; mais je l'ai quittée avec joye pour des personnes que j'honore aussi véritablement. Ma fille, reprit Adamas, je ne veux point que vous en sortiez, Leonide & vous, vous coucherez ensemble; & Diane coucheroit avec Alexis, s'il ne lui étoit défendu de coucher

474 *La III. Partie de l'Astrée.*

» en compagnie. Mon pere, dit Leonide, qui
» vouloit ôter au sage Adamas tout soup-
» çon, nous coucherons bien toutes trois
» ensemble. » Astrée, par respect pour la
nymphé, fit quelque difficulté; mais le
druide ayant fait de nouvelles instances:
» Que voulez-vous, ma sœur, dit Diane en
» se tournant vers Astrée? Tout indignes
» que nous sommes de cet honneur, il vaut
» mieux obéir en l'acceptant, que de man-
» quer à la soumission que nous devons au
» sage Adamas.

Cependant Alexis gardoit un profond si-
lence; elle étoit dans un étonnement extrê-
me, en pensant qu'elle coucheroit dans la
chambre d'Astrée, & qu'Astrée y couche-
roit aussi; il lui sembloit que cette faute ne
lui seroit jamais pardonnée, si par malheur
elle étoit reconnue. Adamas remarquant
son embarras, s'approche d'elle, & lui dit:
» Je vous croi un peu fatiguée; & je suis d'a-
» vis que vous vous leviez plus tard qu'à
» l'ordinaire; aussi bien Phocion m'a prié de
» retenir ici quelques jours Alcidon & Daph-
» nide. » Puis baissant la voix: » Que signifie
» cette tristesse? N'allez pas gâter ce que
» nous avons si bien commencé. » En même
temps, sans attendre sa réponse, il se retira.
Astrée remarqua quelque alteration dans le
visage d'Alexis; elle en parut inquiete; mais
Leonide qui en connoissoit la cause, pre-

nant la parole pour Alexis. „ Ce mal , dit-
„ elle , passera bien tôt ; j'ai vû plus d'une
„ fois Alexis ainsi abbatue ; un moment
„ après il n'y paroïssoit pas. Mais il me sem-
„ ble , ajouta-t'elle en regardant Silvandre ,
„ que ce berger devoit se retirer , car le
„ jour ne tardera pas à venir. Madame , ré-
„ pondit ce berger, je suis prêt à partir, pour-
„ vû qu'il me soit permis d'emmener avec
„ moi ce que j'ai conduit ici. „ Diane sça-
chant qu'il parloit d'elle : „ Berger , répon-
„ dit-elle , je reste ici ; mais voici Phylis que
„ vous pourrez enmener à ma place , à con-
„ dition que demain vous m'en rendrez bon
„ compte. „ Phylis & Silvandre vouloient
répondre , lorsque Lycidas arriva. Aussi tôt
la bergere quitta Silvandre , & après avoir
donné le bon soir aux nymphes , & embrassé
Astrée & Diane , elle se retira dans sa caba-
ne , accompagnée de Lycidas & de Silvandre ,
qui selon leur coutume se firent la guerre ,
tant qu'ils furent en chemin.

Astrée d'un autre côté s'empressoit au-
près d'Alexis ; celle-ci ne pouvoit détacher
une épingle , que la bergere n'y portât aussi
tôt la main ; & la druide lui laissa faire , tant
qu'elle put , cet amoureux office. Mais lors-
qu'il fut question d'ôter sa robe , elle fit à
Leonide un signe qu'elle entendit bien ; & la
nymphe s'approchant : „ Belle bergere , lui
„ dit-elle , songeons à nous deshabiller , afin

„ de nous coucher en même temps qu'Alexis : elle s'endort aisément & s'éveille de même ; si nous faisons le moindre bruit , il ne seroit plus question de sommeil pour elle. „ Astrée se retira , & la druide put se deshabiller sans être vue , car elle craignoit d'être découverte. Elle n'avoit rien à craindre du côté de la coëffure , parce que ses cheveux étoient devenus fort longs durant le séjour qu'elle avoit fait dans sa caverne ; mais pour la gorge , il étoit difficile d'y remédier.

Lorsqu'Alexis eut bien ajusté sa chemise , elle appella Leonide , & lui dit : „ Ma sœur , je vous serois fort obligée , si vous veniez vous deshabiller ici , pour m'empêcher de dormir avant que vous soyiez au lit. „ Leonide qui comprit son intention : „ Je le veux dit-elle , mais il faut que ces belles filles me tiennent compagnie. „ Alors elles s'approchèrent toutes trois d'Alexis. Leonide s'assit près d'elle , Astrée sur le lit , & Diane alloit portant sur la table les habits de Leonide. Pour Alexis elle aidait Astrée , lui ôtant tantôt un nœud , & tantôt une épingle ; & si quelquefois sa main passoit près de la bouche d'Astrée , Astrée la baisoit ; Alexis de son côté baisoit incontinent le lieu que la bouche d'Astrée avoit touché. Peu s'en fallut que la nuit entière se se passât de la sorte ; si elles n'avoient entendu les oiseaux , qui par

Leurs chants annonçoient le retour de l'aurore , elles ne se seroient pas si tôt séparées ; Alexis ne pouvoit laisser aller Astrée. La bergere presqu'entièrement deshabillée laissoit quelque fois tomber nonchalamment sa chemise jusques sur le coude , lorsqu'elle haussait la main pour se décoiffer. Alors elle montrait un bras plus blanc que l'albâtre , que la curieuse druide ne cessoit de regarder ; mais lorsqu'elle laissoit voir en partie sa gorge , ô belle Alexis , que Leonide vous eût déplu , si elle vous avoit empêché de la contempler ! Jamais dans les vergers d'amour ne se vit de pommes plus belles ; & jamais le dieu qui fait aimer ne fit dans un cœur de plus profondes blessures ! Combien de fois Alexis fut-elle tentée de reprendre le personnage de Celadon , & combien de fois condamna-t'elle cette idée temeraire !

Leonide crut enfin devoir les séparer , & pour la dernière fois donnant le bon soir à sa sœur , elle alla se coucher avec Astrée & Diane. Alexis ne put fermer les yeux un instant. Il étoit déjà grand jour , lorsque sur le point de s'endormir , elle jeta par hazard les yeux sur le lit où étoit Astrée. Comme il faisoit chaud , ces belles filles avoient laissé leurs rideaux ouverts. Leonide étoit couchée au milieu ; Astrée avoit alors un bras étendu négligemment hors du lit ; l'autre bras étoit relevé sur sa tête , qui à moitié panchée le

478 *La III. Partie de l'Astrée.*

long du chevet, laissoit à nud le côté droit de son sein, sur lequel quelques rayons du soleil sembloient comme amoureux se jouer en le baisant. O amour, quels sont tes caprices ! Comment as-tu traité ce berger dans la grotte où tu le renfermas, lorsque banni de la présence d'Astrée, il la regretoit sans cesse ! Et maintenant que ne lui fais-tu pas souffrir en l'éblouissant, pour ainsi dire, de trop de clarté, & en lui montrant trop ce qu'autrefois il se plaignoit de voir trop peu !

Si la bergere Astrée ne s'étoit par hazard tournée d'un autre côté, Alexis n'auroit cessé de contempler les objets qui lui étoient offerts ; mais ne les voyant plus, elle sort doucement du lit, s'approche de celui d'Astrée, & la voit tournée du côté de Leonide, le bras droit étendu sur la nymphe, & la joue appuyée sur son épaule. » O dieux, disoit-elle en soi-même, trop heureuse Leonide !
» peux-tu fermer les yeux, & ne pas contempler tant de beautés ! Pourquoi faut-il que cette nymphe insensible ait un bonheur dont elle ne sçait pas jouir, & que j'en sois injustement privé ! » Alors, se retirant un pas ou deux, mais sans abandonner cet agréable objet., Sera-t'il vrai, Astrée, ajouta-t'elle un peu plus haut, que jamais vous ne me rappellerez auprès de vous, & qu'étant toujours en présence, je vive comme si j'étois éloigné ? Mais de qui me plain-

„ dre , puis que je suis plus près de ma félicité
„ que jamais ? Berger que ne t'armes-tu de
„ courage , que ne demandes-tu pardon à ta
„ déesse , en lui rendant Celadon ? Voici , lui
„ diras-tu , ce berger qui vous a tant aimée ,
„ qui vous adore toujours , & qui n'eut ja-
„ mais intention de vous déplaire.

A ce mot, Alexis s'avança transporté hors
d'elle même ; mais tout à coup ; » Ah , Ce-
„ ladon , continua-t'elle , veux-tu désobeir
„ à ta bergere , & violer les loix du parfait
„ amour ! Veux-tu effacer en un jour le me-
„ rite de tant d'années ? Non , non , mourons
„ plus tôt , & portons avec nous dans le
„ tombeau une affection sans reproche. „
Elle sortit en même temps , pour aller re-
voir les lieux où elle avoit goûté tant de sa-
tisfaction , & pour leur demander compte
des soupirs qu'ils avoient si souvent enten-
dus. Elle entra d'abord dans ce grand jardin
qu'arrose un bras du Lignon , & s'étant lavé
les mains & le visage , comme elle avoit ac-
coutumé : „ C'est bien ici le lieu , disoit-elle,
„ où Astrée me jura si souvent une amitié
„ éternelle ? C'est bien cette fontaine qu'elle
„ prenoit à témoin de ses sermens ; & ne voi-
„ là-t'il pas encore nos chiffres qu'elle même
„ a gravés ? „ Puis les baisant : „ O témoins
„ de mon amour extrême , ajoutoit-elle , vous
„ êtes devenus les justes accusateurs de l'infir-
„ mele ! Comment ne vous êtes vous point

480 *La III. Partie de l'Astrée.*

„ effacés , comme Celadon l'est de son cœur !
„ Ne seroit-ce point pour lui reprocher son
„ injuste changement ?

Elle entra ensuite dans une coudraye qui formoit une espee de labyrinthe ; c'est là qu'elle avoit tant de fois entretenu sa bergere , lorsque leurs parens lassés de les contraindre , leur laissoient un peu plus de liberté. Quel souvenir amer pour Alexis ! Bois heureux , disoit-elle , en répandant un torrent de larmes ! Bois où nous nous fimes tant de sermens ! „ Dites-moi si pendant „ mon absence on s'est souvenu de Celadon ! „ Mais hélas , que veux-je sçavoir ! „ En discourant ainsi , elle se trouva sans y penser sur les bords du Lignon , où pénétrée de son malheur , elle fut contrainte de s'asseoir ; & s'étendant par terre , appuyée sur le coude , elle tomba dans une profonde rêverie ; dont elle ne fut tirée que par le chant d'un berger , qui marioit sa voix avec sa cornemuse. Elle ne se souvenoit plus que peut être Astrée se seroit éveillée , & qu'elle lui causeroit de l'inquiétude. Astrée s'éveilla en effet , & portant incontinent ses regards sur le lit d'Alexis , elle fut bien surprise de ne la point apercevoir. Elle se leve , elle examine , & pousse un profond soupir. Leonide l'entendit , & lui demanda ce qu'elle avoit. „ Je suis en „ peine , dit-elle , de sçavoir ce qu'est devenue Alexis. Elle aura voulu , interrompit Diane ,

„ Diane , se promener avant que la chaleur
„ soit venue.

Leonide craignit qu'Alexis ne se fût
échappée ; mais pour n'en pas donner con-
noissance : „ Belles bergeres , dit-elle , laissez
„ moi m'habiller promptement , afin que je
„ l'aille trouver ; Adamas me scauroit mau-
„ vais gré de l'avoir laissée seule. „ Les
bergeres se levent à l'instant , s'habillent
à la hâte , & aident encore à la nymphe. Elles
vont par hazard dans le labyrinthe , & comme
si elles avoient eu le fil d'Ariane , elles arri-
vent au même lieu où Alexis étoit étendue
sur l'herbe , & dans le temps qu'elle s'étoit
levée pour considerer encore ces agréables
lieux , où elle avoit laissé tant de marques de
ses plaisirs & de son amour.

Astrée fut la premiere qui l'apperçut , &
la montrant à la nymphe : „ Madame , dit-
„ elle , il me semble que Diane a deviné. Voici
„ Alexis qui se promene dans cette grande al-
„ lée qui aboutit au malheureux Lignon. „
Leonide fut charmée de la retrouver , & de
n'avoir eu qu'une vaine frayeur ; mais com-
me elle vouloit se hâter pour l'atteindre , el-
le entendit qu'on l'appelloit. Et tournant la
tête elle reconnut que c'étoit Pâris qui vou-
loit lui parler. Elle soupçonna de quoi il
étoit question , & jugeant qu'il n'étoit pas à
propos que Diane fût témoin de leurs dis-
cours : „ Mes belles filles , leur dit-elle , vou-

482 *La III. Partie de l'Astrée.*

„ driez-vous bien aller vers Alexis , & de-
„ meurer auprès d'elle , pendant que je sçau-
„ rai de Pâris ce qu'il me veut ?

Les bergeres acceptèrent volontiers la proposition ; Astrée étoit ravie de voir Alexis qui lui retraçoit Celadon ; & Diane qui aimoit Silvandre , évitoit Pâris , parce qu'elle ne pouvoit souffrir aucune expression de tendresse que de ce gentil berger. Leonide s'arrêta donc pour attendre Pâris, & les deux bergeres hâtant leurs pas joignirent Alexis , qui regardoit alors un saule creux ; „ O saule ,
„ le , disoit-elle en soi-même , que sont deve-
„ nus les caractères que j'ai tant de fois con-
„ fiés à ta fidélité ? Pourquoi ne me donnes-
„ tu pas une nouvelle assurance des bontés
„ de ma bergere , puisque tu ne me vois pas
„ avec moins d'amour ? O dieu , je t'entens !
„ O saule bien aimé ! Tu ne voulois pas
„ me tromper autrefois , en me donnant
„ des témoignages du retour de la bergere, &
„ tu ne veux pas me tromper aujourd'hui en
„ les continuant !

Astrée & Diane n'osant interrompre la rêverie d'Alexis s'arrêterent , & lorsqu'elle marchoit , elles marchaient aussi , non pour découvrir ses pensées secretes , mais pour ne la pas divertir par leur presence d'un entretien qu'elles présumoient lui être si agréable. Alexis se croyant seule continuoit à rêver. Après qu'elle eut fait quelques pas , elle

rencontra à sa droite l'arbre où deux jours avant son malheureux accident , elle avoit gravé les vers qui témoignent combien il lui en coûtoit pour feindre une autre passion. Quel souvenir la vue de cet arbre lui rappella ! Peut être en lisant ces vers eût elle prononcé quelques mots que les bergeres eussent entendus , si par hazard Silvandre qui n'étoit pas loin ne se fût mis à chanter. Alexis tourne la tête ; elle apperçoit les bergeres assés près , & se sentant les yeux baignés de larmes , elle les effuye le plus promptement , & le mieux qu'elle peut. Elle s'avance à l'instant pour les saluer , & les appellant paresseuses , elle feignit de n'avoir pû dormir , depuis que les oiseaux avoient commencé de chanter à la fenêtré de la chambre.

» Madame , dit Astrée , peut être que leurs
» chants vous auront incommodée. Au con-
» traire , dit Alexis , leur ramage m'a fait tant
» de plaisir , que je me suis levée exprès pour
» l'entendre mieux. Cependant , madame ,
» ajouta Diane , il est bien difficile qu'ayant
» dormi si peu , vous ne vous en ressentiez.
» Je l'avoue , dit Alexis , & quand je le nie-
» rois , il y paroît trop à mes yeux. Mais le
» gazouillement de ces petits oiseaux , & la
» fraîcheur du matin me plaisent tant , que
» lorsque je puis me donner ce plaisir , je lais-
» se volontiers le sommeil. Ce soir , dit Af-
» trée , il faudra vous coucher de bonne heu-

484 *La III. Partie de l'Astrée.*

» re, afin que vous ayiez déjà bien dormi,
» quand le soleil paroîtra, & nous viendrons
» vous tenir compagnie en ce lieu que vous
» trouvez si agréable.

Alexis vouloit répondre, lorsque Silvandre recommença de chanter; & parce qu'elles apperçurent Phylis, elles l'attendirent, & se turent pour entendre le berger. » Que vous semble, madame, dit Phylis en arrivant, & après avoir salué Alexis & ses compagnes, de la voix de Silvandre? Qu'elle est belle, répondit Alexis, & qu'il est lui un berger fort gentil, mais encore plus amoureux. Madame répondit Diane, rougissant & souriant un peu, les bergers du Lignon sont dissimulés comme les autres hommes. Je ne croirai jamais, repartit Alexis, que Silvandre ne soit point véritablement amoureux. Et me permettrez-vous, continua-t'elle, de vous redire ici en présence de ces bergeres qui meritent la confiance que vous leur donnez, ce que je dis hier à la belle Astrée? Madame, répondit Diane, vous me ferez bien de l'honneur; mais le mal est que je ne vaux pas la peine que vous prendrez.

Aussi tôt elle lui repeta les mêmes discours qu'elle avoit tenus la veille sur l'amour de Silvandre, & après avoir conclu que cet amour étoit sérieux, elle continua en ces termes: » Or ma fille, c'est à vous d'y penser,

» il ne dépend plus de Silvandre de vous ai-
» mer, ou de ne vous aimer pas ; il ne lui ref-
» te plus qu'à se plaindre , où qu'à vivre
» content auprès de vous, selon que vous
» l'ordonnerez ; mais votre bien & votre mal
» sont aussi en votre pouvoir. Si vous défen-
» dez à Silvandre de vous aimer , foyez per-
» suadée qu'il vous desobéira , & que si vous
» lui défendez votre présence , la violence de
» sa passion éclatera aux yeux de tous les
» bergers. D'ailleurs Silvandre est si estimé ,
» que l'on ne croira point qu'il puisse être
» dédaigné. Alors vous serez la fable de tou-
» te la contrée. J'avoue que le remede est dif-
» ficile ; cependant je vous en proposerai
» deux ; l'un qui me semble le plus sûr est que
» vous permettiez au berger de vous servir
» en secret , par là vous pourrez cacher vos
» sentimens à ceux qui n'ont rien à faire qu'à
» examiner les actions d'autrui. En lui per-
» mettant de continuer sa feinte , vous pou-
» rez toujours traiter avec lui, comme si c'é-
» toit feinte en effet ; & vous serez dispensée
» de lui faire connoître la bonne volonté
» que vous avez pour lui ; car il est toujours
» dangereux pour une fille de se commettre
» à la discretion d'un amant. Les hommes
» sont volages , & lorsqu'ils changent d'ob-
» jet , ils se font une fausse gloire de racon-
» ter à leur avantage les apparences qu'ils
» ont pour eux. Un autre bien qui résultera

486 *La III. Partie de l'Astrée.*

» de cet expedient , c'est que Diane étant
» un peu fiere, comme il lui sied bien , & Sil-
» vandre n'ayant pour lui que son mérite,
» elle n'aura point à rougir des soins du ber-
» ger. On les traitera comme un jeu , ima-
» giné seulement pour exercer son esprit.

Après qu'Alexis eut fini, Diane voulut
répondre ; mais Astrée l'interrompit en ces
termes : » Non , non , Diane , vous n'avez
» point d'autre parti à prendre ; & si vous
» ne suiviez le conseil de la belle Alexis , je
» ne vous regarderois plus comme cette
» Diane dont jusqu'ici nous avons admiré
» la prudence & la sagesse. Une chose m'in-
» quiete : si Diane permet au berger de con-
» tinuer sa feinte sans un nouveau sujet , ...
» ne vous en mettez point en peine , inter-
» rompit Phylis ; Silvandre lui même nous
» fournira assés de prétextes ; & hier sans des-
» sein il en fit naitre la meilleure occasion du
» monde ; car Diane m'a dit qu'il prétendoit
» que la permission qui lui avoit été donnée
» de continuer ses soins pour le jour entier ,
» devoit être pour toujours , & qu'ils étoient
» convenus de s'en rapporter à ce que nous
» déciderions Astrée & moi. Silvandre mê-
» me m'a raconté en me conduisant dans
» ma cabane qu'il ne vouloit d'autres té-
» moins que nous ; mais je pense au contrai-
» re que cette dispute doit être publique ,
» afin que tous voyant Silvandre continuer

„ sa recherche , tous sçachent aussi que c'est
„ une continuation de la feinte commencée.

Alexis & Astrée approuverent l'expedient que proposoit Phylis ; & Diane qui le goutoit peut être autant , feignit de se laisser vaincre aux raisons d'Alexis , & au conseil de ses deux plus cheres amies. Il fut donc résolu que l'on reveilleroit ce differend , mais avec adresse , & comme sans dessein , lorsqu'Adamas , Alcidon & Daphnide seroient presens , & qu'Astrée & Phylis prononceroient en faveur de Silvandre.

D'un autre côté, Silvandre ayant entendu la voix des bergeres tourna les yeux, & les vit assises sur des bancs. Comme elles tournoient le dos , il put s'approcher , sans être vû , & se glissant doucement il se cacha dans un buisson , d'où il entendit une partie de cet entretien. Combien il loua le ciel d'avoir amené la belle Alexis en ce lieu ! Et lorsqu'elles se leverent , de combien de vœux ne les accompagna-t'il pas ! Quand elles furent assés loin , pour ne le pouvoir soupçonner de les avoir écoutées, il se leva, les suivit doucement , & pour leur faire tourner la tête , il enfla de nouveau sa cornemuse. Lorsqu'il fut près d'elles : „ Hé bien, Silvandre , lui dit „ Alexis qui l'aimoit veritablement, ne m'êtes vous pas bien obligé de ce que je vous „ ai amené Diane ; car sans moi elle ne seroit

488 *La III. Partie de l'Afrée.*

„ point fortie, & vous ne la verriez pas en ce
„ moment ? Madame , répondit le berger ,
„ vous ne sçauriez faire tant de choses en ma
„ faveur , que vos traits ne m'en promet-
„ tent encore plus ; vous avez tous les traits
„ d'un berger qui eût sacrifié sa vie à mon
„ bonheur. Je suis charmée , repartit Alexis,
„ que la nature m'ait donné quelque ressem-
„ blance avec une personne qui vous est si
„ chere ; j'espère que vous m'aimerez à cau-
„ se d'elle. Madame , reprit Silvandre , ce se-
„ roit lui maintenant , s'il vivoit que je
„ devrois aimer à cause de vous ; car tout
„ doit ceder à votre merite. Et pour vous
„ prouver la sincerité de mes discours , je
„ veux mettre ma vie entre vos mains , si
„ vous daignez juger une affaire qui me tou-
„ che plus que ma propre vie. Berger , reprit
„ Diane , pourquoi changer les juges que
„ nous avons déjà choisis ? Je ne les change
„ point , repartit Silvandre ; mais si par ha-
„ zard nos deux juges étoient d'avis diffé-
„ rent , je souhaiterois qu'Alexis pût ordon-
„ ner ce qui lui sembleroit plus équitable.
„ *Loin de recuser* la belle Alexis , je consens à
„ ce que vous désirez , & je l'accepte volon-
„ tiers pour notre dernier juge.

En même temps parurent Adamas , Da-
phnide , Alcidon , & tous ceux qui avoient
soupé chés le vieux Phocion. Pour Leonide
& Pâris , ils s'étoient retirés dans la cou-

draye , parce que Pâris qui aimoit Diane , & qui en avoit eu une réponse dont il n'étoit pas satisfait , vouloit prendre conseil de Leonide. » Mon frere , dit la nymphe , dites-moi » je vous supplie , quelle est votre intention ? » Je voudrois , répondit incontinent Pâris , » pouvoir engager tellement Diane à m'aimer , qu'elle m'acceptât pour époux. Mon » pere sçait que je l'aime , & ne le désapprouve pas. Mais , reprit Leonide , avez-vous » bien considéré si cette alliance vous convient ? L'amour nous ferme souvent les » yeux ; & telle plaît pour maitresse , qui seroit insupportable , si elle prenoit un autre » titre. Mon frere , il y a bien de la différence de l'amour au mariage. L'amour est le » symbole de la liberté , le mariage est le » symbole de la servitude. A la verité , lorsqu'un mariage est bien assorti , je n'imagine point d'état plus heureux ; or , mon frere , il faut donc que vous consultiez aussi » votre raison. Examinez d'abord si la beauté de Diane ne vous impose point sur ses » autres qualités. Souvenez-vous ensuite » que vous êtes fils du grand Adamas. Diane ne a du merite , je l'avoue , mais enfin c'est » une bergere ; & croyez-vous que ceux de » qui vous dépendez approuvent cette alliance ? Nous ne sommes pas nés pour nous » seuls , & nous devons souvent sacrifier notre propre satisfaction à celle de nos pro-

490 *La III. Partie de l'Astrée.*

„ches. Ce n'est pas tout ; êtes-vous assuré
„que l'on vous aime ? De tous les supplices
„que les plus cruels tyrans ont inventés , il
„n'y en a point de comparable à celui de pas-
„ser ses jours auprès d'une personne dont
„on n'est point aimé. Il faut donc que vous
„sçachiez la volonté de Diane. Songez bien
„à toutes ces choses , & dites-moi ce que
„vous en pensez : puis je vous dirai , ce qu'il
„me semble que vous devez faire.

A ce discours , Pâris s'imagina d'abord
que Leonide avoit en vue quelque autre al-
liance pour lui , mais il reconnut enfin qu'elle
ne lui parloit ainsi que parce qu'elle l'ai-
moit. Et pour répondre à tout ce qu'elle lui
avoit représenté ; il dit qu'à la vérité Adamas
ne lui avoit point inspiré de rechercher Dia-
ne , mais qu'aussi il ne le lui avoit point dé-
fendu , quoiqu'il connût ses sentimens pour
elle : qu'il esperoit d'éprouver en cette occa-
sion ses bontés comme il les avoit toujours
éprouvées : que pour la disproportion dont
elle lui avoit parlé , il n'étoit plus temps de
s'y arrêter , la pierre étant jettée , & qu'avec
ce mot il répondoit à tout : „ Enfin par rap-
„port aux sentimens de Diane , ajoutoit-il,
„c'est sur cet article que je vous demande
„conseil , & je vous supplie de me le don-
„ner : votre sexe vous met en état de juger
„de ses intentions mieux que moi , à qui la
„passion peut troubler le jugement. J'ai ten-

» té plusieurs fois de sçavoir sa volonté , &
» la dernière fut chés Adamas , lorsque nous
» nous promenâmes si long temps ensemble.
» Je me plaignis de voir mes services si mal
» reçus ; elle me répondit avec toute sorte
» de civilité : à quoi ayant répliqué que c'é-
» toit de l'amour que je voulois , elle ajouta
» qu'elle m'honoroit infiniment , & qu'elle
» m'aimoit comme son frere. Mais lorsque
» j'insistai ; & que je lui dis que mon dessein
» étoit de l'épouser , j'ai des parens , dit-elle,
» qui peuvent disposer de moi ; mais écou-
» tez , ma sœur , ce qu'elle ajouta : & si vous
» voulez sçavoir mes sentimens , sçachez, Pâ-
» ris , que je ne songe point à me marier ; je
» veux bien vous aimer comme frere , mais
» non comme époux. » Nous fûmes inter-
rompus sur ce propos : & depuis je ne lui ai
point parlé, voulant avoir auparavant vo-
tre avis. Je vous conjure de me le donner ;
car il n'y a que la mort qui puisse me guerir
de cette passion.

» Mon frere , dit Leonide en souriant , il
» est bien tard pour demander conseil, quand
» on est décidé. Cependant puisque vous
» êtes réduit en l'état que vous dites , je suis
» d'avis que vous obteniez d'elle la permif-
» sion de parler à ses parens ; dès la première
» ouverture que vous leur ferez , ils seront
» pour vous ; & Diane qui est vertueuse se
» laissera peut être engager si avant , qu'elle

492 *La III. Partie de l'Astrée.*

» ne pourra plus reculer. Mais parlez lui-en
» seulement le jour que nous partirons , afin
» que si elle change de sentiment , elle ne sça-
» che où vous trouver pour se dédire.

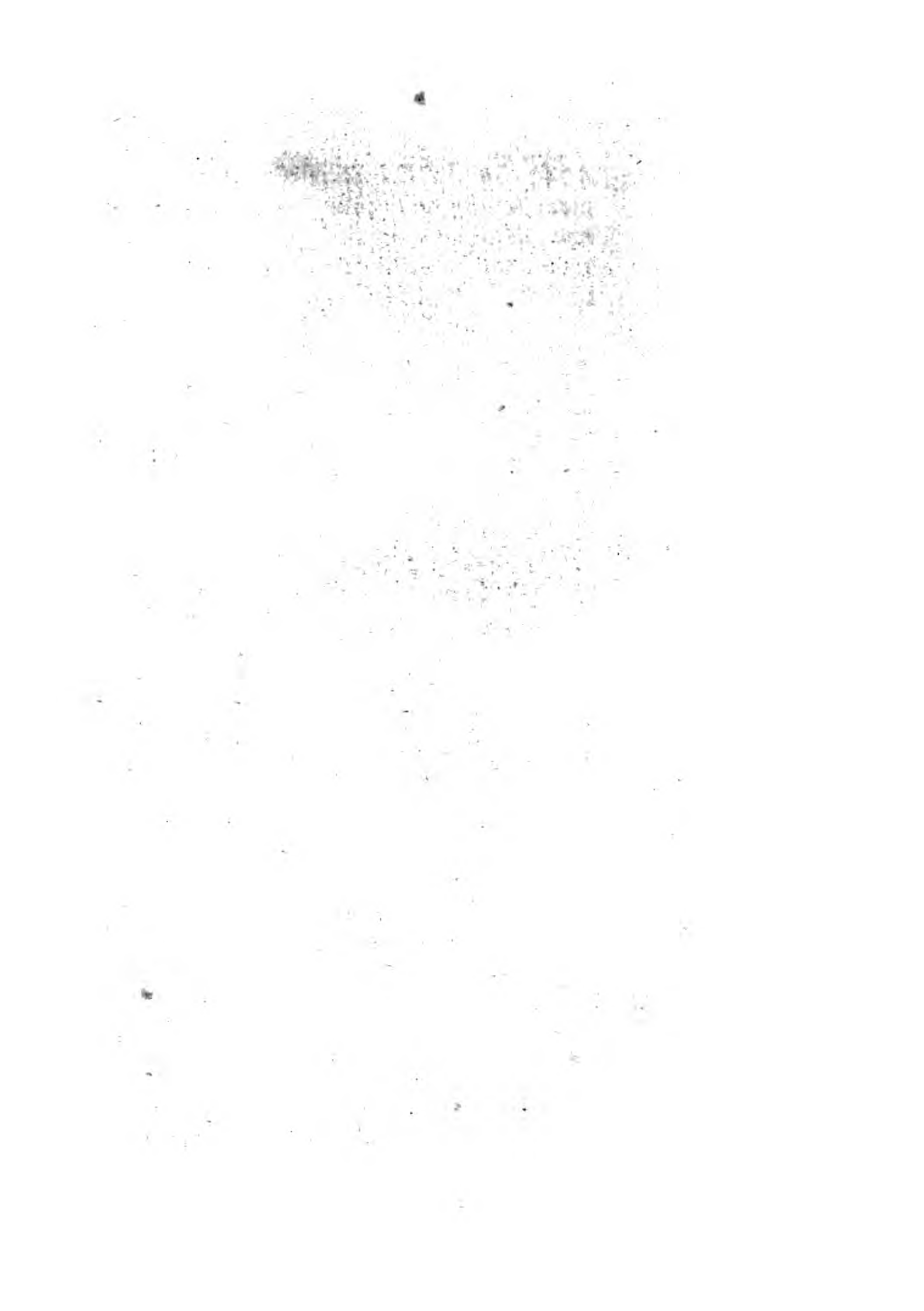
Pâris résolut de suivre le conseil de Leoni-
de ; & tandis qu'ils disconroient de la sorte ,
Adamas avec sa compagnie joignit celle
d'Alexis & des bergeres qui étoient avec el-
le. Aussi tôt Silvandre que les discours qu'il
avoit entendus rendoient plus hardi , s'ap-
procha de Diane : » Ma maitresse , lui dit-il
» tout haut , sans aller plus loin , qui empê-
» ché que nous soyions jugez ? Je n'y mets
» aucun obstacle , dit-elle , je suis trop assu-
» rée de la bonté de ma cause. Pour moi , re-
» pliqua Silvandre , je tire tout mon droit
» de la permission que vous m'avez donnée ?
» Comment , reprit Diane , prenez-vous un
» jour pour tous les jours , encore ne vous
» ai-je accordé que le reste de ce jour qui
» est passé , & qui ne peut plus servir d'ex-
» cuse à votre feinte ? Souvenez-vous , je
» vous supplie , ma maitresse , dit-il , que
» vous m'avez permis d'achever ce jour ,
» comme je l'avois commencé. J'en con-
» viens , repartit Diane , mais il est fini. Mais ,
» repliqua le berger , tant que la clarté dure ,
» n'est-il pas vrai que le jour n'est point fini ?
» Je l'avoue , ajouta Diane , mais aussi ac-
» cordez moi qu'il est nuit quand le soleil ne
» paroît plus. *Je l'accorde* , & c'est par là que

„ j'ai gagné ma cause ; car votre beauté &
„ vos divines perfections étant mon unique
„ soleil , tant que je les vois , il n'y a point de
„ nuit pour moi. » Diane un peu surprise ,
„ où feignant de l'être ; Il se peut que le jour
„ que vous m'avez demandé fut tel dans vo-
„ tre intention , mais il ne l'étoit pas dans la
„ mienne. » Alors Alexis dit : » Sans attendre le
„ jugement d'Astrée & de Phylis , je con-
„ damne Diane , parce que celui qui donne
„ doit bien s'expliquer ; autrement il est
„ censé avoir la même intention que celui
„ qui reçoit. » Et moi , dit Adamas , „ J'or-
„ donne que si dans cette feinte Silvan-
„ dre devient réellement amoureux , il ne
„ devra s'en plaindre ni à Diane , ni à ses ju-
„ ges , mais uniquement à lui même :

Adamas parloit ainsi , parce qu'il vou-
loit donner Diane à Pâris ; mais Silvan-
dre qui feignit d'ignorer ses vues , après
avoir baisé la main à ses juges , vint pren-
dre celle de Diane , & un genou en ter-
re , il lui dit : „ Ma maitresse , si jamais je
„ manque à vous servir , puisse à l'inf-
„ tant les dieux me confondre ! Berger , ré-
„ pondit froidement Diane ; levez - vous ,
„ & noubliez pas qu'il ne vous est permis
„ que de feindre. „ Silvandre alloit répon-
dre ; mais Diane avec le reste de la trou-
pe entra dans la coudraye en attendant
le dîner. Là ils rencontrèrent Pâris & Leo-

494 *La III. Partie de l'Afrée.*
nide; & lorsque l'heure du repas fut ve-
nue, ils regagnerent la maison, où ils trou-
verent une table servie d'une maniere qui
ne sentoit point le village.







Guélard Sculp.



L'ASTRÉE

DE

M. D'URFÉ.

PASTORALE ALLEGORIQUE.

TROISIÈME PARTIE.

LIVRE ONZIÈME.

LErindas se hâta tant qu'il put de retourner à Montverdun ; Galatée ne faisoit que de se mettre à table , lorsqu'il arriva.
„ Madame , lui dit-il , Adamas n'a pû retarder le sacrifice , parce que le peuple étoit déjà assemblé ; & sur ce que je l'ai assuré que vous seriez charmée de voir les bergeres du Lignon , il vous mande que si vous demeurez encore ici quelque temps , il vous les amenera, Je suis bien fâchée , dit la nymphe , en se tournant vers la sage Cleontine , que Damon n'ait point vû cette fête , & ces belles bergeres ; mais si Ada-

496 *La III. Partie de l'Astrée.*

» mas nous trompe , nous irons exprès pas-
» ser une journée dans leurs hameaux. Ma-
» dame , répondit Cleontine , vous devez
» compter sur Adamas ; il viendra sans dou-
» te , & sera ravi que ces belles filles accom-
» pagnent Alexis , lorsqu'il vous la présente-
» ra. A propos d'Alexis , reprit Galatée , dis-
» nous , Lerindas , si elle a tant de beauté
« qu'on le publie , car je sçai que tu as du ju-
» gement , & que tu n'auras pas manqué de
» la bien examiner. Madame , répondit-il ,
» elle est belle en effet ; mais il y en a trois
» qui me plaisent davantage , & je suis d'avis
» que vous changiez vos nymphes pour elles :
» *Comment* , tu les trouves plus belles que mes
» nymphes ? *Que* toutes les nymphes du mon-
» de. Plus belles que moi , ajouta Galatée en
» souriant ? O madame , repliqua-t'il un peu
» surpris , ne parlons point de vous , vous
» êtes la maîtresse des nymphes. Vous verrez ,
» dit Sylvie , que Lerindas est devenu amou-
» reux. Sans doute , dit Galatée ; mais , con-
» tinua la nymphe , laquelle des trois te plaît
» davantage ? *Attendez* , madame , le choix
» n'est pas facile. L'une a plus d'attraits , l'au-
» tre plus de modestie , & l'autre plus de
» beauté. L'une s'appelle Daphnide , l'autre
» Diane , & la troisième Astrée. *C'est Astrée*
» qui est la plus belle , reprit Galatée ? Oui ,
» dit Lerindas , & Diane la plus modeste , &
» Daphnide la plus piquante ; & pour dire
la

„ la verité, les attrait me plaisent fort, la
„ modestie me charme, mais en effet je pré-
„ fere la beauté; d'où je conclus que si je suis
„ devenu amoureux, ce doit être d'Astrée. »
Alors Galatée se tournant vers Cleontine,
„ ma mere, lui dit-elle, que pense Celidée
„ de ces bergeres? Madame, répond Cleon-
„ tine, Celidée ne cesse de les louer, excepté
„ Daphnide, dont je ne lui ai rien-oui dire. Si
„ vous souhaitez, madame, que je la fasse
„ appeller, vous l'entendrez elle même. » Ga-
latée ayant fait signe qu'elle la verroit avec
plaisir: „ Vous ne la verrez, dit Lerindas en
„ souriant, que bien tard; car je l'ai laissée
„ près du temple d'Astrée, où doit se faire le
„ sacrifice; & Thamire auprès d'elle. Mais,
„ madame, continua-t'il, elle ne sçauroit
„ guere vous en dire plus que moi. Si vous
„ voulez seulement sçavoir qui est Daphni-
„ de, c'est une belle étrangere arrivée depuis
„ peu, & conduite par un nommé Alcidon.
„ Madame, reprit Cleontine, vous aurez
„ bien tôt ici Thamire & Celidée, qui vous
„ en diront tout ce qu'on peut en sça-
„ voir.

Ainsi Galatée apprenoit des nouvelles
des bergeres, & plus elle s'en informoit,
plus elle trouvoit que Celadon avoit raison
d'aimer Astrée. Après le dîner la nymphe al-
la voir Damon que sa foiblesse empêchoit
encore de sortir. Cependant Halladin étoit

venu le retrouver, & ne le quittoit pas un instant ; ce jour étoit le troisiéme qui s'étoit écoulé depuis sa blessure ; & la nymphe qui lui avoit obligation, avoit résolu de ne point l'abandonner, qu'il ne fût entierement rétabli. Pour le désennuyer elle lui faisoit sçavoir tout ce qu'elle apprenoit de nouveau ; elle voulut donc que Lerindas redît en sa présence tout ce qu'il lui avoit rapporté de son voyage.

Le jour se passa de la sorte ; cependant Célidée & Thamire étant revenus, Galatée voulut incontinent les voir. » Hé bien, sage bergere, lui dit-elle, que nous apportez-vous de nouveau ? Madame, répondit Célidée, nous avons satisfait aux hommes & à dieu, car nous avons rendu un devoir au sage Adamas, en visitant sa fille Alexis, & nous avons offert au grand Thautates le sacrifice qui lui étoit dû en action de grâces pour le gui de l'an neuf ; & je puis vous assurer que nous sommes tous extrêmement satisfaits. Car, madame, il faut que vous sçachiez qu'Alexis est la plus belle, & la plus aimable fille que l'on puisse voir, & que toutes les bergeres qui sont allé la voir l'adorent. D'ailleurs Adamas nous a reçues avec toute la bonté, & toute la politesse imaginables. Pour ce qui regarde le sacrifice, le grand Thautates l'a tellement agréé, que toutes les victimes ont été trou-

„ vées entières. Le gui étoit d'une beauté ad-
 „ mirable, & nos druides pourront ne le pas
 „ épargner dans nos facrifices, ni à nous, ni
 „ à nos troupeaux. D'ailleurs nous avons eu
 „ le jugement de Diane sur la recherche de
 „ Silvandre, & de Phylis, & la rencontre
 „ de Daphnide & d'Alcidon. Qu'est-ce que
 „ ce jugement, reprit Galatée? Madame, ré-
 „ pondit la bergere, il y a quelque temps que
 „ Silvandre & Phylis eurent une dispute; ils
 „ se reprochoient l'un à l'autre qu'ils n'a-
 „ voient pas assés de mérite pour se faire ai-
 „ mer, car bien que Silvandre soit un des
 „ plus aimables bergers de toute la contrée,
 „ on ne le voyoit attaché à aucune bergere.
 „ Phylis donc lui reprochoit que s'il n'ai-
 „ moit point, & que s'il n'étoit point aimé,
 „ c'étoit en lui faute de courage & de méri-
 „ te. Silvandre à son tour lui faisoit les mê-
 „ mes reproches. Ils furent condamnés à
 „ rendre leurs soins à Diane, qui après trois
 „ lunes devoit porter son jugement. Sans
 „ doute, dit Damon elle aura jugé en faveur
 „ de la bergere. Son jugement, répondit Ce-
 „ lidée, a été assés douteux; elle a dit que
 „ Phylis étoit plus aimable que Silvandre, &
 „ que Silvandre sçavoit mieux se faire aimer
 „ que Phylis. Ce doit être une sage bergere;
 „ ajouta Damon, elle a voulu les contenter
 „ tous deux. Mais, madame, continua-t'il
 „ en se tournant vers Galatée, vous ne de-

mandez point qui est cette Daphnide dont
Lerindas a parlé. Je voudrois bien sçavoir
qui elle est, & qui est cet Alcidon.

Alors Thamire prenant la parole : Seigneur, dit-il, nous avons appris par Hylas
un de nos bergers, que Daphnide est une
dame des plus qualifiées de la province des
romains, qu'Alcidon est un chevalier très
aimé du roi Euric, & qu'ils sont venus en
cette contrée pour voir la fontaine de la
verité d'amour. Il suffit, ajouta Damon;
& se tournant vers Galatée; madame, ces
deux personnes méritent votre curiosité;
peu s'en est fallu qu'Euric n'ait épousé Da-
phnide, j'étois alors en Affrique, & j'ai
sçu par les nouvelles qui venoient au roi
Genferic tout ce qui s'est passé à cet égard.
Pour Alcidon, madame, je l'ai vû à la cour
de Forismond; c'est un chevalier accom-
pli: & ce prince le cherissoit infiniment. Je
pourrois vous en raconter beaucoup de
choses qui méritent d'être sçues; mais il
vaut mieux que vous les appreniez de lui
même.

Pendant que Damon parloit ainsi, Tha-
mire & Celidée s'étoient un peu retirés par
respect, voyant qu'il parloit bas à la nym-
phe. Mais, madame, ajouta-t'il, pour-
quoi cette bergere qui paroît si sage & si
discrete, a-t'elle le visage si gâté! Ces blef-
sures, répondit Galatée, lui sont bien glo-

rieuses : & là dessus elle lui raconta ce qui
l'avoit engagée à se défigurer de la sorte , &
combien heureusement ce dessein lui avoit
réussi , la folle passion de Calidon s'étant
éteinte , & l'amour de Thamire n'étant de-
venu que plus vif. Damon ne pouvoit assés
admirer tant de résolution dans une simple
bergere ; & la nymphe remarquant son
étonnement lui dit : „ ne vous arrêtez point
à ces dehors trompeurs ; les bergers de cet-
te contrée sont bergers par goût & par in-
clination ; ils sont alliés à ce qu'il y a de
plus considerable dans nos états , & ils ont
choisi ce genre de vie comme le plus tran-
quille de tous.

„ Madame , répondit Damon , si Celidée
avoit le courage de faire ce qui seroit né-
cessaire , je sçai une personne qui lui ren-
droit sa beauté. Le courage ne lui manque-
roit pas , dit Galatée , mais peut être la vo-
lonté. „ Aussi tôt Galatée l'ayant fait ap-
procher : „ Celidée , lui dit-elle , voici un che-
valier qui vous fera guerir si vous voulez ,
& qui vous rendra votre premiere beauté.
„ Oui , ajouta le chevalier , il ne faut qu'é-
gratigner un peu ces bleffures , en sorte que
nous en ayions du sang. Seigneur , répon-
dit Celidée , je rens graces à vos bontés.
„ Lorsque je me souviens des peines que m'a
causées cette beauté prétendue , je ne puis
que la mépriser. D'ailleurs ne voulant pa-

» roître belle qu'aux yeux de Thamire, &
» Thamire qui sçait que c'est pour lui que je
» me suis défigurée de la sorte, trouvant ces
» marques plus belles que la délicatesse & la
» proportion des traits; qu'ai-je affaire de
» beauté? Cependant si Thamire le souhaite,
» je suis prête à faire tout ce qu'il m'or-
» donnera.

Alors, le berger prenant la parole: » Ma
» fille, dit-il, je vous aime, il est vrai, beau-
» coup plus que je n'ai jamais fait; mais si je
» croyois pouvoir vous rendre cette beauté
» que vous m'avez sacrifiée, je n'épargnerois
» ni peine, ni travail: autrement je me croi-
» rois coupable envers vous de la plus noire
» ingratitude. Si vous avez donc quelque re-
» mede, seigneur, ajouta-t'il en se tournant
» vers Damon, je vous supplie de nous l'en-
» seigner. N'en doutez pas, reprit Damon, &
» j'en ai vû moi même l'expérience, lorsque
» j'étois en Afrique: il faut mouiller du sang
» des blessures, de petits batons que vous
» porterez en diligence où je vous dirai.
» Vous ne serez que douze ou quinze jours
» à faire ce voyage, & je vous adresserai au
» myre qui a le secret. O dieux, s'écria Celi-
» dée, falloit-il que je me ravisse avec tant
» de peine cette funeste beauté, pour la ra-
» cheter maintenant si cher! Hé, Thamire,
» contente-toi de ta Celidée telle qu'elle est,
» sans vouloir t'exposer à la perdre pour

» toujours. Tu m'as dit tant de fois que tu
» étois le berger le plus heureux ; que veux
» tu davantage ? Joui de la satisfaction que
» le ciel t'a donnée. Si c'est pour moi que tu
» désires cette beauté , desabuse-toi, & pense
» que si je pouvois donner ma vie sans te
» perdre , je la donnerois avec joye , pour
» n'être point éloignée de toi. Le voyage que
» l'on te propose est plein de perils ; peut
» être que celui que tu cherches n'est plus , &
» que le secret même de ce myre seroit inuti-
» le , mes blessures n'étant point assés recen-
» tes. Si c'est pour toi que tu la désires ,
» cette beauté ; mais voudras-tu l'acheter
» aux dépens de tous mes plaisirs ? Tu réus-
» ras , je le veux : Hé , Thamire , une legere
» indisposition , une fièvre de quelques jours
» ne peuvent-elles pas me la ravir encore ? Du
» moins le temps qui roule incessamment
» me la ravira ; & tu auras perdu des jours
» que le ciel nous permet de passer ensemble.

Celidée en prononçant ces mots , versoit
un torrent de larmes ; Damon en fut tou-
ché , & quand elle eut cessé de parler : » Sage
» & discrete bergere , lui dit-il , votre vertu
» excite tout à la fois l'admiration & l'amour.
» Vous avez raison de vous opposer au dé-
» part de Thamire ; mais je puis faire venir le
» myre dont j'ai parlé. O seigneur , s'écria
» Celidée , si vous m'accordez cette faveur ,
» le grand Thautates vous en donnera la ré-

504 *La III. Partie de l'Astrée.*

» compense , & je le supplierai ardemment
» de vous rendre aussi heureux que vous le
» méritez ! » A ces mots, se jettant à genoux :
» Par le nom que vous portez , dit-elle , &
» par l'objet que vous aimez , ou que vous
» aimerez le plus , je vous conjure , seigneur ,
» de vouloir détourner Thamire d'un si pé-
» rilleux voyage. » Le chevalier admirant la
vertu & la tendresse de la bergere , la releva
incontinent , & l'assura que de son avis Tha-
mire ne l'abandonneroit jamais.

Cependant l'heure de se coucher étant
venue, la nymphe se retira dans la resolution
de faire offrir le lendemain le sacrifice , &
d'aller voir les bergeres le jour suivant. Son
dessein étoit de ramener avec elle Alcidon &
Daphnide. Elle le fit sçavoir à Damon. Le
matin étant venu , Cleontine met sur sa tête
un chapeau de fleurs , se ceint de verveine,
prend un rameau de gui dans sa main, fait al-
lumer le feu, & après que les taureaux blancs
eurent été immolés , elle jetta de leur sang
sur le feu, puis sur la nymphe, & sur Damon ;
mâchant ensuite du laurier , & jettant dans
le feu de la sabine , du gui , & de la verveine,
elle court à la porte de Bellenus. A peine
elle l'a touchée avec le gui qu'elle s'ou-
vre avec un bruit horrible. Et se pan-
chant dans la caverne , elle en reçoit le souf-
fle ; puis revient trouver la nymphe & le
chevalier qui attendoient à genoux la répon-
se

se du dieu. Ses cheveux étoient herissés, ses yeux égarés, sa voix plus forte qu'à l'ordinaire. Alors prenant d'une main le coin de l'autel, & de l'autre tenant toujours le rameau de gui, elle proféra ces mots :

Va nymphe, renstes vœux, tu sortiras d'erreur ;

Mais du terrible Amour crains la juste fureur.

Crains un plus sensible outrage.

Et toi, si parfait amant,

Daigne écouter ce presage :

Quand tu seras aux lieux où parle un diamant,

Tu devras ton salut à tel que maintenant,

Tu détestes davantage.

La nymphe & le chevalier, méditerent en vain cet oracle ; ils ne purent l'entendre entièrement. Mais un des plus anciens vacies, qui avoit accoutumé d'expliquer ces sortes de réponses, s'approchant de la nymphe, lui parla en ces termes : » Le grand Thautas qui nous aime nous avertit de l'avenir, » mais d'une manière obscure ; il ne nous » laisse entendre que ce que nous devons sçavoir pour observer ce qui peut l'engager à » nous faire du bien. Aussi voyez-vous, » grande nymphe, qu'il vous ordonne de » rendre les vœux que vous avez faits ; il vous » prédit ensuite que vous sortirez bien tôt » de l'erreur où vous êtes. Et pour montrer » qu'il vous aime, il vous avertit de bonne » heure de ce qui peut vous arriver de funes.

» te , afin que vous vous prépariez a le rece-
 » voir, où à y remedier. Je suis obligé de vous
 » dire ici , que par la chute des animaux sa-
 » crifiés , par la couleur de leur sang , & par
 » les entrailles que nous avons examinées de-
 » puis quelque temps , nous jugeons que
 » quelque grand malheur nous menace.
 » Nous avons tant de signes du ciel , que
 » nous ne devons penser qu'à faire des sup-
 » plications pour arrêter sa colere.

» Pour vous , ô vaillant chevalier , l'ora-
 » cle vous est absolument favorable , puis-
 » qu'il vous avertit que vous serez délivré de
 » quelque grand malheur, ou de la mort mê-
 » me, par celui que vous haïssiez le plus. Ainsi,
 » madame , & vous genereux chevalier , re-
 » merciez Bellenus des faveurs qu'il vous
 » fait à tous deux , afin de l'engager à vous
 » les continuer.

Aussi tôt ils se remirent à genoux , & ren-
 dirent leurs actions de grâces. Ils se retire-
 rent ensuite , déterminés à aller le lende-
 main au temple de la bonne déesse , & à voir
 à leur retour les bergeres du Lignon. Ils n'a-
 voient pas encore dîné , lors qu'un chevalier
 d'Amasis entra dans la sale où ils étoient. Ce
 chevalier après avoir salué respectueusement
 la nymphe , lui dit à l'oreille qu'il avoit des
 choses importantes à lui communiquer. A
 ce mot elle fit signe qu'on desservît , & se re-
 tira aussi tôt dans un cabinet , où elle fit ap-

« peller le chevalier. Galatée impatiente de sça-
« voir ce qui l'amenoit : » Ma mere , dit-elle ,
« a-t'elle eu des nouvelles de l'armée des
« francs , & comment se porte Clidaman.
« Madame , répondit le chevalier , elle en a
« reçu ce matin , qui ne sont pas trop bon-
« nes ; mais elle veut vous les apprendre elle-
« même. Je puis seulement vous assurer
« qu'elle paroît fort affligée , & qu'elle dési-
« re fort de vous entretenir. Vos discours ,
« répondit Galatée , me jettent dans une in-
« quiétude mortelle , je voudrois ou en sça-
« voir moins , ou apprendre le reste promp-
« tement. Il faut avant que de vous renvoyer
« que je parle à la sage Cleontine qui m'a
« rendu ce matin l'oracle , & à Damon qui
« peut nous être d'un grand secours. » En
« même temps elle les fit appeller , & deman-
« da à la sage Cleontine , si elle devoit s'en re-
« tourner incontinent , ou pour obéir à l'ora-
« cle , aller rendre ses vœux à Bonlieu. » Mada-
« me , répondit Cleontine , nous devons
« dans toutes les occasions recourir à Thau-
« tates ; vous y êtes obligée vous en particu-
« lier , & par le vœu que vous avez fait , &
« par l'ordre que vous en avez reçu. Com-
« mencez donc par le sacrifice que vous de-
« vez , après quoi vous pourrez le jour même
« vous rendre à Marcilli. » Damon fut du
« même avis. Et la nymphe renvoya le cheva-
« lier , le chargeant d'assurer Amasis que le len-

demain elle seroit de bonne heure auprès d'elle, & que cependant elle la supplioit de trouver bon qu'elle acquitât un vœu, qu'elle alloit rendre en partie pour Amasis même.

Le chevalier partit, laissant Galatée dans une inquiétude si grande, qu'elle oublia les bergeres. Elle ne cessa tout le jour de parler à Damon, & de chercher avec lui le sujet pour lequel Amasis pressoit tant son retour. Dès le matin Damon mit Galatée & ses nymphes dans leurs chars, & monta sur un cheval que Galatée lui avoit donné. Damon parut si beau aux yeux de la nymphe, qu'il lui rappella Lindamor; & passant d'une pensée à l'autre, elle s'imagina que peut-être il étoit mort, & que c'étoit la nouvelle qu'Amasis vouloit lui apprendre. Déjà elle songeoit à le remplacer par Damon; mais venant à se souvenir des services de Lindamor, de la gloire dont il s'étoit couvert à l'armée, & des graces qui accompagnoient toute sa personne, elle ne pouvoit s'empêcher de le regretter, & de former des desseins à son avantage, supposé qu'il vécût encore. Cette pensée l'occupa jusque près de Bonlieu; mais en passant le Lignon, elle se souvint de Daphnide & d'Alcidon, & des bergeres qu'elle avoit tant souhaité de voir. Elle manda au sage Adamas de la venir trouver incontinent à Bonlieu, & si elle en étoit déjà partie,

de la suivre à Marcilli, pour apprendre les nouvelles qu'Amasis avoit reçues. Et Lerindas lui dit en secret qu'il obligeroit la nymphe, s'il vouloit bien amener avec lui Alcidon & Daphnide.

A peine fut elle arrivée au temple de la bonne déesse, que Chrysante ordonne le sacrifice, pour ne point faire attendre la nymphe. Elle lui confirma que les victimes offertes pour les particuliers se trouvoient entières, mais que les victimes immolées pour le public, & pour l'heureux voyage de Clidaman, avoient toutes quelque imperfection remarquable.

Cependant Silvandre qui avoit obtenu la permission qu'il désiroit, en étoit tellement occupé, qu'il avoit oublié de dire à Madonte & à Thersandre, qu'il y avoit un chevalier qui les cherchoit, & qui menaçoit de leur faire quelque outrage. Mais les ayant rencontré par hazard, il les informa de tout ce qu'il avoit appris de Pâris, & du danger qu'ils couroient, s'ils venoient à rencontrer cet homme barbare qui ne parloit que de vengeance. Madonte le remercia de cet avis. Ils ne purent jamais s'imaginer qu'il fût question de Damon; ils le croyoient mort; ils se persuaderent que c'étoit quelque parent de Madonte, qui vouloit se venger de leur fuite.

Silvandre touché des larmes qu'il voyoit

310 *La III. Partie de l'Astrée.*

répandre à Madonte, lui en demanda le sujet. » Berger, lui dit-elle, n'ai-je pas raison » de pleurer l'indigne fortune qui me pour- » suit avec tant de cruauté ? J'espérois du » moins qu'elle me laisseroit jouir en cette » contrée du repos qu'elle m'a refusé dans » ma patrie. Dieux, que ferai-je deormais ! » A ces mots les larmes coulerent de ses yeux avec plus d'abondance. Silvandre encore plus ému, s'offrit de la défendre avec plusieurs de ses amis, si elle vouloit rester dans cette contrée.

En ce même temps, Laonice qui par malheur se rencontra au même lieu, conseilla à Madonte de se retirer dans sa patrie, où elle meneroit une vie plus tranquille, & d'accepter le secours de Silvandre & de ses amis, pour l'accompagner du moins, jusqu'à ce qu'elle fût sortie du Forest. Madonte accepta la proposition de Silvandre ; mais Thersandre s'y étant opposé, elle remercia le berger : seulement elle lui permit de venir un peu au delà du lieu où l'on avoit vû les étrangers. Aussi tôt après avoir pris congé de quelques bergers qu'elle rencontra, elle se mit en chemin. Son dessein étoit de s'enfermer dans quelque maison de vestales, dès qu'elle seroit arrivé en Aquitaine.

Cependant Alexis avoit déjà passé deux jours dans son hameau auprès de la belle Astrée, avec qui elle s'entretenoit tout le jour ;

& la nuit elles se retiroient dans une même chambre. Mais l'amour d'Alexis ne lui permettant pas de reposer aussi long temps qu'Astrée; cette seconde nuit elle ouvrit les yeux, avant que le jour parût. Et dès qu'elle apperçut de la clarté, elle se leva pour contempler de plus près la bergere endormie. Il arriva que sans y penser elle prit la robe d'Astrée. Et s'en étant apperçue, elle se mit à la baiser, car l'amour fait trouver du plaisir en des choses que tout autre mépriseroit. Puis remarquant sur la table sa coëffure, & le reste de ses habits, transportée d'amour, elle les prend, les baise mille fois, & se les accommode. En cet état elle s'approche du lit, se met à genoux devant la bergere, la contemple, l'idolâtre; puis s'asseyant vis-à-vis d'elle, elle la contemple encore. Quelquefois elle se baisse dans le dessein de lui dérober un amoureux baiser; mais elle est retenue par le respect. Peut être que la passion l'eût enfin emporté, si par hazard Leonide ne s'étoit éveillée. Leonide prit Alexis pour Phylis, aussi bien qu'Astrée & Diane qui s'éveillèrent au même temps. Cette erreur enhardit Alexis, elle s'approche d'Astrée, & en lui donnant le bon jour, elle lui donne un baiser.

La bergere entendant une voix différente de celle de Phylis, tourna la tête, & fut bien surprise, quand elle reconnut Alexis. » Me

512 *La III. Partie de l'Astrée.*

» trompé-je, dit-elle, & n'est-ce pas la belle
» Alexis que je voi sous des habits emprun-
» tés? » A ces mots Leonide & Diane la re-
gardant de près la reconnurent aussi. Alors
Astrée lui tendant les bras avec respect l'em-
brassa, ravie de la voir sous ses propres ha-
bits. » Permettez-moi de vous embrasser,
» dit-elle; jamais le Forest ne vit une berge-
» re si belle! » Leonide elle même la trouva
charmante dans ce déguisement. Alexis avoit
jusques-là gardé le silence; mais se voyant
reconnue: » Ma sœur, dit-elle à la nymphe,
» ne pensez-vous pas que cet ajustement perd
» au change? Il me semble, répondit Leoni-
» de, que cet habit vous sied mieux que l'ha-
» bit de druide, & que si Hylas étoit ici, il
» feroit incontinent une nouvelle provision
» d'amour, pour l'employer à votre service.
» Mais, interrompit Diane, je croi que ce
» sont les habits d'Astrée; ne feroit-il point
» à propos qu'Astrée prît ceux d'Alexis, afin
» de lui épargner la peine de se deshabiller?
» D'ailleurs ce déguisement réjouira le sage
» Adamas qui les méconnoitra sans dou-
» te.

» Pour moi, répondit Leonide, je suis
» persuadée que tout le monde y fera trom-
» pé; » Alexis & Astrée désiroient également
de porter l'habit l'une de l'autre; mais elles
n'osoient se déclarer. Et Diane les pressant:
» Ma sœur, dit Alexis à Leonide, que dira mon

» pere , s'il me voit vêtue de la sorte ? Il sera
» charmé, répondit Leonide ; il sçait que rien
» n'est plus propre à rétablir votre santé, que
» la joye & le plaisir. Si je le croyois , reprit
» Alexis , je serois ravie de tromper aujour-
» d'hui les yeux de tous ceux qui nous ver-
» ront ; aussi bien me suis-je méprise en m'ha-
» billant parce qu'il n'étoit pas encore jour,
» & lorsque je m'en suis apperçue , j'ai voulu
» essayer si vous me reconnoîtriez. Je n'ai de
» ma vie été si embarrassée , qu'à m'ajuster
» cet habillement. Je vous assure , dit As-
» trée , qu'on ne croira jamais que ce soit la
» première fois que vous l'avez mis ; pour
» moi je prendrai un autre de mes habits ; on
» en croira mieux que vous êtes une nouvel-
» le bergere. Non , non , Astrée , répondit
» Diane , il faut que vous preniez les habits
» d'Alexis , autrement on ne sçauroit ce
» qu'elle seroit devenue. Nous dirons , ajou-
» ta Leonide , qu'Alexis se trouve un peu
» mal , à condition pourtant qu'Astrée pren-
» dra demain ses habits ; nous les ajusterons
» l'un & l'autre à leur taille. Demain , dit
» Astrée , je serai druide , pour vû que l'on me
» garde le secret.

En même temps Astrée se leva pour aller chercher un autre habit. Quels furent les transports de la feinte Alexis , lorsqu'elle apperçut tant de beauté ! L'admiration la rendoit immobile , lorsque la bergere en lui

donnant le bon jour se jetta à son col pour l'embrasser. Leonide, à la vue de leurs caresses fut un peu touchée de jalousie, & se mit à embrasser Diane à son tour. Cependant Phylis vint frapper à la porte; & la belle Astrée ne sachant qui c'étoit, se jetta promptement dans le lit, de peur d'être vue en l'état où elle étoit. Alexis alla ouvrir en maudissant l'importun, & tout le jour elle ne put faire le moindre accueil à la bergere.

Pendant que Phylis saluoit ses compagnes, Alexis sortit, & se retira à grands pas dans la coudraye. Elle crut qu'elle pourroit à loisir se rappeler toutes les faveurs qu'elle avoit dérobées sous un nom emprunté. Mais comme il étoit déjà tard, & que les bergers avoient ramené leurs troupeaux à l'ombre, elle en rencontra plusieurs qui chantoient, & qui couchés sous des arbres attendoient au frais leurs bergeres, Calidon entr'autres, qui s'étant levé de bonne heure avoit passé le Lignon, dans l'esperance de voir Astrée, & pour tenter encore la fortune, avant que de faire parler davantage à Phocion. Et comme il avoit rencontré Hylas en chemin, ils vinrent ensemble en ce lieu, où ils s'étoient mis à chanter.

Alexis qui n'étoit point accoutumée à la voix de Calidon, ne le reconnut que lorsqu'il fut passé; mais elle entendit qu'Hylas

lui disoit : » Est-il possible , Calidon , qu'As-
» trée vous traite si mal ? Il n'est que trop
» vrai , répondit-il , & je voudrois pouvoir
» imiter votre conduite en de semblables oc-
» casions. » Alexis craignant d'être reconnue
passa outre , & n'entendit rien de plus. Mais
Hylas continuant : » De tous les maux que
» souffrent les bergers de cette contrée , il ne
» faut s'en prendre qu'à Silvandre seul ; par-
» ce qu'il a de la subtilité dans l'esprit , & qu'il
» sçait se faire estimer des bergers , il leur
» persuade qu'un amant est perdu d'hon-
» neur , lors qu'étant maltraité il change
» d'objet , comme si un homme semblable au
» rocher exposé à l'outrage des flots , ne
» pouvoit changer de lieu , pour éviter les
» mauvais traitemens. D'un autre côté les
» bergeres assurées qu'elles sont que nous se-
» rons blâmés de notre inconstance , si nous
» les quittons , exercent sur nous un empire
» tyrannique , & s'embarassent peu de nous
» donner des marques de leur bonne volon-
» té : au lieu que si ces maximes étoient
» changées , loin de nous faire languir , elles
» nous accorderoient chaque jour de nou-
» velles faveurs , afin de nous ôter jusqu'à
» l'espérance de rencontrer mieux.

Calidon répondit froidement : „ Vous
„ vous trompez , Hylas ; ce n'est point Sil-
„ vandre qui a introduit ces maximes ; il y a
„ des siècles entiers qu'elles sont établies

516 *La III. Partie de l'Astrée.*

„ dans cette contrée ; & quand l'usage ne
„ nous obligeroit point à la constance, pour-
„ rions nous cesser d'aimer des bergeres si
„ parfaites, lors qu'une fois nous avons com-
„ mencé ? Je voi bien , reprit Hylas, que vous
„ aimez Astrée , & que je n'aurai point au-
„ jourd'hui raison avec vous ; mais j'espere
„ que vous serez bien tôt aussi délivré de cet-
„ te passion, que vous l'êtes de celle que vous
„ aviez pour Celidée. Beaucoup de raisons
„ m'ont fait quitter Celidée , repartit le ber-
„ ger , la perte de sa beauté qui m'attachoit à
„ elle, mon respect pour Thamire , la soumis-
„ sion que je devois au jugement de celle qui
„ m'a condamné , mes sermens de lui obéir.
„ Pour Astrée , tout me sollicite de l'aimer :
„ sa beauté incomparable..... Cette beauté,
„ interrompit Hylas , n'est-elle pas sujette à
„ l'injure des années ? O Hylas , dit Calidon,
„ quand les années lui auront ravi sa beauté,
„ Calidon ne sera plus d'âge à se soucier de
„ cette perfection. D'ailleurs ses parens &
„ les miens approuvent mon amour. Cette
„ approbation , reprit Hylas , fait le plus
„ souvent que les filles s'opiniatrent à n'ai-
„ mer point des hommes qui sans cela leur
„ seroient très agréables ; elles la regardent
„ comme un ordre qui contraint leur choix
„ & leur inclination. Mais , reprit Calidon ,
„ Astrée est si sage , elle chérit tant sa réputa-
„ tion , d'ailleurs elle n'aime personne. Il est

„ vrai , répondit Hylas en riant , elle n'aime
„ personne. De plus ajouta Calidon , je ne
„ l'ai pas servie assés long temps , & si elle
„ se rendoit avec tant de facilité , elle seroit
„ moins estimable.

„ O Calidon , s'écria Hylas , que je vous
„ plains ! Vous vous imaginez qu'il faut de
„ longs services pour plaire ? N'avez-vous
„ pas entendu dire que Celadon l'a aimée ?
„ Ouf , repliqua Calidon ; mais n'étant plus
„ il ne peut me nuire. Plus que vous ne pen-
„ sez , dit Hylas. Si elle suit l'opinion de Sil-
„ vandre , pourquoi n'aimeroit-elle pas la
„ memoire du berger , comme Tircis aime
„ celle de Cleon ? Mais ce n'est pas ce que je
„ voulois dire. Combien de temps Celadon
„ l'a-t'il recherchée ? Quatre ou cinq ans ,
„ répondit Calidon. Hé bien mon ami , con-
„ tinua Hylas , s'il faut que vous la serviez
„ aussi long temps pour en être aimé..... Je ne
„ le croi pas , interrompit le berger. *Calidon* ,
„ Calidon , fletez-vous tant qu'il vous plai-
„ ra , mais souvenez-vous que rien n'est plus
„ assuré que l'experience , & ce que vous
„ avez vû arriver une fois , croyez si vous
„ êtes sage qu'il peut encore arriver. Vous
„ dites qu'elle n'aime point. C'est ce qui me
„ fait plus mal juger de l'état de vos affaires ;
„ Les filles que nous sçavons qui aiment ,
„ nous pouvons esperer de les gagner ; pour
„ ces insensibles , elles ignorent même ce qui
„ doit être aimé.

518 *La III. Partie de l'Astrée.*

Calidon ne pouvant répondre aux raisons d'Hylas. » En vérité, dit-il, j'avois grand
» besoin des consolations que vous me don-
» nez, & je loue ma bonne fortune qui m'a
» fait vous rencontrer. Vous connoîtrez
» quelque jour, dit Hylas, que je vous par-
» le en ami, & si vous voulez m'en croire,
» vous imitez la conduite que j'ai toujours
» tenue en de pareilles circonstances. Com-
» ment, dit le berger, je quitterois Astrée,
» ou j'en aimerois une autre ? J'aimerois
» mieux perdre la vie. » A ce mot la patience
lui échappa, il voulut quitter Hylas ; mais
celui-ci le retint, & lui dit en souriant : » Si
» vous voulez voir Astrée, entrez dans cette
» coudraye ; vous l'y trouverez. Je n'ai point
» voulu vous dire qu'elle y fût, parce que je
» crains trop que vous perdiez votre peine
» auprès d'elle. » Le berger, sans s'amuser à
» lui répondre, courut au lieu qu'Hylas lui
» avoit montré. Il croyoit qu'il ne pouvoit
trouver une meilleure occasion, pour en-
tretenir la bergere sans être interrompu.

Hylas n'avoit point eu dessein de le tromper ; l'habit que portoit Astrée l'avoit déçu. Cependant Alexis faisant reflexion sur les faveurs qu'elle venoit de recevoir ; » ô dieux,
» dit-elle, levant les yeux au ciel, qu'Alexis
» seroit heureuse sans Celadon, & que Cela-
» don seroit heureux sans Alexis ! Si j'étois
» véritablement Alexis, quel bonheur ce se-

» roit pour moi , que de recevoir ces faveurs
» d'Astrée ! Mais combien seroit il plus
» grand , si étant Celadon , elles m'étoient
» faites comme à Celadon ! Y eut-il jamais
» un amant plus heureux , & plus malheu-
» reux que moi ? Mais , reprenoit-il ensuite ,
» à quoi doit aboutir cette feinte ? Crois-tu
» pouvoir tromper toujours les yeux de
» tous ceux qui te verront ? Que ne prends-tu
» le parti de te déclarer ? Le goût qu'elle se
» sent pour Alexis ne vient que de sa ressem-
» blance avec Celadon. Elle ne hait donc pas
» ce berger , si elle en chérit la memoire ,
» quand elle croit qu'il n'est plus , ne cherira
» t'elle pas davantage sa presence , quand el-
» le le verra à ses genoux vivant , & l'adorant ?
» Belle bergere , lui dirai-je , voici ce Cela-
» don qui mourut , lorsqu'il étoit dans vo-
» tre disgrâce , & qui revit maintenant que
» vous en aimez les traits dans ceux d'Ale-
» xis ? S'il a commis quelque faute , il l'a bien
» expiée ; mais si tout ce qu'il a souffert ne
» suffit pas , ajoutez-y ce qu'il vous plaira. »
Ensuite gardant le silence , il déliberoit en
lui-même sur ce qu'il avoit à faire ; mais se
retractant bien tôt après : » N'envie point
» ajoutoit-il , le bonheur d'Alexis ; ce n'est
» que par elle que tu dois esperer une meil-
» leure fortune ; ne te flatte point qu'Astrée
» aime en elle ta ressemblance ; il se peut
» qu'elle aime tes traits , & qu'elle haïsse tes

520 *La III. Partie de l'Astrée.*

„ fautes. Tu n'as pourtant rien à te repro-
„ cher jusqu'ici ; mais voudrois-tu par ta de-
„ sobéissance ternir la pureté de ton amour ?
„ je t'ordonne , m'a-t'elle dit , de ne jamais
„ paroître en ma presence sans un comman-
„ dement exprès. Aime donc , ô Celadon ,
„ obéis , & garde le silence , si tu veux vivre
„ & aimer d'une maniere irreprochable.

C'est ainsi qu'amour se jouoit d'Alexis ; elle avoit esperé de jouir de quelque satisfac- tion dans ce lieu solitaire , & les réflexions les plus cruelles viennent l'y accabler. Les larmes couloient de ses yeux , lorsqu'elle ap- perçut Calidon. Telle qu'une bergere qui sans y penser met le pié sur un serpent , s'en détourne , & fuit ailleurs pâle & tremblante ; telle Alexis fuyoit d'allée en allée pour éviter Calidon que ses habits lui faisoient prendre pour Astrée. Calidon la perdit dans ces di- vers détours , d'où elle rentra incontinent dans le bois qui touche la coudraye. Mais Hylas qui n'étoit venu se promener en ce lieu que par rapport à Calidon , remarqua l'endroit par où elle étoit entrée. Il attendit quelque temps , pour l'enseigner à Calidon qu'il croyoit n'être pas loin ; mais il attendit inutilement. Calidon s'imaginant que c'é- toit à dessein qu'Astrée le fuyoit , fut telle- ment sensible à ces mépris , qu'il resolut cent fois de ne l'aimer plus. Mais se rappelant aussi tôt ses charmes , & ses perfections , il se
condamnoit

condamnoit lui même : tant il est difficile qu'un cœur touché de la beauté, s'en détache jamais.

Hylas commençoit à s'ennuyer, lorsqu'il vit Leonide, Diane, & Phylis qui venoient à lui, & parmi elles il crut remarquer Astrée. D'abord il eût juré le contraire, car il pensoit l'avoir vue tournant d'un autre côté, mais s'approchant d'elle, il ne put démentir ses yeux. En même temps il sentit quelqu'un qui les lui couvrant avec la main le pressa de deviner qui c'étoit. » Je sçai, dit Hylas, » sans faire le moindre mouvement, je sçai » qui vous êtes, & je ne suis point en peine » comment vous êtes ici, mais comment » vous y pouvez être. » Tandis qu'il parloit toute la compagnie arriva, & put entendre qu'il continuoit de la sorte: Je sçai, disoit-il, » que vous êtes Astrée, & lui ayant écarté » les mains, il reconnut Laonice. Est-ce » ainsi que vous méconnoissez vos amies, » répondit-elle? Bergere, dit Hylas, ce n'est » pas sans raison que je vous ai prise pour » Astrée, je l'ai vue il n'y a qu'un moment » entrer dans ce bois, puis la voyant parmi » vous venant d'un autre côté, qu'ai-je pû » croire en la voyant ainsi en divers lieux, » sinon qu'aujourd'hui elle devoit être par » tout ?

» Comment, dit Astrée, vous m'avez vu » entrer dans ce bois? Oui, dit-il, je vous ai

522 *La III. Partie de l'Astrée.*

» vue, & je ne suis pas le seul; Calidon y est
» encore qui vous cherche.» Astrée & les au-
» tres sçavoient bien ce qu'il vouloit dire;
» mais ils feignirent le contraire.» Il faut que
» ce matin vous ayiez les yeux malades, in-
» terrompit Diane; nous rendrons toutes
» bon témoignage qu'Astrée ne nous a quit-
» tées d'aujourd'hui. Oh, vous direz ce qu'il
» vous plaira, je voi bien que voici As-
» trée; mais je sçai qu'il est impossible que
» celle que j'ai vue ait pû être si tôt avec
» vous, ayant pris un chemin tout différent.
» Je sçai bien encore que je l'ai vue cette As-
» trée que je dis, & que mes yeux ne me
» trompent point.» Astrée désirant trouver
» celle dont il parloit: » Si vous ne nous la
» montrez, dit-elle, nous penserons que
» vous n'êtes pas dans votre bon sens. Pen-
» sez tout ce qu'il vous plaira, repartit Hy-
» las, vous penserez encore moins que moi;
» mais je veux m'éclaircir: allons je vous
» prie chercher cette autre Astrée.

A ces mots, il entre dans le bois, & après
avoir cherché de tous côtés, lorsque tous
s'ennuyoient excepté la véritable Astrée, il
crut voir au travers des arbres la bergere as-
sise sur les bords du Lignon. Il court aussi
tôt, & lorsqu'il pût la reconnoître, il leur
fit signe de s'approcher. Alors il prit Astrée
d'une main, & montrant Alexis de l'autre:
» Regardez, lui dit-il, bergere, si vous n'ê-

» tes pas au pié de cet arbre. Phylis répondit :
» je vous assure , Hylas , que vous tenez
» quelque chose du lyon ; on dit qu'il con-
» noît mieux les habits que le visage de ceux
» qui le gouvernent. Quoi , parce que vous
» voyez les habits d'Astrée , vous vous ima-
» ginez que c'est Astrée elle même ?

Ils parloient si haut , & Hylas faisoit tant
de bruit , qu'Alexis tournant la tête , apper-
çut toute cette troupe qui venoit à elle. Elle
prend à l'instant un air plus serain , pour
cacher ses déplaisirs , & se levant elle marche
au devant des bergeres. Hylas & Laonice qui
n'étoient point prévenus sur le déguisement,
méconnurent Alexis ; enforte qu'Hylas
s'approchant d'elle : » Je vous assure , dit-il ,
» belle bergere , que vous avez pensé me fai-
» re tourner la tête , lorsque je ne vous ai
» qu'entrevue. » Alexis feignant de ne le pas
connoître, & d'ignorer ce qu'il disoit : » Par-
» donnez , berger , lui dit-elle , si je ne vous
» répons pas : je n'entens rien à ce que vous
» dites. Je veux dire , reprit Hylas , que vous
» ayant prise pour Astrée , puis voyant en
» même temps Astrée dans un autre lieu , j'ai
» pensé perdre la tête ; mais que maintenant
» que je vous voi bien , je crains que vous ne
» me dérobiez un cœur que j'ai donné à une
» autre.

» Vous m'avez servie , dit Astrée , en me
» prenant pour une bergere si belle ; mais je

§ 24 *La III. Partie de l'Astrée.*

vous sçai mauvais gré de m'avoir soupçon-
née de larcin ; & vous ne pouvez à mon
gré réparer cette injure , qu'en me mon-
trant qui de toutes ces bergeres est Astrée.
Puisqu'il m'est si facile , dit Hylas , d'effa-
cer l'injure que vous prétendez avoir re-
çue , j'y consens , pourvû néanmoins que
vous acceptiez ce cœur que je vous offre
comme don , si vous le refusez com-
me larcin. Voici Astrée , ajouta-t'il , en
montrant Alexis , pour la véritable Astrée
qu'il prenoit pour une étrangere , il lui
trouvoit tant de graces , que sans lui don-
ner le loisir de parler , il la pressoit de sa-
tisfaire à son tour à ce qu'il lui avoit de-
mandé.

Que dira Stelle , interrompit Phylis , si
elle vient à sçavoir que vous aimez cette
belle étrangere ? *Elle dira* que j'observe nos
conditions par lesquelles il m'est permis
d'en aimer une ou plusieurs autres avec
elle , sans qu'elle puisse s'en offenser. Com-
ment , dit la nouvelle bergere , vous pré-
tendez en aimer une autre avec moi ? Que
vous importe , reprit Hylas , si je ne laisse
pas de vous aimer autant que vous le vou-
drez ? Ha berger , dit l'étrangere , je ne veux
point de partage , je mérite bien que l'on
m'aime seule. Ainsi vous risquez beau-
coup de n'avoir jamais de maitresse faite
comme moi. Puisque vous êtes de ce carac-

» tere , dit Hylas , je vous conseille de vous
» adresser à Silvandre , il est précisément tel
» que vous le demandez.

» A propos de Silvandre, interrompit Phy-
» lis , qu'est-il devenu ce matin , nous ne le
» voyons point ici ? Cela est heureux pour
» vous , Hylas ; il vous empêcheroit de dé-
» buter avec cette belle étrangere par une dé-
» claration. » Hylas vouloit répondre ; mais
Laonice prenant la parole : » Non , Hylas ,
» dit-elle , parlez : d'aujourd'hui vous ne
» verrez Silvandre , & quand il seroit ici ,
» après le malheur qu'il s'est procuré lui mê-
» me sans y penser , je doute qu'il proferât
» un seul mot. Que lui est-il arrivé , dit in-
» continent Diane ! Il faut que vous sça-
» chiez , continua la malicieuse Laonice en-
» souriant , que Pâris rencontra il y a quel-
» que temps un chevalier étranger qui me-
» naçoit Therfandre. Silvandre se chargea
» d'en avertir Madonte ; il l'a fait ce matin ,
» & Madonte craignant que le chevalier ne
» reçût quelque déplaisir en sa compagnie ,
» elle est partie à l'heure même , & m'a char-
» gé de vous faire à toutes ses excuses , & de
» vous assurer qu'elle n'oublieroit jamais les
» faveurs qu'elle a reçues sur les rives du Li-
» gnon. Le pauvre Silvandre n'a pû cacher
» son amour pour elle ; il a d'abord essayé de
» la faire demeurer ; mais n'ayant pû y réus-
» sir , il s'est offert à l'accompagner. Ma-

526 *La III. Partie de l'Astrée.*

» donte , apparemment pour ne pas donner
» de la jalousie à Therfandre , l'a refusé plus
» de cent fois ; enfin ne pouvant la fléchir , il
» s'est jetté à ses genoux , & à force de suppli-
» cations il a obtenu de l'accompagner une
» partie du jour. Vous pouvez bien , lui di-
» soit-il , m'accorder d'être ce peu de temps
» auprès de vous , pour l'éternel regret que
» me laissera votre absence.

» Voilà, dit Astrée , ce que vous aurez bien
» de la peine à nous persuader. Silvandre ai-
» mer , lui qui ne regarda jamais bergere, que
» pour la fuir ? Pour la fuir , interrompit Hy-
» las , & qu'appellez-vous ce qu'il fait , lors-
» qu'il est auprès de Diane ? Oh ! répondit
» Phylis , c'est une pure feinte. Non , Hylas ,
» reprit Laonice , Phylis a raison , ce qu'il
» fait pour la bergere n'est que feinte , il l'a
» juré plus de cent fois ce matin, lorsque Ma-
» donte lui a dit à ce même sujet : Hé bien ,
» Silvandre , si mon absence vous laisse des
» regrets , la presence de Diane vous conso-
» lera. Diane , a-t'il répondu , mérite d'au-
» tres services que les miens ; aussi ne lui en
» ai-je jamais rendu , que pour ne pas man-
» quer à la gageure de Phylis ; & plût à dieu
» qu'elle fût en votre place , & vous en la
» mienne , vous verriez si je dis vrai !

Phylis comprit que ce discours déplaisoit
à Diane : » Je ne croirai point , dit-elle , que
» Silvandre aime Madonte ; car il n'a jamais

» en le moindre empressement pour elle.
» Vous vous trompez , interrompit Diane ,
« j'en ai vû des signes certains ; & pourquoi
» un jeune berger qui a de l'esprit & du cou-
» rage , n'aimeroit-il pas Madonte qui le mé-
» rite si bien ? D'ailleurs Laonice en parle
» comme sçavante , puisqu'elle l'a vû partir
» avec elle. En effet , dit Astrée , est-il bien
» vrai , Laonice , que Silvandre a suivi Ma-
» donte ? S'il est vrai , répondit la fine berge-
» re ? Pensez vous que je l'assurasse ainsi , si je
» ne l'avois vû ? A quoi me serviroit d'avan-
» cer un fait que vous pouvez si facilement
» verifler ? Dieu le conduise , répondit Dia-
» ne , & le ramene quand il lui plaira.

A ces mots feignant de n'y prendre aucun intérêt , elle tourna ses pas d'un autre côté. Phylis la suivit quelque temps après. Déjà Diane avoit commencé à se plaindre de l'inconstance du berger. » Sont-ce là , disoit-elle , les effets de l'amour que tu me faisois paroître ? Devois-tu te donner & à moi aussi tant de tourment , pour obtenir la permission de me rechercher sous le prétexte de la feinte , & me sacrifier aussi tôt à Madonte ? Tu as trop blâmé l'inconstant Hylas , pour en prendre si tôt le personnage.

En même temps appercevant Phylis , elle l'attendit ; & dès qu'elle fut arrivée : » Hé bien ma sœur , lui dit-elle , jugez mainte-

§ 28 *La III. Partie de l'Astrée.*

» nant si vous aviez raison de me menacer
» des importunités de Silvandre ? N'ai-je pas
» trouvé le moyen de lui faire changer de
» dessein ? Si Laonice dit vrai , répondit Phy-
» lis , j'avoue que jamais berger ne m'a si
» bien trompée ; mais croyez vous que Lao-
» nice soit véritable ? Je n'en doute point ,
» répondit Diane ; car j'ai toujours remar-
» qué en lui beaucoup de goût pour Madon-
» te ; & lorsque Paris étoit en peine de lui fai-
» re sçavoir les menaces de cet étranger ,
» Silvandre s'en chargea ; mais avec quelle
» promptitude il s'offrit ! Il n'y avoit cepen-
» dant personne qui songeât à lui disputer
» cet avantage. Cette fille a de la beauté , je
» l'avoue ; elle n'a pourtant à mes yeux rien
» de trop aimable , & si j'étois homme , il y en
» a beaucoup de moins belles à qui je donne-
» rois la préférence. Aussi , pendant qu'elle
» a demeuré parmi nous , ne lui avons nous
» vû d'autres amans qu'Hylas & que Silvan-
» dre ; Hylas , parce que tout lui convient ;
» & Silvandre , pour me desabuser & vous
» aussi qu'il eût pour moi quelque bonne vo-
» lonté. Je pense comme vous , reprit Phy-
» lis , sur le compte de Madonte , mais je ne
» puis croire que Silvandre l'aime ; & ce que
» vous avez remarqué n'est qu'un effet de
» politesse envers cette étrangere. Que direz-
» vous , repliqua Diane , de ces supplica-
» tions pour obtenir la permission de l'ac-
» compagner ?

» accompagner ? Je dirai , répondit Phylis , que
» c'est encore politesse. Politesse , interrom-
» pit Diane ? se jeter à ses genoux , verser
» des larmes , l'accompagner presque par for-
» ce , partir sans nous rien dire , si vous ap-
» pellez cela politesse , j'ignore pour moi ce
» que vous nommerez amour. Mais , ajouta-
» t'elle quelque temps après , j'avoue qu'il
» m'a plus obligée qu'il ne croit ; ses soins af-
» fidus , sa discretion , & son mérite me por-
» toient insensiblement à lui vouloir du bien.
» Dieux ! que serois-je devenue , s'il m'avoit
» quittée plus tard ?

Phylis qui connoissoit l'amour de la ber-
gere : „ Ma sœur , lui dit-elle , ne croyons
» point si legerement le rapport de Laonice ;
» attendons le retour de Silvandre ; je veux
» croire qu'il sçaura bien se justifier. Non ,
» non , ma sœur , reprit incontinent Diane ;
» n'en parlons plus ; il pourra dire & faire ce
» qu'il lui plaira ; je sçai moi ce que je dois
» croire. Mais , ma sœur , repliqua Phylis ,
» avant que de le condamner , daignez du
» moins l'entendre. Non , ma sœur , si vous
» m'aimez , ajouta Diane , vous m'en détour-
» nerez plus tôt. Je me souviens qu'il a un
» bracelet de mes cheveux , celui là même
» que je faisois pour vous ; je vous supplie
» de le lui demander de ma part , aussi tôt que
» vous le verrez. Je sçai que les bergers de
» ce caractere se prévalent ordinairement

„ des avantages qu'ils peuvent par sembla
 „ bles ruses obtenir des bergeres peu avifées
 „ Je ne veux pas qu'il en use de même à mon
 „ egard.

Phylis comprit que la bergere étoit pi-
 quée, & qu'il n'étoit pas temps de la contredire. Elle se tût quelque temps après l'avoit
 assurée qu'elle redemanderoit ce bracelet à
 Silvandre, dès qu'il seroit revenu. Et lors-
 qu'elles voulurent reprendre leur discours,
 elles virent la compagnie s'avancer, mais
 bien augmentée. Adamas, Daphnide, Alci-
 don, Pâris, Hermante, Stiliane & Carlis y
 étoient, & de plus Lerindas, le messager de
 Galatée, qui s'étant acquité des ordres qu'il
 avoit reçus pour Adamas, n'avoit point
 voulu partir, sans voir Astrée & Diane.

Depuis qu'Adamas avoit scû la volonté
 de Galatée, il étoit dans une inquiétude mor-
 telle, parce qu'il ne vouloit point déplaire à
 la nymphe, & que ne pouvant se rendre au-
 près d'elle, sans mener Leonide, il craignoit
 que Galatée qui avoit vû Celadon vêtu en
 Lucinde ne le reconnût déguisé en Alexis. Et
 ne pouvant consulter que Leonide & la feinte
 Alexis, il proposa à la nymphe l'embaras
 où il se trouvoit. Leonide qui avoit l'esprit
 droit & juste, répondit incontinent : „ Vous
 „ devez me laisser ici avec Alexis; ne doutez
 „ point que Galatée ne la reconnoisse si elle
 „ la voit, ce qui vous nuiroit beaucoup, Il

» semble que le ciel même vous ait montré
» cet expedient. Vous voyez comme ce ma-
» tin Alexis , sans autre dessein que de passer
» le temps s'est vêtue en bergere ; cet habit
» l'a tellement changée , qu'Hylas même l'a
» méconnue ; je suis persuadée qu'il en est de
» même de Daphnide , d'Alcidon , & ce qui
» est plus important , de Lerindas. Il sera fa-
» cile de lui persuader qu'Alexis est indispo-
» sée , & que vous m'avez laissée auprès d'el-
» le pour lui faire compagnie ; aussi bien je
» ne souhaite pas beaucoup de voir la nym-
» phe , tant qu'elle sera de l'humeur où je l'ai
» quittée. Mais si vous prenez ce parti , il y a
» deux choses à faire : l'une que la nouvelle
» bergere s'éclipse adroitement , & se retire
» dans sa chambre , afin qu'elle ne soit recon-
» nue ni de Lerindas , ni d'Alcidon. Il faut
» ensuite que j'engage les bergeres qui sont
» au fait de ce déguisement , à vous supplier,
» mon pere , de nous laisser ici pour quelque
» temps , puisqu'il semble qu'Alexis s'y réta-
» blit parfaitement. Si nous n'usons d'artifi-
» ce , elles pourront soupçonner ce qu'il n'est
» peut être pas encore temps de décou-
» vrir.

Adamas qui n'avoit point encore remar-
qué le déguisement d'Alexis , s'étonna de l'a-
voir méconnue , & après quelques réflexions
sur ce qu'avoit proposé Leonide , il approu-
va son avis. Alexis le gouta encore davanta-

532 *La III. Partie de l'Astrée.*

ge, lorsqu'elle en fut informée, parce qu'elle eût mieux aimé mourir, que de se retrouver entre les mains de Galatée, & qu'elle ne vouloit pas perdre la satisfaction qu'elle goûtoit auprès d'Astrée. En même temps la nouvelle bergere se déroband, alla se renfermer dans sa chambre; elle se coucha aussi tôt, & se coëffa comme si en effet elle eût été malade.

D'un autre côté Adamas ayant donné le bon jour à Diane & à Phylis: » Je suis bien
» fâché, leur dit-il, de vous quitter plus tôt
» que je ne l'avois résolu. Mais, belles ber-
» geres, Galatée me mande de me rendre in-
» continent auprès d'elle; & voici Lerindas
» qui m'a juré qu'il ne m'abandonneroit
» point, que je ne fusse arrivé. » Astrée plus
sensible à cette nouvelle que les autres:
» Mon pere, dit-elle, votre départ ne peut-
» il absolument se differer? Adamas, dit Le-
» rindas qui prit la parole, ne peut partir si
» tôt, ni arriver si promptement que la nym-
» phe le désire. Ce n'est pas à vous, répon-
» dit la bergere fâchée, que mon discours
» s'adresse. » Adamas comprit pourquoi elle
parloit de la sorte: » Aussi, dit-il en sou-
» riant, je ne puis differer mon départ; la
» nymphe a besoin de moi; & Lerindas m'a
» appris que la nymphe a près d'elle un
» étranger à qui elle marque beaucoup de
» consideration; peut être il s'agit de quel-

» que affaire importante , & à quoi le moins
» dre retardement nuiroit beaucoup.

La bergere se retira pénétrée de douleur vers Leonide qui lui faisoit signe de s'approcher ; & cependant ils regagnerent tous la maison pour se mettre aussi tôt à table ; Adamas voulant partir d'abord après le dîner, Hylas fut le plus étonné de tous ; il chercha inutilement la nouvelle bergere ; & voyant qu'il ne la trouvoit point : » Belle nymphe ,
» dit-il, en s'adressant à Leonide , dites moi je
» vous supplie , si vous sçavez ce qu'est devenue la bergere à qui Adamas & vous , vous
» parliez il n'y a qu'un moment. A qui répondit Leonide , l'avez-vous confiée ? A
» mes yeux , répondit Hylas. C'est donc à
» eux que vous devez vous adresser , repliqua Leonide ; pour nous qui n'avons point
» affaire de la bergere , nous n'y avons pas
» pris garde. Si elle ne revient plus , ajoutez
» Hylas, j'aurai fait inutilement le fonds d'amour que je voulois employer pour elle.
» Vous êtes bien diligent , repartit Leonide.
» Je croyois qu'il vous falloit plus de temps
» pour délibérer sur des affaires aussi importantes. Cela est bon pour Silvandre, dit-il ,
» en secouant la tête ; dans un besoin il feroit assembler tous les ordres des gaulois
» pour décider s'il doit aimer. Pour moi je
» résoudrois plus de semblables affaires en
» un jour , que lui en toute sa vie. Il cherche

534 *La III. Partie de l'Astrée.*

„ en lui même si une bergere a toutes les
„ qualités qui lui conviennent ; il la trouve-
„ ra peut être trop grande , ou trop petite ,
„ trop blanche , ou trop noire , elle aura le
„ nez trop long , ou trop court , la bouche
„ trop ou trop peu renversée ; peut être lui
„ manquera-t'il la fossete aux joues ; & si
„ quelqu'une de ces choses manque , il n'ai-
„ mera point. Pour Hylas , dès qu'une
„ fille s'offre à ses regards , & qu'elle lui pa-
„ roît belle , sans raffiner tant sur la beauté ,
„ il s'y attache , & met aussi tôt en usage tout
„ ce qu'il faut pour en faire sa conquête , ou
„ du moins pour l'acheter. Voila, reprit Leo-
„ nide , comment il faut en user ; & puisque
„ vous êtes déjà si bien muni pour l'étrange-
„ re , je vous conseille , pour ne pas perdre
„ inutilement la peine que vous avez déjà
„ prise , de l'aller chercher. Cependant cette
„ bergere & moi nous nous entretiendrons
„ d'une affaire qui nous interesse.

A ces mots pour n'être point entendues ,
elles s'écartent de la troupe ; & Leonide
parla ainsi à la bergere Astrée : „ Vous avez en-
„ tendu ce qu'a dit Adamas ; il ne peut se dis-
„ penser de partir , il défobligerait Galatée.
„ Mais il faut que je vous avoue que jamais
„ départ ne me couta autant , aussi bien qu'à
„ Alexis. Je n'aurois pas crû qu'élevée dans le
„ grand monde , elle eût goûté de la sorte
„ une vie solitaire & retirée. Et j'ai remar-

„ qué que depuis qu'elle est ici, elle se porte
„ infiniment mieux, sans doute parce qu'elle
„ vous aime. Hier encore elle me juroit
„ qu'elle ne craignoit rien tant que d'être
„ obligée à se séparer de vous. Madame, ré-
„ pondit Astrée, si en effet vous avez pris
„ quelque plaisir dans nos hameaux, je puis
„ dire avec vérité que c'est le plus grand bon-
„ heur qui pût nous arriver. Nous vous som-
„ mes tous si dévoués & à la belle Alexis,
„ qu'il n'y a rien que nous ne fissions pour
„ vous retenir plus long temps. Mon atta-
„ chement pour la belle Alexis est tel que je
„ vous proteste, madame, (& j'en prens à
„ témoins le ciel même, & les divinités qui
„ président à ces bocages, que je tiendrai à
„ jamais le serment que j'ai fait,) que rien au
„ monde ne peut me séparer d'elle, & je vous
„ supplierai de m'assister de votre faveur au-
„ près d'elle, & auprès d'Adamas; car j'ai ré-
„ solu de la suivre chés les carnutes, lors-
„ qu'elle y retournera.

„ Ce n'est pas ce qu'il y aura de plus diffi-
„ cile, dit Leonide; je vous donnerai un bon
„ moyen pour obtenir leur consentement; la
„ difficulté c'est d'avoir l'agrément de vos
„ proches. Oh, madame, s'écria la bergere, ne
„ vous en inquietez point: je sçais ce que j'ai
„ à faire, & vous n'ignorez pas que je n'ai
„ plus que Phocion mon oncle. Peut-il trou-
„ ver mauvais que je prenne un parti si rai-

536 *La III. Partie de l'Astrée.*

» sonnable ? Non , madame , rien n'est plus
» juste que de pouvoir se donner soi-même
» à celui de qui nous avons tout reçu. Seule-
» ment , grande nymphe , je vous supplie de
» m'apprendre ce que je dois faire pour ob-
» tenir le consentement du sage Adamas , &
» de la belle Alexis.

» Adamas , répondit Leonide , aime ten-
» drement Alexis , & de sorte , qu'elle peut
» tout auprès de ce pere. Je vous conseille
» donc de vous infinuer dans ses bonnes gra-
» ces ; mais que dis-je , vous y êtes déjà fort
» avant ; tâchez seulement de lui rendre vo-
» tre compagnie si agréable , qu'elle ne con-
» sente qu'à regret à se séparer de vous. Vous
» en viendrez aisément à bout , car je sçai
» qu'elle vous aime du moins autant que
» vous l'aimez ; mais le meilleur moyen de
» ne vous éloigner d'elle que le moins que
» vous pourrez , si c'est votre dessein ; sup-
» pliez Adamas de nous laisser ici elle & moi
» pour quelques jours encore ; la feinte ma-
» ladie vous en fournit un assés beau prétex-
» te ; car voyant qu'elle ne vouloit pas si tôt
» quitter ce beau lieu , je lui ai conseillé de se
» retirer , & de feindre quelque indisposition.
» Il semble que la fortune veuille vous favo-
» riser , puisqu'Alexis ayant pris ce matin vos
» habits , sans autre dessein que de s'amuser ,
» elle a autorisé votre demande. Peu de per-
» sonnes l'ont reconnue , la plûpart croit

» qu'elle est indisposée , & quoiqu'Adamas
» sçache le contraire , il feindra volontiers
» de le croire ainsi pour avoir un prétexte de
» ne la point mener à Galatée qui désire de-
» puis long-temps de l'avoir auprès d'elle.
» Mais Adamas veut qu'elle garde l'état
» qu'elle a embrassé , puisque Thautates a
» prouvé par les sacrifices qui lui ont été of-
» ferts à ce sujet , que telle étoit sa volonté.
» Vous voyez , belle bergere , que je vous
» parle avec franchise ; ne me décelez point ,
» je vous supplie , autrement je vous devien-
» drois inutile.

Il seroit difficile d'exprimer quelle fut la reconnoissance d'Astrée. Si Leonide avoit pû ignorer jusques là combien la bergere aimoit Alexis , elle n'eût pû douter en ce moment de l'excès de son amitié pour elle. En discourant ainsi , elles s'étoient un peu écartées de la compagnie , & lorsqu'elles vouloient prendre un sentier pour la rejoindre plus promptement , elles entendirent une voix que la bergere reconnut être celle de Calidon. La bergere voulut se détourner , pour ne le pas rencontrer : elle auroit crû , en l'écoutant , offenser la memoire de Celadon. Leonide s'en apperçut ; & ayant appris que c'étoit le berger que Phocion vouloit qu'elle épousât ,
» Écoutons , dit-elle , ce qu'il chante , je
» m'assure que vous êtes la matiere de ses
» chansons. Nous pourons ensuite passer

538 *La III. Partie de l'Astrée.*

„dans le bois sans être vues. » En même temps Calidon commença de chanter ainsi :

Renonce à l'inhumaine ,
Calidon, romps tes fers ,
Depuis que tu la fers ,
Elle rit de ta peine.



Tu pensois en l'aimant
Qu'elle seroit sensible.
Mais elle est inflexible,
Et rit de ton tourment.



Calidon, romps ta chaîne
Et quitte l'inhumaine.

„ Je sçavois bien , dit incontinent Astrée,
„ que vous perdriez votre temps à l'écouter.
„ Il me semb'e, dit la nymphe , qu'il n'est pas
„ peu irrité. Puissé-t'il l'être toujours, ajouta
„ la bergere ! „ A ce mot, elles tournerent sur
la gauche , & continuerent leur chemin.

Cependant Pâris que les conseils de Leonide avoient frapé , songea à profiter de l'absence d'Adamas pour demander à Diane la permission de parler à ses parens. Le hazard fit que Diane se trouva seule en s'en retournant. Il l'aborda , & la prenant sous le bras , il lui dit : „ Belle bergere , mon pere est obligé de partir , & je dois l'accompagner.
„ Quelle satisfact on ordonnez vous que
„ j'emporte avec moi ? Soyez bien persuadée

„ que si j'ai le malheur de vous déplaire , il
„ n'est pour moi de ressource que la mort.
„ Votre vie m'est si chere , répondit Diane ,
„ comme si elle eût voulu se venger de Sil-
„ vandre , que rien ne me paroîtra difficile
„ pour la conserver. Dites-moi ce que vous
„ désirez. Que vous me permettiez , repliqua
„ Pâris , en lui baissant la main , de vous de-
„ mander en mariage à vos patens , & que
„ vous me disiez à qui je dois m'adresser. Bel-
„ linde , répondit Diane , est ma mere ; elle
„ seule peut disposer de moi. Je vous accor-
„ de la permission que vous souhaitez.

Telle fut la réponse de Diane ; pour déplaire à Silvandre , elle consentit à se priver pour jamais de toute satisfaction , tant la passion nous aveugle. Si la bergere eût fait quelque réflexion , elle auroit pris un parti bien different ; car si Silvandre ne l'aimoit point , quel déplaisir lui causeroit-elle en se donnant à un autre ? & s'il l'aimoit , pourquoi vouloit-elle lui causer ce mortel déplaisir ? Pâris éprouva bien alors qu'en amour il y a des heures favorables , & que celui là est heureux à qui la fortune les offre , où qui les trouve par sa prudence. Pâris ne pouvoit assez remercier la bergere , mais ses remerciemens ne furent pas même écoutés. Dès que Diane fut arrivée , elle se déroba , & se retirant seule en sa cabane , elle pleura durant toute la journée. Elle apprit à ses dépens que

340 *La III. Partie de l'Astrée.*

l'on aime quelquefois plus qu'on ne pense, & que rien ne nous en instruit comme les mépris où l'absence de l'objet que nous aimons.

D'un autre côté Adamas ayant appris en chemin l'indisposition d'Alexis, il supplia Daphnide de lui permettre de l'aller voir. Daphnide & Alcidon voulurent l'accompagner; & Astrée & Leonide en étant averties, elles eurent la précaution de tirer les rideaux. Adamas lui dit alors qu'il étoit obligé de partir, pour obéir à Galatée; mais Alexis feignant de vouloir le suivre, malgré son indisposition, Astrée supplia le druide de ne le pas permettre; que toutes les bergeres auroient un regret mortel si elles sçavoient qu'elle fût partie en cet état, & que la chaleur ne manqueroit pas d'augmenter son mal; mais que Phocion & elle en particulier se trouveroient outragés, si elles la voyoient quitter leur maison, quand les circonstances où elle se trouvoit exigeroient qu'elle restât: qu'elle seroit sans doute moins bien que chés Adamas, mais que pourtant on en auroit tous les soins imaginables; & que la nymphe Leonide en seroit témoin.

Phocion joignit ses prieres à celles d'Astrée; & le sage Adamas consentit enfin à laisser Alexis, feignant néanmoins d'en avoir bien du regret, à cause de son mal, & de la crainte qu'il avoit qu'elle ne les incommodât. Il lui recommanda & à Leonide de par-

tir aussi tôt qu'Alexis seroit guerie. Puis s'approchant du lit, & prenant Leonide par la main, il leur dit tout bas, qu'il les enverroit chercher, ou qu'il viendroit lui même. En même temps on l'avertit que l'on avoit servi, & aussi tôt il se retira. Dès qu'on eut diné, il remercia Phocion & Astrée, & s'en alla avec Daphnide & Alcidon, qui comblèrent de louanges les bergers, & les bergeres.

Pâris ne voyant point Diane, en demanda des nouvelles à Astrée & à Phylis, qui répondirent qu'elle avoit eu sans doute quelques affaires chés elle. Les étrangers ayant entendu cette réponse, prièrent ces belles filles d'assurer Diane du regret qu'ils avoient de ne pouvoir prendre congé d'elle.

Après qu'ils se furent séparés, Pâris profitant de l'occasion, dit au sage Adamas qu'il avoit à lui communiquer quelque chose qui le regardoit lui & Diane; mais il ne sçavoit par où commencer; & comme il gardoit le silence, „ Hé bien, Pâris, dit le druide en souriant, n'avez vous rien de plus à me dire?

Pâris rougit, trembla, ouvrit plusieurs fois inutilement la bouche: „ J'entens, „ dit le druide pour le tirer d'embarras, que „ vous aimez Diane; mais Diane vous aime-t'elle, où plus tôt n'aime-t'elle point Silvanandre? „ Ces mots l'enhardirent à répondre, qu'il avoit peut être manqué en

542 *La III. Partie de l'Astrée*

s'attachant à la bergere , sans la permission d'un pere si respectable ; mais qu'il avoit compté sur ses bontés ordinaires : que sa passion étoit parvenue à un point qu'il lui étoit impossible de vivre sans la bergere ; & que se souvenant qu'elle étoit d'une des meilleures maisons de la contrée , il avoit crû que cette alliance n'étoit point indigne de lui ; & qu'enfin l'amour l'avoit forcé de s'expliquer à Diane.

„ Que vous a-t'elle répondu , dit incon-
„ tinent Adamas ? Que Bellinde sa mere
„ pouvoit seule disposer d'elle , repartit Pâ-
„ ris. „ Alors le druide lui parla en ces ter-
„ mes : „ Il y a long-temps que j'ai remar-
„ qué votre goût pour la bergere. Je l'ai
„ approuvé , & ce mariage me paroît con-
„ venable. Diane & Astrée sont des meilleu-
„ res maisons des Gaules ; mais la vertu de
„ la bergere , & sa beauté me semblent en-
„ core préférables. Je vous conseille donc
„ de ne point perdre de temps : donnez vos
„ ordres pour votre départ. Dès que je se-
„ rai revenu de Bonlieu , où peut être Ga-
„ latée me retiendra tout le jour , j'écrirai
„ un mot à Bellinde , & vous porterez ma
„ lettre vous même.

A ces mots Pâris lui baïsa la main , & pre-
nant congé de lui , de Daphnide , & d'Al-
cidon , il cotoya les prés , & s'en alla trans-
porté de joye.



L'ASTRÉE

DE

M. D'URFÉ.

PASTORALE ALLEGORIQUE.

TROISIÈME PARTIE,

LIVRE DOUZIÈME.

LA nymphe Galatée & Damon partirent de Bonlieu dès qu'ils eurent dîné; Amasis impatiente leur avoit envoyé un autre chevalier pour les hâter. Adamas ne les trouvant point au temple de la bonne déesse, supplia Daphnide & Alcidon de continuer avec lui leur voyage, ajoutant qu'il envoyeroit Lerindas vers la nymphe qui leur feroit l'honneur de les attendre, & de les mener dans son char. Les étrangers se mirent incontinent en chemin, & Lerindas dépêché par le druide courut pour atteindre Galatée.

544 *La III. Partie de l'Astrée.*

Cependant la nymphe & Damon s'entretenoient de différentes choses dans la route ; le chevalier n'avoit point voulu monter dans le char ; il se tenoit à la portiere sur un très beau cheval qu'Amasis lui avoit envoyé Il s'étoit persuadé qu'étant seul auprès des nymphes , il devoit être en état de les défendre ; & par cette raison , il avoit pris son casque & son écu qu'il laissoit ordinairement à son écuyer.

Lorsqu'ils eurent passé le pont de la Bouteresse , Halladin qui étoit loin derriere le char de Galatée , vit sortir du bois voisin de la maison d'Adamas trois chevaliers , qui tout à coup baissant leurs lances coururent à toute bride contre son maître. Le fidele écuyer cria de toutes ses forces , pour avertir Damon ; celui-ci tourne la tête, & voyant ces trois hommes si près de lui , il met l'épée à la main , & se couvre de son écu. Mais à peine ceux-ci étoient sortis du bois, que Galatée en apperçut trois autres qui venoient aussi attaquer Damon. Aussi tôt les nymphes firent de grands cris ; & le chevalier tournant la tête , fut au même temps atteint de deux lances qui faillirent à le renverser. Damon indigné donna un si grand coup sur l'épaule au troisième qui venoit un peu après les autres , qu'il l'abbatit. Cependant les trois autres chevaliers plus avisés donnent dans le corps du cheval , & renversent Da-
mon.



Guelard Sculp.



mon. Se voyant attaqué de cinq à la fois, il quitte la selle, & se tient derriere son cheval mort. Mais trois des agresseurs mettent pié à terre, & tous cinq viennent à lui. Résolu de vendre cher sa vie, il s'avance contre ceux qui étoient à pié, & décharge un si grand coup sur la tête du premier qu'il rencontre, qu'il l'abbat à ses piés; son heaume étant tombé, Galatée & les nymphes le reconnurent pour un des gens d'armes de Polemas; ce qui lui fit juger que c'étoit lui qui avoit tramé cette trahison.

Tandis qu'elles détestoient un crime si horrible, ceux qui étoient demeurés à cheval attaquoient Damon. Déjà le chevalier avoit tué un de ces hommes; mais le second l'avoit heurté si rudement qu'il l'avoit porté par terre; celui-ci avoit reçu au défaut de la cuirasse un coup d'épée, dont il mourut à quelques pas de là. Des six il n'en restoit que trois qui pussent offenser Damon, & tous à pié, mais si opiniâtres, que deux se jetterent sur lui dès qu'il fut tombé. En cet état il fit d'inutiles efforts pour se relever; c'étoit fait de lui, si le troisiéme qui avoit quitté son cheval n'avoit craint en le tuant de blesser ses compagnons qu'il tenoit embrassés.

Cependant un berger, & une bergere arrivent en ce lieu. Le berger indigné de l'outrage qui étoit fait au chevalier: „ Hé pour-
„ quoi ne défendez vous pas votre maître,

546 *La III. Partie de l'Afrée.*

„ dit-il à l'écuyer , qu'à son air affligé il re-
„ connut pour écuyer de Damon ? Helas ,
„ répondit l'écuyer , je n'ai point reçu l'or-
„ dre de chevalerie , & je serois pour tou-
„ jours incapable de cet honneur , si je me
„ battois contre un chevalier. Que maudite
„ soit , dit le berger , la consideration qui
„ vous empêche de secourir au besoin votre
„ maître.

A ces mots prenant l'écu & l'épée d'un chevalier mort , il s'avance contre celui qui cherchoit le défaut des armes de Damon , & après lui avoir crié de prendre garde à lui , il lui déchargea sur l'épaule deux coups si violens , qu'il l'obligea de se tourner vers lui. Le berger lui donna de la pointe sous le bras droit , & si avant qu'elle sortit de l'autre côté , & qu'il tomba mort auprès de ses compagnons. Le bruit & les cris qu'il fit en tombant étonna ceux qui tenoient pour Damon. Et l'un d'eux voyant que c'étoit une personne désarmée qui avoit secouru le chevalier , il dit à son compagnon de le bien garder , tandis qu'il alloit châtier le berger , qui étoit sans armes. Le berger se défendit avec beaucoup de courage , mais il ne put éviter deux ou trois grandes blessures.

Damon qui n'avoit plus en tête qu'un chevalier , l'eut bien tôt mis sous lui , & lui enfonçant un petit poignard dans les ouvertures de la visière qui étoit à demi rompue ,

il l'étendit mort, & vola au secours du berger. Il lui déchargea un si grand coup entre la tête & les épaules, qu'il la lui sépara du corps, & le berger tomba au même temps presque mort. La bergere accourut incontinent, & se jettant à terre, elle prit le berger dans son sein. Damon s'avançoit pour l'aider, lors qu'entendant un cri de la nymphe, il tourna la tête, & vit un de ces hommes qui s'étoit relevé, & qu'il avoit crû mort prêt à le percer. Le combat fut obstiné, Damon reçut quelques blessures, mais enfin il vint à bout de ce dernier, & lui donna un coup d'épée dans le gosier.

Cependant Adamas arrive en ce même lieu. A ce spectacle, Alcidon & Hermante s'imaginant qu'il restoit encore quelque chose à faire, se saisissent promptement des armes des morts, & courent vers le char de la nymphe, pour la défendre. Pour Adamas, il s'approche de la bergere, & bande les playes du berger. Damon après s'être défait de tous les gendarmes étoit aussi accouru pour lui donner du secours. Ce berger sentant que sa fin approchoit, essaya inutilement de tourner la tête vers la bergere; & sentant ses larmes qui lui couloient sur le visage: » Consolez-vous, lui dit-il, madame; le ciel vous » suscitera quelqu'un pour vous reconduire » en votre patrie, & m'accordera de ne vous » point laisser seule dans ce bois si dange-

548 *La III. Partie de l'Astrée.*

» reux. » La foiblesse l'empêcha d'en dire davantage. » Pourquoi, dit-elle, m'abandonnes-tu ainsi, après m'avoir tant de fois promis que tu ne me quitterois point que nous n'eussions trouvé le chevalier que nous cherchons ? Madame, répondit le berger, ne vous en prenez qu'au destin qui m'empêche de vous remettre ainsi que je le désirois, entre les mains du chevalier du tygre. Mais, madame, si durant tout ce voyage j'ai marqué à l'honneur, & au respect que je vous dois, ou au soin que je devois prendre de vous, puisse le grand Thautates ne me pardonner jamais mes autres fautes ! Helas, si avant que de mourir j'avois le bonheur de vous remettre en lieu assuré, je mourrois content !

Damon en jettant les yeux sur le berger, fut si ravi d'étonnement, qu'il demeura long temps immobile. Si la bergere n'avoit point eu la tête baissée, & qu'il eût pû la voir, son étonnement eût sans doute augmenté. Cependant Halladin s'étant approché pour bander à son maître quelques blessures d'où il voyoit couler le sang, & lui ayant ôté son écu, le berger y jeta par hazard les yeux : alors s'adressant à Galatée, » Madame, que vois-je, s'écria-t'il ? » Et tendant le bras avec effort, il lui montra l'écu avec le tygre se repaissant d'un cœur humain. » O heureux Tersandre, ajouta-t'il, le ciel t'a permis de

» conduire Madonte entre les mains du che-
» valier qu'elle aime , & ce même ciel termi-
» ne tes jours pour t'épargner le cruel dé-
» plaisir d'en voir un autre plus heureux que
» toi.

Damon entendant les noms de Terfan-
dre & de Madonte eut été bien préoccupé
s'il ne les avoit reconnus. Il vit donc cette
Madonte qu'il cherchoit , & ce Terfandre
qu'il avoit juré de perdre , mais l'oracle qu'il
avoit reçu à Montverdun éteignant en lui
tout désir de vengeance , il courut à l'instant
vers la bergere. » O Madonte , ô Madonte ,
» s'écria-t'il ! Enfin le ciel a permis que je
» vous retrouvasse. » A ces mots , mettant
un genou à terre , il voulut lui baiser la main ,
mais Madonte étonnée de voir le chevalier
du tygre qu'elle cherchoit , puis de revoir
naître dans la personne de ce chevalier , Da-
mon qu'elle croyoit mort , lui tendit les bras ,
& en l'embrassant transportée de joye , elle
se laissa aller comme morte sur son visage.
» O Madonte , ô Damon , dit Terfandre , vi-
» vez ensemble , & passez de longues années
» comblés de bonheur & de prospérités ! »
A ces mots , il devint plus pâle , & rendit le
dernier soupir.

Adamas & les nymphes étoient saisies
d'étonnement à la vue de ces trois personnes
qui sembloient aussi peu vivantes les unes
que les autres. Cependant Halladin qui ai-

550 *La III. Partie de l'Astrée.*

moit tendrement son maître : » Madame ,
» dit-il, en s'adressant à Galatée, commandez
» je vous supplie que Damon soit désarmé,
» de peur qu'il ne perde tout son sang. Com-
» ment, dit Alcidon, c'est ici le vaillant Da-
» mon d'Aquitaine ? C'est lui même, répon-
» dit l'écuyer. Mon pere, dit alors Alcidon,
» ce chevalier mérite toute notre assistance.»
Et mettant un genou à terre avec Hermante
ils le deshabilent sans qu'il paroisse le sen-
tir. Pour Madonte, elle revint enfin, & pen-
sant que Damon fût mort de ses blessures:
» O dieu, s'écria-t'elle en se frappant la poi-
» trine, devois-je te retrouver, pour te per-
» dre si tôt ! » Les sanglots étouffant sa voix,
elle fut contrainte de se taire. Les nymphes
en furent vivement touchées, & l'éloignant
de ce sang & de ces morts, elles s'affrent
autour d'elle, & lui donnerent toute la con-
solation qu'elles pouvoient.

Damon étant désarmé, & ses playes ban-
dées, on lui vit peu de temps après ouvrir
les yeux, & tourner la tête pour retrouver
Madonte. » Seigneur, lui dit Halladin qui
» connut ce qu'il cherchoit, Madonte n'est
» pas loin de vous : reprenez seulement cou-
» rage, pour lui conserver un amant si pré-
» tieux. *Halladin*, aide-moi à me relever, afin
» que je la voye, dit le chevalier. » Madonte
ayant entendu ces mots se leve à l'instant,
vient l'embrasser. » J'ai donc le bonheur de

„ revoir encore Damon , s'écria-t'elle. Mais
„ s'il est vrai que tu fois Damon , que ne me
„ tens-tu la main en signe de la fidelité que je
„ veux croire que tu m'as conservée ? Oui ,
„ madame , répond Damon , en lui tendant
„ la main , & baisant celle de Madonte , je suis
„ ce même Damon qui vous aime plus que
„ jamais , malgré la malice de Leriâne. J'a-
„ voue , reprend Madonte , qu'elle vous a
„ donné sujet de me hair , & de croire Ter-
„ sandre heureux ; mais je jure par la memoie
„ re de mon pere , qu'en faisant quelque ac-
„ cueil à Tersandre je voulois uniquement
„ rappeler Damon , & qu'en m'éloignant
„ de ma patrie je n'ai cherché que Damon
„ sous le nom & les armes du chevalier du
„ tygre. O dieux , s'écrie Damon , après cet-
„ te assurance que je reçois de votre bouche ,
„ y a-t'il un mortel qui soit plus heureux que
„ moi !

Cependant Adamas representa à Galatée qu'il étoit à propos de faire porter Damon dans un lieu , où l'on pût mieux avoir soin de lui. Il offrit sa maison qui étoit si voisine , que pour y arriver , il ne falloit que monter le coteau. La nymphe déferant à cet avis , fit venir quelques hommes avec des brancars , qui emporterent Damon chés Adamas , & le corps de Tersandre à Marcilli , pour lui donner une sépulture honorable. En même temps elle dépêcha Lerindas vers Amasis , la

552 *La III. Partie de l'Astrée.*

suppliant d'agréer qu'elle m t Damon en lieu de sûreté, après quoi elle iroit recevoir ses ordres.

Madonte ne put refuser des larmes   Terfandre, qui l'avoit si long temps servie avec tant de respect & de fidelité. Damon pleura aussi ce genereux ennemi, & tendit la main à Madonte qui s'étoit approchée du brancart. Galatée eut beau la presser de monter dans son char, elle aima mieux suivre à pi , que d'abandonner un instant Damon.

D'un autre côté, Adamas ayant présenté à la nymphe Alcidon & Daphnide, & la nymphe leur ayant fait toutes les politesses que lui permit le trouble où elle étoit, elle les fit monter dans son char, & leur suite dans ceux de ses nymphes. Cependant Lerindas se hâta d'arriver à Marcilli. Il rencontra des chasseurs en chemin, & quoiqu'il e t opinion que c'étoit Polemas, il continua sa route. C'étoit lui en effet, & ceux qu'il avoit mis sur le chemin pour observer ceux qui passeroient, vinrent l'avertir qu'ils avoient v  Lerindas, & qu'ils avoient apperçu un brancart, sur lequel il sembloit qu'il y avoit quelqu'un. Polemas qui ne chassoit en ce lieu que pour sçavoir plus tôt ce qui seroit arrivé à Damon, s'imagina que c'étoit lui que l'on portoit mort, ou blessé. Bien tôt un des siens lui rapporta que c'étoit un homme qui avoit été tué dans le bois voisin en présence de Galatée,

Galatée, & que la nymphe le faisoit emporter à Marcilli. Il ne douta plus alors que ce ne fût Damon. Il goûtoit déjà la joye que donne une vengeance satisfaite, mais cette joye finit lorsqu'il vit passer le brancart. Et demandant à ceux qui le conduisoient où ils avoient pris ce corps, & où ils le portoient, ils lui répondirent que Galatée avoit été attaquée par six chevaliers, & qu'un seul les avoit tués tous; & que ce corps étoit celui d'un berger qui avoit été tué en le secourant. Qu'est devenu, dit Polemas, le chevalier qui les a tués? » Il est fort blessé, répondirent-ils, & on l'a porté dans la maison d'Adamas.

Alors Polemas feignant d'ignorer cette affaire; » Voilà ce que c'est, reprit-il en s'en allant, de licentier des gendarmes sans raison. Ceux que nous avons cassés auront attendu Damon dans ce bois pour se venger. » Il parloit ainsi pour préparer son excuse, car il crut bien qu'on les auroit reconnus. Et pour écarter tout soupçon, il envoya incontinent vers Galatée pour la féliciter du bonheur de Damon, & vers Amasis, pour la supplier de ne point permettre à Galatée de marcher ainsi seule, & sans cortége. Il chargea ces deux hommes d'observer tout ce que diroient, & tout ce que feroient les deux nymphes.

Polemas qui depuis le départ de Clida-

554 *La III. Partie de l' Astrée.*

man, étoit comme le lieutenant d'Amasis, songeoit à se rendre maître de cette province. Mais considérant combien il est difficile de renverser les loix d'un état, il résolut à quelque prix que ce fût d'épouser Galatée. Il essaya d'abord la voye de la douceur & de l'artifice. Il pratiqua encore une fois Climante pour tromper la nymphe. Il le fit venir près des mêmes jardins de Montbrison. Il y avoit déjà quelques jours que Climante se laissoit voir, esperant que Galatée viendroit le retrouver. Polemas cependant tenoit dans les états des bourguignons & des visigots des gens qui lui étoient dévoués, & qui n'attendoient que ses ordres. Il avoit aussi acquis l'amitié des princes voisins par des presens faits à leurs ministres; & dans le pays des segusiens il avoit tellement gagné tous les ordres par ses liberalités, que tous désiroient qu'il épousât Galatée, excepté ceux qui le soupçonnoient de forcer son naturel, & qui pensoient qu'il ne maintiendrait pas son autorité par les mêmes moyens qui la lui auroient acquise.

Amasis qui avoit été long temps dans une parfaite securité, commença enfin de soupçonner Polemas à l'occasion d'une lettre qui lui apprit l'étroite liaison qui étoit entre Gondebaut & lui. Cela même, dès que Lerindas lui eût parlé de l'accident arrivé à Damon, lui fit croire qu'il étoit l'auteur de cet-

te conspiration. Mais ne pouvant alors s'opposer à ses desseins, elle crut devoir dissimuler. Et lorsque le messager de Polemas vint à la cour, elle feignit d'être sensible au soin que prenoit son maître de la conservation de Galatée, & de sa grandeur; en même temps elle partit de Marcilli pour se rendre chés Adamas, pressée infiniment par les nouvelles qu'elle avoit reçues de l'armée des francs.

A peine Galatée étoit arrivée chés Adamas, que l'homme de Polemas y arriva. La nymphe ne pouvant dissimuler son déplaisir lui répondit: » Dites à votre maître que je » suis très mécontente de ses gens, & que s'il » n'y met ordre, j'aurai lieu de m'en plaindre. » Cependant les chirurgiens ayant visité Damon, trouverent qu'il n'avoit point de blessures mortelles, & remarquant le plaisir qu'il avoit de voir Madonte, ils la prièrent de rester auprès de lui. Madonte lui raconta tous les artifices dont avoit usé Leria ne en faveur de Thersandre, & la douleur qu'elle avoit ressentie lorsqu'Halladin avoit apporté la bague, & le mouchoir plein de sang; puis en parlant de l'horreur qu'elle avoit eue de mourir d'une mort si honteuse, & du secours inespéré qu'elle avoit reçu du chevalier du tygre: il faut bien, disoit-elle; qu'il y ait quelque chose en nous qui nous avertisse des choses les plus secretes: à peine je vis entrer ce chevalier, que je me sentis

556 *La III. Partie de l'Astrée.*

pour lui une affection particuliere ; & quoique le combat fini il partit sans hauffer sa vi-
fiere , je ne laissai pas de l'aimer , & de venir
le chercher du côté qu'il m'avoit indiqué.
» Mais comment pûtes-vous partir sans me
» dire qui vous étiez ? Pourquoi ne me fîtes-
» vous pas sçavoir que vous viviez encore ?
» O Damon que vous m'eussiez épargné de
» soupirs & de peines ! Non , Damon , je ne
» m'en prens point à vous , je ne m'en prens
» qu'à ma fortune qui vouloit me faire ache-
» ter le bonheur que je possède maintenant.
» Mais admirez la providence celeste ; Ther-
» sandre avoit causé notre rupture, c'est Ther-
» sandre qui nous réunit. Puissent les dieux
» récompenser son zele respectueux & fidele
» à mon égard ! » Puis elle ajouta la mort de
sa nourrice sur le mont d'or , la rencontre
de Laonice , d'Hylas , & de Tyrcis , l'oracle
enfin qui l'avoit fait venir dans cette con-
trée , où elle n'avoit point quitté Astrée ,
Diane , Phylis , & les autres bergeres du Li-
gnon ; & dont elle ne s'étoit séparée que ce
jour là même , dans le dessein de se retirer en
Aquitaine , & de s'y renfermer parmi les ves-
tales.

Damon écouta Madonthe avec tant de
plaisir , qu'il ne pouvoit assés remercier le
ciel du bonheur où il se voyoit. Il lui dit en-
suite : » Madame , je vous raconterai à loisir
» quelle a été ma fortune depuis notre sépa-

» ration. Les myres me défendant de parler,
» je vous dirai seulement que nous devons
» espérer une meilleure fortune. L'oracle que
» j'ai consulté le dernier à Montverdun m'a
» prédit que je serois rappelé de la mort à la
» vie par celui des humains que je haïssois le
» plus. Cette partie s'est heureusement veri-
» fiée dans la personne de Thersandre qui
» vous a conduite au lieu où je vous ai trou-
» vée, & qui m'a donné doublement la vie,
» en me secourant, & en vous amenant si à
» propos où j'étois. Mais il me reste un dou-
» te par rapport à cet oracle : c'est que je ne
» suis point encore arrivé au lieu où parle un
» diamant ; si ce n'est qu'il ait entendu que
» vous êtes un diamant par votre constance
» & par votre fidélité.

Le druide avoit écouté leurs discours :
» Si j'avois été connu de vous, dit-il en sou-
» riant, cette partie de l'oracle n'auroit eu
» pour vous aucune obscurité, parce que je
» m'appelle *Adamas*, & que ce mot dans la
» langue des romains signifie *diamant*. L'ora-
» cle vouloit donc vous faire entendre que
» l'accident dont il parloit, vous arriveroit
» aussi tôt que je serois près de vous. Et c'est
» précisément ce qui s'est fait ; car vous avez
» reconnu Madonthe à l'instant même où
» Daphnide, Alcidon, & moi nous vous
» avons trouvé. J'avoue, s'écria Damon, que
» l'oracle est maintenant bien éclairci ; mais

358 *La III. Partie de l'Astrée.*

„ mon pere, continua-t'il, vous me nommez
„ deux personnes que je m'estimerois infini-
„ ment heureux d'avoir rencontrées, si elles
„ sont les mêmes que j'ai vues ailleurs por-
„ tant ces noms.

Alors Alcidon s'avancant & l'embrassant,
„ Oui, Damon, dit-il, ce sont les mêmes
„ personnes que l'amour a fait venir comme
„ vous dans cette contrée pleine de merveil-
„ les. „ En même temps Daphnide vint le sa-
luer, & lui dit : „ J'attendois à vous rendre
„ ce devoir, que Madonthe vous eût raconté
„ sa fortune, ne voulant point interrompre
„ un récit qui vous interesse tant. „ Damon
surpris de voir Alcidon & Daphnide sous ces
habits, ne scavoit d'abord s'il devoit en croi-
re ses yeux; mais enfin les reconnoissant :
„ J'avoue avec vous, Alcidon, dit-il, que
„ voici en effet la contrée des merveilles.

Cependant on vint avertir Adamas que
la nymphe Amasis entroit dans la premiere
cour. Adamas courut à sa rencontre; il la
trouva à la porte, où s'étant peu arrêtée, el-
le vint aussi tôt dans la chambre où étoit Da-
mon : „ Je pense, lui dit-elle, que jamais je ne
„ viendrai vous voir, que quand vous serez
„ si malheureusement blessé par les miens
„ mêmes. Madame, répondit Damon, les pre-
„ mieres blessures que vous m'avez vues
„ m'ont procuré l'honneur de voir la nymphe
„ & vous, & ces dernieres m'ont rendu la seu-

» le personne qui pouvoit faire mon bon-
» heur, Madonthe, ajouta-t'il cette belle ber-
» gere que vous voyez. » A ce mot Amasis
vint l'embrasser, aussi bien que Daphnide
que Damon lui fit connoître. Puis s'appro-
chant du lit où étoit Damon, elle lui deman-
da comment il se portoit, & ayant scû qu'il
étoit mieux, elle le laissa avec Madonthe, ne
voulant point, disoit-elle, interrompre leur
entretien. Et chargeant Sylvie, & les autres
nymphe de demeurer auprès de Daphnide,
elle prit Adamas d'une main, & Galatée de
l'autre, & passa dans la galerie, dont elle fit
bien fermer les portes.

» Mon pere, dit-elle, j'ai à vous consul-
» ter sur des affaires bien importantes; mais
» je veux que celui qui m'a apporté les nou-
» velles dont il s'agit vous les dise lui même,
» de peur que je n'oublie quelque circonf-
» tance. » Et faisant appeller par Galatée le
chevalier que Lindamor avoit envoyé, elle
le pria de commencer.

HISTOIRE DE CHILDERIC,

DE SILVIANE, ET D'ANDRIMARTE.

Après la mort de Merovée que les francs
nommerent les délices du peuple, Chil-
deric son fils fut élevé sur le pavois du com-
mun consentement de la nation, & porté
dans toutes les rues de Soissons, où il fut pro-

360 *La III. Partie de l'Astrée.*

clamé roi. Tous les sujets de ce jeune prince esperoient en lui, parce qu'il étoit fils du grand Merovée, & qu'ils l'avoient vû lui même signaler son courage. Mais il comença bien tôt à mépriser les armes, & à se livrer à la mollesse. Les courtisans suivirent son exemple. Clidaman, Lindamor, & Guyemans, & sur tout ce dernier qui lui avoit une extrême obligation le voyoient avec douleur s'avilir de la sorte. Lindamor conseilla plusieurs fois à Clidaman de le quitter, puisqu'il n'y avoit plus moyen d'acquérir de la gloire auprès de lui. Guyemans l'en détourna toujours les larmes aux yeux, parce que si quelque chose pouvoit rappeler Childeric à son devoir, c'étoit la vertu de Clidaman. Clidaman qui aimoit la personne de Childeric se laissa aisément persuader, & n'écouta plus les sages conseils de Lindamor.

Un jeune chevalier nommé Andrimarte, & qui avoit été nourri auprès de Childeric, prit du goût de bonne heure pour la belle Silviane, une des filles de la reine Methine, épouse de Merovée. Silviane qui ne connoissoit pas encore le nom d'amour, recevoit sans dessein les petits services d'Andrimarte; mais ils lui plurent dans la suite. Le jeune chevalier ne put voir familièrement Silviane, sans concevoir pour elle une passion que ni le temps, ni les traverses n'ont pû diminuer.

Un soir que la reine Methine se promenoit, selon sa coutume, sur les bords de la Seine, Andrimarte prenant Silviane sous les bras, l'entretenoit à l'ordinaire de son affection ; Silviane lui répondoit avec toute la naïveté de l'enfance. Ils s'affirent sous un faule, & Silviane en badinant grava son nom sur l'écorce de cet arbre. Andrimarte passant de l'autre côté, ajouta sur la même ligne ce mot, *j'aime* ; de sorte que Silviane liant ensemble les deux mots, y trouva, *j'aime Silviane*. Toute jeune qu'elle étoit, elle scût bon gré au chevalier de ses sentimens pour elle ; car rien n'est plus naturel à tout âge que l'amour propre. » Si vous m'aimez, dit-elle, si vous avez que'que bonne opinion de moi, vous y êtes obligé par celle que j'ai de vous.

En même temps Childeric emmena Andrimarte pour sauter avec les autres qu'il surpassoit en adresse, & en agilité. Ce fut à regret qu'il quitta la belle Silviane, qui de son côté trouva à dire au jeune homme si aimable & que dans la suite ses perfections lui firent aimer sérieusement. Dès qu'il put se dérober, il revint auprès de Silviane, lui demandant pardon de l'avoir laissée seule, & s'excusant sur la volonté du prince. » Si vous valiez moins, répondit Silviane, vos amies pourroient avoir le bonheur de vous voir plus long temps. Plût à dieu, dit in-

362 *Li III. Partie de l'Astrée.*

» continent Andrimarte , regardassiez-vous
» comme un bien le foible plaisir de me voir !
» Vous avez trop de mérite , repartit Silviane ,
» ne , pour que j'aye d'autres sentimens en
» vous voyant. *Ab !* si vous avez aussi bien
» jetté les yeux sur moi , comme mon cœur a
» senti leur pouvoir , & si je pouvois en ob-
» tenir quelque assurance. . . . *Ne doutez point,*
» Andrimarte , que je ne vous aime , & si
» vous en désirez quelque assurance , je vous
» proteste que je n'ai point de frere que j'ai-
» me plus que vous.

Andrimarte comprit à cette réponse que Silviane ne connoissoit point encore l'amour , mais il espéra de l'amener quelque jour aux sentimens qu'il vouloit qu'elle prit. Il lui baisa la main , & d'un air riant il lui dit :
» Mon bonheur est sans égal , puisque vous
» m'avez donné l'assurance que je désirois : »
Depuis ce jour Andrimarte scut tellement plaire à Silviane qu'il lui apprit peu à peu que l'amour ne reste pas dans les bornes de l'amitié. Un jour qu'elle s'étoit rencontrée sur le bord de la Seine avec lui , elle prit occasion de lui dire : » Hé bien , mon frere ,
» (car ils étoient convenus de se traiter de la
» sorte) vous souvenez-vous de l'entretien
» que nous avons eu dans ce même lieu , & si
» vous vous en souvenez , dites moi ce qui
» vous plut davantage ? Ce fut , répondit-il ,
» ces mots que vous me dîtes , soyez perfua-

„ dé, Andrimarte, que je vous aime. Or,
 „ ajouta-t'elle, voulez-vous que je vous
 „ parle sincèrement; c'est que quand je vous
 „ parlai ainsi, je ne sçavois pas bien ce que
 „ je disois. Vous me trompiez donc, inter-
 „ rompit Andrimarte? *Je me* trompois moi-
 „ même, j'ignorois ce que c'étoit qu'aimer.
 „ Mais mon frere, ajouta-t'elle, voyant
 „ qu'il gardoit le silence, ne vous allarmez
 „ point de ce discours: maintenant que je
 „ sçais ce que c'est qu'amour, je vous pro-
 „ teste que je vous aime autant que votre
 „ amitié m'y oblige. Comment, s'écria An-
 „ drimarte, pourrai-je vous marquer ma re-
 „ connoissance du bien extrême que vous
 „ me faites? mais daignez au nom des dieux,
 „ le rendre parfait. Dites quelque chose de
 „ plus. *Eh bien*, j'aime Andrimarte autant
 „ que je dois. *Dites* plus encore, car quel
 „ mortel mérite l'honneur que vous me fai-
 „ tes? *J'aime*, reprit-elle, Andrimarte, au-
 „ tant que j'en suis aimée. Je suis content,
 „ dit Andrimarte. Je dis plus encore, ajouta
 „ Silviane, j'aime Andrimarte plus qu'il ne
 „ m'aime, & je prens les nymphes de ce fleu-
 „ ve à témoin que je n'aimerai jamais que
 „ lui. J'exige seulement qu'il me jure qu'il se
 „ tiendra dans les bornes de l'honnêteté.
 „ Puisse, dit-il incontinent, la colere celeste
 „ m'accabler, si je passe jamais ces limites que
 „ vous me prescrivez!

564 *La III. Partie de l' Astrée.*

Ils vécurent dans une parfaite union , en attendant qu'ils eussent le consentement de leurs parens pour se marier ; & leur bonheur dura jusqu'à ce que Childeric eût jetté les yeux sur Silviane. Il la trouva si belle à un bal où elle parut déguisée , que depuis il en fut éperduement amoureux. Silviane s'en apperçut bien tôt , elle en avertit Andrimarte : » Ma » sœur , lui dit-il , me sacrifierez vous à l'ambi- » tion ? Andrimarte , répondit-elle , la mort » seule pourra changer mon cœur à votre » égard , ou plus tôt je veux encore vous aimer » dans la seconde vie dont parlent nos drui- » des ; & cette bague que je vous donne , vous » me la rendrez en cette autre vie , pour me » sommer de ma parole.

Je ne puis , madame , vous exprimer les transports du jeune Andrimarte. Il se jette à genoux , il baise & la main de Silviane , & la bague qu'elle venoit de lui donner , avec mille sermens de la lui représenter lorsqu'elle l'ordonneroit. En même temps il se piqua le doigt où il avoit mis la bague , en sanglanta son mouchoir , & le présentant à Silviane , » Madame , dit-il , je vous conjure de me » rendre ce mouchoir au temps que vous » m'avez condamné de vous rendre cette » bague. » Cependant Childeric n'avoit de satisfaction que lorsqu'il étoit auprès de la belle Silviane ; & déjà malgré ses précautions son amour avoit éclaté. Et n'osant le déclai-

rer par ses paroles , il ordonna à un peintre de faire son portrait , sans qu'elle s'en apperçût , croyant bien qu'elle n'y consentiroit pas. Dès qu'il eut le portrait il le baïsa mille fois , & trouvant Silviane dans l'antichambre de la reine , il la tira à part , & lui dit :
„ Belle Silviane , vous pensez être fille unique , cependant vous avez une sœur , & qui ne laisse pas de vous ressembler quoique „ moins belle. „ Et sans attendre sa réponse , il lui montra le portrait , où Silviane se reconnut. Alors indignée qu'un autre qu'Andrimarte en fût possesseur , elle le prit , sous prétexte de le considérer mieux , & sans faire réflexion à ce qui en pourroit arriver , elle le jetta au feu. Il fut consumé en un instant. Mais à peine l'eut-elle jetté , qu'elle commença à se repentir , en voyant l'étonnement de Childeric. Et pour couvrir en quelque sorte sa faute : „ Seigneur , dit-elle , il étoit si mal „ fait , que j'avois honte que l'on me vît si „ laide. Silviane , répondit le jeune prince , „ vous venez de me faire une cruelle offense , „ & je ne sçai avec quelle patience je la souffre. Seigneur , répondit-elle en rougissant , „ j'en serois extrêmement fâchée. „ Mais Childeric s'étant un peu calmé ; „ si la haine „ ou le mépris , dit-il , n'ont pas conduit votre main , vous permettrez qu'un autre „ vous peigne à loisir ; sinon je croirai que „ vous avez voulu m'offenser , & que vous

566 *La III. Partie de l'Afrée.*

„ méprisez un prince qui ne l'avoit point en-
„ core été. „ La jeune Silviane fut contrain-
te d'accorder à Childeric ce qu'il demandoit;
„ mais , ajouta-t'elle , la reine le trouvera
„ mauvais , si vous n'avez sa permission , ou
„ du moins celle de la gouvernante. Il me
„ suffit , dit Childeric , que vous y consen-
„ tiez , & qu'en effet vous n'ayiez jetté au feu
„ ce portrait , que parce qu'il étoit mal peint. „
Il servit du moins au jeune prince à faire con-
noître à Silviane qu'il l'aimoit , & depuis
Childeric ne laissa passer aucune occasion sans
lui témoigner l'excès de son amour. Il en fut
tellement transporté un jour qu'il l'enten-
doit chanter , qu'en presence d'une nom-
breuse assemblée , & des compagnes de Silvia-
ne , il lui déroba un baiser. Silviane qui ne se
sentoit aucune inclination pour le prince en
fut offensée , d'autant plus qu'Andrimarte
étoit present. Elle s'en plaignit hautement ,
& ce fut en vain que Childeric essaya de
l'adoucir , en disant que c'étoit un badi-
nage.

Silviane ne pouvoit prendre que sérieu-
sément les soins de Childeric ; & Andrimar-
te ne pouvoit remarquer sans douleur qu'il
avoit un rival dans son maître. C'est ce qui
le détermina à demander Silviane à la reine ,
après être sorti d'entre les enfans d'honneur.
Il communiqua son dessein à Silviane ; elle
l'approuva. Andrimarte qui ne souhaitoit

rien tant que de posséder seul & tout à fait sa chère Silviane, proposa à son pere le juste dessein qu'il avoit de ne plus demeurer parmi les enfans, & de passer à l'armée auprès du roi Merovee, à l'imitation de ses ancêtres. Le pere d'Andrimarte fut ravi de remarquer en son fils de si genereuses inclinations ; il lui donna beaucoup de louanges, & lui promit de satisfaire bien tôt à son desir. Le jour même il en parla au roi, qui le trouvant bon le fit savoir à Childeric, afin qu'il donnât l'épée, suivant la coutume, au jeune Andrimarte, & qu'il lui mît l'éperon avec les ceremonies de l'accollade.

Childeric qui étoit extrêmement passionné pour Silviane, fit avec joye à Andrimarte toutes ces faveurs ; il comptoit que dès qu'Andrimarte seroit armé chevalier, il seroit obligé d'aller à l'armée, & de lui laisser Silviane qu'il avoit reconnu lui vouloir du bien. Lorsqu'il fut question de lui ceindre l'épée, & qu'on lui permit de choisir la dame qu'il voudroit, il mit un genou en terre, & supplia la belle Silviane de lui faire cette faveur, afin, disoit-il, qu'il fût le chevalier du monde qui eût reçu cet honneur de la dame la plus accomplie qui fût jamais. Peu s'en fallut que Childeric ne montrât combien ce choix lui déplaisoit ; mais la presence du roi le retint dans le devoir. Son déplaisir s'accrut encore lorsqu'il vit la joye peinte sur le

568 *La III. Partie de l'Astrée.*

visage de Silviane , après lui avoir ceint l'épée , & les transports d'Andrimarte , lorsqu'il la remercia de cette faveur , & qu'il lui protesta qu'il employeroit à son service cette épée & sa vie. Et Silviane sçachant qu'il ne tarderoit pas à la demander en mariage à la reine , & à ses parens, lui répondit : » Puis-
» se Helus rendre cette épée aussi heureuse ,
» que j'ai été ravie de vous la ceindre , & que
» je voudrois faire encore plus , pour vous
» témoigner l'estime que je fais de votre mé-
» rite. Madame, repartit Andrimarte , souf-
» frez , pour combler la joye de cette jour-
» née , que je prenne le titre de votre cheva-
» lier. » Alors Silviane rougissant un peu :
» Je ne puis, ni ne veux , dit-elle , y consen-
» tir que de l'agrément de la reine , qui peut
» disposer de moi comme il lui plaît. » An-
drimarte lui sçut gré de la discrétion avec la-
quelle elle avoit parlé , & mettant un genou
en terre devant Methine : » Madame, lui dit-
» il , agréez que par vos ordres je reçoive au-
» jourd'hui le plus grand honneur que je
» puisse esperer.

Childeric perdant patience , l'interrom-
pit : » Il me semble , lui dit-il , que si vous
» aviez eu moins de présomption , vous au-
» riez attendu à faire cette demande à la rei-
» ne , & à Silviane , que vous vous en fussiez
» rendu digne par quelque action, » Andri-
marte connut bien pourquoi Childeric lui
parloit

parloit de la sorte: «Seigneur, répondit-il, j'a-
» voue que je ne mérite pas cette faveur, mais
» je ne laisse pas de la demander, par le désir
» que j'ai de vous rendre quelque service im-
» portant ; car je suis persuadé qu'ayant
» l'honneur d'être le chevalier de Silviane,
» ce nom glorieux me fera terminer heureu-
» sement les entreprises les plus difficiles.
» Mais il n'est pas raisonnable, repartit le
» prince, que vous preniez un nom qui ne
» peut être mérité que par le sang. » Childeric
auroit continué, si Merovée n'eût pris
la parole, pour cacher l'imprudence de son
fils. » Andrimarte, dit-il, Childeric a seule-
» ment voulu vous inquieter, & lui & moi
» nous prions la reine d'agréer que Silviane
» vous reçoive pour son chevalier. » Ce jeu-
ne homme transporté de joye vint baiser la
main du roi & celle de Childeric ; & la reine
commanda à Silviane ce qu'Andrimarte sou-
haitoit avec tant de passion. Jamais Silviane
n'obéit avec tant de joye ; Childeric en fut
piqué, & résolut à quelque prix que ce fût
de traverser leur amour. Il dissimula d'a-
bord ; mais Andrimarte connut l'artifice, &
se détermina à tout ce qui pourroit arriver.
Et l'ordre de chevalerie ne lui permettant
plus de rester oisif parmi les dames, il forma
le dessein de partir pour l'armée, dès qu'il au-
roit pris congé de Silviane, & de ne revenir
que quand il l'auroit mérité par quelque ac-

tion d'éclat. Silviane jugeant cette séparation nécessaire, consentit, quoi qu'à regret à son départ.

Je laisse les marques de tendresse qu'ils se donnerent en cette occasion, & les protestations qu'ils se firent mutuellement. Andrimarte donna tant de preuves de sa conduite, & de son courage, dans la conquête que Merovée fit de la seconde Belgique, qu'il le choisit pour mener le secours qu'il envoyoit contre les enfans de Clodion qui étoient venus fondre avec une armée puissante sur l'Austrasie. Andrimarte arrêta leurs progrès, & Merovée lui donna avec les louanges que méritoit sa vertu, des récompenses dignes d'un service si essentiel.

Tout retentissoit des exploits du jeune Andrimarte; on faisoit sans cesse des réjouissances publique à leur occasion. Qui pourroit exprimer la joye qu'en ressentoit Silviane! Elle eût voulu s'en réjouir avec lui; mais l'honneur qu'il s'acqueroit lui adoucissoit les ennuis de l'absence. Il n'y avoit personne qui n'aimât, & qui ne louât le sage & vaillant Andrimarte. Le seul Childeric étoit fâché de ses victoires, quoiqu'elles assurassent la couronne qu'il devoit porter après Merovée. Il en diminueoit la gloire autant qu'il pouvoit, connoissant bien que ces louanges ne servoient qu'à redoubler l'amour de Silviane. ~~Enfin après six années entières d'absence,~~

Andrimarte ne pouvant plus vivre loin de sa maitresse, quoiqu'elle lui donnât souvent de ses nouvelles, obtint du roi la permission de venir à Paris sous prétexte de donner ordre à quelques affaires qui lui étoient survenues. Il se presenta donc à la reine ; il en reçut tout l'accueil qu'il pouvoit désirer, & ayant parlé à Silviane, il lui fit agréer qu'il proposât leur mariage à la reine. Aussi tôt il engagea quelques uns de ses plus proches parens, car il n'avoit plus de pere, à faire cette démarche auprès de Methine. Methine ravie de pouvoir faire quelque chose qu'il désirât, pour témoigner combien ce mariage leur étoit agréable ; » dites à Andrimarte, répon-
» dit-elle, que non seulement j'y consens,
» mais que je me charge encore d'obtenir le
» consentement de Semnon son grand pere,
» & celui du roi, & qu'en attendant il peut
» vivre avec Silviane comme son serviteur,
» & comme son époux futur.

Une réponse si favorable donna tant de joye au jeune Andrimarte, qu'il lui fut impossible de la tenir secreete. La nouvelle s'en répandit par toute la cour, & bien tôt dans toute l'armée, parce que Merovée en ayant été informé par la reine, la publia lui même, & qu'il dépêcha incontinent vers le duc Semnon son ancien ami, pour lui faire agréer ce mariage ; lui promettant de faire à Andrimarte de si grands avantages, qu'il n'auroit

point regret de lui donner sa petite fille.

Childeric qui étoit alors à l'armée ayant appris cette nouvelle par des lettres de la reine, puis de la bouche même de Merovée; ne pûts'empêcher d'en parler à Merovée. Et cachant son dessein, » Seigneur, lui dit-il, » Andrimarte prétend épouser Silviane, je » sçai qu'il est juste de récompenser ses servi- » ces, afin d'animer les autres à suivre son » exemple; mais oserois-je vous représenter » que ces services ne méritent pas que vous » commettiez une si grande offense contre » Semnon votre ami & votre allié, & contre » vous même; car il est certain que les ré- » compenses que nous donnons ne doivent » jamais être préjudiciable à nos amis. Sem- » non est duc de la Gaule armorique; il vous » a reçu en son amitié lorsque vous êtes arri- » vé dans ces contrées; il vous a assisté de ses » forces & de ses conseils. Devez vous dis- » poser sans son aveu d'une fille qu'il vous a » confiée, & qui doit être le soutien de sa » vieillesse? Voulez-vous que l'on dise que » le roi Merovée récompense ceux qui le ser- » vent, aux dépens de ses alliés? Pardonnez, » seigneur, si je parle avec tant de liberté; » c'est le seul intérêt de votre gloire qui me » fait tenir ce langage. Il y a dans vos états » assés d'autres partis pour Andrimarte, & » que lui même jugera plus convenables. » Quelle satisfaction peut-il esperer, en fai-

» fant une alliance qui vous fera perdre vo-
» tre crédit, & qui lui suscitera des ennemis
» puissans & irréconciliables? Ces réflexions,
» seigneur, ne viennent pas de moi, elles
» m'ont été suggerées par vos meilleurs servi-
» teurs qui m'ont prié de vous les communi-
» quer. Je sçai que quand Andrimarte sçaura
» combien ce mariage peut nuire au bien de
» votre service, il fera le premier à vous sup-
» plier de n'y plus penser. Et quand il vous
» plaira de me le commander, je m'offre à lui
» faire entendre ces raisons.

L'attention avec laquelle Childeric fut écouté, lui fit croire qu'il alloit à l'instant être chargé de parler à Andrimarte; mais le sage roi qui avoit déjà remarqué la passion de Childeric pour Silviane, prit un visage severe, & lui répondit en ces termes :

» Je suis véritablement affligé de recon-
» noître en vous deux défauts qui causeront
» votre perte, si vous ne songez à vous en
» corriger. Le premier c'est ce goût pour la
» mollesse & pour l'amour; si les Gaules que
» je possède ont été ravies aux romains par la
» valeur de Pharamond, & de Clodion, & si
» pour les conserver il m'a fallu courir tant
» de hazards, comment puis-je juger, qu'a-
» près moi vous ne les perdrez pas? l'autre
» défaut qui me déplaît infiniment, c'est que
» vous employez votre esprit à cacher vos
» vices sous le voile de la vertu. Pensez-vous

574 *La III. Partie de l'Astrée.*

» Childeric, que je ne comprenne pas que
» dans ce que vous m'avez représenté, vous
» n'avez en vue que de faire différer le maria-
» ge de Silviane que vous aimez ? Croyez-
» vous que j'ignore qu'elle jetta au feu un
» portrait que vous aviez d'elle à son insçu ?
» Soyez persuadé que toutes vos actions me
» sont connues. Il vous plait de faire l'hom-
» me d'état, & de me représenter ce que je
» dois à l'amitié de Semnon. Mais qu'ai-je
» fait jusqu'ici que mes amis aient blâmé ?
» Ou dites-moi de quoi mes propres enne-
» mis me peuvent accuser, si ce n'est de leur
» avoir ôté par la force de nos armes ce qu'ils
» avoient usupé sur d'autres ? Et Childeric
» condamnera seul les actions de son pere ;
» parce que ce pere consent au mariage d'u-
» ne fille qu'il voudroit deshonorer aux yeux
» de sa mere. Trouverez vous plus honora-
» ble pour ce genereux Semnon notre ancien
» ami, que sa fille soit remise entre vos mains,
» que mariée avec Andrimarte ? Peut être la
» voulez-vous épouser ? J'estime sa vertu
» & celle de son pere, mais si vous aviez de
» pareils sentimens, plus tôt que de les
» approuver, je rendrois le sceptre de Clo-
» dion à ses enfans. Que pensez-vous donc
» faire de Silviane ? Renoncez au fol amour
» que vous avez pour elle, & vous verrez
» que si je ne la mariois pas à Andrimarte, je
» me manquerois à moi-même. Si les princes

» sont obligés de récompenser les services
» qu'on leur rend , que ne dois-je pas faire
» pour Andrimarte ? D'ailleurs en lui accor-
» dant ce qu'il me demande , je fers mon al-
» lié. Quel prince dédaigneroit un tel gen-
» dre ? Souvenez-vous encore , Childeric ,
» que je le dois à Semnon , pour l'amitié qu'il
» m'a toujours portée. Je sçai que vous le
» reconnoissez ainsi , & si vous m'avez tenu
» un langage différent , ce n'est pas Childeric
» qui a parlé , mais cette folle passion qui le
» perdra , & qui lui ôtera enfin la couronne
» que je porte , s'il ne change bien tôt de
» conduite. Souvenez-vous , au reste , qu'un
» prince qui veut regner , doit être plus sage
» & plus vertueux que ses peuples : sans quoi
» il n'y parviendra jamais que par la tyrannie
» qui ne peut être ni sure ni agréable à qui
» l'exerce.

Merovée à ces mots , laisse Childeric sans
vouloir l'entendre davantage , & dépêche
incontinent à la reine , afin qu'elle envoie
un ambassadeur à Semnon , pour avoir son
agrément. Semnon à qui la renommée avoit
porté tous les exploits d'Andrimarte , re-
mercia la reine de la faveur qu'elle faisoit à
Silviane , & lui remettant toute l'autorité
qu'il avoit sur elle , il la supplioit d'en dispo-
ser comme lui même. Qu'il désiroit seule-
ment de voir Andrimarte , afin de connoi-
tre celui à qui Silviane & ses états devoient

appartenir , & pour l'obliger par l'accueil qu'il prétendoit lui faire , à aimer davantage sa fille , & à cherir les peuples qui devoient lui obéir.

La reine ayant reçu cette réponse, en donna incontinent avis à Merovée, qui jugea à propos qu'Andrimarte partît au plus tôt pour se rendre auprès de Semnon. Il part bien tôt après, il arrive, & reçoit du duc tout l'accueil imaginable. Il est proclamé seigneur de la Gaule armorique après lui, & reconnu pour tel par tous les ordres de cet état.

Quelque temps auparavant, Clidamant étoit arrivé à l'armée; il avoit vû Andrimarte, il avoit été témoin, ou plus tôt compagnon de ses exploits. Il félicita le chevalier sur cette alliance, aussi bien que tous les seigneurs francs. Le seul Childeric en fut mécontent, quoiqu'il dissimulât le mieux qu'il pouvoit. Et lorsqu'on ouvrit en sa présence le choix de Semnon, il le blâmoit d'injustice, & d'imprudence. Et même un jour qu'il put parler à Silviane: » Est-il possible, lui dit-elle, que vous ayez résolu de vous donner à Andrimarte? Hé, seigneur, lui répondit-elle, ne vaut-il pas beaucoup plus que moi? » Vous vous connoissez bien peu, repartit Childeric! Si je vauz quelque chose, ajouta-t'elle en souriant, je l'enrichirai bien tôt, car je me donnerai entierement à lui: »

il

» il me suffit qu'il m'aime ; & je compte bien
» de l'y engager par tout l'amour que j'aurai
» pour lui. Ces sentimens , ajouta Childeric ,
» seroient convenables à l'égard d'un hom-
» me en qui l'ambition n'étoufferoit pas le
» jugement.

Silviane offensée de ce discours: Seigneur,
» lui répondit-elle , si vous tenez ce langage
» pour me fâcher , ce n'est pas avec fonde-
» ment , puisque je n'ai jamais eu d'autre vo-
» lonté que de vous honorer. Si c'est pour
» offenser Andrimarte , j'ignore comment
» vous en avez le courage , puisqu'outre les
» grands services qu'il vous a déjà rendus , il
» ne parle que de l'ambition qu'il a d'em-
» ployer le reste de sa vie à étendre vos états.
» Ma belle fille , répondit le jeune prince , je
» n'ai d'autre vue que de vous conserver ; &
» je vous perds si vous ne quittez Andrimar-
» te. Ah ! si vous sçaviez quel bonheur je
» vous destine. . . . Seigneur , interrompit
» Silviane , nul avantage quelque brillant
» qu'il soit , ne me fera manquer à l'affec-
» tion que j'ai promise à Andrimarte. J'ai
» l'agrément du roi & de la reine , & le con-
» sentement de Semnon. Allez , Silviane ,
» ajouta le prince , souvenez-vous , puisque
» vous estimez si peu mon amour , que je suis
» Childeric , & que je vous ferai connoître
» un jour , combien vous êtes maintenant
» insensée de le mépriser. » A ces mots il s'é-

578 *La III. Partie de l'Afrée.*

loigna sans attendre sa réponse, & laissa Silviane plus inquiète pour son amant, que pour elle même.

Cependant Semnon, après avoir gardé quelque temps Andrimarte, lui permit de s'en retourner, à condition qu'il lui ameneroit Silviane dès que leur mariage seroit accompli, & qu'il demeureroit dans ses états pour les gouverner. Merovée le traita dès lors comme duc de la Gaule armorique : il étoit ravi qu'une personne qui lui étoit aussi attachée commandât à un peuple si voisin, & si puissant. Il commanda à Childeric de le traiter non comme son vassal, mais comme un voisin qui pourroit lui être d'une grande utilité. Pour Silviane, elle ne put retenir ses transports, quand elle revit son cher Andrimarte ; & quoiqu'elle ne voulût lui rien cacher, elle ne crut pas devoir lui faire part de son entretien avec Childeric ; seulement pour éviter sa tyrannie, elle résolut de se retirer au plus tôt dans les états de Semnon.

Huit jours après, les ceremonies du mariage se firent avec l'applaudissement de tous les ordres, & avec tant de satisfaction pour Andrimarte & Silviane, que jamais on ne vit deux amans si transportés de joye. Mais comme si le ciel avoit seulement attendu que ce mariage fût accompli, pour répandre le trouble & la tristesse dans tous les esprits, Merovée tomba malade peu de jours après,

& mourut plein d'honneur , & de gloire, emportant avec lui les regrets de toute la nation.

Childeric fut incontinent élevé sur le pavois. Silviane se rappelant alors les discours qu'il lui avoit tenus , pressa son cher époux de se retirer promptement dans la Gaule armorique , pour éviter le ressentiment de Childeric , & satisfaire à ce qu'il avoit promis à Semnon. Mais Andrimarte ignorant les derniers propos que Childeric avoit tenus à Silviane , & se croyant obligé de servir le jeune roi à son avènement à la couronne ; ne voulut point suivre le conseil de Silviane ; & sans le rejeter entièrement , il différoit sous prétexte que les choses nécessaires pour leur voyage se préparoient. Cependant il demouroit auprès de la personne du roi , & lui rendoit plus de soins qu'aucun autre courtisan. Mais Childeric qui conservoit dans son cœur le ressentiment de l'outrage qu'il prétendoit en avoir reçu , n'attendoit pour exécuter le dessein qu'il avoit formé , que la fin des ceremonies & des réjouissances de son couronnement. Alors Silviane , & le généreux Andrimarte apprirent que Semnon étoit mort , & que tous leurs vassaux & sujets les supplioient de se rendre dans leurs états. Silviane & son époux le pleurerent également ; mais lorsque leurs larmes commençoient à se sécher , le ciel leur en suscita

un nouveau sujet , & plus amer que le premier.

Déjà Childeric croyoit la couronne bien affermie sur sa tête , & déjà il commençoit à vivre d'une manière si licentieuse , que l'on avoit perdu l'esperance que la vertu du pere avoit fait concevoir du fils. Le peuple se plaignoit , les grands murmuroient , & les plus zelés soupiroient. Enfin après avoir quelque temps supporté ce joug tyrannique , les grands s'assemblerent à Provins, puis à Beauvais , où ils déclarerent Childeric indigne de porter la couronne, & élurent Gillon , quoique romain , qui depuis long temps s'étoit attaché à Merovée , & lui avoit donné la ville de Soissons dont il étoit gouverneur.

Dans le temps que Gillon se préparoit secrètement pour armer , Childeric résolut d'enlever Silviane, non pour l'épouser, puisqu'elle étoit mariée , mais pour lui faire violence , comme il en avoit déjà usé à l'égard de quelques autres , depuis la mort de Merovée. Ses flatteurs lui avoient persuadé que tout étoit permis aux rois , que les rois ne sont point obligés à se conformer aux loix qu'ils ne font que pour leurs sujets ; & qu'étant maîtres de la vie de leurs vassaux , ils pouvoient également disposer de tout ce qui leur appartient.

La reine Methine s'étoit retirée dans la ville des Rhemois , pour s'épargner la vue

de toutes les horreurs de Childeric, & pour recevoir les consolations d'un grand personnage nommé Remi. Or Childeric prenant occasion de l'éloignement de sa mere, invente mille raisons, afin d'engager Andrimarte à se rendre auprès d'elle, pour lui communiquer, disoit-il, des choses de la dernière importance : il ajoute, qu'il est bien fâché de le tirer d'auprès de Silviane, mais que son voyage sera de peu de jours. Andrimarte répondit qu'il aimoit Silviane comme sa femme, mais qu'il honoroit Childeric comme son seigneur, & qu'il étoit prêt à le servir en cette occasion, comme en toute autre. Aussitôt Childeric lui fait donner ses dépêches. Andrimarte n'eut que la nuit suivante, pour se préparer à ce voyage. Il fit part à Silviane de la commission que le prince lui avoit donnée ; & lui recommanda de pourvoir tellement à ce qui leur étoit nécessaire, qu'ils fussent en état de partir quelques jours après son retour.

La sage Silviane après avoir entendu Andrimarte, comme elle avoit l'esprit pénétrant, lui répondit avec un profond soupir :
» Ce voyage ne m'annonce rien que de sinistre ; dieu veuille que je me trompe. Vous
» devez vous souvenir que Childeric m'a aimée : il m'a tenu des discours que je n'ai
» point voulu vous rendre, & dispensez moi
» de vous les redire ; il suffit que vous sca-

582 *La III. Partie de l'Afrée.*

» chiez qu'il a bien oublié vos services, &
» que s'il avoit eu l'autorité qu'il a mainte-
» nant, notre mariage ne se feroit point ac-
» compli. Vous avez vû depuis, à quelles
» violences il s'est porté, & vous pouvez fa-
» cilement prévoir ce que nous en devons
» attendre. Pour moi je pense que la com-
» mission qu'il vous a donnée cache quelque
» noirceur; les femmes sont soupçonneuses,
» il est vrai, mais qui me peut faire tenir ce
» langage, si ce n'est mon extrême amour
» pour vous? Faites-y vos réflexions, & pre-
» nez de telles mesures, que ni vous ni moi,
» ne nous repentions point de votre voya-
» ge.

A ces mots, Silviane embrasse Andrimarte, & l'arrose de ses larmes: Andrimarte en fut ému, & après s'être tû quelque temps, il répondit: » Vos pleurs me touchent, vos
» réflexions me paroissent justes, & si j'avois
» pû les faire, j'aurois éludé la commission;
» mais comment reculer maintenant, sans
» rompre avec lui? Voici donc ce que nous
» pouvons faire. J'irai & je reviendrai avec
» la plus grande diligence qu'il me sera possi-
» ble; cependant vous vous retirerez secrete-
» ment chés Andrenic notre ancien & fidele
» serviteur. Si Childeric a quelque dessein, il
» viendra, ou il enverra ici, & par là vous
» connoîtrez sa mauvaise volonté; sinon, je
» serai ravi que nous n'ayions point fait d'é-

» clat. Que si je pensois qu'il eût résolu de
» vous outrager, dès demain, je lui ôteroïis
» la vie au milieu de ses gardes.

Le lendemain Andrimarte fit part à Andrenic de ce qu'il avoit résolu avec Silviane, & lui commanda de tenir l'affaire secrète. Andrenic étoit un vieux serviteur qui avoit eu soin de sa jeunesse, & dont la fidélité lui étoit connue. Sa maison étoit près de celle d'Andrimarte. Dès qu'Andrimarte fut parti, Silviane, sans en rien dire à ses filles, se retira dans la maison d'Andrenic, feignant de vouloir demeurer seule dans son cabinet; & commandant que si on venoit la visiter, on dît qu'elle étoit indisposée. Elle se renferma seule avec la femme d'Andrenic, où elle demeura en des allarmes continuelles; car elle avoit toujours un secret pressentiment qu'elle ne reverroit point son cher époux, qu'il ne lui fût arrivé quelque malheur. Uniquement occupée de ses frayeurs, elle demanda à la femme d'Andrenic quel parti elles prendroient, si Childeric ne la trouvoit point chés elle, & que sa mauvaise fortune le fît venir où elle étoit. Elles cherchent d'abord un lieu où se cacher; car elles sentoient bien qu'il étoit impossible de résister au roi; mais la maison étant trop petite pour leur dessein, Silviane se prépara à recourir au dernier remede, qui étoit de se donner la mort. La femme d'Andrenic qui

584 *La III. Partie de l'Astrée.*

aimoit tendrement Andrimarte, & qui sçavoit bien qu'il ne pourroit survivre à la perte de son épouse : » Non, non, madame, » dit-elle, écarterez un dessein si horrible; si » vous daignez me croire, vous prendrez un » parti plus raisonnable, & qui vous mettra » sûrement à couvert de toute violence. Je » suis d'avis que vous vous habilliez en jeune » chevalier. J'ai ici les habits d'un de mes fils; » il y a long temps qu'il ne les a portés, » & par consequent ils ne seront point re- » connus.

» O ma mere, s'écria Silviane, que celle » qui vous a donné le jour soit à jamais heu- » reuse! Votre prudence me conserve au- » jourd'hui à mon cher Andrimarte. Ne per- » dons pas de temps, j'ai je ne sçai quel pres- » sentiment que nous n'en avons pas de res- » te. » Incontinent la femme d'Andrenic va chercher les habits, & la belle Silviane se les accommode; après quoi elle ceint l'épée, en disant : » Je ne crains plus la violence de » Childeric, parce que je sçaurai me servir » de cette épée contre lui, & si je suis trop » foible, contre moi même. Mais, ajouta- » t'elle, il me faudroit encore des bottes, & » des éperons, si le tyran vient ici, il n'y a » pas d'apparence que je m'y arrête. Je vous » le conseille, dit la femme d'Andrenic, puis- » que vous en avez le courage; je vous ac- » compagnerai; il y a ici deux chevaux que

» nous pouvons monter sans crainte , je vais
» ordonner qu'on les tienne tout prêts.

Elle part à l'instant ; & Silviane demeurée seule ne pouvoit assés remercier le ciel de l'expedient qu'il lui avoit suggeré. Mais en ce moment il lui vint une pensée qui la jetta dans un extrême abattement. » Le tyran , » disoit-elle , n'envoyera-t'il point sur les » chemins pour se défaire d'Andrimarte? » Et la femme d'Andrenic arrivant au même temps ; » Ah ! ma mere , lui dit-elle , c'est fait » de moi , si vous ne me secourez ; je crains » pour la vie de mon époux. Madame, lui ré- » pondit-elle , laissez-moi m'habiller promp- » tement , afin que je puisse vous suivre : il » me semble que j'ai entendu quelque bruit » dans la rue. » A peine elles étoient habillées que l'homme affidé qu'Andrimarte avoit laissé , vint leur dire tout effrayé que le roi étoit entré dans la maison d'Andrimarte , & qu'il cherchoit Silviane , menaçant Andrenic & toute la maison de leur faire un mauvais parti , s'il ne lui découvroient où elle étoit.

Alors Silviane se décoeffant : » Mon ami , » lui dit-elle , coupe ces cheveux , & dépêche » toi. » Et cet homme faisant quelque difficulté ; » dépêche-toi , ajouta-t'elle , » si cet » artifice ne me sauve de la violence du ty- » ran , ma mort me signalera bien davanta- » ge. » Tandis qu'il coupoit les cheveux de

586 *La III. Partie de l'Afrée.*

Silviane , Silviane les coupoit à la femme d'Andrenic ; aussi tôt ils descendent tous trois à l'écurie, & montent à cheval si à temps qu'à peine elles étoient sorties de la maison , que Childeric & ses gardes entrèrent par une autre porte , faisant un bruit effroyable. Mais le jeune homme qui s'étoit plusieurs fois trouvé dans les dangers de la guerre avec son maître , leur dit sans s'effrayer : » Suivez-
» moi ; ne craignez rien ; je tuerai plus tôt le
» tyran , que de souffrir qu'il fasse le moins
» dre outrage à la femme de mon maître. » Et les hâtant un peu , parce que les clameurs du peuple augmentoient , il prit le chemin du mont de Mars , & les cacha dans une carrière , avec intention d'aller la nuit reposer dans quelque village voisin.

Mais la femme d'Andrenic & Silviane lui commanderent de retourner à la ville , pour sçavoir ce qui se seroit passé. Il entra dans la ville au même temps que l'on vouloit en fermer les portes , laissant ces deux dames si étonnées de se voir seules en un lieu écarté , qu'elles trembloient de frayeur. Cependant l'extrême affection de Silviane pour Andrimarte lui faisoit rappeler le peril qu'elle avoit craint pour lui à son retour , & si elle avoit sçu le chemin , elle seroit partie sur le champ. La femme d'Andrenic jugea bien qu'il étoit nécessaire de lui donner avis de ce qui se passoit , mais il falloit attendre le

retour du jeune homme qu'elles avoient envoyé. Bien tôt elles l'apperçurent de loin qui venoit à toute bride. Dès qu'il fut arrivé, & qu'il put parler : » Madame , lui dit-il , les » dieux vous ont secouru à propos ; l'ingrat » Childeric , ce tyran a exercé des violences » horribles dans votre maison , & dans celle » d'Andrenic. Comment se porte Andrenic, » interrompit sa femme ! *Il est en bonne santé*, & la résolution que vous avez prise l'a » comblé de joye. Mais nous sommes trop » près de la ville ; écartons-nous , & je vous » raconterai en chemin tout ce que j'ai » pris. Mon ami , dit Silviane , conduis-nous » du côté d'Andrimarte.

Alors ce jeune homme prenant la route que son maître l'avoit assuré qu'il tiendrait à son retour , il vint droit à Gandela ; & parce qu'il étoit tard , & qu'il craignoit que Silviane ne fût fatiguée , il résolut de s'arrêter à Claye. Cependant il leur raconta ce qu'il avoit appris : „ C'est un miracle , dit-il , que » vous ayiez échappé au tyran ; on alloit fermer les portes de la ville , quand je suis arrivé ; j'ai gagné enfin votre maison au travers d'une foule d'hommes armés. On entendoit de grands cris dans nos deux maisons ; & plusieurs disoient que Childeric » cherchoit Silviane pour la deshonorer ; que » c'étoit pour en venir à bout qu'il avoit envoyé Andrimarte vers la bonne reine Me-

588 *La III. Partie de l'Astrée.*

» thine , & qu'il falloit s'opposer à de fem-
» blables violences. Hé quoi , leur disois-je,
» souffrirez-vous qu'Andrimarte soit si in-
» dignement traité, & que la fille du bon duc
» Semnon demeure au milieu de vous sans
» secours ? En même temps ils en sont venus
» aux mains , ils ont tué ou mis en fuite les
» gardes & les soldats du tyran ; le tyran lui
» même a eu de la peine à se sauver dans son
» palais , où il est actuellement investi. J'ai
» couru incontinent à la maison d'Andrenic,
» dès qu'il m'a vû , il m'a demandé où vous
» étiez , & je lui ai répondu que vous étiez
» en lieu de sureté. Puis le tirant à part , je lui
» ai raconté tout ce que vous avez fait , & je
» lui ai dit où vous étiez. A mon retour , j'ai
» trouvé les chaînes tendues , & voyant le
» peuple si animé contre le tyran , & si pre-
» venu pour Andrimarte , je leur ai dit que
» j'appartenois à ce dernier , & que vous
» m'envoyiez vers lui , pour l'avertir de la
» violence que Childeric avoit voulu exercer
» à votre égard. Aussi tôt on s'est empressé à
» me livrer passage , & lorsque j'ai été à la
» porte , le commandant m'a chargé de dire
» à mon maître qu'il se hâtât de venir , &
» que tout le peuple ne respire que la ven-
» geance.

» Mais , madame , nous étions bien em-
» barrassés , parce que Childeric sçachant
» qu'Andrimarte étoit parti , il prit avec lui

„ quelques jeunes gens qui le portoient à la
„ violence , & se saisit d'Andrenic. Sans dou-
„ te il l'eût fait mourir sans Clidaman & Lin-
„ damor ; mais étant avertis que le peuple
„ s'assembloit en armes , ils accoururent par
„ malheur où le tumulte étoit le plus grand
„ avec ce qu'ils avoient pû trouver à la hâ-
„ te des leurs ; & Clidaman voyant Childeric
„ en ce danger , mit l'épée à la main. Nous
„ fîmes de si grands efforts , qu'enfin nous
„ dégageâmes le roi. Clidaman & Lindamor
„ furent blessés ; ils ne laisserent pas d'ac-
„ compagner le roi dans son palais. Tous nos
„ segusiens s'y assemblèrent ; Guyemans s'y
„ trouva aussi ; quoiqu'il fût reconnu du
„ peuple pour serviteur de Childeric , on
„ sçavoit qu'il n'étoit point du nombre de
„ ceux qui le portoient à la violence. Quand
„ Lindamor l'aperçut : „ Hé bien , Gue-
„ mans , lui dit-il , vous avez enfin voulu
„ que Clidaman portât la peine d'une faute
„ qu'il n'a pas commise ? vous pouvez croi-
„ re , dit-il tout troublé , que je n'ai pû pré-
„ voir un si grand malheur ; „ & se mettant à
„ genoux auprès de son lit , & lui prenant une
„ main : „ Seigneur , ajouta-t'il , montrez ici
„ votre courage. Cher ami , lui répondit-il ,
„ le courage ne manqua jamais à Clidaman ,
„ mais je ne puis résister à la force de la
„ mort. „ Puis appellant Lindamor qui étoit
„ aussi blessé , mais moins dangereusement , &

590 *La III. Partie de l'Astrée.*

qui fondoit en pleurs aussi bien que Guyemans : „ Vous êtes , leur dit-il, les deux personnes en qui j'ai plus de confiance. Je „ vous conjure , vous Guyemans , d'assurer „ Childeric que je meurs son serviteur , & „ que j'emporte un extrême regret , de n'avoir „ pu lui rendre de plus importans services ; que si pourtant ceux que je lui ai „ rendus & à son pere ont quelque pouvoir „ sur lui , dites-lui de ma part que s'il ne „ change de conduite , les dieux le châtieront. Et vous , Lindamor , si vos blessures „ vous le permettent , remenez, dès que j'aurai „ fermé les yeux , tous ces chevaliers fergusiens en leur pays ; & les rendez de ma „ part à la nymphe ma mere. Je vous conjure „ de lui continuer vos services : dites-lui „ de ne point s'affliger de ma perte ; si quelque chose peut la consoler , c'est que je ne „ croi pas que l'on puisse me rien reprocher „ dans le peu de temps que j'ai vécu. Dites „ aussi à ma chere sœur , que si j'ai quelque „ regret de mourir si tôt , c'est uniquement „ parce que je ne la verrai plus.

Ensuite nous faisant tous appeller, il nous tendit la main à tous , quoiqu'avec peine , & nous commanda d'obéir à Lindamor comme à sa propre personne, & sur tout de vous servir , madame , & la nymphe Galatée avec toute la fidelité dont nous sommes capables. Il sembloit qu'il voulût encore parler ; mais

il lui prit une foiblesse qui lui ravit la vie. Il demeura pâle & froid entre les bras de Lindamor, qui tomba évanoui de l'autre côté. Je ne puis vous redire quels furent nos regrets & ceux de tout le peuple. Ils eussent duré bien davantage, sans le peril où nous nous trouvâmes. Les seigneurs qui s'étoient assemblés à Beauvais ignorant ce qui s'étoit passé étoient venus en foule, pour sonder les esprits, & trouvant le peuple armé pour le même dessein qui les amenoit, ils viennent investir le palais.

Childeric qui comptoit beaucoup sur la valeur de Lindamor, & sur les conseils de Guyemans, les envoya chercher. Ils vinrent tous deux; Lindamor tout blessé qu'il étoit vouloit qu'on donnât sur les rebelles, & conseilloit à Childeric de mourir en roi. Guyemans au contraire lui representa qu'il falloit temporiser; „ car, disoit-il, quelle force „ avons nous pour les faire rentrer dans le „ devoir, ou même pour nous garentir de „ leurs outrages? Je vous conseille donc „ seigneur, ajouta-t'il, de céder à la nécessité, & de vous retirer en Thuringe auprès „ de Basin. Il est votre parent, & votre ami; „ il vous rendra tous les devoirs d'hospitalité qui sont dus à un si grand prince affligé. Et cependant, j'en atteste les dieux Penates, je travaillerai à vous ramener l'esprit „ du peuple, & j'y réussirai, si vous daignez suivre mes conseils.

A peine il avoit fini , lorsqu'on entendit un trompette , qui après avoir sonné trois fois , dit à haute voix ces paroles : (LES DRUIDES, PRINCES, ET CHEVALIERS DES FRANCS, ET DES GAULOIS, ASSEMBLE'S ET UNIS, DECLARENT GILLON, ROI DES FRANCS, ET CHILDERIC TYRAN , ET INCAPABLE DE PORTER LA COURONNE DE SES AYEUX.) Au même temps Guyemans qui étoit accouru , & Childeric même, virent porter Gillon sur le pavois avec de si grandes acclamations , que Childeric connut bien que Guyemans avoit raison. Et craignant d'être trahi par les siens , il se retira avec lui , & le quitta bien tôt , emportant la moitié d'une piece d'or pour signal qu'il pourroit revenir , lorsque Guyemans lui envoyeroit l'autre moitié.

Il changea d'habits en même temps , & pria Lindamor de l'accompagner avec ses chevaliers Segusiens , jusqu'à ce qu'il fût hors des mains de ce peuple mutiné. Lindamor y consentit , & Guyemans se chargea de faire au prince Clidaman des funerailles dignes de sa naissance. La nuit étant venue , le roi sortit bien accompagné de nos chevaliers , & fut conduit jusqu'aux frontieres de la Thuringe. Lindamor fut obligé de s'arrêter à son retour en la ville des Rhemois , où la reine Methine prit de lui un soin tout particulier.

Là

Là nous apprîmes que le genereux Andrimarte ayant rencontré la belle Silviane ; prit incontinent la résolution de se venger. Mais averti le même jour de la punition que Childeric en avoit reçue , il ne pensa plus qu'à se retirer en ses états. D'un autre côté Lindamor ne croyant pas à propos que vous fussiez plus long temps sans être informée de ces nouvelles , m'a commandé de vous les apporter , toutes fâcheuses qu'elles font ; & craignant que cela n'importât à votre service , je n'ai pas voulu manquer aux ordres que j'ai reçus.

Galatée entendant que son frere étoit mort , ne put retenir ses larmes ; cependant Amasis demanda au chevalier si Lindamor ne reviendrait pas bien tôt. Il lui répondit que Lindamor attendroit sa parfaite guérison. En même temps Amasis fit retirer le chevalier , lui ordonnant de ne rien dire des nouvelles qu'il avoit apportées , & prit Adamas à part : „ Mon pere , lui dit-elle , vous „ avez entendu ce que je sçavois déjà. J'ai „ vivement ressenti la perte de mon fils ; mais „ la nécessité de mes affaires m'a contraint de „ dissimuler ma douleur ; il faut ma fille , que „ vous en fassiez autant , si Polemas est inf- „ truit de notre perte avant que nous ayions „ mis ordre à nos affaires , nous avons tout „ à craindre de sa perfidie. Son dessein , je n'en „ puis douter , après les lettres que j'ai vues

594 *La III. Partie de l'Astrée.*

„ du roi Gondebaut , est de s'emparer de
„ mes états, & pour affermir sa nouvelle do-
„ mination , d'épouser de gré ou de force la
„ nymphe Galatée,

„ J'en suis convaincu, répondit le druide,
„ (& c'est pour ce sujet qu'il fit venir il y a
„ quelque temps ce faux druide.) C'est pour-
„ quoi , madame , il faudroit renvoyer ce
„ chevalier en diligence vers Lindamor pour
„ hâter son départ , & celui des vaillans che-
„ valiers qui lui restent. Cependant , retirez
„ vous à Marcilli , je vous y enverrai le
„ plus de chevaliers & de soldats que je
„ pourrai , je m'y rendrai moi même en deux
„ jours , & s'il est possible , j'y ferai porter
„ Damon , ne le croyant guere assuré ici
„ contre la violence de Polemas. Ma fille, dit
„ Amasis en s'adressant à Galatée , je suis
„ d'avis que ce soir même vous veniez à Mar-
„ cilli , & que nous emmenions Daphnide &
„ Alcidon avec leur suite. Nous les prierons
„ de quitter des habits si peu convénables à
„ leur condition; & sans leur en dire le motif,
„ nous nous prévaudrons de leurs secours ,
„ si nous en avons besoin : dès demain j'en-
„ voyerai une litiere pour Madonte & Da-
„ mon. Mais à propos du faux druide , ajour-
„ ta-t'elle , il faut , mon pere , que vous
„ sçachiez qu'il est revenu. Ah! madame,
„ dit Adamas , si l'on pouvoit s'en saisir,
„ vous sçauriez par lui les desseins de Po-

» lemas. Si madame y consent, interrompit
» Galatée, nous le prendrons assurément ;
» je n'ai qu'à feindre de vouloir lui parler
» encore ; mais sans Leonide, je ne puis con-
» duire cette affaire ; c'est pourquoi il est ne-
» cessaire de l'envoyer chercher. Madame
» répondit Adamas, je vous l'amenerai de-
» main, en accompagnant Damon ; cepen-
» dant je suis d'avis que dès le grand matin
» vous envoyiez Sylvie vers le faux druide,
» pour lui dire que dans deux ou trois jours
» vous voulez l'aller voir ; cet artifice abuse-
» ra Polemas, & pourra retarder d'autant
» ses mauvais desseins.

Incontinent Amasis se fit apporter du papier, & écrivit à Lindamor de venir la trouver avec le plus de diligence qu'il pourroit, pour une affaire de la dernière importance, & qu'il sçauroit par le porteur. Et faisant appeler le chevalier, elle le chargea de sa lettre pour Lindamor, avec ordre de lui dire qu'elle connoîtroit par sa diligence la grandeur de son affection, & de l'informer des mauvais desseins de Polemas dont elle lui fit part à l'instant. » Dites-lui, ajouta
» Galatée, que s'il est toujours de nos amis,
» il sera bien tôt ici.

Le chevalier part aussi tôt, feignant d'aller à Marcilli, & les nymphes sortent avec Adamas. Amasis & Galatée supplient Daphnide & Alcidon de venir avec leur suite pas-

596 *La III. Partie de l'Astrée.*

fer quelques jours à Marcilli. Alcidon & Daphnide acceptèrent la proposition des nymphes avec beaucoup de respect & de reconnaissance. Alors Amasis s'approchant de Damon : » Seigneur , dit-elle , je vous en voyerai demain une litiere ; il faudra , s'il vous plaît , que vous vous efforciez de venir ; Adamas vous en dira les raisons. Madame , répondit Damon , il me reste assés de forces pour aller vous servir par tout où il vous plaira.

La nuit qui s'approchoit , contraignit la nymphe de partir avec cette compagnie , & le lendemain elle envoya de si bonne heure une litiere à Damon , qu'il arriva avant dix heures à Marcilli avec Adamas , Madonte , & Leonide. Adamas , pour ne pas manquer à ce que Galatée désiroit , envoya dès le soir même vers Leonide , afin qu'elle se trouvât le lendemain de bonne heure auprès de lui ; & comme il s'agissoit d'aller à Marcilli , il lui écrivit qu'il ne falloit point amener Alexis , de peur qu'elle ne fut reconnue , & qu'elles cherchassent quelque excuse de cette séparation qui ne dureroit que deux ou trois jours.

Il étoit presque nuit , lorsque Leonide reçut la lettre d'Adamas. Elle étoit Alors chés Diane avec Alexis , Astrée , & Daphné. La nymphe fit voir la lettre à Alexis ; celle-ci trouva d'abord étrange de demeurer seule en ce lieu , où si elle venoit à être reconnue ,

elle pensoit qu'elle seroit accablée de reproches ; mais plus tôt que de retourner vers Galatée , elle consentit de rester ; & feignit que son mal duroit encore : disant néanmoins en secret à la belle Astrée que cette vie lui sembloit si agréable, qu'elle refusoit d'aller à Marcilli , où Galatée la souhaitoit , & qu'elle feignoit d'être malade pour demeurer dans ces lieux solitaires.

Dès que l'aurore parut , Leonide laissa Phylis au lit avec Astrée , parce que Diane depuis le départ de Madonte , n'étoit point sortie de sa cabane , & prit congé de ces belles bergeres, leur promettant de revenir bien tôt chercher Alexis. Puis s'approchant de celle-ci : » Souvenez-vous , lui dit-elle à l'oreille , de ne point perdre les occasions. » Alexis lui répondit par un soupir. Ainsi Leonide alla trouver Adamas , puis s'achemina avec le grand druide vers Marcilli , laissant Alexis dans la plus heureuse situation du monde , si elle avoit sçu s'en prévaloir.

Fin de la troisième partie.



APPROBATION.

LU par l'ordre de Monseigneur le Gar-
de des Sceaux, ce 22. Fevrier 1732.

DANCHET.

PRIVILEGE DU ROY.

LOUIS par la grace de Dieu, Roy de France &
de Navarre: A nos amez & feaux Conseillers,
les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maistres
des Requestes ordinaires de notre Hôtel, Grand-
Conseil, Prevost de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs
Lieutenans Civils, & autres nos Justiciers qu'il ap-
partiendra, SALUT. Notre bien amé PIERRE WITTE,
Libraire à Paris, Nous ayant fait remontrer qu'il
souhaiteroit faire imprimer & donner au Public un
ouvrage qui a pour titre, *l'Astrée du sieur d'Urfé,*
Pastorale allegorique, avec des éclaircissmens, nou-
velle édition, ou, en corrigeant le langage, & ré-
duisant les conversations, on a conservé tout le fond
& les Episodes de l'original, s'il Nous plaisoit lui ac-
corder nos Lettres de Privilége sur ce nécessaires,
offrant pour cet effet de le faire imprimer en bon pa-
pier & beaux caracteres, suivant la feuille imprimée,
& attachée pour modele sous le contrescel des pre-
sentes. A ces Causes, voulant traiter favorablement
ledit Exposant; Nous lui avons permis & permet-
tons par ces presentes de faire imprimer ledit ou-
vrage ci-dessus spécifié en un ou plusieurs volumes,
conjointement ou separément, & autant de fois que
bon lui semblera, sur papier & caracteres conforme

à ladite feuille imprimée & attachée sous nosredit contrescel, & de le faire vendre & débiter par tout notre royaume pendant le temps de six années consecutives, à compter du jour de la date desdites presentes. Faisons défenses à toutes sortes de personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance; comme aussi à tous Libraires, Imprimeurs, & autres, d'imprimer, faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter ni contrefaire ledit ouvrage ci dessus exposé, en tout ni en partie, ni d'en faire aucuns extraits, sous quelque prétexte que ce soit, d'augmentation, correction, changement de titre ou autrement, sans la permission expresse & par écrit dudit exposant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiscation des exemplaires contrefaits, de quinze cent livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, l'autre tiers audit exposant, & de tous dépens dommages & interêts. A la charge que ces presentes seront enregistrée tout au long sur le Registre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, dans trois mois de la date d'icelles; que l'impression de cet ouvrage sera faite dans notre Royaume, & non ailleurs; & que l'Impetrant se conformera en tout aux Reglemens de la Librairie, & notamment à celui du dixième Avril 1725. Et qu'avant que de l'exposer en vente, le manuscrit ou imprimé, qui aura servi de copie à l'impression dudit Livre, sera remis dans le même état ou l'approbation y aura été donnée ès mains de notre très cher & féal Chevalier Garde des Sceaux de France, le sieur Chauvelin, & qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliothèque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notre cher & féal Chevalier Garde des Sceaux de France le sieur Chauvelin, le tout à peine de nullité des presentes.

Du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Exposé ou ses ayans caute pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie desdites présentes qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Livre, soit tenue pour dûment signifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amez & feaux Conseillers Secretaires, foy soit ajoutée comme à l'original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent de faire pour l'exécution d'icelles, tous actes requis & nécessaires, sans demander autre permission; & nonobstant clameur de Haro, Chartre Normande & Lettres à ce contraires, Car tel est notre plaisir. Donné à Fontainebleau le dix neuvième jour du mois de Juillet, l'an de grace mil sept cens trente-un, & de notre Regne le seizième. Par le Roy en son Conseil.

CHUPPIN.

Registré sur le Registre VIII. de la Chambre Royale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N^o. 217. fol. 209. conformément aux anciens Reglemens, confirmés par celui du 28. Fevrier 1723. A Paris le 9^o. Août 1731.

P. A. LE MERCIER, Syndic.

